3 1761 08154309 2

Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/bulletingeo04sociuoft

(68)
3960
PUBLICATIONS

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

DE LILLE

TOME QUATRIÈME

1885

BUREAU DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE LILLE.

MM.

Président d'honneur ... Le Général FAIDHERBE, G. C. ✻, sénateur du Nord, grand chancellier de la Légion-d'Honneur.

Président..... .. CREPY (Paul), ✠ C, ✪ A., négociant, vice-consul de Portugal, administrateur de la Banque de France.

Vice-Président..... BOSSUT (Henri), négociant, président du Tribunal de Commerce de Roubaix.

BRUNEL, ✻, ✪ I., inspecteur d'académie, directeur de l'enseignement primaire.

DÉJARDIN, avocat, ancien administrateur des hospices.

VERLY, ✻, publiciste, membre de la Commission historique.

Secrétaire-Général..... RENOUARD (Alfred), ingénieur civil, manufacturier, vice-consul d'Italie.

Secrétaires... ..... N...

DUFLOS, homme de lettres.

LACROIX, docteur en médecine.

Trésorier..... FROMONT, (Auguste), A ✪, homme de lettres.

Bibliothécaire ..... VAN HENDE, ✪ I., vice-président de la Commission historique du département.

Archiviste..... ... MAMET, I. ✪, professeur agrégé d'histoire, ancien élève de l'école d'Athènes.

Comité d'études ..... ARDOUIN, publiciste, membre honoraire de la Société de Géographie de Bordeaux.

BERTOUX, négociant en grains.

BOUDRY, juge de paix.

BOUFFET, ✻, ✠ O., ✪ A, secrétaire-général de la Préfecture du Nord.

CANNISSIÉ, filateur de lin.

DAMIEN, ✪ A., maître de conférences à la Faculté des Sciences.

DEHAISNES (le chan.), ✪ I., archiviste départemental honoraire.

DELAMARE, O. ✻, chef de bataillon au 43e de ligne.

DELESSERT, homme de lettres, à Croix.

DESCAMPS (Ange), filateur de lin.

DUBURCQ (Victor),, publiciste, à Roubaix.

EPINAY, ✪ A., professeur d'histoire au lycée.

EECKMAN, négociant, membre de la Société de Géographie de Paris.

FAIDHERBE (Aristide), I. ✪, conseiller d'arrondissement à Roubaix.

GOSSELET, ✻, I. ✪, professeur à la Faculté des Sciences.

HEDDE, vice-président du Tribunal civil.

JACQUIN, inspecteur de l'exploitation au Chemin de fer du Nord

LEBURQUE (Oscar), négociant, à Roubaix.

MASUREL (Albert), négociant, à Roubaix.

SCRIVE, ✠ C, (Jules), fabricant de toiles, membre de la Chambre de Commerce.

TILMAN, I. ✪ directeur de l'école supérieure de la rue du Lombard.

WARIN, administrateur des Hospices.

621733
26.10.55
G
11
S56
t. 4

COMMISSIONS.

Le président de la Société et le secrétaire général font de droit partie de toutes les commissions.

1° COMMISSION DU LOCAL

Chargée de l'installation des locaux destinés à la bibliothèque, au Musée, aux conférences et aux cours de géographie.

MM. Déjardin, président.
Cannissié, rapporteur.
Jacquin.
Bertoux.

MM. Warin.
Ybert-Descat, adjoint.
Crépin, id.
Trouhet, id.

2° COMMISSION DU BULLETIN ET NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES.

Chargée de rassembler toutes les publications qui devront être insérées dans le bulletin, et de réunir les nouvelles géographiques.

MM. Verly, ✻, président.
Lacroix, rapporteur.
Eeckman (Alex.).
V. Duburcq.
Ardouin.

MM. Crépin, adjoint.
Rosman, id.
Les Conférenciers, id.
Les délégués aux Congrès, adj.

3° COMMISSION DES PRIX ET RECOMPENSES

Chargée de préparer les concours de géographie, de procéder à l'examen des candidats et de dresser la liste des prix et médailles à décerner.

MM Brunel, ✻, I. ✪, président.
Delamare, O. ✻, rapporteur.
Bossut.
Van Hende, I. ✪.
Épinay, A. ✪.

MM. Helluy, adjoint.
Massebieau, id.
Rosman, A. ✪, id.
Trouhet, id.

4° COMMISSION DES COURS ET CONFÉRENCES

Chargée de l'organisation des cours de géographie et des rapports avec les conférenciers

MM. Jules Scrive, C. ✠, président.
Lacroix, rapporteur.
Hedde.
Jacquin.
Ernest Cannissié.

MM. Fernaux, adjoint
Delahodde, id.
Helluy, id
Trouhet id

5° COMMISSION DE L'EXAMEN DES OUVRAGES, CARTES ET APPAREILS

Chargée de donner son avis sur les ouvrages ou les appareils de toute nature soumis à son appréciation.

MM. Delamare, O. ✻, président.
Tilman, I. ✪, rapporteur.
Gosselet, A. ✻.
Epinay, A. ✪.
Dehaisnes (le chan.), A. ✪.

MM. Eckmann, (Alex.), adjoint.
Trouhet, id.
Massebieau, id.
Crépin, id.

6° COMMISSION DES FINANCES

Chargée de verifier les comptes du trésorier, de dresser le budget annuel.

MM. Ange Descamps, président.
Duflos, rapporteur.
Bossut.
Bouffet, ✻, O. ✠, A. ✪.

MM. (Albert) Mullier, adjoint.
Verspieren, id.
Crépin, id.

7° COMMISSION DES FÊTES ET DU CÉRÉMONIAL

Chargée de l'organisation des séances solennelles et de la réception des conférenciers.

MM. Duflos, président.
Ange Descamps, rapporteur.
Fromont, A. ✪.
J. Scrive, C. ✠.

MM. Alex. Canonne, adjoint.
Pierre Colas, id.
Jules Laroche id.
Villerval, id.

8° COMMISSION DES EXCURSIONS ET VOYAGES

Chargée de préparer les itinéraires des excursions et d'organiser des voyages en dehors de la région.

MM. Delamare, ✻, président.
Ardouin, rapporteur.
Gosselet, ✻.
Jacquin.
Leburque-Comerre.

MM. Fernaux, adjoint.
Villerval, id.
Crépin, id.
Rosman, A. ✪., id.
Delahodde, id.

9° COMMISSION SPÉCIALE POUR ROUBAIX-TOURCOING

Chargée de l'organisation des cours et conférences dans ces deux villes.

MM. Bossut, président.
Faidherbe, A. ✿, rapporteur.
V. Duburcq.
Masurel.
Leburque-Comerre.

MM. Verspieren, adjoint.
Junker, id.
Daudet, id.
Cyrille Ferlié, fils. id.

10° DÉLÉGUÉS

Armentières et environs : M. Victor Pouchain.
Tourcoing et environs : M. François Masurel.
Bailleul et environs : M. Ignace de Coussemacker.

MEMBRES D'HONNEUR.

MM. Harmand (docteur), ✻. ✠., vice-président de la Société de Géographie commerciale de Paris, ancien consul de France à Bangkok.

Suérus, professeur agrégé d'histoire au lycée Jeanson, ancien secrétaire-général de la Société de Géographie de Lille.

Foncin, ✻. I. ✿., inspecteur général de l'enseignement secondaire, ancien président de l'Union Géographique du Nord.

Brock (docteur), G.-C. ✻. I. ✿. O. ✠., ancien ministre plénipotentiaire de Norwège.

Bayol (docteur), A. ✿. ✠., lieutenant gouverneur du Sénégal.

P. Savorgan de Brazza, lieutenant de vaisseau, chef de mission au Congo.

Wiener, ✻, ancien consul de France à Guyaquil.

Dupuis, ✻, explorateur du Tong-Kin.

E. Guillot, A. ✿, professeur agrégé d'histoire au lycée Charlemagne, ancien secrétaire-général de la Société.

MEMBRES CORRESPONDANTS

MM. Meyer, consul de France à Tananarive.

Duloup (Georges) publiciste, attaché à la mission polonaise Rogozinski.

Leblond (Adrien), professeur au lycée de Montreal (Canada).

Des Chenais, René (l'abbé), professeur à l'Institut des missions africaines à Vérone (Italie).

Millot, ✻, explorateur du Tong-Kin.

MEMBRES FONDATEURS.

(Ayant acquitté une cotisation de 200 fr.)

MM. Baratte, officier d'administration du croiseur *Le Desaix*, à Toulon.
Bossut, (Henri), vice-président de la Société, à Roubaix.
Crepy (Paul), ✠ A. ✿, président de la Société, à Lille.
Dassonville-Leroux, membre de la Société, à Tourcoing.
d'Audiffret ✻, trésorier-payeur-général du Nord, à Lille, *(décédé)*.
Delattre-Parnot (C), propriétaire, boulevard Sébastopol, 29, à Lille.
Eeckman, (Alex.), négociant en fils de lin, rue de Tournai, 73, à Lille.
Lorent-Lescornez, filateur de lin, boulevard de la Liberte, 76, à Lille

---

MEMBRES ORDINAIRES.

Nos d'inscription.	MM.
	Amiens *(Somme)*.
978.	Dupont (Robert) négociant en laines.
355.	Savary, pharmacien.
	Annœullin.
1051	Dupas, instituteur.
	Anzin.
968.	Thiebaut (Jules), receveur des postes et telegraphes.
	Armentières.
182.	Bailliez, principal du collège, rue des Jésuites, 29.
965	Breuvart, brasseur, rue de Flandres, 13.
912.	Cado (Edmond), imprimeur-libraire, Grand'Place, 2.
186.	Chas, négociant en toiles, rue de la Gare, 1.
943.	Clarisse-Verley, (Célestin), fabricant de linges damassés, rue de Lille, 47.
639.	Cardon-Masson, filateur de lin, rue Bayart, 7.
1046.	Debosque (Charles), (M), fabricant de toiles, rue des Glatignies, 4.
525.	Dervaux, médecin-vétérinaire, rue Nationale, 38.
189.	Dansette (Jules), étudiant en médecine, rue des Jésuites, 7.
187.	Fremaux (L.), négociant en toiles, rue de l'École, 9.
960.	Grenier, fabricant de toiles, rue de Lille, 60.
941.	Lambert (Léopold), fabricant de toiles, rue de Lille, 70.
1057.	Lepers (J.-B.), fabricant de toiles, rue des Glatignies, 10.
825.	Lescornez (Paul), brasseur, rue de Flandre, 25.

Nos d'inscription. MM.

1021. Leuridan-Bouche, fabricant de toiles, rue de la Gare, 2.
184. Mathieu (Aug.) ✻, filateur de lin, ancien maire, rue des Jésuites, 7.
942. Miellez, fabricant de toiles, rue de Strasbourg.
297. Pouchain (Victor), fabricant de toiles, ancien maire, faubourg de Lille, 14.
983. Quennelle, fabricant de toiles, rue Bayart, 17.
940. Villard, ✻., fabricant de toiles, rue de Strasbourg, 2.
488. Wannin, fabricant d'huiles, rue de Flandre, 23.

Bailleul.

684. Cortyl, docteur en médecine, rue d'Ypres, 46.
552. De Coussemaker, adjoint au maire, propriétaire.
919. Hié-Delemer, maire, fabricant de toiles.

Bavai.

294 Crémont, pharmacien.

Berck-sur-Mer.

298. Quettiez, pharmacien.

Béthune (*Pas-de-Calais*)

118 Sy (Albert), greffier au tribunal.

Brest (*Finistère*).

820. Lepoutre fils, élève de l'école navale, à bord du Borda.
309. Lacroix, chirurgien de la marine.

Breucq (Le)

799. Moullé-Lamare, teinturier en tissus.

Bruxelles (*Belgique*)

846. Parmentier, avocat, rédacteur en chef du *Touriste*, boulevard Anspach, 109.

Bully-Grenay (*Pas-de-Calais*).

119. Micaud, ingénieur en chef des mines

Calais (*Pas-de-Calais*).

109. Breton (Ludovic) ✻, ingénieur du tunnel sous-marin.
817. Guiselin (Antonin), propriétaire, 41, rue Saint-Michel.

Crespin-lez-Anzin.

1058. Chavatte, ingénieur des mines.

Nos d'inscription. MM.

Croix.

218. Delessert (Eug), propriétaire, homme de lettres.
167. De Mollins (S), architecte et entrepreneur.
314. Gabrel, attaché à la maison I. Holden.
1011. Goblet (Alfred), ingénieur-chimiste.
362. Goffin (Joseph), commis-négociant.
250. Mathieu, instituteur.
1022. Staes-Brame (V.), médecin.

Dinan (*Côtes-du-Nord*),

91. Mathieu, Émile, inspecteur.

Don.

89. Schotsmans (Paul), minotier et négociant en farines.

Doulieu-Estaires.

599. Derensy, instituteur.

Erquinghem-Lys.

755. Jules Martin, négociant en toiles.

Estaires.

64. Gamelin (Auguste), filateur et fabricant de toiles.

Ferfay (*Pas-de-Calais*).

234. Desmars (Alfred), ingénieur des mines.

Firminy (*Loire*).

51. Evrard (Alfred) ✻, ingénieur en chef des forges et aciéries

Fourmies.

372. Azambre, notaire.

Fournes.

666. Dutihilloeul, propriétaire.
404. Gombert, chef d'institution.

Frelinghien

945. Delecaille (Pierre), filateur de lin.

Fretin.

798. Descarpentries (Eug), instituteur.

Haubourdin.

77. Bonzel (Arthur), distillateur.
Colombier (Georges), filateur de lin.

Nos d'inscription. MM.

833. Cordonnier fils (J B), négociant.
686. D'Hespel (le comte Edmond), propriétaire, maire.
470. Loridan (Victor), directeur de l'école supérieure.
726. Nicole, architecte, bibliothécaire du Comice agricole de Lille.
738. Sander (Ad), blanchisseur de fils et tissus.
948. Verley, (Jules), manufacturier.
949. Verley (André). manufacturier.
711. Waymel (Camille), distillateur.

Haussy.

108. Coéé, instituteur.

Hazebrouck.

634. Joppé, O. ✠, A. ✿, président du tribunal de première instance.
725. Vande Walle (Henri), propriétaire.

Hellemmes.

1041. Kéromnès, ingénieur des ateliers de la Traction au chemin de fer du Nord.
958. Decourchelle (Jules), filateur de lin.

Herrin.

671. Wartelle-Boniface, ✲, blanchisseur de fils et tissus.

La Madeleine-lez-Lille.

811. Crepelle-Fontaine, chaudronnier-constructeur, maire, rue de Lille, 152
515. Alfred Delesalle (Mme), propriétaire, rue Neuve, 6.
87. Dubois, répétiteur, rue du Romarin, 7.
709. Hilst, brûleur de café, grande Rue, 101.
1023. Lagnieau, pharmacien.
741. Tramblin (Mlle), directrice de l'école communale, rue du Chaufour.
636. Vanverts, pharmacien, rue de Lille.
358. Villerval, instituteur, rue de Marquette, 55.

Launoy.

506. Boutemy (Jules), filateur de lin.
505. Boutemy (Louis), filateur de lin.
978. Mulle (Paul), brasseur.
816. Parent (fils), fabricant de tissus,
437. Valenducq, (Jean), notaire.

Laventie (*Pas-de-Calais*).

987. Ruffin (A.), pharmacien de 1re classe, chimiste.

Le Cateau (*Nord*).

91. Dubois (Henri), professeur au collège.

Nos d'inscription. MM.

LILLE.

317. Abrey (Miss), professeur de langue anglaise, rue Jean-sans Peur, 2.
1018. Acheray (Achille), représentant, rue Saint-Gabriel, 89.
338. Adler (Émile), négociant, rue Nationale, 83.
30. Agache (Alfred), propriétaire, square de Jussieu, 13.
48. Agache (Edouard), ✻, filateur de lin, boulevard de la Liberté, 57.
535. Alavoine (Mlle Berthe), institutrice, rue du Marché, 58 bis.
1014. Alavoine, commis principal des postes, boulevard de la Liberté
257. Allard (Georges), ancien magistrat, rue Princesse, 59,
823. Allègre (Léonce) Notaire, rue Beauharnais, 11.
622. Ardouin du Mazet, publiciste, rue Gambetta, 64.
50. Aubert, I. ✪. inspecteur primaire, rue Colbert, 95, Lille.

570. Bacquet, Jules, substitut du Procureur de la République, rue de Bourgogne, 33
839. Bacquet-Ducourouble (Ernest), négociant en tissus, rue Grande-Chaussée, 38.
24. Baggio (César), A. ✪., avocat, rue Sainte-Catherine, 76.
1033. Bailleux (Edmond), filateur de lin, rue d'Esquermes, 28.
637. Barbry-Galliez, négociant en toiles, rue de Roubaix 17,.
784. Barrois (Henri), propriétaire, rue du Faubourg-de-Roubaix, 79.
21. Barrois (Charles), A. ✪. ✠., docteur ès-sciences, rue Solférino, 220.
57. Barrois (Edouard), propriétaire, rue des Guinguettes, 18.
326. Barrois (Théodore, fils), licencié ès-sciences, rue de Lannoy, 37.
507. Barrois (Théodore), ✻, filateur de coton, rue de Lannoy, 37.
509. Barrois (Maurice), filateur de coton, rue de Bouvines, 8.
542. Bastid, substitut du procureur de la République, rue Royale, 118 bis.
463. Baudry, docteur en médecine, boulevard de la Liberté, 53 bis.
526. Bazin (Mlle), économe de l'institut Fénelon, rue de l'Hôpital-Militaire.
980. Béchamp, ✻., doyen de la Faculté libre de médecine.
476. Becquart (Henri), fondé de pouvoir, rue des Postes, 60.
592. Becquart, négociant en charbons, 25, quai de la Basse-Deûle.
339. Bedel, lieutenant-trésorier au 16e bataillon de Chasseurs à pied.
826. Beffe (S. J.), instituteur en retraite, rue Jacquemars-Gielée, 59
1008. Béghin, ancien notaire, propriétaire, rue des Stations, 50.
1012. Béghin (Auguste), négociant, rue Moillet, 2.
480. Bergeron, ✻, professeur à la Faculté de médecine
831. Bergès, publiciste, rue Nationale, 59.
513. Berlemont, A. ✪, professeur au Lycée.
607. Bernard-Wallaert (Maurice), négociant en cotons, boulevard de la Liberté, 66.
615. Bernard (Henri) ✻, raffineur, rue de Courtrai, 20
1072. Bernard (Jean), raffineur, rue de Courtrai, 20.
1060. Bernhardt, négociant, rue de la Gare, 28.
624. Bertherand (Mme Vve), propriétaire, 14, rue du Faubourg-de-Tournai.
625. Bertherand (Mlle Octavie), 44, rue du Faubourg-de-Tournai.
81. Bertoux, négociant en graines, rue Mercier, 8.
248. Bertrand (Charles), professseur à la Faculté des Sciences.
544. Béthune Durieux (Mme Vve), propriétaire rue Saint-Jacques, 25.

Nos d'inscription. MM.

27. Bigo-Danel (Émile), A ✠ ✠, imprimeur, boulevard de la Liberté, 95.
520. Bigo (Louis), propriétaire, boulevard Vauban, 133.
829. Bigsby (Georges) propriétaire, rue de Douai, 106.
794. Blanck (Mlle), propriétaire, rue d'Angleterre, 42.
462. Bloch (Armand), négociant en toiles, rue Jacquemars-Giélée, 52
804. Blondeau (Jules), propriétaire, rue d'Angleterre, 42.
260. Blondeau (E.), avocat, rue d'Angleterre, 5.
957. Blum (Pierre), gérant, rue Solférino, 237.
502. Bocquet (C.), négociant en drogueries, rue de Thionville, 7.
416. Bocquillon (Mlle), institutrice, rue de l'École.
728. Boidin, (Georges), propriétaire, rue Gambetta, 96.
261. Bommart (Emile), percepteur, place du Concert, 1 ter.
734. Bompard, négociant en métaux, rue Nationale, 218.
992. Bonaffé (Pierre), sous-lieutenant au 43e d'infanterie de ligne.
341. Boniface (Mme Vve) négociante en toiles, rue de Paris, 191.
770. Boniface, négociant en charbons, rue des Meuniers, 24.
578. Bonte (Auguste), négociant en huiles, rue de l'Hôpital-Militaire, 99.
553. Borel (Mme) propriétaire, boulevard de la Liberté, 121.
90. Bottiaux, négociant en lins, rue du Molinel, 57.
982. Bourgeois (Louis). négociant, rue de Puebla, 47.
613. Boudry, juge-de-paix, façade de l'Esplanade, 12 *bis*.
721. Bouchaert (l'abbé), professeur au collège Saint-Joseph, rue Solférino, 92.
59. Bouffet, ✠, A. ✠, O. ✠, secrétaire-général à la Préfecture.
209. Boulard, ✠, directeur des contributions directes, rue du Pont-Neuf, 28.
687. Boulenger, , A ✠, professeur de piano, rue Jacquemars-Giélée, 19.
549. Bourbotte (Henri), étudiant, boulevard de la Liberté, 167.
674. Bouthors, 1er commis des contributions indirectes, 2, rue de la Halle.
531. Boutmy, receveur des télégraphes, chef du bureau de dépot, rue d'Inkermann, 1
343. Boutry-Brame, médecin, rue de Douai, 63.
85. Bouvart (Gustave), I. ✠, professeur au lycée, rue Nationale, 322.
600. Boyaval (Louis), négociant en mercerie, rue Nationale, 40.
669. Brunel, I ✠ ✠, inspecteur d'académie, place Philippe-de-Girard, 19.
548. Buisine-Clais, sculpteur, rue des Canonniers, 5.
628. Bureau (Ernest), négociant en fils, rue Solferino, 248.
253. Brabant (Paul), fabricant de céruse, boulevard Louis XIV, 4.
419. Brongniart (Mlle), institutrice, place Philippe-le-Bon
680. Brugeman, pianiste, rue Nationale, 82.
305. Brumme, sous-lieutenant au 43e de ligne.
440. Bruneau, pharmacien, rue Nationale, 71.
22. Bruyerre, propriétaire, rue de Béthune, 27.

650. Cailleret (Henri), commis-principal chargé du cours de télégraphie.
621. Cambon (Jules), I. ✠, ✠, ✠, Préfet du Nord.
200. Cannissié-Testelin, filateur de lin, rue du Faubourg-de-Roubaix, 137.
543. Canonne-Pruvost, fabricant de papiers, place Richebé, 9.
1071. Cantinau-Cortyl, propriétaire, rue Colbert, 76.
781. Caron, docteur en médecine, rue Saint-Gabriel.
504. Carpentier (Henri), propriétaire, rue du Château, 6.

Nos d'inscription.	MM.
995.	CARTON, professeur, à l'école supérieure, rue du Lombard, 2.
690.	CASSE (Adolphe) ✻, fabricant de linge de table, rue de Bouvines, 6 *bis*.
844.	CASTEL, O. ✻, colonel du génie, au fort Saint-Sauveur, square du Réduit.
210.	CASTELAIN (F.), docteur en médecine, place des Reigneaux, 21.
37.	CATEL-BÉGHIN ✻, propriétaire, ancien maire, boulevard de la Liberté, 21.
38.	CATEL (Charles), filateur de lin, , rue d'Iéna, 2.
39.	CATEL (Gustave), filateur de lin, rue d'Iéna, 2.
411.	CATOIRE, rentier, rue Nationale; 280.
457.	CAUCHIE-BECQUART, directeur d'assurances, boulevard de la Liberté, 86.
107.	CAVRO, directeur de l'école primaire, rue Fombelle, 32.
114	CAZENEUVE (Albert), homme de lettres, rue des Ponts-de-Comines, 26.
522.	CAZIER, commis-négociant, rue Manuel, 102.
444.	CHAPT DE FONTAINE, directeur d'assurances, parvis Saint-Michel, 7.
1019.	CHAILLAUX (Charles), négociant, rue Nationale, 95.
782.	CHARBONNEZ (Paul), propriétaire, rue de Bourgogne, 14.
956.	CHIVORET (Alphonse), commis négociant, rue Neuve-des-Meuniers, 18.
530	CHOMEL, instituteur, rue Colbert, 80.
1006.	CHON (Julien), propriétaire, rue du Palais de Justice, 5,
966.	CHOTIN (L.), docteur en médecine, rue d'Amiens, 30.
217.	CHRISTIAENS, A. ✪, directeur de l'école communale, rue du Long-Pot, 55
868.	CLOCHEZ (Jules), fondé de pouv. de M. le trésorier-payeur-général, r. d'Anjou, 2.
1013.	COCHEZ, docteur en médecine, rue de Tournai.
287.	COLAS (Pierre), étudiant, rue des Fossés-Neufs, 62.
539.	COLLE, courtier, rue du Curé-Saint Étienne, 9.
140.	COMÈRE (L.), fabricant de plâtre, rue de la Halle, 9.
993.	COMTE, C. ✻, général de division, place aux Bleuets.
656.	CONSTANDT-BECQUET, propriétaire, rue Boileux, 5.
288.	COQUELLE (Edmond), négociant en toiles, rue de Puébla, 10.
408.	COQUELLE (Léopold), fondé de pouvoir, rue de l'Hôpital-Militaire, 5.
583.	COQUELLE (Pierre), avocat, agent des mines d'Anzin, rue du Palais, 11.
546.	CORDONNIER (L), architecte, rue Négrier, 22 bis.
282.	CORMAN (Narcisse), brasseur, rue du Faubourg-de-Tournai, 39.
82.	CORNUT, O. ✻, ingénieur en chef, rue de Puébla, 22.
32.	COSSET-DUBRULLE, négociant en quincaillerie, rue de la Digue, 3.
793.	COURMONT (Léon), négociant en draps, rue Solférino, 292.
876.	COUSSO, vérificateur des douanes, gare Saint-Sauveur.
1040.	COX-CAPPELLE (E), négociant, rue Solférino, 526.
344.	CRÉMONT, distillateur, boulevard de la Liberté, 219.
715.	CRÉPIN (H), sous-inspecteur des postes, rue André, 9.
701.	CREPY Alfred), négociant, boulevard Vauban, 124.
280.	CREPY (Adolphe), filateur de lin, rue du Bois-St-Sauveur, 6.
293.	CREPY (Eugène), filateur de coton, boulevard Vauban, 92.
263.	CREPY (Ernest), filateur de lin, rue de Turenne, 2.
264.	CREPY (Léon), filateur de coton, rue de Boulogne, 7.
56.	CREPY (Paul) A. ✪ ✠, négociant en huiles, rue des Jardins, 28.
474.	CREPY (Mme Paul), propriétaire, rue des Jardins, 28
196	CRESPEL-TILLOY, O ✻, propriétaire, ancien maire, rue Royale, 103.
266	CRESPEL (Albert) ✻, fabricant de fils retors, rue des Jardins, 18.
670.	CRESPEL (R), négociant en cires, rue Gambetta, 56.

Nos d'inscription. MM.

12. Damien A. ✿, maître de conférences à la Faculté des Sciences.
493. Danchin (Fernand), avocat, rue du Priez, 18.
26. Danel (Léonard), O. ✻, C. ✠, imprimeur, rue Royale, 85.
427. Danel (Léon), ✠, imprimeur, boulevard de la Liberté, 93.
626. Danel (Louis), imprimeur, rue Alexandre-Leleux, 17.
975. Daniel, professeur à l'école supérieure, rue du Lombard, 2.
223. Darchez, A. ✿, professeur au lycée, rue Alexandre-Leleux, 31.
1034. Dauchez (René), commis des postes, boulevard de la Liberté.
320. Debayser (Paul), courtier, rue Saint-André, 20.
704. Debièvre (E.), filateur de lin, conseiller municipal, rue de Lannoy, 64.
438. Debièvre (A.), négociant, boulevard Vauban, 135.
835. Deblon (J.), teinturier, rue du Faubourg-de-Tournai, 162.
903. Deblock (Alfred), propriétaire, rue Alexandre Leleux, 23
606. De Boubers (G.), négociant en huiles, place du Concert, 10.
518. Debuchy (Fr.), fabricant de tissus, rue Basse, 36.
739. De Cagny (Edm.), courtier, rue de la Piquerie, 8.
1053. Decleene (Mme), rue Grande-Chaussée, 42.
282. Decroix (Jules, père), banquier, rue Royale, 42.
360. De Félice, ancien professeur, rue Nicolas-Leblanc, 22.
893. De France (général), O. ✻, chef d'état-major-général du 1er corps d'armée.
345. Defrance-Dubreucq, négociant en mercerie, rue des Sept-Agaches
406. De Franciosi, A. ✿, ✠, homme de lettres, rue Nationale, 93
237. Defrenne, propriétaire, rue Nationale, 295.
68. De Grimbry, propriétaire, rue Royale, 107.
733. Degeuser (René), courtier en sucres, rue Nationale, 163.
1032. Degond (Gustave), receveur des postes et télégraphes.
6. De Guerne, préparateur à la Faculté des Sciences, rue Solférino, 81.
66. Deghilage (Mlle), A. ✿, directrice de l'école primaire supérieure.
541. Dehaisne (le chanoine), I. ✿, secrétaire des Facultés libres, boulevard Vauban, 56.

556. De Hautecloque, lieutenant au 16e chasseurs, rue de la Barre, 15.
55. Déjardin-Verkinder, avocat, boulevard Vauban, 17.
938. Delacourt, receveur-rédacteur de l'Enregistrement et des Domaines.
233. Deladerrière-Loiset, négociant en cuirs, rue Jacquemars-Giélée, 61.
644. Delahodde (Victor), négociant en céréales, rue Gauthier-de-Châtillon, 19.
133. Delamare, O, ✻, chef de bataillon au 43e de ligne, rue St-André, 8 bis.
892. Delattre (Georges), négociant, rue d'Inkermann, 41.
894. Delannoy, commis principal des postes et télégraphes.
111. Delécaille, ✿, négociant en toiles, ancien conseiller municipal, rue Patou, 1.
487. Deledicque (Paul), notaire, boulevard de la Liberté, 101.
619. Delemer (H.), négociant en vins, rue Nicolas-Leblanc, 19.
787. Delerue (Arthur), filateur de lin, rue du Faubourg-de-Tournai, 196.
916. Delerue, greffier au Tribunal de Commerce, rue de la Gare.
1055. Delestré (Henri), fils), fabricant de toiles, rue du Palais, 4.
220. Delettré (Henri), négociant en coton, rue de Gand, 33.
635. Delahaye (Aug.), propriétaire, rue Gambetta, 15.
219. Delgutte (Benjamin), entrepreneur de transports, gare Saint-Sauveur.

Nos d'inscription.	MM.
427.	DELHAYE (Mlle), institutrice, rue de l'Hôpital-Militaire, 33.
113.	DELHAYE, sous-lieutenant au 43e de ligne.
589.	DELIGNE, homme de lettres, rue de la Barre, 38.
753.	DELSART, inspecteur primaire
61.	DEMEUNYNCK (Auguste), marchand de musique, rue des Chats-Bossus, 6.
376.	DE MONTIGNY (Alfred), directeur d'assurances, rue de Béthune, 59.
730.	DE MONTIGNY (Mme Elisabeth), propriétaire, rue de Béthune, 59.
576.	DE MONTIGNY (Philippe), agent d'assurance, place du Concert, 1 bis.
856.	DE MYTTENAERE, négociant, rue Neuve, 4.
743.	DENECK (Gustave), négociant en huiles, rue Brûle-Maison. 120
352.	DE PACHTERE, propriétaire, homme de lettres, rue Négrier, 56.
602.	DE PARADE, représentant, rue Esquermoise, 28.
590.	DEPLÉCHIN (Eugène), sculpteur, rue de Douai, 96.
238	DEQUOY (J.), ✻ filateur de lin, boulevard Vallon, 79
434.	DERACHE (Ch.), courtier de commerce, rue Molière, 3.
830.	DE RICOUART D'HEROUVILLE, ✻, colonel commandant le 43e de ligne
267.	DERODE, ✻ négociant, rue de Thionville, 5.
902.	DEROEUX (Eugène), 9, rue Notre-Dame-de-Fives.
44.	DE SAINT-AMOUR (Mlle Constance), boulevard de la Liberté, 115.
122.	DESCAMPS (Anatole), fabricant de fils retors, boulevard de la Liberté 36.
842	DESCAMPS (Hippolyte), corroyeur, parvis St-Maurice, 7.
198.	DESCAMPS (Ange), filateur de lin, rue Royale, 49.
491.	DESCAMPS-CRESPEL, fabricant de fils retors, rue Royale, 77.
490.	DESCAMPS (Jules), fabricant de fils retors, rue des Fleurs, 14.
663.	DESMEDT (Aug.), filateur de lin, rue Tenremonde, 12.
338.	DESCHIN (Édouard), mécanicien-constructeur, rue du Bourdeau, 14.
994.	DESCHINS (Léon), négociant, rue d'Inkermann, 49.
145.	DESROUSSEAUX (Jules), A. ✠, propriétaire, rue de l'Hôpital-Militaire, 35.
316.	DESROUSSEAUX (Gustave), négociant en épiceries, rue St-André, 31,
837.	DESROUSSEAUX (Gustave), étudiant, rue de Roubaix, 34.
838.	DESROUSSEAUX (André), étudiant, rue de Roubaix, 34
824.	DESPLATS, docteur en médecine, boulevard Vauban, 52
828.	DESMOUTIERS, chef du bureau, rue de la Barre, 41.
596.	DESREUMAUX, restaurateur, rue Marais, 17.
379	DESURMONT (Ch.), brasseur, rue du Quai, 22.
616.	DE SWARTE (Romain), ingénieur civil, rue Solférino, 131.
623.	DE SWARTE (Edouard), brasseur, quai de Wault, 12.
683.	DE VALROGER, propriétaire, rue Royale.
810.	DEWATTINES (Félix), relieur, rue Nationale, 88.
485.	DHALLUIN, entrepreneur, rue St André, 44.
1020.	DILLY (Alfred), commis des postes, boulevard de la Liberté.
221.	DONIOL ✻, A. ✠, O. ✠, ingénieur en chef du département, rue Nationale, 91.
510.	DORNEMANN (G.-W.), fabricant de bleu d'outremer, rue Nationale, 190.
1061.	DOUMER, docteur en médecine, professeur, rue de Puebla, 28.
736.	DRIEUX (Victor), filateur de lin, rue de Fontenoy, 31.
392.	DUBAR (Gustave) ✻, publiciste, rue de Pas, 7.
766.	DU BOUSQUET, ingénieur en chef de la traction, rue de Bavai.
397.	DUBREUCQ (Horace), fabricant d'amidon, rue du Faubourg-de-Tournai, 198.
104.	DUBUS, instituteur, rue du Marché, 49.

N°s d'inscription.	MM.
340.	Ducastel (Mme), propriétaire, rue Solférino, 249.
857.	Ducoin-Beharel, propriétaire, rue de la Barre, 34.
904.	Ducourouble (Jules), propriétaire, rue d'Inkermann, 25.
508.	Duflos (François), homme de lettres, rue du Gros-Gérard, 4.
436.	Dugardin (Mlle Berthe), institutrice, rue de la Grande-Chaussée, 49.
566.	Du Guiny, O.✻, général de brigade, boulevard de la Liberté, 26.
988.	Duhem-Poissonnier (Antoine), propriétaire, rue de Puebla, 37.
517.	Dujardin (Armand), propriétaire, boulevard Vauban, 27.
662.	Dujardin (Victor), notaire, boulevard de la Liberté, 165.
813.	Dumez (Mlle), institutrice, rue de Fives, 48.
400.	Duplay, négociant en fils, rue de Bourgogne, 18.
103.	Dupont, directeur de l'école primaire, rue d'Artois, 200.
697.	Dupont (Mlle), institutrice), rue Colbert, 45.
213.	Dupret (A.), instituteur primaire, au lycée.
809.	Dupré fils (Edouard), retordeur, rue des Pénitentes, 1
106.	Duriez, directeur de l'école communale de la rue Boilly.
423.	Duriez (Mlle), institutrice, rue Rolland.
101.	Durieux, directeur de l'école primaire, rue des Poissonceaux, 19.
874.	Dussourt, receveur principal des postes et télégraphes.
836.	Dutoit (Mlle), institutrice, rue Stappaert, 14.
579.	Duvillier (Edmond), cafetier, place Saint-Martin, 11.
511.	Epinay, A. ✪, professeur d'histoire au lycée.
1016.	Escaillas (Ferdinand), commis des postes, boulevard de la Liberté.
1052	Eustache (Gonzague), professeur à la Faculté libre de médecine.
1002.	Eysenbout (Edmond), changeur, rue de la Gare, 13.
228.	Facq, négociant en bronzes, rue Esquermoise, 55.
94.	Faucher, ✻, ingénieur en chef des poudres et salpêtres.
448.	Faucheur (Edmond), filateur de lin, square Rameau, 13.
946.	Faucheur, (Félix, fils), filateur de lin, rue des Stations, 171.
947.	Faucheur (Albert), filateur de lin, rue des Stations, 171.
500.	Fauchille-Prévost (Mme), propriétaire, rue Basse.
559.	Fauchille (Édouard), propriétaire, boulevard Vauban.
588.	Fauchille (René), étudiant, rue de Tournai, 88 *bis*.
1048.	Faucon (Victor), docteur en médecine, rue Alexandre Leleux, 11.
719.	Faure (Henri), fabricant de céruse, rue des Postes, 88.
252.	Fernaux-Defrance, négociant en mercerie, rue Grande-Chaussée, 44.
401.	Flament (Mlle), institutrice, rue du Soleil-Levant.
978.	Flament (Gustave), rue Bonte-Pollet, 10.
713.	Florin-Deffrennes (Achille), propriétaire, rue d'Anjou.
418.	Fockeu (Mlle), institutrice, rue de l'Arbrisseau.
124.	Fockeu, directeur de l'école de la rue de Juliers, 73.
598.	Follet, A. ✪, docteur en médecine, rue des Trois Mollettes, 2 *ter*.
953.	Fontaine (César), propriétaire, square de Jussieu, 19.
243.	Fontaine-Flament, filateur de coton, rue des Sarrazins, 98.
658.	Frœlich, chargé de cours d'enseignement spécial au Lycée.

Nos d'inscription. MM.

324. Froment (Mlle), professeur, rue Nationale, 53.
60. Fromont (Aug.), A. ✪, propriétaire, homme de lettres, rue de l'Hôpital-Militaire, 77.

361. Gaillard, économe au Lycée.
1068. Gaillet (Paul), ingénieur civil, rue Solférino, 278.
431. Gauche (Léon), A ✪, négociant en cotons, rue de Paris, 153.
976. Gaulard, maître agrégé de conférences à la Faculté de médecine.
886. Geeraert, commis des télégraphes,, rue Jeanne d'Arc, 6.
691. Gennevoise, ancien notaire, rue Notre-Dame, 35.
492. Giraud (Abel), négociant en vins, rue de la Halle, 35.
897. Gobert, pharmacien, rue Esquermoise, 26.
1017. Godron (Émile), avoué, boulevard de la Liberté, 91.
754. Goldie (Charles), négociant en toiles, rue de Tournai, 58.
834. Goguel (P), professeur de filature, rue des Sept-Sauts.
8 Gosselet, ✻, I. ✪, professeur à la Faculté des Sciences, rue d'Antin, 18.
97. Gossin, I. ✪, agrégé de l'Université, proviseur du lycée.
1036. Goursault (Eugène), commis des postes, boulevard de la Liberté
618. Grandel (Julien), représentant de commerce, rue André, 33.
870. Grétrin, ✻, directeur des postes et télégraphes, rue de Roubaix, 30.
571. Gronier (jeune), négociant en métaux, rue de Cambrai, 36.
850. Gros (Julien), chef lampiste au Chemin de fer du Nord, rue des Arts, 44
405. Grugeon (Georges), voyageur de commerce, place de l'Arbonnoise, 3.
651. Guichard (Albert), avocat, rue Jean-Sans-Peur, 24.

676. Hache, professeur rue Jacquemars Giélée, 40.
191. Hallez, A. ✪, docteur en médecine, rue des Jardins, 16.
299. Hallier, O. ✻, général du génie, rue de Thionville, 2.
445. Hamant, employé des tabacs, rue des Augustins, 18.
710. Hanu (Alexandre), propriétaire, rue Saint-Nicolas, 25.
441. Hannotin (Mme), propriétaire, rue Jacquemars-Giélée, 39.
222. Hartung ✻, directeur de la Banque de France, rue Royale, 69.
742 Hayem (Jules), propriétaire, cour des Innocents, 5.
985. Hecht, professeur à l'école supérieure, rue du Lombard, 2.
256. Hedde, vice-président du tribunal civil, rue Solférino, 197.
899. Heindryckx (Paul), filateur de lin, rue des Processions, 67.
93. Helluy, professeur à l'école supérieure, rue du Lombard, 2.
871. Hénon, inspecteur des postes et télégraphes, rue Dujardin, 8.
1004. Henriot, employé au chemin de fer, place des Reignaux, 18
84. Henry docteur en médecine, rue de l'Hôpital Militaire, 38 bis.
455. Henry, fabricant de bleu d'outremer, rue Denis-Godefroi, 3.
464. Herland, commis-négociant, rue des Fossés, 39.
92. Herlemont, instituteur à l'école supérieure, rue du Lombard.
802. Herlin, notaire, ancien président de la Chambre des Notaires, square Jussieu, 19
918. Herckelbout (L.), négociant en grains, rue d'Inkermann, 39.
364. Hilst, négociant en toiles, rue du Dragon, 5.
1001. Hirtz (Lucien), négociant en toiles, rue de Tournai, 39 *bis*.
822. Hochstetter (Paul), docteur en médecine, boulevard de la Liberté, 199.

Nos dans cription. MM.

896. Holbecq (Ernest), pharmacien, rue Saint-Gabriel, 73.
1065. Hourie (Mme), propriétaire, rue de Tournai, 43.
380. Houzé de l'Aulnoit, A. ✠. ✠, avocat, rue Royale, 61.
381. Houzé de l'Aulnoit ✠, propriétaire, rue de Turenne, 25
453. Houzé (Victor), avoué, square Jussieu, 11.
845. Huet (Charles) ✠, négociant en tissus, rue des Arts, 34.
068. Huet (Louis), ingénieur-chimiste, place Richebé.
458. Huart, professeur à l'institution Preys, rue Masurel, 19.
226. Humbert (Emile), propriétaire, boulevard de la Liberté, 56.
62. Humbert, professeur au lycée, rue Comtesse, 2.
795. Hussenot, lieutenant au 16e bataillon de chasseurs à pied, rue de Bourgogne, 28

612. Imbert (Eugène), directeur général du cadastre, rue Colbert, 150.

478. Jacquemarq (J). chemisier, rue Nationale, 67.
569. Jacquin, inspectr de l'exploitation au chemin de fer du Nord, rue Nationale, 120.
460. Jonckèere, négociant en produits chimiques, rue Baptiste-Monnoyer, 4.

501. Labbe, propriétaire, ancien président du tribunal de commerce, rue du Metz. 6.
843. Lachlan (G.M), commis-négociant, rue de Thionville.
23. Lacroix, docteur en médecine, rue Thiers, 30.
102. Ladrière, directeur de l'école du square Jussieu, 24.
273. Ladureau (Mme), propriétaire, rue Bonte-Pollet, 2.
63. Lafont, professeur au Lycée, rue Colbert, 164.
425. Lagrange (Mme), institutrice, rue de Bailleul, 25.
852. Laigle (Alfred), réprésentant de commerce, rue de Courtrai, 23.
884. Lalisse, commis de direction du service technique des télégraphes.
Laloux-Duval, négociant en papiers peints, rue Grande-Chaussée, 37.
413. Lamford (Mlle Emma), square Rameau, 7.
67. Lambret (Mlle), A. ✠, directrice de l'institut Fénelon, rue Jean-Sans-Peur, 2.
700. Lammens (Edouard), propriétaire, rue Nationale, 194.
241. Lammens (G). propriétaire, rue d'Angleterre, 11.
840. Lancien, juge-de-paix du canton sud-ouest, rue des Pyramides, 39.
206. Landrieu, (Adolphe), négociant en lingerie, rue St-André, 38 bis
208. Laroche (Jules), négociant en papiers, place du Théâtre, 64.
454. Laurent, (Victor), filateur de lins, boulevard de la Liberté, 76.
365. Laurent; (Adolphe), négociant en lins, rue de la Louvière, 72
711. Laurent (Julien), négociant en rouennerie, rue à Fiens, 1.
1043. Lavaux, négociant, place du Lion-d'Or, 14.
981. Lebrun, professeur à l'école supérieure, rue du Lombard, 2.
855. Lecat (Léon), conducteur des ponts et chaussées, rue Nationale, 275.
498. Lechat, (Eugène), négociant en draps, rue Desmazières.
147. Lechat-Carpentier, négociant en draps. rue de Paris, 14.
274. Le Blan, (Paul), filateur de lin, rue Gauthier-de-Chatillon, 24.
560. Le Blan, (Julien), ✠, filateur de coton, rue Solferino, 118.
646. Leclair-Duflos, teinturier, rue de l'Hôpital-Militaire, 36.
89. Lecocq, agent-conseil d'assurances, rue du Nouveau-Siècle, 7.
888. Lecroart (Isidore). propriétaire, square Rameau, 15.
311. Leclercq (Frédéric), receveur municipal, rue Inkermann, 8.
901. Leclercq (Gustave), négociant en fils, rue Jean-sans-peur. 45

Nos d'inscription.	MM.
869.	LEFEBVRE (Désiré), filateur de lin, rue du Faubourg-de-Roubaix, 137.
705.	LEFEBVRE, instituteur, rue du Pont du Lion d'Or.
120.	LEFEBVRE, professeur de mathématiques au Lycée, place aux Bleuets, 20.
997.	LEFEBVRE, professeur à l'école supérieure, rue du Lombard, 2.
537.	LEFEBVRE-LELONG, représentant de commerce, rue de Bourgogne, 52.
597.	LE FORT (Hector) ✻, médecin, rue Colbert, 44.
641.	LE GAVRIAN (Paul), propriétaire, boulevard de la Liberté, 133.
390.	LÉGEREAU, instituteur, rue Dujardin, 24.
647.	LEGOUGEUX fils, négociant en lins, boulevard de la Liberté, 107.
366.	LEGRAND, (Géry) A. ✻, homme de lettres, maire de Lille, rue Nicolas-Leblanc, 34.
128.	LEGRAND (Pierre), député, ancien ministre, rue Royale, 76.
212.	LELOIR (Henri), docteur en médecine, place aux Bleuets 34.
47.	LEMAITRE (Gustave), propriétaire, boulevard de la Liberté, 215.
100.	LEMAIRE, directeur de l'école primaire, rue Leon Gambetta, 97 bis.
685.	LEMONNIER (Raymond), propriétaire, quai de la Basse-Deûle, 72.
337.	LEQUENNE, propriétaire, rue de Bougogne, 24.
318.	LEROY-CREPEAUX, ✠, négociant en lins, boulevard de la Liberté, 141.
629.	LEROY-LELEU, fabricant de toiles, rue à Fiens 10.
664.	LEROY (Paul), négociant en lins, boulevard de la Liberté, 139.
584.	LE ROY (Félix) ✻, propriétaire, ancien président du tribunal civil, rue Royale, 95.
702.	LE ROY, inspecteur commercial au chemin de fer du Nord, rue de Tournai, 47.
851.	LE ROY, négociant en rubans, Grand'place, 11
914.	LEROUGE-DUMOULIN, professeur, rue Bernos, 7
33.	LESERT, géomètre, rue Royale, 15.
832.	LESNES (Aimé), instituteur, école publique de filles, rue Watteau.
597.	LESSENS (Eugène), distillateur, rue Saint-André, 83.
16.	LESUR, directeur de l'école primaire, rue des Stations, 52.
558.	LEWE, instituteur, rue Lydéric, 2.
955.	LHOTTE (Gustave), publiciste, rue de la Gare, 11.
887.	LHEUREUX, contrôleur du service technique des télégraphes.
896.	LOBERT (Émile), pharmacien, rue du Priez, 30.
374.	LONCKE, (Eugène), directeur d'assurances, boulevard de la Liberté, 13.
375.	LONCKE (Mme). propriétaire, boulevard de la Liberté 13.
330.	LONGHAYE, (Edouard), négociant en lins, boulevard de la Liberté, 161
1015.	LOOTEN, docteur en médecine, rue des Molfonds, 1.
477.	LORENT, (L.,) propriétaire, boulevard de la Liberté, 120.
692.	LORTHIOIR (Auguste), imprimeur, rue Masséna, 68.
693.	LORTHIOIR (Léon), comptable, rue Hoche, 6
382.	LOYER (Ernest), filateur de coton, place de Tourcoing.
322.	MAC-GEAGH, négociant en lins, rue Inkermann, 13.
323.	MAC-GEAGH (Mme) propriétaire d° d°
581.	MAHIEU (Mlle), institutrice, rue Notre-Dame, 64.
812.	MAILLARD (Mlle), institutrice, rue de Fives, 48.
28.	MAMET, I. ✻., professeur agrégé d'histoire, rue des Pyramides
415.	MANIEZ (Mlle), institutrice, rue de Douai, 43 bis,
240.	MAQUET (Ernest), négociant en lins, rue des Buisses, 15.
484.	MARETTE, négociant en cotons, rue du Vieux Faubourg, 29.
682.	MAROQUIN, négociant en charbons, quai de la Basse-Deûle, 46.

Nos d'inscription. MM.

527. Martin, (Mlle Marguerite), institutrice à l'Institut Fénelon.
388. Martin, (Paul) A ✿, professeur au Conservatoire, rue de la Grande-Chaussée, 20.
389. Martin, (Fernand), d° d°
821. Massebieau (Auguste), agrégé d'histoire, professeur, rue Nationale, 171.
197. Masse-Meurice, brasseur, rue de la Barre, 114.
1007. Masson (Arthur), peintre, rue du Vieux-Marché-aux-Poulets, 1.
399. Masquelier (Auguste), négociant en cotons, rue de Courtrai, 5
514 Mas (Charles), négociant en toiles, rue du Molinel.
841. Mathieu, propriétaire, rue Gauthier-de-Châtillon, 14.
990. Mathis adjoint de 1e classe du génie, au fort Saint-Sauveur.
984. Mathon (Ferdinand), professeur, rue Gambetta. 6.
368. Mayer (Mme), propriétaire, rue Barthélémy-Delespaul, 1.
1063. Mertz (Nicolas), commis-négociant, rue de Paris, 222.
925. Méplomb (A.), propriétaire, rue Solférino, 39.
962. Melon (Édouard), gérant de la Compagnie du Gaz de Wazemmes.
134. Meurice (Paul), négociant en bois, rue Solférino, 204.
757. Michaud, professeur d'histoire au lycée, rue Nationale, 136.
195. Millot, A. ✿., professeur au lycée, rue du Vieux-Marché aux Poulets, 18.
970. Monier (Louis), négociant en toiles, rue de Paris, 99.
1005. Montaigne-Bériot (Alphonse), banquier, boulevard de la Liberté, 295.
655. Moreau (C.), manufacturier, 32, rue des Ponts-de-Comines.
988. Moreau (François), négociant, boulevard Victor Hugo, 38.
885. Morenville, commis de direction du service technique des télégraphes.
99. Mourcou, architecte, rue Manuel, 103.
986. Mourmant (Julien), négociant en drogueries, rue des Prêtres, 26.
371. Muller, professeur au lycée, rue d'Antin, 27.
204. Mulliez (Albert), négociant en lins, rue d'Angleterre, 48.
41. Muot, propriétaire, rue du Faubourg-de-Roubaix, 29.

534. Neut (Émile), négociant en lins, rue de la Grande Chaussée.
466. Nicodème, négociant en fers, rue de Paris, 212.
350. Nicolle, filateur de lin, rue Beauharnais, 69.
254. Noquet, docteur en médecine, rue de Puébla, 33.
1037. Nuytten (Gustave), négociant en toiles, rue d'Angleterre, 60.

377. Obin (Jules), teinturier, rue des Stations, 101.
192. Ollier, A. ✿, pasteur protestant, rue Jeanne-d'Arc.

333. Ollivier, docteur en médecine, rue Solférino, 314.
18. Olry ✻, ingénieur des Mines, directeur de l'Institut industriel, rue de Bruxelles, 4
319. Ovigneur (Émile), ✻, avocat, rue de Tenremonde, 2.

035. Parent (Edmond), commis négociant, rue Nationale, 136.
714. Parsy (Achille), étudiant, rue Jean-sans-Peur, 28.
1038. Patoir, docteur en médecine, rue de Thionville, 16.
1054. Pauli, sous-directeur du gaz de Lille, rue Saint-Sébastien, 17
Pauris, négociant, rue Henri-Kolb, 67.

Nos d'inscription.	MM.
353.	Pajot, avoué du Bureau de Bienfaisance, rue d'Angleterre, 44.
1000.	Pajot (E.), commissaire-priseur, rue Patou, 20.
330.	Pérot (Gaston), brasseur, rue Colbrant, 12.
20	Peslin, ingénieur de la navigation, place Philippe-de-Girard, 18.
310.	Petit (Pierre), inspecteur des douanes, rue des Jardins, 11.
469.	Petit (Delphin) A. ✪, propriétaire, boulevard Vauban, 76.
605.	Petit (Jules), rédacteur en chef du *Courrier populaire*, rue Basse.
550.	Philippe (Louis), avocat, boulevard de la Liberté, 50.
439.	Picavet (Léon), filateur de lin, boulevard Louis XIV, 3.
769.	Picavet (Louis), filateur de lin, rue de Fives, 43.
703.	Pierron, ✻, ingénieur des ponts et chaussées, rue de Bourgogne, 27.
385.	Platel (Albert), négociant en bois, rue de la Préfecture, 2.
731.	Plisson (Eugène), négociant en fils, rue de la Louvière, 7.
524.	Plumecoeq, chef de bureau à la préfecture du Nord.
648.	Plumcoecq (Mlle ainée), chez son père, à la Préfecture.
649.	Plumcoecq (Mlle cadette), chez son père, à la Préfecture.
561.	Pollet (J.), vétérinaire départemental, rue Jeanne-Maillotte, 20.
201.	Pottier (Julius), chez M. Senoutzen, orfèvre, rue Esquermoise, 18.
452.	Pouille (Émile), caissier, rue de la Louvière, 54.
996.	Poulet (Jules), négociant, rue Jean-sans-peur, 52.
698.	Prévost (François), employé de Commerce, rue Brûle-Maison, 114.
224.	Prieure (Madame la) du monastère de Notre-Dame de la Plaine.
354.	Quarré-Reybourbon, propriétaire, membre de la Commission historique.
727	Quarré-Reybourbon (Mme), propriétaire, boulevard de la Liberté, 70.
755.	Quarré-Prévost (L.), Libraire, Grand'Place. 64.
442.	Quef, propriétaire, boulevard Louis XIV, 2.
695	Quennesson (Alexis), employé au bureau central télégraphique.
358.	Rajat, chez M. Bouteillier, pharmacien, rue des Suaires, 2.
881.	Raux (Émile), négociant en charbons, place de la République, 3.
86.	Raquet (Désiré), commis-négociant, rue Nationale, 52.
568.	Regnard, chef de gare, à Lille.
678.	Remy (Émile), négociant en fers, rue des Arts, 16.
585.	Renaux (Georges), négociant en grains, rue d'Inkermann, 21.
681.	Renouard (Émile), filateur et fabricant de toiles, rue de l'Hôpital-Militaire, 66
96.	Renouard (Alfred), filateur et fabricant de toiles, rue Alexandre Leleux, 40
292.	Reuflet (Frédéric), avocat, rue Nationale, 104.
944.	Rey (Maurice), ingénieur civil, secrétaire-adjoint de la Société industrielle.
216.	Richard, directeur de l'école primaire, rue de la Plaine, 51.
169.	Richez, directeur de l'École communale, rue Saint-Sébastien.
205.	Rigal (Émile), filateur de lins, rue Saint-André, 38.
72.	Rigaux, A. ✪, archiviste de la ville, rue de l'Hôpital-Militaire, 112.
88.	Rigaut, ✻, A. ✪, fabricant de fils retors, adjoint au Maire, rue de Valmy, 15.
435.	Rigaut (Ernest), fabricant de fils retors, rue Saint-Gabriel, 91.
765	Rigot, négociant en vins, place aux Bleuets, 13.
443.	Roger-Deplanck, négociant en lins, rue de Tournai, 24.
603.	Rollez (Arthur), directeur d'assurances, rue Jacquemars Giélée, 123.
667.	Rommel-Griffon, distillateur, rue des Buisses, 2.

N°s d'inscription.	MM.
121.	Rosman, A. ✠, professeur de littérature au lycée, rue Esquermoise, 55 ter.
883.	Rosoor (Edmond), représentant, rue de la Gare.
696.	Rossel (Édouard fils), teinturier, rue du Chaufour, 19.
720.	Rouzé (Lucien), propriétaire, rue des Jardins, 5.
1047.	Roure (Ernest), négociant, rue Mercier.
284.	Rousseau (Melle), institutrice, rue de Lens, 11.
203.	Rouselle (Théodore), agent général d'assurances, boulevard de la Liberté, 115
43.	Rouzé (Henri), propriétaire, boulevard de la Liberté, 220.
239.	Rouzé (Émile), entrepreneur, rue Joséphine, 20.
653.	Rouzé (Léon), brasseur, boulevard de Montebello, 48.
665.	Ryckewaert, fabricant de sacs en papier, rue d'Arras, 84.
924.	Salmon (P.), lieutenant au 43e d'infanterie de ligne.
724	Sapin (Gustave), filateur de coton, quai de l'Ouest, 36.
763.	Scalbert-Bernard, banquier, juge au Tribunal de Commerce, rue de Courtrai
961.	Scheibi (Frédéric), négociant, rue des Canonniers, 10.
13.	Schotsmans (Émile), fabricant de sucre, distillateur, boulevard Vauban, 9.
456.	Schoutteten (Jules), filateur de coton, façade de l'Esplanade, 52.
447.	Schubart, négociant en lins, rue St-Genois.
40.	Scrive-Wallaert, ✠ ✠, propriétaire, rue Royale, 130.
201.	Scrive-Bigo ✠, ancien membre de la chambre de commerce, rue du Lombard, 1
229.	Scrive (Gaston), négociant en lins, rue Saint-Sauveur, 19.
356.	Scrive-Loyer, O. ✠, membre de la Chambre de commerce, rue Notre-Dame, 292.
564.	Scrive (Gustave), fabricant de papiers, rue du Lombard.
610.	Scrive (Albert), fabricant de cardes, rue des Buisses, 13.
587	Scrive (Georges), fabricant de cardes, rue de Roubaix, 28.
135.	Sée (Édmond), ingénieur, boulevard de la Liberté, 121.
1066.	Ségard (Émile), propriétaire, boulevard de la Liberté, 65.
580.	Seratski, professeur de dessin au lycée.
232.	Sigebert (le frère), directeur du pensionnat des Maristes, rue des Stations.
52.	Société Industrielle du Nord (La), rue des Jardins, 29.
426.	Somain (Mme), institutrice, rue de la Deûle, 1.
631.	Souillart (Léon), étudiant en droit, rue Fontaine-del-Saulx, 20.
214.	Spéder, directeur de l'école de la rue des Urbanistes, 17.
967.	Stalars (Karl), propriétaire, rue Jacquemars Giélée, 100.
707.	Steverlynck (Gustave), négociant en savons, rue d'Esquermes, 10.
231.	Swynghedauw (Mlle), directrice de l'école communale de la rue Gombert.
712.	Tacquet (Henri), percepteur, boulevard de la Liberté, 14.
997.	Tanguy (J.-B.), commis-négociant, rue Saint-Jacques, 16.
46.	Telliez, ✠ A. ✠, juge au Tribunal civil, rue des Fleurs, 22.
424.	Tellier (Mlle), institutrice, rue de Tournai, 49 bis
872.	Terlet, commis principal des postes et télégraphes, r. du Faub.-de-Roubaix, 99.
98.	Testelin, (Achille), sénateur, rue du Faubourg-de-Roubaix, 139.
521.	Testelin (Alexandre), avocat, rue Jean-Sans-Peur, 14.
283.	Thellier (Paul), avocat, rue d'Angleterre, 41 bis.
1059.	Théodore (Alphonse, fils), négociant rue des Prêtres.
64.	Thévenin, avocat, administrateur des hospices, rue de l'Hôpital-Militaire, 39.
954.	Thieffry (Maurice), fabricant de toiles, boulevard de la Liberté, 207.
127.	Thiriez (Alfred), filateur de coton, rue Nationale, 308.

Nos d'inscription	MM.
999.	THIROLOIX (Paul), ingénieur civil, rue de Roubaix, 40.
575.	TILLOY-DELAUNE, administrateur des mines de Lens, boulevard de la Liberté, 5
90.	TILMAN, I. ✿, directeur de l'école primaire supérieure, rue du Lombard, 2.
95.	TILMAN, (Lucien), instituteur à l'école de la rue Lottin, 14.
113.	TOFFART, I. ✿, secrétaire-général de la Mairie, à l'Hôtel-de-Ville.
9.	TOUSSAINT, I. ✿, inspecteur primaire, rue Gautier de Chatillon, 11.
409.	TOUSSIN (Georges), filateur de coton, rue Royale, 83.
875.	TRÉMEAU, commis de direction des postes et télégraphes, rue Saint-Augustin, 22
286.	TROUHET (J-B), employé des télégraphes, place de Béthune, 3.
202.	TYS (Alphonse), commis-négociant, rue Sans-Pavé, 23
387.	VAILLE (Mlle), institutrice, rue des Tours, 14.
494.	VALDELIÈVRE (Alfred), fondeur en cuivre, rue des Tanneurs, 34.
601.	VALLET (Alphonse), négociant en liquides, rue du Molinel, 28.
708.	VAN BUTSEELE, courtier, rue Nicolas-Leblanc, 7.
412.	VAN DEN HEEDE, horticulteur, rue du Faubourg-de-Roubaix, 55.
582.	VAN DEN HEEDE (Charles), négociant en vins, rue Masséna, 24.
1006.	VANDENHENDE (Jules), négociant, rue des Guinguettes, 51.
1064.	VANDEVELDE (Léon), agent-voyer principal de l'arrondissement de Lille.
783.	VANDEWEGHE (Albert), filateur de lin, boulevard de la Liberté, 163.
496.	VAN DEN BULCKE (Ch.), commissionnaire en douanes, rue des Buisses, 25.
1039.	VANGEHUCTEN, commis-négociant, rue d'Artois, 204.
615.	VAN GREVELYNGHE (Ernest), chimiste, rue des Manneliers, 4.
73.	VAN HENDE, I. ✿, président du musée de numismatique, rue Masséna, 50.
449.	VANOYE (Henri, fils), filateur de lin, boulevard Vauban, 13.
740.	VAN TROOSTENBERGHE, représentant, rue Nationale, 74.
547.	VASSEUR, instituteur, Grande-Place, 42.
277.	VENNIN, négociant en métaux, rue du Pont-Neuf, 4.
562.	VERLEY (Charles), banquier, rue d'Angleterre, 41.
880.	VERLEY (Edmond), négociant en sucres, rue St-Pierre, 7.
15.	VERLY, ✻, publiciste, rue Solférino, 7.
737.	VERMESCH, représentant, place du Théâtre, 46.
136.	VERSTAEN, avocat, rue de Tenremonde, 7.
486.	VERSTRAETE (Jules), fabricant de fils retors, rue du Gros-Gérard, 12.
854.	VILLETTE (Paul), chaudronnier-constructeur, rue de Wazemmes, 37.
402.	VINCENT (Georges), agent d'assurances, rue Desmazières.
847.	VIOLLETTE (Ch) ✻, I. ✿, doyen de la Faculté des sciences, rue Patou, 43.
595.	VIRNOT (Urbain), négociant en produits chimiques, rue de Gand, 2.
785.	VIRNOT (V), étudiant, rue de Gand, 2.
786.	VIRNOT (A), étudiant, rue de Gand, 2.
645.	VUYLSTEKE (Em), négociant en huiles, rue Colson, 10.
767.	VUILLAUME (Em), négociant en lins, parvis Saint-Michel, 9.
815.	WAGON, pharmacien, rue d'Esquermes, 45.
467.	WALLAERT (Mme Émile), propriétaire, boulevard de la Liberté, 66
312.	WALLAERT (Auguste), filateur de coton, boulevard de la Liberté, 23.
969.	WALLAERT-BARROIS (Maurice), manufacturier, boulevard de la Liberté, 44

Nos d'inscription. MM

695. Wanduicq (Alphonse), propriétaire, rue Nationale, 37.
16. Wannebroucq, ✻ A. I. ✿, doyen de la Faculté de médecine.
567. Wannebroucq (P.), représentant, rue de l'Arc, 7.
278. Wargny, fondeur en cuivre, juge au Tribunal de Commerce, rue de Valmy, 1.
70. Warin (Mlle Émilie), propriétaire, boulevard de la Liberté. 197.
69. Warin, propriétaire, administrateur des hospices, boulevard de la Liberté, 197
508. Wartel, docteur en médecine, rue de Lannoy, 35 bis.
420. Watteau (Mlle), directrice de l'école communale, rue Saint-Gabriel, 83.
123. Weber, professeur d'allemand au Lycée, rue du Gros-Gérard, 11 bis.
574. Weber, ✠, directeur a l'Imprimerie Danel, rue des Fossés-Neufs, 59.
818. Wild, publiciste, Grande-Place, 8.
827. Werquin fils, étudiant, rue des Fossés, 6.
848. Wicart-Butin, négociant en toiles, rue de Paris, 214.

410. Ybert-Descat, négociant, rue Jacquemars-Giélée, 126.

Linselles.

1049. Hennion (Jean), filateur de lin.

Lomme-lez-Lille.

307. Verstraete, fabricant de fils à coudre.
1069. Fournier (G.), pharmacien, membre du Conseil d'hygiène.

Loos.

259. Billon, ✻, docteur en médecine, maire, conseiller d'arrondissement.
545. Duprey (Alfred), négociant en vins.
862. Lainé, distillateur.
497. Toussin (Mme Gustave) propriétaire, château de Longchamp.
14. Wacquez-Lalo, géographe.

Lens (*Pas-de-Calais*).

660. Bollaert ✻, agent général des mines.
236. Stiévenart (Arthur), fabricant de cables.

Lyon (*Rhône*).

244. Lucas-Girardville, censeur au lycée.

Macon, par Vieux-Condé (*Nord*)

Pollet (Justin), ingénieur des mines.

Nos d'inscription. MM.

Marcoing.

75. Bruyerre, propriétaire.

Marcq-en-Barœul.

1003. Deparis, instituteur.
45. Ducrocq (Léon), conseiller d'arrondissement.
873. Burette (Célestin), commis de direction des postes et télégraphes

Marquette.

Larivière, directeur du tissage Jules Scrive.
1024. Lagache, instituteur.

Marquillies.

481. Brame (Max), fabricant de sucre.

Mézières (*Ardennes*).

972. De Swarte (Victor), ✻, A. ✿, trésorier-payeur général des Ardennes

Mons-en-Barœul.

662. Desoblain, propriétaire, rue Neuve.

Mons-en-Pévèle

1025. Lacquement, instituteur.

Paris.

290. Anchier (Maurice), gérant de la maison Mouth, rue de Sèze, 5
694. Caby, fabricant d'huiles, rue de Flandre 99.
499. Cavrez (Jules). médecin, place Voltaire, 2.
227. Descamps (J.), agent-général des carrières de Guenast, rue de l'Aqueduc, 5.
271. Gruel (l'abbé), professeur à l'Institut des Missions étrangères.
939. Krafft (Hugues), explorateur, boulevard Malesherbes, 44.
315. Lardeur, C ✻, général de brigade.
959. Leseur (Félix), étudiant en médecine.
53. Mathias ✻, ingénieur en chef de la Traction, rue de Maubeuge, 81.
859. C. Ouvrard, étudiant, rue Cadet, 26.
913. Oukawa, attaché à la légation Japonaise, avenue Marceau, 75.
482. Sever (Jacques), ✻, capitaine du génie, boulevard Lefebvre, 1.
657. Théodore (Paul), étudiant, rue du Rocher, 25
1026. Zègre (Arnould), inspecteur au chemin de fer du Nord.

Nos d'inscription. MM.

Poix.

950. Williot (Zulmar), propriétaire.

Pont-à-Marcq.

1027. Delescluse (Louis), ancien juge de paix, propriétaire.

Quiévy.

1028. Moine (Éloi), instituteur.

Ronchin.

483. Grolez (Henri), pépiniériste.
533. Grolez (Louis), pépiniériste.

Roubaix.

801. Barbotin (Félix), négociant en tissus, rue Nain, 15.
750. Baudin, agréé, rue Pauvrée, 24.
891. Bayart (Alexandre), commis-négociant, rue de l'Industrie 15.
429. Borain (Mlle), institutrice, rue des Anges.
775 Bayart (Charles), fabricant de tissus, rue Fosse-aux-Chênes, 52.
752. Becquart (Louis), négociant en laines, rue du Pays, 4.
865. Bonnel-Florin (Jules), fabricant, rue de Lannoy.
394. Bossut (Émile), négociant, Grande-Rue, 5.
158. Bossut (Henri), président du Tribunal de commerce, Grande-Rue, 5,
342. Bossut-Plichon, négociant, Grande-Rue, 3.
773. Boulenger (E), négociant en tissus, rue du Chemin de fer, 7.
789. Boyaval (Émile), pharmacien, rue de Launoy, 106.
761. Buisine (H.), négociant en tissus, rue Ss-Georges, 25.
155. Bulteau-Grimonprez, négociant en laines, rue Pellart, 31.
867. Canissié (Em), banquier, rue de l'Alma, 31.
878. Carissimo (Alphonse), fabricant, rue Fosse-aux-Chênes, 11.
772. Carissimo (Henri), négociant, rue du Grand-Chemin, 68.
431. Christiaens (Mlle), institutrice, rue Olivier de Serres.
615. Cordonnier (Anatole), fabricant de tissus, rue des Lignes, 7.
902. Cordonnier (Eugène), fabricant au Petit-Beaumont.
166. Coulbaux (Mlle), directrice de l'Institut Sévigné, rue du Grand-Chemin.
807. Crepelle (Jean), négociant en laines, rue des Champs, 15.
790. Cuignier (Gustave), propriétaire, boulevard de Paris, 61.
148. Daudet, négociant en tissus, rue du Grand-Chemin, 15,
866. Dechenaux (Edouard), courtier, rue de Lille, 64.
747. Dehesdin (Ch.), fabricant de tissus, rue Nain. 47.
151. Deleporte-Bayart, propriétaire, rue Colbert, 49.
800. Delesalle (Ch.), négociant, Grande-Rue, 89.
910. Desprès (Léon), propriétaire, rue des Arts, 65.
906. Desrousseaux (Mme), propriétaire, rue des Fleurs, 10.

Nos d'inscription.	MM.
748.	Desrousseaux (Richard), négociant en tissus, rue du Grand-Chemin, 16.
430.	Detille (Mlle), institutrice, hameau du Pille.
627.	De Villars (Alphonse), négociant, rue du Grand-Chemin.
554.	Dewitte (A.), négociant-commissionnaire, rue Blanchemaille, 19.
882.	Dhalluin-Lepers, (Jules), fabricant, rue Fosse-aux-Chênes, 32.
751.	Diligent (Ém.), professeur, rue Inkermann, 57.
591.	Droulers-Prouvost (Ch.), distillateur, Grande-Rue, 108.
863.	Dubar (Paul), fabricant, place Notre-Dame.
749.	Dubreuil (V.), ingénieur, rue Neuve, 41.
295.	Duburcq (V.), publiciste, rue des Longues-Haies, 16.
347.	Duburcq (Alf.), assureur, rue du Vieil-Abreuvoir, 6.
348.	Dupire (Ed.), architecte, rue du Curoir, 24.
911.	Dupuis (Eugène), négociant, rue du Collège, 2.
890.	Durand (Clément), négociant en tissus, rue de la Gare.
652.	Duthoit (Ed.) notaire, rue du Pays, 21.
905.	Duthoit fils (Léon), négociant-commissionnaire, rue des Fleurs.
154.	Ernoult (François), apprêteur, rue du Grand-Chemin, 77.
163.	Faidherbe (Alexandre) ✠, Conseiller d'arrondissement, rue de Soubize, 23.
164.	Faidherbe (Aristide), instituteur, rue Brézin.
159.	Ferrier (Édouard), filateur de laine, rue du Curoir, 59.
349.	Ferlié (Cyrille, fils), négociant, rue de Lille, 11.
359.	Ferlié (Mme Cyrille), rue de Lille, 11.
861.	Fort (J.) négociant en tissus, rue Neuve, 44.
779.	Génie (Édouard), négociant, rue St-Pierre, 19.
215.	Gernez, directeur de l'institut Turgot, rue de Soubisse, 35.
908.	Glaise (H.), instituteur, rue du Bois, 39.
393.	Heindryckx (Georges), négociant, au Raverdy.
395.	Heindryckx (Albert), négociant, boulevard de Paris, 35.
161.	Junker (Ch.), filateur de soie, rue de Wattrelos.
877.	Lamblin (Jules), fabricant, rue Fosse-aux-Chênes, 11.
150.	Lebrat, pasteur, rue des Arts, 39.
640.	Leburque-Comerre, négociant en tissus, rue des Lignes, 237.
1030.	Leclercq (Louis, fils), fabricant, rue Saint-Georges.
797.	Leconte-Screpel (Ém.), négociant, rue du Grand-Chemin, 111.
149.	Leloir, (A.), rentier, rue du Collège, 169.
819.	Lepoutre-Pollet, fabricant, rue Fosse-aux-Chênes, 21.
170.	Lerat, directeur d'école communale, rue de l'Alma.
171.	Leroy, directeur d'école communale, rue Pierre de Roubaix.
128.	Lesne (Mlle), institutrice, rue du Coq-Français.
760.	Lionville (Georges), négociant, rue Neuve, 5.
849.	Manchoulas (Félix), négociant, rue Pauvrée, 42.
774.	Masson (Armand), fabricant, rue du Pays, 24.
551.	Masurel, (Paul), négociant, rue de Tourcoing, 85.
722.	Masurel (Albert), fabricant, rue du Pays, 27.
156.	Masurel-Wattine (J.), négociant, rue du Chemin de Fer, 48.
758.	Masurel (Charles), négociant, rue Fosses-aux-Chênes.
860.	Meillasous, teinturier, rue Saint-Jean, 30.
370	Motte-Descamps, filateur, quai de Leers, 4.
369.	Motte (Georges), filateur, quai de Leers, 4.

Nos d'inscription MM.

327. Motte-Vernier, négociant, quai de Leers, 4.
451. Motte, (Alfred), manufacturier, rue de Wattrelos.
805. Parenthou (Henri), négociant, rue Fosse-aux-Chênes, 47.
879. Pennel (Louis), rue de Lille, 14.
1029. Pfanmater (Mme), institutrice, rue de Lhommelet.
759. Pottier (Georges), négociant, rue du général Chanzy 42.
1042. Prouvost (Amédée, fils), peigneur de laines.
157. Reboux, (Alfred) ✠, rédacteur en chef du *Journal de Roubaix*, rue Neuve, 17.
432. Renard, instituteur-adjoint, à l'Institut Turgot.
153. Richard (Paulin), fabricant, rue de l'Hospice, 31.
333. Rogier (Moïse), entrepreneur, rue de Lorraine, 10.
608. Roussel (Émile), teinturier, rue de l'Épeule.
746. Roussel (François), industriel, rue du Grand-Chemin, 49.
889. Rousseau (Achille), négociant en laines, Grande-Rue.
162. Screpel-Roussel, fabricant, rue du Pays, 5.
776. Sebert (Émile), rentier, rue Charles-Quint, 24.
777. Simon (Oscar), négociant, rue de l'Hospice.
163. Skène, mécanicien, rue Neuve, 39.
762. Strat (Jules), négociant en tissus, rue du Pays, 7.
909. Sturmfels (Walter), commis-négociant, rue de l'Industrie, 6.
788. Ternynck (Henri), filateur et fabricant, rue Fosses-aux-Chênes. 174.
991. Thomas Lesay, négociant, Grande-Rue.
160. Vassart (l'abbé), professeur des cours publics municipaux, rue du Curoir, 42.
723. Verspieren (A.), assureur, boulevard de Paris, 45.
771. Vinchon (A.), peigneur de laines, rue Traversière, 42.
951. Voreux (Léon), négociant-commissionnaire, boulevard de Paris.
630. Wattine-Hovelacque, propriétaire. boulevard de Paris, 43.
745. Wattine (Paul), membre au Tribunal de Commerce, Grande Rue, 142.
332. Wattine (Gustave), membre de la Chambre de Commerce, rue du Château, 16.
806. Wibaux-Florin, filateur, rue Fosse-aux-Chênes, 47.

Salomé.

688. Houvenaghel-Danel.

Saint-Amand-lez-Eaux

183. Cosserat, I. ✿, agrégé de l'Université, principal du collège.
979. Lobbé, receveur des postes et télégraphes.

Saint André-lez-Lille.

557. Clinquet, instituteur.
Porion, distillateur.

Saint-Denis.

146. Delebecque. ✻, agent-général du contrôle des recettes au chemin de fer du Nord

Saint-Maixent (*Deux-Sèvres*).

792. Cordonnier (Leon), élève officier à l'école militaire d'infanterie.

Nos d'inscription. MM.

Saint-Quentin (*Aisne*).

1044. Mathieu, C. ✻, général commandant la subdivisioB.
1050. De Franciosi (Ch.), lieutenant au 87e.

Seclin.

225. Cattelotte, instituteur.
1010. Collette (Charles), notaire.
699. Collette (Pierre), licencié en droit.
1031. Couvreur (Achille, fils), étudiant en médecine.
738. Desurmont (Achille), filateur de lin.
1009. Desurmont (Edouard), adjoint au maire.
403. Guillemaud (Claude), filateur de lin

Sondrio (*Italie*).

391. Rossi (Agostino), comptable à la Banque populaire.

Staple.

614. Reumaux (Isaïe), médecin.

Tourcoing.

920. Caulliez-Leurent (Maurice), industriel, rue de Lille, 89.
936. Desurmont (Félix), filateur de laines, rue de Lille, 79.
934. Desurmont (J.-B.), négociant en laines, rue Saint-Jacqnes, 67.
933. Desurmont (Julés). négociant en laines, rue Saint-Jacques, 37.
1062. Demolon, instituteur, rue de Gand, 12.
604. Dissard, percepteur des contributions directes; rue de l'Abattoir, 16
296. Duvillier (Joseph), filateur de laines, rue du Tilleul, 62.
931. Flipo-Van Oost (P.), négociant en laines, rue du Sentier, 29.
336. Fourlignie (Aug.), négociant en laines, rue des Ursulines, 66.
916. Hassebroucq (V.), maire, propriétaire, rue de Lille, 83.
632. Hellinger, négociant en laines.
922. Jacquart-Van Eslande (P.), filateur de coton, rue du Sentier, 23.
251. Jean, instituteur, rue des Cinq-Voies.
927. Jonglez (Charles), propriétaire, rue des Anges.
928 Jonglez-Éloi (P.), filateur de laines, rue des Ursulines.
917. Leblan (Jules), ✻, filateur de laines, rue des Carliers, 23.
929. Lorthioir-Motte (Bl.), négociant en laines, rue des Ursulines.
930. Lamourette-Delannoy (Ph.), filateur de laines, rue Blanche-Porte, 58.
176. Leloir (Jules), négociant, place des Nonnes.
791. Lemaire (Jules), filateur de laines, rue d'Anvers.
334. Leroux-Lamourette (Louis), filateur, rue Blanche-Porte, 35.
973. Leroux-Lamourette (Ed.), filateur, rue de Dunkerque.
335. Leroux-Brame, (Ch.), négociant en laines, rue de Gand, 55.
963. Masurel-Jonglez, filateur de laines, rue de Wailly.

Nos d'inscription. MM

325. Masurel, (François), propriétaire, rue de Wailly, 25.
935. Masurel (Ernest), filateur de laines, rue Nationale.
768. Masure Van Elslande (Eugène), fabricant de tapis, rue de Gand, 42.
923. Motte-Jacquart (A.), filateur de laines, rue du Pouilly, 18.
932. Rasson-Wattine (E.), négociant en laines, rue Chanzy, 30.
1070. Robbe (Henri), filateur, rue de la Malcense.
177. Rogeau, docteur en médecine, petite Place, 5.
126. Roger, représentant de charbonnages, rue de la Porte-Blanche, 39.
921. Six (Auguste), filateur de laines, rue du Château, 62.
937. Six (Édouard), négociant en laines, place Thiers.
915. Taffin-Binauld, brasseur, rue du Tilleul, 30.
86. Vanneufville, pharmacien, rue Saint-Jacques, 6.

Toulon (*Var*).

308. Baratte, aide-commissaire de la marine, rue de la République, 5.

Tunis.

13. Bompard O. ✠, secrétaire particulier du ministre de France.
58. Cambon, (Paul) I. ✡ ✲, ministre résidant de France.

Valenciennes.

269. Grimonprez (Eugène) ingénieur civil.

Au 1er janvier 1885, le nombre des membres titulaires inscrits au registre de la Société était de 1072.

PROCÈS-VERBAUX DES ASSEMBLÉES GÉNÉRALES.

Assemblée générale du 5 Novembre 1884.

Présidence de M. Paul Crepy.

M. le président annonce à l'assemblée qu'il vient de recevoir avis du Bureau organisateur de l'Exposition de Toulouse que sept récompenses ont été obtenues par les membres de la Société. Deux médailles ont été décernées, l'une à M. Doniol, pour sa carte des voies de communication du département du Nord : l'autre à M. Jennepin, pour ses travaux géographiques sur la ville de Cousolre, le canton de Solre-le-Château et l'arrondissement d'Avesnes.

Les autres membres de la Société ont obtenu des diplômes spéciaux, ce sont MM. E. Moine, pour son travail de géographie intuitive ; Anicet Vercouttre, pour sa notice sur la nouvelle commune de Bray-Dunes ; Leduc, pour sa géographie locale pour le village d'Anstaing et ses notices géographiques avec cartes sur le canton de Lannoy et l'arrondissement de Lille ; Guffroy, pour sa collection de cartes scolaires, et Ladrière, pour ses travaux de géologie.

Ces récompenses seront décernées publiquement dans la séance solennelle de janvier.

M. le président donne connaissance de la correspondance :

1° M. Nolen, président de « l'Union Géographique du Nord », informe la Société que la ville d'Oran, qui avait été choisie par le Congrès géographique de Douai comme siège du Congrès de 1885, ne pourra, en raison de l'épidémie cholérique, recevoir, l'année désignée, les membres des Sociétés de géographie. Il y aura donc lieu de reporter le Congrès d'Oran en 1888, et de désigner une autre ville pour le Congrès de 1885.

2° M. le directeur de « l'Académie des Palmiers » sollicite le patronage de la Société pour venir faire à Lille une conférence sur l'Afrique du Nord dans la grande salle des fêtes. Une certaine redevance serait demandée aux membres qui assisteraient à cette conférence.

M. le secrétaire-général a répondu que cette dernière clause devait priver la Société de Lille d'accorder le patronage demandé.

3° M. le directeur de la « Société Française de colonisation » demande s'il ne serait pas possible de former dans la Société de Lille une section de colonisation dépendant de la Société qu'il préside, et si l'on ne pourrait recruter à Lille des adhésions à la Société de colonisation, dont la cotisation est de 5 francs, au moyen de conférences, etc.

M. le secrétaire-général a répondu que la Société ne pouvait accepter dans son sein la formation d'une section spéciale semblable à celle dont il s'agit, mais qu'on pouvait compter sur son entier concours pour le recrutement des adhésions.

4° M. le président de « l'Association libre pour la propagation des explorations en Afrique », informe de la constitution définitive de cette Société. Il exprime l'espoir que, si quelque renseignement lui est utile, il pourra avoir recours à l'expérience la Société de Lille et compter sur son appui.

Soixante-quinze nouveaux membres ont été présentés depuis la dernière assemblée générale. Ils ont été admis sur le scrutin favorable du comité.

M. le président rappelle qu'une grande conférence a déjà eu lieu en octobre. D'autres suivront prochainement. Le bureau est actuellement en pourparlers pour en organiser de nouvelles.

Quant aux causeries du jeudi, qui ont obtenu les années précédentes un si vif succès, elles reprendront, à partir du 20 novembre, dans l'ordre suivant :

Jeudi 20 Novembre : M. Ch de Franciosi, sous-lieutenant au 87me de ligne, attaché à la mission topographique de Tunisie « *Dans le Nord de la Tunisie* ».

» 27 M. Alfred Renouard, Secrétaire-général, « *La colonie française de Pondichéry* ».

» 4 Décembre : M. Mamet, professeur agrégé d'histoire, ancien élève de l'école d'Athènes, « *Ethnographie de la Grèce. — Le brigandage.* »

» 11 » M. Massebiau, professeur agrégé d'histoire au Lycée de Lille, « *Les explorations françaises dans l'Amérique du Nord jusqu'aux premières années du XVIIe siècle* ».

Jeudi 18 décembre : M. Renouard, Secrétaire-Général, « *le banc de Terre-Neuve.* »

Ces cours ouvriront comme d'habitude à huit heures du soir.

Le bureau s'occupera d'en organiser d'autres pour 1885, à Lille en même temps qu'à Roubaix.

Au nom de M. Leseur, absent, M. le secrétaire-général donne lecture d'un manuscrit intitulé : *L'Amérique et l'antiquité.*

M. Alfred Renouard termine la séance par une conférence sur l'*Extraction des fibres de palmiers dans leurs pays de production.*

Cette communication intéresse vivement les auditeurs qui l'accueillent par leurs applaudissements.

La séance est levée à 9 heures 1/2.

EXCURSIONS DE 1884.

Excursion du 5 Juin.

Boulogne-sur-Mer.

(Voyage des lauréats du prix Verkinder.)

Jeudi matin, 5 juin, sept élèves des principales écoles de la ville, lauréats de la Société, s'embarquaient à la gare de Lille, à destination de Boulogne. On se rappelle que ces jeunes gens doivent ce voyage à la munificence d'un de nos concitoyens, aujourd'hui décédé, M. Verkinder, qui consacrait chaque année deux cents francs, à envoyer à la mer les enfants ayant obtenu les principaux prix au concours ouvert par la Société.

Pour l'excursion de 1884, on avait fait choix de Boulogne ; trois membres de la Société : M. Jacquin, ingénieur de la Compagnie du Nord, M. Fernaux, membre adjoint du Comité d'études et M. Ardouin Du Mazet, l'un des conférenciers les plus dévoués de nos séances du jeudi, dirigeaient l'expédition.

— Sept heures du matin : toute la bande est réunie, sauf un jeune homme dont les parents redoutent la pluie qui menace et tombe même parfois d'un ciel désespérément gris. Nous prenons place dans le train express de Dunkerque, et en route.

Grâce à M. Jacquin, la traversée monotone des plaines est rendue attrayante. Le jeune ingénieur nous initie aux signaux, aux sifflets, aux mille indications semées sur la voie par des poteaux, des disques, des écriteaux qui sont d'ordinaire des rébus pour le voyageur. Grâce à l'extrême complaisance de notre guide, nous sommes bientôt d'une jolie force sur tous les termes techniques, depuis les « crocodiles » qui servent à arrêter automatiquement les trains à la bifurcation de Roubaix jusqu'aux « rampes, paliers, aiguilles », etc. Amusantes, les leçons de choses, quand elles sont faites ainsi.

— Nous roulons rapidement, partagés entre la joie quand le ciel

semble s'illuminer et la crainte quand des nuages le couvrent. Un moment, nous pouvons espérer un jour clément, la chaîne du Catsberg se profile nettement au-dessus de *Bailleul* ; en face, le massif du Boulonnais éten son mur sombre à l'horizon. A *Hazebrouck*, le temps semble s'éclaircir complètement : à *Saint-Omer*, c'est presque un rayon de soleil qui éclaire le drapeau hissé sur la tour de Saint-Bertin à l'occasion du Concours régional agricole qui a lieu à cette époque.

Au-delà de Saint-Omer, on ne s'occupe guère du temps qu'il fait, nos jeunes compagnons sont tout yeux pour l'étrange campagne des waeteringues, où les routes et les sentiers sont remplacés par des canaux, où les voitures sont inconnues, où des barques sillonnent incessamment le pays, portant les hommes, les bestiaux et les instruments agricoles vers les champs. Région étrange qui n'est ni l'eau, ni la terre, où l'œil s'égare sur de vastes espaces sans limites, mais qui ne manque pas d'une mélancolique grandeur.

— Tout à coup, la plaine fait place à des collines aux formes élégantes, le mont de *Watten* se dresse au bord de l'Aa, avec son manteau sombre de forêts et sa vieille tour qui sert d'*amer* pour les navigateurs : la tour de Watten est, en effet, visible de la mer du Nord, et c'est un des guides de la marine dans ces parages dangereux.

Au-delà de Watten, on longe les maigres taillis de la *forêt d'Éperlecques*, et bientôt on rentre de nouveau dans les plaines basses du littoral. Une forêt de cheminées s'élève au loin, grandit rapidement, c'est *Saint-Pierre*. Là, notre train nous dépose et nous prenons celui de Boulogne.

Le chemin de fer de Calais à Boulogne est certainement un des plus curieux et des plus pittoresques de France ; il ne faut pas chercher, évidemment, les grands sites des pays de montagne, les hautes et lourdes masses surplombant la voie, mais par contre, on domine, et de très haut, tout le pays avoisinant ; à peine sorti des terres noyées des environs de *Calais*, la voie s'élève pour gravir le premier contrefort des collines du Boulonnais : le mont de Couple ; tantôt sur de hauts remblais, tantôt au fond d'une tranchée profonde, le train monte pesamment, nous présentant à chaque détour un spectacle nouveau. Les plaines de Calais semblent s'étendre au fur et à mesure, les deux villes sœurs se détachent, blanches, avec leurs toitures rouges au milieu de la verdure qui vient mourir au pied des dunes. Phare, mâts de navires, clochers, beffrois, cheminées d'usines semblent flotter dans l'air et donnent à la cité l'apparence d'une ville des Mille et une Nuits.

— En jetant les yeux sur la campagne, nous sommes tout à coup le jouet d'une illusion étrange : un peu au-dessus de nous, parallèlement au nôtre, court un autre train, nous suivons exactement, semble-t-il, le même itinéraire, on pourrait croire à un effet de mirage semblable à ceux du désert, mais notre aimable guide nous explique l'immense courbe décrite en ce point par la voie ferrée qui permet à deux trains marchant en sens contraire, de paraître marcher de concert.

Au-delà de cette grande courbe, nous jetons un dernier coup d'œil sur le pays que nous venons de parcourir : l'horizon est immense, la longue chaîne de collines qui borde les terres basses des waeteringues s'allonge à l'infini, avec ses belles forêts de Guînes, de Licques, de Tournehem et d'Eperlecques ; à ses pieds, au milieu d'épais fourrés d'arbres et d'ormeaux, les petites villes et les villages montrent leurs toits rouges et les flèches de leurs églises. Magnifique mais fugitive vision ; la locomotive halète une dernière fois et atteint la crête de la colline, à la gare de *Caffiers*.

— Désormais le paysage change. Plus de grands horizons, plus de plaines vertes, plus de vastes forêts couvrant le sommet des collines ; une faille étroite où coule, invisible, sous les arbres de ses bords, le mince ruisseau de Crembreux. Le chemin de fer a été taillé non plus dans les argiles, mais dans la roche dure, et l'on peut facilement reconstituer, sur les parois des tranchées, les bouleversements géologiques dont tout le pays a été le témoin. Les roches s'inclinent, se redressent, affectent toutes les positions imaginables, leurs strates sont un véritable livre où la nature a écrit l'histoire de temps si anciens que nul homme ne les a jamais vus.

Nous sommes dans une région minière par excellence ; sur cet étroit espace on exploite le marbre, le grès, la houille, le fer. A côté des grandes cheminées des fosses, d'immenses carrières sont ouvertes où la roche se montre à nu, tantôt d'un gris d'acier, tantôt d'un rouge ocreux, tantôt d'un jaune d'or. Les carrières donnent, par leur coupe en falaises, un incomparable cachet de grandeur à tout le paysage. Sur les rochers, des maisons blanches entourées de chênaies ; dans les fonds, le frais ruban d'un ruisselet ourlé d'une étroite bande de prairaies. Le site de la Basse-Falise entre *Rinxent* et *Ferques* est particulièrement remarquable, on se croirait à des centaines de lieues de là, dans quelque vallon perdu du Limousin ou du Périgord ; on trouve de semblables paysages le long de la Vienne et de la Vézère.

— Au-dela de *Marquise* qui étend la masse rouge de ses toits sur un fond de verdure, avec la silhouette hardie du Mont-Couple pour cadre, le paysage se transforme ; on traverse une série de petits vallons aux fonds herbeux qui vont à la Slack, puis on domine un instant le petit massif de dunes blanches qui s'avance comme un coin au-dessous d'Ambleteuse, on traverse les garennes de Wimereux, on passe sous un admirable pont de grès, découpé comme de la dentelle, on franchit le Wimereux sur un viaduc hardi de trois arches, d'où l'on découvre tout à coup une vaste étendue de mer et l'on s'arrête à la gare de Wimille. Là devait finir notre première étape en chemin de fer.

— *Wimereux*, qui est une de nos plus agréables stations balnéaires grâce à ses environs et au voisinage de Boulogne, ne gagne pas à être vu par un temps pluvieux : les rues ou plutôt la rue, car il n'y en a qu'une, sont une fondrière, les chalets sont abandonnés, tout cela a un air de désolation qui fait peine à voir. La mer vient mourir lourdement à l'embouchure de la rivière sur une plage semée d'énormes galets. Cependant le panorama des côtes est fort beau : la falaise qui borde Audresselles borne la vue au nord, au sud se dresse la pittoresque tour de Croï perdue au large, pendant le flot, dans une mer qui jette incessamment son écume sur ses bastions et sur sa toiture d'ardoises ; de hautes falaises de marnes noirâtres bordent le rivage, la Manche est incessamment sillonnée de navires : tout cela doit avoir au soleil un magnifique aspect.

— Nos jeunes voyageurs ont su trouver du plaisir à Wimereux ; si une partie de la plage est trop encombrée de galets, il reste d'autres parties où le sable doux et ferme permet des promenades faciles ; le Wimereux avec ses allures de torrent pressé, ses petites cascatelles, ses dormants où les ricochets sont faciles, a eu sa part de succès ; mais nous sommes passés indifférents devant un petit chalet sans grande apparence, que nous n'avons su que plus tard être le laboratoire zoologique de la Faculté des sciences de la rue des Fleurs. Piètre installation, dans un lieu dont la faune marine est bien pauvre, où aucun bateau ne peut aborder, car le port de Wimereux, jadis important, principal abri de la flotte romaine, n'est plus qu'un marais où les très hautes mers seules viennent mettre un peu d'eau saline. Malgré ces conditions défectueuses, le laboratoire n'en est pas moins fréquenté par les fanatiques de la science. Un des professeurs les plus estimés de la Faculté de médecine s'y était cloîtré depuis huit jours, son exil prenait fin lors de notre passage. M. le docteur Hermann

trouvait la solitude charmante, tout en regrettant et son beau laboratoire de Concarneau et les grands bassins où il gardait vivants les monstres marins pour les vivisecter ensuite, et la mer bretonne si riche en animaux de tous genres, et les longues courses en mer avec la sonde et le filet, toutes choses inconnues à Wimereux. Le laboratoire eût certes été mieux placé dans un des ports voisins que sur l'estuaire inabordable du petit torrent boulonnais.

— Après un déjeuner à Wimereux, nous jetons un coup d'œil à la pyramide élevée à la mémoire de Pilâtre des Roziers et de Romain, les deux premières victimes de l'aérostation, puis nous montons dans une voiture qui nous attend et nous voilà gravissant la route qui longe le sommet des falaises. Parvenu sur le plateau de Honvaut, nous mettons pied à terre pour admirer un paysage vraiment grandiose. Du côté de la terre, au premier plan, le château de Honvaut, fort rébarbatif d'aspect avec ses murs gris, ses tourelles coiffées de pierres, ses machicoulis bordant une haute muraille sans aucune ouverture ; à côté, un fort allongé, par-dessus ses épaulements, la gueule noire d'énormes canons de marine ; au-delà se dresse la colonne de la Grande-Armée, mince fût surgissant d'un bois de pins et surmonté de la statue de Napoléon Ier ; plus loin, les tours, les dômes, les flèches et le beffroi de Boulogne. Plus près de nous, dans une lande, une pyramide basse indique le point où se tenait l'empereur quand il a institué la Légion d'honneur. La pyramide a l'air abandonnée, il lui faudrait, comme à la colonne, un bois de pins.

Et l'un de nous fait à ce propos cette réflexion philosophique :

— Quel beau bois on ferait là autour si chaque porteur de ruban se fendait d'un arbre !

Et un autre :

— Quelle immense forêt si tous ceux qui ont envie du ruban se fendaient d'un chêne !

— Du côté opposé, le panorama est encore plus beau. Une immense étendue de mer se montre aux regards, couverte de voiles et de panaches de fumée ; au pied de la falaise, sur laquelle nous sommes, sur un rocher plat couvert de varech et que la marée a laissé à découvert, une ruine informe, mais belle dans sa désolation, se dresse au bord du flot. Bloc énorme de maçonnerie percé d'une immense arcade où la mer hurle pendant les hautes marées, c'est tout ce qui reste du fort de la Crèche. L'estacade du port de Boulogne, les jetées du port en eau profonde s'avancent dans la mer. Au-delà de Boulogne, la pointe d'Al-

prech ; en deçà, la falaise du Gris-Nez limitent la côte visible. Malheureusement, la brume ne nous laisse voir que cela : par un temps clair, on voit distinctement l'Angleterre du haut de la falaise d'Honvaut.

Nous repartons ; peu après nous roulons sur les quais de Boulogne et nous visitons la ville, son nouveau port est dans la grande curiosité de la pittoresque cité : une fabrique de plumes et de crayons. Mais n'anticipons pas.

A notre arrivée à *Boulogne*, le très aimable et très dévoué président de la Société de géographie de cette ville, M. Farjon, nous attendait pour faire lui-même les honneurs de la ville et du port aux jeunes Lillois. M. Farjon est un des grands industriels boulonnais, c'était donc une bonne fortune pour nous de l'avoir pour guide.

— Une description de Boulogne serait peu de mise aujourd'hui, tout le monde connaît ou en a entendu parler de cette charmante ville, où les éléments français et anglais se juxtaposent sans se mêler, donnant à la cité un caractère bien à part, accentué encore par ce fait que les femmes ont conservé leur costume local. Une haute colline, aux ondulations nombreuses, couverte de maisons en amphithéâtre et dominant l'estuaire de la Liane et la mer, des rues animées, propres, bien percées, des jardins admirablement entretenus, nombre d'édifices curieux : voilà ce qui frappe d'abord à Boulogne.

Quand on a un peu parcouru la ville, on est frappé de la diversité des quartiers qui la composent : sur la rive droite de la Liane, au pied de la colline, de grandes rues commerçantes ; à mi-coteau, des rampes roides ; au sommet, les quartiers des marins dominant l'entrée du port et la vieille ville, celle-ci avec une physionomie bien à part, resserrée dans ses remparts du moyen-âge qu'entourent de magnifiques boulevards. La haute ville de Boulogne avec ses petites rues étroites où l'herbe croît entre les pavés, son « séculaire beffroi » où les saxifrages et les pariétaires croissent entre les pierres, son silence claustral, ses boutiques sans lumière et sans profondeur, produit une impression étrange pour qui la traverse en hâte.

— Au sortir de la haute ville, et comme pour faire comprendre que Boulogne est une ville honnête où l'on paie ses loyers, est un Terme juché sur une poutre de marbre blanc. Les gens du pays prétendent que la tête sculptée est le roi Henri II, celui qui a rendu Boulogne à la France ; c'est bien possible ; en ce cas, il faudrait admettre que l'on a voulu souligner l'œuvre de David d'Angers, en montrant que le galant Valois avait mis un *terme* à la domination anglaise.

Spirituel, mais bien laid, chers voisins !

Du reste, Boulogne n'a pas que des bustes, on y trouve nombre de statues, outre Napoléon Ier qui la domine du haut de la colonne, on rencontre Jenner, l'inventeur de la vaccine ; Sauvage, l'inventeur de l'hélice ; et Mariette-Bey, l'égyptologue, décédé il y a peu de temps. Peu de villes en France ont autant de statues. Boulogne rivalise en cela avec Périgueux et Cahors et laisse bien loin notre ville deLille, réduite à son seul Négrier.

— M. Farjon est à la tête de l'importante maison Baignol et Farjon, qui est au second rang pour la fabrication des plumes métalliques, et au premier pour la fabrique des crayons. Il nous a offert de visiter son usine, ce que nous avons accepté avec empressement, car cette industrie est, en France, presque entièrement concentrée à Boulogne, on ne trouve d'autres fabriques qu'à Laigle (Orne) et à Bussy-Saint-Georges (Seine-et-Marne), c'est dire qu'on a bien rarement l'occasion de voir des usines de ce genre.

Et cependant de quel étonnement n'est-on pas saisi en suivant les transformations de l'acier qui arrive noir et sale à l'usine pour former cet outil léger, délicat et brillant avec lequel je trace le compte-rendu de cette excursion géographique. Peu d'industries donnent une idée plus haute de l'ingéniosité de l'esprit humain, la fabrication de la plume de fer est sous ce rapport digne de l'objet fabriqué.

— Et au fait, pourquoi ne pas raconter ici comment se fait une plume ? Le sujet en vaut la peine et peut intéresser tout le monde, même des géographes. Nous allons essayer de débrouiller nos impressions et de suivre, de loin, les métamorphoses rapides et successives du morceau d'acier.

A l'arrivée à l'usine, le lingot d'acier est épais, court et pesant, noir comme de l'encre ; il s'agit cependant d'en tirer des lames minces et flexibles. Pour cela, on le fait passer dans une série de laminoirs où il s'allonge et s'amincit. Le lingot devient un long ruban, mince comme du papier, mais s'il est flexible et poli, il a toujours son enduit noirâtre.

Pour le rendre brillant, on l'envoie dans un autre atelier où on le plonge dans un bain d'acide sulfurique qui le blanchit, c'est là le décapage.

Après une série de manipulations diverses, le ruban d'acier est

brillant comme un miroir, il est envoyé dans un nouvel atelier où se trouvent une cinquantaine de femmes.

— Dans cette salle, chaque ouvrière est assise devant une sorte de table sur laquelle est placée une petite machine, c'est un emporte-pièce actionné par l'ouvrière au moyen d'un levier à main : chacune d'elles fait glisser la bande d'acier sous la machine, agite son levier et, à chaque coup, se détache une parcelle de métal, plate, et sans découpure autre que celle des arêtes. C'est la première « façon » de la plume.

Cette opération se fait avec une rapidité incroyable : la bande d'acier à peine saisie par l'ouvrière, est percée de trous sans nombre dont l'assemblage parmi les tiges restées entre chacun d'eux, forme un dessin exquis, semblable, en petit, aux grilles en fer forgé des maisons antiques.

Sous la machine, ces petits morceaux d'acier qui seront des plumes, s'entassent en une masse blanche qui passera bientôt en d'autres mains.

— Nouvel atelier : là ce sont encore des machines emporte-pièce, elles ont pour fonction unique de faire ces trous que l'on remarque au centre de chaque plume, à l'endroit où naît la fente du bec.

Dans un autre atelier encore sont des ouvriers qui prennent avec une dextérité inouïe chaque plume, et la placent sous une petite machine qui lui donne sa forme convexe définitive, en gravant à la partie inférieure la marque de fabrique, le nom de la plume et son numéro.

Et ce n'est pas fini : voici encore un autre atelier dans lequel une cinquantaine de meules à émeri tournent avec une rapidité vertigineuse, et où les plumes, qui ont alors leur forme, sont aiguisées ; on a pu remarquer sur les plumes, à la pointe, des stries régulières, les unes dans le sens de la longueur, d'autres tout à fait au haut du bec, dans le sens de la largeur : tout cela est fait sur ces petites meules, chaque plume y passe tour à tour, jette un jet éblouissant de flammes et va retomber sur un tas de plumes déjà aiguisées. Cette opération se fait toujours avec une rapidité vertigineuse.

Il faut maintenant fendre les becs : encore un atelier avec des machines au mouvement rapide et doux ; chaque plume est saisie par une ouvrière, placée dans la machine et la fente légère que l'on sait est produite.

— Cette fois c'est fini, direz-vous ? Ah bien oui, pour que la plume puisse subir toutes ces préparations il a fallu rendre l'acier malléable,

on ne pourrait dès lors écrire avec ces plumes molles, il faut donc les recuire et procéder à une trempe. Un atelier où il n'y a que des hommes est chargé de ce soin ; là on enferme les plumes dans des boîtes de tôle qu'on expose à un feu vif, les plumes sont ainsi recuites, puis trempées selon le degré de résistance qu'on désire pour l'usage auxquelles on les destine.

Et ce n'est pas tout encore : les plumes, après toutes ces opérations, sont sales, il faut de nouveau les décaper ; on les trempe alors dans un bain et on les vanne : et comme elles sont rugueuses au toucher, on les met dans de la sciure de bois où elles sont agitées les unes contre les autres. Elles sortent de là brillantes comme de l'argent neuf.

Il reste finalement à les accommoder au goût du public. Vous voulez des plumes dorées ? la galvanoplastie est là pour satisfaire à cette fantaisie. Vous les voulez bleues, jaunes, brunies ? Eh bien, Prométhée n'a pas volé le feu uniquement pour chauffer des fers à friser, et le feu donne aux légers ustensiles la couleur demandée.

Comme supplément à ces opérations, il faut maintenant compter les plumes ; cette fois, il n'y a plus de machines pour cette œuvre. Dans un autre atelier une ouvrière en compte 12 douzaines, les place dans un des plateaux d'une balance et pèse avec ce poids toutes les plumes d'un même modèle. Autant de pesées autant de « grosses », on procède alors à la mise en boîtes. Ces boîtes sont fabriquées dans la maison.

— Quant aux crayons, c'est bien plus curieux. Bien des gens se figurent que l'on taille la baguette noire dans un bloc de mine de plomb (graphite). Quelle erreur ! Ce procédé est barbare, on gâcherait ainsi du graphite en quantité et on n'obtiendrait qu'une seule qualité de crayon. On a alors imaginé de broyer le graphite, de le mêler avec une argile en quantité variable, selon la dureté du crayon à obtenir.

Ce sont des moulins dits malaxeurs qui font le mélange, ils tournent pendant trois mois sans discontinuer. Il faut certainement moins de temps pour pétrir un morceau de pain !

En sortant du malaxeur, la pâte a pris une grande consistance, elle est placée sur une presse qui la force à s'écouler sous forme d'un fil quadrangulaire, comme s'écoule du vermicelle, c'est là ce qu'on peut appeler une véritable filature de crayons.

Ce fil noir est coupé au fur et à mesure sur une table par une ou-

vrière qui passe les bandes, longues de plus d'un mètre, à un ouvrier ; celui-ci les coupe à la longueur du crayon et les met sécher : une fois secs, les fils deviennent de petites baguette noires que l'on fait cuire au four, il n'y a plus qu'à les mettre dans les bâtonnets.

— Mais les bâtonnets eux-mêmes ont subi bien des préparations. Il a d'abord fallu couper en Floride des bûches de cèdre, envoyer ces bûches au Hâvre et de là à Boulogne ; à Boulogne, le bois est débité en petits morceaux qui sont à leur tour fendus en planchettes minces, de ces planchettes l'une est soumise à une machine qui dessine sur une des faces une série de cannelures, au nombre de six environ, ressemblant en petit aux cannelures des tablettes de chocolat, sur l'autre face se creusent, au moyen des mêmes outils, six rainures parallèles.

Cela fait, les planchettes ainsi préparées sont remises à des femmes. Les unes placent dans chaque rainure une des petites baguettes de graphite mêlé d'argile, les autres collent sur la planchette où les baguettes sont incrustées, une planchette plate : ces planchettes une fois collées, sont soumises à la presse et sèchent ainsi.

Dès qu'elles sont sèches, elles passent sous une machine qui dessine des cannelures sur la face unie, les deux cannelures arrivent bientôt à correspondre et le crayon se détache.

— Mais il n'est pas fini pour cela le crayon ! une autre machine le polit au moyen de papier à émeri, une autre le taille à la longueur voulue, des ouvrières le vernissent au tour ou à la main, d'autres le font passer sous une machine qui imprime, en lettres d'or sur les crayons vernis, en lettres noires sur les crayons blancs, le nom du fabricant et le numéro qui correspond à la dureté de la mine.

— Et après cela, il faut encore procéder au paquetage : nouvel atelier non moins curieux. Là, les ouvrières ne se donnent pas la peine de compter les crayons, elles ont acquis une telle sensibilité de main qu'elles n'ont qu'à prendre une poignée de crayons pour en avoir douze. Elles ne se trompent jamais, autant de poignées autant de douzaines !

— La plupart de ces crayons sont en cèdre, comme nous venons de le dire: c'est un bois très léger, d'une belle couleur rose, au parfum très pénétrant ; la sciure de bois qui résulte de ces manipulations diverses sert à un usage bien curieux.

Plongée dans de l'alcool, cette sciure donne en effet un parfum jadis à la mode, l'oppoponax !

Qu'en pensent nos charmantes lectrices pour qui ce mot flairant

l'étrange, était comme l'indice d'une origine lointaine de leur parfum favori?

Aujourd'hui que l'oppoponax est démodé, la sciure de cèdre est brûlée à la chaudière de l'usine.

Ainsi passent les gloires de ce monde !

— Après la fabrication des crayons vient celle des porte-plumes, mais là le travail, pour curieux qu'il soit, n'est pas aussi compliqué : des machines à raboter, font, avec des planches, de longues baguettes rondes, ces baguettes sont coupées à la longueur voulue par une scie à vapeur, d'autres machines font la place pour le bout métallique, d'autres font le bout arrondi. Des ouvrières vernisent à la main ou au tour chacun des petits cylindres ainsi obtenus : des machines font le bout métallique, d'autres mordent sur le métal pour faire la rainure qui empêche cette partie de quitter le manche, tout cela se fait avec la même rapidité que pour la plume ou le crayon.

De toute cette fabrication, le plus curieux est sans contredit le bambou. A voir ces crayons et ces porte-plumes avec leurs nœuds réguliers, on pourrait croire qu'ils viennent de Chine.

Innocence! Le bambou de Boulogne est bien meilleur.

Pour le fabriquer, on prend un crayon ou un porte-plume de bois blanc jauni, on le place sur un tour qui le fait tourner des centaines de tours à la minute l'ouvrière prend une ficelle et entoure le crayon ou le porte-plume, la rapidité de la course est telle que la ficelle mordant sur le bois y fait une rainure, s'enflamme par le frottement et trace un cercle bronzé. Et ce n'est pas plus difficile que cela!

Quel pittoresque tableau que celui présenté par ces ateliers où les jeunes Boulonnaises, avec leurs grandes coiffes, leurs boucles d'oreilles d'or pendant jusqu'aux épaules, accomplissent en se jouant ces merveilles d'adresse et de dextérité, Soit dit en passant, il nous semble qu'il y a autant à voir et à décrire dans notre pays que dans la Chine ou le Monomatapa.

Cette usine de M. Baignol et Farjon n'est pas la seule de Boulogne ; ces messieurs occupent 300 ouvriers ; l'usine Blanzy, Poure et Cie, qui ne fait que la plume, en occupe 900, deux autres fabriques en ont 300 chacune.

Toutes ces usines font 2 millions 300,000 grosses de plumes par an, soit 460 millons 800,000 plumes. En les mettant bout à bout et en admettant que chaque plume ait 3 centimètres de longueur en moyenne, cela fait 13 millions 824,000 mètres, c'est-à-dire 13,824 kilomètres de longueur.

Quant aux porte-plumes, on en fait 130,000 grosses à Boulogne, dont 30,000 chez MM. Baignol et Farjon ; ces messieurs font de plus 30 000 grosses de crayons.

Maintenant qu'on a vu par combien de mains a passé une plume, on n'apprendra pas sans étonnement que certaines qualités se vendent 30 centimes la grosse.

Cent quarante plumes pour six sous ! Où l'industrie s'arrêtera-t-elle ?

— En sortant de l'usine de M. Baignol et Farjon, dont les honneurs nous avaient été faits par M. Farjon avec une bonne grâce parfaite, nous nous sommes rendus, toujours guidés par notre aimable cicerone, au port en eau profonde actuellement en construction à l'ouest de la ville.

Ce nouveau port de Boulogne est un des plus gigantesques travaux entrepris dans notre siècle si fécond cependant en grandes œuvres. On sait que l'ancien port, formé par l'estuaire de la Liane, n'est pas accessible à marée basse : en dépit des grands travaux entrepris pour draguer le chenal et lui donner une profondeur suffisante, on ne peut faire pénétrer les paquebots d'Angleterre à toutes les heures. Cette situation, si fâcheuse pour la marine, est aggravée par ce fait que, sur toute la côte, on ne peut trouver un port de refuge : on a alors songé à créer une véritable rade artificielle. Après avoir pensé à Audresselles, on a fait choix de Boulogne.

Le plan est gigantesque, il s'agit de prolonger de 1,410 mètres la jetée nord du port actuel jusqu'aux profondeurs de 8 mètres à basse mer, cela portera à plus de 2,000 mètres la longueur de la zone d'abri vers le nord ; par suite de ce travail, la Liane débouchera dans le port en eau profonde.

Face à la côte anglaise, par les profondeurs de 8 mètres, se trouvera un môle de 500 mètres de longueur, laissant entre lui et le musoir de la grande jetée dont nous venons de parler, une entrée de 150 mètres de largeur dite passe nord, où les plus grands navires pourront entrer à toutes les heures du flot. Au sud de ce môle s'ouvrira une autre entrée, la passe ouest, large de 250 mètres, qui fera face à l'Angleterre ; à l'extrémité de cette passe se trouvera le musoir d'une grande jetée, longue de 3,200 mètres, dont 600 mètres faisant face à l'Angleterre, 200 mètres en courbe, et le reste en ligne droite venant s'enraciner à la côte entre Boulogne et le Portel.

Au centre de la rade, un immense môle, long de 1.150 mètres, large de 200, divisera le port en deux parties inégales.

— Tel sera le port, il est loin d'être achevé, 350 mètres du grand môle central, 1.250 mètres de la jetée ouest, un terre-plein de 390

mètres de long et un petit terre-plein, délimitant au-dessous du Portel un petit port de 140 mètres de longueur et de 80 de largeur, sont seuls achevés, mais on prolonge activement la grande digue du sud-ouest, qui à elle seule suffira pour abriter une partie de la rade de Boulogne pendant les grosses mers.

— Dans l'état actuel des travaux, le spectacle est magnifique : on reste confondu devant l'énorme travail accompli depuis quelques années. Une grande partie de la falaise qui menaçait ruine a été abattue à la place de cette partie de la colline on a tracé un immense boulevard éclairé au gaz et sillonné de voies ferrées. Le môle central, haut de six ou sept mètres, dresse. à marée basse, ses murs cyclopéens sur un lit de rochers plats qui tapissent le fond ; la digue sud-ouest se dresse immense, comme un mur de géant, bordée elle aussi d'un chemin de fer ; plus loin la partie en construction semble, dans l'éloignement, comme une simple planche posée sur l'eau où une nuée de fourmies s'agiteraient sans cesse. Cette nuée de fourmis, ce sont 2,000 ouvriers qui entassent pierres sur pierres, pendant que la mer est basse et que l'on peut travailler sur ce point.

— A tout instant arrivent de Marquise des trains lourdement chargés de pierres, ils passent sur le boulevard élevé de huit mètres au-dessus du flot et s'engagent sur une voie ménagée au pied de la digue ; là, ils apparaissent si petits qu'on ne les distinguerait pas sans leur panache de fumée, et poursuivent jusqu'à la mer où l'on dirait qu'il vont s'engloutir. La fourmillière se précipite sur eux et. en un instant, tout le chargement est incrusté dans la jetée au milieu d'un lit de ciment : la mer peut venir maintenant, elle ne déplacera pas un seul moellon.

Afin de pouvoir profiter des deux moments où la mer est basse, on a placé sur la digue une série de poteaux supportant des torches, on travaille la nuit à leur rouge lueur ; cela produit, dit-on, un très curieux effet.

Nous n'avons malheureusement pu en juger, car l'heure s'avançait. il fallait repartir pour Lille.

Après un dîner abondamment servi à l'hôtel « Bedford et du Rhin », notre petite caravane reprend le chemin de la gare. Cette fois nous allons passer par les *montagnes* pour retourner à Lille. Nos jeunes compagnons qui n'ont jamais vu de «montagnes» se préparent à admirer de confiance.

— Quel riant pays que celui traversé au retour : la vallée de la

Liane avec son fond de prairies, ses pentes boisées de *cottages* appartenant à la colonie anglaise sont d'une fraîcheur et d'un charme inexprimables. Les prés y sont d'un vert tendre qui repose la vue, les bois semblent jetés en bosquets avec une science infinie des perspectives.

D'abord large estuaire, la rivière se rétrécit peu à peu ; chenal profond sillonné d'embarcations de plaisance aux heures où la marée la gonfle, clair torrent murmurant sous les aulnes et les saules quand la marée descend. Ses méandres gracieux se dessinent comme un ruban étincelant au milieu de la verte vallée. Cela a bien un peu un air de banlieue, mais de banlieue vraiment champêtre comme elle doit être aux environs de Cambridge ou d'Oxford ; il en est ainsi jusqu'à Pont-de-Briques, hameau de guinguettes entourées de tonnelles. On voit que l'Angleterre affectionne ce coin, toutes les inscriptions de la gare sont conçues en français et en anglais.

— Au-delà de *Poni-de-Briques*, la France reprend ses droits ; nous découvrons bien encore des petits cottages enfouis sous un manteau de verdure, mais ils ne s'affichent plus aussi crûment britanniques, les deux vieux châteaux d'Isques semblent barrer le passage à l'invasion anglo-saxonne.

A *Hesdigneul*, nous quittons la grande ligne de Paris pour nous engager sur le chemin de fer de St-Omer. La vallée se fait plus profonde, plus agreste, la rivière disparaît entre les berges élevées sur lesquelles se penchent curieusement les arbres pour assister aux débats des truites et des goujons. A gauche, on aperçoit les premières futaies de la forêt de Boulogne : en avant, pittoresquement posée sur un mamelon d'où ses maisons semblent s'écrouler dans trois vallées, est la petite ville de *Samer*. Là commence le vrai pays du ciment ; plus que Boulogne, cette partie du massif est devenue un des grands centres d'approvisionnement pour tous les chantiers de construction de France.

En face de Samer se dresse un grand cirque formé par des collines à pic, dont la base s'abaisse en pente douce jusqu'au fond de la vallée. Ici on a quitté la Liane pour remonter par un vallon latéral. Les falaises dominent la voie, elles s'allongent sur une ligne presque droite. Le train les monte péniblement. Ces collines sont les plus hautes de tout le Boulonnais et de tout le département : au dessus du village de Longfossé on a le point culminant, il atteint 212 mètres.

— Les tranchées du chemin de fer sont creusées dans une sorte d'argile jaune, assez désagréable à l'œil comme teinte ; mais cette argile fait la fortune de tout le pays, c'est avec elle qu'on fait le ciment ;

elle est dissoute dans l'eau, puis abandonnée dans de grandes fosses où elle se dépose, une fois sèche, elle est cuite au four, puis broyée : c'est le ciment de Boulogne.

Jadis cantonnée autour de cette ville, l'industrie des ciments semble devoir prendre aujourd'hui *Desvres* pour centre. On a découvert que la vallée tout entière est composée d'argile à ciment, et des grandes usines se sont élevées là. Une des plus récentes, et ce n'est pas la plus importante, expédie à elle seule, chaque année, 8,000 wagons de 10 tonnes ; aussi Desvres, ville jadis ignorée, est-elle en passe de devenir une ville industrielle importante.

— A partir de Desvres, le chemin de fer continue à longer la base des collines. A *Lottinghem*, on domine de haut le vallon où la Liane prend naissance. Au-dessus de la gare, un arbre isolé, appelé le Mai, et indiqué sur la carte de l'état-major comme un point trigonométrique élève à 207 mètres, nous est montré comme une curiosité. Une légende veut que le fameux John Churchill, duc de Marlborough, qui nous a battus à Malplaquet et que les Français, en revanche, ont chansonné et ridiculisé sous le nom de Malbrouck, soit enterré là. La légende est curieuse, mais donne une trop grande entorse à l'histoire, puisque Malbrouck est mort en Angleterre et qu'il repose à Westminster. Il serait curieux de savoir d'où vient cette légende.

— Au delà du tombeau de Malbrouck, on achève de monter, encore un dernier tour de roue et l'on atteint la ligne de partage entre l'Aa et la Liane. De là, on a un panorama merveilleux sur tout l'ensemble du massif, l'horizon se limite vers Boulogne, où la colonne de la Grande-Armée se profile sur le fond gris du ciel.

Désormais nous descendons Voici la fraîche vallée de Bléquin, où les villages se suivent : d'abord, *Lumbres*, où l'Aa vient baigner le pied des coteaux ; puis nous suivons continuellement le petit fleuve, et avec lui nous côtoyons *Setques*, *Esquerdes* et sa poudrerie cachée dans une véritable forêt, *Hallines*, *Wizernes* et ses papeteries, *Blendecques*, *Arques* où nous passons au pied des six écluses superposées des Fontinettes, magnifique escalier hydraulique qui joint le canal de Neufossé à l'Aa, au-dessus de la grande écluse à sas mobile en construction, destinée à remplacer les Fontinettes qui sont un peu gênantes pour la navigation ; enfin peu après nous sommes à *St-Omer*.

A 9 heures 45, nous étions de retour en cette ville, charmés de cette promenade qui laissera, nous en sommes certain, un excellent souvenir aux lauréats de la Société de géographie de Lille

COMMUNICATIONS AUX ASSEMBLÉES GÉNÉRALES

(*in extenso*).

EXTRACTION DES FIBRES DE PALMIERS

DANS LEURS PAYS DE PRODUCTION,

Par M. Alfred RENOUARD, Secrétaire-général.

Il n'est pas de famille botanique d'où l'industrie agricole des pays tropicaux retire plus de matières textiles que celle des palmiers ; nous ajouterons même — d'où elle les retire sous une forme plus variée.

Parmi ces palmiers, les uns, tels que l'*elaïs guineensis* par exemple, fournissent un textile sous forme d'une filasse souple et douce comme celle du lin ; d'autres, comme le *chamoerops humilis*, nous montrent une autre fibre sous l'aspect du crin végétal ; d'autres encore, tels que le *cocos nucifera*, nous fournissent le filament sous forme d'une matière couramment employée par la sparterie et la corderie ; d'autres enfin, comme l'*attalea funifera*, nous donnent ces fibres noires, dures, épaisses et résistantes, employées dans toute l'Europe pour la fabrication des brosses et des balais, et particulièrement à Paris pour la confection des brosses attachées aux voitures usitées pour le balayage des rues. Nous allons étudier rapidement l'extraction de ces matières fibreuses dans les pays qui les produisent. Nous commencerons par les palmiers, d'où l'on retire principalement les filaments servant à l'imitation du crin animal.

Caryota Urens, L.

Les faisceaux sont extraordinairement développés dans les gaînes et les tiges de feuilles de plusieurs variétés de palmiers ; il n'est point

rare qu'ils atteignent une épaisseur de plusieurs millimètres. Pendant que les feuilles se développent, leurs enveloppes dépérissent, et lorsque l'action de l'atmosphère a détruit les parties du tissu les moins résistantes, il en reste pour ainsi dire les squelettes, qui pendent des coins des feuilles sous la forme de faisceaux fibreux longs et tenaces. Il en est de même des pédoncules, après le dépérissement des feuilles inférieures.

C'est en voyant les fibres épaisses, rigides, noires et tenaces, préparées ainsi par la nature sur les pédoncules du *caryota urens*, qu'on a songé à les utiliser pour la fabrication des brosses, des balais et même des chapeaux. Elles sont aujourd'hui importées en quantités assez considérables pour ces usages des Indes en Europe, et se vendent sur les marchés de Londres sous le nom de *ghat patm* et sur les marchés français sous ceux de *fibre de kitul* ou *crin végétal des Indes.*

A Ceylan, on utilise les *C. mitis* (Lour.) et *C. horrida* (Jacq.) de la même façon.

Arenga Saccharifera, Marc.

Ce palmier, qui croît surtout dans l'archipel indien, fournit à l'exportation, sous le nom de *gomouti* ou *ejou*, une espèce de bourre noire, de l'aspect du crin, qu'on retire des bords de la partie engaînante des feuilles et qu'on emploie dans un grand nombre de cas pour remplacer le crin animal : chaque arbre donne environ 2 kilos de fibres chaque année. Ce textile est d'autant plus élastique et plus tenace qu'il est mouillé ; il flotte à la surface de l'eau et comme il ne pourrit jamais, on peut l'emmagasiner mouillé sans inconvénients. Cette qualité fait qu'il est très employé dans la marine chinoise pour la fabrication des câbles : des fabriques en ont été établies aux environs de Ning-po ; il sert aussi au calfatage des navires. L'extrême sécheresse lui fait perdre de sa ténacité. Il entre aussi dans la fabrication des brosses et tapis de sparterie que l'on envoie en petites quantités en Amérique et en Europe. Les cordages ne se trouvent qu'à bord des jonques chinoises, des praos malais et des barques de Siam.

On sait que l'*arenga saccharifera* doit son nom à ce qu'on en retire une substance féculente qui est utilisée aux Indes, ainsi qu'un liquide sucré qu'on obtient en faisant des incisions dans les spathes des fleurs et que l'on connaît sous le nom de *toddy*.

Calamus Viminalis, Wild.

On extrait de cette variété de palmiers de longues bandes qui servent à tresser les chaises dites cannées, et auquelles on donne le nom d'*osier indien*. En préparant ces bandes, on en retire encore comme produit accessoire de longues fibres noires et frisées, dont on se sert dans le commerce pour rembourrer les coussins.

Mentionnons ici que les tiges flexibles du *C. rudentum* (Lour.). câbles naturels d'une solidité à toute épreuve. sont souvent employées dans l'Inde à arrimer les navires et même, paraît-il. à capturer au lacet les éléphants sauvages dans les jungles.

Cependant cette flexibilité extrême n'est pas propre à tous les *calamus :* les espèces *C. petræus* (Lour.) et *C. arborescens* (Griff.), entre autres, ont des tiges si dures et si résistantes que les Malais les emploient pour en faire des piques.

Chamærops Humilis, L.

Cet arbuste, plus vulgairement connu sous le nom de *palmier nain* (*docem* pour les arabes, *palmetta* pour les espagnols d'Oran), croît en grande abondance dans le nord de l'Afrique et particulièrement en Algérie, où il est exploité pour la production du crin végétal.

Longtemps la plante dont nous parlons ici a été dans notre colonie et elle y est encore parfois, le principal obstacle aux défrichements des terres, tant elle y pullule et tant il est peu facile de l'en arracher. Ses racines, en forme de carottes. s'y enfoncent à plus d'un mètre de profondeur, et, quand sa tige n'est que coupée, elle germe immédiatement et repousse plus vigoureuse. Dans certains cas, les arabes, voulant se débarrasser des broussailles qui, dans un grand nombre de terres, ont envahi une portion du sol, y mettent le feu ; ils réussissent ainsi à faire disparaître ces broussailles, mais ils ne font que dégager les pousses de palmier nain et leur donner un plus libre essor.

Comme son nom l'indique, ce palmier est très petit, il ne peut atteindre une assez grande taille que quand il est protégé, dans les cimetières arabes par exemple.

Dès le principe, les arabes ont utilisé cette plante. Ses racines servaient de combustible, ou bien on en faisait une sorte de charbon léger. Les indigènes ont même employé les fibres qu'ils retiraient des

feuilles et des tiges, mêlées au poil de chameau et à la laine, pour fabriquer des étoffes pour tentes; avec la feuille brute, ils font encore actuellement des paniers, des nattes, des corbeilles, des chapeaux, des éventails, des sacs, et généralement toutes sortes d'ouvrages de sparterie, de corderie et de tapisserie.

On ne saurait trop encourager cette exploitation en Algérie : les arabes trouvent ainsi un travail facile qui leur permet de gagner leur vie et les terres sont rapidement débarrassées à peu de frais de ce parasite ennuyeux.

C'est un propriétaire de Chéragas, à 14 kilomètres d'Alger, qui a songé, le premier, il y a quelques années, à travailler le palmier nain pour en obtenir un crin végétal. Aujourd'hui, il y a en Algérie des établissements extrêmement importants qui se livrent dans les trois provinces à cette fabrication. Les principales usines sont celles d'Aversing, d'El-Affroun, de la Chiffa, de Duperré et de Douéra. Les exportations sont d'ailleurs relativement considérables ; elles étaient, en 1867, de 2,100,000 kilog. environ. et se sont élevées, dans ces dernières années, à 8,296,373 kilog. en 1875. 8,390,960 kilog. en 1876, 9,440.338 kilog. en 1877, 7,806,802 kilog. en 1878, 6,559,279 kilog. en 1879, etc.

Voici comment nous avons vu procéder en Algérie à la préparation du crin végétal :

Les feuilles palmées, munies de leurs queues, sont cueillies par les arabes (les vieilles de préférence aux jeunes) et apportées dans la cour de l'usine, à l'état vert, au prix de 20 francs la tonne. Comme elles sont employées de suite, et qu'elles ne craignent ni la pluie, ni le soleil, on se contente de les empiler sur le sol sans prendre la peine de les hangarer.

La première opération est le *triage*, qui se fait par des femmes et des enfants ; la seconde, la *coupe des queues*, dont se charge un ouvrier spécial ; et la troisième le *peignage* des feuilles.

Ce peignage n'est autre chose qu'un cardage grossier. Pour y procéder, un ouvrier saisit fortement de la main droite une poignée de feuilles vertes, et il la présente devant lui à une petite carde. Celle-ci n'est autre qu'un tambour, sur lequel on a fixé grossièrement des clous, qui tourne constamment avec une grande rapidité, et qui, pour garantir les mains de l'ouvrier, est entouré d'une boîte en bois, munie d'une seule ouverture par où l'on passe les feuilles. Comme il est nécessaire que ces feuilles soient humectées pendant le travail, on sur-

monte la boîte d'un baquet en fer-blanc rempli d'eau, muni d'un robinet par lequel le liquide s'échappe en jet continu, et on s'arrange de manière que la poignée à carder soit atteinte par le filet d'eau. Avec ce système des plus primitifs, un homme arrive à carder 5 à 600 kilog. de feuilles par jour.

Lorsque les feuilles ont été peignées des deux côtés, elles présentent l'aspect d'une poignée de fibres grossières et courtes. On les fait alors sécher, puis on les porte à l'atelier pour servir, après préparation, comme crin à rembourrer.

Ce qu'on appelle dans l'usine «, un chantier » se compose de six trieuses, d'un coupeur et de deux cardeurs. Les trieuses sont payées par jour 1 fr. 50, et le coupeurs 2 fr. 50 ; les cardeurs sont payés 60 centimes au quintal.

Pour friser les fibres, un ouvrier saisit pêle-mêle dans son tablier une grande quantité de filaments cardés, et les présente à un crochet recourbé fixé sur l'axe d'une roue que tourne un enfant. Les premières fibres s'amassent autour du crochet, s'y entortillent ; celui-ci, qui tourne constamment, entraîne les autres, et l'ouvrier s'éloigne en les guidant avec la main. Bientôt les fibres constituent une sorte de corde d'un côté fixée au crochet, de l'autre tenue fortement et tendue horizontalement par lui ; à ce moment, l'enfant qui tourne la roue s'arrête, et détache une extrémité de la corde qu'il retourne du côté de l'ouvrier après l'avoir passée autour du crochet. Dans cette opération, la corde formée subit l'impulsion naturelle de la torsion et s'enroule sur elle-même, il ne reste plus qu'à en maintenir les bouts pour qu'elle ne détorde pas. On abandonne le crin dans cet état pendant plusieurs semaines, il est ensuite détordu, et c'est alors seulement qu'il est suffisamment frisé.

Chaque ouvrier crinier est payé 1 fr. les 100 cordes ; il en fait environ 600 par jour, mais l'enfant qui l'aide est à sa charge. Le plus souvent, en Algérie, cet ouvrier est de nationalité espagnole.

Le crin végétal d'Afrique est employé à l'état naturel ou bien teint. Dans ce dernier cas, les fibres sont passées dans plusieurs bains de sulfate de fer et de bois de campêche, puis frisées et replongées dans les bains.

En Algérie, le crin de palmier nain est particulièrement livré au commerce de la literie sous deux qualités : le *crin blanc* qui vaut de 20 à 30 fr. les 100 kilog., et le *crin noir* qui vaut de 25 à 38 francs. Comme on le voit, le prix de cette matière est de beaucoup inférieur à

celui du crin animal ; de plus, elle échappe aux attaques des insectes.

Quelquefois le crin cardé est employé en papeterie : on le vend alors, lorsqu'il est bien sec, 9 fr. les 100 kilog.; le journal algérien l'*Akbar*, est imprimé sur du papier végétal en *chamœrops humilis*.

Chamœrops Excelsa, Thnb.

De même que le *C. humilis* en Algérie, le *C. excelsa* est employé au Japon en grandes quantités. Ce palmier est cultivé dans ce pays pour le crin végétal qui forme une gaîne à la base de chaque pétiole et qui, recueilli en coupant les palmes à leur insertion sur le tronc, est employé par le commerce indigène de la literie. Chaque habitation rustique, dans certaines contrées, a une rangée de chamœrops, dont on élague chaque année les palmes, en ne laissant que le bouquet terminal de quinze à vingt feuilles environ : les paysans font, de la bourre ainsi recueillie, les matelas qu'ils étendent sur le parquet de bois de leur habitation à coucher.

Cocos Nucifera, L.

Les anglais désignent sous le nom de *khair*, *gueir*, d'où en France on a fait *coir*, le brou filamenteux qui entoure les noix du *cocos nucifera*, vulgairement *cocotier*. Cette enveloppe épaisse, dure, coriace et relativement légère, est formée de fibres rudes, grossières, très résistantes, que l'on utilise depuis longtemps pour faire des cordages, des paillassons, des brosses, etc

Aux Indes et à Ceylan, on n'attend pas la parfaite maturité de la noix lorsqu'on veut la récolter en vue de la production de la fibre, car alors cette fibre serait dure et ligneuse ; on la cueille au contraire lorsqu'elle n'est qu'à demi-mûre ; si on attendait trop longtemps, la fibre n'aurait en outre aucune ténacité.

On commence par séparer les écorces des noix, puis on les met dans des fossés contenant de l'eau douce ou de l'eau salée ; on les recouvre de pierres et on les y laisse séjourner un an. Au bout de ce temps, l'eau a croupi, elle est corrompue et a pris une teinte noirâtre ; aussi les filaments sont-ils très foncés lorsqu'on les retire de l'eau. Une fois cette sorte de rouissage effectuée, on débarrasse les fibres de tous les corps étrangers par un battage vigoureux. Si on les retire trop

tôt des fosses, on parvient difficilement à les débarrasser des impuretés qui les accompagnent. Un séjour trop prolongé leur fait perdre de la force, surtout lorsqu'elles ont été rouies dans l'eau douce.

Aux îles Laquedives, ce sont des femmes qui s'occupent à fabriquer des cordages avec le coir. Après un battage pratiqué à l'aide de maillets assez lourds, elles le frottent entre leurs mains jusqu'à ce que la masse fibreuse soit bien nettoyée, puis la roulent pour lui donner la torsion voulue. Trois grosses noix de coco, provenant du littoral, produisent en moyenne 450 grammes de coir, tandis qu'il faut 10 petites noix de l'intérieur pour obtenir le même poids ; malgré ces préparations un peu primitives, les cordages faits avec cette fibre ont une valeur considérable. Ils sont très estimés à cause de leur légèreté, de leur élasticité et de leur force. Ils ont une durée très grande et l'eau de mer n'a aucune action sur eux.

Les nattes et les paillassons faits en fibres de coco sont bien connus et très répandus dans nos pays ; on utilise encore ces fibres en Angleterre pour fabriquer des filets grossiers servant à parquer les moutons. On s'en sert aussi pour rembourrer les coussins et les matelas. On peut les teindre et les friser de manière à leur donner l'aspect du crin animal. Les tapis de vestibule et d'escalier confectionnés avec cette fibre se recommandent par leur qualité et leur durée : les anglais sont parvenus à y introduire une certaine ornementation.

Le cocotier est un arbre dont la description a souvent été faite. Les tiges cylindriques atteignent de 25 à 30 mètres de hauteur et sont terminées par un unique bouquet de feuilles de 6 à 7 mètres de long, portées par un pédoncule épais et résistant, entre lesquelles on voit émerger çà et là huit à douze groupes de cinq à quinze noix. Ces noix, qui peuvent flotter sur l'eau, sont parfois, lorsqu'elles tombent, portées par les courants à des distances considérables, et c'est ainsi qu'on s'explique comment on rencontre le cocotier dans certaines îles inhabitées.

Cette noix est la partie la plus recherchée de l'arbre : elle est consommée par plus de 200 millions d'hommes ; dans les pays tropicaux, un fruit sert à la nourriture quotidienne d'une personne. Les noix sèches et coriaces, d'un goût huileux peu agréable, qu'on vend sur le marché de Paris, ne peuvent donner une idée du fruit délicieux qu'on récolte dans les pays de production : ce fruit est mangé lorsque le brou est encore vert et que l'amande est laiteuse et sucrée, elle contient alors à son intérieur un liquide opalin des plus rafraîchissants que Dumont

d'Urville considérait comme la boisson la plus exquise qu'il connût et qu'on appelle lait de coco : pour l'extraire, on brise la noix vers l'endroit où se trouvent les trois cavités qui correspondent aux trois carpelles primitifs de la fleur.

Mais le cocotier sert encore à bien des usages. Par des incisions aux spathes des fleurs, on obtient un liquide sucré qui, fermenté ou distillé, donne une liqueur alcoolique des plus estimées. Aux Indes, les folioles sont fendues en deux et tressées en nattes et paniers ; les feuilles servent sous le nom de *cadjans* à couvrir les huttes des indigènes et même certaines maisons européennes ; les nervures centrales de ces feuilles servent à faire des balais. A Ceylan, les feuilles vertes du cocotier entrent pour une large part dans la nourriture des éléphants domestiques qui s'en montrent très friands. Enfin, lorsque les arbres ne rapportent plus, on emploie leur tronc comme bois de construction.

Phœnix Dactylifera, L.

Le *phœnix dactylifera*, vulgairement *dattier*, est un peu exploité, dans les pays où il est abondant, en vue des produits secondaires qu'il fournit sous forme de filaments. Ceux-ci, que l'on appelle *lifa* en Égypte et *ghimbusu* en Algérie, sont extraits du tissu réticulaire qui enveloppe le pied de la palme. Ils servent à faire des cordes, à rembourrer le bât des chameaux ; ils entrent avec le poil de ces animaux dans la confection des toiles pour tentes et sacs ; on en fait encore d'excellentes bourres pour armes à feu. Dans la région des hauts plateaux algériens, certaines tribus confectionnent avec les fibres des palmes divers ouvrages de sparterie, des nattes, des tissus, des sandales, des éventails, des paniers et des chapeaux. Dans la zone où il ne pleut pas, les feuilles servent en outre dans un grand nombre d'oasis comme couverture de gourbis et de maisons.

Nous ne signalons évidemment la bourre de dattier que comme un produit des plus secondaires, l'arbre étant avant tout cultivé pour son fruit. Le Sahara algérien à lui seul renferme plus de 4 millions de ces arbres.

Dans les plantations de dattiers, la proportion des plantes mâles aux plantes femelles est ordinairement de 1 à 50, et ce nombre est considéré comme suffisant. La fécondation se fait, soit par le vent et les oiseaux, mais alors d'une façon très imparfaite, soit plutôt par les

ultivateurs eux-mêmes, qui coupent les rameaux de fleurs mâles orsque les étamines sont chargées de pollen, et qui vont les secouer sur les fleurs femelles.

Les arbres donnent quelquefois des dattes au bout de cinq années, mais ce n'est guère avant quinze ans qu'ils en fournissent d'une façon rémunératrice ; à trente ans, ils sont en plein rapport et produisent alors constamment et abondamment jusqu'à quatre-vingt-dix ans. époque à laquelle ils décroissent un peu ; ils ne meurent pas cependant et peuvent vivre jusqu'à deux cents ans. La récolte a lieu ordinairement en septembre ou en octobre, mais il est des oasis où l'on cueille des dattes pour ainsi dire toute l'année.

Le rendement des dattiers ne varie pas seulement avec leur âge, mais aussi en raison de la quantité d'eau d'irrigation et de la zone où ils croissent. Ordinairement, les dattiers de Biskra, qui fournissent des fruits très estimés, donnent environ 50 kilogrammes de dattes par année ; dans les oasis du Souf et d'Ouargla et du Mzab, on atteint jusqu'à 70 kilogr. ; dans l'Oued-Rir, région intermédiaire, la moyenne est d'environ 55 kilogrammes. Pour récolter les dattes, on coupe les régimes et on les secoue simplement ; quelques cultivateurs cependant cueillent d'avance les meilleurs fruits, qu'ils rangent avec soin dans des corbeilles : les dattes sont ensuite étendues au soleil, qui achève de les mûrir.

On obtient encore du dattier une sorte de « vin » spécial, dit *lakmi*, fourni par la sève de l'arbre, au moyen d'incisions faites au-dessous du bouquet terminal. Les arabes mangent aussi le chou et les feuilles les plus délicates Enfin, on se sert comme fourrage pour les chameaux des noyaux de dattes amollis dans l'eau ou moulus.

En Espagne, les frondes des dattiers sont réservées à la tresse fine des chapeaux.

Trachycarpus Excelsus, Wendl. — Cucifera Thebaica, Del. — Bactus Tomentosa, Mart.

Un certain nombre d'autres palmiers fournissent encore dans leur pays de production du crin végétal : le *trachycarpus excelsus* (Wendl.) par exemple, vulgairement connu sous le nom de *palmier-chanvre de la Chine*, qui croît spontanément dans les forêts de la région montagneuse de ce pays, ainsi qu'au Japon, sous une latitude de 40°, et qui est entouré d'une bourre épaisse enveloppant la base

engaînante des feuilles, que les habitants de ces contrées recueillent pour leur usage personnel ; le *cucifera thebaïca* (Del.), cultivé dans la Haute-Égypte, utilisé de la même façon ; le *bactus tomentosa* (Mart.), qui donne à l'île de la Réunion le crin connu sous le nom de *zaguenette*. Quelques autres sont plutôt utilisés pour la confection des nattes, parasols, éventails, etc. ; le plus connu est le suivant :

Latania Glaucophylla, Hort.

Ce palmier dont la culture semble spécialisée dans l'île de Cuba et qu'on ne rencontre pas dans les îles voisines, est celui qui nous fournit les chapeaux nattés, dits de *latanier*, qui nous arrivent en Europe en assez grande quantité. Dans cette île, on coupe la feuille interne avant qu'elle ne se déploie en éventail, on la fait sécher au soleil qui la décolore, puis on fait des paquets de 25 à 50 feuilles assorties qu'on transporte à dos d'ânes jusqu'au port le plus proche. Là, ils sont emmagasinés, jusqu'à ce qu'un chargement de navire soit complété, puis dirigés vers les différents ports du Havre, Londres, Liverpool, Anvers, Hambourg ou Brême. Parvenu chez le fabricant, le latanier est soumis au défeuillage, qui consiste à séparer les folioles qui forment les lames de l'éventail ; il est ensuite blanchi au moyen de lavages alcalins, puis à l'acide sulfureux dans des chambres spécialement appropriées, et enfin étendu sur pré. Après un triage des qualités, on en coupe les tiges et les parties ligneuses, on refend les folioles au moyen de couteaux rangés à des distances égales et plus ou moins rapprochés suivant la finesse qu'on désire obtenir : les lanières obtenues sont alors prêtes à être tressées en chapeaux.

Le *L. Borbonica* (Lam.), autre espèce plus répandue et très connue, n'est utilisée cependant que dans certains pays de production. A la Réunion, on fait avec ses feuilles, soit des cordes, soit des parasols. Aux Philippines, on en fabrique de grands sacs qui servent à contenir et expédier en Europe toutes sortes de denrées coloniales. A Madagascar, la plupart des enfants portent des calottes en paille de latanier. Enfin, dans certaines régions peu explorées des Indes, ses feuilles remplacent le papier

Ceroxilon Andicola, Humb.

Nous signalerons encore les feuilles du *Ceroxylon andicola* (Humb.) comme servant à faire dans les pays tropicaux des chapeaux, des nattes, des paniers, et une foule d'ustensiles de ménage.

Manicaria Saccifera, Gœrtn.

Les colons de la Guyane française et les Caraïbes des bords de l'Amazone et du Tocantin trouvent aussi dans la portion conique supérieure des spathes énormes du *Manicaria saccifera* (Gœrtn.) une coiffure toute faite ou un excellent sac qu'ils utilisent à l'occasion.

Corypha Umbraculifera, Jacq.

Nous mentionnerons aussi comme très utilisé dans son pays de production, le *Corypha umbraculifera* (Jacq.), vulgairement *talipot;* ses feuilles, qui ont une circonférence de plus de 10 mètres, sont des ombrelles ou des parapluies naturels que les Indiens mettent à profit : une seule d'entre elles est suffisante pour abriter plusieurs personnes. Cousues ensemble, elles servent à faire des tentes qui résistent parfaitement aux intempéries des saisons. Toutes jeunes, elles sont tressées et servent à faire des sacs, des corbeilles, des parasols ; en en tordant ensemble des bandelettes, après les avoir assouplies, on en fait des cordes d'une extrême solidité.

On se sert en Australie des feuilles du *C. australis* (R Br.) pour faire des chapeaux et des entrelacs. Longtemps avant l'introduction du papier, les naturels des Malabares se sont aussi servi pour écrire des feuilles du *C. taliera* (Roxb.)

Borassus Flabelliformis, L.

Mais les feuilles du palmier qui ont le plus longtemps servi à ce dernier usage, sont celles du *Borassus flabelliformis* (L.) dans l'Inde. On séparait autrefois la feuille en lamelles auxquelles dans le pays on donnait le nom d'*olles :* il va sans dire que les manuscrits de ce genre étaient très fragiles et que les insectes en ont détruit un grand nom-

bre. Pour rendre les caractères plus lisibles, on passait sur l'olle soit le jus d'une feuille de bananier, soit une couleur noire composée d'huile et de suie. Les Indiens se servent encore aujourd'hui de ces feuilles pour faire des cordelettes. Les usages de ce palmier soit d'ailleurs des plus nombreux : les poètes de langue tamile en ont chanté 801.

Astrocaryum vulgare, Mart. — Copernicia cerifera. — Lodoicea sechellarum. Labill. — Maximiliana regia, Mart. — Mauritia Flexuosa, L.

Les feuilles de l'*astrocaryum vulgare* (Mart.) sont utilisées au Brésil pour la confection de câbles et de hamacs ; dans le même pays, celles du *Copernicia cerifera*, découpées en bandelettes et tordues ou tressées, servent de temps immémorial aux muletiers pour attacher leurs animaux pendant la nuit. Aux îles Seychelles, les filaments retirés des feuilles de *Lodoicea Sechellarum* (Labill.) sont utilisées par les jeunes filles du pays qui en font de charmants objets de vannerie fine. Le *Maximiliana regia* (Mart) qui croît à la Guyane, y sert pour la fabrication des cordes. Enfin, dans les contrées équatoriales du Brésil, les feuilles fortes et coriaces du *Mauritia flexuosa* (L.), fournissent sous le nom de *buriti* des lanières qui ont de tout temps servi à fabriquer des filets et des hamacs. Dans la Guyane anglaise, cet arbre est utilisé de manières si diverses qu'on lui a donné le nom « d'arbre de vie » : ses feuilles flabellées fournissent la toiture des huttes ; ses pétioles, les poutres ; son tronc, les solives ; sa moelle, la nourriture, et du revêtement de son tronc on retire l'habillement et les chaussures des pauvres habitants des Savanes.

Attalea Funifera, Mart.

Comme nous avons avons dit en commençant, les fibres rigides de couleur brunâtre, qui servent sous le nom de *piaçaba* au balayage des rues de Paris, sont fournies par la désagrégation de la base des pétioles de cet arbre, vulgairement dénommé *palmier chiquichique.*

Les circonstances auxquelles on doit l'utilisation des fibres de l'*attalea* par l'industrie européenne sont assez curieuses. On s'en servait depuis longtemps au Brésil pour la fabrication des cordages, mais elles n'y avaient aucune valeur marchande. Il y a quelques années, un

capitaine de navire arrivait de Rio de Janeiro à Liverpool. Pour garantir la coque de son bâtiment des frottements inévitables contre les quais et les navires voisins, il avait fait fabriquer, par ses matelots, en employant ces fibres sans valeur, une ceinture épaisse et forte à son navire. En partant de Liverpool, il laissa celles-ci sur le quai ; elles furent aperçues par l'œil de lynx d'un marchand brossier qui les acheta pour quelques sous. Celui-ci en fit des brosses qui furent trouvées excellentes, et l'esprit pratique de l'Angleterre fit le reste : le piaçaba ne tarda pas à devenir un important article de frêt et une matière première recherchée.

Ces fibres élastiques sont bien connues, elles ont une longueur de un mètre, leur diamètre varie de $0^{mm}8$ à $2^{mm}5$; elles ne sont pas complètement rondes, mais plutôt aplaties.

Raphia Ruffia, Mart.

Ce palmier, vulgairement dénommé *palmier-bambou*, fournit, à proprement parler, la matière textile de Madagascar. Les femmes malgaches en emploient les frondes avec une rare adresse, elles divisent en fils le derme de la foliole de ces palmiers, les font sécher, puis en tissent des entrelacs fins ou des madras à carreaux très légers pour la coiffure, ou encore des tissus à rayures d'un bel aspect pour « pagnes » quelquefois mélangés de coton et même de soie, qu'on connaît en Europe sous le nom de *toiles de raffia*.

Dans ces dernières années, on a importé en France, sous le nom de *manilla-bast*, des bandelettes minces, flexibles et très tenaces, qui proviennent d'un palmier commun dans les endroits bas et marécageux de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique, le *R. tœdigera* (Mart.) Ces bandelettes paraissent détachées des feuilles ; elles sont vendues chez les grainetiers, à l'usage des jardiniers, pour ligatures de plantes.

Elais Guineensis, Jacq.

Ce palmier, qui croît spontanément et en très grande abondance dans toute la partie tropicale de l'Afrique, mais qu'on exploite principalement depuis les côtes occidentales (province de Libéria) jusque très avant dans l'intérieur du continent, est celui qui fournit à l'indus-

trie l'huile dite de palme pour la fabrication des savons. Les feuilles, étroites et allongées, contiennent des filaments de couleur jaune clair de 70 à 90 centimètres de long, susceptibles d'une grande finesse et d'une grande force.

Pour retirer la filasse, on ne récolte que les feuilles des jeunes arbres, qu'on enlève le plus près possible du tronc avec leurs pétioles : on a remarqué, en effet, qu'après sept ou huit ans, ces feuilles deviennent sèches et dures et ne peuvent plus servir. La récolte peut avoir lieu trois fois dans l'année ; car, quatre mois après la cueillette, un nouveau feuillage a remplacé sur chaque individu celui qu'on a fait disparaître. Une fois la récolte commencée, on peut la continuer pendant sept années consécutives ; après cette période, les fruits seuls sont utilisés. Il est à remarquer qu'on a en abondance plutôt de jeunes plantes que de vieilles, la fiente des oiseaux et des animaux de ces régions tropicales qui se nourrissent de la noix de palme servant continuellement de véhicule pour la propagation de la graine.

Lorsque les indigènes ont récolté les feuilles, ou bien ils les font rouir à la manière du lin et du chanvre, ce qui au bout de quatre jours amène la complète fermentation et décomposition des parties molles et la séparation de la fibre, ou bien ils les broient dans des mortiers à riz pour les faire bouillir ensuite soit dans l'eau pure, soit dans l'eau additionnée d'une petite quantité de carbonate de soude. Le rouissage donne une production plus forte en filasse que la cuisson. Un peignage élémentaire termine les opérations de mise en œuvre. Ces fibres sont jusqu'ici peu importées en France.

L'ÉMIGRATION CHINOISE

Par M. F. LESEUR, Membre de la Société de Géographie de Lille.

Actuellement la Chine est à l'ordre du jour. La campagne du Tonkin et tout récemment la violation du traité de Tien-Tsin, ont ramené l'attention de l'Europe sur cet immense empire, appelé à jouer dans l'avenir un rôle international si important. Nous allons probablement être entraînés à une démonstration militaire sérieuse, capable d'inspirer aux fils du Céleste-Empire un peu plus de respect pour la foi jurée. A la veille de cet acte, il nous a paru bon d'étudier un peu cette curieuse nation, d'examiner ses relations extérieures et ses envahissements périphériques progressifs. C'est le résultat de ces études que nous livrons ici au lecteur bienveillant.

Au commencement du siècle et avant la campagne hardie de 1860, la Chine était fort peu connue. On en était encore aux vieilles traditions de Rubruquis et de Marco-Polo. C'est à peine si les récits des Jésuites établis au XVIIe siècle à la cour de Khang-Hi, le Louis XIV de la Chine, et plus récemment entre 1840 et 1850, les relations et les écrits de voyageurs et de savants comme Huc, Gabet et A. de Rémusat, avaient modifié ces notions. Il a fallu le canon de Palikao pour faire tourner les yeux du vieil Occident vers l'Extrême-Orient et les flammes du Palais-d'Été, cet acte de *vandalisme odieux* de notre part, furent le signal d'une ère nouvelle pour l'empire du Milieu. La Chine ! nous en avons ri longtemps, nous l'avons assez personnifiée dans les conceptions ridicules de magots ventrus et d'hommes à longue queue. Aujourd'hui, tout est changé, et les Chinois se vengent en nous inspirant des inquiétudes sérieuses.

En effet, 400 millions d'individus de la race sinique, race essentiellement prolifique, nous menacent d'une invasion prochaine toute pacifique, il est vrai, mais par cela même très redoutable. Ils ont envahi déjà successivement, *lentement mais irrésistiblement*, comme une marée qui monte, engloutissant tout sur son passage, le Thibet, Siam, Java, la Californie, l'Australie, en un mot, l'Asie, l'Océanie, l'Amérique. Ils sont sur le chemin de l'Europe et nos succès militaires n'y peuvent rien. C'est là un fait grave, très grave, digne d'occuper les hommes d'État et les économistes, car du jour où ce grand courant d'émigration asiatique se dirigera vers l'Europe, nous serons tout près d'une révolution fondamentale, sociale et politique. Cette grande question d'avenir, la *question chinoise*, dirait le style à la mode,

passionne les États-Unis, agite singulièrement l'Angleterre et est en train de devenir une question européenne. C'est l'histoire de cette émigration, ou plutôt de cette invasion chinoise, que je voudrais faire ici, et pour cela je la diviserai volontiers en trois phases : émigration dans les pays limitrophes, émigration et conflit avec l'Occident dans les colonies européennes orientales, et finalement état actuel de la Chine et conflit probable, direct et prochain avec l'Europe. Mais avant d'entrer en matières, il serait bon de décrire à grands traits le pays qui va nous occuper.

Le sol, son relief, sa nature et ses accidents exercent une influence prépondérante sur l'évolution humaine. Dirigés par cette grande loi qui a si merveilleusement guidé M. E. Reclus dans son œuvre admirable, jetons les yeux sur la carte d'Asie. Si nous l'envisageons surtout au point de vue de sa configuration physique générale, nous verrons que les grandes chaînes de montagnes qui dessinent le relief du continent asiatique, s'irradient à peu près symétriquement autour d'un axe commun. Cet axe, le nœud de tout le système orographique de l'Asie, se nomme « Région du plateau de Pamir ». « Le Toit du monde, » disent les indigènes, et il s'élève à un altitude moyenne de 6,600 mètres au-dessus du niveau de la mer. Les grands rameaux détachés de ce gigantesque massif sont au nombre de trois qui répartissent le système fluvial en trois régions principales. Nous trouvons au Nord, une longue arête formée par la continuité des monts Célestes, Altai et Yanobloi, se dirigeant du Sud-Ouest au Nord-Est et venant se terminer à la mer d'Okhotsk. Au Sud, deux chaînes se détachent du Pamir : l'une va de l'Est à l'Ouest et sous le nom d'Hindou-Koush, vient aboutir aux hauts plateaux de l'Iran ; l'autre enfin traverse le continent du Nord-Ouest au Sud-Est et gagne la mer de Chine par le royaume de Siam et le Yun-Nan, ce sont les Kuen-Luen et l'Hymalaya. Ces trois grandes chaînes de montagnes divisent nettement l'Asie en trois versants principaux orientés, le premier vers l'Océan arctique au Nord, le second vers l'Océan pacifique à l'Est, et le troisième vers l'Océan Indien au Sud. Les hommes ont subi là, comme partout, l'influence fatale des accidents géographiques, et dans le partage politique qu'ils ont fait du continent, ont respecté les lignes indiquées, ou plutôt imposées par la nature.

Nous trouvons, en effet, aujourd'hui, trois grands Empires établis dans chacun de ces versants. Dans le versant arctique, c'est la Russie qui occupe la Sibérie et le Turkestan, assise à Merv au pied même de l'Hindoukoush. Dans le versant indien, c'est l'Angleterre prépondé-

rante avec son immense empire des Indes ; dans le versant du Pacifique, enfin, la race jaune, la Chine. Russie, Chine et Angleterre (nous pourrions, depuis l'occupation de l'Indo-Chine, y ajouter la France), voilà trois mots qui résument un avenir gros d'orages.

La Chine, défendue naturellement de tous côtés contre l'invasion étrangère, est admirablement placée pour couvrir de ses émigrés le monde entier. Elle est traversée de l'Ouest à l'Est par des fleuves immenses navigables presque jusqu'à leurs sources. Ces fleuves sont des voies de communications magnifiques et faciles qui permettent le groupement sur les côtes des habitants des provinces les plus reculées. Le Chinois côtier, favorisé par des courants marins et atmosphériques réguliers et périodiques ainsi que par l'échelonnement d'archipels fertiles et voisins les uns des autres, se trouve dans des conditions uniques de navigation facile, et comme sollicité par la rapidité et le peu de dangers des voyages marins, de gagner les îles de la Sonde, Java et l'Australie. A ces causes physiques, viennent encore s'ajouter des causes économiques tout aussi déterminantes.

L'Empire chinois est sans doute très grand, même un des empires les plus vastes du monde sinon le plus fertile, mais la superficie des terres productives est relativement bien restreinte. Le pays est à plus des trois quarts stérile Les vastes plaines de la Mandchourie et de la Mongolie ainsi que le montagneux Thibet sont radicalement incultes. La population se voit donc dans la nécessité absolue de s'entasser dans un espace comparativement étroit, le cinquième environ de la superficie totale de l'empire, je veux parler de la Chine proprement dite. Pékin ne s'y trouve pas, ses limites sont, au Nord, le Hoang-Ho, au Sud, les monts du Yunnan et du Tonkin, à l'Ouest, la terminaison orientale des Kuen-Luen. La capitale en est Kiang-Ning ou Nankin. Dans cet espace restreint vit et se meut une population immense de beaucoup supérieure à celle de toute l'Europe. L'Europe entière arrive à peine à 300 millions d'habitants, la Chine en a plus de 400 millions. La race chinoise est, de plus, très prolifique. Quelques chiffres permettront de juger de l'accroissement de la population du Céleste-Empire durant ces derniers siècles. En 1644, à l'avènement de la dynastie Mandchoue, la Chine ne contenait que 37 millions d'habitants : elle en compte aujourd'hui plus de 432 millions. Eh bien ! cette population colossale ne tendant qu'à se multiplier de jour en jour, grâce à des mœurs admettant la polygamie et faisant rencontrer des familles de 20, 30 et 40 enfants, cette population s'est trouvée bien vite à l'étroit et a déversé son trop plein sur les pays circonvoisins

I.

L'émigration chinoise, dont le progrès n'est pas chose vulgarisée en occident et n'est connu que de quelques spécialistes, n'est point un fait nouveau. On la voit se produire dès la plus haute antiquité vers l'an 200 on 250 avant Jésus-Christ. Elle affecta la forme de grandes expéditions militaires dirigées soit vers l'Asie centrale soit vers l'Indo-Chine. La Chine, à cette époque, avait des alternatives de grandeur et de décroissance, sa population oscilla de 8 à 10 millions d'habitants pour se fixer, comme je le disais plus haut, au chiffre de 37 millions en 1644, à l'avènement de la dynastie mandchoue. Cette date peut être considérée comme le point de départ de sa prospérité, son accroissement va toujours et rapidement progressant, et l'émigration en est une des principales causes. Des colons chinois peuplaient déjà les mers de la Chine quand les Européens y firent leur apparition : en 1508, les premiers Portugais qui débarquèrent à Malacca y trouvèrent de nombreux trafiquants chinois. Les Espagnols en trouvèrent tout autant aux Philippines lorsqu'ils y abordèrent vers le milieu du seizième siècle, et quand les Hollandais voulurent engager avec Bornéo des relations commerciales ils n'eurent pas, en cette occurrence, d'autres intermédiaires que des Chinois. Depuis ces époques, la marche ascendante de l'émigration chinoise ne s'est pas un seul instant arrêtée. Elle change seulement d'aspect et a eu ses alternatives : jadis, politique et militaire, elle n'est plus que commerciale ; un moment défendue, elle est actuellement autorisée et prend des proportions énormes.

La zone la plus active de l'émigration est celle des territoires limitrophes du Céleste-Empire, zone étendue depuis les possessions russes de l'Amour au Thibet et jusqu'à Siam. Le nombre des Chinois qui peuplent ces régions s'élève à près de 30 millions. En Mongolie et en Mandchourie le flot fut assez puissant pour reculer les limites de l'Empire. Les Mandchous et les Mongols peu industrieux, peu laborieux, se sont laissé lentement *infiltrer* et ont fini par abdiquer. Ils engagent leur fortune et laissent couvrir d'hypothèques leurs terres dont les Chinois deviennent tôt ou tard propriétaires. Et cependant ces mêmes Mandchous furent assez forts, il y a deux siècles, pour conquérir la Chine et lui imposer une dynastie. Au Thibet, l'invasion chinoise a revêtu un caractère plus essentiellement politique. Ce pays montagneux, situé en plein massif central point de

départ de tous les grands fleuves de l'Est et du Sud de l'Asie, habité par une race forte et courageuse, avait une valeur commerciale et stratégique considérable. Par le Thibet on tient tous les défilés et les voies de communication qui dominent l'Inde, l'Indo-Chine et la Chine. La cour de Pékin ne l'ignorait pas et ce pays était l'objet de toutes ses convoitises. Pour s'en emparer, elle employa la ruse et la patience. Comprenant qu'il était de toute nécessité de se ménager l'amitié du Talé-Lama, qui exerce sur les tribus mongoles une toute puissante influence, la dynastie tartare mandchoue a toujours entretenu à la cour de Lhassa deux grands mandarins revêtus du titre de Kin-Tchaï, c'est-à-dire ambassadeur ou délégué extraordinaire. La mission avouée de ces personnages est d'offrir en de certaines circonstances au Talé-Lama les hommages du Fils du Ciel et au besoin de lui prêter l'appui de la Chine dans les difficultés qui pourraient surgir entre ses voisins et lui. Au fond, ils ne sont là que pour flatter les croyances religieuses des Thibétains et les habituer peu à peu à subir la dynastie régnante, en leur représentant le gouvernement de Pékin comme professant la plus grande dévotion pour la divinité du Bouddha-Lâ. Cette ambassade permanente a d'autres avantages inappréciables. Elle permet aux deux Kin-Tchaï de surveiller facilement de Lhassa les attitudes et les mouvements des divers peuples qui avoisinent l'Empire et d'en transmettre directement à Pékin les moindres détails. C'est ainsi qu'ils ont fait fermer aux Anglais, par le Talé-Lama, l'entrée du Thibet par les cols du Brahmapoutre et de Cachemire. Finalement la Chine, sous le couvert de ses ambassadeurs, a enveloppé le pays d'un réseau à mailles très serrées de routes stratégiques et de *corps-de-garde*, puis elle l'a peuplé de soldats et d'émigrés qui sont aujourd'hui au nombre de plus de 1,500,000, aussi nombreux que les Thibétains, et accaparant tout le commerce. Les Kin-Tchaï sont actuellement plus puissants à Lhassa que le Talé-Lama lui-même, ils sont les véritables gouvernants, demandez-le plutôt à MM. Huc, Gabet et Moorcroft, expulsés du Thibet par l'ombrageux despotisme chinois.

Ce que les Chinois ont fait au Thibet ils l'ont répété dans les autres pays limitrophes, au Tonkin, notamment, et à Siam. Notre nouvelle colonie, sur 7 millions d'indigènes, compte 45,000 Chinois, 2,500 environ de ces émigrants sont employés à l'exploitation des mines d'or situées près de Hanoï. Les autres tissent la soie, fabriquent du papier et de la porcelaine, et sont les agents les plus actifs des échanges

commerciaux. Ne nous en plaignons pas, ils pourront, *employés avec mesure*, être nos plus utiles auxiliaires dans la colonisation de ce riche pays — Près du tiers de la population de Siam est chinoise. Dans la vallée du Meïnam, les fils du Céleste-Empire ont mis la main sur toutes les carrières lucratives. Ils sont agriculteurs, commerçants, mineurs, tailleurs, maréchaux, tanneurs, pharmaciens et médecins. Cela ne leur a pas suffi, et pendant longtemps ils avaient accaparé par bail les impôts monopolisés de l'État, c'est-à-dire un revenu annuel de *près de 400 millions de francs* En 1874, le gouvernement siamois a reconquis la perception directe de ses impôts. L'émigration chinoise s'est alors immédiatement ingéniée à s'indemniser. Elle y a réussi en lançant en circulation, comme monnaie, des jetons de porcelaine marqués de lettres chinoises. A l'heure qu'il est, Siam a vis-à-vis d'une population indigène de 6 millions d'individus, une population chinoise de 1,500,000 âmes avec 250,000 métis. Ces émigrés sont pour la plupart massés à Tchantaboun et à Bangkock.

Pour inonder ces pays, les Chinois suivent une marche uniforme et régulière. Le type en serait leur invasion dans l'île de Formose, invasion que le professeur Ratzel, dans son remarquable livre « Die Chinesische Auswanderung, Breslau 1876 », donne comme un spécimen de leur procédé ordinaire de colonisation dans un pays nouveau. Voici en quelques mots, avec l'histoire de la conquête de Formose, la description de ce procédé : L'invasion chinoise dans l'île de Formose commença en 1662, elle n'a pas discontinué un seul instant dès lors. La partie occidentale de l'île, sur une superficie qui est à peu près celle de la Suisse, 39,000 kilomètres carrés, nous offre un contraste complet de culture et de civilisation, les aborigènes n'occupant que la moitié orientale de l'île où ils ont été refoulés. Établis primitivement sur la côte, les Chinois trafiquèrent avec les habitants, puis poussèrent les leurs peu à peu vers le centre du pays pour y recueillir du camphre. Les premiers bénéfices servirent à l'achat de terrains que l'on mit en culture. D'autre part, tout en s'offrant comme mercenaires aux tribus peu guerrières, on dressait des contrats et l'on payait des indemnités dans le but d'adoucir les tribus belliqueuses. Cette conquête systématique, secondée par le commerce de l'opium et de l'eau-de-vie de riz, rencontra bientôt par endroits certaines résistances, et plus d'un parti chinois envoyé dans l'intérieur n'en revint jamais ; mais le Chinois ne se déconcerte pas pour si peu, des assauts bien autrement rudes ne l'ont point ébranlé, et il fit si bien qu'il a enlevé aux Malais autochtones

la moitié occidentale et le nord de l'île. Formose renferme aujourd'hui 3 millions de Chinois.

Je ne suivrai pas d'avantage l'émigration chinoise dans les pays périphériques et circonvoisins de l'Empire du Milieu. Je me contenterai de la résumer en quelques chiffres éloquents.

Ainsi nous trouvons :

En Mandchourie, 11 millions de Chinois pour 1 million de mandchous, solones et daouriens.

En Mongolie, 650,000 Chinois.

En Kashgarie, 10,000 Chinois.

Au Thibet, 1,500,000 Chinois.

Dans les territoires de l'Amour, tant au-delà qu'en deça de la frontière russo-chinoise, 20,000 Chinois. Ce chiffre est évidemment de beaucoup au-dessous de la vérité, car une dépêche de St-Pétersbourg, datée du 11 juillet 1884, et reproduite par le journal *La France*, le 13 juillet, accuse l'état peu florissant de la colonisation du territoire de l'Amour, et indique ainsi la principale cause de cet état languissant : « Le nombre des émigrants russes dans ces contrées, dit-elle, ne dépasse pas 700 personnes par an, tandis que les Chinois y envoient annuellement 10,000 émigrants environ. »

A l'île de Formose, 3,000,000 Chinois.

A l'île d'Haïnan, 1,000,000 Chinois.

Aux Philippines, 28,000 Chinois avec 200,000 métis.

Dans la Corée, près d'un million.

Au Japon, près d'un million.

Dans l'Hindoustan, 200 à 500,000.

Au Tonkin, 45,000.

Dans l'Annam, 60,000 avec 100,000 métis

Au Cambodge, 32,000.

A Siam, 1,500,000 avec 200,000.

En Birmanie, 25,000.

Au Laos et dans l'Assam, 30,000 environ.

Dans la Birmanie anglaise, 18,000.

A Malacca, 150,000.

A Bornéo, 80,000.

Et à Saïgon, sur 1,336,000 indigènes et Français, 30,000 Chinois nous payant un impôt annuel de 5,848,000 fr.

En somme, nous trouvons dans les pays voisins immédiats de

la Chine, environ 20 à 25 millions de Chinois, près du tiers de la population totale de ces pays. C'est, il me semble, un assez joli nombre.

II.

Le conflit de l'émigration chinoise et de la colonisation européenne offre un tout autre intérêt. La présence du Chinois dans les colonies est un fait relativement tout récent, et cependant il cause bien des inquiétudes au vieil occident. Cela se comprend. les émigrés du Céleste Empire ont envahi successivement les contrées les plus voisines de leur patrie, puis s'y sont, comme chez eux, rapidement trouvés à l'étroit, et maintenant gagnent toujours avec la même marche lente et sûre les pays lointains. Impossible de les arrêter. C'est un torrent qui a rompu ses digues et qui se déverse sur les contrées conquises par l'Europe, menaçant de les submerger.

Toutefois, hâtons-nous de le dire, l'émigration chinoise n'est pas vue partout d'un œil défavorable. Il y a des pays où elle rend des services incontestables, Singapore par exemple ; mais le danger d'invasion dans ces pays mêmes n'en persiste pas moins.

Singapore est la première colonie européenne où fasse escale un paquebot se rendant de Chine à Java. Son importance est considérable C'est une sentinelle avancée au seuil du Pacifique, c'est le point de croisement des grandes lignes maritimes de l'extrême-Orient, c'est un lieu de transit de premier ordre où se concentre forcément tout le mouvement commercial entre l'Europe et l'Inde, la Chine, l'Amérique, la Malaisie, Java, Bornéo et les Philippines. Les résidents européens, au nombre d'environ 500, sont tous banquiers ou commerçants ; l'on peut dire de Singapore que c'est bien plutôt un comptoir qu'une colonie. Aussi les Chinois, au nombre de 55,000, y sont-ils d'une grande utilité et fort appréciés. Ils ont été les auxiliaires les plus actifs de la civilisation européenne. Ce sont eux qui ont défriché la partie aujourd'hui cultivée de Singapore. Ils s'avancent hardiment au centre des forêts vierges et forcent le tigre à leur abandonner le terrain pas à pas. En outre, ils sont chefs d'équipe, subrecargues, négociants et commis aux écritures. Il faut les voir avec M. de Beauvoir, dans la grande maison de change Guthrie et Ce, en vestons blancs, la plume à l'oreille, parlant l'anglais couramment, faisant passer par toutes les formalités requises les lettres de change, faisant rapidement et sans erreur en

anglais leurs interminables calculs, et tout cela avec une politesse exquise et une merveilleuse entente du négoce. Ils sont les aides et les soutiens puissants d'un entrepôt commercial de premier ordre, ils rendent les plus louables services, et la division du travail, appliquée grâce à eux, imprime un mouvement inouï à l'activité économique de Singapore.

Si les Chinois sont bien accueillis et même recherchés à Singapore, il n'en est pas de même dans les gouvernements hollandais et australiens. A Java, ils sont l'objet d'une grande animosité. Ils sont dans l'île en grand nombre, se sont emparés de l'agriculture et du commerce, ruinent les indigènes et privent la Compagnie des Indes-Néerlandaises d'une notable partie de ses revenus pour les expédier en Chine. A Batavia, le campong ou quartier chinois compte une population de 33,000 âmes. C'est un véritable faubourg de Canton avec ses ruelles étroites, ses carrefours, ses magasins et ses échoppes, ses arcs de triomphe, ses banderoles, ses enseignes et lanternes. Cette colonie chinoise, non contente d'exercer une *action accaparante très lourde*, a mis le comble à la haine des Hollandais en s'immisçant aux affaires politiques. Elle a, en effet, menacé à plusieurs reprises la sécurité de l'établissement européen. En 1660, elle soutenait les prétentions d'un prince de la Maison de Mataram à qui les Javanais donnèrent le titre dérisoire d'empereur des Chinois. En 1740, elle tenta de s'emparer de Batavia. Les Chinois se rassemblèrent en armes dans la campagne et se portèrent sous les murs de la ville. Il fallut une démonstration des plus vigoureuses pour les disperser. La réaction contre eux fut terrible. Craignant que l'insurrection vaincue n'eut de nombreux adeptes parmi les étrangers qui n'y avaient pas pris une part active, ou bien voulant par un grand coup effrayer à jamais les rebelles, le gouverneur hollandais ameuta contre les Chinois la féroce populace javanaise. Celle-ci se rua torche en mains sur le campong, l'incendia et égorgea dans un seul jour dix mille victimes. C'est le souvenir le plus néfaste de l'histoire de la Compagnie. Il était encore très vivant dans l'île quand le vice-amiral, Jurien de la Gravière, relâcha à Batavia pendant la croisière de la *Bayonnaise*. Mais le Chinois que M. de la Gravière compare « aux tours vivantes, dont parle Bossuet, qui réparent aussitôt leurs brèches », s'émeut fort peu de pareils désastres. Quelques années à peine après la catastrophe de 1748, ils étaient à Batavia aussi nombreux et aussi actifs qu'auparavant. Aussi un écrivain hollandais a-t-il fait justement remarquer que sans les lois de l'Empire du Milieu,

s opposant à l'émigration des femmes, la Malaisie ne serait qu'une province de l'Empire Chinois. On comptait à Java, en 1849, 108,000 Chinois, et il n'y avait, à la même époque, dans l'île, que 16,000 Européens et 20,000 Arabes ou Banguis. Le gouvernement hollandais a essayé, en temps utile, de restreindre le nombre de ces auxiliaires gênants. Sous l'administration de M. Duymaës Van Twist, parut une ordonnance du Conseil des Indes interdisant jusqu'à nouvel ordre aux habitants du territoire Céleste l'entrée d'une île où leur industrie offrait moins d'avantage que leurs pratiques usuraires et leurs brigues sournoises ne présentaient de dangers. Rien n'a fait. Les Chinois, à force de ruse et d'adresse, sont parvenus à tourner les obstacles qu'on voulait leur opposer. Ils sont actuellement plus de 325,000 dans la Malaisie hollandaise, Java et Bornéo. Ce qu'ils y font, le voici d'après M. de Beauvoir : « Nécessaires au mouvement de la richesse du pays, — qu'ils poussent, du reste, merveilleusement, — emmagasinant à temps pour prévenir une disette, mais accaparant peut-être, — s'entendant comme des frères pour acheter en gros et gagnant chacun à l'envi l'un de l'autre, et frauduleusement sur le détail ; — stimulant les entreprises financières qui tomberaient sans leur aide, mais aimant beaucoup trop le « prêt à la petite semaine » et se délectant dans l'usure qui est leur triomphe, ils me semblent être les « Juifs des Indes-Néerlandaises ».

L'émigration chinoise a pris le même caractère en Australie. Les Chinois, au nombre de 44,000 environ, y sont venus exploiter les mines d'or de Ballarat et ils ont dépossédé l'ouvrier européen du monopole du travail des placers. L'Anglo-Saxon ne peut soutenir la lutte qu'engage avec lui le Chinois, âpre au gain, travailleur infatigable et d'une sobriété extraordinaire. Il se crée, ou a, par éducation et mode de civilisation, des besoins que ce dernier n'a pas. Ainsi l'Irlandais qui débarque à Melbourne est accompagné d'une famille qu'il doit soutenir. Son genre de vie exige un logement suffisamment hygiénique et une nourriture substantielle et par conséquent dispendieuse. John Chinaman, comme disent les Australiens, au contraire, se loge n'importe où, et vit d'une poignée de riz et d'une pincée de thé. Avec la patience et la ténacité qui lui sont propres, il finit toujours par pomper comme un insecte suceur, la fortune du pays, puis il retourne chez lui enrichi aux dépens du colon européen, colon qu'il laisse ruiné, sans avoir en quoi que ce soit, fait profiter le pays sur lequel il s'est abattu. Cet état de chose a, dès le début, vivement préoccupé les économistes de Mel-

bourne et de Sydney, et le gouvernement australien a essayé d'enrayer par tous les moyens possibles l'invasion chinoise. Dès 1852, il a réduit le débarquement de Chinois à un individu par dix tonnes de marchandises. De plus, il a imposé à chaque Célestial une capitation de 250 fr. au débarquement et de 12 fr. 50 par mois ; il lui a interdit d'amener des femmes et a été jusqu'à lui enjoindre d'adopter le vêtement européen et de porter le chapeau rond. Les résultats furent à peu près nuls. Le courant existait, les spéculateurs y trouvaient leur profit, l'émigration est allée toujours en augmentant.

C'est en Amérique, en Californie, que l'invasion chinoise a pris le caractère le plus menaçant et le plus aigu, menaçant le pays d'une véritable crise sociale. L'émigration chinoise aux Etats-Unis est cependant récente, car ce ne fut guère qu'en 1855, sept ans après la découverte de l'or, que le mouvement se dessina. De 1855 à 1860, la moyenne annuelle des Chinois débarqués à San-Francisco est de 4,530, de 1860 a 1865 elle monte à 6.600, de 1865 à 1870 elle atteint 9.311, de 1870 à 1875 elle dépasse 13,000, et dans les premiers mois de l'année 1877 le chiffre de ces émigrés menaçait de s'élever à 4 ou 5,000 par mois. Actuellement, on peut estimer la population chinoise en Amérique à près de 100,000 âmes. Ce chiffre s'accroît chaque année et dans de telles proportions qu'en Californie le nombre des résidents chinois égale à peu de chose près le nombre total des électeurs de l'État. Ainsi, en 15 ans, nous voyons tripler la moyenne annuelle des immigrants célestes et diminuer le grand courant d'émigration des États de l'Est et de l'Europe. Les Chinois ne sont encore que cantonnés dans les États du Pacifique : mais, si le mouvement continue, ils occuperont sûrement avant un siècle les plaines riches et fertiles du centre de l'Union. San-Francisco possède déjà une ville chinoise et, dans l'intérieur, nombre d'anciens placers sont occupés et exploités par les Chinois. Ils exercent tous les métiers infimes. Sobres, intelligents, travailleurs et dociles, ils se sont rendus très utiles dans les manufactures et dans la construction du Central-Pacific-Railway. La modicité de leur salaire les fait rechercher par les spéculateurs. En Chine, le Chinois ne gagne que 12 à 25 francs par mois, il se trouve extrêmement payé en Californie avec 75 ou 100 fr. par mois, et sur cette somme, il trouve encore moyen de faire des économies. Dans de pareilles conditions, la concurrence est impossible à tout travailleur blanc.

Le mode de transport aux États-Unis des émigrés chinois est intéressant. Il importe de le connaître, car il a une influence considérable

sur l'invasion de l'Amérique. Nous en emprunterons la description, en la résumant, à M. de Varigny. Au début, la difficulté des communications et la cherté du voyage créaient à l'émigration chinoise des obstacles presque insurmontables ; aujourd'hui, ces obstacles ont disparu. Six grandes Compagnies chinoises, organisées dans les ports de la Chine et représentées à San-Francisco par des agents chinois, surveillent, encouragent et dirigent le courant. Le prix du passage a été successivement réduit à 200 fr., puis à 150 et finalement à 60 fr. Si l'émigrant volontaire est dans l'impossibilité de payer, la Compagnie traite avec lui. Il s'engage alors à lui payer sur le produit de son travail une minime redevance mensuelle jusqu'à complet acquittement. De son côté, la Compagnie le transporte et le nourrit. A son arrivée à San-Francisco, l'agent le dirige sur le point où il pourra s'occuper ; en cas d'accident ou de maladie on le soigne, en cas de mort son cadavre est ramené en Chine. Une fois débarqués, les Asiatiques, malgré le mauvais accueil qui leur est fait et malgré les mauvais traitements auxquels ils sont en but lorsqu'ils sont isolés, sont poussés vers l'intérieur. Là, ils se réunissent et s'organisent en groupes solides, résistants, difficiles à entamer, se soutenant les uns les autres et imposant, par leur nombre et leur air résolu, le respect à leurs adversaires. Une oganisation aussi puissante et aussi intelligente ne peut que décupler l'émigration.

En Californie, la crise chinoise doit son état d'accuité tout spécial à l'antagonisme du socialisme. Les socialistes, recrutés principalement parmi les Irlandais et les Allemands, se sont vus à peu près dépossédés de toutes les situations subalternes par les Chinois plus dociles, plus laborieux, et se contentant d'un salaire modique. Réduits à la misère, ils ont fait de la présence des habitants de l'Empire Fleuri une question politique et un prétexte d'opposition au gouvernement. Ils provoquent des *meetings* fréquents, et incapables de soutenir la concurrence avec les Célestials, ils réclament à grands cris et avec menaces de violence, l'expulsion immédiate des Chinois, dût-on recourir à un massacre général. « Qui eut pu jamais prévoir, pourrait-on conclure avec M. de Varigny, qu'un jour l'Angleterre émue, l'Amérique inquiète regretteraient leur heureuse audace et combineraient une action commune pour protéger l'une l'Australie, l'autre ses États du Pacifique contre une invasion légale sanctionnée par des traités qu'elles avaient elles-mêmes imposés à la Chine ? »

On trouve encore des Chinois au Pérou au nombre de 70,000. Ils

exploitent les gisements de guano, sont employés dans les haciendas ou construisent le chemin de fer transandin. Sur le versant de l'Atlantique, du golfe du Mexique et à Cuba, on en compte 120,000 occupés à quelques petits métiers ou planteurs de sucre et de riz. Le Brésil en a 10.000. Le Chili, Costa-Rica, les Guyanes néerlandaise et anglaise, l'isthme de Panama, les Antilles françaises, la Jamaïque et la Trinité en renferment une dizaine de mille. Dans ces pays, l'émigration n'a plus le même caractère que précédemment. Le Chinois y est très recherché et rend, d'une façon différente, des services aussi importants qu'à Singapore. Il vient en aide à des populations énervées par le climat, indolentes et paresseuses. A Panama, par exemple, on le trouve exerçant tous les métiers. M. Numa Autigeon, qui visitait l'isthme l'an passé (en 1883), nous les montre non seulement hommes de peine, mais négociants européanisés. A Panama même, le magasin le plus beau, le plus coquet et le mieux approvisionné est le Bazar chinois Wing-Wo-Chang et Cᵉ; les épiceries sont chinoises. A l'Hôtel de France, le premier de la ville, les cuisiniers sont de race jaune, et si l'ouvrier blanc, sage et rangé peut réaliser quelques économies, c'est à la condition de loger dans les auberges tenues par les Chinois. De plus, dans ces mêmes régions, ils sont appelés à rendre un immense service à l'humanité en perçant le canal de Panama. De l'avis des personnes compétentes et de M. de Lesseps, en particulier, ils sont les seuls ouvriers capables de mener à bonne fin ce gigantesque travail.

Si à tous les chiffres précédemment donnés nous ajoutons les 2,000 Chinois que contient l'île de la Réunion, ceux qui commencent à se montrer dans la Péninsule arabique, et les pèlerins mahométans chinois qui passent chaque année à la Mecque, nous arrivons à la somme véritablement effrayante de 30 millions d'émigrés chinois.

Ces nombreuses phalanges d'émigrants suivent, pour quitter l'Empire Fleuri, des voies toujours les mêmes, et le professeur Ratzel a pu déterminer comme il suit les principaux courants d'émigration :

Les provinces chinoises qui fournissent les contingents d'émigrants sont le Chen-Si, le Chan-Si et le Kan-Sou pour l'émigration en Mangolie. — Le Pet-Chi-li et Chan-Toung pour la Mandchourie et le territoire de l'Amour. — Le Sse-Tchuen pour le Thibet, la Mongolie et les tribus insoumises. D'autre part, vers le Sud, le Yun-Nan envoie ses émigrants dans la Birmanie, au Laos, à Siam et en Cochinchine, tandis que les quatre provinces du littoral, le Tche-Kiang, le Kiang-Sou, le

Fo-Kien et le Kouang-Toung, fournissent l'émigration maritime dans les péninsules de l'Inde et de la Malaisie, dans l'Archipel indien, etc.

Les ports d'embarquement sont Chang-Haï, Hong-Kong, Hamoï (Amoy), Swatau, Macao. Là se mêlent aux émigrants dont nous avons parlé, ceux qui, venant de diverses provinces, se dirigent sur la Californie et l'Australie.

Voilà en un court résumé l'histoire de cette redoutable émigration chinoise. Quelles pourront en être les conséquences ? L'européen est dans l'impossibilité absolue de se livrer dans les pays tropicaux à un travail physique, si léger qu'il soit. Il s'est donc vu, à peine installé sous l'Équateur, obligé de recourir à des auxiliaires plus résistants que lui.

Parmi ces auxiliaires, pas un ne vaut l'ouvrier ou le coolie chinois. La spéculation l'appela dans les colonies. On en fit venir un grand nombre pour exploiter les filons de la Californie et de l'Australie. L'impulsion était donnée, le mouvement s'accéléra de lui-même. Chaque navire qui abordait aux nouvelles colonies débarquait des immigrants de race jaune en nombre toujours croissant, et nous avons vu quelques-uns de ces chiffres instructifs. Or, le Chinois se multiplie rapidement. Il se mêle peu aux premiers habitants, ou s'il s'unit avec eux, il impose sa race. D'après MM. Ratzel et E. Reclus, le sang chinois passe partout pour un sang fort : les enfants issus du croisement entre Chinois et étrangère, ou même entre Chinoise et étranger, ont presque toujours le type sinique : le mélange se fait au profit de la race la plus vigoureuse. Le Chinois conserve partout sa langue, ses mœurs, sa religion et sa civilisation. C'est ainsi qu'il fonde des communautés durables à l'étranger, autant de petites Chines, indestructibles, si ce n'est par le massacre. D'un autre côté, son industrie et sa sobriété lui permettent de travailler aussi bien, mais à environ deux tiers meilleur marché que la race blanche. On voit de suite quels redoutables problèmes économiques soulève l'apparition de ce nouvel agent dans l'équilibre des forces productrices.

Les Chinois sont mal vus dans les pays qu'ils ont envahis, mais ce n'est pas parce qu'ils sont turbulents ou voleurs. Des juges certes bien impartiaux, les Américains chargés de l'examen de la question chinoise au Congrès de Washington, février 1878, reconnaissent que l'émigrant chinois est, à certains égards, supérieur à d'autre. Sobre, industrieux, patient, de bonne humeur et obéissant, il apprend facilement et s'acquitte habilement de sa tâche. Les Chinois ont rendu de

grands services en Californie, au début. Ils ont creusé des canaux, exploité les mines, défriché les marais, construit les chemins de fer et contribué au développement du pays ; et, si la question se posait uniquement sur le terrain des intérêts matériels, dans le conflit qui existe entre la race asiatique et la race blanche, elle serait certainement résolue en faveur de la première.

La probité des fils de l'Empire Fleuri est en Amérique universellement reconnue. La déposition du juge Heydenfeld devant le Comité du Congrès est, à ce sujet, concluante. « Les négociants Chinois en Californie, dit-il, n'ont jamais de procès ; je suis, par ma profession, en rapport constant avec des gens de toute race et de toute nationalité, et je dois dire qu'il n'y en a pas de plus honorables, de plus sincères et de plus loyaux que les marchands chinois. Je ne connais pas de cas où l'un d'eux ait cherché à frauder la douane par une déclaration de valeur insuffisante ou réclamé quoi que ce soit qui ne lui fût légitimement dû.... » Pour l'emporter sur des aveux si sincères, il faut une raison bien puissante, la raison d'État.

Voici pour la première fois les deux races en présence, la race blanche sera certainement battue sur le terrain pacifique. Elle a bien pour elle la supériorité intellectuelle, ou plutôt un état de civilisation plus pratiquement avancé, mais l'autre possède le nombre, la patience et les besoins moindres. Satisfaite de peu, habituée aux privations, sachant tirer parti de tout, économe avec excès, elle vit et prospère là où l'Européen ne pourrait subsister, et c'est un curieux spectacle que de voir les qualités d'une race invoquées contre elle. Dans les pays qu'il traverse, le Chinois ne laisse d'autres traces que la ruine de la population la plus nombreuse, la classe pauvre et ouvrière. En échange, il ne laisse rien. Sa prospérité ne profite pas au bien général. Il est nourri par des Compagnies chinoises, il correspond directement avec la Chine et envoie régulièrement ses petites épargnes dans la mère-patrie par des fondés de pouvoir. Il expédie tout sur Pékin, jusqu'à son cadavre. Les relevés des banques de San-Francisco révèlent que de 1853 à 1878, dans l'espace de 15 ans, les Chinois ont exporté la somme énorme de 180 millions de dollars, 900 millions de francs. Or, pendant le même laps de temps, on estime à 300 millions de francs à peine, la somme que les émigrants de race blanche ont mise de côté sur leurs salaires.

La lutte est donc impossible pour l'ouvrier européen. On peut, dès maintenant, prévoir quels désastres causera l'émigration chinoise le

jour où elle atteindra l'Europe et les grandes manufactures anglaises et françaises. L'ouvrier aura beau se retirer dans les campagnes, le Chinois l'y suivra se faisant tout aussi volontiers cultivateur qu'ouvrier d'usine. Ce sont des colonnes d'émigrants bien serrées que celles que pourra lancer sur l'Europe une race de 450 millions d'individus, prolifique comme la race jaune. L'écrivain russe Vasilyev avait bien raison le jour où il écrivait ces mots : « N'était l'opium, la Chine envahirait tôt ou tard le monde entier elle étoufferait l'Europe et l'Amérique dans ses embrassements. »

III

Nous n'en sommes sans doute pas encore là. Mais le danger se montre à l'horizon, avant un siècle le choc des deux mondes aura certainement eu lieu avec tous ses inconnus. Il ne faut pas croire que parce que nous n'avons pas de mines d'or à exploiter, ou que, parce que nous sommes plus éloignés, nous sommes à l'abri de semblables éventualités. La Chine tend chaque jour à se rapprocher de l'Europe. C'est un peu notre faute. Qu'avions-nous besoin d'aller rompre à coups de canon les digues qui maintenaient le torrent. Aujourd'hui, le mal est fait, nous devons en accepter les conséquences. Nous aurions très mauvaise grâce à repousser les Orientaux qui viennent chez nous. Tout ce que nous pouvons et devons faire, c'est de nous préparer à affronter la crise que produira cette invasion d'un nouveau genre. La Chine se dispose, de son côté, à engager la lutte, Elle entre maintenant de plus en plus dans le concert international. Depuis la campagne de 1860, elle se civilise et elle a accompli de rapides et sérieux progrès sous l'influence de quatre agents principaux.

Le premier en date, est le collège de Zi-Ka-Weï (Sukiahoeï). Ce collège, fondé par les Jésuites au XVIIe siècle, se trouve à 8 kilomètres au Sud-Ouest de Changhaï. Tous les genres d'enseignement y sont donnés. On y trouve même maintenant un observatoire météorologique pourvu des meilleurs instruments, grâce aux subventions des États-Unis. Cette maison renferme plus de 500 élèves qu'elle prépare aux examens du haut mandarinat. Mais les Jésuites, tout en enseignant les préceptes de Confucius exigés aux examens, initient leurs élèves aux sciences européennes, leur donnent le goût et l'esprit des réformes occidentales, et préparent ainsi une classe dirigeante, éclairée qui aura une grande influence sur l'évolution future de la nation chinoise.

Le secrétaire de Li-Hong-Tchang, M. Ma-Kien-Chang, diplomate distingué, un des négociateurs du traité de Tien-Tsin et un des adversaires du parti de la guerre, est sorti de Zi-Ka-Weï.

Vient ensuite l'institution des douanes impériales chinoises, fondée il y a une quarantaine d'années. C'est une institution toute à l'Européenne, les fonctionnaires importants sont tous Européens, et ils forment les fils des grands négociants chinois à la pratique de nos systèmes financiers actuels ; en outre, ils leur inculquent les idées de l'Occident, leur enseignent les langues européennes, et font pour le commerce ce que les Jésuites font à Zi-Ka-Wey pour l'enseignement. Cette admirable institution, dépendante du gouvernement de Pékin, a pour inspecteur général un Américain, M. Robert Hart, un des hommes les plus puissants de la Chine. Il était parvenu, vers 1850, à gagner entièrement la confiance du Conseil des ministres et du prince régent Kong. Sous son influence, à cette date, le Yamen rendit des ordonnances enjoignant à tout Chinois de s'instruire dans les sciences européennes. Cette institution préconise la politique de paix et de conciliation. Le sous-secrétaire des douanes impériales, M. Detring, a servi d'intermédiaire à Tien-Tsin entre le commandant Fournier et Li-Hong-Tchang.

Un autre agent puissant de l'influence exercée sur le vieil empire par la jeune Europe, est l'arsenal de Fou-Tcheou. Il fut fondé, en 1867, par un officier de marine française, M. Prosper Giequel. L'arsenal de Fou-Tcheou n'est pas un arsenal dans le sens absolu du mot, il ne fabrique ni poudre, ni fusils, ni canons. C'est spécialement un ensemble de chantiers et d'usines affecté à des constructions navales. Son but est non seulement de livrer des navires de guerre, mais de tirer parti des richesses métallurgiques de la Chine. C'est encore par les écoles attachées aux travaux par les cours faits par des professeurs européens, une école d'application. La direction est mixte. Les asiatiques ont l'administration de l'arsenal et en règlent la discipline sous la surveillance d'un comité composé de hauts dignitaires de l'empire. Les européens assument seuls la direction des travaux et de l'instruction. Les résultats ont dépassé les espérances. Les élèves formés à Fou-Tcheou et dont plusieurs ont terminé leur éducation en Europe, sont déjà des ingénieurs habiles, prêts à prendre la direction de plusieurs branches des industries créées ou à créer. Le colonel Tcheng-Ki-Tong, attaché militaire de Chine à Paris, dans un livre « Les Chinois peints par eux-mêmes », paru ce mois-ci (juillet 1884),

juge ainsi l'arsenal : « Tous les voyageurs, dit-il, qui ont passé à Fou-Tcheou et qui ont laissé des relations de leur voyage, sont unanimes dans les éloges qu'ils ont décernés à l'intitution de l'arsenal. Les institutions comme celle de l'arsenal de Fou-Tcheou sont grandes, parce qu'elles créent des rivalités civilisatrices et seules préparent le triomphe des idées généreuses qui rendent les peuples plus unis. C'est d'elles et par elles seulement que naîtra le progrès. »

Enfin, il faut compter les légations diplomatiques fixées dans toutes les grandes capitales européennes. C'est là, en Europe même, que la Chine fait ses plus utiles études, jugeant sur place notre civilisation, se l'appropriant et créant une race de diplomates et de savants jeunes et distingués. En effet, c'est dans ces légations que les pupilles de l'empire et les jeunes Chinois, déjà dégrossis en Chine, viennent terminer leur éducation depuis que le gouvernement de Pékin a fermé, en 1881, l'école qu'il entretenait de ses deniers à Hartford, dans le Connecticut.

A ces grands moyens d'initiation viennent s'en ajouter d'autres qui, bien que secondaires, complètent l'action enseignante. Tels sont : le *Chunpao*, journal quotidien, s'occupant exclusivement de l'Occident, et qui, en 1877, avait 8,000 abonnés, tous indigènes Le bureau de traduction, créé en 1868 dans l'arsenal de Kiangnan, pour publier les principaux ouvrages scientifiques étrangers, et le collège administratif de Toungwen-Konan fondé à Pékin, où des professeurs étrangers, assistés de répétiteurs indigènes, enseignent les langes occidentales ainsi que la physique, la chimie, la médecine, la physiologie, l'astronomie et la législation comparée.

Toutes ces institutions diverses qui forment par an des centaines de jeunes Chinois instruits, ont une grande signification. Elles préparent une classe dirigeante jeune et européanisée qui doit avoir une influence considérable sur l'avenir de la Chine. Elles minent le vieux parti national qui n'aura bientôt plus d'autre appui que l'ignorance des masses. Elles forcent le gouvernement chinois à opérer de grandes réformes et à adopter de nouvelles idées politiques. Elles rendent enfin prochaine la rénovation complète de la Chine, et lui préparent une situation prépondérante dans le concert international.

Jusqu'à présent, la plupart des progrès réalisés et des dépenses faites, se rapportent à l'organisation militaire et à la défense du pays.

Le souvenir de la campagne foudroyante de 1860 n'est pas encore effacé en Chine, et la cour de Pékin a travaillé principalement à se

garer contre de nouvelles éventualités de ce genre. La plus forte moitié des revenus de l'empire, évalués à 625 millions environ, ainsi que les emprunts contractés à l'extérieur depuis 1874 par l'entremise des banquiers de Chang-Haï et Hong-Kong, ont été employés à des préparatifs militaires. Les progrès ont été lents dans l'armement de terre. Sur 600,000 soldats officiellement comptés, c'est à peine si le gouvernement possède 50.000 hommes organisés à l'européenne et instruits par des officiers étrangers. Encore sur ces 50,000 hommes, 17,000 composent la garde impériale et le reste se trouve entre la frontière russe du Kouldja et la frontière française du Tonkin et du Yunnan. Ces soldats sont braves, nous avons pu les apprécier à Son-Tay et à Lang-Son. Ils ont reconquis pied à pied le royaume de Kachgar. Mais leur nombre est par trop insuffisant, et le manque de chemins de fer à l'intérieur paralyserait l'action défensive de la Chine. Néanmoins, ces 50,000 soldats forment un excellent noyau que nous aurions bien tort de mépriser, et qui rendrait, uni aux autres troupes de l'empire, une invasion difficile. Nous avons vu, en février 1881, la Russie rendre à la Chine, par le traité de Saint-Pétersbourg, tout le pays d'Ili et le Kouldja. C'est un symptôme instructif.

Les forces navales chinoises sont autrement considérables, il est vrai qu'elles importent davantage à la défense du pays. En 1880 la marine militaire comptait 40 vaisseaux à vapeur de force diverse, jaugeant environ 20,000 tonnes et portant 238 canons. Les matelots, pour la plupart originaires des provinces du Sud, le Kouang-Toug et le Fo-Kien, sont des marins habiles ; nous croyons avec MM. Reclus et Amand David, qu'ils ne seraient point pour notre flotte des adversaires méprisables. Les côtes ont été fortifiées, des ouvrages sérieux défendent l'entrée des estuaires et des fleuves de Canton, de Foutcheou, de Changhaï et de Peking. L'usine Krupp, à la fin de 1879, avait déjà fondu, pour ces divers ouvrages, plus de 400 pièces de canons dont 130 pour l'armement des forts du Pei-ho. Les 11 navires en bois construits à Newcastle pour le gouvernement chinois, seraient, de l'avis des marins anglais, d'admirables instruments de combats pour la défense des côtes. Depuis 1880, des progrès ont été faits encore. Les chantiers allemands de la Baltique ont beaucoup travaillé pour la flotte chinoise. En juin 1883 on lançait à Stettin le Ting-Yuen, une superbe corvette cuirassée armée de canons Krupp, et le ministre de Chine à Berlin, Li-Fong-Pao, recevait à Swinemunde de la compagnie Vulcain, représentée par le docteur Kreyer, quatre

ateaux torpilles. En somme, la Chine serait actuellement capable d'une démonstration navale sérieuse.

Toutefois, cela ne doit pas nous intimider. Dans une lutte prolongée notre victoire n'est pas douteuse. Nous devons venger la violation du traité de Tien-Tsin et l'affront de Lang-Son. Un acte de vigueur est nécessaire, et ne pas l'accomplir aurait pour nous plus tard de graves conséquences. D'ailleurs, ce serait une insigne folie que de ne pas profiter de l'occasion unique qui nous est offerte de compléter notre position coloniale en Indo-Chine. Nous pouvons, actuellement, nous dédommager en occupant l'île d'Haï-Nan, qui commande le golfe du Tonkin et l'île de Formose, si riche et si peuplée, qui nous créerait une situation maritime sans rivale dans les mers de l'Extrême-Orient. Il faut nous hâter. Plus tard la Chine aura complété son armement, organisé son armée. Si maintenant nous ne retardons pas le mouvement par un coup de force sérieux, nous serons vite débordés, et l'on peut, dès aujourd'hui, prévoir le moment où la Chine civilisée sera devenue une nation militaire redoutable, qui se fera un jeu de nous chasser de colonies si chèrement achetées.

Le danger ne se pose pas encore sur la question militaire, mais il devient pressant sur la question économique et sociale. L'invasion chinoise frappe presque à notre porte. Le *Daily Telegraph,* du 28 novembre 1877, faisait remarquer qu'il ne faut pas oublier que les Chinois deviennent rapidement des manufacturiers habiles capables de rivaliser avec ceux de l'Europe ; déjà leur coutellerie et d'autres produits supplantent ceux de l'Angleterre sur les marchés de l'Extrême-Orient et ne tarderont pas à prendre le chemin de l'Europe. Ils sont actuellement en état de développer plusieurs autres industries qui leur permettront de nous battre avec nos propres armes. L'état embarrassé de l'industrie européenne, la difficulté de la concurrence causée par la cherté des salaires, font désirer des auxiliaires moins dispendieux, et les yeux se tournent naturellement vers l'Orient.

Pour s'en convaincre, il suffit de lire les grands journaux de Londres qui, dans les premiers jours de novembre 1883, discutaient très sérieusement l'opportunité d'amener en Angleterre des coolies chinois pour permettre aux patrons de lutter contre les grèves organisées par leurs ouvriers. De Londres à Paris, la distance est bien courte, et le jour où l'Angleterre serait sérieusement atteinte du mal que je signale, la France n'aurait qu'à compter les heures qui la sépareraient de la contagion.

La Chine n'est plus si loin de l'Europe. L'Empire Fleuri, qui inaugurait en juillet 1880, par le lancement du steamer chinois, le *Hoc-Hung*, sa ligne chinoise transpacifique, projette de diriger ses paquebots vers Suez. D'ailleurs, nos grandes lignes maritimes mettent Changhaï à quarante jours de Marseille, et, qui plus est, le chemin de fer qui doit relier Pékin à Saint-Pétersbourg, et dont les travaux ont commencé en 1880-81, sous les auspices du général Loris Melikoff, raccourcira encore cette distance dans un avenir prochain.

Préparons-nous donc, dès maintenant, au redoutable inconnu, et méditons souvent ces lignes qu'écrivait il y a quarante ans environ le vice-amiral Jurien de la Gravière : « On ose à peine mesurer les conséquences d'un évènement qui ferait sortir l'empire chinois de son apathie. C'est une eau stagnante qui dort depuis des siècles. Le jour où elle s'écoulerait vers l'Occident, elle serait capable, comme au temps des Barbares, de couvrir la face du monde. »

23 juillet 1884. (1).

---

(1) Ouvrages consultés :

Ratzel. — *Die Chinesische Auswanderung*. Breslau, 1876.
Huc et Gabet. — *Le Thibet. L'Empire chinois.*
F. von Richtofen. — *China.*
V.-amiral Jurien de la Gravière. — *Voyage de la corvette la Bayonnaise dans les mers de la Chine.*
R. de Beauvoir. — *Voyage autour du monde.*
A. David. — *Journal de mon 3e voyage dans l'Empire chinois.* — Articles publiés dans le *Télégraphe.*
E. Reclus. — *Géographie universelle.* Tome VII, l'Asie orientale.
L. Rousset. — *A travers la Chine.*
De Rochechouart. — *Pékin et l'intérieur de la Chine.*
Des Godins. — *Lettres du Thibet.*
Ch. de Varigny. — *Revue politique et littéraire.* 1881.
De Courcy. — *L'Empire du Milieu.*
Pauthier. — *Histoire des relations politiques de la Chine avec les puissanc étrangères.*
Colonel Tcheng-Ti-Kong. — *Les Chinois peints par eux-mêmes.* 1884.
A. de Rémusat. — Vivien de St-Martin.
Ch. Numa Autigeon.— *De Bordeaux à Panama et de Panama à Cherbourg.* 1883.
Mittheilungen de Petermann.
Année géographique. 1880, 1881.
Revue de Géographie de Drapeyron.
L'Exploration,
Grands journaux anglais. — *Daily-Telegraph*, *Times.*
Grands journaux français. — *Temps*, *France*, *Télégraphe*, *National*, *Moniteur universel.*

LE SOUDAN FRANÇAIS

CHEMIN DE FER DE MÉDINE AU NIGER

Par M. le général FAIDHERBE,
Membre de l'Institut, grand Chancelier de la Légion-d'Honneur.

TROISIÈME PARTIE.[1]

Sommaire : Le fleuve Niger. — La traite des nègres réprimée au Sénégal et florissante dans le bassin du Niger. — Ravitaillement des postes en 1883-1884. Lieutenant-colonel Boilève. — La canonnière le Niger. — Histoire de Tombouctou. — Situation des Français dans le Soudan. — Le Bas-Niger. — Écoles indigènes.

Le fleuve Niger.

Comme nous l'avons dit dans notre travail précédent sur le Soudan français, dès les premiers jours d'avril 1884, notre drapeau flottait à Bammakou ; depuis nous avons appris que dans les premiers jours de septembre 1884, une petite chaloupe canonnière à vapeur, envoyée démontée de France et reconstruite à Bammakou, descendait le Niger. Ce sont là des événements considérables pour l'avenir politique et commercial des régions traversées par le cours supérieur de ce fleuve. C'est le moment de donner des détails sur cet immense cours d'eau dont l'embouchure attirait, depuis longtemps déjà, l'attention du commerce.

On connaissait depuis l'antiquité l'existence d'un grand fleuve au Sud du Sahara et, depuis la fin du XIVe siècle, l'existence d'une grande ville, Tombouctou, sur ce fleuve ; mais on faisait les hypothèses les plus diverses au sujet de ce dernier : pour les uns il coulait vers l'Est et n'était qu'un bras du Nil d'Egypte, pour les autres il coulait au contraire à l'Ouest et n'était que le Haut Sénégal. Personne ne pensait alors à ce delta si considérable qui se trouve au fond du

(1) Voir la deuxième partie, Tome II, pages 225-245.

golfe de Guinée et qui signalait cependant l'existence d'un bien grand fleuve.

Mungo-Park, le premier, au commencement de ce siècle, reconnut que le Niger venant d'abord du sud au nord, coule vers l'est dans sa partie la plus septentrionale, puis qu'il s'incline vers le sud. Malheureusement son exploration ne put être complétée et se termina par sa mort, à Boussa, en 1805.

A Boussa, se trouvent, à ce qu'il paraît, des obstacles infranchissables, qui s'opposent à la navigation. Il en serait du Niger comme des autres grands fleuves de l'Afrique, le Nil, le Sénégal, le Congo, le Zambèze, sur le cours desquels des cataractes et des rapides signalent l'endroit où ces fleuves quittent les hauts plateaux de l'intérieur pour déboucher dans la contrée moins élevée qui se termine par les plaines d'alluvion.

Ce n'est qu'en 1824 que Clapperton et son serviteur Lander reconnurent définitivement la direction de la partie inférieure du Niger et, après la mort de Clapperton, Lander eut la gloire de l'avoir descendu le premier depuis Yaurie jusqu'à son embouchure, où il trouva des navires anglais qui trafiquaient d'huile de palme avec les indigènes, sans se douter qu'ils étaient à l'embouchure du grand fleuve du Soudan.

En 1832, Lander remonta le Niger avec deux steamers fournis par le commerce de Liverpool. Il put atteindre Rabba et en outre explorer une trentaine de lieues du cours de la Benué, ce grand affluent du Niger. Mais les fièvres pernicieuses enlevèrent quarante Européens sur quarante-neuf qui montaient ses navires. Quant à Lander, attaqué sur une pirogue par des indigènes, à soixante-dix milles de la mer, il put leur échapper, après avoir été blessé, et alla mourir à Fernando Pô, en 1834.

Postérieurement, diverses expéditions remontèrent le Niger, essayant de nouer des relations amicales avec les indigènes, mais sans succès, tant ceux-ci et leurs chefs étaient sauvages et abrutis par les pratiques de la traite des esclaves et l'abus des liqueurs fortes.

En 1854, M. Liard de Liverpool remontait le Niger, sur un vapeur, la Pléïade, de 260 tonneaux de jauge, de 60 chevaux-vapeur et calant six pieds d'eau. Il avait à bord le Révérend docteur Krowther, nègre de la nation Hiébou et missionnaire anglais.

La Pléïade entra par la rivière Noun, un des bras de l'embouchure par lequel était sorti Lander en 1830.

La même année, Barth côtoya le Niger de Tombouctou à Say et tout récemment, en 1883, un explorateur italien, M. Buonfanti l'a remonté de Say à Tombouctou.

D'après ces explorateurs, sur cet espace de plus de quatre cents lieues, le Niger présente des caractères bien différents, mais tous affirment cependant que, même aux basses eaux, la navigation y est possible pour des embarcations d'un faible tirant d'eau. Buonfanti l'a remonté de Say à Tombouctou avec une flottille composée de cinq pirogues de 12^{m} de long, 2^{m} de large et calant 1 mètre.

De Tombouctou à Bamba le fleuve s'étale dans une vaste plaine ; il présente un fouillis de canaux, de bras morts, de marécages, coupés d'îles boisées, de dunes couvertes de buissons épineux, dont quelques unes atteignent cinquante mètres de hauteur. Ses rives, où croissent des palmiers d'Égypte, le sol qu'il couvre de ses inondations annuelles, deviennent, pendant la saison sèche, d'excellents pâturages où paîssent d'innombrables troupeaux appartenant aux tribus Touaregs, aux Sonrhaï ou aux Pouls.

En aval de Bamba, le Niger traverse un terrain rocailleux ; ses berges s'élèvent, deviennent abruptes, se rapprochent, sa largeur diminue ; à Tossaye elle n'est plus que de cent cinquante mètres. Au coude de Bourroum le fleuve s'épanouit de nouveau ; il a plus de six kilomètres de large ; aux basses eaux il est guéable.

Après Gogo, l'ancienne capitale du royaume Sonrhaï, qui n'a rien conservé de sa splendeur passée, le Niger coule sur un sol rocheux. Divisé en plusieurs bras par l'île Ansongho, son cours devient torrentueux ; de nombreux récifs, des blocs de granit obstruent son lit et rendent la navigation très pénible sur un parcours de vingt-cinq kilomètres environ. Ces difficultés doivent disparaître au moment des hautes eaux.

En approchant de Garou et Sinder, petites villes établies en face l'une de l'autre sur deux îles, le Niger prend un cours tranquille : sa largeur atteint deux kilomètres. En amont de Sinder se trouve l'île de Fetchili dont les habitants sont réputés les meilleurs bateliers du Niger moyen

De Tombouctou à Garou-Sinder les rives du fleuve, et surtout la rive gauche, sont parcourues par des tribus nomades de Touaregs. Les Sonrhaï et les Pouls, fort disséminés, n'y ont que peu d'établissements fixes.

Garou et Sinder comptent ensemble environ 18,000 habitants. C'est

le plus grand marché de céréales de cette région et les voyageurs qui remontent le Niger doivent, en cet endroit, faire leurs approvisionnements.

Entre Sinder et Say le Niger traverse un pays magnifique, légèrement accidenté. Des collines verdoyantes, d'une altitude moyenne de 250 m. dominent le fleuve. Des fermes, des habitations, de petits villages couvrent ses rives boisées. Dans son lit, débarrassé d'écueils et que coupent seulement quelques rares îles couvertes d'arbres et bien peuplées, le Niger coule lentement ; sa largeur varie entre 1,700 et 2,000 mètres.

Sur le parcours de Say à Boussa les renseignements font défaut.

Quant à la partie du Niger comprise entre Bammakou et Tombouctou, partie qui nous intéresse surtout, nous avons sur elle, d'abord de Koulikoro à Sansandig, les données précises de Mage et, pour l'ensemble, les renseignements fournis par un envoyé de la population commerçante de Tombouctou qui vient d'arriver au Sénégal. Sa mission a été déterminée par la nouvelle que les Français s'établissaient sur le Niger, qu'ils y montaient un bateau à vapeur et qu'ils faisaient un chemin de fer du Sénégal à Bammakou.

Des renseignements donnés par cet envoyé il résulte que le Niger supérieur était autrefois, comme nous le savions du reste par Réné Caillé et Mungo Park, la grande artère commerciale de cette partie du Soudan, entre Djenné, Sansandig et Tombouctou.

Les relations commerciales avec les villes du Macina étaient, il y a quelques années à peine, une source de richesses pour elles et Tombouctou ; Tidiani, le chef toucouleur du Macina, les a interceptées en pillant les marchandises transportées par pirogues. Les Pouls du Macina, avant d'être battus par Tidiani et de lui payer l'impôt, prélevaient simplement la dîme sur ces marchandises ; celui-ci prélève le tout. Aussi c'est à grand'peine si 40 à 50 pirogues par an arrivent encore à descendre le Niger jusqu'à Tombouctou.

Quant à la navigabilité du Niger, des roches de Sotuba à Tombouctou, elle est excellente. Même à la fin de la saison sèche, les grandes pirogues peuvent descendre le Niger sans le moindre embarras.

Aux roches de Sotuba, le passage est impraticable une partie de l'année et dangereux pendant les mois d'hivernage ; c'est un chenal étroit, resserré entre des roches énormes, presqu'à sec pendant la saison sèche, mais produisant, dès que les pluies arrivent, un courant

extrêmement rapide, au milieu duquel il est fort difficile de manœuvrer de façon à ne pas être brisé.

Le fleuve se sépare en deux branches au-dessus de Sansandig pour former l'île du Bourgou ; les bateaux suivent celle qui passe à Djenné et reçoit le Bakhoy. A partir de ce confluent, le fleuve prend, au-dessus du lac Débo, une grande importance, car, même pendant la saison sèche, c'est à peine si avec une perche de 4^m de longueur, on peut, à cause de la profondeur des eaux, pousser les pirogues le long de la rive.

Comme règle générale, tenant compte du grand nombre d'îles que forme le fleuve dans son parcours jusqu'à Tombouctou, les bateaux doivent toujours embouquer la branche Est, sauf à trois jours de cette ville, au-dessous de Diré, où la branche Ouest est la branche navigable.

En arrivant près de Kabara (port de Tombouctou) on trouve un marigot qui aux hautes-eaux amène les embarcations ne calant que 0^m50 à 0^m60 au plus devant Tombouctou même, mais qui est à sec à maints endroits pendant la saison des basses-eaux.

Les pirogues restent environ 30 jours en route pour se rendre des roches de Sotuba à Tombouctou.

En résumé le Niger est le plus grand fleuve d'Afrique après le Nil et le Congo. Il a mille lieues de cours, et c'est sur ce magnifique cours d'eau, *à* 800 *lieues de son embouchure*, que se trouve notre poste de Bammakou.

Comme nous l'avons déjà dit et répété, nous sommes en position, par le Sénégal, d'exploiter sans concurrence le commerce de la riche vallée du haut Niger. Mais pour atteindre ce but il faut établir une communication par chemin de fer entre le point du Sénégal jusqu'où nos navires de commerce peuvent le remonter, et le point du Niger où ce fleuve commence à être navigable, c'est-à-dire entre Médine et Bammakou, soit sur une longeur de 150 lieues.

Le gouvernement après s'être lancé, peut-être sans études préparatoires suffisantes dans cette entreprise, semble aujourd'hui vouloir l'abandonner. Est-ce manque d'argent, défaut de persévérance ou pour d'autres raisons que nous n'avons pas à apprécier? En tout cas, cela est fâcheux à plusieurs points de vue. Arrêter le chemin de fer au point où il est arrivé ou se borner à le conduire jusqu'à Bafoulabé, c'est comme si, ayant commencé à construire un pont sur une rivière

pour faire communiquer les deux rives, on arrêtait le pont au quart de la largeur de la rivière.

Il n'y a plus qu'une chose à faire : trouver une Compagnie qui termine le chemin de fer à ses frais. On lui en laisserait l'exploitation ; on lui cèderait gratis la partie terminée par l'État, et en outre des concessions de terrains aux gares, sur la ligne et sur les bords du Niger.

Cette Compagnie aurait ainsi de grandes facilités pour exploiter le commerce de la contrée ; elle aurait, à cet effet, une flottille fluviale sur chacun des deux fleuves et une flottille maritime. Nous estimons qu'il lui faudrait pour se lancer dans cette entreprise un capital d'au moins 70 millions.

La traite des nègres réprimée au Sénégal et florissante dans le bassin du Niger.

Notre établissement dans le Soudan, quand notre influence et notre autorité y seront bien assises, aura certainement pour résultat la substitution d'un commerce honnête aux infâmes pratiques qui y règnent actuellement, le brigandage, la traite et l'esclavage. Mais nous n'en sommes pas encore là, et la France n'est pas disposée à prodiguer son or et le sang de ses enfants pour conquérir et gouverner de vastes territoires dans le Soudan. Nous sommes simplement en voie de nous y insinuer, grâce à de grands sacrifices, et nous cherchons pour le moment à exploiter cette contrée par le commerce, dans les meilleures conditions possibles.

Mais à ce point de vue spécial, nous nous trouvons en présence d'une situation très embarrassante : le principal, presque le seul commerce qui existe dans cette contrée, est le commerce d'esclaves. N'ayant pas les moyens d'exporter les produits de leur travail, les Soudaniens s'exportent les uns les autres, car l'homme est une marchandise qui se transporte elle-même. Cela cessera progressivement, grâce à la voie commerciale que nous ouvrons, et à notre navigation sur le Niger.

Les indigènes de la côte ont compris, depuis une trentaine d'années, qu'il leur était plus avantageux de vendre le produit du travail de leurs captifs que leurs captifs eux-mêmes. Ceux de l'intérieur le comprendront à leur tour.

Mais pour le moment, nous tombons dans un immense marché

d'esclaves dont les caravanes vont journellement traverser notre ligne entre Médine et Bammakou.

Quelle conduite tenir : quelles mesures prendre dans cette circonstance ?

Nous ne pouvons pas nous opposer par la force à ces transactions, quelque indignation qu'elles nous inspirent.

D'un autre côté, pouvons-nous nous résigner à voir ainsi enlever et exporter la population d'une contrée dont le marché va nous appartenir, à l'exclusion de toutes les autres nations européennes ?

Comment faire pour retenir ces captifs dans le pays ?

Les racheter ?

Le rachat pour l'engagement à temps n'existe pas au Sénégal et, en dessous de Médine, il n'est pas nécessaire et il faut bien se garder de l'établir.

Au-dessus de Médine c'est autre chose et je n'y verrais que des avantages, dont le principal serait le repeuplement du pays que notre voie traverse ; seulement il faudrait que cette institution fût bien dirigée et bien surveillée pour empêcher les abus.

On pourrait acheter les captifs à condition de venir immédiatement les présenter à l'autorité française qui les déclarerait libres, les inscrirait comme tels avec signalement, etc..., et les laisserait comme travailleurs à la disposition de celui qui les aurait rachetés, pendant un temps suffisant pour qu'il rentrât dans ses frais, — deux, trois, quatre ans peut-être ?

Au bout de ce temps, le libéré, complètement maître de sa personne, discuterait librement avec qui il voudrait les conditions de son travail.

On ne saurait s'imaginer à quels crimes, à quelles infamies conduit cette terrible habitude inspirée aux noirs, aujourd'hui encore par les Maures, et autrefois par les Européens, de faire de leurs semblables une marchandise. Ces désordres criminels qui se passaient autrefois aux portes mêmes de Saint-Louis, ont toujours été sévèrement réprimés par les gouverneurs, depuis que notre autorité s'est effectivement étendue sur les pays voisins.

Nous ferons ici, croyant qu'il intéressera, le récit d'un de ces actes de brigandage et de son châtiment.

En 1860, le Gouverneur du Sénégal se trouvant sur la galerie de l'hôtel du gouvernement, une jeune femme poul pénétra jusqu'à lui, se jeta à ses genoux et au milieu des sanglots qui entrecoupaient ses paroles, lui dit « Gouverneur, je demande justice, je ne compte que sur toi.

« Venge moi ! » Le Gouverneur fit appeler son interprète et dit à cette femme de s'expliquer :

« Je suis veuve, dit-elle, et j'habitais Coki avec mes deux petits » enfants et ma vieille mère. Pour gagner la subsistance de ma famille » je suis venue travailler à St-Louis. Hier, en retournant chez moi pour » y porter le produit de mon travail, j'ai trouvé ma case vide. Pendant » mon absence, Patté, ministre du chef de Coki, était allé dans ma » case pour voler mes enfants et les vendre. Ma mère ayant voulu » s'opposer à ses desseins, il lui a brisé la tête à coups de crosse. » Aujourd'hui je n'ai plus ni mari, ni mère, ni enfants. Je n'ai plus » que toi. Tu es mon père et ma mère (c'est une locution que les noirs » du Sénégal ont l'habitude d'employer) et je te demande justice. »

Le Gouverneur lui répondit qu'il prenait part à ses malheurs et qu'il allait s'occuper de son affaire. Il fit appeler Samba-Ngouma chef des Pouls de la banlieue de St-Louis, qui confirma le récit de la femme. Le Gouverneur lui dit qu'il comptait sur lui pour l'aider à venger sa compatriote. et lui demanda de mettre à sa disposition un Poul sûr, intelligent, brave et connaissant Patté.

Il est généralement très difficile de prendre un indigène qui s'est rendu coupable d'un crime ; tous s'entendent pour faire échapper le coupable et il faut user de ruse pour s'en emparer.

Le Poul désigné, nommé Demba, étant arrivé, le Gouverneur fit appeler le capitaine commandant l'escadron de Spahis et lui dit en présence de Demba : « Demain matin vous partirez avec votre esca- » dron pour Coki ; arrivé à Louga, sur la route de Coki, vous décla- » rerez que les chevaux sont fatigués, vous établirez votre bivouac et » vous enverrez un brigadier et deux spahis au chef de Coki, lui dire » que vous arriverez le lendemain dans son village pour lui faire une » communication de ma part. »

Puis il dit à Demba : « Toi, tu partiras égalemement demain matin » pour Coki, mais tu t'y rendras directement en faisant en sorte de ne » pas être remarqué. Tu t'assureras par tes propres yeux que Patté » est dans le village et tu ne le perdras plus de vue. Le soir quand les » trois spahis arriveront, dès que Patté le saura il se sauvera indubi- » tablement. Tu le suivras sans qu'il s'en aperçoive pour savoir où il » ira se réfugier et dès que tu en seras bien certain tu courras sans » désemparer à Louga, avertir le commandant de l'escadron. »

Tout se passa comme il vient d'être dit ; à l'arrivée des trois spahis, Patté, suivi de deux de ses tiédos, quitta le village et alla à deux lieues

de là, en pleine forêt, se réfugier dans une case cachée au milieu d'un épais fourré. Demba, après l'y avoir vu s'établir, courut en toute hâte à Louga, rendit compte au capitaine qui fit monter l'escadron à cheval et partit immédiatement pour arriver un peu avant la pointe du jour à la cachette du coupable. On cerna le fourré sans bruit et, au point du jour, on se précipita sur la case où on surprit Patté et ses complices.

Le vieux brigand se défendit comme une bête féroce surprise dans sa tanière. On ne put s'en emparer que couvert de contusions et avec un œil sorti de l'orbite. Le capitaine avait l'ordre de l'amener à St-Louis. Patté qu'on voulait faire marcher refusa net. Il montra ses cous-de-pied tout calleux par l'usage de l'étrier et déclara que n'ayant jamais été qu'à cheval, il ne marcherait pas à pied comme un *Badolo* (pauvre diable.) On fut donc obligé de l'attacher sur un mulet pour l'amener près de St-Louis. Cet homme, très vieux, avait un visage hideux ; il avait peut-être, dans sa vie, commis cinquante crimes comme celui dont on voulait le punir.

A St-Louis on s'assura de son identité et de sa culpabilité qu'il ne niait pas du reste, regardant de tels actes comme l'usage d'un droit qu'il avait sur les *Badolo*.

La juridiction des tribunaux français ne s'étendant pas jusqu'à Coki, le Gouverneur donna l'ordre au commandant de l'escadron de reconduire Patté à Coki et de l'y fusiller.

A l'entrée de ce village, à une croisée des routes qui y conduisent, se trouve un énorme baobab. On pendit le corps du supplicié à une branche qui s'étend au-dessus du chemin et on cloua sur le tronc de l'arbre une planchette où se trouvait écrit en français et en arabe :

« AINSI SERONT TRAITÉS TOUS CEUX QUI TUENT LES MÈRES POUR VOLER
» LES ENFANTS. »

Quand aux enfants volés on sut qu'ils avaient été vendus dans le Fouta, mais là on perdit leurs traces.

Après de telles répressions on conçoit qu'autour de nos postes il y ait maintenant plus de sécurité pour les familles indigènes ; il n'en est malheureusement pas de même dans l'intérieur du pays et spécialement sur le haut-Niger.

Ravitaillement des postes en 1883-1884. — Lieutenant-Colonel Boilève.

Nous avons vu que depuis l'année 1880 le colonel Borgnis-Desbordes avait dirigé, du Sénégal au Niger, trois expéditions dont le glorieux résultat avait été l'établissement de notre ligne de postes de Médine à Bammakou.

En 1883 ce fut le lieutenant-colonel Boilève qui fut chargé de procéder au ravitaillement des postes et au relèvement des garnisons.

Cela put se faire de la manière la plus pacifique et sans qu'un seul coup de fusil fût tiré, grâce à l'excellente situation politique de la contrée, au point de vue de nos intérêts.

Le lieutenant-colonel Boilève partit de Médine le 18 décembre 1883 avec une colonne destinée à relever les garnisons des postes et composée de 576 combattants, 253 conducteurs, ouvriers, serviteurs, 94 chevaux et 118 mulets.

La colonne arriva à Bafoulabé le 25 décembre et y resta jusqu'au 13 janvier 1884. Pendant les séjours dans les postes, le commandant supérieur réglait toutes les affaires courantes.

La colonne arriva à Badoumbé le 19 janvier, elle en repartit le 6 février et arriva à Kita le 15 du même mois. Le colonel Boilève passa à Kita une grande revue où figuraient dix pièces de canon, pour faire montre de ses forces, persuadé qu'il était que des espions, aussi bien d'Ahmadou que de Samory, se trouvaient dans la foule des spectateurs.

Le 21 mars, laissant à Kita la compagnie d'infanterie de marine et la plus grande partie de la compagnie auxiliaire d'artillerie il se rendit à Kondou où il arriva en cinq jours. Il y resta deux jours et partit pour Bammakou où il se trouvait rendu le 9 avril 1884.

Dans tous les postes des gourbis avaient été préparés pour abriter les Européens de la colonne pendant leur séjour.

On avait mis 113 jours, dont 39 de marche, pour aller de Médine à Bammakou.

Les populations autour de Bafoulabé se disputaient le terrain de culture, le colonel le répartit et fit promettre aux villages de s'entourer de tata. Il organisa des dépôts de ravitaillement entre Bafoulabé et

Badoumbé. Il autorisa Mary-Ciré. chef bambara réfugié chez nous, à quitter Fatafi pour venir s'établir dans les environs de Badoumbé.

A la suite de la grande revue qu'il avait passée à Kita, il apprit que Fabou, lieutenant de Samory, s'était retiré sur la rive droite du Niger avec ses guerriers qui étaient autour de Kangaba ; enfin le colonel Boilève conclut des traités avec les villages du petit Bélédougou et avec plusieurs cantons du grand Bélédougou.

C'est alors qu'eurent lieu des événements importants sur le Niger. Ahmadou, sultan de Ségou, quitta cette ville et alla s'établir à Yamina, sur la rive gauche, emportant tous ses trésors ; il laissait le commandement de Ségou à un de ses fils.

Quels motifs lui firent prendre cette détermination ? Il avait déjà préalablement fait augmenter les fortifications de Ségou, dès qu'il nous avait su établis à Bammakou. Sa crainte augmenta-t-elle quand il apprit que nous montions un bâteau à vapeur sur le Niger et crut-il que, dans le cas d'une lutte avec nous, il y avait plus de sécurité pour lui sur la rive gauche d'où il pût se réfugier dans le Kaarta ?

Du reste, quoique établi à Yamina, il a ses communications avec le Kaarta souvent interceptées par la révolte, contre son autorité, des cantons de Toubacoura et de Banamba.

A Yamina, il est exposé aux hostilités du Bélédougou qui nous presse de venir nous joindre à lui pour en finir avec le sultan Toucouleur. Naturellement le commandant de Bammakou, suivant ses instructions, résiste à ses appels. Mais malgré ses conseils le nommé N'Doo, captif de l'ancien roi Bambara de Ségou, fit une tentative contre Yamina. Il parvint dans l'intérieur du camp retranché formé, autour de Yamina, par plusieurs villages fortifiés, mais il échoua contre le tata d'Ahmadou ; N'Doo passa alors sur la rive droite du Niger et, après avoir brûlé quelques villages, il fut battu par la cavalerie d'Ahmadou qui avait passé le fleuve à sa poursuite.

Un fait très grave encore c'est qu'une lutte sérieuse a commencé entre les gens de Samory et Ahmadou. Fabou auquel, à ce qu'il paraît, Samory avait donné l'ordre de ne pas nous attaquer, a envahi les états d'Ahmadou sur la rive droite et a atteint, dans une première expédition, Baguinta.

Il parvint ensuite jusqu'à Dougassou, à proximité de Ségou, mais là il fut mis en déroute par la cavalerie d'Ahmadou qui avait passé le fleuve pour s'opposer à son incursion.

On voit donc que les trois puissances au milieu desquelles passe

notre ligne de postes, c'est-à-dire les Bambara, les Toucouleurs d'Ahmadou et les Malinké de Samory continuent entre eux la guerre d'extermination qui dure depuis trente ans. Puissions-nous leur persuader à tous que nous ne voulons pas nous mêler à leurs guerres et que tout ce que nous désirons c'est de commercer pacifiquement avec chacun d'eux.

Il s'est cependant passé un fait qui nous a inquiétés pour un moment. Le 28 avril, un nommé Babaly Aloar, venu du Kaarta à la tête d'une centaine de cavaliers toucouleurs, surprit et enleva, entre Badoumbé et Kita (le point le plus exposé de notre route) un petit convoi de trente ânes haut-le-pied, n'ayant pour escorte qu'un caporal de tirailleurs. Le caporal tua un des assaillants et fut tué ensuite. Le même jour, la même bande rencontra un convoi de dix voitures chargées et escortées par dix tirailleurs que commandait le caporal indigène Assek-Sar.

Celui-ci envoya d'abord des feux de salve aux assaillants qui se dispersèrent en tirailleurs ; notre petite troupe se défendit avec le plus grand sang-froid et parvint à repousser les Toucouleurs. Les gens des villages voisins, au bruit de la fusillade, accoururent, achevèrent la déroute de l'ennemi et le poursuivirent jusqu'au Ba-Oulé. Les Toucouleurs perdirent dans cette rencontre dix-sept hommes.

On sut que Babaly-Aloar avait pour mission d'attaquer quelques villages qui s'étaient récemment soustraits à l'autorité du roi du Kaarta, mais qu'il avait la défense expresse de s'attaquer à nous. Aussi ce n'est que sur des instances des amis de Babaly que Mountaga consentit à lui pardonner sa désobéissance. Du reste l'insuccès de cette attaque ne peut que nous rassurer pour l'avenir contre de semblables tentatives et il faut espérer que notre route du Sénégal au Niger n'y sera plus exposée.

Le lieutenant-colonel Boilève resta à Bammakou du 2 au 24 avril. Il revint à Kondou le 1er mai et y resta jusqu'au 11 pour permettre à tous les mulets de la colonne de faire un voyage de transport jusqu'à Bammakou.

Arrivé au gué de Toukolo le 21 mai, il y apprit qu'un incendie avait détruit à Kayes la grande caserne et les magasins du chemin de fer. Laissant le commandement de la colonne au chef de bataillon Monségur il se dirigea de sa personne, en toute hâte, vers Kayes pour porter remède autant que possible à la situation. La colonne continuant sa route fut transportée par le chemin de fer de Dinguiray à Kayes où

elle arriva le 8 juin. Elle s'embarqua à Tambokhané le 12 et arriva à Saint-Louis dans les premiers jours de juillet.

Pendant les huit mois que dura l'expédition les pertes des Européens furent de 18 % de l'effectif.

Durant cette campagne de 1883-1884, on a construit le poste de Kondou, entre Kita et Bammakou. On a fait la route de Badoumbé à Toukoulo et trois grands ponts en bois sur le Kéniéko, sur le Badingo et sur le Ba-Oulé. On a exécuté en outre d'importants travaux topographiques.

La Canonnière le Niger.

Nous avons dit en commençant qu'une chaloupe à vapeur naviguait sur le Niger. En effet, en septembre 1883, M. Dislère, alors directeur des Colonies, commanda au service des constructions navales une chaloupe canonnière destinée à être transportée par morceaux à Bammakou, que nous venions d'occuper.

Cette chaloupe démontable a 18m60 de long, 2m70 à sa plus grande largeur. La force nominale de sa machine est de sept chevaux et demi, la force effective de trente chevaux. Elle peut porter un équipage d'une douzaine de personnes avec une douzaine de jours de vivres. Chargée, elle cale environ 0m70. Son poids total est de 7,550 kilogrammes. Elle a coûté 67,000 francs, y compris son transport jusqu'à Saint-Louis. Les essais furent faits sur la Seine ; on put monter la chaloupe en deux jours.

Elle arriva au Sénégal vers les premiers jours d'octobre 1883 et à Khayes dans le mois de novembre. Partie de Médine le 1er Janvier 1884 elle ne fut rendue à Bammakou que le 30 avril. Il a donc fallu quatre mois pour la transporter par terre du Sénégal (Médine) au Niger, sur une distance de 150 lieues. Le prix de ce dernier transport s'est élevé à 116,000 francs.

Le 3 mai on commença les travaux de montage qui durèrent près de trois mois, la canonnière ayant été lancée au commencement d'août. Nous avons appris, fin d'octobre, qu'elle a fait un voyage le 11 septembre jusqu'à Koulikoro après avoir franchi le 4 les passes de Sotuba.

On voit par le prix exhorbitant du transport de la canonnière de Médine à Bammakou qu'il est impossible de renouveler de semblables

opérations ; et cependant, d'ici à quelques années il sera indispensable d'avoir sur le Niger plusieurs bateaux à vapeur pour y faire la police.

D'un autre côté le commerce y aura besoin aussi de toute une flottille à vapeur ou à voile, chaloupes, chalands, etc. Il faut donc que Bammakou, port d'amont, et Sotuba, port d'aval, aient des chantiers de construction.

L'administration devrait donc, dès à présent, nommer un directeur du port et des constructions navales à Bammakou. Ce directeur chercherait dans les environs les essences forestières convenables pour les planches, les courbes, les mâts, les vergues, etc., et ferait un approvisionnement de ces matériaux de construction.

Il faudrait faire faire immédiatement, pour le service de l'Etat, un vapeur de dimensions plus grandes que celles de la chaloupe le Niger.

On ne peut songer à faire venir la coque de France, ni à fabriquer la machine à Bammakou. Il faut donc construire là-bas le navire en bois sur un modèle donné par le service des constructions navales du Ministère de la marine qui fera faire en France la machine à y adapter, laquelle machine serait démontable pour être transportée comme l'a été la canonnière le Niger.

Il faudra qu'on envoie aussi à Bammakou un approvisionnement de ferrures, de cordages, de toiles à voile, etc.

Des nouvelles venues du Niger, nous ont appris que la chaloupe, dont quelques parties de tuyautage avaient été perdues pendant le transport par terre, n'avait pu naviguer dans de bonnes conditions et se trouvait arrêtée à Koulikoro, à seize lieues en aval de Bammakou ; de plus, que l'enseigne de vaisseau, M. Frogier, qui l'avait montée et qui la commandait, revenait malade et qu'un autre officier de marine, M. le lieutenant Davout, était en route pour aller prendre le commandement de la chaloupe, probablement remise en état à l'heure actuelle.

Nous pensons que l'envoyé de Tombouctou qui est venu jusqu'à Paris et qui vient de repartir pour le Sénégal par le paquebot du 21 janvier, retournera à Tombouctou sur cette chaloupe. Il sera accompagné d'une mission française chargée de répondre aux avances des marchands de Tombouctou et de s'entendre avec eux sur les moyens à employer pour créer un courant commercial entre leur ville et notre colonie du Sénégal.

(*A suivre*).

SAHARA
SOUDAN
EL HODH
ADRAR
TOMBO
GOURMA
WASSOULOU
WANGARA
ASCHANTI
DAHOMEY
YORUBA
Baie de Bénin
GOLFE de GUINÉE
Baie de Biafra
OCÉAN ATLANTIQUE
COURS du SÉNÉGAL et du NIGER

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE
DE LILLE.

SOCIÉTAIRES NOUVEAUX ADMIS DANS LE COURANT DE JANVIER 1885.

MEMBRES ORDINAIRES.

Lille.

Nos d'inscription. MM.

1074. Veuve Wannebroucq-Dutilleul, propriétaire, rue de Puébla, 35.
1075. Payen, huissier, rue du Vert-Bois.
1076. Bayart-Casse, ✠ O. ✡, vice-consul du Brésil, rue du Pont-Neuf.
1077. Caulliez (Henri), négociant en laines, rue du Molinel, 55.
1078. De Bruyn (W.), vice-consul des Pays-Bas, rue de l'Hôpital-Militaire, 101.
1079. Nadal, publiciste, rue Léon-Gambetta, 26.
1080. Batteur, directeur d'assurances, rue Stappaert, 7.
1081. Fauville, docteur en médecine, rue Patou, 16.
1082. Vaillant (Eugène), étudiant, rue Colbrant, 8.
1083. Venot ✡, vice-consul d'Espagne, boulevard de la Liberté, 39.
1085. Vanverts, pharmacien, rue de Paris, 199.
1087. Étienne ✡, ingénieur des ponts et chaussées, rue de Bruxelles, 2.
1088. Vandame (Émile), brasseur, rue de Douai, 65.
1089. Vandame (Georges), brasseur, rue de la Vignette, 65.
1090. Mallet (D), conducteur des ponts et chaussées.
1091. Courmont (Edouard), notaire honoraire, rue d'Angleterre, 7.

Herrin-lez-Valenciennes.

1084. Dernoncourt, ingénieur des mines.

Ogooué-Gabon.

1073. Froment (Édouard), mission de l'Ouest africain.

Paris.

1086. Desrumaux (Émile), négociant, rue de Flandre, 123.

Ronchin.

1092. Grolez (Jules), pépiniériste.

COURS ET CONFÉRENCES DU JEUDI SOIR
A LILLE.

ETHNOGRAPHIE DE LA GRÈCE

LE BRIGANDAGE ET LE DRAME DE MARATHON EN 1870

Par M. MAMET.

Professeur agrégé d'histoire, ancien élève de l'École d'Athènes.
Archiviste de la Société.

Mesdames et Messieurs,

Désigné par l'aimable président de notre Société, dont ce soir nous avons à regretter l'absence, pour avoir l'honneur de vous entretenir du brigandage en Grèce, j'ai d'abord à m'excuser de deux choses : la première, c'est de venir, sous prétexte d'actualité, vous raconter des évènements vieux déjà de plus de quatorze ans ; mais parler du brigandage en Grèce, c'est traiter une question qui, dans ce malheureux pays, est et sera probablement longtemps encore à l'ordre du jour, comme le prouve cette nouvelle que je viens de lire aujourd'hui même dans l'*Univers illustré* du 29 novembre dernier :

« Une dépêche d'Athènes, au *Temps*, rapporte que le caissier et deux employés de la Compagnie française des mines du Laurium ont été attaqués par des brigands dans les environs de Kératia. La caisse, qui contenait 100,000 francs, a été pillée et les trois employés assassinés.

» Le gouvernement a ordonné des mesures énergiques pour découvrir et arrêter les assassins. »

La seconde, c'est de vous parler, à vous qui êtes habitués à entendre l'orateur vous dire :

J'étais là, telle chose m'advint,

de faits dont je n'ai pas été témoin oculaire ; mais j'espère que vous voudrez bien me pardonner ce grief, lorsque la suite de mon récit vous

aura montré que, si j'avais assisté au lugubre drame de Marathon, il me serait probablement impossible de vous le raconter maintenant.

Je vais commencer par dire quelques mots du royaume de Grèce et surtout des races qui l'habitent.

La Grèce, vous le savez, a vu son indépendance officiellement reconnue par la diplomatie européenne en 1830; mais, sur les 3,500,000 individus de race hellénique répandus tout autour de l'Archipel, de Constantinople à la Crête, et de Smyrne au golfe d'Arta, un million à peine étaient affranchis du joug des Turcs, dans le territoire qui s'étend du Pinde et de l'Othrys au cap Matapan, et est bornée au Nord par une ligne à peu près droite allant du golfe d'Arta au golfe de Volo. On y joignit les Cyclades et quelques-unes des Sporades. Les riches plaines de la Thessalie, les côtes de la Thrace et de l'Ionie, la Crète et la plupart des Sporades restaient en dehors, ainsi que les îles Ioniennes, *les Sept-Iles*, qui, du reste, avaient toujours eu des destinées à part, ayant appartenu à Venise depuis la fin du XIVe siècle, puis, en 1797, à la France, puis enfin, en vertu des traités de 1815, à l'Angleterre.

Les puissances protectrices de la Grèce, c'est-à-dire la France, l'Angleterre et la Russie, décidèrent de la constituer en royaume, et firent offrir la couronne à Léopold de Saxe-Cobourg, le futur roi de Belgique, qui refusa. Alors on s'adressa au prince Othon, le deuxième fils du roi de Bavière, Louis Ier. Mais Othon devint bientôt impopulaire, par sa persistance à ne pas vouloir se convertir à l'orthodoxie grecque, et surtout en livrant toutes les fonctions du royaume à une véritable invasion de Bavarois : « Cet homme, disait un jour un Grec dans l'indignation de son patriotisme jaloux, avait rempli toutes les administrations de *Bavares!* »

Une révolte militaire éclata à Nauplie en février 1862. Othon et sa dynastie furent déclarés déchus par une Assemblée nationale constituante un an après.

Les Grecs s'en allèrent par toute l'Europe quêter un roi, ce qui donna lieu à de faciles plaisanteries sur la fâcheuse réputation qu'ils ont acquise, à tort ou à raison, par leur habileté aux jeux de cartes en général, et par leur talent à retourner le roi à l'écarté. Ils frappèrent inutilement à la porte de toutes les maisons princières, y compris le grand haras royal des ducs de Saxe. Enfin, ils furent assez heureux pour trouver dans la famille royale de Danemark le jeune prince Guillaume de Schleswig-Holstein-Sonderbourg-Glücksbourg, qui voulut bien, sous le nom de Georges Ier, se charger de leur bonheur; mais ce ne fut

pas sans tirage, s'il faut en croire les mauvaises langues, qui sont toujours aussi nombreuses à Athènes et aussi cancanières que du temps d'Aristophane, sinon aussi spirituelles. Le jeune prince (il avait alors dix-huit ans) servait dans la marine danoise avec le grade d'aspirant, et était soumis, malgré sa naissance ou plutôt à cause d'elle, à toutes les rigueurs de la discipline. Il s'informa s'il aurait la liberté, qui lui était refusée à bord, de fumer à son aise ; les députés lui répondirent qu'aucun article de la Constitution du royaume hellénique ne s'y opposait, que même ses futurs États produisaient d'excellent tabac, et il accepta la couronne. Déclaré majeur par décret de l'Assemblée, il apporta, comme don de joyeux avènement, les îles Ioniennes, cédées par l'Angleterre, qui avait chaudement appuyé sa candidature et promis de payer de ce don vraiment royal le choix fait par le pays. En 1867, il épousa la princesse Olga Constantinowna, fille du grand-duc de Russie Constantin, et nièce du czar Alexandre II.

La nouvelle reine, grâce à la foi orthodoxe qu'elle professait et dans laquelle furent élevés ses enfants, fut aussi populaire qu'avait été détestée la femme du roi Othon, l'altière et impérieuse Marie-Amélie d'Oldenbourg, qui d'ailleurs était restée aussi fidèle à la foi luthérienne que son mari était resté bon catholique. Cette popularité n'a pu que s'accroître encore lorsqu'en 1880 l'alliance de la Russie et ses victoires ont valu à la Grèce l'acquisition de la Thessalie et de la fertile vallée du Selemvrias, l'ancien Pénée, et l'adjonction de plus de 400.000 nouveaux citoyens.

Mais je prends la situation de la Grèce lors du recensement de 1870 ; elle comptait alors, sur une surface de plus de 50.000 kilom. carrés, le dixième à peu près de celle de la France, près de 1.460,000 habitants, ce qui donne une population moyenne de 26 habitants par kilom. carré ou près de trois fois plus faible que la nôtre. Sur ce nombre, l'immense majorité, environ 1.390,000 ou plus de 99 %, parlait la langue grecque, ce qui ne veut pas dire le moins du monde qu'ils appartinssent à la race hellénique, non plus que notre langue dérivée du latin ne prouve rien contre nos origines gauloises et franques : mais, en Grèce, comme partout ailleurs, la langue la plus parfaite l'a emporté sur la moins parfaite, et parmi les habitants de langue grecque, on compte beaucoup de descendants de ces Slaves, qui s'établirent dans la Grèce continentale et surtout dans le Péloponèse, au VIIe et au VIIIe siècle ; leur postérité a abandonné peu à peu leur idiôme barbare, mais a conservé le type lourd, massif et vulgaire de ses aïeux. La race grecque

ne s'est conservée pure, avec ses traits fins et élégants, sa taille fine comme les guêpes d'Aristophane, — c'est un phénomène des plus rares que de voir un Grec prendre du ventre, — son fier regard et son profil qu'on a comparé à celui de l'aigle, tandis que le visage des Romains rappelle la tête du lion ; cette race ne s'est conservée pure que dans les montagnes de l'Etolie, celles du Magne, au Sud du Péloponnèse, et, en dehors du royaume, à Chio, et parmi les Sfakiotes, qui habitent la partie occidentale de la Crète.

Le costume national des Grecs est caractérisé par le fez ou bonnet grec, la veste richement brodée sur toutes les coutures, les larges manches pendantes, la ceinture haute et étroite dessinant bien la taille, la jupe blanche, ou *foustanelle*, dont les plis flottent avec grâce autour des cuisses jusqu'aux genoux, les guêtres serrant les jambes, les *papoutsia* ou chaussures dont la pointe, recourbée en avant comme celle des souliers à la poulaine, est ornée de petites houppes de soie ou de laine ; ce costume prétendu national est, disons-le entre parenthèses, emprunté aux Albanais, qui, eux-mêmes, ont adopté en partie celui des Turcs.

Je ne vous décrirai pas avec la même minutie la toilette féminine pour plusieurs raisons, dont les deux principales sont ma parfaite incompétence en pareille matière, et aussi la variété infinie des costumes, qui, en Grèce comme en Hollande, en France, en Suisse et en Italie, change souvent d'un village à l'autre ; je vous citerai seulement les femmes de Mégare, autant pour leur réputation de beauté, réputation méritée, je vous assure, que pour la grâce imposante de leurs attitudes et de leurs vêtements, et celles d'Hydra, qui voilent leur visage et ne voilent pas leur poitrine. Celles-ci, du reste, sont Albanaises, et la photographie qui est sous vos yeux n'est guère faite malheureusement pour vous donner une haute idée de leur beauté.

Les belles Grecques ne se trouvent guère qu'à Chio, dans le Magne, ou chez les Sfakiotes, et alors elles ne sont pas indignes de poser devant Praxitèle ou Cléomène pour la Vénus de Cnide ou celle de Milo.

Toujours d'après le même recensement, les Albanais ou Arnautes, c'est-à-dire ceux qui parlent la langue albanaise, étaient au nombre d'environ 38,000, ou de moins d'un centième de la population ; mais on peut dire des Albanais le contraire de ce que nous avons dit des Grecs : les Albanais de langue sont beaucoup moins nombreux que les Albanais de race ; il en est beaucoup parmi ceux-ci qui ont adopté la langue et les mœurs grecques, d'autant plus qu'il y a de nombreuses

affinités entre les deux populations et qu'elles s'allient volontiers par des mariages. Les Albanais se nomment dans leur langue *Skipétars*, c'est-à-dire montagnards, et sont originaires des montagnes de l'Épire, où ils ont conservé le régime des clans écossais et l'habitude de se vendre comme mercenaires à l'exemple des Suisses. Leur langue, d'après M. Hovelaque, quoique se rattachant évidemment à la grande famille des langues indo-européennes, ne permet cependant guère de leur attribuer une origine pélasgique. C'est cependant celle qu'on s'accorde généralement à leur assigner : c'est-à-dire qu'ils seraient les frères aînés, et très aînés, des Hellènes, dont ils se distinguent profondément par le caractère. Le caractère des Pélasges, en effet, est personnifié dans celui d'Achille, aux violentes colères, prompt à la haine comme à l'amitié, d'une bravoure impétueuse, haïssant comme les portes de l'enfer celui dont la bouche exprime un sentiment et qui en cache un autre au fond de son cœur ; celui des Hellènes, au contraire, revit dans le personnage d'Ulysse, aux paroles douces et flatteuses, au courage prudent et réfléchi, qui ne perd jamais de vue ses intérêts, échangeant ses armes de la valeur de six bœufs contre celles de Glaucus, qui en valent soixante-dix, n'oubliant pas, avant de mettre à mort les prétendants à la main de sa femme, de recommander à Pénélope de leur soutirer de riches présents, enfin que Minerve félicite d'être sans égal dans l'art de duper les hommes par de belles paroles. Les Hellènes modernes sont bien les descendants d'Ulysse sur ce point ; les Albanais, quoiqu'ils soient un peu hellénisés par le contact prolongé de l'autre race, reproduisent au contraire les traits principaux du caractère pélasgique. Ils sont les égaux des Grecs pour les aptitudes maritimes et commerciales, et, de plus, savent se résigner au patient labeur de l'agriculture. On les reconnaît à leur petite taille, à leur visage aplati, à leurs traits rudes, à leur nez aplati, à leur barbe, à leurs cheveux et à leurs yeux noirs, à leur démarche pesante, qu'alourdissent encore leurs larges grègues aux plis flottants ; la pureté de leur race est évidemment altérée par le mélange de sang slave, au point que M. About a cru pouvoir leur attribuer cette origine (*La Grèce contemporaine*, 3e édition, p. 39). Ils habitent la Béotie et l'Attique dans la Grèce continentale, l'Argolide dans le Péloponnèse, le Sud de l'Eubée, dans les îles, mais mélangés avec les Grecs proprement dits ; les îles de Poros, l'ancienne Calaurie, célèbre par la mort de Démosthène, et surtout d'Hydra, ont une population entièrement albanaise.

Ils ne le cèdent nullement aux Hellènes en patriotisme : l'héroïsme de Scanderbeg au temps de Mahomet II, l'exemple des Souliotes, qui se firent exterminer jusqu'au dernier par le féroce Ali-Paha, un Albanais aussi, le suicide sublime de leurs femmes, les exploits des Botzaris, de Mioaulis, des Tombazis — j'en passe et des meilleurs — ont montré ce que les Albanais sont capables de faire et de souffrir pour la liberté. Mais cependant je ne puis leur laisser la gloire d'avoir donné à la Grèce le plus héroïque de ses défenseurs, Constantin Canaris,

Mais le bon Canaris, dont un brûlant sillon
Suit la barque hardie
Sur les vaisseaux qu'il prend, comme son pavillon,
Arbore l'incendie.

C'est une erreur qu'a contribué à répandre en France M. Victor Hugo, par le vers inséré dans celle de ses *Orientales* qu'il a consacrée à la gloire de Canaris :

Adieu, fière patrie, Hydra, Sparte nouvelle.

Hydra est, comme nous l'avons vu, une ville albanaise, assez riche en gloires pour ne point usurper celle d'avoir été la patrie de Canaris : c'est à Psara, île tout-à-fait hellénique, mais restée, comme nous l'avons dit, au pouvoir des Turcs, que revient cet honneur.

Ces deux races ont formé l'immense majorité du peuple grec. Je n'ai pas à vous exposer ici les mille jugements divers et souvent contradictoires qu'on a portés sur lui. Vous avez tous présent à la mémoire le livre de M. About, *La Grèce contemporaine ;* je ne vous en parlerai que pour vous prier de le relire, croyant ne vous imposer par là qu'une corvée en somme très acceptable, sauf pour les gens graves qui n'admettent pas qu'on puisse dire la vérité en riant, et n'acceptent la science qu'assaisonnée d'une dose suffisante de pédantisme et d'ennui. Mais je vous conseille de le lire avec attention, sans vous en tenir à ces anecdotes piquantes dont il est semé, à ces initiales très transparentes, surtout pour qui a habité le pays, aux épigrammes qui sont toujours plus amusantes à lire que les éloges sincères donnés par l'auteur aux éminentes qualités des Grecs, à leur bon sens et leur raison profonde, leur passion pour l'indépendance et l'égalité, leur ardeur pour l'instruction, leur orgueil patriotique, leur amour de la famille, leur économie, leur sobriété, etc., etc., etc. Les Grecs, dit-il encore, sont ma-

lades, mais ils ne sont point incurables. Leurs qualités sont bien à eux, leurs défauts tiennent à leur gouvernement et à leur administration.

Est-ce là le langage d'un détracteur systématique, d'un insulteur de parti-pris, ou d'un ami sincère ? Et quant à leurs défauts, n'en fait-il pas remonter la responsabilité, non au peuple grec lui-même, mais à la position misérable où l'a maintenue une diplomatie à courte vue, à la cour ridicule et au gouvernement famélique, corrompu et rapace qu'elle lui avait imposés ? Et plaise au ciel que nous sachions prendre notre part de ces vérités, au lieu d'attendre encore les leçons du malheur, qui, comme le disait le président d'une distribution des prix à notre vieux lycée Charlemagne, punit toujours sans exemption !

Mais je continue à énumérer les différentes populations de la Grèce. Toujours en 1870, elle comptait 30,000 habitants de nationalités diverses, Turcs, Français, Italiens, surtout Vénitiens. Les Turcs étaient jadis assez nombreux dans l'île d'Eubée, mais les insultes et les vexations qui leur ont été infligées par les Grecs, désireux de venger quatre siècles d'oppression et d'avanies, leur ont fait quitter le pays. L'on peut juger du petit nombre de ceux qui sont restés par le chiffre officiel des mahométans, qui n'est que de 917.

Les Français appartiennent généralement à des familles nobles, mais pauvres, qui sont restées établies dans les Cyclades, surtout à Naxos, depuis l'époque des croisades et de l'empire latin. Ils se distinguent par leur caractère hospitalier, leur probité irréprochable et leur attachement sincère à la foi catholique.

Et à propos des sujets français résidant en Grèce, permettez-moi de donner ici le souvenir le plus reconnaissant et le plus respectueux aux Lazaristes et aux sœurs de St-Vincent de Paul, de la mission de Santorin, en exprimant mes regrets de n'avoir pas le temps de vous dire quel cordial accueil nous en avons reçu, mon camarade Gorceix et moi, pendant les quatre mois qu'ont duré nos fouilles préhistoriques, ce qu'ils accomplissent pour l'éducation des enfants et le soin des malades, sans distinction de culte, comment enfin ils font, par leur charité et leur dévouement, bénir et respecter autour d'eux le nom de la France !

On trouve encore en Grèce quelques Maltais, employés comme hommes de peine et portefaix ; des Italiens, mêlés de Grecs, dans l'île d'Andros, population douce et hospitalière, adonnée exclusivement à la navigation ; mais surtout des Vénitiens dans les sept îles Ioniennes, excepté Cérigo, l'ancienne Cythère, qui est entièrement hellénique. Les *Hephtanisii* ou habitants des Sept-Iles, comme on les appelle, ont

été façonnés à l'ordre et à l'obéissance par l'ombrageuse domination de Venise, et surtout par l'administration anglaise, qui s'est montrée là comme partout orgueilleuse et sévère, mais y a exercé ce qu'on pourrait appeler un despotisme éclairé, traitant les Grecs comme une race inférieure, comme de grands enfants intelligents, mais paresseux et indisciplinés, les habituant à avoir une bonne police, de bonnes finances et de magnifiques travaux publics, à être gouvernés, en un mot. Grâce à elle, les îles Ioniennes sont devenues pour la Grèce une pépinière d'hommes d'État et d'administrateurs à peu près sérieux, et l'on a accusé souvent le roi Georges de montrer pour les Hephtanisii la même partialité que le roi Othon avait pour les Bavarois. Ajoutons, du reste, que cette préférence est en partie justifiée par leurs qualités aimables et solides, parmi lesquelles je compterai une vive sympathie pour la France. Les Hephtanisii, du moins ceux que j'ai connus à Athènes, où le gouvernement du roi Georges les a attirés en assez grand nombre, parlent notre langue avec une telle perfection, que je ne songeais même pas à m'en étonner, mais je me surprenais souvent à admirer la façon dont ils parlaient le grec et l'italien, oubliant que cette dernière langue est leur langue maternelle.

En effet, dans les Sept-Iles, excepté à Cérigo, l'on parle italien ; les Hephtanisii ont des Italiens le caractère ardent et passionné ; aussi, tandis qu'on compte à peine dix aliénés dans tout le reste de la Grèce, c'est un préjugé populaire à Corfou que dans chaque maison noble, il doit se trouver un fou. Le suicide, extrêmement rare parmi le Hellènes, est assez commun chez les Hephtanisii : c'est à Zante que naquit, d'un père vénitien il est vrai, mais d'une mère grecque, le poëte Ugo Foscolo, le créateur du type immortalisé par Gœthe, de Werther, le suicidé par désespoir d'amour.

Les Hephtanisii se distinguent aussi par le sentiment musical, tandis que les Grecs chantent du nez des mélodies à porter le diable en terre ; ils déploient à tout propos la gaîté exhubérante des Napolitains ou des Vénitiens, tandis que les Grecs gardent toujours, au milieu de leurs ébats les plus folâtres, un air de gravité, et semblent s'amuser, comme les Anglais, en dedans.

Enfin, pour revenir à nos moutons, c'est-à-dire aux brigands dont j'ai à vous parler et que nous avons jusqu'ici moins perdu de vue qu'il ne semble, il est encore une population portée sur le recensement de 1870 pour 1,217 habitants, mais qui est bien plus nombreuse en réalité, et qui surtout tient dans le royaume de Grèce une place bien plus

importante que ne le ferait supposer ce chiffre minime : ce sont les Macédo-Valaques, ainsi nommés de leur origine, descendants des colons romains établis dans la Dacie par Trajan et que l'empereur Aurélien, en 274, lorsqu'il ramena derrière le Danube la frontière de l'Empire, transporta en Macédoine, aux environs de Sardique, aujourd'hui Sofia, en Bulgarie. De là ils se répandirent dans les vallées du Pinde et de l'Olympe, où ils retournèrent presque à l'état sauvage ; ils sont au nombre de 650,000, dont une très faible partie habite sur l'ancien territoire grec, près des sources de l'Aspro-Potamo, l'ancien Achéloüs. On les nomme aussi *Koutzo-Valaques*, ou *Valaques boîteux*, comme qui dirait demi-Valaques, ou *Zinzares*, à cause de la façon dont ils zézaient la langue roumaine, prononçant *zinz* le mot *tchinch*, qui veut dire *cinq*. Ils sont nomades, et ne connaissent qu'une profession, celle de bergers : les Grecs n'ont qu'un mot pour désigner un berger et un Valaque. *Vlachopimen*. Ce sont eux qu'on voit à Athènes arrivant par bandes lors de la Semaine-Sainte, portant, comme le bon pasteur de l'Évangile, un agneau autour de leur cou, le vendant aux Grecs désireux de fêter la *lambri* ou la *brillante*, le jour de Pâques, en mangeant un agneau à la pallicare, et l'égorgeant sur place, cumulant ainsi les deux métiers de berger et de boucher ambulant. Ils se retirent pendant une partie de l'année dans les montagnes, où ils vivent solitaires et farouches, dépourvus des premiers éléments de l'instruction, et même d'état-civil ; on ne sait, et le plus souvent ils ignorent eux-mêmes s'ils sont sujets du roi Georges ou du sultan. Ils se distinguent par leur taille haute et dégagée, par leur visage allongé, leurs cheveux blonds ou noirs qui sont bouclés sans être crêpus. Ils sont revêtus, comme les pâtres à peu près sauvages de l'Espagne et de l'Italie, d'un grand manteau brun, et portent un bonnet en peau de mouton. Ils s'en vont, parcourant la Grèce continentale jusqu'au cap Sunium et à l'isthme de Corinthe, à travers les campagnes et les forêts dévastées par les incendies qu'ils allument sans cesse pour faire de l'herbe, menant leurs moutons par grands troupeaux, sous la garde de chiens qui ressemblent plus à des bêtes féroces qu'à nos débonnaires chiens de berger, et dont on ne saurait trop se garder, d'autant plus que leurs maîtres, au lieu de les retenir, les excitent plutôt contre les étrangers. Permettez de vous citer à ce sujet un petit souvenir personnel : en compagnie de mon ami Charles Bigot, qui a depuis conquis une brillante renommée comme rédacteur du *XIXe Siècle* et comme auteur du *Petit Français*, un livre brûlant du plus pur patriotisme et que

l'Académie s'est fait l'honneur de couronner, je revenais du Pirée où j'avais passé la soirée ; il pouvait être deux heures du matin environ, la lune brillait de tout son éclat, quand nous vîmes au bord de la route trois horribles chiens, qui, non contents d'aboyer à tue-tête, nous menaçaient de leurs crocs pointus, avec des intentions évidemment hostiles. « Mais c'est que ce ne sont pas de petits chiens ! » répétait Bigot, et moi, trouvant dur et injuste de subir le sort d'Actéon sans l'avoir mérité par ses torts envers une déesse, j'armais déjà mon revolver, quand Bigot, moins novice et plus prudent, m'arrêta en me disant : « Prends garde de nous mettre sur les bras leurs maîtres aussi. » Je me rappelais trop tard les recommandations qu'on fait aux étrangers, de mettre des pierres dans les poches de leur pardessus de soirée, ces engins inspirant aux chiens une terreur superstitieuse ; alors Bigot, avec le plus grand sangfroid, se mit à faire le geste de ramasser à terre une pierre absente et de la leur lancer à tour de bras. Cette manœuvre suffit pour décider la retraite de l'ennemi, et nous restâmes maîtres du champ de bataille, sans avoir eu d'autre mal que la peur, moi du moins, car Bigot, lui, ne se départit pas un instant de son imperturbable gaîté.

Les Valaques ou Zinzares, et non les Grecs ou les Albanais — du moins les Grecs l'affirment et les Albanais ne les démentent pas — sont les auteurs des actes de brigandage qui occupaient déjà l'attention publique, lorsqu'elle fut violemment émue par la sanglante tragédie dont le nœud eut lieu à Pikermi, la principale péripétie à Oropos, et le dénouement sur la place publique d'Athènes. Déjà, du temps de Polybe, on reprochait aux Étoliens, leurs voisins, d'avoir un médiocre respect pour la propriété et la vie des voyageurs : « Vous ôteriez plutôt l'Étolie de l'Étolie, répondirent-ils, que d'empêcher nos brigandages. » Dans les temps modernes, on s'habitua à désigner du nom de *Klephtes*, *voleurs*, ces proscrits qui, semblables aux compagnons de Robin-Hood et aux bandits de la Corse, fuyaient dans les montagnes l'odieux despotisme des Turcs, et y vivaient de rapines ; on cessa d'avoir de la répugnance pour les exploits de ces héros, célébrés dans les chants populaires, dont quelques-uns mêlèrent des actes inspirés par le patriotisme le plus pur à des prouesses de coupe-jarret. Comme il arrive toujours en pareil cas, le peuple grec, enclin à pratiquer la morale lacédémonienne, qui déclarait non-seulement excusable, mais même louable, le vol adroitement exécuté, s'enthousiasma pour les héros de grand chemin, et la longue anarchie qui régna dans le pays, les fit éclore par centaines.

Le roman de M. Edmond About, le *Roi des montagnes*, excita vivement la curiosité du public français, mais il avait le tort de raconter des faits qui passèrent pour incroyables et invraisemblables partout, excepté en Grèce. « Athénien, mon bel ami, répondait l'auteur à son correspondant d'Athènes qui signait du nom significatif de Pseftis Patriotis, *menteur patriote*, les histoires les plus vraies ne sont pas celles qui sont arrivées. »

Enfin, au commencement de l'année 1870, une bande de brigands, commandée par les frères Arvanitakis, nom par lequel les Grecs désignent les Albanais, mais qui ne prouve nullement l'origine albanaise de ces chefs, fut signalée comme ayant passé la frontière turque près de Lamia, chef-lieu du nome de Phthiotide et Phocide, le 18 janvier. Averti par dépêche télégraphique, le ministre de l'intérieur, M. Zaïmis, envoya à sa poursuite des troupes, qui prirent trois de ces bandits, mais ne purent empêcher leurs compagnons de gagner le Parnès, la montagne voisine d'Athènes, précisément celle que M. About a choisie pour théâtre des exploits de son Hadji-Stavros. Là, ils disparurent pendant quelque temps ; on cessait même d'en parler ; nous partîmes Gorceix et moi pour Santorin, où, à quelques semaines de là, vinrent le roi et la reine, faisant avec quelques ministres, une tournée dans les Cyclades.

Un matin, Gorceix entra brusquement dans la chambre que j'occupais au couvent des Lazaristes, en me disant : « Tu ne sais pas ? Les brigands ont encore fait des leurs en Attique ; ils ont arrêté des voyageurs anglais, et de Boyl, que nous connaissons, est au nombre des prisonniers. Le roi, aussitôt la nouvelle reçue, vient de partir pour le Pirée. » — « Ah ! les maladroits, m'écriai-je, en parlant des brigands, de s'être attaqués à des Anglais ; ils vont mettre à leurs trousses toute la diplomatie : que ne se sont-ils adressés plutôt à des Français ? on les laisserait bien tranquilles dans leurs montagnes. »

Je m'accuse ici d'avoir laissé échapper des paroles peu patriotiques, je m'en accuse d'autant plus hautement, qu'elles furent bien démenties par l'énergie dont fit preuve notre ministre plénipotentiaire, M. le baron Baude, qui depuis a représenté la France auprès du Saint-Siège ; il prit en main la conduite de l'affaire, et au contraire, l'opinion publique accusa par la suite M. Erskine, le ministre d'Angleterre, de l'avoir menée avec un peu trop de mollesse.

Que s'était-il donc passé aux environs d'Athènes ? Voici la vérité, vaguement entrevue d'abord au milieu des récits les plus contra-

dictoires, éclaircie ensuite, grâce aux dépositions des victimes échappées, en trop petit nombre, à la catastrophe, et aux aveux des brigands.

Le 19 avril 1870, une caravane de touristes partit le matin d'Athènes, pour visiter le champ de bataille de Marathon, situé à sept heures environ de chemin ; on devait revenir en contournant au midi le Pentélique, montagne de l'Attique célèbre par ses carrières de marbre blanc, qui borne si magnifiquement au N.-E. l'horizon d'Athènes, semblable à un aigle aux aîles déployées ou au fronton d'un temple. Les voyageurs étaient au nombre de sept : lord et lady Muncaster, Herbert, secrétaire de la légation britannique, M. et Mme Lloyd, Vyner, parent de lord Grey et de lord Ripon, enfin le comte de Boyl, secrétaire de la légation italienne, le seul que je connusse un peu, l'ayant rencontré l'hiver précédent à la légation de Turquie, dans la maison, hospitalière entre toutes, de M. Photiadis-Bey. J'avais été frappé de son air de tristesse, contrastant avec son âge — il avait vingt-cinq ans à peine — l'on m'avait appris que cette mélancolie avait pour cause la perte récente de ses parents, et qu'il avait su se faire autant d'amis que de connaissances dans le monde diplomatique. Les touristes partirent donc, dans deux voitures, précédées d'un peloton de gendarmerie ; cette précaution était recommandée aux voyageurs, et moi-même, l'automne précédent, parcourant avec quelques compagnons l'Argolide, la Corinthie et la Mégaride, où cependant le danger était bien moindre qu'aux environs d'Athènes, je n'avais pu me dispenser d'accepter une escorte semblable.

La caravane revenait joyeuse, après avoir visité le champ de bataille de Marathon ; elle arriva aux environs de Pikermi, endroit célèbre dans le monde savant par son gisement de fossiles tertiaires, un des plus riches qui existent, et rendu célèbre par les beaux travaux de M. Albert Gauldry. Comme les deux voitures, toujours escortées du peloton de gendarmes, franchissaient sur un pont le lit desséché d'un torrent, tout-à-coup une fusillade éclata, tuant des gendarmes qui galopaient en avant de la première voiture ; alors s'élançant de dessous le pont où ils se tenaient cachés, une vingtaine d'hommes à mine plus que suspecte se jetèrent à la bride des chevaux, et, pendant que les gendarmes s'enfuyaient dans la direction d'Athènes, firent descendre de voiture les touristes et les emmenèrent en toute hâte dans les bois du Pentélique.

La nouvelle de cette arrestation produisit dans Athènes une pro-

fonde stupeur : déjà, rappelant le souvenir du *Roi des montagnes*, la colonie étrangère accusait les gendarmes de complicité avec les brigands, mais la mort des deux malheureux qui avaient succombé dans le guet-apens servait de justification à leurs camarades, sinon à leurs chefs.

Les brigands, comme on l'a su depuis, étaient partis de Vylia, l'ancienne Idyllia, dans le Cithéron, sur la route de Thèbes, avaient parcouru 64 kilomètres ou 16 lieues dans la nuit, pour venir s'embusquer au matin sous le pont de Pikermi. On sut dès le lendemain à quelles conditions ils consentiraient à relâcher leurs prisonniers. Ils renvoyèrent immédiatement, et avant d'exiger aucune rançon, les deux dames, lady Muncaster et Mme Lloyd. Je dois dire à ce propos que, à part le respect dû à l'âge de lady Muncaster, elles n'avaient rien à craindre : un préjugé populaire, heureux celui-là, avait cours et a cours encore parmi les brigands : toute insulte à l'honneur d'une femme doit être infailliblement punie de mort à la première escarmouche que les coupables engageront avec les gendarmes ou les soldats. Les deux captives délivrées apportaient les propositions des brigands : ils exigeaient 25,000 livre sterlings ou 625,000 francs, payables *en or anglais*, car tout le numéraire circulant dans le royaume de Grèce n'eût peut-être pas suffi pour payer le quart de cette somme. Les conditions étaient, il faut en convenir, modérées, si l'on considère la qualité des prisonniers, la fortune de la plupart d'entre eux, et la situation où se trouvait le gouvernement grec, obligé de payer la rançon des voyageurs étrangers qu'il avait été impuissant à protéger. Ce n'était donc là qu'une aventure assez vulgaire dans les annales du brigandage, quand, le surlendemain, surgit une complication nouvelle.

On vit arriver à Athènes lord Muncaster, que les brigands avaient aussi relâché sans rançon à condition qu'il leur servirait de parlementaire : ils exigeaient, cette fois l'amnistie ; au lieu de la permission tacite que M. Zaïmis était tout disposé à leur accorder de quitter le royaume avec leur rançon, et d'aller en paix se faire pendre ailleurs, ils voulaient leur grâce pleine et entière, avec le droit de séjourner impunément et impudemment en Grèce, partout où il leur plairait. Le coup partait évidemment de plus haut et cachait une intrigue politique que je vais essayer de vous débrouiller, sans oser cependant trop espérer d'y réussir.

En Grèce, il n'y a pas de partis politiques véritables, il n'y a que des intérêts, prenant pour drapeau le nom d'un homme d'État ou soi-disant tel : j'ai vu se succéder au pouvoir MM. Bulgaris, Coumoundouros, Zaïmis, Trikoupis, etc., etc., sans qu'on ait jamais su m'expliquer en quoi différait leur programme politique, s'ils étaint conservateurs ou libéraux, partisans de la paix ou de la guerre, de l'alliance française ou de l'alliance russe ; mais ce que j'ai parfaitement compris et que les Grecs comprennent mieux encore, c'est qu'à chaque ministre qui tombe du pouvoir ou y arrive, à chaque député élu ou black-boulé, se rattache toute une clientèle d'employés, grands et petits, et cela dans un pays où un quart peut-être de la population ne connaît point d'autres ressources que les fonctions publiques, qui sont toutes, bien entendu, salariées. Il s'en suit que presque tous les Grecs s'intéressent vivement aux affaires publiques, qui représentent pour eux, non des principes, je le répète, mais des intérêts, d'autant plus que chaque nouveau ministère, comme il arrive en Amérique et peut-être dans un pays qui nous touche de plus près, a soin de faire place nette et de caser toutes ses créatures, appliquant l'axiôme des Yankees : « Aux vainqueurs les dépouilles. » Donc, il y a en moyenne trois ou quatre mécontents pour un satisfait ; de là les fréquents changements de ministère. Permettez-moi de vous en citer comme preuve un souvenir personnel : vers la fin de 1869, nous reçûmes à l'école française la visite de M. Duruy, qui venait alors de quitter le ministère de l'instruction publique, et arrivait à Athènes environné de ce prestige qui, assurait-on, manquait un peu à son successeur, l'honorable M. Bourbeau : — Ce monsieur, me demanda notre domestique, le légendaire Pétros, a donc été ministre en France ? — Oui, Pétros. — Et combien de fois l'a-t-il été ? — Une seule fois, Pétros. — Une moue dédaigneuse accueillit cette révélation, puis il reprit : — Et combien de jours est-il resté au ministère ? — Six ans, Pétros. Et après m'avoir donné le spectacle dont jouit M. Victor Hugo à Worms, d'un *Ah!* méprisant, suivi d'un *Oh!* admiratif, il me jeta un regard plein de tristesse, me reprochant par son silence d'abuser de l'ignorance du pauvre monde pour lui conter des bourdes aussi invraisemblables.

On comprend donc l'immense intérêt qu'ont et ministres et députés, à se faire une clientèle aussi nombreuse et aussi dévouée que possible ; pour cela, rien ne leur coûte, et c'est ainsi qu'en Grèce le brigandage est devenu un instrument de règne, comme dit Tacite en parlant de l'empoisonneuse Locuste, une des institutions fondamentales du gou-

vernement, une des bases de la société. Tout homme influent — il y a des exceptions,

Il en est jusqu'à trois que je pourrais citer.

a, ou du moins avait sous ses ordres une bande de malandrins, et s'en servait pour maintenir son prestige dans sa province. Par quels moyens ? Par l'intimidation d'abord, et vous pouvez vous faire une idée exacte des procédés qu'ils emploient, en lisant le *Nabab*, de M. Alphonse Daudet, et en voyant comment les choses se passent en Corse, à propos des élections. Mais c'est là l'enfance de l'art, et les Grecs ne sont pas gens à se laisser devancer par personne dans la voie du progrès.

J'emprunte à la *Grèce contemporaine*, de M. About, le passage suivant, qui vous dira mieux que je ne saurais le faire, à quel point de raffinement ils ont poussé l'art d'appliquer le brigandage à la politique :

« Veut-on renverser un ministère ? On organise une bande ; on brûle vingt ou trente villages de Béotie ou de Phthiotide, le tout sans bouger d'Athènes. Lorsqu'on apprend que les coups sont portés, on monte à la tribune et l'on s'écrie : « Jusques à quand, Athéniens, » souffrirez-vous un ministère incapable, qui laisse brûler les villages, » etc. » (p. 359.)

Dans l'affaire de Marathon, c'était mieux encore. Les bandits, ou plutôt ceux qui leur avaient soufflé pour mot d'ordre d'exiger l'amnistie, mettaient le ministère dans un cruel embarras : ils l'obligeaient, en effet, ou, en accordant l'amnistie, de soulever l'indignation de toute l'Europe par la scandaleuse impunité dont jouiraient les coupables, ou, en la refusant, de risquer la vie des prisonniers restés aux mains des brigands, imprudence dont la diplomatie, et en particulier la diplomatie anglaise, ne pouvait manquer de demander au gouvernement grec un compte sévère.

Bientôt on accusa tout haut de cet odieux calcul le ministre de la guerre, le général Soutzo, alors en dissentiment avec ses collègues. On dénonça les intelligences que ses fermiers avaient ouvertement entretenues avec les brigands, leur accordant l'hospitalité, leur fournissant des vivres, des vêtements, même des armes et des munitions, les renseignant même, dit-on, sur les voyageurs qui devaient traverser le pays. Le général Soutzo monta à la tribune pour se défendre de toute complicité personnelle avec les brigands, et pour excuser ses fermiers, qui, disaient-ils, ne leur avaient donné tout cela que contraints

et forcés, vu l'impuissance avouée du gouvernement à les protéger contre les vengeances en cas de refus. Enfin, le corps diplomatique, et en tête M. le baron Baude, qui prit l'affaire en main malgré la nationalité des captifs, obtint du général Soutzo qu'il suspendrait toute poursuite pour permettre de continuer les négociations.

On vit alors, pendant les premiers jours de mai, — je fus privé de ce spectacle, étant encore retenu à Santorin par nos fouilles — passer et repasser en plein jour, sous les fenêtres de l'École française, devant le palais du roi, et traverser toute la ville, les faces patibulaires et les haillons déguenillés des émissaires de ces coupe-jarrets, venant traiter de puissance à puissance avec un gouvernement soi-disant civilisé ; nous ne prévoyions pas alors qu'avant un an nous étions destinés à voir, sans quitter notre pays, des choses plus extraordinaires encore. Ils apportaient, en même temps que les propositions faites par leurs chefs, des lettres des prisonniers, qui menaient une existence fort tolérable dans le camp retranché du Pentélique, et recommandaient surtout qu'on ne tentât rien pour les délivrer de force, leurs gardiens étant bien résolus à les massacrer à la moindre apparence de danger.

Je me souviendrai toujours du fou rire qui me prit, lisant à l'étude du soir, à l'institution Massin — en contrebande, cela va sans dire — le *Roi des montagnes*, et attira sur moi la foudre vengeresse sous la forme d'une privation de sortie bien méritée : j'étais arrivé à ce passage où Hermann Schulze entend pendant la nuit nasiller les prières de la liturgie grecque, et voit Hadji-Stravros occupé à les réciter gravement, en compagnie du *papas ;* Hadji-Stavros avait été sacré *anagnoste* ou *lecteur*, et avait reçu un des ordres mineurs de l'église grecque. Eh bien, les plus fantastiques imaginations du romancier sont égalées, sinon surpassées, par la réalité. Les prisonniers racontaient que le jour des Rameaux, les brigands avaient assisté pieusement à la messe dite par le *papas* d'un village voisin, et qu'ils avaient partagé avec eux les rameaux bénits, qui, dans tout l'Orient, sont faits avec des palmes tressées, de manière à reproduire à peu près la forme des instruments de la Passion !

Cependant les pourparlers continuaient toujours, au milieu des angoisses des captifs, de leurs familles, de leurs amis, de l'Europe entière, qui suivait avec une impatiente curiosité les péripéties du drame. Une faute, peut-être volontaire, du général Soutzo, vint hâter le dénouement. Désireux d'en finir avec cette situation intolérable, craignant peut-être des révélations compromettantes pour lui, qui pou-

vaient dévoiler ses secrètes pensées, il résolut tout-à-coup de faire marcher des troupes, qui cerneraient le Pentélique, pendant qu'une frégate de la marine grecque, la *Plistavra*, croiserait devant Oropos, sur le canal d'Eubée, prête à arrêter les brigands, s'ils tentaient de s'échapper par les plaines de la Béotie, ou à accueillir leurs prisonniers fugitifs, s'ils parvenaient à s'évader. Ce plan était parfaitement absurde, étant données les dispositions des brigands à l'égard de leurs captifs ; si manifestement absurde, qu'on accusa, après la catastrophe, le général Soutzo de l'avoir conçu de parti-pris, pour la précipiter.

A la première alarme les brigands s'enfuirent en toute hâte du Pentélique, que l'on avait négligé — était-ce encore avec préméditation ? — de cerner du côté du Nord. Emmenant avec eux leurs prisonniers accablés de fatigue, et les forçant à marcher en leur passant des branches d'épines autour du cou, ils gagnèrent le Parnès, et redescendirent du côté d'Oropos, dans la plaine de l'Asope. C'était le 21 avril. On a retrouvé depuis le carnet où de Boyl avait consigné ses dernières pensées, et qui se terminait par ces mots : « Je vois des soldats qui viennent à notre secours ; nous sommes perdus ! » Et il tomba, sous les yeux des soldats qu'avait débarqués la *Plistavra*, haché à coups de *palla*, sorte de grand couteias dont étaient armés les brigands, et avec lui Vyner, Lloyd et Herbert. Les soldats s'élancèrent à la poursuite des assassins, en prirent quatre, en tuèrent sept, mais une dizaine à peu près s'échappèrent dans les défilés du Cithéron.

La nouvelle de leur mort transporta d'indignation toute la colonie étrangère, et frappa de stupeur tous les Grecs, comme si chacun se sentît coupable. Je me rappelle un dithyrambe qui parut dans un journal grec, où le poète trouva des accents indignés qui me parurent assez bien exprimer la colère de tous : « Que la malédiction d'un peuple » vous accable, s'écriait-il ; qu'elle pèse sur vous comme une mon- » tagne ! » Et l'on sentait que l'existence même de la Grèce, comme nation indépendante, pouvait être remise en question ; l'Angleterre, surtout, qui a toujours vu d'un œil jaloux la prospérité du commerce maritime de la Grèce, prêtait l'oreille au parti antihellénique qui proposait de la rayer de la liste des États européens par une occupation militaire permanente.

Le 23 avril eurent lieu à l'église protestante d'Athènes les funérailles de Lloyd et de Herbert, le 25, à l'église catholique, celles de Vyner et de Boyl, dont les cadavres avaient été ramenés au Pirée sur la *Plista-*

vra. On leur rendit, comme pour donner à la funèbre cérémonie le caractère d'un deuil national, les honneurs militaires.

Le roi et la reine y assistaient avec les ministres et toute la cour, et le corps diplomatique, et toute la colonie étrangère, et une foule plongée dans la douleur la plus sincère. Ce fut en présence de toute cette assemblée que le baron Baude, apercevant le général Soutzo, et ne pouvant contenir son indignation, s'écria : « Monsieur, votre présence ici est un scandale ! »

Le général Soutzo donna sa démission de ministre de la guerre. L'Angleterre réclama d'abord une indemnité pour les familles des victimes et exigea que des commissaires nommés par elle assistassent au procès des brigands et prissent part à l'interrogatoire des accusés et des témoins pendant l'instruction, pour bien faire la lumière sur toutes ces complicités dont on accusait de hauts personnages. Aucun de ceux ci ne fut sérieusement compromis : tous dégagèrent leur responsabilité en répétant les explications que le général Soutzo avait données à la tribune. Quant aux obscurs malfaiteurs qui avaient eu la maladresse de se laisser prendre, au nombre de quatre, vous vous le rappelez, et auxquels on joignit les trois qui s'étaient laissé prendre à la fin de janvier, dans la poursuite depuis les environs de Lamia jusqu'au Parnès, ce qui en fit sept en tout, leur affaire était aussi claire que possible. Un matin l'échafaud se dressa sur les bords de l'Ilissus, au pied des colonnes du temple de Jupiter Olympien ; mais on ne vit pas se renouveler une fois de plus l'abominable tragédie racontée par M. About en ces termes :

« L'échafaud est à hauteur d'homme, et l'horreur du spectacle s'en accroît. Il semble aux regardants qu'ils n'auraient qu'à étendre la main pour arrêter le couteau, et ils se sentent complices du sang répandu. Mais ce qui ajoute le plus à l'intérêt de cette tragédie légale, c'est que le patient défend sa vie. La loi ordonne qu'il marche librement au supplice et que ses mains ne soient pas enchaînées. Or, la plupart des condamnés, brigands de leur état, sont des hommes vigoureux qui ne manquent jamais d'engager une lutte avec le bourreau. »

Ce que M. About n'ajoute pas, et qui m'a été affirmé à plusieurs reprises par des Grecs dignes de foi— il y en a, je vous assure — c'est qu'un préjugé populaire attribue ce respect suprême de la loi pour la liberté humaine, à ce qu'elle donne le droit à chaque condamné de racheter sa vie par cette lutte désespérée avec le bourreau, à condition, si la victoire reste au condamné, de remplacer le vaincu dans ses fonc-

tions d'exécuteur des hautes œuvres, jusqu'à ce que le vainqueur succombe à son tour dans une lutte semblable.

« Une exécution, ajoute M. About, commence donc par un duel où la justice a toujours le dessus, car elle est armée d'un long poignard. »

« Lorsque le condamné a reçu huit ou dix blessures et perdu toutes ses forces avec tout son sang, il marche librement au supplice, et sa tête tombe. »

« Le peuple retourne à la ville en se demandant comment il pourrait bien faire pour assassiner le bourreau. C'est la moralité de cette tragédie. » (p. 239.)

Rien de pareil cette fois. Tout se passa correctement, à la française, et les sept têtes, exposées sur le lieu même du supplice, furent pendant plusieurs jours l'objet de la curiosité du beau monde d'Athènes.

Le crime expié, il fallait avant tout essayer d'empêcher le retour de semblables attentats. Comme l'écrivit dans la *Revue des Deux-Mondes* du 15 juin 1870, M. Emile Burnouf, directeur de l'École française d'Athènes, ce n'était pas en occupant militairement la Grèce qu'on pouvait remédier à la situation ; les montagnes de l'Acarnanie, de l'Etolie, de la Phocide, de la Béotie et de l'Attique, inaccessibles à des troupes indigènes, l'eussent été à plus forte raison pour des troupes étrangères. Il proposait donc de supprimer la vaine pâture, qui, ne rapportant à l'Etat qu'une somme insignifiante, livrait le pays aux dévastations continuelles des troupeaux et des bergers, empêchait le reboisement des montagnes, et maintenait dans son isolement farouche cette dangereuse population des Valaques, à laquelle appartenaient, comme le montrèrent les débats lors du drame sinistre de Marathon, presque tous les coupables. A ces causes permanentes de désordre que je vous ai exposées, il faut ajouter l'absence presque complète de routes, le tracé défectueux de la frontière qui séparait alors la Grèce de la Turquie, et qui, coupant les âpres vallées du Pinde et de l'Othrys, permettait aux bergers nomades d'échapper à la gendarmerie des deux pays. Vous connaissez par expérience les inconvénients d'être voisin d'une frontière, même quand elle est tracée au milieu d'un pays plat comme le nôtre, et abondamment pourvu de toutes les voies de communication, et quand elle est surveillée par deux polices aussi vigilantes que les polices française et belge. Supposez au contraire la frontière passant à travers des montagnes presque inaccessibles aux voyageurs paisibles, trop facilement franchissables aux malfaiteurs, séparant deux pays profondément hostiles l'un à l'autre, à tel point que souvent la sécurité

publique est sacrifiée aux haines nationales des kavas turcs et des chorophylakes grecs, et jugez si de telles conditions sont favorables au développement du brigandage.

Les nouvelles frontières que la Grèce a conquises sans coup férir en 1880, s'étendant à l'Ouest jusqu'au fleuve Arta, au Nord jusqu'au mont Olympe, présentent à peu près les mêmes dangers : elles lui imposent même une tâche plus difficile, celle de fixer au sol et de civiliser un plus grand nombre de Valaques nomades ; mais elles ont l'immense avantage d'ajouter à son empire presque toute la Thessalie, les riches plaines qu'arrose le Selymvrias, le Pénée des anciens, la célèbre vallée de Tempé et les côtes populeuses de la Magnésie; là réside une population presque tout entière hellénique, sauf quelques Turcs sur les bords du lac de Karla, mais qui se recommande, Grecs ou Turcs, par son activité industrieuse et son caractère paisible. La Grèce pourra, par cet accroissement, occuper en Europe une position plus digne des grands souvenirs qui se rattachent à son nom. Elle aura le moyen de donner une plus vive impulsion aux travaux publics, de percer l'isthme de Corinthe, de tracer des routes et des chemins de fer, qui, sans rien ôter au charme pittoresque de ces contrées, répandront partout la richesse, et, avec la richesse, l'instruction et le travail. Alors seulement, on pourra, à l'exemple du correspondant athénien de M About, le Pseftis Patriotis du *Roi des montagnes*, reléguer au rang des légendes du roi Thésée et des brigands exterminés par lui, les récits semblables à celui du drame de Marathon.

OUVRAGES REÇUS à la BIBLIOTHÈQUE de la SOCIÉTÉ

Pendant les 3me et 4me trimestres de 1884.

I.

Ouvrages de fond non périodiques.

(TROISIÈME TRIMESTRE DE 1884.)

148. *Voyages autour du Monde et Naufrages célèbres*. par le capitaine Gabriel Lafond de Luroy. — 8 vol. in-8° reliés en 4. Paris, Administration des librairies, 1884. — *Don de M. E. Nicolle.*

149. *De France à Sumatra*. — 1 vol. in-12. Paris, Oudin, 1884, par Brau de Saint-Paul Lias. — *Don de l'auteur.*

150. *Congrès national des Sociétés françaises de géographie*, *6me session*, Douai, août 1883. (Union géographique du Nord de la France.) — 1 vol. in-8°.

151. Société de géographie de Lisbonne. — *Expédition scientifique dans la Serra da Estrella, en 1881.* — Section d'archéologie et section de médecine. — 2 fascicules in-4°. Lisbonne, Imprimerie nationale, 1883.

152. *La voile, la vapeur et l'hélice* par Émile Leclercq. — In-18. Paris, Hachette, 1867.

153. *Guide du commandant de navire à vapeur*, par Aristide Vincent. — In-12. Paris. Carilian jeune, 1845.

154. *Considérations sur le personnel de la marine*, par Victor de Pampelonne. — In-12. Valence. Chenevier, 1864.

155. *An act to provide for the licensing and governement of the pilots*. — In-12. New-York, 1869.

156. *Conséquences pour le recrutement de la marine militaire de l'adoption du projet de loi sur la marine marchande.* — Autographie in-4°. Brest, 1866. (Capitaine Fouilloy.) — *Don de M. E. Nicolle.*

157. *Considérations sur le roulis des bâtiments.* — In-4° par J. Krantz. Lithogr Gabert à Toulon, 1866. — *Id.*

158. *Méthode de navigation, etc.*, par M. Bourgois. — In-8°. Paris, Arthus-Bertrand. (1864-1866.) — *Id.*

159. *Réflexions sur différents points de théorie du navire,* par A. Mottez. — In-8°. Toulon, Eug. Aurel, 1864. — *Id.*

160. *Note sur l'artillerie de la flotte cuirassée,* par V. Touchard. — In-12. Paris, E. Brière, 1864. — *Id.*

161. *Essai sur l'attaque et la défense des lignes de vaisseaux.* — In-8° par H. Penhoat. Paris, Guyot, 1860. — *Id.*

162. *La marine dans l'attaque des fortifications*, par Richild Grivel. — In-8°. Paris. Dumaine, 1856. — *Id.*

163. — *Observations sur les machines à vapeur dans la marine.* — In-8°. Paris, Arthus-Bertrand, 1868. — *Id.*

164. *Du roulis*, par A. Mottez. — In-12. Cherbourg, Ch. Feucardent, 1866. — *Id.*

165. — *Notes sur les navires cuirassés*, par E. Paris. — In-4°. Lithographie. Novembre 1863. — *Id.*

166. *Considérations sur le personnel et le matériel de la flotte.* — In-f°. Lithogr. Paris, capitaine Fouilloy, 1860. — *Id.*

167. *Décret sur l'institution des matelots timoniers.* (Ministère de la Marine.) — In-4°, 1860. — *Id.*

168. *Tableaux de population, de culture, de commerce et de navigation.* — 3 brochures in-8°. 1863, 1865 et 1866 (Ministère de la Marine et des Colonies, 1865, 1867, 1868. Imprimerie impériale. — *Id.*

169. *Brest, port maritime*, par Eymin et Doneaud, avec plan et gravures. — In-8°. Paris. (Extrait de la *Revue maritime.*) — *Id.*

170. *Les arsenaux maritimes de l'Angleterre.* — In-8°, 1861. (Extraits de la *Revue maritime.*) — *Id.*

171. *A propos du combat de Lissa*, vice-amiral Touchard, 1867. (Extraits de la *Revue maritime.*) — *Id.*

172. *Les États-Unis et la France*, par Édouard Laboulaye. — In-8. Paris, Dentu, 1862. — *Id.*

173. *Le Mexique illustré :* Malte-Brun et Gustave Doré. — gr. in-8°. Paris, Azur-Dutil, 1862. — *Id.*

174. *Percement de l'isthme de Panama*, par Henri Bionne. — In-8° Paris, Lacroix. 1862. — *Id.*

175. *Voyage d'exploration dans le Maroni. Guyane française*, par M. Vidal. (Extrait de la *Revue maritime*), 1862. — *Id.*

176. *Le Tonkin, colonie française*, par un diplomate. — In-8°. Paris, Denné, 1883. — *Id.*

177. *La Cochinchine française*, par Des Varannes. — In-8° (Extrait de la *Revue des Deux-Mondes*. 1868.) — *Id.*

178. *La Cochinchine française en 1864*, par Francis Garnier. Paris, Dentu, 1864. — *Id.*

179. *De la colonisation de la Cochinchine*, par Francis Garnier Paris, Challamel aîné, 1865. — *Id.*

180. *Note sur la pêche de la morue en Islande*, par Aug. Veron, 1859. (Extrait des *Annales de la marine.*) — *Id.*

181 *Description des fortifications de Paris*, par L. Vandevelde. — In-8°. Bruxelles, Guyot. 1870. — *Id.*

182. *L'Algérie devant le Sénat*, par le Dr A. Warnier. — In-8°. Paris. Dubuisson, 1863. — *Id.*

183. *Précis du droit des gens moderne de l'Europe.* — 2 vol. in 8° par G. de Martens. Paris, Aillaud, 1831. — *Id.*

184. *Législation et industrie*, par Bonnier. Roubaix, Béghin, 1871. — In-12. (Société d'Émulation de Roubaix. Extrait.) — *Id.*

185. *Exécution du grand canal du Nord. Note sur l'enquête.* — In 8° Lille, Danel, 1881. — *Id.*

186. *Notice sur les travaux scientifiques de M. Dupuy de Lôme.* — In-4°. Paris, Gauthier-Villars, 1866. — *Id.*

187. *Le Monquet*, mémoire en réplique. Valenciennes, 1858. — *Id.*

188. *Les travailleurs de la mer*, par Victor Hugo. New-York. Charles Lasalle, 1866. — *Id.*

189. *En Asie centrale*, par Gabriel Bonvalot, (carte et gravures). Plon (In-12.) Paris, 1884.

190. *Les ducs de Bar ou seigneurs et dames de Cassel*, par le Dr de Smyttère. Bar-le-Duc, 1884.

191. *Statistique de l'Enseignement primaire.* — In-4°. Paris, Imprimerie nationale, 1884.

192. *Rapport des Comités du génie civil, de la filature et du tissage sur la question de la diminution des heures de travail.* (Société Industrielle du Nord de la France.)

193. *Le Zaïre et les contrats de l'Association internationale*, par C. Magolhâes, officier de la marine portugaise. (Société de Lisbonne.) Lisbonne, 1884.

194. *Le Gulf stream*, par James Jackson. (Tiré à part de l'Associa-

tion française pour l'avancement des sciences.) — Congrès de Rouen, 1883.

195. *Expédition scientifique dans la Serra d'Estrella en 1881.* — Société de géographie de Lisbonne, section d'Ethnographie. — Relation de Luiz Feliciano Marrecas Ferreira (en portugais). — In-4°. Imprimerie nationale, 1883. — *Don de M. Nicolle.*

196. *Le Sénégal*, conférence faite à la Société de géographie de Berne, par le commandant Sever. — In-8°. Berne, 1884. — *Don de l'auteur.*

(QUATRIÈME TRIMESTRE DE 1884.)

197. *État de la Cochinchine française en 1882.* — In-4°. Saïgon, Imprimerie du Gouvernement, 1884. (Précédé d'un sommaire des principaux actes administratifs de l'année 1882.)

198. *Liberia apuntes historicos, geographicos y estadisticos*, par R. Monner Sans. — In-8°. Barcelone, 1884. — *Don de l'auteur.*

199. *Géographie militaire et maritime des colonies françaises*, par Recoing. — In-12. Paris, 1885. (Librairie militaire de L. Baudoin et Cie, avec carte séparée pour chaque colonie.)

200. *Relation d'un voyage dans l'Océan Indien*, par le Dr Léon Lacroix, secrétaire de la Société de géographie de Lille. (Extrait du *Bulletin.*) — In-8°, 1884.

201. *Météorologie du Soudan. — La saison sèche au port de Kita*, par le Dr Édouard Dupouy, médecin de marine. — In-8°. Paris, 1884. Berger, Lemault et Cie.

202. *The opening of China.* Six lettres réimprimées d'après le *Times*, par A. R Colquhoun, correspondant spécial du *Times* en Chine. s/date (1884). Londres. In-12. Field et Tuer.

203. *Principes généraux du cavalier arabe*, par le général Daumas. — In-24. Paris, Hachette, 1855. — *Don de M. de Grimbry.*

204. *Notes sur les débordements des fleuves et des rivières*, par A. Polonceau. — In-12. Paris, Mathias, quai Malaquet, 15, 1847. — *Don id.*

205. *Maintien de la Cour d'appel de Chambéry.* Mémoire des barreaux de Savoie. Chambéry, Chatelain, 1882. — *Don id.*

II.

Ouvrages périodiques.

70. *Les Alpes françaises.* Revue hebdomadaire des montagnes du Sud-Est. — Grenoble. — N° 2.

71. *Bulletin de la Société de Topographie de France.* Paris, 8me année, 1884. — N° 1.

72. *Bulletin de la Société de géographie commerciale du Hâvre,* 1884, août. — N° 1.

73. *Société suédoise d'antropologie et de géographie.* Stockholm, 1884. — N° 1.

74. *Cochinchine française. Excursions et reconnaissances.* Saïgon, Imprimerie du Gouvernement, 1883. — N° 16.

75. *Bulletin de la Société française de colonisation.* Paris, 1884, septembre. — N° 1.

III.

Cartes et plans.

La République argentine. publication officielle. Carte et renseignements statistiques, par François Lazina. Buenos-Ayres, 1883.

Ile de Madagascar, d'après les travaux d'Alfred Grandidier. — Andriveau-Goujon, éditeur à Paris. — *Don de M. Crepy,* président.

COMPTE DU TRÉSORIER AU 1er JANVIER 1885.

Lille, le 20 Janvier 1885.

Monsieur le Président,

J'ai l'honneur de vous remettre ci-après le compte des Recettes et Dépenses de l'année 1884 :

COMPTE DES RECETTES.

			fr.	c.
En caisse au 1er Janvier 1884			1,367	25
Cotisations.				
22 notes à 20 francs	440 f.	»		
324 » 15 »	4,860	»		
453 » 10 »	4,530	»	10,432	»
34 » 8 »	272	»		
66 » 5 »	330	»		
Prix, Dons, Subsides.				
Prix offert par M. Paul Crepy (concours de 1883).	300 f.	»		
Id. M. Léonard Danel (id.).	150	»		
Id. M. Verkinder (id.).	200	»		
Id. le Comité (id.).	200	»		
Id. M. Crespel-Tilloy (conc. de 1884)	200	»	1,550	»
Id. M. Henri Bossut (id.).	150	»		
Subside de la Chambre de Commerce de Lille	300	»		
Don d'un anonyme	50	»		
Membres fondateurs.				
Reçu de M. A. Eeckman, membre fondat.	200 f.	»		
Id. M. A. Mahieu, id.	200	»		
Id. M. C. Delattre. id.	200	»	800	»
Id. M. V. Lorent, id.	200	»		
Recettes diverses.				
Vente de bulletins	162 f. 50			
Cotisations des adhérents au cours de topographie	28	»	190	50
Total des Recettes			14,339	75

COMPTE DES DÉPENSES.

Conférences.

			fr.	c.
Conférence de M. Dutreuil de Rhins (24 janvier)	42 f.	»		
Séance solennelle et conférence de M. Fusch (3 février)	159	45		
Conférence de M. Guillot (16 mars)	51	05		
Id. Rabot (30 mars)	152	80	821	75
Id. Henry (27 avril)	5	»		
Id. Suérus (18 mai)	40	50		
Id. et réception de MM. Bayol et Guillot (19 octobre)	118	95		
Conférences de Roubaix	252	»		

Prix et Concours.

Dépenses générales pour les concours, prix et récompenses			1,202	70

Impressions.

Frais d'impression et d'envoi du Bulletin (2e, 3e et 4e trimestres de 1883 et 1er semestre de 1884)	5,091 f.	53	6,075	78
Frais divers d'impression	984	25		

Bibliothèque.

Dépenses diverses pour la Bibliothèque			105	50

Loyer et Mobilier.

Coût du loyer	600 f.	»	928	30
Dépenses pour le mobilier et entretien	328	30		

Chauffage et Éclairage.

Dépenses pour le chauffage et l'éclairage			945	70

Administration.

Appointements de l'appariteur et gratificat.	250 f.	»	525	96
Frais de recette	246	26		
Frais divers d'administration	29	70		
A reporter			66,666	66

		fr.	c.
Report.....		66,666	66
Secrétariat.			
Frais généraux du secrétariat : affranchissement de bulletins, ports de lettres, dépêches, etc.....		331	64
Excursions et Cours.			
Frais divers pour les excursions	70 f. »	137	55
Frais du cours de topographie	67 55		
Dépenses diverses.			
Souscription à l'Alliance française	20 f. »	77	50
Souscription à la Société française de Colonisation	5 10		
Frais de l'Exposition de Toulouse	52 40		
Total des Dépenses		11,152	38
Réserve.			
Versement à la caisse de réserve de quatre cotisations de membres fondateurs	800 f. »	1,224	50
Versement statutaire de 5 % sur le montant des cotisations ordinaires.....	424 50		
Total		12,376	88
Excédent des Recettes sur les Dépenses.....		1,962	87
Total égal aux Recettes		14,339	75

D'après le compte qui précède, nous avons au 1er janvier de la présente année un encaisse de 1,962 francs 87 centimes, suffisant à peu près à payer la note des impressions du 2e semestre de 1884, dont le total s'élève à 1.981 fr. 15 cent. Nous avons donc équilibré cette année nos Recettes et nos Dépenses, et nous avons de plus en réserve à la Caisse d'Épargne de Lille une somme de 2,857 francs 14 centimes.

Heureux de vous présenter une situation aussi satisfaisante, surtout si nous la comparons à celle de l'année dernière qui se soldait par un déficit aujourd'hui comblé, veuillez agréer, Monsieur le Président, l'assurance de mes sentiments respectueux et dévoués.

Le Trésorier.

A. FROMONT.

EXCURSIONS DE 1884.

VISITE AUX MINES D'ANZIN

16 OCTOBRE 1884.

N'est pas admis qui le demande à explorer le fond des mines d'Anzin. Aussi, lorsque la presse de Lille annonça qu'une excursion devait avoir lieu le jeudi 16 octobre, aux concessions de la Compagnie, vit-on les adhésions affluer de toutes parts et dépasser les prévisions les plus optimistes. Comme le jeudi n'est pas jour férié pour le commerce lillois, nous comptions à peine sur une douzaine d'inscriptions; elles se sont élevées à cinquante-deux. Mais comme, malgré le nombre imprévu d'excursionnites, tout avait été par avance concerté et organisé entre les représentants de la Compagnie des mines d'une part et d'autre part le principal organisateur de l'excursion, M. Crépin, les 52 inscrits ont pu à six heures du matin être embarqués sans encombre pour les mines d'Anzin et prendre part à une promenads qui comptera certainement dans les annales de notre Société.

Nous nous faisons ici un devoir de renouveler publiquement les remerciements que notre honorable Président a déjà adressés, au nom de la Société de Géographie de Lille, à M. Guary, directeur-général, et à M. de Forcade, secrétaire-général de la Compagnie, auprès desquels les representants de la Société ont trouvé l'accueil le plus empressé. On fait grandement les choses à la Compagnie : la courtoisie y est d'ailleurs de tradition. Nous rendons également hommage à l'obligeance habituelle de M. Muel, Inspecteur principal de la Compagnie du chemin de fer du Nord, qui a mis à notre disposition des wagons réservés, sur tout le parcours du réseau. Jusque Douai en effet, nous avons voyagé sur la ligne du Nord, mais à partir de cet endroit, nous avons changé de train pour Somain et avons pénétré dès lors dans les concessions de la Compagnie d'Anzin, les plus étendues de toute la France.

Ces concessions sont au nombre de 8 et ont une superficie de 28.054 hectares. Elles existent sur une étendue de l'Est à l'Ouest de 28 kil. depuis la frontière belge jusqu'à la route de Bouchain à Marchiennes et sur une longueur de 10 kilom.

Au bout de quelques minutes après le départ de Somain, nous avons rencontré le 1er puits, Casimir Périer, que nous avons cotoyé quelques instants : c'est comme la sentinelle avancée de cet immense camp qui se déroule devant nos yeux. A partir de ce point jusqu'à la frontière, on n'aperçoit plus que des puits ouverts dans la campagne pour l'extrac-

tion du charbon ou l'épuisement des eaux. Ces puits sont surmontés d'une charpente élevée, aux formes sveltes, flanquées de haute cheminées qui envoient dans l'atmosphère leur panache de flammes et de fumées, et forment ainsi un contraste frappant avec le ton jaunâtre de la campagne qui fuit devant nous. Çà et là. se profilent de longues lignes de fours à coke où l'on carbonise la houille ; sur d'autres points sont les cités ouvrières ou *Corons* qui montrent leurs façades noircies par la poussière de charbon ; celle-ci d'ailleurs ne respecte rien, car les feuilles des arbres, le visage de l'homme, sont toujours de couleur sombre, et nous ne pouvons nous empêcher de trouver que le *pays noir* que nous traversons porte dignement son nom.

A Denain : M. l'Ingénieur en chef nous a souhaité la bienvenue au nom de la Compagnie d'Anzin et nous a présenté les ingénieurs qui dovaient nous servir de guides dans notre excursion. Le bruit métallique du marteau et des laminoirs résonne de tous côtés, on se croirait au pays des Cyclopes..... Il y a 60 ans, Denain n'était qu'un modeste village de cultivateurs. Aujourd'hui c'est une ville que le travail métallurgique et le développement des houillières ont rendu populaire et prospère.

Avant de décrire à proprement parler la visite aux fosses, nos lecteurs nous sauront gré de leur retracer en quelques mots l'histoire de la Compagnie.

Historique de la Compagnie. — Nous avons profité en effet, de la présence des ingénieurs parmi nous pour leur demander quelques détails sur les origines d'Anzin. C'est d'après leur récit que nous parlons ici.

Les premières recherches, nous ont-ils dit, ont commencé au village de Fresnes, le 1er juillet 1717 sous la direction de J. Mathieu et en vertu d'une permission particulière. Le 8 mai de l'année suivante, Desaubois, habitant de Condé, obtint par un arrêt royal la concession des terrains jugés nécessaires pour les recherches ; il lui fut accordé en outre un léger secours en argent. Mais ce ne fut que 3 ans plus tard, en 1720, que l'on découvrit le charbon après des travaux difficiles et dispendieux. Alors on n'avait plus d'argent. Il fallut liquider et céder à d'autres l'exploitation de ce beau privilège qui devait, plus tard, donner des résultats si brillants. Les nouveaux acquéreurs furent MM. Désandrouin et P. Taffin. auxquels Désaubois céda son matériel pour la somme de 3.150 livres. C'est là le vrai point de départ de la Compagnie actuelle (1722).

Les veines découvertes étaient minces et profondément enfoncées dans le sein de la terre. Elles n'étaient propres qu'à la cuisson de la chaux et des briques.

On entreprit alors de nouvelles recherches pour trouver du charbon dit *maréchal*, le plus employé à cette époque ; mais, malgré toutes les tentatives, les concessionnaires ne purent découvrir en l'espace de 12 années de veine assez abondante pour les dédommager de leurs sacrifices. Ce ne fut que le 24 juin 1734, à la fosse du Pavé, qu'on découvrit une veine droite appelée *Maugretout* ou *Malgretout*, d'après la langue wallonne importée dans notre pays par les mineurs venus des environs de Charleroi, veine de la découverte de laquelle on espérait pouvoir obtenir quelques résultats. Avant la découverte de cette veine, les actionnaires découragés et ruinés avaient voulu, paraît-il, suspendre les travaux. P. Mathieu, alors directeur, qui n'avait pas perdu tout espoir, et qui au contraire croyait à l'existence du charbon, continua le creusement du puits à ses risques et périls. Sa persévérance fut récompensée, car il atteignit bientôt la première veine de houille grasse : ce fut cette veine qui fut appelée Maugretout. On peut voir dans un des bureaux du chantier d'Anzin une plaque de cuivre rappelant l'endroit ou le puits fut creusé.

A partir de ce moment, l'entreprise entra dans une voie prospère, mais bientôt lui survint un nouvel adversaire. Les seigneurs féodaux qui avaient négligé de revendiquer leur privilège pendant la durée des épreuves devinrent plus exigents dès l'instant où l'extraction promit d'être lucrative. La société traîta avec la plupart d'entre eux, en payant un droit *d'entre-cens* ; mais deux d'entre eux, le prince de Croy et le marquis de Cernay, refusèrent et résolurent d'exploiter leurs domaines avec tous les droits s'y rattachant. Ils obtinrent des concessions royales, des procès s'en suivirent. Cependant une transaction intervint et le 19 novembre 1757 fut signé, au château de l'Hermitage, près Condé, l'acte de société qui régit encore la Compagnie d'Anzin.

Celle-ci développa ses travaux d'exploitation, ouvrit de nombreuses fosses à Anzin, à Fresnes et à Vieux-Condé ; elle était dans un état prospère, quand la révolution de 1793 vint modifier sa situation. Peu à peu cependant, la tourmente révolutionnaire se calma, le travail des mines fut repris avec vigueur et ne fut plus interrompu que pendant les guerres de l'empire. Après 1815, le travail se développa avec la paix. Il n'a jamais été suspendu depuis, même pendant la fatale guerre de 1870. La Compagnie consentit à cette époque à supporter les sacrifices que lui imposaient le blocus de ses débouchés et fit quand même travailler ses ouvriers.

Production d'Anzin. — Telles sont les origines de la Compagnie, d'après les indications données par les ingénieurs qui nous ont servi de guides. Il nous reste à parler des détails industriels de l'exploitation.

Voici d'abord quelques chiffres relatifs à la production :

Lors de la formation de la Société en 1757, cette production était de	100.000	tonnes.
Avant la révolution	252.000	»
En 1815, elle s'est élevé à	247.404	»
En 1830, elle atteignait	508.708	»
En 1845, elle a été de	714.896	»
En 1860	930.700	»
En 1870	1.633.818	»
En 1875	2.058.558	»
En 1880	2.344.939	»
En 1883	2.210.702	»

C'est en 1880 que la Compagnie d'Anzin a atteint le chiffre le plus élevé.

La production totale des houillères du département s'est élevée, la même année, à 3,701.589 tonnes, d'où il suit que la Compagnie d'Anzin a extrait à elle seule presque les 2/3 de la production totale.

Le progrès réalisé par la Compagnie est donc manifeste, incontestable. Cependant la production des houillères du Nord ne suffit pas aux besoins du département. Ainsi en 1882, le département du Nord produisait 3.777.630 tonnes et sa consommation s'élevait à 5.188.000 tonnes, soit 36 % en plus de sa production. Les perfectionnements apportés récemment dans l'industrie, l'augmentation du nombre des usines, le développement des chemins de fer, tout a contribué à accroître dans des proportions considérables la consommation de la houille. Aussi le but que poursuit Anzin est-il, nous a-t-on dit, de concentrer sa production avec le moins grand nombre de puits possible et d'arriver à produire 200,000 à 300,000 tonnes de charbon par an et par puits, en combinant ces deux moyens : 1° puissantes machines d'extraction, 2° perforation mécanique à air comprimé pour hâter la préparation des travaux.

Le tableau suivant, relevé par le secrétaire-général près de l'un des puits que nous avons visités, indique la composition des divers charbons

exploités par la Compagnie ; il nous semble trop intéressant pour devoir être passé sous silence :

DÉSIGNATION des faisceaux et des couches.	NOMBRE.	Épaisseur totale	Eau hygrométrique.	Carbone.	Hydrogène.	Azote.	Oxygène.	Cendres.	Matières volatiles.	Pouvoir calorifique.	USAGES.
		m	m								
Maigre : Fresnes, Vieux-Condé...	14	8.30	1.00	91.90	2.89	0.49	1.07	2.65	7.00	8.238	Cuisson de la chaux et des briques.
1/4 gras : Fresnes-Midi, Chabaud-Latour.....	14	9.60	0.98	89.78	4.07	0.61	1.54	3.02	9.94	8.399	Chaudière à vapeur avec souffleries.
1/2 gras : Veines-Midi, St-Louis, B^se^-Borne, Thiers	14	6 50	0 60	89.47	4.82	0.50	2.89	1.72	16.75	8.545	Chaudière à vapeur, chauf. domestique.
Gras : Anzin-Sud, Denain-Sud....	14	7.20	0.70	86.31	4.83	0.74	4.62	2.80	25.07	8.227	Forges et fours à coke.
Gras à longues flammes : Herin	5	3.00	0.80	83.67	4.82	0.88	5.58	4.25	28.50	7.975	Fours à reverbère, usine à fer et coke
Gras à très longues flammes p^r^ gaz : Cent^re^ de Denain	9	5.15	0.55	84.35	5.27	1.53	5.45	2.85	33.85	8.169	Usines à gaz.

Les qualités les plus diverses de houille sont produites par la Compagnie d'Anzin. En voici la désignation à partir de la base du terrain houiller en remontant dans l'ordre de superposition :

1° Des charbons maigres, caractérisés par la faible proportion de matières volatiles qu'ils renferment : 7 à 9 %; le résidu de la calcination de ces charbons est de la poussière, ils décrépitent au feu, ils brûlent sans fumée ; on les emploie pour la cuisson de la chaux et des briques.

2° Des charbons 1/4 gras, dégageant de 9 à 10 % de matières volatiles ; le coke de ces charbons est légèrement agglutiné, ils sont utilisés sous les générateurs munis d'un tirage mécanique (souffleries).

3° Des charbons 1/2 gras, donnant 15 à 20 % de matières volatiles ; leur coke est formé, mais non boursoufflé ; ils dégagent une légère fumée noire lorsqu'on les jette sur le feu, ils ne décrépitent point. Ils servent surtout comme chauffage domestique ou chaudières à vapeur.

4° Des charbons gras pour forges et pour coke, donnant de 20 à

25 % de matières volatiles ; leur coke est parfaitement formé : ils brûlent avec une fumée noire et épaisse.

5° Des charbons gras à longue flamme, spécialement pour fours à réverbères et pour usines à feu et fours de verreries, donnant 25 à 28 % de matières volatiles, leur coke est très bien formé, mais un peu léger. Les charbons gras à longue flamme, propres à la fabrication du gaz renferment 28 à 34 % de matière volatile et donnent comme résidus de la calcination en vase clos, un coke bien formé, mais léger.

Cités ouvrières ou corons. — A Bruai, les membres de la Société de géographie de Lille se sont séparés en deux groupes. Les uns ont continué, en chemin de fer, leur route vers la grande fosse de Chabaud Latour, située près de la frontière ; les autres sont descendus du train et se sont acheminés vers la fosse Thiers dont on apercevait à l'horizon la grande cheminée. Nous étions de ceux-là. M. Thiers a été, comme on le sait, successeur de Casimir Périer à la présidence de la Régie de la Compagnie.

Après avoir quitté la gare, nous avons bientôt aperçu le hameau de Thiers, avec ses maisons aux toits de tuiles rouges et ses murs grisâtres. Ces maisons, par leur groupement forment autour de certains puits des villages pittoresques qui égalent certaines communes rurales vouées aux travaux de la terre. L'église élevée au sommet du plateau sur lequel repose la cité, complète ce bourg en miniature.

Le hameau de Thiers a pris naissance avec la fosse. Celle-ci étant assez éloignée des villages voisins, la route devait être trop longue pour aller le matin au travail et en revenir le soir : il fallait l'abréger. Il était en outre de toute nécessité de pourvoir au logement de la plus grande partie des ouvriers. La Compagnie bâtit Thiers. Ce village comprend 151 maisons disposées en ligne ou groupées deux à deux comme le montre la fig. 1. Le secrétaire-général a tenu, à propos de cette excursion, à publier les figures qui en accompagnent le compte-rendu, celles-ci étant inédites et présentant au point de vue de notre région un véritable intérêt. La figure 1 comprend deux systèmes : dans le premier, les portes débouchent sur la rue même et le jardin est derrière la maison ; dans le second, l'avant-cour sépare le seuil de la rue.

L'architecture de ces corons est tout-à-fait simple, ainsi que le montrent les fig. 2 et 3. L'ornementation a été négligée ; on s'est, avant

tout, préoccupé du nécessaire. Chaque maison, assise sur 3 ou 4 ares de terrain, comprend une cave sous une partie du bâtiment et enlève ainsi l'humidité du sol à la pièce principale. Le rez-de-chaussée se compose principalement d'une grande chambre de 5 m. 22 sur 4 m. 47 et 3 m. environ de hauteur. Que d'appartements de ville ont des plafonds moins élevés, que de sous-sols de Lille envieraient ces maisons de mineurs! Le rez-de-chaussée possède aussi une chambre de 3 m. 20 de long sur 3 m. de large. La porte d'entrée donne sur un tambour, d'où part l'escalier qui monte à l'étage; celui-ci comprend une petite pièce et un grenier au-dessus de la chambre principale. Toute la maison est chauffée par un foyer ou un poèle. C'est la Compagnie, naturellement, qui fournit gratuitement le chauffage à ses ouvriers.

Un groupe de 12 à 13 maisons a toujours un puits et un four qui permet aux ménagères de cuire leur pain. Chaque demeure possède un jardin d'environ deux ares et, si la parcelle de terres est insuffisante pour les besoins de la famille du mineur, la Compagnie y supplée en lui louant, à des prix insignifiants, les surfaces contiguës.

On a reconnu aujourd'hui que les maisons isolées avaient un grand avantage sur les grands quartiers. La moralité y gagne. Il n'y a pas là cette agglomération qui conduit à la promiscuité. Chacun est libre, ne gêne pas son voisin, et « charbonnier est maître chez lui » : jamais ce dicton ne peut mieux trouver son application qu'ici.

Le prix de revient des maisons de Thiers est d'environ 2,850 fr. Pour rendre accessibles aux ouvriers les logements qu'elle leur destinait, la Compagnie a dû les leur livrer à des conditions très avantageuses; le plus souvent, elle perçoit 5 fr. par mois, à peine le 1/3 de leur valeur.

Après avoir visité les cités ouvrières, les géographes ont traversé le *carreau* de la fosse, vaste cour qui comprend les quais de chargement par eau et par terre, puisque la fosse est bâtie sur la rive gauche de l'Escaut. C'est dans ce même carreau que se font toutes les manipulations des charbons à la sortie de la mine.

Machines. — Puis ils sont bientôt arrivés près du massif des chaudières, où 5 générateurs fournissent la vapeur aux différents appareils mécaniques que nous allons passer en revue.

Examinons d'abord la pompe d'épuisement, qui extrait l'eau à 400^{m} de profondeur.

Cette pompe, qu'actionne une machine de 200 chevaux, est à traction

directe et donne un débit de 8 hectolitres par minute. Elle fonctionne 18 heures par jour. C'est donc une venue journalière de 8,600 hectolitres. Elle se compose d'une pompe élévatoire qui élève d'abord l'eau dans une bâche, d'où le liquide est repris et refoulé par une série de pompes foulantes et aspirantes. Il y a 8 jeux foulants. Ces eaux proviennent des terrains qui entourent les couches de charbon et parfois des couches elles-mêmes.

A côté de la machine d'épuisement, se trouve le ventilateur, qui aspire l'air vicié des travaux. Ce ventilateur n'est autre qu'une immense roue munie de palettes, mises en mouvement par la vapeur, comme celles d'un navire, entraînant l'air de la mine dans leur course précipitée. On ne voit pas passer les ailettes tant la vitesse est grande; on n'entend qu'un ronflement formidable qui ébranle l'atmosphère à distance. L'air intérieur remonte par un puits, tandis que l'air extérieur se précipite par un autre puits qui sert également de puits d'extraction. Le ventilateur extrait 25 mètres cubes d'air par seconde avec une vitesse de 4 à 5 m.

Puits d'extraction. — Nous voici près du puits; on est saisi d'étonnement en voyant l'activité qui règne sous cette vaste halle et avec quelle rapidité se font toutes les manœuvres.

Nous nous sommes approchés près de la margelle, non sans une certaine appréhension. C'est pourtant dans ce trou que tout à l'heure nous allons descendre, dans ce gouffre où s'engagent, avec une vitesse vertigineuse, les cages chargées de berlines de charbons traînant après elles le câble métallique qui s'enroule et se déroule autour des bobines comme un énorme serpent..... Non loin de tout ce bruit, le machiniste est à son poste, impassible, les yeux fixés sur l'appareil qui le renseigne sur la position des cages dans le puits, l'oreille attentive au bruit de la sonnerie qui lui signale l'arrivée de la cage au jour. De sa main gauche, il tient le régulateur de sa machine, avec sa main droite l'appareil de changement de marche. Il a à sa disposition un 3e levier, celui d'un frein à vapeur qui lui permet d'arrêter très rapidement en cas d'accident. Nous avons remarqué avec plaisir la propreté qui règne dans le cabinet de la machine, et avec quel soin sont entretenus tous les organes de cette puissante machine qui mesure une force de 200 chevaux. Elle est du système horizontal à 2 cylindres qui font mouvoir 2 bobines sur lesquelles s'enroulent et se déroulent les câbles plats en fil de fer. Un câble de 400m a une

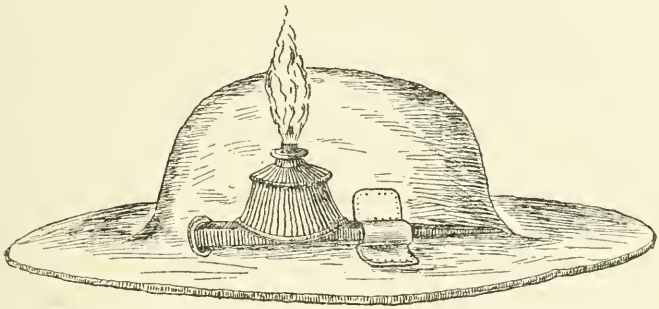
épaisseur moyenne de 24^{mm}. une largeur de 14^{mm}. Il se compose de 216 fils d'un diamètre de 2^{mm}2, a un poids total de 3,200 k., soit 8 k. par mètre, coûte 3,500 fr., soit environ 8 fr. 70 le mètre.

Le câble aboutit à la cage par l'intermédiaire d'un bout de corde en chanvre muni d'une forte charnière, laquelle agit directement sur le parachute. On nous a expliqué le fonctionnement de cet appareil qui a sauvé la vie à bien des mineurs et évité de grandes avaries au matériel. C'est un ressort placé au-dessus de la cage et que la tension du câble comprime. Il commande une double griffe de l'acier le mieux trempé. Le câble se brise-t-il? Immédiatement le ressort comprimé se détend et les griffes entrent instantanément dans le bois des guides, avant même qu'un commencement de descente s'opère. La cage reste suspendue avec sa charge et l'on a le temps de procéder au sauvetage. La cage a remplacé le tonneau primitif. Elle est à 2 étages et à deux compartiments ; dans chaque compartiment on peut placer deux berlines remplies de charbon.

Visite à la Mine.

Mais, le temps pressant, nous nous sommes hâtés de descendre dans la mine. Nous sommes passés dans le cabinet des porions où des vêtements de mineurs ont été mis à notre disposition, car on nous a fait observer que nous ne pourrions conserver nos effets qui seraient, sans cette précaution, souillés par la boue et la poussière. Ici s'est présentée une difficulté : ces vêtements, évidemment, n'ont pas été faits sur mesure, il a donc fallu se contenter de ce qu'on nous a donné, et vraiment ç'a été un tableau du naturalisme le plus pur que de nous voir dans cette situation : les uns se sont affublés de pantalons trop courts, les autres n'ont pas trouvé de vestons assez amples pour leur corpulence. Bref, après de nombreux échanges, nous sommes parvenus à être à peu près présentables. Pour achever notre équipement, il nous fallait des lampes. Nous nous sommes rendus à la lampisterie. A un râtelier étaient attachées autant de lampes qu'il y a de mineurs employés à la fosse. Chaque lampe portait un numéro. Un contrôle particulier permet de savoir à quelle heure une lampe a été prise, à quelle heure elle a été rendue. Les lampes sont de deux sortes, les unes à feu libre, employées dans les quartiers où il n'y a pas de grisou, les autres sont du modèle de la lampe Davy,

c'est-à-dire que leur flamme est entourée d'une toile métallique. On nous a donné des lampes à feu libre (Fig. 4). Nous étions, dès lors, certains de n'avoir pas à courir les dangers d'une explosion de grisou.

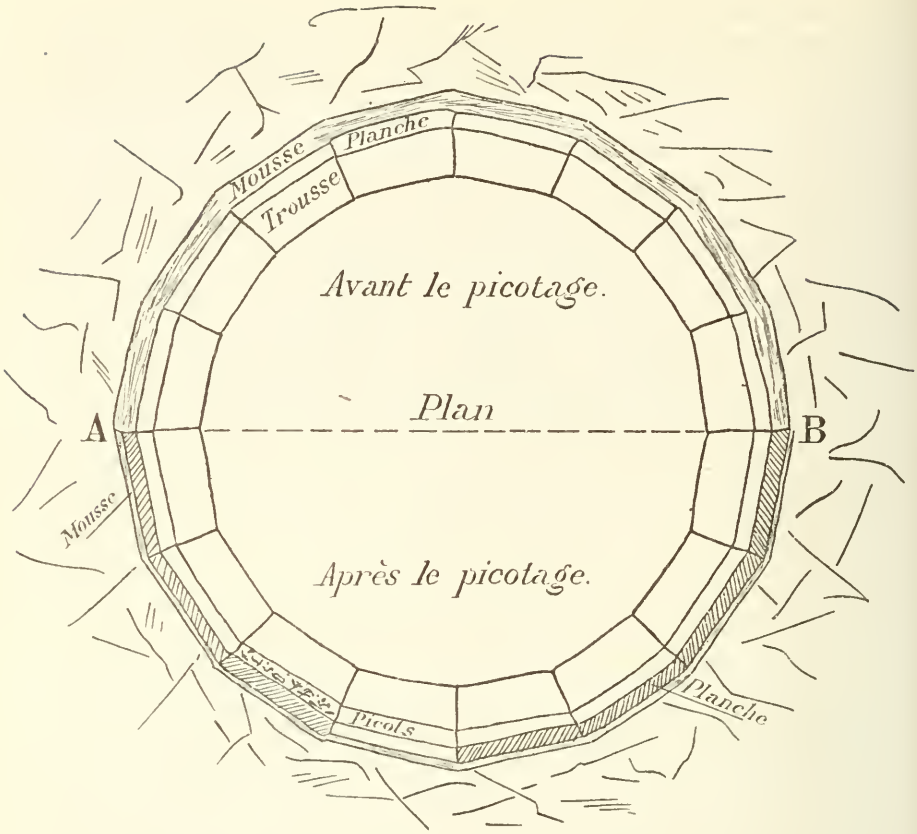


(Fig. 4). *Lampe des Mines d'Anzin portée au chapeau par les excursionnistes (quartier sans grisou).*

Comme nous étions assez nombreux, nous avons dû nous diviser en 2 bandes, chacune sous la direction d'un ingénieur.

Par mesure de précaution, nous ne sommes descendus qu'une dizaine à la fois. On nous a fait monter dans des berlines, et on nous a poussés dans la cage. Un bruit de ferraille résonne autour de nous : nous sommes *emballés*, selon le terme du mineur, mais pour notre part nous ne le sommes pas du tout, suspendus que nous sommes au-dessus de ce gouffre qui ne mesure pas moins de 400^{m} de profondeur. Enfin, le signal du départ a été donné et la cage est descendue lentement. On éprouve au départ, comme un sentiment pénible, cette sensation du vide que produit la descente dans un puits de mines. Monte-t-on ou descend-on ? On ne saurait le dire. Cependant nous avons continué à descendre lentement, ce qui nous a permis de nous rendre compte de différents détails.

On nous a fait remarquer que, dès notre départ, nous traversions les *morts terrains* qui, dans toute l'étendue de la concession, recouvrent le terrain houiller. Ces terrains renferment souvent des parties meubles et très aquifères. Aussi est-on obligé de revêtir les parois du puits d'une espèce de cuve en bois (Fig. 5), en forme de polygone, qui retient derrière elle le terrain et les eaux. En effet, nous voyons çà et là l'eau filtrer goutte à goutte à travers quelques joints en mauvais



(Fig. 5). *Plan d'une Trousse picotée placée tous les 15 mètres environ dans la traversée des terrains aquifères et sur laquelle on place le cuvelage qui présente le même profil.*

état, qui seront *calfatés* tout-à-l'heure après le travail de l'extraction. Cette eau retombe en pluie fine sur le toit de la cage qui nous abrite. Ce revêtement porte le nom de *cuvelage* et a une hauteur qui varie avec la puissance des bancs de terrains aquifères.

Le creusement du puits de Thiers, qui date de 1856, a été pénible. On eut alors à lutter contre les sables mouvants et une venue d'eau considérable qui s'était élevée jusqu'à 45^{m3} par minute, soit $65,000^{m3}$ par 24 heures. On mit 2 ans 1/2 pour atteindre le terrain houiller, à la profondeur de 140^{m}.

La cage en descendant imprime un va et vient aux berlines qui nous supportent. Ce mouvement est dû aux chocs des fourches-guides

contre les longrines en bois *ou guides* qui commencent au jour et s'en vont de chaque côté de la cage jusqu'au fond du puisard. C'est dans ces guides que pénètrent les griffes du parachute en cas de rupture du câble.

Nous avons atteint bientôt un autre genre de revêtement. Ici les terrains sont plus consistants et imperméables. La maçonnerie a remplacé la cuve en bois et la crainte d'un autre danger s'est présenté à notre esprit. Si un pan de muraille se détachait et venait nous écraser ? Mais cette réflexion a été bientôt dissipée par une autre crainte : la cage ralentissait de vitesse. On nous a expliqué alors que c'était par mesure de précaution, pour franchir le milieu des parcours où la rencontre des cages avait lieu. Le point difficile franchi, le mouvement s'est accéléré de nouveau, bientôt nous avons entendu des voix, aperçu de faibles lumières et nous sommes arrêtés à un accrochage, immédiatement audessus du puisard qui sert de réceptacle à toutes les eaux de la mine et dont nous voyions la surface mouvante.

Nous nous sommes empressés de quitter notre véhicule d'un nouveau genre, heureux d'en être quitte à si bon marché. Nous avons alors pénétré dans l'*accrochage*, sorte de grande chambre qui sert pour ainsi dire de vestibule à ce dédale souterrain que nous devions visiter.

Nous avons dit tout à l'heure l'aspect animé qui régnait au jour, sous la halle, aux abords du puits; ici, il n'y a pas moins d'entrain, et c'est vraiment un pittoresque spectacle que celui de ces ouvriers mineurs réunis dans la salle voûtée de l'arrivée. Ça et là un point lumineux, et au-dessous une figure noircie ; puis ici le contour des wagonnets; plus loin la houille qui brille; là un cheval dont la blancheur douteuse cherche à lutter contre l'envahissement de l'ombre. Bref, un vrai décor de féerie, brossé au noir cependant.

Le chef-porion de la fosse nous attendait.

Il a pris la tête de la caravane, tandis que l'Ingénieur restait parmi nous pour répondre aux nombreuses questions que nous lui adressions.

Nous nous sommes engagés dans la galerie à travers-bancs ou *bowette*, qui permet de recouper toutes les veines. C'est une longue galerie, large, bien ventilée, livrant passage à deux roulages; c'est l'artère principale de ce vaste labyrinthe, aussi peut-on y circuler à l'aise, y marcher la tête haute sans trop redouter les chocs. Les parois de la bowette sont boisées, partout où il est nécessaire. Le boisage est formé de cadres en forme de trapèze, entre lesquels on chasse des bois ronds appelés

queues. Un cadre se compose de trois pièces : le chapeau ou *bille* et les deux montants qui portent le nom *bois de voie ou de fond*, suivant le côté où ils se trouvent. — Dans certaines parties ébouleuses on a construit une maçonnerie en plein cintre. On a donné toujours aux galeries une légère pente vers le puits et cela pour deux raisons : d'abord pour permettre à l'eau qui filtre à travers le terrain de couler dans le *kernet* ou rigole vers le *puisard* à la base du puits, ensuite pour égaliser l'effort de traction des chevaux qui tirent les berlines, pleines en descendant et vides en montant. La pente moyenne est de 0,005 par mètre.

Nous avons rencontré un train de 15 berlines pleines traîné par un fort cheval. Vraiment, il est curieux de voir combien ces intelligentes bêtes s'habituent vite à leur genre de vie, elles savent bientôt reconnaître tous les passages, les courbes, les points dangereux. Il faut voir avec quel soin elles évitent dans les garages, les rencontres de train, et comme elles savent s'arrêter à distance aux portes d'aérage, afin de laisser au conducteur l'espace nécessaire pour l'ouverture des portes.

Nous avons cheminé ainsi sans trop de fatigues, lentement, examinant les différents terrains recoupés par la bowette. Tantôt ce sont de gros bancs de ce schiste argileux nommé *roc* par les mineurs ; tantôt des bancs de grès houiller ou *cuerelles* dont la puissance varie des quelques centimètres à plusieurs mètres, traversés par des fissures de deux à trois centimètres de largeur remplies d'eau ; ou bien encore un filon de charbon de quelques centimètres, inexploitable, appelé *passée*, emprisonné entre deux bancs de schiste aussi lisse que de l'ardoise. On rencontre assez fréquemment dans les schistes de minces lits de *fer carbonaté*. Quelquefois, la même substance se montre aussi en rognons dispersés dans la houille. Elle a donné lieu dans le bassin de Valenciennes à quelques tentatives d'exploitation qui ont été bientôt abandonnées. Il existe encore une autre substance : *la pyrite de fer* qui forme ces minces paillettes jaunes que l'on rencontre entre les lits qui divisent le charbon, et qui se trouve assez abondamment dans certaines couches.

Nous sommes bientôt arrivés à un embranchement. C'est le point de départ d'un nouveau système de travaux. Nous étions dans une veine qui porte le nom de 1re *Veine du Sud*. A droite et à gauche se déroulait une voie horizontale, moins haute et moins large que la bowette. Ces galeries sont creusées dans la direction de la couche

et nous en avons suivi toutes les sinuosités. Comme la couche n'est pas assez grande pour permettre aux hommes et aux chevaux d'y passer, on est obligé de creuser dans les terrains encaissants pour obtenir la section voulue. On se croirait vraiment au milieu d'une forêt, à voir tous ces bois enchevêtrés les uns dans les autres. Et souvent ces forts cadres ne résistent pas longtemps. La pression supérieure et latérale du terrain ne tarde pas à rompre quelques bois qui plient d'abord, se courbent, puis se cassent vers le milieu. Nous en avons vu plusieurs dans ces conditions. Il nous a fallu bien des précautions pour franchir ces mauvais parages et ne pas être atteints par les arêtes vives des bois cassés. Nous avons remarqué en outre, sur le boisage des galeries, des flocons légers et cotonneux d'un blanc de neige, c'étaient des végétations élémentaires de champignons qui croissent sur les bois sous l'influence de la chaleur et de l'humidité.

A quelques centaines de mètres de la bowette, nous sommes arrivés à une galerie inclinée qui remonte vers la ligne de plus grande pente de la veine. C'est ce que les ingénieurs appellent *le plan automoteur*. Il est composé d'un appareil spécial, qui consiste à faire descendre d'elles-mêmes, les berlines pleines qui arrivent des chantiers supérieurs. Le mouvement s'opère par la force de la gravité, et la berline descendante fait remonter la berline vide au moyen d'un câble commun qui passe sur une poulie munie d'un frein qui modère la vitesse de l'appareil. Les berlines pleines sont reçues dans une voie de garage, où les trains sont formés et dirigés ensuite vers les puits.

Quand l'inclinaison est trop roide, on emploie un contre-poids attaché à l'une des extrémités du câble, tandis que l'autre bout reçoit un chariot sur lequel on place la berline. Le contre-poids est calculé de façon à permettre la descente de la berline pleine et la remonte de la berline vide. De chaque côté du plan incliné se détachent des voies parallèles à la voie principale que nous avons suivie et qui aboutissent aux *tailles* ou chantiers d'abatage. Ces tailles ont une hauteur de 10 à 12^{m}.

Nous avons continué notre course vers la taille du fonds, c'est-à-dire celle qui est desservie par la voie principale.—Nous avons constaté, qu'à partir du plan incliné jusqu'à la taille, la galerie est moins haute et plus étroite. Le roulage est fait à bras d'hommes. Cette voie possède au début du creusement les mêmes dimensions que la voie principale, mais ici, on a affaire au foisonnement des roches du *toit* de la couche

qui pèsent de tout leur poids. Ce n'est que plus tard, quand on réinstalle un nouveau champ d'exploitation, qu'on renouvelle le boisage, tout en agrandissant la section de la galerie.

Quantité d'air nécessaire aux mineurs. — C'est dans cette voie que nous avons commencé à goûter les agréments du touriste : Ici nous avons été obligés de nous courber littéralement en deux pour franchir plusieurs cadres qui n'ont pu résister à la poussée des terrains. Plus loin, c'est une véritable mare d'eau noire et boueuse qu'il a fallu traverser. Le chemin devenant plus pénible, nous n'avons pas tardé à subir l'influence de la chaleur, le courant d'air étant moins fort que dans la galerie principale. Il faut dire que, dans la bowette, c'est un véritable ouragan, mais la quantité d'air est ensuite convenablement distribuée dans chaque couche, portant ainsi à chaque mineur sa part d'oxygène et d'azote.

Il faut à chaque mineur 50 à 60 litres d'air par seconde. On juge par là la quantité d'air nécessaire pour alimenter une mine contenant 500 ouvriers et 20 chevaux, et pour suffire en même temps à la diffusion des gaz délétères et du grisou qui s'échappent des pores de la houille et des terrains encaissants.

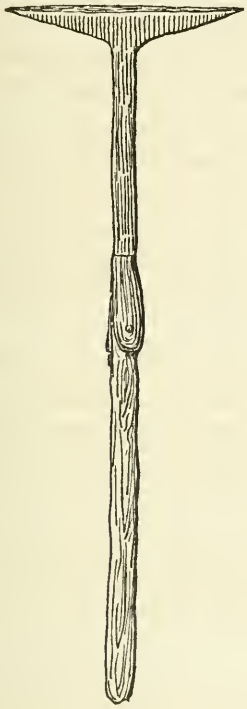
Nous avons atteint enfin la taille, où les ouvriers mineurs sont occupés à abattre la houille. L'ingénieur de la fosse nous a donné tous les détails du travail : nous allons les expliquer ici d'après ses indications.

Travail du mineur. — Quand l'ouvrier, nous a t-il dit, arrive au travail le matin, il pénètre dans la taille. Le mineur est obligé de se glisser en rampant entre le *mur et le toit* — on nomme ainsi les parties du terrain houiller qui se trouvent au-dessous et au dessus de la veine — puis de travailler couché sur le côté, pour faire tomber la houille qu'il a devant lui.

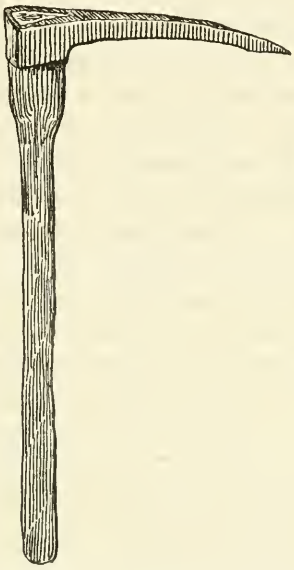
La première opération à laquelle il se livre s'appelle le *havage*, elle a pour but, en dégageant la couche, d'en faciliter considérablement l'abatage, et en même temps d'obtenir un charbon gailleteux. Le havage consiste à creuser, au moyen d'un outil dit *rivelaine*, deux rainures ayant la même inclinaison que celle de la veine. l'une voisine du toit, l'autre voisine du mur. Ces rainures ont une épaisseur d'environ 12 c., une profondeur qui peut atteindre $1^{m}20$, et une longueur de 4 à 5 mètres. On choisit, pour faire le havage, un lit de schiste tendre,

intercalé dans la couche. Ceci fait, le charbon est en quelque sorte suspendu. On procède alors à l'abatage en frappant quelques coups de

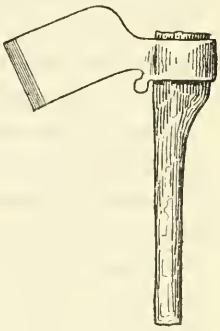
Rivelaine outil servant à faire le havage de la veine.



Pic à la veine.



Hâche.



pic dans la masse, et il arrive souvent qu'il se produit une véritable avalanche de charbon, qui ne se trouve arrêtée que par la galerie.

Chaque taille est exploitée en général par quatre mineurs, qui s'associent entre eux à leur convenance. A mesure que le travail avance, le vide augmente entre le mur et le toit, le mineur se protège alors contre les affaissements par un boisage disposé sous le toit, suivant la pente de la couche : ces bois portent le nom de *rallonge*, ils sont soutenus par d'autres bois, plus petits, appelés *bois de taille*, qui s'appuient sur le mur.

Chargement du charbon. — Transport. — Ainsi voilà le charbon abattu, glissant sur le mur de la couche, descendu jusqu'à la voie. Il faut maintenant le charger, et le faire arriver à la surface.

Un jeune ouvrier, le *hercheur*, de 14 à 17 ans, charge à la pelle la houille dans une berline. La berline est poussée à bras par le hercheur, jusqu'au premier relai généralement ménagé au pied d'un plan incliné : c'est là que se forment les trains qui sont ensuite traînés jusqu'à l'accrochage. Les berlines sont placées dans la cage et extraites au jour. Elles portent un numéro qui indique la provenance du charbon. Des jetons sont remis au receveur ou compteur par les moulineurs et à la fin de la journée le nombre en est inscrit sur un registre au compte de chaque taille. — Nous avons vu que chaque chantier d'abatage porte le nom de *taille*. On attaque chaque taille par le bas. Elles ne sont pas toutes attaquées en même temps. On commence par la taille qui correspond à la voie principale, *la taille du fond ;* puis quand elle a pris une certaine avance, on attaque celle qui est au-dessus, et ainsi de suite, de telle sorte que l'ensemble des *fronts de taille* présente la forme d'une crémaillère.

Les voies avancent en même temps que les tailles. Quand les veines ont une faible épaisseur, on ne saurait, dans la veine, loger les voies dans toute leur hauteur. On est obligé d'empiéter forcément sur le toit et le mur. Toute voie donne donc, comme déblai, du charbon et des rocs. Le charbon, nous l'avons vu, est évacué sur le puits, les schistes restent dans la mine et servent à remblayer les tailles. Si la veine est trop petite pour loger tous les déblais, on les extrait au jour, et ils forment ces immenses tas qu'on aperçoit autour des puits.

Nous avons *grimpé* — c'est le mot — tous dans la taille, et nous avons examiné avec curiosité les détails de l'abatage du charbon. Nous avons vu la houille tomber morceau par morceau sous les efforts répétés des braves mineurs dont on entend alors la respiration bruyante et saccadée ; que de peines, que de labeurs, pour obtenir ce précieux combustible qui fait la fortune de notre département ! Avec quels soins, le mineur détache-t-il le bloc de charbon, sans abattre les parties schisteuses qui l'encaissent ! gare à l'amende, si le surveillant trouve de *sales charbons*.

Vraiment, si tous les consommateurs voyaient dans quelles conditions on arrache la houille aux entrailles de la terre, ils seraient plus indulgents pour quelques petites pierres qui sont passées inaperçues à la vigilance des mineurs et pour lesquelles ils adressent des plaintes à la Compagnie.

Après cet examen, nous avons pensé au retour, et avons repris le chemin de l'accrochage. Nous avons parcouru les mêmes galeries

avec plus de facilité qu'à l'arrivée, habitués que nous étions déjà à nous conduire à travers cette forêt que simulent parfaitement tous ces bois enchevêtrés les uns dans les autres.

Nous cheminions, tout en nous communiquant l'un à l'autre, les impressions de notre excursion, quand tout-à-coup, un bruit sourd, comme celui d'un coup de canon, a ébranlé l'air et les parois même de la galerie. Il s'agissait de l'explosion d'une mine dont tous les échos des galeries se renvoyaient le bruit. Une fumée épaisse et blanche, à l'odeur nauséabonde, des gaz délétères résultant de la combustion de la poudre, ont rempli la galerie et ne se sont dissipés que peu à peu.

Creusement des voies. — Cette explosion nous amène à dire deux mots de l'emploi de la poudre dans le creusement des voies. Nous avons dit plus haut qu'il fallait creuser dans le roc pour obtenir la voie à sections convenables. Il faut être, en outre, deux pour exécuter ce travail. Un ouvrier accroupi tient le *batrouille* ou fleuret entre les deux mains ; un autre, debout, manœuvre le marteau ou la *masse*. Il y a quelquefois deux frappeurs, battant alternativement sur la tête de l'outil, comme les forgerons sur l'enclume.

Le trou se creuse peu à peu. De temps en temps, on l'humecte pour prévenir l'échauffement de l'acier et agglomérer les poussières. Quand le trou atteint la longueur voulue, on le sèche avec des vieux chiffons, puis on procède au chargement. La cartouche est préparée d'avance, et la quantité de poudre employée dépend de la nature de la roche et de l'effet à produire On bourre avec les poussières du trou de mine, préalablement agglomérées.

Le chef de poste dans les quartiers non grisouteux, le surveillant boute-feu dans les mines de grisou — met le feu — puis chacun se retire au plus vite.

Quand un coup de mine ne part pas, ce n'est qu'avec la plus grande précaution et après un délai de vingt-quatre heures que le mineur doit se rapprocher.

— Nous voici de retour à l'accrochage. On a demandé du fond le signal qui permet de monter dans la cage, et, quelques minutes après, nous avons revu le jour, et sa lumière bien préférable à la lumière des lampes.

Avant de passer à la visite que les ingénieurs nous ont permis de faire à la fabrique de briquettes de Saint-Louis, nous terminerons le compte-rendu de cette visite à la mine en disant quelques mots, sur la

demande de quelques membres de la Société, de la condition du mineur, de son salaire et de la façon dont il est administré à Anzin.

Condition du mineur. — Le travail du mineur, contrairement à ce qu'on s'imagine, n'offre rien qui rappelle le dur labeur de l'esclave. Aujourd'hui, grâce au progrès, le ventilateur a remplacé le foyer d'aérage ; le mineur peut respirer à l'aise, les galeries sont larges et bien ventilées. Il n'a plus à craindre le *mauvais air* et toutes les maladies qu'il engendrait, principalement l'anémie. La cage a été substituée aux échelles, diminuant considérablement les maladies pulmonaires que l'on constatait il y a vingt ans.

Le mineur est naturellement courageux, dévoué, toujours prêt à sacrifier sa vie pour sauver celle de ses camarades. Il est généralement sobre — excepté les jours de quinzaine qui sont les jours de paie — où il va au cabaret. C'est là qu'il trouve un peu de distraction en buvant quelques chopes et en causant métier. Le lendemain il reprend le chemin accoutumé de la mine. Car on exige de lui l'exactitude, l'obéissance, il doit suivre avec docilité le commandement de ses chefs. On comprend facilement que, sans discipline, il deviendrait impossible de conduire sagement une si grande agglomération d'hommes. Son intelligence d'ailleurs est continuellement tenue en éveil par les dangers qui le menacent. Son plus terrible ennemi est le grisou qui, malgré les précautions que l'on prend pour l'éviter, cause chaque année des catastrophes épouvantables Viennent ensuite, les éboulements et les inondations. Tous ces dangers sont cependant largement atténués par la vigilance des chefs et la bonne conduite des travaux.

La Compagnie, de son côté, veille avec sollicitude sur le sort de l'ouvrier. C'est par l'enfant qu'elle commence. Aucun enfant parvenu à l'âge de douze ans n'est admis au travail s'il ne sait lire et écrire et s'il n'a fait sa première communion. L'instruction est gratuite, et, dans certaines divisions les résultats sont venus amplement payer les sacrifices que la Compagnie s'était imposés. On compte, chaque année 15 à 20 admissions à l'obtention du certificat d'études primaires. Nous avons vu plus haut, en parlant des cités ouvrières, de quelle façon la Compagnie vient encore en aide d'une manière indirecte à son nombreux personnel.

Des caisses de secours ont été partout établies. Elles fonctionnent sous la surveillance des mineurs eux-mêmes. On accorde gratuitement à l'ouvrier malade, les soins du médecin et les remèdes.

L'âge ou les infirmités ont-ils rendu l'ouvrier impropre à tout travail, la Compagnie lui donne une pension annuelle, sans qu'elle ait fait une retenue quelconque sur son salaire. Cette retraite est réglée par un tarif qui est proportionnel en partie à l'âge, en partie aux services. Cette pension est reversible en partie, la demie au moins, sur la tête de la veuve. Elle est ordinairement de 12 à 25 francs par mois. Les secours aux enfants en bas-âge sont de 48 francs par an pour les garçons, et 36 fr. pour les filles.

Des pensions sont accordées aux ouvriers victimes d'accidents et aux veuves d'ouvriers tués dans les travaux, mais la Compagnie ne s'en tient pas aux taux ainsi déterminés, et quand une famille est atteinte dans la source de ses moyens d'existence, elle accorde un secours extraordinaire.

Enfin, une association coopérative de consommation permet aux ouvriers qui veulent en faire partie de se procurer des denrées à bas prix.

Mode de travail du mineur. — Coupe au charbon. — La fosse Thiers fait partie de la division d'Anzin qui comprend plusieurs puits dirigés par des Ingénieurs sous la surveillance d'un Directeur. Chaque district de la mine est administré par un porion, un maître mineur et un surveillant-lampiste sous les ordres d'un chef porion.

Les ouvriers se divisent en deux grandes catégories, ceux du fond et ceux du jour. Ces derniers travaillent à la journée. Ceux du fond travaillent *à la tâche* ou au *marchandage.*

Le premier mode de travail n'est plus employé que rarement. Dans le travail à marchandage, comme le mot l'indique, un marché se fait entre les ouvriers et l'ingénieur. Il comprend : 1° L'abatage et le creusement des voies ; 2° le transport des charbons jusqu'au plan automoteur ; 3° l'entretien des voies jusqu'à une distance déterminée. Les conditions du marchandage sont stipulées sur une feuille *ad hoc* signée par les adjudicataires. Le marchandage est favorable à l'ouvrier puisqu'il lui permet de réunir des camarades, des parents, et chacun trouve son rang et sa fonction, comme aussi sa part de rétribution, quand le travail est terminé.

Coupe à terres. — Ce que nous venons de dire s'applique au poste du matin.

Il existe une autre partie du travail exécutée par le poste du soir dite *coupe à terres.* La coupe du soir comprend :

1° Les ouvriers occupés au creusement des voies ;

2° Les remblayeurs ;

3° Les raucheurs.

Les remblayeurs sont chargés de remplir les vides de la taille, après l'enlèvement des charbons. On comprend facilement que si on laissait libre l'ouverture de la taille il en résulterait des affaissements qui compromettraient la sécurité des ouvriers et la bonne marche des travaux. Les remblais des tailles sont faits avec les déblais provenant du creusement des voies, des plans inclinés ou des bowettes. Le prix de la journée des remblayeurs est de 3 fr. 30. Le maître mineur est chargé de la surveillance de ce travail ; c'est lui qui fixe la tâche de l'ouvrier.

Les raucheurs sont occupés à l'entretien des voies principales et des galeries de retour d'air. Ils sont payés à raison de 3 fr. 50 par journée.

Nombre d'ouvriers et salaires. — Le nombre des ouvriers a dû nécessairement suivre une progression analogue à celle de l'extraction, mais moins rapide.

En 1756, la Compagnie Désandrouin occupait 1,500 ouvriers.

En 1790, la Compagnie d'Anzin en comptait 4,000.

En 1815, le nombre des ouvriers était de 4.000 ; il était doublé en 1850 (8,000), doublé une seconde fois en 1875 (16,000 environ).

Le chiffre officiel de l'année 1874 est 15,091 ouvriers dont 12,230 employés au fond et 2,861 au jour.

La production annuelle moyenne de l'ouvrier était de 60 tonnes en 1775, de 80 tonnes en 1825 et de 136 tonnes en 1875.

En 1881, cette production était de 179 t. et de 186 t. en 1883.

Le salaire moyen de l'ouvrier mineur est de 4 fr. 50 ; celui de l'ouvrier en général est de 3 fr. 86.

Administration. — Aux termes de l'acte de Société du 19 novembre 1757, toute la manutention de l'affaire est entre les mains de six associés régisseurs.

A la tête de tous les services est placé un Directeur-général, qui est le fondé de pouvoirs de la Régie, et qui a la signature pour toutes les affaires de la Compagnie, en vertu d'une procuration spéciale.

En cas d'absence, le Directeur-général est suppléé par le secrétaire-général, qui a la signature pour toutes les affaires administratives.

Les divers services sont :

1° Le secrétaire-général pour toutes les affaires d'administration ;

2° Le contentieux ;

3° La comptabilité ;

4° Le commerce.

5° La direction des travaux du fond.— Celle-ci comprend un ingénieur en chef et cinq divisions distinctes, en tête de chacune desquelles se trouve un Directeur relevant de l'Ingénieur en chef. Ces divisions sont celles d'Anzin, de St-Vaast, de Denain, d'Abscon et de Vieux-Condé.

6° La direction des travaux du jour. — Elle comprend un Directeur en chef et deux ingénieurs divisionnaires.

7° Le service des machines et du matériel fixe et roulant, des ateliers mécaniques et de la traction sur le chemin de fer.

8° Les approvisionnements.

Enfin, les chefs des services du commerce, de la comptabilité et des approvisionnements ont chacun la procuration du Directeur-général pour toutes les affaires rentrant dans leurs attributions.

Visite à la fabrique de briquettes de St-Louis.

Pour être géographe, on n'en est pas moins homme. Aussi, à peine sortis de la mine et convenablement débarbouillés, avons nous songé à dîner. Entre la visite à la mine et celle à la fabrique de briquettes a eu lieu, à l'auberge Lambert, de Bruay, le repas indispensable pour la réparation de nos forces. Nous ne nous attarderons pas à décrire ce banquet qui est toujours le côté joyeux de toutes nos excursions. Nous rappellerons cependant qu'au dessert, M. Crépin, l'un des organisateurs de l'excursion, a porté un toast à la Compagnie d'Anzin, à son directeur-général, M. Guary, à son secrétaire-général, M. de Forcade, et à MM. les ingénieurs qui ont bien voulu nous servir de guides et ont mis un empressement et une bienveillance dont on ne saurait trop les remercier, à donner satisfaction aux moindres désirs exprimés par les délégués de la Société. »

A trois heures, nous avons quitté l'auberge hospitalière et nous sommes rendus à l'Usine des briquettes : nous y avons été reçus avec la meilleure cordialité par M. C..., ingénieur, membre de la Société, qui a bien voulu, sur notre demande, nous expliquer le fonctionnement de ce merveilleux établissement.

Criblage et nettoyage des charbons. — Le charbon envoyé par le mineur est nécessairement un mélange de morceaux de toutes les grosseurs. Il contient parfois un peu de pierres et des schistes. Il faut le débarrasser de ces impuretés et le classer par rang de grosseur décroissante.

On distingue dans le commerce six grosseurs de charbon.

Les gros sont les morceaux dont toutes les arêtes mesurent plus de 0,18 de largeur.

La grosse gailletterie qui varie de 0,18 à 0,06.

La petite gailletterie de 0,06 à 0,02.

La braisette de 0,02 à 0,01.

Enfin, tout ce qui est plus petit s'appelle du poussier.

Le criblage du charbon, sa séparation en diverses grosseurs, se fait mécaniquement. Nous passons la description des machines.

Lavage. — Le lavoir de l'usine est du système Lührig. Dans le voisinage se trouve un crible central recevant les charbons de la fosse Saint-Louis et qui fournit une certaine quantité de fins à 50 $^{m}/_{m}$. Le complément est expédié par les autres fosses de la Compagnie. Les fins arrivent par chemin de fer. Les wagons sont amenés sur un puissant culbuteur mécanique qui renverse d'un coup 10,000 kilos.

Ces fins subissent, en dehors du reste, un triage spécial en cinq catégories au moyen d'un trommel, qui présente la forme d'un tronc de cône presque cylindrique, percé de nombreux trous dont le diamètre va en croissant d'une extrémité à l'autre. Ce trommel est animé d'un mouvement de rotation autour d'un axe vertical.

On distingue dans les fins les catégories suivantes :

1° La petite gailletterie de 50 $^{m}/_{m}$ à 40 $^{m}/_{m}$;

2° La braisette de 40 $^{m}/_{m}$ à 25;

3° Le grenu industriel de 25 $^{m}/_{m}$ à 14 ;

4° Les grenus de 14 $^{m}/_{m}$ à 10 ;

5° Les fins proprement dits de 10 $^{m}/_{m}$ à 0.

Les quatre premières catégories sont enlevées par une noria et versées dans un bac à piston. Le mouvement assez lent de va-et-vient classe les produits par ordre de densité : les pierres et le schiste qui sont plus denses tombent sur la table de lavage et sont emportés par un ramasseur ; le charbon, au contraire, moins dense, reste en sus-

pension dans l'eau, et est entraîné par le courant vers des tables à secours.

L'eau qui a conduit le charbon à ces tables est recueillie, et comme elle peut encore contenir de petits morceaux en suspension, elle est employée au lavage des fins de la 5e catégorie.

Ces fins, entraînés par un courant assez rapide, sont conduits dans un *spitzkasten*, sorte de bassin à six compartiments, présentant la forme d'un tétraèdre renversé. L'eau en y arrivant, dépose dans les différentes cases les morceaux de houille, par grosseurs décroissantes. Chaque case est percée d'un trou à la partie inférieure ; et le mélange d'eau et de charbon qui y passe se rend au bac à fedspath. Cet appareil se compose d'une cuve profonde séparée en deux compartiments par une cloison verticale. Cette cloison est percée de nombreux orifices à sa partie inférieure, qui assurent ainsi une communication facile et constante entre les deux chambres. A moitié hauteur de l'une des chambres est disposée une grille horizontale, et sur cette grille on a placé un lit de feldspath en morceaux. L'eau chargée de charbon, débouche au-dessus du feldspath, tandis que les pierres plus denses tombent sur le feldspath, l'eau entraîne le charbon par trop plein au déversoir.

Les fines lavées et pures sont montées par des norias, dont les godets troués laissent échapper l'eau. Elles arrivent dans des tours d'égouttage, où elles séjournent environ 24 heures.

A l'usine Saint-Louis, on fait ainsi égoutter à la fois environ 400,000 kilog. de charbon. C'est dans ces tours que l'on va prendre les fines pour en faire de la briquette.

Fabrication des briquettes. — La briquette est un combustible artificiel composé d'un mélange de houille et de brai, qui lui-même provient de la distillation du goudron.

Les fines et le brai sont mélangées. Le brai y entre dans la proportion de 9.5 %. et le mélange doit être le plus parfait possible. Le tout est soumis à une température assez modérée dans des fours circulaires munis de six bras portant des socs de charrue. Le brai fond, et son état liquide lui permet de se mêler au charbon d'une façon plus intime. Cette matière, ainsi préparée, est envoyée à la machine qui fabrique les briquettes.

La machine représente un plateau horizontal percé de 14 alvéoles, dont les dimensions sont celles que l'on veut donner à la briquette —

Un mouvement de rotation fait arriver successivement chaque alvéole devant le distributeur qui la remplit, et ensuite devant un autre piston qui la vide. La compression est obtenue par un puissant balancier, qui pèse sur la briquette et le frappe comme une pièce de monnaie. Le piston défourneur pousse la briquette sur un plan incliné, qui la conduit à un wagon où elle est empilée.

Tel est, en peu de mots, le fonctionnement de l'usine St-Louis.

Ce que nous venons de dire suffira, pensons-nous, à donner une idée de notre excursion à ceux de nos membres qui n'ont pu y participer. Aucune de nos promenades de l'année n'a mieux que celle-ci réuni l'utile à l'agréable : tous ceux qui s'y sont rendus n'ont eu à cet égard qu'un avis unanime. On ne pouvait trouver rien de mieux pour fêter notre millième membre (1).

(1) Voir tome III, page 643.

Fig. I

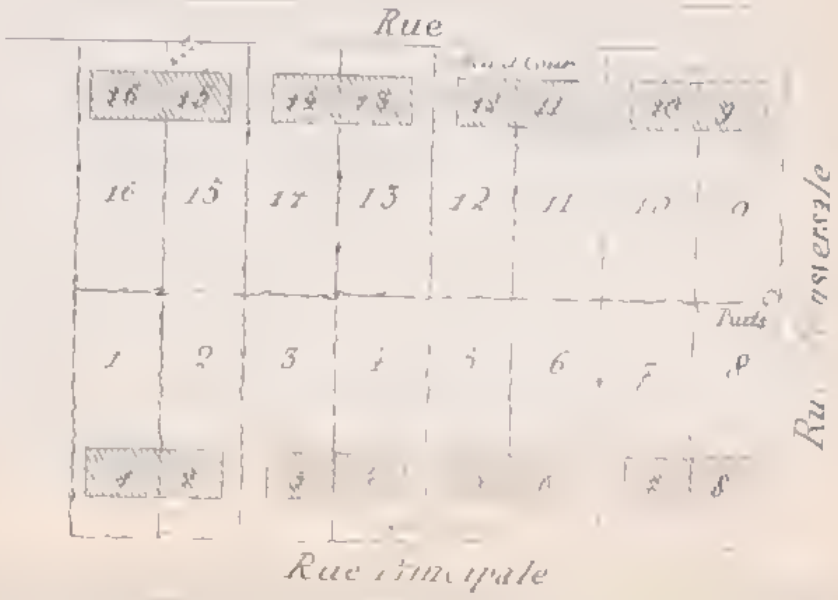
Ensemble des Maisons
disposées en ligne

Echelle de 1m/m par mètre

Nota Dans cette disposition de maisons on communique du jardin au moyen la porte figurée au plan du rez de chaussée par la lettre P
Les murs séparatifs des maisons ont tous 0 24 d'épaisseur Dans ce sys-me les habitations peuvent aussi être précédées d'une avant-cour comme ns le groupement deux à deux

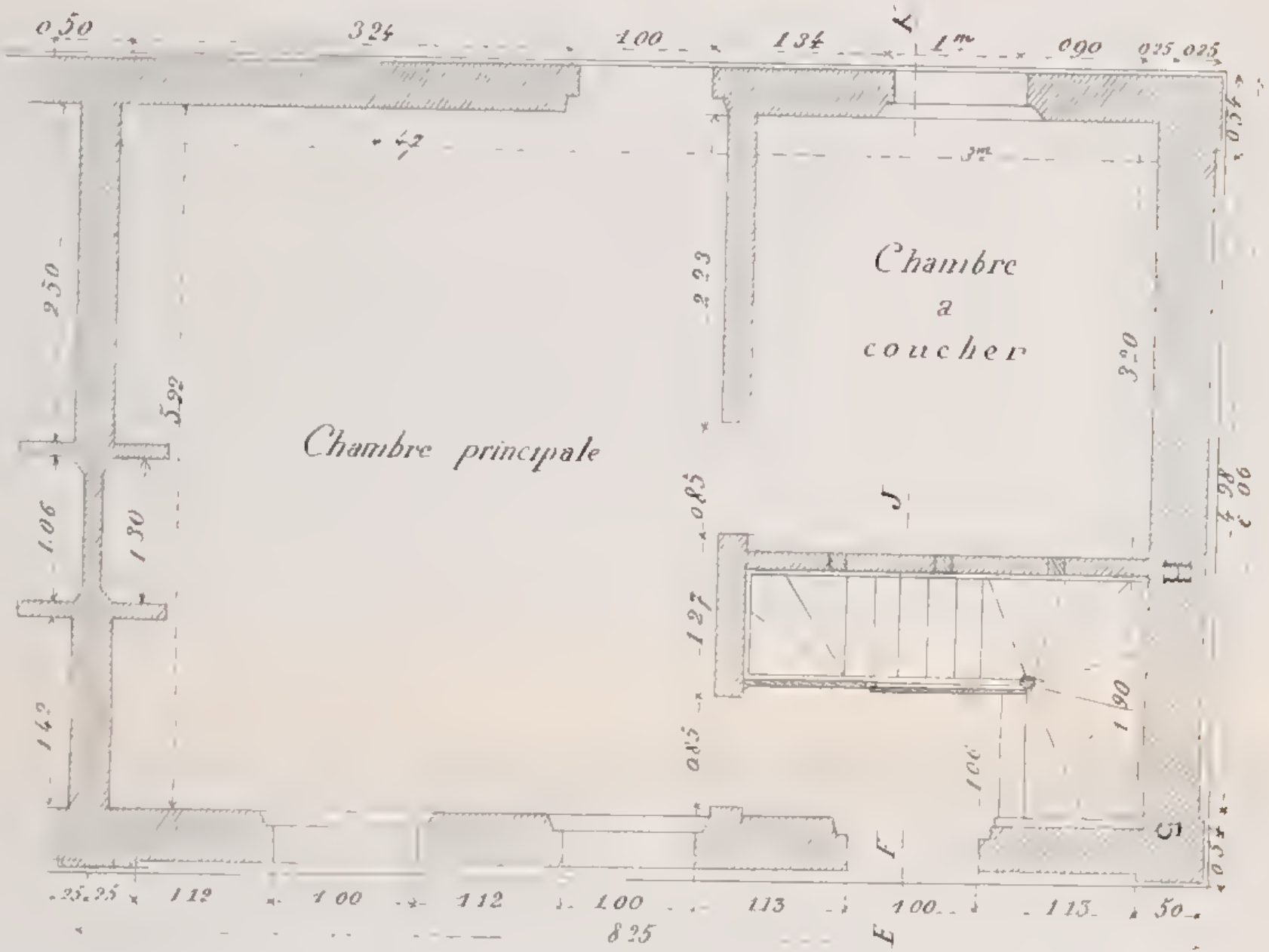
Disposition d'Ensemble
des maisons groupées deux à deux

Echelle de 1m/m p. mètre



Nota Dans cette disposition de maiso communication avec les jardins se fait extérieurement au moyen de l'entrée collé ménage entre les pavillons

Plan du Rez-de-Chaussée Fig 2



Coupe EFGHJK

Fig 3

Les aires du rez-de-chaussée sont formées d'un carrelage en terre cuite

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE
DE LILLE.

SOCIÉTAIRES NOUVEAUX ADMIS DANS LE COURANT DE FÉVRIER 1885.

MEMBRES ORDINAIRES.

Lille.

Nos d'inscription.	MM.
1093.	RICHMOND (Julien), représentant, rue Caumartin, 62.
1094.	SENOUTZEN, orfèvre, rue Esquermoise, 18.
1095.	DEVILDER (Henri), banquier, rue de l'Hôpital-Militaire, 5.
1096.	LEVYLIER, ✻, trésorier-payeur général du Nord, rue d'Anjou, 2.
1097.	ANGELO (Thomas), étudiant, rue Patou, 25.
1098.	CHOMBART (Pierre), avocat, rue des Fossés-Neufs, 53.
1099.	MERTIAN DE MULLER, avocat, rue Boucher-de-Perthes, 74.
1100.	DELOYNES, sous-lieutenant au 43e de ligne.
1102.	SIMON, ✻, colonel de gendarmerie, boulevard Louis XIV.
1103.	DESMAZIÈRES, propriétaire, boulevard de la Liberté, 165.
1104.	BÈRE (Frédéric), ingénieur des tabacs, rue Nationale, 171.
1105.	PILATE (Auguste), chef d'institution, rue de Béthune, 49.
1107.	BERNARD, employé des postes, boulevard de la Liberté.
1108.	PÉTIN (Léonce), garde-magasin à la manufacture des tabacs.
1109.	BOURGOIS (Emile), représentant, rue Négrier, 5.
1110.	DUTHOIT, banquier, rue Nationale, 51.
1111.	RICHARD, représentant, rue de la Quennette, 8.
1112.	HIRTZ (Georges), négociant en toiles, rue de Tournai, 39 bis.
1113.	DELÉCAILLE (Léon), négociant en toiles, boulevard de la Liberté, 7.

Armentières.

1114.	DEMANNE (Paul), commis-négociant, hôtel du Comte d'Egmont.

Roubaix.

1101.	DUHAMEL (Louis), négociant, rue du Pays, 10.
1106.	GETAZ (A.), directeur du Crédit du Nord, rue du Pays, 26.

PROCÈS-VERBAUX DES ASSEMBLÉES GÉNÉRALES.

Assemblée générale du 22 décembre 1884

Présidence de M. Paul Crepy

La séance est ouverte à 8 heures 1/4.

MM. Henri Bossut, vice-président; Alfred Renouard, secrétaire général; Mamet, archiviste; Fromont, trésorier; Lacroix, secrétaire; Delamare, Leburque, Delessert, Jacquin, membres du Comité d'études prennent place au bureau.

M. le Secrétaire-Général dépouille la correspondance :

1° M. R. Monner-Sans « Consul général de Hawaï, à Barcelone, » annonce l'envoi d'une brochure, dont il est l'auteur, intitulée : *Liberia*; il sollicite en même temps le titre de membre correspondant de la Société. — Des remerciements seront adressés à M. Monner-Sans; en outre, le Comité statuera sur sa demande;

2° M. le capitaine Recoing, professeur à l'école de Saint-Cyr, envoie un exemplaire de son ouvrage sur : *les Colonies françaises*. M. le Secrétaire-général lui a adressé une lettre de remerciements;

3° M. le « Ministre plénipotentiaire de la République argentine, à Paris », annonce, au nom de sa légation, deux exemplaires d'une notice officielle avec carte explicative, intitulée : *La République argentine par rapport à l'immigration européenne*. Des remerciements seront adressés ;

4° Le secrétaire du Conseil de la *Manchester Geographical Society*, donne avis de la formation à Manchester de cette Société sous la présidence d'honneur du duc de Devonshire, et sollicite l'échange avec nos bulletins. — Cet échange est accepté.

M. le Président annonce que M. le général Faidherbe a envoyé au bureau la suite du travail sur *le Soudan français* dont on a pu lire la seconde partie dans le tome II de la Société. Ce mémoire sera publié très prochainement.

M. l'Instituteur communal d'Akbou (Algérie), demande qu'on veuille bien lui faire, pour la bibliothèque du village, l'envoi gratuit du bulletin. L'assemblée décide que cet envoi aura lieu.

Soixante personnes sont présentées comme membres de la Société. Leur admission est prononcée.

M. le Président annonce que les causeries du jeudi continueront comme d'habitude hebdomadairement pendant le mois de janvier et suivants : plusieurs conférenciers sont inscrits, entre autres MM. Jacquin, sur *la Vitesse et la sécurité des chemins de fer*; de Franciosi, sur *Grenade*; Quarré-Reybourbon, sur un *Voyage à Londres au commencement du XVIIIe siècle* : Michaux, sur *Formose ;* Guillot, sur *Madagascar* ; Collardeau, sur *les Ballons*, etc. Les journaux de l'arrondissement annonceront chaque semaine ces causeries.

En outre, plusieurs grandes conférences seront faites le dimanche. Pour la séance solennelle de la distribution des récompenses qui, fort probablement, aura lieu le 1er février, la Société s'est assurée le concours de M. le lieutenant de vaisseau Courcelle-Seneuil qui prendra comme sujet : *La mission française au cap Horn*; en mars, M. Germain Bapst, fera une conférence sur l'*Ararat*, il sera fort probablement suivi en avril de M. Thouars, etc., les membres de la Société seront d'ailleurs prévenus en temps par convocation spéciale. Après Pâques, commencera, comme toujours, la série des excursions. Déjà plusieurs sont projetées, et la Commission spéciale s'occupera prochainement de leur organisation.

Suivant l'ordre du jour, deux membres du Comité d'études doivent être nommés en remplacement de MM. Boudry et R. Tellier, qui ont demandé à être relevés de leur mandat. L'assemblée procède au scrutin qui donne la majorité à MM. Alex. Eeckman et Ardouin-Dumazet. En conséquence, ces deux membres de la Société sont proclamés « membres du Comité d'études. »

M. Delessert termine la séance par une lecture relative à une *visite* qu'il a faite récemment *aux fouilles de Martigny-en-Valais*. La Société publiera les intéressantes observations de M. Delessert.

La séance est levée à 9 heures 3/4.

Séance solennelle annuelle de la Distribution des Récompenses.

La séance solennelle de la distribution des récompenses a eu lieu le dimanche 1er février, à deux heures, dans la grande salle des conférences de l'hôtel du Maisniel, en présence d'une foule considérable. L'ordre du jour portait :

1° Allocution de M. le président ;

2° Rapport sur la situation financière et les travaux de la Société pendant l'année 1884, par M. Alfred Renouard, secrétaire-général ;

3° Compte-rendu de la situation de la bibliothèque, par M. Édouard Van Hende, bibliothécaire ;

4° Conférence par M. Courcelle-Seneuil, lieutenant de vaisseau : *La mission française au cap Horn*, avec projection à la lumière oxhydrique ;

5° Distribution des prix aux lauréats de la Société à l'exposition géographique internationale de Toulouse, et aux concours de Lille et Roubaix en 1884.

L'excellente « Musique du Tissage de Marquette, » avait bien voulu prêter son gracieux concours à cette solennité.

Sur l'estrade, aux côtés de M. Paul Crepy, président, on remarquait M. le général Comte ; M. Facon, conseiller de préfecture, délégué de M. le préfet du Nord ; M. le colonel de Ricouard d'Hérouville ; MM. les vice-présidents Brunel et Henri Bossut ; M. Guillot, professeur au lycée Charlemagne, membre d'honneur de la Société ; MM. Alfred Renouard, secrétaire-général ; Al. Eeckman, secrétaire-général-adjoint ; Fromont, trésorier ; Duflos, secrétaire de correspondance ; Van Hende, bibliothécaire ; Mamet, archiviste ; le commandant Delamare ; le chanoine Dehaisnes, Delessert, Leburque-Comerre, Gosselet, Jacquin, etc., membres du comité d'études.

Nous reproduisons ci-dessous *in-extenso* les différents discours prononcés par MM. le président, le secrétaire-général et le bibliothécaire, ainsi que le palmarès, nous réservant de publier prochainement la remarquable conférence de M. Courcelle-Seneuil.

Allocution de M. le président.

M. Paul Crepy s'est exprimé en ces termes :

MESDAMES, MESSIEURS.

Dans un instant, notre sympathique Secrétaire Général vous présentera le compte rendu de nos travaux pendant l'année 1884.

Vous apprécierez alors, mes chers collègues, si notre Comité d'Etudes a convenablement rempli le mandat que vous lui avez confié, s'il a travaillé par tous les moyens, au développement de la science géographique.

Mais, auparavant, permettez-moi de vous parler du mouvement de colonisation qui, depuis quelques années, se manifeste d'une façon si active, et semble avoir acquis, en 1884, une importance plus grande encore.

Rassurez-vous pourtant, loin de donner à ce sujet toute l'ampleur qu'il comporte, je le réduirai à quelques faits, espérant ainsi me concilier votre bienveillante attention.

En Asie, la France s'efforce de reconstituer, dans l'Extrême-Orient, l'œuvre de Dupleix, anéanti dans l'Hindoustan, et le vœu, formulé, ici même, par MM. Dupuy et Millot, est sur le point de s'accomplir : à notre possession de la Cochinchine s'est ajouté le Protectorat de l'Annam, le Cambodge a été annexé, et, à l'heure actuelle, notre vaillante armée combat opiniatrement pour la conquête du Tong-Kin.

Vers la mer Rouge, une commission étudie la position capitale de de Cheik-Said, dont on s'était trop hâté d'annoncer l'occupation par l'Allemagne.

En Afrique, l'Angleterre après s'être implantée à Souakim, Zeilah et Berbeira, marche sur Karthoum ; et déjà elle convoite la succession du Zanzibar, qui lui assurerait une domination facile sur la côte orientale du Continent africain.

L'Italie elle même prend pied à Massouah, et envoie une expédition dans sa colonie d'Assab ; mais s'arrêtera-t-elle là ?

L'Allemagne vient d'inaugurer sa politique coloniale en s'établissant sur le golfe de Guinée, à Porto Seguro et à Camerons, d'où elle pourrait aisément pénétrer dans l'Afrique Centrale. Par l'acquisition d'Angra Pequêna et de la baie de Ste-Lucie, elle enserre la Colonie du Cap, et, alliée des Boërs, elle arrêtera le développement de la grande Colonie anglaise de l'Afrique australe.

Entre temps se discute à Berlin la question compliquée du Congo ; l'influence française, limitée par des influences rivales et parfois hostiles, y obtiendra-t-elle les résultats utiles que devait lui assurer l'énergie de M. de Brazza ?

La France, en revanche, domine à deux extrémités de l'Afrique : Au Sénégal, où une canonnière française fait flotter notre pavillon sur le Niger, tandis que le Prevôt des Marchands de Tombouktou vient jusqu'à Paris demander notre appui ; à Obock, dont on se préoccupe enfin, et d'où M, M, Soleillet est parti pour assurer au Choa l'alliance française.

En Océanie, l'Allemagne a porté ses vues sur les îles Samoa, où elle développe son influence, et sur la nouvelle Guinée où la fondation de quelques comptoirs a provoqué l'opposition bruyante de l'Australie, jalouse de l'Allemagne, jalouse de la France, et qui voudrait considérer comme anglaises, toutes les terres des archipels Océaniens.

Le Portugal, qui, le premier dès le XVe siècle, fondait des colonies, vient d'arborer son drapeau sur l'île de Poulo-Cambiny, dans l'archipel de la Sonde.

Dans la Malaisie, enfin, M. Brau de Saint-Pol-Lias exécute le programme qu'il a exposé devant nous ; à ceux d'entre vous, mes chers Collègues, qui lui ont prêté leur généreux concours, j'adresse mes félicitations bien cordiales.

De l'Amérique, je n'avais pas grand'chose à dire. Fort heureusement, un savant explorateur, M. Courcelle-Seneuil, lieutenant de vaisseau, a gracieusement accepté de venir nous entretenir de l'expédition de la « Romanche » au Cap Horn ; vous savez tous qu'il y commanda la *mission à terre*.

Je vous ai parlé de protectorat, d'annexion, de conquêtes ; mais à quoi bon, Messieurs, ces entreprises coloniales, si l'esprit de colonisation ne vient les seconder ?

S'approprier, le fer à la main, des territoires plus ou moins vastes, ou bien conclure avec des chefs puissants des traités d'amitié, ne sert à rien, si la civilisation, la science et l'industrie n'en retirent quelque avantage !

Encourageons donc les infatigables explorateurs qui souvent, au péril de leurs jours, indiquent à notre commerce des nouveaux débouchés, demandons la création de bourses de voyage et l'organisation plus pratique des consulats ; qu'une loi exempte des charges militaires

quiconque, pendant un certain nombre d'années, résidera dans l'une de nos colonies !

Le jour où les Français se sentiront suffisamment appuyés par nos Chambres de commerce, et protégés par le Gouvernement, ils quitteront avec moins d'appréhension la France, pour aller, dans les contrées lointaines, nous créer des relations commerciales qui, seules, peuvent faire sortir enfin notre commerce et notre industrie du déplorable marasme qui depuis trop longtemps déjà les affaiblit et les ruine.

Rapport de M. le Secrétaire-Général.

Après ce discours, fréquemment applaudi, M. Alfred Renouard, secrétaire-général, a lu le rapport suivant :

Mesdames, Messieurs,

Il n'est pas de plaisir plus agréable pour un secrétaire-général que de rendre compte des travaux d'une Société dont la marche est satisfaisante. Et je crois, Messieurs, que c'est le cas de la nôtre.

De quelque côté que je me tourne, en effet, je ne vois qu'agrément et satisfaction. A Roubaix, par exemple, l'un de nos vice-présidents, trois mois durant, organise des cours dont le succès va toujours croissant ; à Lille, chacun des membres du bureau s'efforce d'apporter son écot à notre œuvre de vulgarisation, et les 33 membres du Comité d'études l'y aident de leurs efforts.

Je ne parlerai pas de notre président : nous tous en pensons trop de bien pour que j'en dise le moindre mal.

Quoi d'étonnant après cela que les sociétaires nous affluent et que ce chiffre de 1,000, prévu par M. Guillot — et seulement espéré — ait été atteint en si peu de temps.

Aujourd'hui que nous sommes en si grand nombre, je suis heureux de profiter de la présence de notre cher collègue pour lui dire que tout l'honneur de ce succès n'est entièrement dû qu'à lui, à lui et à son prédécesseur, M. Suérus : l'un qui a créé la Société, qui l'a faite ; l'autre qui, en professant plusieurs années les cours du jeudi, en l'aidant toutes les semaines de sa parole chaude et attrayante, lui a donné l'ampleur et la vitalité désirables.

Il était facile de suivre, avec de tels exemples.

Nécessairement, avec nos membres sont venues les cotisations, que

notre trésorier a vu croître à vue d'œil avec une satisfaction légitime. Mais n'allez pas croire, Messieurs, que si nous avons un trésorier, nous ayons le moindre trésor : la Société n'a pas cessé de garder ce malheureux défaut que lui reprochait spirituellement l'année dernière M. le vice-président Brunel : encore aujourd'hui elle n'est pas assez riche. Toutefois, il faut le dire, si elle continue d'être pauvre, c'est qu'elle continue aussi à se montrer généreuse. Elle publiait auparavant quatre bulletins par année, elle en a porté le nombre à dix ; elle organisait des cours du soir pendant trois mois, et ces cours ont été cette année professés sept mois durant ; enfin, elle ne s'est pas contentée d'organiser les excursions l'été, il lui a paru nécessaire de créer des voyages en temps de neige et de gelée ; et voilà pourquoi il arrive que notre caisse est rarement pleine.

Rassurez-vous cependant, Messieurs, nous ne sommes pas au-dessous de nos affaires. Mieux que cela, nous avons une réserve sérieuse, une réserve qui actuellement se chiffre par 2,857 fr. 14 centimes, véritable trésor celui-là, que nos statuts rendent inaliénable, et dont nous sommes vraiment fiers, parce qu'il montre notre vitalité.

Nos recettes sont satisfaisantes, elles s'élèvent à 14,339 fr. 75, nous donnant un excédent de 1,962 fr. 47 sur nos dépenses, qu'avec toute la parcimonie désirable nous avons encore poussé jusque 12,376 fr. 88 c.

Ce qu'il a fallu cependant de prudence et de force d'âme pour en arriver là, notre dévoué trésorier, M. Fromont, seul le sait. Aussi, Messieurs, nous qui n'avions jusqu'ici frappé à aucune porte, nous qui nous étions jusque là fièrement drapés dans notre pauvreté, nous nous sommes trouvés dans la nécessité d'insinuer que si, par quelque don, des âmes généreuses et discrètes voulaient bien grossir notre escarcelle, nous leur en serions de tout cœur reconnaissants.

Suivant l'exemple de généreux donateurs qui viennent chaque année augmenter la liste de nos prix, la Chambre de commerce de Lille — qu'on sait toujours rencontrer là où est à faire quelque bien — a répondu à cet écho : elle a bien voulu généreusement nous accorder 300 francs, capital que nous avons essayé de faire fructifier à gros intérêt pour le plus grand bien des sciences géographiques, et qu'elle veut bien aujourd'hui nous servir annuellement.

Voilà, ce me semble, un exemple qu'on ne saurait trop recommander à l'attention de nos membres, et si quelqu'un d'entre vous, Messieurs, voulait imiter la Chambre de commerce, il serait certain

de rencontrer chez nous un chaleureux empressement et un accueil sympathique.

Qui ne le ferait, d'ailleurs, en jetant les yeux sur notre œuvre de l'année ?

Voici, par exemple, le chapitre des excursions :

Vous avez encore présente aux yeux la descente de nos sociétaires dans les carrières souterraines du village de Lezennes. Eh bien, cette année, l'un des membres adjoints du Comité d'études, M. Crépin, ne s'est pas contenté de cela, il a voulu, suivant l'expression bien connue, nous montrer « de plus en plus fort », et il nous a conduit à 600 pieds sous terre, au fond des mines de la Compagnie d'Anzin. Vous me permettrez, Messieurs, de passer sous silence la description de ces antres noirs et profonds, ce qui ne ferait qu'allonger ce compte-rendu sans vous communiquer l'agrément de la visite elle-même, mais vous ne voudriez pas, je pense, que je cite cette excursion, qui a marqué l'arrivée dans nos rangs de notre millième membre, sans remercier ici, outre l'organisateur lui-même, MM. les Ingénieurs de cette grande Compagnie, chez lesquels l'amabilité et la complaisance sont, vous le savez, de tradition.

D'autres membres de la Société, touristes entreprenants et marcheurs intrépides, nous ont fait visiter les sites pittoresques de la Flandre : avec MM. Crépin et Fernaux, nous avons pu voir Mons-en-Pévèle ; avec MM. Werquin et Van Butsele, nous avons gravi le Mont Cassel ; avec MM. Rosman et Fernaux, nous avons visité Bavai et le pittoresque Caillou-qui-Bique ; avec M. Leburque, nous nous sommes rafraîchis dans les eaux d'Ostende et en avons visité les environs ; enfin, M. Ardouin du Mazet a bien voulu organiser une excursion à Fontenoy et nous permettre de revoir ce champ de bataille célèbre, où la vaillance française a su venir à bout des prétentions britanniques.

Mais rentrons chez nous, Messieurs, et reportons-nous à nos cours du jeudi.

Comme la petite salle des séances hebdomadaires est bien faite pour ces conférences de famille, comme tout y est bien disposé pour la causerie intime ! Le conférencier du jeudi est toujours satisfait de son public et les assistants, de leur côté, ne demandent qu'à être satisfaits de celui qui leur parle. Si c'est un professeur disert, expert en l'art de bien dire, il peut être sûr de rencontrer des auditeurs zélés chez lesquels il aura plaisir à semer la bonne graine ; si tout au contraire

c'est un causeur moins expérimenté, aussitôt la bonne figure et la sympathie des assistants lui prouveront immédiatement combien on applaudit volontiers chez nous au dévouement et à la bonne volonté. Aussi, Messieurs, le public aime-t-il ces cours du soir institués par M. Guillot, et il nous est arrivé maintes fois de voir l'espace manquer aux auditeurs désireux de puiser à cette source intarissable.

Vous citer d'ailleurs nos cours, c'est vous en dire tout l'attrait.

Voici, par exemple, M. Parmentier qui, avec une bonne grâce charmante, nous fait parcourir Venise ; M. Rosman qui, avec une verve toute séduisante, nous fait juger trop courtes les heures que nous passons avec lui dans le massif et au couvent de la Grande-Chartreuse ; M. Ardouin du Mazet qui nous charme toujours en nous retraçant ses étapes militaires et nous conduit cette fois de Lille à Bavai ; M. Massebieau, qui nous expose si bien l'histoire des explorations françaises dans l'Amérique du Nord jusqu'aux premières années du XVIIIe siècle ; M. Gosselet qui sait mieux que personne rendre la science aimable en nous décrivant le fond des mers ; M. Cosserat, dont la causerie sur l'Océan ne saurait être trop applaudie ; M. Mamet qui, en nous parlant du brigandage en Grèce, nous a rappelé combien M. Edmond About avait étudié et compris la Grèce contemporaine ; M. Epinay, dont l'excursion sur les frontières russe et anglaise en Asie, a paru trop rapide aux auditeurs qui l'écoutaient ; M. de Franciosi fils, dont les auditeurs ont si bien goûté l'excursion à Tunis ; enfin, M. de Franciosi père qui, dans une causerie des plus fines, nous a promenés dans cette ville de Grenade dont il nous a fait admirer le site pittoresque et l'Alhambra enchanteur. Il n'est pas jusqu'à votre secrétaire-général qui n'ait fait aussi ses petits cours : vous l'avez entendu cette année vous parler de Pondichéry, puis du banc de Terre-Neuve.

Et j'ajouterai que Roubaix ne le cède en rien à Lille. Quand on jouit d'un vice-président aussi devoué que M. Henri Bossut, et je dirai aussi pénétré que lui du feu sacré géographique, on est certain de réussir. Tous les soirs, près de 400 personnes — dont nous espérons faire 400 membres de la Société — se sont pressées dans la salle de la Bourse, mise gracieusement par la Chambre de commerce de Roubaix à la disposition de nos collègues ; et nous y avons successivement entendu, depuis le mois de février dernier : M. Cosserat sur les glaciers et plus récemment encore sur l'Océan ; M. Ardouin du Mazet sur Madagascar et, il y a quelques jours, sur Tlemcen ; M. Faidherbe qui a terminé les cours de l'an dernier par un magistral exposé de l'enseignement de la

géographie ; M. Jacquin sur les signaux de chemins de fer, enfin, votre secrétaire-général qui cette année encore a inauguré les cours comme il l'avait fait l'année dernière.

A la suite de ces causeries, et sur la demande de notre président, M. le lieutenant Bonaffé a bien voulu ouvrir un cours élémentaire de topographie. Aujourd'hui que l'étude du terrain a une si grande importance, créer un cours de ce genre c'était répondre à une nécessité : ce qui l'a prouvé, d'ailleurs, ce sont les nombreux auditeurs qu'a eus le conférencier, ce sont aussi les imitations de ce cours qui plus tard ont été faites à Lille. Pour remercier M. Bonaffé de son professorat tout désintéressé, et en souvenir de sa complaisante et généreuse initiative, la Société de géographie de Lille est heureuse, en ce jour de séance solennelle, de lui attribuer l'une de ses médailles d'honneur.

En dehors des causeries du jeudi, nos grandes conférences du dimanche n'ont pas chomé cette année. En avril dernier, M. Brosselard, membre de la mission Flatters, nous tenait suspendus à ses lèvres en nous parlant des lignes de pénétration du Soudan par l'Algérie et le Sénégal ; il était suivi de M. Henry qui, dans une fine causerie, nous retraçait ces voyages et aventures mythologiques qui sont l'origine des contes de Perrault.

En mai, nous entendions M. Oukawa, membre de la mission japonaise de Paris, nous entretenir de son pays d'origine ; puis, notre ancien et toujours dévoué secrétaire-général, M. Suérus, clôturer dignement le dernier exercice en nous parlant avec son éloquence chaude et communicative des rapports de la Chine avec l'Europe. Il y a quelques jours, vous avez entendu M. Charnay vous décrire les anciennes villes du Nouveau-Monde, mais auparavant notre sympathique membre d'honneur, M. Guillot, avait bien voulu inaugurer les conférences de 1885 et, accompagné de notre ami M. le Dr Bayol, qui venait en même temps nous rappeler ses derniers voyages dans les rivières du Sud, nous retracer en termes éloquents l'histoire de la politique française au Sénégal, dont notre président d'honneur a été le vaillant continuateur et le chaleureux défenseur.

Avant de terminer, Messieurs, je ne saurais oublier de remercier les donateurs qui, chaque année, viennent périodiquement grossir la liste de nos prix. Avec la générosité intelligente qu'il sait apporter dans tous ses actes, M. Léonard Danel a bien voulu remplacer M. Verkinder pour le prix des voyages ; M. Henry Bossut, le si dévoué vice-président de Roubaix, a mis cette année, comme les précédentes, 150 francs à

la disposition de la Société ; notre bienveillant et sympathique président, M. Crepy, a continué comme par le passé à nous accorder une somme de 300 francs ; enfin, cette année le regretté marquis d'Audiffret nous avait attribué les 300 francs qu'il consacrait à un prix spécial. En le perdant, Messieurs, non seulement nous avons à regretter un collègue dévoué, un bienfaiteur zélé, mais encore, j'ose le dire, l'un des membres les plus éclairés de notre Comité d'études, l'un des collègues les plus sympathiques du bureau de la Société. Que sa famille veuille bien ici recevoir l'expression de notre gratitude et de nos sincères regrets !

Je viens, Messieurs, de vous exposer en quelques mots l'œuvre que nous poursuivons depuis cinq ans à Lille. Nous avons voulu vulgariser la géographie : mieux encore, la faire aimer du public ; les faits disent plus que jamais que nous commençons à réussir ; à vous, Messieurs, qui ne nous appartenez encore, de nous prouver que nous réussirons tout à fait en nous envoyant... vos adhésions. « A mesure que j'ai connu d'autres pays, disait récemment un illustre écrivain, j'ai mieux compris la France et je l'ai plus aimée. » Nous aussi, Messieurs, en favorisant l'étude de cette science aimable, nous nous donnons pour but, en faisant mieux connaître l'étranger, de faire aimer notre belle France, et nous essayons, ce faisant, de bien mériter de la patrie et de servir les intérêts de notre cher pays.

Rapport de M. le bibliothécaire.

M. Van Hende, bibliothécaire, a présenté ensuite le compte-rendu suivant de la situation de la bibliothèque :

La marche ascendante et rapide suivie par le nombre des adhésions au titre de membre de la Société, qui atteint aujourd'hui le chiffre de 1,072, a pour corollaire les accroissements de la bibliothèque.

Notre infatigable secrétaire-général a fait, l'an dernier, comme bibliothécaire, un rapport émaillé de notes intéressantes sur nos acquisitions successives. En faisant ainsi ressortir, avec une réelle compétence, l'avantage que les membres de la Société trouveront à fréquenter la bibliothèque, M. Alfred Renouard a excité l'émulation de généreux donateurs, qui se sont empressés de suivre un bon exemple et d'offrir, à leur tour, des documents dont ils étaient les heureux possesseurs,

pour les mettre à la disposition de tous les amis des sciences géographiques.

C'est ainsi que le nombre des ouvrages de fonds et des brochures diverses a doublé en 1884, pendant que nous recevons du dehors 27 nouvelles publications périodiques et 8 envois de cartes et plans.

Un catalogue de la bibliothèque et un registre de prêts ont été mis entre les mains de l'appariteur, M. David, à qui tous les membres inscrits peuvent s'adresser, au siège de la Société, pour obtenir communication d'ouvrages dont la lecture offre un délassement instructif.

Les conférences et les frais de publication du bulletin devenu mensuel, par suite de l'abondance des matières, absorbent toutes les ressources du budget ; nous ne faisons point d'acquisitions par argent, et c'est seulement l'échange de nos publications et la générosité des donateurs qui viennent garnir les rayons de nos vitrines.

Les auteurs qui envoient leurs œuvres et les membres de la Société que leur désintéressement porte à se dépouiller, en faveur de la bibliothèque, des nouveautés dont ils ont pris connaissance, ajoutent une large part aux documents fournis par 84 journaux périodiques. Nos relations d'échange s'étendent à toutes les contrées de la France et de l'Europe, et nous recevons des centres les plus éclairés de l'Afrique, de l'Amérique et même du Japon, le récit des explorations les plus récentes et des découvertes qu'elles amènent.

Cet ensemble devient de jour en jour plus important, et permet à quelques membres de la Société, de suivre, pas à pas, le mouvement et les progrès géographiques que d'intrépides pionniers de la civilisation font successivement connaître par des communications recherchées avec empressement.

Le passé offre aussi une source féconde en renseignements fournis par les dons successifs de plusieurs membres associés, qui ont droit à une vive gratitude pour leur désintéressement.

Un aimable bibliophile, M. de Grimbry, envoie fréquemment les ouvrages de sa propre bibliothèque qu'il juge pouvoir enrichir celle de la Société.

Un spécialiste, M. Ernest Nicolle, ancien officier de marine, puis lieutenant-colonel de la garde-nationale de Lille, a gracieusement offert des voyages de circumnavigation et des brochures aujourd'hui introuvables, concernant la marine et les colonies. Parmi ces dernières figurent deux ouvrages sur la Cochinchine, dus à la plume de son ami personnel Francis Garnier, et un choix judicieux

d'opuscules traitant de questions techniques à l'ordre du jour pendant le troisième quart de notre siècle.

Nous devons à la générosité de M Ernest Cannissié, membre du comité d'études, un ouvrage incomparable : « Le théâtre du monde universel », publié en quatre volumes in-folio, par Jansonius d'Amsterdam, en l'an 1647, véritable monument historique et géographique, édité avec des soins qui honorent l'auteur et son époque. Jansonius a fait appel aux historiens, aux géographes et aux artistes. Aussi les développements du texte qui accompagne chaque planche, le grand nombre des cartes minutieusement dressées sur une grande échelle, les armoiries des maisons princières et les costumes du temps, le tout mis en couleur, ont permis à ses contemporains de se rendre un compte exact de l'état physique, moral, politique et religieux des peuples alors connus de notre globe. On peut encore aujourd'hui admirer le luxe de l'édition, ainsi que les nombreux détails que l'échelle des cartes a permis de donner ; l'intérêt rétrospectif qu'elle présente provient de la comparaison avec l'état actuel des pays. Ainsi, par exemple, 68 cartes in-folio pour la France féodale telle que l'avait laissée Richelieu, et 82 cartes pour l'Allemagne, remontant à l'année qui précède le traité de Westphalie, permettent, grâce aux développements historiques, d'apprécier les changements que la guerre et la politique ont introduits dans les circonscriptions nationales, dans les mœurs et la vie sociale, sur ce coin du monde, témoin de rivalités toujours vivaces, dont nous sommes encore les acteurs et que nous léguerons à nos descendants. Les autres contrées de l'Europe et du reste du globe terrestre sont figurées sur 150 cartes donnant des détails que nos atlas modernes ne peuvent reproduire que par la finesse de la gravure.

Notre concitoyen, M. Bureau, ancien professeur à l'Ecole de St-Cyr, nous a envoyé sa géographie physique, historique et militaire de la région française, d'une utilité réelle pour les jeunes gens qui se préparent à nos concours annuels.

Deux de nos conférenciers, MM. Ed. Fuchs et Brau de St-Pol-Lias, le général Faidherbe, MM. Crepy, Delessert, Eeckman et d'autres sociétaires, nous ont également fait des dons, ainsi que des personnes intéressées à faire connaître leur œuvres.

Il est convenu que l'étude de la géographie doit commencer par la contrée que l'on habite : aujourd'hui les enfants des écoles primaires ont en main de petits atlas méthodiques, où chaque carte de la France est accompagnée d'un exposé clair et succinct, qui facilite l'enseigne-

ment donné par les instituteurs. Mais l'un de nos chers vice-présidents, M. Brunel, directeur de l'enseignement primaire du Nord, vient de rendre un service spécial, non seulement à ses subordonnés et à leurs élèves, mais à nous tous qui cherchons à mieux connaître notre département, et prenons plaisir à y faire collectivement des excursions amusantes et fructueuses, sous l'obligeante direction de quelques membres dévoués du Comité d'études. La « géographie générale du département du Nord », publiée l'an dernier, est composée en grande partie d'après des documents locaux et récents ; elle présente l'avantage d'une précision à laquelle ne peuvent atteindre les ouvrages similaires. La partie économique, traitée d'une manière tout à fait neuve, fait connaître, en peu de pages, ce qu'on ne trouve point dans nos rudiments scolaires : l'état actuel de l'agriculture, de l'industrie et du commerce, et celui des ressources intellectuelles mises à la portée d'une population de plus en plus avide de savoir.

Personne ne s'étonnera qu'une telle réunion d'avantages spéciaux attire des lecteurs qui s'attachent d'autant plus à notre société qu'ils y trouvent, en dehors de la publication de notre bulletin périodique, un aliment à leur curiosité et se tiennent au courant, aussi bien des nouvelles découvertes géographiques, que de l'état des ressources de pays éloignés, comme aussi des inventions scientifiques et industrielles qui font honneur à notre siècle.

Les conférences, les concours, le bulletin et la bibliothèque forment le faisceau des moyens employés par la Société pour parvenir à son but : la vulgarisation des connaissances nécessaires à ceux qui, désireux de s'enrichir, voudront participer au mouvement colonisateur préparé par des explorateurs jaloux de contribuer à la gloire et à la prospérité de la France. Munis d'une institution solide, éclairés par l'expérience de leurs devanciers, ils sauront exécuter des entreprises réputées difficiles, et, sur tous les points du globe, propager, par des établissements durables, l'honneur et le prestige de notre chère patrie.

Palmarès.

La séance s'est terminée par la proclamation du palmarès par M. le secrétaire-général.

Il a d'abord été donné lecture des noms des lauréats de la Société à l'exposition géographique internationale de Toulouse :

Médaille de bronze et Diplôme.

MM Doniol, ingénieur des ponts et chaussées à Lille, pour sa carte des voies de communication du département du Nord ;
Jennepin, maître de pension à Cousolre, pour sa carte du canton de Solre-le-Château.

Diplôme.

MM. Anicet Vercouttre, instituteur à Bray-Dunes, pour sa notice sur la commune de Bray-Dunes, créée par décret du 26 février 1885 ;
Guffroy, instituteur à Roubaix, pour une collection de cartes scolaires ;
Ladrière, instituteur à Lille, pour une série de mémoires relatifs à la géologie de la région du Nord ;
Leduc, instituteur à Anstaing, pour une petite géographie locale pour le village d'Anstaing, et des notices géographiques sur le canton de Lannoy et l'arrondissement de Lille ;
Éloi Moine, instituteur-adjoint à Quiévy, pour un travail de géographie intuitive (relief).

Les lauréats des concours de 1884 à Lille et Roubaix ont été classés de la manière suivante :

Enseignement secondaire.

JEUNES GENS.

1er prix, 70 fr. et médaille d'argent : Carlos Cany (*Lycée de Lille*) ;
2e prix, 40 fr. et médaille de bronze : Léon Locquette (*Lycée de Lille*) ;
3e prix, 30 fr. et médaille de bronze : Lucien Bocquet (*Pensionnat Saint-Michel*, à Tourcoing) ;
4e prix, 20 fr. : Édouard Véret (*Lycée de Lille*).

Enseignement secondaire.

JEUNES FILLES.

1er prix, 70 fr. et médaille d'argent : Marguerite Borissow (*Collège Fénelon*, à Lille) ;
2e prix, 40 fr. et médaille de bronze : Élisa Raimann (*Collège Fénelon*, à Lille) ;
3e prix, 30 fr. : Marguerite Mesnin (*Collège Fénelon*, à Lille).

Enseignement primaire supérieur.

JEUNES GENS.

1er prix *ex-equo*, 30 fr. et médaille d'argent : Louis Boulanger (*École supérieure* d'Haubourdin) ;
30 fr. et médaille d'argent : Jules Lecocq (*École supérieure* d'Haubourdin) ;
2e prix, 25 fr. et médaille de bronze : Julien Cattelain (*Pensionnat Gombert* de Fournes) ;

3e prix, 15 fr. et médaille de bronze : Hippolyte Prevost (*École supérieure de la rue du Lombard*, à Lille) ;

4e prix, médaille de bronze : Octave Bléront (*Pensionnat Gombert*, de Fournes) ;

5e prix *ex-equo*, Gustave Crapet (*École supérieure de la rue du Lombard*, à Lille) ; Léon Corbeille (*École supérieure de la rue du Lombard*, à Lille) ; Louis Frunat (*École supérieure de la rue du Lombard*, à Lille) ;

6e prix *ex-equo*, Léopold Gosselin (*Pensionnat Gombert*, de Fournes) ; Alfred Rufin (*Pensionnat Gombert*, de Fournes) ;

7e prix, Charles Delcambre (*École supérieure* d'Haubourdin) ;

8e prix, Eugène Duhem (*Institut Turgot*, à Roubaix) ;

(Lauréats du prix Danel (voyage).)

9e prix *ex-equo*, Henri Devos (*École supérieure* d'Haubourdin) ; Achille Danès (*École supérieure* d'Haubourdin) ;

10e prix *ex-equo*, Jules Dumortier (*Pensionnat Saint-Michel*, à Tourcoing) ; Oscar Delaunay (*École supérieure de la rue du Lombard*, à Lille) ;

11e prix, Gédéon Ricourt (*École supérieure* d'Haubourdin).

Enseignement primaire supérieur.

JEUNES FILLES.

1er prix, 35 fr. et médaille d'argent : Marie Quéva (*Institut Sevigné*, à Roubaix) ;

2e prix *ex-equo*, 25 fr. et médaille de bronze : Léonie Cousu (*Institut Sevigné*, à Roubaix) ; 25 fr. et médaille de bronze : Marie Vandamme (*Institut Sevigné*, à Roubaix) ;

3e prix, 15 fr. et médaille de bronze : Émilie Debry (*Institut Sevigné*, à Roubaix)

Enseignement primaire élémentaire.

(1re *Série*).

JEUNES GENS.

1er prix, 30 fr. et médaille d'argent : Henri Vincent (*École libre du frère Abel*, à Roubaix) ;

2e prix, 25 fr. et médaille d'argent : Joseph Harding (*Pensionnat Sainte-Marie*, à Lille) ;

3e prix, 20 fr. et médaille de bronze : Émile Delvinquier (*École libre du frère Abel*, à Roubaix) ;

4e prix *ex-equo*, 15 fr. et médaille de bronze : Clément Plateau (*École libre de la rue du Tilleul*, à Roubaix) ; 15 fr. et médaille de bronze : Georges Selosse (*École libre du frère Abel*, à Roubaix) ;

5e prix, 12 fr. et médaille de bronze : Réné Dhondt (*Pensionnat Sainte-Marie*, à Lille) ;

6e prix, 10 fr. et médaille de bronze : Edmond Durig (*Pensionnat Gombert*, à Fournes) ;

7e prix ex-equo,
- 8 fr., médaille de bronze et diplôme : Pierre Molinari (*Pensionnat Gombert*, à Fournes);
- 8 fr., médaille de bronze et diplôme : Pierre Vallez (*Pensionnat Gombert*, à Fournes);

8e prix ex-equo,
- 5 fr. et diplôme : Léon Déplanque (*École libre du frère Abel*, à Roubaix);
- 5 fr. et diplôme : Pierre Lamarque (*École communale de la rue de Gand*, à Tourcoing);
- 5 fr. et diplôme : Louis Barot (*Institut Turgot*, à Roubaix);

9e prix, diplôme : Théodore Delahousse (*École communale de la rue de Gand*, à Tourcoing);

10e prix, diplôme : Henri Molet (*Pensionnat Gombert*, à Fournes);

11e prix ex equo,
- Diplôme : Achille Harchelon (*Pensionnat Sainte-Marie*, à Lille);
- Diplôme : Charles Hourriez (*Id.*)

Enseignement primaire élémentaire.

(2e *Série*).

JEUNES FILLES.

Pas de récompenses.

Enseignement primaire élémentaire.

(2e *Série*).

JEUNES GENS.

1er prix, 30 fr. et médaille d'argent, : Jules Sœnen (*Pensionnat Gombert*, de Fournes);

2e prix ex-equo,
- 25 fr. et médaille de bronze : Louis Pillon (*Pensionnat Gombert*, de Fournes);
- 25 fr. et médaille de bronze : Louis Vincent (*Pensionnat Gombert*, de Fournes);

3e prix, 18 fr. et médaille de bronze : Augustin Drumez (*Pensionnat Gombert*, de Fournes);

4e prix ex-equo,
- 15 fr. et médaille de bronze : Albert Wattez (*Pensionnat Gombert*, de Fournes);
- 15 fr. et médaille de bronze : Marcel Pécheur (*Pensionnat Sainte-Marie*, à Lille);

5e prix ex-equo,
- 10 fr. : Albert Pécheur (*Pensionnat Sainte-Marie*, à Lille);
- 10 fr. : Louis Plateau (*École libre de la rue du Tilleul*, à Roubaix);
- 10 fr. : Martial Cailleau (*École Montesquieu*, à Lille);

6e prix, diplôme : Louis Marescaux (*Pensionnat Saint-Michel*, à Tourcoing);

7e prix ex-equo,
- Diplôme : Paul Herteman (*École communale de La Madeleine-lez-Lille*);
- Diplôme : Désiré Carrette (*École communale de la rue Pierre-de-Roubaix*, à Roubaix);

8e prix, diplôme : Aimé Bautiguy (*École communale de la rue Pierre-de-Roubaix*, à Roubaix).

Enseignement primaire élémentaire.

(2e *Série*).

JEUNES FILLES.

1er prix, 30 fr. et médaille d'argent : Marguerite Legendre (*École communale d La Madeleine-lez-Lille*) ;

2e prix, 25 fr. et médaille de bronze : Mathilde Stuyveldt (*École communale de la rue Watteau*, à Lille) ;

3e prix, 20 fr. et médaille de bronze : Laure Bambeke (*École municipale de la rue Saint-Gabriel*, à Lille) ;

4e prix, 15 fr. et médaille de bronze : Marguerite Lang (*Institut Sevigné*, à Roubaix) ;

5e prix, 10 fr. et médaille de bronze : Berthe Lehoucq (*École municipale de la rue Saint-Gabriel*, à Lille) ;

6e prix, 5 fr. et médaille de bronze : Jeanne Rogeaux (*Institut Sevigné*, à Roubaix) ;

7e prix, 5 fr. et médaille de bronze : Jeanne Schroder, rue Corbet, n° 2, à Lille (*éducation particulière*).

COMMUNICATIONS AUX ASSEMBLÉES GÉNÉRALES

(*in extenso*).

LE SOUDAN FRANÇAIS

CHEMIN DE FER DE MÉDINE AU NIGER

PAR M. LE GÉNÉRAL FAIDHERBE,
Membre de l'Institut, Grand Chancelier de la Légion d'Honneur.

TROISIÈME PARTIE.[1] (*Suite et fin*).

Histoire de Tombouctou.

Tombouctou, comme on le sait, est situé sur le Niger, à la partie occidentale du coude que fait ce grand fleuve vers le nord dans le Sahara, à 500 lieues de sa source et à la même distance de son embouchure.

C'est la partie la plus septentrionale de la contrée que les Arabes ont appelée Soudan.

Nous allons résumer en quelques pages l'histoire de cette ville fameuse qui entre dès à présent dans la sphère d'action de la colonie française du Sénégal.

Voyons d'abord quelles furent les premières notions acquises par les peuples méditerranéens sur cette partie du continent africain habitée par les noirs.

650 ans avant Jésus-Christ, sous le règne de Nécos, roi d'Egypte de la 26e dynastie et d'après ses ordres, des marins phéniciens firent

(1) Voir la deuxième partie, Tome II, pages 225-245, et le commencement de cette troisième partie, page 83 du tome IV en cours.

le tour de l'Afrique en partant de la mer Rouge. Leur étonnement fut grand lorsque, doublant la pointe sud du continent africain, ils virent le soleil à leur droite au lieu de le voir à leur gauche comme ils l'avaient dans l'hémisphère nord quand ils tenaient le cap à l'ouest.

Hérodote nous apprend encore que 500 ans avant Jésus Christ des Libyens Nasamons de l'oasis d'Audjila (aujourd'hui dépendant de la régence de Tripoli) dans le désert de Libye, allèrent faire un voyage de découverte jusqu'au grand coude septentrional du Niger. Rien n'indique que ce voyage d'exploration ait eu des suites.

Vers la même époque le Carthaginois Hannon fit un voyage d'exploration par mer, le long de la côte occidentale d'Afrique ; il pénétra jusqu'au golfe de Guinée d'où il rapporta deux peaux de singe chimpanzé qu'il intitule femme sauvage et nomme Gorgone (en wolof, en sérère et en poul homme se dit : gour, kor et gorko).

A dater du IVe siècle avant l'ère chrétienne les Carthaginois faisaient le commerce de l'or à la côte occidentale d'Afrique, mais ils ne pénétraient pas dans les terres.

Le Soudan central, c'est-à-dire le bassin du Niger moyen, ne fut connu des Européens que postérieurement à ces dates et il le fut par des documents arabes.

Les renseignements historiques que nous y trouvons ne remontent pas au-delà du IVe siècle de notre ère ; les plus anciens se trouvent dans l'ouvrage de Ahmed Baba, historien tombouctien.

On y voit que 300 ans après Jésus-Christ, existait dans la région du Niger, à l'ouest du grand coude, un empire dont le chef s'appelait le Ghana et dont la capitale devait être Walata actuel, à environ 125 lieues à l'ouest de Tombouctou.

La population était, suivant moi, Soninké et non Poul comme le pensait Barth. Ses débris se trouvent aujourd'hui dans le Kaarta, provinces de Diafouna et de Diawara ; sur les bords du Sénégal à hauteur de Bakel, dans le Gadiaga et le Guidimakha ; et dans une foule de villages disséminés dans toute cette partie de l'Afrique : Sansandig, Djenné, etc.

L'empire de Ghana fut converti ou plutôt soumis à l'islamisme, vers l'an 1000, par les Berbères venus du nord, Lamtouna et Zénaga, qui avaient fondé la ville d'Audagost, à une centaine de lieues à l'ouest du Ghana, vers Tichit et l'Adrar, et avaient conquis les pays voisins.

Alors existait sur les bords du Niger à son coude septentrional, à

l'est du Ghana, un autre empire noir, celui des Sonrhaï, dont la capitale était Koukia.

Le roi des Sonrhaï était en relation avec le chef Zénaga d'Audagost.

Au XIe siècle les Berbères d'Audagost s'étaient emparés du Ghana et les Sonrhaï de Koukia s'étaient convertis à l'islamisme et avaient transféré leur capitale à Gogo.

Ce serait alors que les Berbères Touaregs auraient fondé Tombouctou dont la population fixe devait être Sonrhaï.

En 1203, les Berbères se virent enlever l'empire du Ghana par des noirs venus du sud, les Sousou, nation Malinké, (1) qui s'emparèrent de Tombouctou et du pays des Sonrhaï.

En 1326, vinrent du sud d'autres Malinké dont la capitale était Mali, sur la branche occidentale du Niger ; ils battent les Sousou et s'emparent du royaume des Sonrhaï, de Tombouctou et de toutes les contrées voisines, sauf Djenné. Un de leurs rois Mansa-Moussa (2) dota de mosquées Tombouctou qui devint le grand marché du pays.

Brulé dans une invasion des Mochi, peuple de race différente venu du sud en 1328, Tombouctou se rétablit sous le roi Malinké, Mansa-Sliman.

C'est en 1375 que cette ville fut signalée à l'Europe par le Mappa-Mondo catalan.

Dans le XVe siècle les Sonrhaï étaient redevenus presque indépendants des Malinké; une tribu Berbère, sous son chef Akil, profita des guerres entre Sonrhaï et Malinké pour s'emparer de Tombouctou en 1433.

En 1468, le roi Soni-Ali, des Sarakhollé du Ghana, réagissant contre l'islamisme, livra Tombouctou et Djenné au pillage et au massacre, surtout des lettrés. (3)

Ce roi permit aux Portugais, sous Jean II, d'établir dans l'Adrar occidental un comptoir qui n'eut pas de durée.

---

(1) La langue malinké, dont le Bambara n'est qu'un dialecte presque identique, est la langue d'une population très considérable, répandue dans le bassin du Haut-Niger et du Haut-Sénégal.

(2) Mansa veut dire roi, en malinké; le nom que nous donnons à la Casamance provient de ce que, lors de sa découverte, les habitants qui sont malinké, avaient pour roi un nommé Cassa : Cassa-Mansa.

(3) Les Sarakhollé ou Saracolets, prirent-ils le nom de Soni-nké, qu'ils portent encore aujourd'hui, parce qu'ils étaient du parti de Soni-Ali ? En tout cas, Soni-nké veut dire homme de Soni, Mali-nké également veut dire homme de Mali.

Après Soni-Ali vint la dynastie Sonrhaï des Askia, en la personne de Mohammed-ben-Abou-Beker, qui nomma un de ses frères gouverneur de Tombouctou, fit un pélerinage célèbre à la Mecque avec une véritable armée, en 1495-1497, dévasta le pays des Mochi idolâtres et prit Mali, l'antique capitale des Malinké. La puissance des Malinké se trouvait alors bien diminuée le long de la branche occidentale du Niger et commençait à faire place à celle des Pouls (Foulbé). Mohammed-ben-Abou-Beker battit ces derniers en 1500.

Ce roi se trouvait à Tombouctou lorsque Léon l'Africain fit son voyage dans le Soudan. A cette époque Tombouctou s'était relevé plus florissant que jamais. Le sel lui arrivait de Teghafa, un peu au nord de Taodeni. Les caravanes du nord de l'Afrique avaient abandonné la voie du Ghana pour venir directement à Tombouctou et à Gogo.

Après avoir fondé un immense empire qui allait du Kaarta à Agadès (600 lieues de l'ouest à l'est), Mohammed-ben-Abou-Beker abdiqua en 1529.

Ahmed Baba l'historien de Tombouctou était son contemporain.

Sous Askia-Moussa, successeur du grand Mohammed, en 1534, les Portugais d'Elmina (Côte d'or) envoyèrent une ambassade au gouverneur Sonrhaï de Mali.

Vers 1550, Moulai-Ahmed, empereur du Maroc, éleva des prétentions sur les mines de sel de Teghafa ; le roi Sonrhaï Ishac repoussa ses troupes à l'aide de deux mille Touaregs ; mais quelques années après Moulai-Ahmed, profitant des discordes du Soudan, entre Malinké et Sonrhaï, réussit à s'emparer de ces salines et depuis lors ce sont celles de Taodeni qui fournissent du sel à Tombouctou et aux pays voisins, tandis que celles d'Idjil dans l'Adrar en fournissent à la partie occidentale du Soudan.

Envoyé par l'empereur du Maroc à la tête de 3 à 4000 hommes armés de mousquets, le pacha Djodar battit Ishac et les Sonrhaï. Il fut révoqué par l'empereur du Maroc qu'il n'avait pas satisfait et remplacé par Mahmoud-ben-Sarkoub qui s'empara de Tombouctou et fit abattre le bois voisin pour construire des pirogues, parce que celles de la ville avaient été emmenées par les Sonrhaï. C'est depuis lors qu'on se plaint du manque d'ombrage aux environs de Tombouctou.

Mahmoud-ben-Sarkoub alla ensuite battre Askia près de Gogo et tout le pays tomba au pouvoir de l'empereur du Maroc, à qui fut envoyée une immense quantité d'or, au grand étonnement de l'Europe.

Les descendants des soldats des garnisons marocaines s'appellent

encore aujourd'hui *rouma* ou *arama*, du verbe arabe *rma* (lancer) en souvenir des mousquets

Dès 1667, les *rouma* ne reconnaissaient plus le joug du Maroc et s'étaient complétement mêlés aux indigènes. Ils furent bientôt subjugués par les Touaregs Tademekket.

Vers 1700, les Pouls du Sénégal s'étaient croisés avec les noirs Sérères et Wolofs. La caste religieuse dominante avait pris le nom de Torodo (1). Ces Pouls croisés de noirs, semblèrent avoir acquis des facultés nouvelles ; ils devinrent les plus ardents convertisseurs et fondateurs d'empires musulmans.

Au commencement du XVIIIe siècle Abdou-el-Kader fonda le Fouta sénégalais, le Torodo Sidi. l'état musulman du Fouta-Djallon et enfin le Torodo Ibrahima du Fouta-Djallon, le Bondou musulman. Les Pouls musulmans étant devenus de plus en plus puissants dans la vallée du Niger supérieur, le Torodo Ahmadou-Labbo fonda l'empire poul musulman du Macina, sur les ruines de l'antique empire de Mali, divisé en petits états. Les Malinké furent partout refoulés, mais deux états puissants de leur race, sous le nom de Bambara, se formèrent dans l'Ouest (le Kaarta) et dans le Sud (le Ségou). Ce dernier, puissant empire, continua les guerres avec le Macina qui voulait le convertir.

Au commencement du XIXe siècle le Torodo Othman Fodia et son fils le sultan Bello fondèrent un vaste empire musulman entre le Niger et le lac Tchad sur les ruines du Haoussa et pays voisins. Cet empire se partagea plus tard en deux royaumes, celui de Sokoto et celui de Gando.

Depuis la fondation du Macina, cet état se disputait la possession de Tombouctou avec les Touaregs Aouellimmiden.

Des marabouts Kountah, les Bakay vinrent s'établir dans cette ville à la requête des commerçants maures, pour s'efforcer par leur influence religieuse de faire régner un peu l'ordre et la justice entre ces farouches adversaires.

En 1854, Barth en parlant de la situation de Tombouctou, où il venait de séjourner pendant près de huit mois, disait : le commerce et les habitants de cette ville ne jouiront d'un peu de sécurité que lorsqu'une puissance civilisée aura établi son autorité sur le Niger ; et en disant cela il est certain qu'il faisait allusion à la France, dont il venait de constater les progrès vers l'intérieur, par le Sénégal.

---

(1) Toro, province sur la rive gauche du Sénégal, à 70 lieues de l'embouchure, en suivant le fleuve.

Depuis lors les affaires de Tombouctou n'ont fait qu'empirer. Comme nous l'avons déjà dit, de 1857 à 1861, le Torodo El Hadj Omar d'Aloar près de Podor, repoussé par nous du Sénégal, fit la conquête des puissants états idolâtres du Kaarta et du Ségou, de l'état musulman du Macina et étendit sa domination jusqu'à Tombouctou. Ces révolutions, occasionnées dans le bassin du Niger par El Hadj Omar, n'ont pas été favorables à cette ville. Aujourd'hui les fanatiques sujets de Tidiani (ancien lieutenant d'El Hadj Omar) sont pour Tombouctou des voisins encore plus incommodes que les Pouls du Macina, auxquels cette cité était en quelque sorte habituée. C'est ce qu'à pu constater en 1881 le voyageur autrichien Lenz qui, parti du Maroc, passa par Tombouctou et revint par notre colonie du Sénégal. Il trouva cette ville tellement bloquée du côté du Sud, qu'il ne put se procurer la satisfaction d'apercevoir le Niger qui, comme on le sait, coule à deux ou trois lieues de Tombouctou.

Situation des Français dans le Soudan.

Comme on le voit, au Sud de Tombouctou, dans le Soudan, c'est la race Poul qui domine et sa puissance va toujours grandissant. Les dépendances des royaumes de Sokoto et de Gando s'étendent journellement vers l'embouchure du Niger et atteindront bientôt la mer, au fond du golfe de Guinée ; de sorte qu'aujourd'hui les Pouls sont répandus de l'embouchure du Sénégal à celle du Niger, sur une étendue de 30 degrés de longitude et entre les latitudes de 10 à 15 degrés Nord, c'est-à-dire sur un espace d'environ 90,000 lieues carrées.

En regard de cet état politique du bassin du Niger, quelle est notre situation dans cette contrée? Pour l'apprécier, il faut nous reporter à trente ans en arrière. A cette époque nous n'étions rien aux yeux des indigènes. Les puissants états de Ségou et du Kaarta connaissaient vaguement l'existence de quelques marchands blancs vers l'embouchure du Sénégal, mais ils ne s'en inquiétaient nullement. Nos traitants remontaient bien jusqu'à Bakel, mais c'était en supportant toute espèce d'insultes et de violences de la part des Toucouleurs du Fouta et en leur payant des droits de passage exhorbitants, jusqu'à 1500 fr. par navire à Saldé.

Dans le bas du fleuve, le puissant maître des deux rives, le roi des Trarza se vantait d'aller faire le salam dans l'église de St-Louis, à sa première brouille avec les Français, et en effet en 1854, lors de l'inau-

guration de notre nouveau système politique, il venait avec son armée jusqu'à cinq kilomètres de St-Louis, pour mettre sa menace à exécution. C'était à Leybar ; le nouveau Gouverneur y avait fait faire un pont sur un marigot (grande innovation dans le pays), mais comprenant que c'était un passage ouvert à l'ennemi, il avait, avant de partir avec la garnison de St-Louis pour une expédition chez les Trarza, fait construire en huit jours une tour en maçonnerie, comme tête de pont et y avait mis un sergent et dix hommes avec un obusier de montagne tirant par les fenêtres.

C'est à cet obstacle que se heurta le puissant monarque des Trarza ; après qu'il eût perdu un assez grand nombre d'hommes, un obus étant venu éclater près de la tente d'où il observait l'attaque de la tour, il s'enfuit en toute hâte avec son armée ; puis une guerre de quatre ans détruisit à moitié sa tribu. Les Trarza furent donc les premiers détrompés à notre égard et reconnurent que nous n'étions pas, comme ils se le figuraient, de simples marchands incapables de faire la guerre. Le Cayor et le Fouta eurent leur tour et enfin, comme consécration dernière, le sanglant échec d'El Hadj Omar devant Médine nous fit, auprès des indigènes, une réputation de grande puissance militaire.

Ils comprirent la vérité des paroles de Paul Holle, commandant de Médine. Pendant le siège, les assiégeants lui criaient : « Vous n'avez » plus de vivres, vous n'avez plus de poudre, le Borom-N'dar ne peut » pas venir à votre secours, parce qu'il n'y a pas d'eau dans le fleuve, » d'ici à quelques jours, nous vous aurons coupé le cou à tous. » Paul Holle leur répondit du haut des murs : « Jamais un noir n'entrera de » force dans la maison d'un blanc. » Cette vérité est aujourd'hui admise par tout le monde et nos postes ne seront jamais sérieusement attaqués.

Quant à la possibilité pour les indigènes de nous résister dans leurs villages fortifiés, ils ont été fixés à cet égard par de nombreuses expériences. Tandis qu'entre eux ils restent quelquefois des mois entiers à assiéger leurs tatas, nous leur avons enlevé d'assaut et en un seul jour :

En 1854, Dialmatch, la ville sainte du Dimar, en perdant 175 hommes tués ou blessés ;

En 1859, Guémou, la forteresse élevée par ordre d'El Hadj Omar chez les Guidimakha et défendue par son propre neveu Siré-Adama qui s'y fit tuer. Nous y eûmes 136 hommes tués ou blessés.

En 1878, Sabouciré, dans le Khasso, dont le chef fut tué. Nous perdîmes 64 hommes tués ou blessés.

En 1881, Goubanko, dans le Birgo ; nos pertes furent de 30 hommes tués ou blessés.

Enfin en 1883, Daba, dans le Bélédougou, dont le chef fut tué et où nous eûmes 53 hommes tués ou blessés.

Notre supériorité militaire est donc aujourd'hui bien établie aux yeux des indigènes et cela explique comment Ahmadou et Samory se gardent de s'attaquer à nous.

Le Bas-Niger. – Ecoles indigènes.

Quoique notre principal objet ait été de parler du Haut-Niger où nous sommes sur le point de dominer, nous ne pouvons nous dispenser d'entrer dans quelques détails sur le bas du fleuve dont le commerce prend de jour en jour plus d'importance et où jusqu'à présent, comme sur tout point accessible par mer, les Anglais ont élevé et élèvent encore des prétentions exagérées.

Le Niger se jette à la mer par une foule de bras qui constituent un delta considérable. Ce delta a, depuis la mer jusqu'à Abo, une vingtaine de lieues. Il est habité par des peuplades sauvages et indépendantes. Le sol y est souvent en partie submergé à marée haute et il est couvert sur les rives de palétuviers impénétrables. D'innombrables moustiques, les miasmes de ces terrains marécageux, de ces vases infectes, qui engendrent des fièvres pernicieuses, rendent le séjour de cette contrée impossible pour les blancs.

Lorsqu'on sort du delta la nature du pays change totalement ; on voit se dérouler un grand et beau fleuve sur les rives duquel s'étalent toutes les splendeurs de la flore intertropicale ; cocotiers, palmiers, bombax ; les bananiers entourent de nombreux villages et cette riante nature est animée par une multitude d'oiseaux parés des plus vives couleurs.

On trouve d'abord le village d'Abo dont les habitants sont de vrais pirates qui vont faire des expéditions dans les environs sur des flottilles de pirogues de guerre.

Un peu plus haut se trouve Onitcha, ville de 15,000 habitants, grand marché d'huile de palme où affluent des populations considérables.

Puis vient Idda, ville musulmane de 10,000 habitants, position très forte sur un rocher qui domine le fleuve. Les habitants sont hostiles aux Européens.

Il n'en est pas de même de Lokodja au confluent du Niger et de la Bénué ; c'est un grand marché de ravitaillement.

A 25 lieues plus haut, c'est-à-dire à 120 lieues de la mer, se trouve Egga ; les produits du pays qui y sont amenés par de nombreuses caravanes sont : l'huile de palme, le beurre végétal, un peu de coton et d'indigo, le sésame, les cuirs, l'ivoire, les plumes d'autruche et de petits chevaux. Egga reçoit annuellement la visite d'une dizaine de steamers. Cette ville fait partie du royaume de Nupé qui s'étend, sur le fleuve, du confluent de la Bénué jusqu'à Boussa. Ce petit état est une dépendance du royaume de Sokoto ; sa capitale Rabba compte 70,000 habitants.

A partir de l'embouchure les populations sont fétéchistes jusqu'à Idda. Au-dessus d'Idda les musulmans dominent ; ainsi Lokodja est gouverné par un prince musulman nommé par le roi de Nupé.

Sur la Bénué, à une vingtaine de lieues du confluent, se trouve Loko, ville soumise à l'influence musulmane.

Il y a des indigènes protestants dans un certain nombre de villages ; par exemple à Onomari, Alendzo, Onitcha, etc.

Les bateaux calant six pieds d'eau peuvent facilement remonter jusqu'à Egga du mois de juin au mois de novembre.

Lorsque la crue est forte, des bâtiments calant de dix à douze pieds peuvent remonter jusqu'au même point en août et septembre.

A partir d'Egga le fleuve diminue de profondeur jusqu'à Rabba et n'est plus navigable que pour des navires calant de quatre à cinq pieds.

De Rabba à Bidda les chaloupes à vapeur peuvent seules naviguer.

En somme, la navigation du Bas-Niger présente beaucoup de difficultés. Le chenal se déplace d'une année à l'autre par suite des éboulements continuels de la rive occidentale. Aux environs d'Igbébé le fleuve est parsemé de grosses roches qui rendent la navigation très périlleuse. Le courant est d'environ quatre milles. Les indigènes se servent de grandes pirogues qu'ils ont en grand nombre.

Dans le delta du Niger, les traitants européens, au lieu d'habiter les terres insalubres, s'établissent sur des pontons ancrés dans les endroits les plus favorables ; ce sont de grands navires dégréés dont on a aménagé une partie pour servir de logement ; la partie restante du pont, protégée contre le soleil et la pluie par un toit en zinc ou en toile à voile, sert aux opérations du commerce. Les traitants ne vont à terre que lorsqu'ils y sont absolument forcés. La plupart de ces pon-

tons sont à la fois des entrepôts et des usines pour la préparation de l'huile de palme.

Il y a une trentaine d'années que les Anglais fondèrent des comptoirs dans les canaux du delta du Niger, en même temps qu'ils faisaient, en remontant le fleuve, des voyages d'exploration et qu'ils fondaient quelques missions protestantes. Un de leurs plus zélés missionnaires, dès cette époque, et aujourd'hui encore, est le révérend Krowther, évêque anglican. Son histoire est intéressante et nous la donnons ici.

Vers 1840, un village indigène, situé non loin du confluent du Niger et de la Bénué, était subitement assailli par une bande de Pouls, du royaume de Sokoto. On sait que les Pouls se sont donné comme tâche de convertir à l'Islam tout le Soudan et qu'ils opèrent de l'embouchure du Sénégal à celle du Niger. La religion a toujours été un prétexte commode pour donner carrière aux instincts avides et cruels. Les Pouls mettent en dehors de la loi et du droit des gens tous les hommes qui ne partagent pas leurs croyances religieuses. Ni trêve ni merci à qui ne fait pas le Salam. Les musulmans en Afrique en sont encore à cet égard au point où en étaient les catholiques espagnols en Amérique il y a deux cents ans, et les catholiques français dans les Cévennes, il y a cent cinquante ans.

Quand un village est envahi, les hommes périssent en combattant ou parviennent à se sauver ; les femmes et les enfants voilà le butin le plus assuré ; on les fait esclaves et on va les vendre.

Dans le cas que nous avons cité ci-dessus, un enfant de neuf ans, après avoir vu son père tué, sa case brûlée, et sa mère laissée pour morte sur le sol, fut pris par les assaillants. Promené de marché en marché il finit par être vendu à un négrier portugais, à l'embouchure du Vieux-Calebar. Ce négrier, pourchassé par un croiseur anglais aux abords de l'île de Sainte-Hélène, jeta, selon l'usage, à la mer par des sabords disposés ad hoc, son chargement de nègres ; mais les Anglais avaient tout vu et prenant le négrier à l'abordage, ils pendirent l'équipage aux vergues et visitèrent le navire avant de le couler. Ils trouvèrent, caché dans un coin de la cale, l'enfant dont nous racontons l'histoire. On le conduisit à Sierra-Leone et on le mit à l'école. Il fit des progrès rapides et apprit l'anglais, le latin et l'hébreu. On l'envoya alors à Londres où il termina ses études au séminaire. Il se fit missionnaire et fut envoyé dans le Niger. Enfin en 1864 il fut sacré évêque par l'archevêque de Canterbury. Telle est l'histoire authentique de l'évê-

que noir Samuel Krowther, âgé aujourd'hui d'une cinquantaine d'années et qui consacre sa vie à répandre la connaissance de la religion chrétienne parmi les populations du Bas-Niger et de la Bénué.

Le chef-lieu de sa mission est à Lokodja au confluent des deux cours d'eau, mais il n'y vient qu'à la saison des hautes eaux qui lui permettent de parcourir la contrée au moyen d'un petit vapeur.

Le plus extraordinaire c'est que M. Krowther a retrouvé, il y a quelques années, sa mère qui l'a reconnu tandis qu'il prêchait dans un village. Il la prit avec lui à Lagos et l'entoura des plus tendres soins jusqu'à sa mort.

Ce missionnaire qui était dans les meilleures conditions pour réussir auprès des noirs puisqu'il était de leur race, n'a cependant pas, que nous sachions, obtenu des résultats considérables. La conversion des nègres au christianisme est bien difficile. Les missionnaires protestants, pères de famille,réussissent généralement mieux que les missionnaires catholiques célibataires ; ces derniers n'obtiennent que des résultats nuls au Sénégal, ils réussissent un peu mieux à Gorée. Une condition très importante pour que l'œuvre de conversion et d'éducation soit sérieuse, c'est de suivre les convertis devenus hommes et de ne pas les abandonner subitement à eux-mêmes sans guide, sans position sociale. Les bons missionnaires après avoir instruit l'enfant, dirigent le jeune homme, observent et conseillent le père de famille. Abandonnés à eux-mêmes ces individus déclassés par cela même qu'ils sont, sous certains rapports, supérieurs à leur entourage, tournent presque nécessairement mal , sans qu'on puisse trop le leur reprocher.

Etant en 1853, à bord de l'*Eldorado*, commandant Baudin, nous descendimes à Grand Bassam. Nous fûmes reçus en grande pompe au village du roi Piter. Le vieux roi daigna, pour nous faire honneur, exécuter lui-même quelques pas de danse, au milieu de ses femmes qui, agenouillées, nettoyaient de leurs mains le sol que foulaient les augustes pieds de Sa Majesté, pendant qu'un orchestre composé d'une vingtaine de noirs, soufflant dans des dents d'éléphant, produisaient la plus épouvantable cacophonie qu'on puisse imaginer.

La foule nous entourait et nous serrait de près. Un indigène surtout, aussi peu vêtu que les autres et plus répugnant, par suite d'une maladie de peau dont il était affligé, venait toujours se placer contre nous. Je dis à l'interprète qui nous accompagnait : « Quel est donc cet homme ? que veut-il ? » Avant que l'interprète ait pu me répondre, le

noir me dit lui-même, sans aucun accent étranger : « Capitaine, je suis un ancien élève du Lycée Louis-le-Grand ; j'y ai fait toutes mes études. » On comprendra sans peine ma stupéfaction ; je ne pus que répéter : « Comment un ancien élève de Louis-le-Grand ? » « Oui, me dit-il, l'amiral Bouët m'emmena en France. Le ministre de la marine me mit au Lycée et quand j'eus fini mes études on vint me déposer ici dans mon pays natal. » — Mais comment vivez-vous ici, que faites-vous ? — Je gagne de quoi manger en servant quelquefois d'interprète entre les soldats du poste et les habitants du village. »

Ce pauvre diable avait l'air profondément malheureux et humilié. Ajoutons, comme détail important, que les habitants du Grand Bassam étaient anthropophages.

Assez ému de ce que je venais d'apprendre, je me dis en moi-même qu'il était bien mal de se jouer ainsi d'une existence humaine. Si cet homme était resté avec ses frères, ne connaissant pas d'autre état social que le leur, il eût partagé leur sort sans regret, il eût vécu content de sa destinée. On l'expatrie, et au bout de sept ou huit ans, on le ramène chez lui, ayant presque perdu l'usage de sa langue, ne sachant plus pêcher, chasser, en un mot n'ayant aucune des connaissances nécessaires pour vivre, mais en revanche sachant le latin et le grec. Il fut nécessairement regardé par ses compatriotes comme un être incapable, inutile, et on en fit un paria.

En 1856, le Gouverneur du Sénégal, convaincu de la nécessité de former quelques indigènes d'élite pour nous aider dans notre œuvre de civilisation et d'assurer en même temps le recrutement des interprètes pour les diverses langues du pays, fonda une école qui fut d'abord appelée « Ecole des ôtages » parce que les quelques fils de chefs qui s'y trouvaient nous avaient été donnés en cette qualité par leurs pères, et qui prit ensuite le nom d' « Ecole des fils de chefs et des interprètes. »

Cette école a duré quinze ans. Elle fut supprimée en 1871, sous le Gouvernement du colonel Vallières à l'instigation de certains indigènes qui ne désirent rien tant que de voir les autorités françaises ignorantes des choses du pays.

Cent trois élèves y ont passé dans ce laps de temps ; quarante-et-un y sont restés trop peu de temps pour qu'un résultat sérieux ait pu être obtenu, en ce qui les concerne ; plusieurs d'entre eux n'étaient guère que depuis un an à l'Ecole quand elle fut supprimée. Six ont mal tourné, étant devenus de mauvais sujets ou même ayant trahi notre cause.

Cinquante-six ont bien profité de leurs études et ont été des hommes utiles à la Colonie ; ainsi :

Onze sont devenus des chefs indigènes,

Neuf ont été interprètes,

Deux, officiers indigènes, dont un tué à l'ennemi,

Quelques-uns comptables à bord des bateaux de la flottille intérieure,

D'autres adjoints aux instituteurs de la Colonie, employés au bureau du génie, à l'imprimerie du Gouvernement ou dans les maisons de commerce.

Enfin, quelques-uns sont retournés chez eux pour s'occuper de culture et de commerce.

Pour obtenir d'une semblable école les résultats qu'on en attend, il faut que certaines conditions soient remplies en ce qui concerne le choix du personnel.

Que l'on charge le premier venu, quelque savant qu'il soit, de tenir l'école, qu'on prenne le premier venu pour surveillant et que l'autorité supérieure ne s'intéresse que médiocrement à l'institution, les élèves en sortiront, peut-être instruits, mais non transformés comme éducation, comme idées, comme tendances et sans avoir contracté des sentiments de reconnaissance et d'affection pour la France.

Lors de l'ouverture de l'Ecole, en 1856, un commis de marine fut désigné par l'ordonnateur, comme instituteur ; c'était un médiocre employé parce que l'administration ne l'intéressait guère ; il prit à cœur, au contraire, ses nouvelles fonctions d'instituteur de nos jeunes indigènes. Homme à imagination vive et au cœur chaud, il aimait ses élèves et sut gagner leur confiance. Le surveillant Ousman se montra également parfait dans ses fonctions, dévoué à notre cause, sérieux, ayant le sentiment du devoir il veillait affectueusement sur ces enfants qui le respectaient et se montraient très soumis. Tous les dimanches matin, le Gouverneur se faisait amener par lui les élèves pour les féliciter, les encourager et les récompenser.

C'est grâce à ces conditions que cette Ecole produisit des résultats satisfaisants.

Il est difficile que ces conditions se trouvent réunies de nouveau. Les Gouverneurs du Sénégal changent trop souvent pour pouvoir s'intéresser à de pareilles fondations. Ils quittent souvent la colonie sans avoir eu même le temps d'apprendre le nom des pays qu'ils ont à administrer.

De 1880 à 1885, en cinq ans, il y a eu huit Gouverneurs du Sénégal

en comptant les intérimaires : MM. Brière de l'Isle, Delanneau, Canard, Vallon, Servatius, Bourdiaux, Seignac, Quintrie.

Il est réellement fâcheux que cette institution de l'Ecole des fils de chefs et des interprètes n'ait pas été maintenue et ne puisse être rétablie. Plusieurs de nos chefs d'exploration ou d'expédition se trouvaient bien agréablement surpris de rencontrer, dans les pays de l'intérieur, des noirs parlant français, les accueillant cordialement et se mettant à leur disposition ; c'était d'anciens élèves de notre école de Saint-Louis.

L'heureuse création en 1883 de la société de l'*Alliance française*, pour la propagation de notre langue sur tous les points du globe, a été prise tout-à-fait au sérieux dans notre colonie du Sénégal ; il est vrai que c'est peut-être celle où le besoin s'en faisait le plus sentir et où les résultats peuvent en être le plus avantageux. Le Gouvernement, les administrations, les fonctionnaires civils et militaires, les commerçants se sont empressés de souscrire. De plus une véritable émulation s'est manifestée parmi les commandants des postes pour la création immédiate d'écoles et les derniers postes établis comme Kita et Bammakou ont déjà improvisé des écoles que suivent les enfants indigènes des villages voisins.

La question des écoles a passé au Sénégal par diverses phases. Les écoles de filles y sont tenues par les dames de Saint-Joseph de Cluny, en outre et depuis peu de temps, par une ou deux institutrices laïques Pour les garçons, ce sont les frères de Ploërmel qui ont, de tout temps, dirigé les écoles. En 1856, le Gouverneur voyant que les jeunes chrétiens, qui ne sont qu'une faible minorité, suivaient seuls leurs écoles parce que les parents musulmans craignaient que les frères, comme ils y étaient forcés par leurs statuts, ne cherchassent à convertir leurs élèves à la religion chrétienne, fonda une école tenue par un laïque en promettant aux musulmans qu'on n'y enseignerait absolument que la langue française et l'arithmétique. Il se produisit alors un fait aussi singulier qu'inattendu : les frères demandèrent et obtinrent de leurs supérieurs l'autorisation de créer des cours du soir où il ne serait enseigné que le français et l'arithmétique. Comme ils étaient connus des noirs et que, abstraction faite de la question religieuse, ils jouissaient de leur estime, il arriva que tandis que l'école laïque n'avait que 20 à 30 élèves, des centaines de jeunes musulmans suivirent la classe du soir des frères, à la grande satisfaction du Gouverneur.

Depuis que la colonie a un Conseil général, discutant le budget, le nombre des bourses données à de jeunes sénégalais pour aller faire leur éducation en France, nombre qui n'était que de deux ou trois auparavant,a été considérablement augmenté et porté à une trentaine.

Après cette digression sur les écoles, revenons au Bas-Niger. Il y a quelques mois encore les traitants anglais et français se disputaient le trafic du cours inférieur du Niger. Les Français se plaignaient que leurs rivaux étant les plus forts excitaient les indigènes contre eux, barraient les chemins qui conduisent à leurs comptoirs et leur suscitaient toute espèce de difficultés.

Le gouvernement de Lagos soutenait par la force les prétentions anglaises ; il est du reste impossible de faire le commerce avec ces barbares sans avoir à sévir de temps en temps contre eux.

En 1876 les indigènes ayant établi un barrage entre les villages d'Akrito et d'Appoprama, pour faire échouer les steamers et les piller, une frégate anglaise le détruisit à coups de canon et brûla les villages voisins,qui furent naturellement reconstruits par les naturels quelque temps après.

La même année les villages de Satobrega,Gamatou et Kayama furent aussi brûlés par les Anglais pour avoir insulté les navires marchands. Ces villages se défendirent avec acharnement. Quelques jours après les villages d'Agheri furent également détruits. En 1879 ce fut le tour d'Imblama.

En 1880, Amrou, sultan du Nupé, qui avait usurpé le pouvoir, avait accordé le monopole du commerce dans ses états aux Anglais. Mais postérieurement le prince Maleki, qui lui a succédé, a ouvert le fleuve à tout le monde.

Les Anglais eurent d'abord, dans le Bas-Niger, quatre compagnies commerciales. Se gênant par la concurrence elles se fondirent en une seule, au capital de 10 millions de francs,qui prit le nom de Compagnies africaines réunies, dont le siège est à Londres et le comptoir principal à Akassa, sur la côte près de l'embouchure du fleuve. En 1883, elle s'érigea en compagnie nationale, au capital de 25 millions de francs.

Quant aux Français, ce fut en 1880 que le comte de Semellé, dirigeant une expédition commerciale, établit son centre d'opérations à Brass. Il remonta le fleuve jusqu'à Egga, puis il redescendit en fondant des comptoirs à Lokodja, à Igbébé, à Onitcha et à Abo. Il en avait aussi établi un à Loko, sur la Bénué.

Il mourut en 1880, à bord du navire qui le ramenait en France.

En 1882, la maison Verminck de Marseille, se transforma en Compagnie du Sénégal et de la côte occidentale d'Afrique et fonda des établissements sur le Bas-Niger.

Pour protéger le commerce national dans ces parages, la France a réoccupé dernièrement Porto-Novo, où notre drapeau avait déjà été arboré en 1862, sur la demande du roi du pays, Sodji, et des commerçants européens établis sur ce point. Le Gouvernement français ayant laissé cet établissement sans agent, les Anglais y avaient établi leur domination. Les commerçants français réclamèrent alors la protection de leur gouvernement qui envoya la frégate le « Dupetit-Thouars » et la corvette le « Dumont d'Urville. » Ces bâtiments se rendirent le 1er juillet 1884 dans le golfe de Bénin, à Kotonou, le meilleur mouillage de ces parages. Monsieur Dorat, lieutenant-colonel d'infanterie de marine en retraite, fut débarqué comme résident de France à Porto-Novo, avec un petit détachement de tirailleurs sénégalais. Les Anglais abandonnèrent les quelques points qu'ils avaient usurpés. Les indigènes et le roi du pays, successeur de Sodji, accueillirent avec joie notre résident.

Les Anglais ne voient qu'avec la plus violente jalousie les autres nations européennes s'établir dans ces parages et leurs tentatives pour y commercer, par exemple les expéditions que des traitants français ont faites dans la baie de Biafra, dans ce qu'ils appellent : Oil-rivers (les rivières à l'huile.) C'est là qu'ils viennent cependant d'accepter la prise de possession du Cameroun par le docteur Nachtigal qui a substitué le pavillon allemand au pavillon anglais.

En résumé le commerce du Bas-Niger était, au commencement de novembre 1884, entre les mains de trois compagnies :

1° La Compagnie nationale africaine anglaise ;

2° La Compagnie française du Sénégal et de la côte occidentale d'Afrique (ancienne maison Verminck.)

3° La Compagnie française de l'Afrique équatoriale (MM. Huchet et Desprès.)

Outre ces compagnies il y avait quelques traitants négres de Lagos.

La Compagnie anglaise avait sur les lieux 12 navires ou embarcations à vapeur. Ces navires sont généralement de 250 tonneaux. L'un d'eux qui est de 500 tonneaux ne remonte le Niger qu'en juillet, août et septembre.

La Compagnie française du Sénégal et de la côte occidentale d'Afrique avait 5 navires ou embarcations à vapeur d'un tonnage moins élevé que ceux de la Compagnie anglaise.

La Compagnie de l'Afrique équatoriale avait 6 petits navires ou embarcations à vapeur.

Si l'on ajoute à cela 3 vapeurs appartenant à des traitants nègres de Lagos et un autre appartenant à la mission anglaise on aura toute la flottille commerciale à vapeur du Bas-Niger, montant comme on le voit à une trentaine de bâtiments.

Les comptoirs, dépôts de marchandises et lieux d'échange, gérés par des traitants indigènes étaient au nombre de :

31 appartenant à des Français.

30, plus importants, à des Anglais.

Et 2 à des indigènes. Il y avait en outre 7 missions anglicanes.

Pendant l'impression de ce travail, il s'est produit un fait important. L'Allemagne a convoqué toutes les puissances à une Conférence destinée à régler leurs rapports internationaux dans les bassins des grands fleuves de l'Afrique et spécialement dans celui du Congo.

Pour ce dernier, il n'y a rien à dire, la mesure était nécessaire. Mais cette Conférence s'est occupée du Niger ; du Bas-Niger, où l'on peut accéder librement par mer, passe encore ! Seulement, dans son rapport, le délégué de l'Angleterre a induit la Conférence en erreur, en ayant l'air de dire que les Anglais seuls y avaient des intérêts et des droits acquis, tandis que nous venons de voir qu'il n'en était pas ainsi. Il est vrai qu'un peu avant l'ouverture de la Conférence de Berlin, les deux Compagnies françaises avaient vendu, à la Compagnie africaine anglaise, leurs comptoirs et tout leur outillage d'exploitation commerciale. Cette transaction entre commerçants ne justifie pas le silence du délégué anglais.

Mais ce qui est extraordinaire, c'est que la Conférence ait cru devoir s'occuper du Haut-Niger ; il y a dans les régions arrosées par le cours supérieur du grand fleuve soudanien, trois chefs puissants que nos lecteurs connaissent bien : Samory, Ahmadou et Tidiani. Ces trois personnages se croient et sont effectivement les maîtres absolus du territoire que traverse le Haut-Niger.

Nous venons, il est vrai, de prendre pied sur cette partie du fleuve, à Bammakou, et même d'y monter une petite chaloupe à vapeur. Mais, à la lettre par laquelle le commandant de Bammakou annonçait à Ahmadou que ce petit vapeur allait descendre le Niger, Ahmadou répondit : « Tu me dis que les fleuves sont des voies naturelles créées par Dieu pour faciliter les relations entre ses créatures et qu'on ne doit pas en défendre l'usage. Nous devons être, en effet, reconnaissants envers Dieu de ce bienfait ; mais, d'un autre côté, il n'est pas moins

Grandes voies commerciales
du Nord-ouest
de l'Afrique
Chemins de fer
construits
projetés
Arzeu
Alger
Constantine
Batna
Tunis
ALGERIE
Mecheria
MAROC
Ir Salah
SAHARA
Idjil
ADRAR
Caravanes de Chameaux
Tichit
(Audagost)
Tombouctou
Agades
St Louis
Dakar
Sénégal Fl
Médine
KAARTA
MASSINA
Djenne
Bamakou
Bourg
Say
CANDO
SOKOTO
Boussa
Porto Novo
Niger Fl
Golfe de Guinée

vrai que les souverains sont maîtres de réglementer le transit et la navigation sur les cours d'eau qui sont dans leurs États par des traités, des conventions avec les États voisins. Or, il n'existe encore rien de semblable entre moi et vous autres Français, les essais de traité n'ayant pas abouti. »

On voit par là que ces souverains, à peu près sauvages, ont la prétention d'être maîtres sur la partie du Niger qui coule dans leurs États. N'est-il pas étrange de voir les diplomates assemblés à Berlin réglementer la navigation sur ce fleuve ? Par qui enverront-ils notifier leurs décisions à Samory, Tidiani et Ahmadou ?

Quant à nous, grâce à des efforts persévérants depuis nombre d'années, grâce à des pertes considérables en hommes et à des dépenses qui s'élèvent à près de trente millions, nous en sommes arrivés à prendre pied à Bammakou et, en faisant de nouveaux sacrifices de toute nature, nous allons chercher à exploiter commercialement le bassin du Haut-Niger, et voilà qu'on y entraverait notre action en nous imposant d'avance telle ou telle condition !

Le commerce avec ces barbares ne peut se faire que grâce à une surveillance sévère, à des mesures de police strictement observées, la mauvaise foi réciproque donnant lieu à chaque instant à des causes de désordre. Ainsi, par exemple, dans le Sénégal, où nous sommes maîtres depuis si longtemps, les traitants qui vont faire la troque dans le fleuve sont astreints aujourd'hui, pour obtenir le droit de commercer, à prendre une patente, à savoir le français et l'arithmétique, et cela pour que leurs comptes puissent être tenus exactement et pour que la justice puisse y voir clair, en cas de contestations avec leurs négociants ou en cas de faillite.

Comment faire concorder ces mesures de police avec la liberté de navigation pour tout le monde ? Nous ne croyons pas que cela soit possible.

Les essais faits jusqu'à présent pour réglementer la navigation sur les fleuves internationaux n'ont guère réussi, même en Europe, quoiqu'on n'ait pas eu à lutter contre des difficultés pareilles à celles qu'on rencontre chez les peuples barbares.

Autant à la rigueur on peut admettre la nécessité de conventions internationales pour le Congo et même pour le Bas-Niger, autant elles semblent intempestives et impraticables pour le Haut-Niger.

15 Février 1885.

COURS ET CONFÉRENCES DU JEUDI SOIR
A LILLE.

DANS LE NORD DE LA TUNISIE

Par M. Ch. DE FRANCIOSI.
Lieutenant au 87e de ligne, attaché au service topographique de Tunisie, membre de la Société.

Mesdames, Messieurs,

Plus habitué à me trouver devant un auditoire de jeunes conscrits pour leur développer les articles de la théorie, qu'à parler devant une assemblée aussi choisie que celle qui me fait l'honneur de m'écouter, je ne puis me défendre, en prenant la parole, de ressentir ce que l'on est convenu d'appeler l'émotion inséparable d'un premier début. Aussi commencerai-je par solliciter toute votre indulgence et par vous prier de reporter sur moi une partie de la bienveillance dont, à plusieurs reprises, vous avez honoré mon père dans cette même enceinte.

Que dire de nouveau de la Tunisie alors qu'on a déjà tant dit et tant écrit sur ce sujet ! Une parole plus éloquente et surtout plus autorisée que la mienne, celle de M. le commandant Delamare, a déjà retracé devant la Société de géographie de Lille les incidents d'un long voyage qui a mené ses auditeurs jusqu'au cœur de la Régence, et il me resterait peu à glaner après un récit aussi complet. Permettez-moi donc de ne pas essayer de le suivre, et de vous conduire tout simplement à Tunis. Le voyage est un peu long sans doute, il nous faudra traverser la mer, mais rassurez-vous, pour m'accompagner il ne sera pas nécessaire de quitter votre place.

Nous sommes à Marseille, il est cinq heures du soir, et dans quelques moments le paquebot qui doit nous emmener jusqu'à Tunis, va lever l'ancre. Embarquons-nous bien vite et avant le départ visitons rapidement ce navire qui va, pendant quelques heures, être notre demeure. Voici la salle à manger avec son piano et ses massifs de fleurs, voici

notre cabine où nous attend une étroite couchette en acajou, sa toilette, ses porte-manteaux et même hélas! sa cuvette, ustensile trop souvent indispensable, mais dont cette fois nous n'aurons pas, je l'espère, à nous servir, car nous avons choisi une belle journée pour notre départ, et tout nous fait croire que nous allons voyager sur ce que le marseillais appelle la mer d'huile.

Tout est aussi confortable que possible dans cette minuscule chambrette, aux cloisons peintes en blanc fort élégamment relevé d'un mince filet d'or. Tout est si bien prévu, que si nous levons les yeux au plafond, nous y verrons suspendues les ceintures de sauvetage, une par personne; heureusement que la blancheur de ces appareils prouve qu'on n'a pas encore eu à s'en servir.

Une seule chose peut être à reprocher à notre cabine : il y fait une chaleur étouffante due au voisinage de la machine, aussi notre premier soin va être de l'aérer en ouvrant la grosse lentille de verre qui sert de fenêtre et que, pour parler comme les marins, nous appellerons le hublot.

Notre petit bagage déposé, remontons sur la dunette qu'une large tente abrite des rayons du soleil. Quelques coups de sifflet nous ont annoncé que l'opération de l'appareillage est commencée et nous arrivons pour voir remonter lentement les lourdes chaînes qui retiennent les ancres; un flot d'écume bouillonne à l'arrière, le navire tremble, nous sommes partis. Nous traversons lentement le port et l'avant-port, notre hélice augmente sa vitesse et nous passons devant le château d'If, le Pharo, les îles Pomègue et Ratonneau; Marseille s'enfonce peu à peu à l'horizon, ne laissant plus bientôt apercevoir que la façade de la Major et, dominant toute la ville, la chapelle et la statue de Notre-Dame de la Garde. Bientôt les rochers grisâtres qui forment en cet endroit les côtes de la Provence, disparaissent à leur tour et nous sommes cette fois en pleine mer.

Il est l'heure de dîner; pendant le repas la nuit est venue, peu à peu tous les feux s'éteignent, et il ne nous reste qu'à rentrer dans notre cabine où nous trouverons, en dépit des cancrelats, habitants inévitables de tout navire, un repos que nous procure bientôt le doux bercement de la machine.

Dès le lendemain, dans la matinée, nous apercevons à l'horizon les côtes de Sardaigne, dont nous nous rapprochons insensiblement, et dans l'après-midi nous ne sommes plus qu'à quelques kilomètres de l'île que nous voyons dans tous ses détails. C'est un pays très monta-

gneux et aride ; de loin en loin se montrent quelques maisons mais la plus grande partie du sol est nu tandis que les sommets sont couverts de forêts. Vers cinq heures, nous doublons la pointe méridionale, et nous passons si près de la petite île de San Pietro que nous distinguons facilement à l'œil nu la garnison italienne qui occupe une sorte de fortin surmonté d'un phare. Un peu plus loin, s'ouvre une baie profonde au fond de laquelle s'étend la ville de Cagliari, mais nous ne pouvons que deviner son emplacement. Enfin, nous quittons la côte et nous nous dirigeons droit vers un îlot qui s'élève isolé en pleine mer. Cet îlot, appelé le Taureau, n'est qu'un qu'un très gros rocher absolument nu ayant la forme d'un cône régulier ; au sommet, s'élève une chapelle dédiée à la Vierge, d'un aspect fort élégant. Près de lui, se trouve un autre rocher appelé la Vache, moins gros et moins haut que le premier, et près de la Vache un autre appelé le Veau, celui-ci ne dépassant le niveau de l'eau que de quelques mètres.

Nous voici au surlendemain de notre départ et dès le point du jour nous apercevons la terre d'Afrique. Voyez-vous tout au loin cette ligne blanchâtre qu'encadrent pour ainsi dire deux hautes tours ? C'est Bizerte, dont le port est le meilleur de tous ceux de cette partie de la Tunisie et qui pourrait devenir un véritable port de guerre, grâce à son lac communiquant avec la mer. Mais il y aurait pour cela de grosses dépenses à faire, et quoiqu'il en ait été fortement question, je pense que ce projet est pour le moment abandonné.

Nous nous rapprochons toujours de la côte et nous longeons bientôt celle-ci. La Tunisie nous apparaît alors comme une plage dénudée dominée par quelques collines pelées et arides. Peu de végétation, quelques arbustes, des broussailles, et de place en place, un ou deux oliviers. La couleur rousse de ces montagnes contribue à en augmenter le caractère désolé.

Pendant que nous cherchons en vain une habitation, un homme sur cette terre stérile, notre navire a marché et nous voici devant Porto-Farina, petit port de pêcheurs, et qui n'aurait rien de remarquable s'il n'était situé un peu au Nord de l'embouchure de l'Oued-Medjerdah, l'ancien fleuve Bagradas, sur les bords duquel Régulus rencontra ce fameux serpent dont, malheureusement pour notre curiosité, la race semble aujourd'hui perdue.

Nous nous engageons dans un étroit canal entre l'île Plane et le cap Sidi Ali-el-Mekki, l'ancien promontoire d'Apollon dont le nom était autrefois Ruscinona, ce qui, dit-on, signifiait en phénicien, *blé, vivres,*

d'où l'on peut croire que Porto-Farina n'est qu'une traduction de l'ancienne appellation, et nous voici dans le golfe de Tunis. Après avoir dépassé la Marsa, lieu de plaisance pendant l'été des grands seigneurs tunisiens et où se trouve la résidence habituelle du bey régnant, après avoir laissé le cap Kamart et la villa Ben-Saïd bâtie en rotonde à son sommet, nous doublons le cap Carthage. Ce cap, ou plutôt ce promontoire, est surmonté par le village de Sidi Bou-Saïd dont les maisons blanches, vues de la mer, ont un aspect fort riant. Ce village était autrefois interdit aux Européens, et même depuis l'occupation française, il y aurait danger pour le chrétien d'y pénétrer sans être accompagné.

Du pont, nous embrassons un panorama étendu, et si vous voulez y jeter un coup d'œil avec moi, nous allons tout autour de nous retrouver bien des souvenirs historiques. A droite, au pied de Sidi Bou-Saïd, sur une colline moins élevée, se dresse une chapelle au style demi-mauresque, demi-chrétien. Cette chapelle, bâtie à l'endroit même où, dit-on, s'élevait la Byrsa, la citadelle de Carthage, rappelle la mémoire de Saint-Louis, roi de France, qui, croit-on, mourut en cet endroit. La statue du saint qui y est placée fut amenée en grande pompe en 1841, portée et escortée par tout un bataillon de soldats du bey. Au reste, les Arabes ont conservé une grande vénération pour le roi de France qui, disent-ils, se convertit à l'islamisme au moment de mourir. Derrière la chapelle s'élève le collège Saint-Louis, dirigé par les Pères-Blancs, et où l'instruction est donnée à une centaine d'enfants sans distinction de religion ou de nationalité

Un peu plus bas sur la plage, et à l'endroit où se voient encore dans la mer les murs du quai du port de Carthage, s'élèvent deux palais, l'un appelé le Kram, l'autre ayant appartenu au fameux général Khéreddine ; tous deux servent aujourd'hui d'hôpitaux militaires.

A partir du palais Khéreddine, la terre ferme se resserre pour ne former qu'une langue étroite appelée *tænia* par les Arabes, ce qui signifie ruban. Sur ce ruban, court une voie ferrée sur laquelle nous voyons circuler des trains nombreux. Au bout de cette langue de terre, nous apercevons le château noir et les maisons blanches de la Goulette ; c'est là que nous débarquerons tout-à-l'heure. Derrière La Goulette brille le lac de Tunis, et l'horizon de ce côté est fermé par une ligne blanche éclatant au soleil, c'est Tunis que les Arabes appellent Tunis la belle ou Tunis la blanche.

Presqu'en face de nous, quelques maisons dans les oliviers nous

indiquent le village de Rhadès où Régulus remporta une victoire signalée sur les Carthaginois, puis loin, bien loin derrière Rhadès, dominant toute la partie nord de la Régence, les hautes aiguilles du Djebel Zaghouan.

Très peu à notre gauche et au pied du double sommet du Djebel bou Kourneïn blanchissent les quelques constructions formant le village ou plutôt la station balnéaire d'Hammann-Lif. En cet endroit jaillissent des eaux chaudes déja connues et appréciées des Romains sous le nom de Maxula. Ces eaux sont très efficaces dans le traitement des rhumatismes. Un chemin de fer qui, plus tard, doit se continuer jusqu'à Sousse en suivant la côte, relie Tunis et Hammann-Lif, et cette dernière localité qui, à l'attrait de ses eaux thermales, joint celui d'une position très pittoresque au bord de la mer semble appelée à un avenir brillant. Derrière Hammann-Lif s'élève le sommet grisâtre du Djebel-Reças, la montagne de plomb qui a pris son nom du métal qu'elle renferme en grande quantité.

Plus à gauche, nous apercevons dans les terres la ville de Soliman et plusieurs villages ; sur une petite pointe de terre Korbus, autres eaux thermales ayant les mêmes propriétés curatives que celles d'Hammann-Lif, puis loin déjà derrière nous les deux îles Djamour ou Zembra et Zembretta, situées à hauteur du cap Bon, l'ancien promontoire de Mercure qui, de ce côté, ferme le golfe de Tunis.

La couleur bleu foncé de la mer s'est changée en un beau vert émeraude ; notre navire a ralenti sa marche, et quoique nous soyons encore éloignés de 2 kilomètres de la terre, il nous faut jeter l'ancre ici, la mer étant peu profonde sur toute cette côte.

Notre bateau a été signalé, et en même temps que le canot de la poste, nous voyons se diriger vers nous une foule d'embarcations montées par des Arabes, des Maltais ou des Italiens qui viennent nous chercher pour nous conduire à terre. Tout ce monde grimpe à bord, et si vous ne vous en défiez, vous allez être bientôt le centre d'un cercle de gens se disputant votre personne et vos bagages dans toutes les langues, y compris le sabir. Laissons les crier, et, si vous m'en croyez, nous adopterons dès maintenant, une manière de faire que nous aurons souvent à employer : à coups de canne, frayons-nous un passage, sans nous inquiéter des épaules qui recevront les coups, et nous parviendrons ainsi à gagner l'échelle d'où nous descendrons dans la chaloupe à vapeur de la Compagnie transatlantique qui nous mène à terre plus vite et plus sûrement.

En entrant dans le goulet qui relie la mer et le lac de Tunis et auquel la ville doit son nom, nous passons devant une formidable batterie de 30 canons regardant tous la mer. Par extraordinaire, toute cette artillerie est en bon état; elle est gardée par un artilleur beylical qui n'a, ma foi, pas trop mauvaise mine. Mais si nous avions fait notre visite un peu plus tôt, nous aurions trouvé là un pauvre diable crasseux, couvert d'un caban déguenillé, coiffé d'une chéchia de couleur indéfinissable, les pieds nus, appuyé mélancoliquement au mur, un vieux fusil à pierre reposant entre ses bras, et tricotant tout le jour une de ces calottes de coton blanc qui se placent sous la chéchia. Leurs officiers n'étaient ni plus propres, ni mieux vêtus; et tel capitaine tunisien acceptait volontiers une aumône, si minime fût-elle, de ceux qu'il appelait volontiers ses collègues français. Aujourd'hui, tout cela est changé, la plus grande partie de l'armée beylicale a été licenciée et on n'en a gardé qu'une très faible partie pour servir de garde au bey; les soldats, instruits à la française, convenablement habillés, armés et équipés, ont une tenue moins fantaisiste : même on a pu les forcer à garder leurs souliers aux pieds au lieu de les porter à la main. Seuls les musiciens du bey ont conservé une tenue quelque peu carnavalesque. Avec leur tunique écourtée, de couleur écarlate, garnie de brandebourgs jaunes terminés par des houppes de laine de même nuance, ils rappellent très exactement les musiciens pseudo-polonais que nous avons tous vus composant l'orchestre de quelque loge de chiens savants à la foire.

Nous abordons sur un quai situé près d'un pont tournant que manœuvrent des galériens. Malgré la lourde chaîne et le boulet que traînent ceux-ci, ils n'ont pas l'air aussi malheureux qu'on pourrait le croire, leur besogne est d'ailleurs peu fatigante, et elle leur laisse grandement le loisir de tendre la main pour solliciter une aumône qui ne leur est jamais refusée. Ces forçats sont enfermés dans un bagne donnant sur la mer, sombre bâtiment qui ne mériterait pas un coup-d'œil si nous ne nous rappellions que saint Vincent-de-Paul y fut autrefois prisonnier. Renfermés au bagne pendant la nuit, les galériens ne sont surveillés par personne pendant le jour, aussi ne faut-il pas s'étonner qu'il y a quelque temps trente-et-un d'entre eux s'évadèrent sans qu'on pût jamais remettre la main sur eux. Croyez-vous que l'autorité s'en émût? Point, c'était écrit! se sera écrié le Directeur du bagne et les forçats n'en ont pas été mieux surveillés pour cela.

Sur la place, située au bout de ce pont, s'élèvent deux grands bâti-

ments. Celui qui est en face de nous et qui affecte une forme demi-circulaire est le *Sérail* ; c'est là que le bey rend la justice quand l'été il habite La Goulette. Fort mal meublé et assez délabré, ce palais n'offre rien de curieux. A droite de la place s'ouvre une porte peinte en vert et en rouge et surmontée d'un trophée sculpté d'armes et de canons, c'est la porte de l'*arsenal*. Voulez-vous y pénétrer ? Nous n'y trouverons qu'une grande quantité de canons de toutes tailles et de tous calibres, rivalisant entre eux de mauvais état et dont l'usage serait certainement plus préjudiciable à ceux qui seraient chargés de les servir qu'à ceux contre qui ils seraient dirigés. Une grande salle d'armes devait contenir autrefois une belle collection d'armes blanches ; aujourd'hui ce n'est plus qu'une grande maison de retraite pour les araignées qui par milliers y font élection de domicile au milieu de fusils sans canon, de hâches sans fer, de pistolets sans crosse.

Traversons le pont : nous sommes sur une place au milieu de laquelle s'élèvent de grands arbres très beaux, entourant un petit jet d'eau. C'est sous leur ombrage que se réunissent les oisifs, français, italiens, arabes ou juifs, dont les costumes variés aux couleurs éclatantes annoncent seuls qu'on a quitté la France, car toutes les maisons environnant la place ont un aspect européen. C'est là que se trouvent le *bureau de la Place*, la *Poste*, le *Télégraphe*, des cafés et des restaurants français et l'*Hôtel-de-France* que je vous signale pour que vous n'ayez pas la malencontreuse idée d'aller y demander à déjeûner. Je me souviens que lorsque nous débarquâmes, en 1880, notre mauvaise étoile nous y conduisit pour dîner Après un potage dont nous ne pûmes définir la composition, on nous servit un poisson accommodé au piment dont personne ne put manger. A ce poisson succédèrent des tomates farcies assaisonnées d'une sauce à l'huile camphrée. Nous nous en tînmes là, mais il ne nous en fallut pas moins payer un douro cet étrange repas.

Aussi ne nous arrêterons-nous pas plus longtemps à La Goulette qui ne nous offrirait rien de bien curieux à voir et mieux vaut de suite gagner *Tunis*.

Pour y aller, trois moyens s'offrent à nous. Le premier est de louer une de ces barques carrées à fond plat, appelées sandales qui, moyennant une somme assez minime, nous transportera à travers le lac ; mais pour ce petit avantage, que de désagréments ! Outre que l'on n'avance que très lentement, même avec le vent favorable, le peu de profondeur du lac nous exposerait à nous embourber plus d'une fois,

et il ne nous faudrait pas moins de 5 à 6 heures pour franchir les 15 kilomètres que nous avons à faire. Joignez à cela que le lac est l'égoût de la ville et que nous aurions à souffrir pendant tout le voyage des miasmes infects que répand ce cloaque.

Le second moyen, de tous le plus expéditif, consiste à prendre le chemin de fer italien qui, en une demi heure, nous mettra à destination. Les wagons avec leur galerie extérieure permettant de faire tout le voyage en plein air et à l'abri du soleil sont parfaits, et cela seul nous engagerait à nous servir de ce mode de transport si nous n'avions pas de bagages. Mais ceux-ci nous causeraient plus d'un ennui. Chez nous, une fois son billet pris, ses malles enregistrées, le voyageur n'a plus à s'inquiéter de rien jusqu'à son arrivée à destination. A La Goulette, c'est tout différent : aucun tarif pour fixer le prix de transport des bagages, l'employé chargé de ce soin fait varier le prix à payer d'après le nombre, le poids, le volume, la forme des colis et aussi, disons-le, d'après sa fantaisie. Je me souviens qu'un jour je me présentai à la gare italienne de Tunis avec 3 petites caisses pesant ensemble une centaine de kilogrammes : j'eus à payer 6 francs. Un peu plus tard, retournant à Tunis, je représentai à La Goulette ces mêmes caisses augmentées de 3 autres colis, et cette fois, je ne fus taxé qu'à 4 fr. 50. J'ai renoncé à savoir le pourquoi. Ce ne serait encore rien que cette absence de tarif : vous allez voir les démarches que nécessite la moindre valise confiée au chemin de fer. Cette valise enregistrée et le port payé, on vous a remis un bulletin, mais c'est tout ce que peut faire pour vous l'Administration, et il vous faut chercher un portefaix — un faquin comme on l'appelle ici, — et moyennant finances faire porter votre colis dans le fourgon aux bagages, en ayant bien soin de donner encore une bonne main à l'employé de ce fourgon pour qu'il n'oublie pas de mettre votre valise en bonne place, sans cela, il ne manquerait pas de la laisser — oh ! par erreur ! — dans quelque station intermédiaire. Puis arrivé à Tunis, il vous faudra aller rechercher vous-même votre valise dans le fourgon, la découvrir au milieu des caisses et des colis et la confier à un autre faquin, toujours bien entendu, payé, qui la portera au bureau des bagages à l'arrivée. Là seulement, la Compagnie du chemin de fer consentira à s'occuper encore de vous et il vous sera permis contre la remise de votre bulletin d'emporter votre bien.

Laissons donc le chemin de fer et allons à Tunis par voie de terre, et pour faire les seize à dix-sept kilomètres que nous avons à parcou-

rir nous prendrons une voiture ce que l'on appelle ici une *caroussa*. Nous n'avons que l'embarras du choix si toutefois il y a à choisir parmi ces véhicules délabrés, vieux fiacres européens qui sont venus s'échouer là on ne sait quand ni comment Les brancards cassés en plusieurs endroits sont raccommodés tant bien que mal au moyen de ficelles. les coussins éventrés des banquettes perdent le foin qui les rembourre, les vitres des portières sont absentes ; toute cette ruine est tirée par un attelage de trois ou quatre chevaux efflanqués et à mine lamentable; un cocher, généralement maltais ou sicilien, couvert de guenilles, conduit cet équipage.

Il s'agit de faire prix avec notre voiturier. Celui-ci commence par nous faire un pompeux éloge de sa caroussa, de ses chevaux pour arriver à nous demander 4 douros, soit 20 fr., le douro étant ici le nom donné à notre pièce de 5 francs en argent ; mais sans nous laisser éblouir par le verbiage demi français, demi italien de notre homme, offrons-lui trois francs. Ils jettera les hauts cris, se lamentera, invoquera la Madone, mais finira par tomber d'accord avec nous pour ce prix, à condition, ajoutera-t-il, qu'arrivés à Tunis nous lui donnions de quoi boire son café. Nous voilà installés, notre cocher fouette ses coursiers et nous partons au galop, allure que, malgré leur air misérable, nos chevaux ne quitteront plus jusqu'à Tunis.

Je pourrais profiter de ce que vous voilà à mon entière discrétion pour faire avec vous un peu d'érudition facile et vous dire par exemple que La Goulette fut l'*Oppidum Ligula* des Romains et le *Galabras* des Byzantins ; je pourrais ajouter que Tunis, le *Tœnia* des anciens a une origine se perdant dans la nuit des temps. Remontant aux temps fabuleux, j'évoquerais le souvenir des Lotophages, des Atlantes et du Jardin des Hespérides, puis passant aux Carthaginois je rappellerais les guerres puniques ; je vous montrerais Carthage et Tunis dont l'histoire se côtoie si longtemps sous la domination des Romains, puis celle des Vandales et enfin des Byzantins. Je pourrais vous dire que plus tard Tunis fut tour à tour suzeraine et vassale de Bône et d'Alger, qu'elle fut prise par Charles-Quint pour retomber bientôt au pouvoir des Arabes, mais vous en savez sur ce chapitre plus long que moi sans doute et j'aime mieux vous convier à regarder la route que nous parcourons.

A la sortie de La Goulette le chemin entre la mer et le lac est assez bien tracé : à droite et à gauche croissent des figuiers de Barbarie, quelques palmiers, des aloës gigantesques ; mais bientôt la route n'a

plus rien qui mérite ce nom. Elle se confond avec les champs et quand le cocher se trouve gêné par quelque flaque d'eau, quelque passage boueux, il passe à travers champs, cahotant, butant, traversant des ravins, escaladant des tas de terre et de cailloux, sans que les chevaux excités par les hurlements du conducteur ne cessent de galoper au grand effroi des voyageurs, mais rassurons nous, les accidents sont rares, et en dépit des apparences les cochers sont adroits.

A notre gauche s'étend le lac que nous longerons pendant toute la route ; malgré le nom d'*El Bahira*, la Petite Mer, que lui donnent les Arabes, ce lac n'est qu'une lagune ayant un mètre dans sa plus grande profondeur. C'est, je vous l'ai dit, le grand collecteur de Tunis; malgré cela ses eaux sont claires, transparentes et très poissonneuses, sur ses bords paissent de véritables troupeaux de flamants et l'on prétend qu'autrefois l'on y rencontrait des ibis. C'est ce lac que l'on voudrait creuser pour en faire le port de Tunis, et une concession a déjà été accordée par le Bey à une Compagnie française, mais on recule devant la dépense et surtout devant les dangers qui menaceraient la santé publique si l'on remuait toute cette vase.

A notre droite sont des champs assez bien cultivés, plantés d'une quantité d'oliviers. Nous revoyons la colline de Carthage mais sous un autre aspect et nous pouvons distinguer à leur couleur sombre les citernes, seuls restes aujourd'hui de la grande cité d'autrefois. D'ailleurs voici qu'au travers de la route apparaissent les ruines de l'aqueduc qui conduisait à la ville les eaux des montagnes ; les ruines sont peu élevées mais on peut les suivre de l'œil fort loin dans la campagne.

Voici *El Aouïna*, où s'arrête le chemin de fer à peu près à mi-chemin de Tunis. Descendons un moment pour laisser souffler les chevaux et entrer dans ce café maure que voilà au bord de la route. Malgré leur commune appelation il y a loin du café maure aux riches établissements que nous avons en France. Nous entrons dans une grande salle plus longue que large, éclairée seulement par le jour qui vient de la porte, laissant tout le reste dans une fraîche obscurité. Le sol bosselé et rugueux est en terre battue, les murs blanchis à la chaux sont tapissés de nattes jusqu'à hauteur d'hommes, tout autour de la salle règne en guise de divan un banc très large à dossier. Sur ce banc, garni lui aussi de nattes, nous trouvons installés plusieurs consommateurs qui boivent leur café à petits coups en fumant leur cigarette et sans prononcer une parole. On nous salue silencieusement et

à notre entrée, sans nous demander ce que nous désirons, le *caouadj* se met en devoir de nous préparer le café. Approchons-nous du fourneau où va se faire l'opération. Peu d'appareil : sous une sorte de hotte un vase de terre contient quelques maigres charbons allumés. Tenant à la main gauche un petit gobelet en fer battu emmanché d'une longue baguette de même métal le caouadj prend dans une boite une cuillerée de cassonnade qu'il dépose dans son gobelet ; dans une autre boîte il prend une autre cuillerée de café réduit en poudre impalpable qu'il envoie rejoindre le sucre, puis le gobelet est rempli d'eau et porté sur le feu : autant de clients, autant de gobelets. Au bout de quelques instants l'eau bout et tout le contenu du gobelet est versé alors dans une petite tasse en porcelaine sans anse, supportée par une sorte de coquetier que l'on nous apporte. Laissons à la poudre le temps de se déposer au fond de la tasse, puis buvons notre café brûlant à petites gorgées et vous serez de mon avis pour déclarer que le *caoua* arabe est préférable à tous les cafés que l'on nous sert en France. Le café pris, un verre d'eau glacée avalé, il ne nous reste plus qu'à déposer sur le plateau de cuivre placé à cet effet près de la porte le prix de notre consommation, un karroube (4 centimes) par chaque tasse.

Avant de remonter en voiture, laissons défiler cette longue caravane de chameaux qui vient vers nous. Ces animaux au long cou flexible et branlant, aux jambes cagneuses et aux pieds énormes, marchent lourdement en dodelinant la tête et imprimant à leur charge un mouvement de roulis se compliquant d'un autre mouvement de tangage.

Derrière eux suivent des ânes, que l'on appelle ici des bourricots, chargés eux aussi de sacs et de paniers. Quoique d'une taille beaucoup plus petite que celle de leurs congénères européens, malgré le lourd fardeau qu'ils portent, leur croupe et leurs flancs saignants, ils n'en trottinent pas moins allègrement, s'estimant fort heureux quand à leur fardeau ne s'ajoute pas le poids de leur seigneur et maître. L'arabe sur son âne monte sur la croupe et non sur le garrot : grâce à l'exiguité de la taille de l'animal les jambes du cavalier traînent presque jusqu'à terre, balancées sans cesse ce qui a pour effet d'accélérer l'allure du coursier. Pour leur permettre de respirer plus facilement les bourricots arabes ont les narines fendues verticalement ce qui leur donne une petite physionomie toute drôle. Point de mors ni de bride, l'animal se conduit avec un bâton au moyen duquel on lui indique la direction à suivre. Au reste, Martin-Bâton joue un grand rôle dans les rapports des Arabes avec leur âne, ce qu'ils expliquent en disant que.

battus eux-mêmes par les Caïds et les Cheikhs, ils n'ont que leur âne sur qui faire passer leur colère ; quand à celui-ci, ne trouvant plus au-dessous de lui personne sur qui reverser sa mauvaise humeur, il reçoit les coups, secoue les oreilles et ne dit rien.

Reprenons notre route : le pays reste de même, toujours à droite des champs d'oliviers et à gauche le lac. Au milieu de celui-ci, sur un petit ilôt, l'*île Seckhly*, s'élève un fort abandonné dont les murs s'écroulent peu à peu ; c'était autrefois le lazaraet où séjournaient avant d'entrer à Tunis les voyageurs arrivant de l'étranger. Cette colline plantée d'oliviers, c'est le *Belvédère*, ainsi appelée parce que de son sommet on a une vue très étendue sur toute la côte septentrionale depuis Porto-Farina jusqu'au cap Bon.

Dépassons cette grande fontaine-abreuvoir où ne manquent pas de s'arrêter les caravanes sortant de Tunis, passons sous la *porte de Carthage*, et nous voici dans la ville. A vrai dire la première impression est fâcheuse : à droite et à gauche des maisons petites, basses, en ruines et sales, des échoppes, véritables trous noirs dans lesquels des Arabes accroupis derrière des marchandises telles que cordes, légumes secs, etc. attendent en rêvant la pratique qui ne vient guère. Afin de préserver l'étalage des mouches fort nombreuses ici, un filet est tendu devant la boutique. Plus loin des murs en terre et en pierres sèches à demi écroulés laissent apercevoir rangées en files interminables les tombes de deux grands cimetières musulmans. La rue est boueuse et tortueuse et notre automédon a dû ralentir l'allure de ses chevaux pour pouvoir guider notre voiture au milieu des chameaux, des ânes et des chevaux qui se pressent dans cet étroit passage.

Enfin nous tournons à gauche et nous sommes cette fois dans une rue plus large bordée de maisons à étages, aux persiennes vertes et ayant un aspect quasi européen. Au rez-de-chaussée s'ouvrent des boutiques de toute sorte, mais surtout des cafés ou plutôt des débits de liqueurs ; les enseignes qui les surmontent portent toutes des noms italiens, quelques-unes même annoncent en cette langue ce que l'on y vend ; nous sommes dans la *rue des Maltais*. Après avoir suivi celle-ci dans toute sa longueur, nous débouchons tout-à-coup sur une place que bordent de grandes et belles maisons à plusieurs étages, toutes neuves et bâties à l'européenne, la plupart avec de belles boutiques au rez-de-chaussée. C'est la *place de la Marine* et c'est là que va nous arrêter notre voiture devant le perron du *Grand-Hôtel*. Celui-ci étant aménagé complètement à la française, nous n'avons pas à l'examiner

davantage, et nous nous bornerons à y déjeuner pour y prendre les forces nécessaires à la promenade que nous entreprendrons tout-à-l'heure dans les rues de la ville.

Cette importante opération terminée à notre satisfaction, jetons un coup d'œil sur cette grande avenue plantée d'arbres ressemblant un peu à un boulevard de nos villes de province. Voici le *théâtre Cohen*, petite salle fort coquette où l'hiver une troupe française vient jouer l'opérette : un peu plus bas, le *Giardino del Paradiso*, théâtre d'été, où dans un magnifique jardin garni de bananiers et de palmiers se jouent la comédie et l'opéra italiens, plus loin la rue conduisant à la gare du chemin de fer italien. le *cimetière* français et la *cathédrale* provisoire, puis le *collège Saint-Charles*. En face le consulat français, ce que l'on nomme ici *la Résidence*, au coin d'une rue menant à la gare française. puis en remontant, des confiseries qui, à Tunis, sont pour les Arabes riches ce que sont pour nous nos cafés, la *Régie des tabacs*, et le *café du Cercle* où se réunissent les officiers de la garnison et qui avec son péristyle est d'un fort bon effet, mais tout cela ressemble fort à ce que nous avons pu voir dans toutes nos villes de France.

Arrêtons-nous un moment sous les arcades du café du Cercle et regardons défiler devant nous toute cette foule aux costumes si divers, nous y trouvons plus d'un sujet de curiosité.

Voici gravement assis sur un petit âne gris, un vieux turc qui n'a pas encore sacrifié aux modes du jour, il porte le turban volumineux et sa robe noire est sans ornements ; plus loin ce sont des arabes de la campagne dont la figure bronzée ressort au milieu des vêtements blancs dont ils sont couverts, une grosse corde en poil de chameau entourant plusieurs fois leur tête y retient les plis de leur haïque, leur jambes nues et brunes portent en longues raies blanchâtres les empreintes des buissons d'épines rencontrées sur la route. Celui-ci marche ployé sous le poids d'une peau de bouc gonflée d'eau ou d'huile qu'il porte sur les épaules. Les pattes pendant sur sa poitrine, la peau couverte encore de poils et le cou serré d'une corde donne à cette outre une apparence lamentable de vitalité. Voici de jeunes élégants à la figure bouffie et efféminée, leur peau est aussi blanche que celle d'un européen, leurs doigts sont couverts de bijoux et leurs gandourahs vert d'eau, abricot ou rose, sont ornés de pompons et de broderies, sur leur tête s'enroule un riche turban de soie et c'est de soie aussi qu'est fait les burnous qui les couvre, ils ont remplacé la classique babouche de maroquin jaune par des escarpins vernis et ils y ont joint des bas ou des chaussettes

de coton blanc. Une badine à la main, un bouquet de jasmin à l'oreille, ils avancent lentement en fumant leur cigarette, tandis qu'au milieu de cette foule bariolée passe de temps en temps quelque petit troupier français que rien ne semble étonner et qui fait ses réflexions philosophiques sur le Coran et ses adeptes. Puis ce sont des Maltais et des Maltaises, les premiers portent un costume européen en guenilles, les autres cachées au fond de grandes capes de soie noire font un effet singulier au milieu des costumes éclatants des indigènes.

Cette première connaissance faite avec les habitants de la ville, allons voir celle-ci. Devant nous s'ouvre *Bab el Bahr*, la porte de la mer. Très haute et très belle, c'est tout ce qui reste de la seconde enceinte qui séparait, il y a peu d'année encore, la ville franque de la ville arabe. Remarquons dans la voûte en marbre blanc cette grosse pierre noire enchâssée qui a une signification symbolique : d'après les arabes elle montre que l'homme ne peut rien faire de parfait, d'autres disent qu'elle est là pour conjurer le mauvais œil. Sous cette porte se tiennent des changeurs juifs, devant leur tablette chargée de karroubes, de jeunes arabes vendent des allumettes-bougies ou présentent aux passants des pâtes de jujube ou d'autres sucreries, ceux-ci une boîte de décrotteur sous le bras s'acharnent à notre poursuite et prétendent cirer nos chaussures.

Nous voici sur la *place de la Bourse* ou des Consulats, quoique maintenant la plupart de ceux-ci soient installés ailleurs. De forme carrée, elle est occupée à gauche par deux cafés européens et un pharmacien, à droite autre café européen placé près d'un corps-de-garde où dorment mélancoliquement quelques *zapliès*, les sergents de ville d'ici, puis le consulat d'Angleterre. Le long de cette place sont assis ou couchés une foule d'arabes plus ou moins déguenillés. C'est le centre des affaires du quartier franc, aussi les européens y sont-ils nombreux.

On ne s'aventure pas sur cette place, pour peu que l'on ait l'air d'un touriste, sans être poursuivi et assailli d'une meute de petits indigènes en haillons qui vous tirent par la manche en répétant : Eh ! Monsieur Didon ! moi viens porter — eh ! Monsieur Didon ! c'est moi qui porte. Vous avez beau presser le pas, ces acharnés ne vous quitteront pas. Vous vous arrêtez surpris : viens porter quoi ? vous demandez-vous, et puis pourquoi m'appellent-ils Monsieur Didon ? Vous pourriez chercher longtemps et croire même qu'il y a là quelque ressouvenance de l'infortunée reine de Carthage, vous ne trouveriez pas.

Ce nom par lequel les Français sont désignés en Afrique a une étymologie plus simple : nous nous sommes baptisés nous-mêmes en nous apostrophant entre nous et à tout propos par l'expression familière de « dis donc »

Pour en revenir à nos gamins, ce sont des commissionnaires et nous aurions dû le deviner rien qu'à voir la série de couffins qu'ils ouvrent devant nous semblant nous inviter à y entrer. Savez-vous ce que c'est qu'un *couffin* ? C'est quelque chose tenant le milieu entre le panier et le cabas, c'est une natte souple, de forme circulaire, fortement concave et munie de deux anses. A Tunis c'est le véhicule peu coûteux et commode qu'emporte avec elle toute ménagère allant aux provisions. Puisque nous allons aux Souks, choisissons un de ces gamins à l'œil éveillé et à la mine ouverte et dès ce moment nous n'avons plus à nous en occuper, lui et son couffin nous suivront comme notre ombre. Rien de commode et de docile comme ce petit commissionnaire qui, pour quelques karroubes, nous suivra tout un jour portant, sans une plainte, un fardeau sous lequel il ploie quelquefois.

Au fond de la place qui donne accès à droite au *quartier juif*, à gauche au *quartier franc*, s'ouvrent trois rues, desquelles débouche sans cesse une foule nombreuse. Celle de droite mène par une pente roide à travers deux rangées de boutiques tenues par des juifs ou des italiens jusqu'à la *place du Dar el Bey*, celle du milieu conduit aux Souks, celle de gauche, la *rue Sidi Morgiani*, renferme les bazars à *l'instar de Paris*, des magasins où se vendent très cher des curiosités orientales de pacotille, le collège Sadiki et la prison européenne. C'est celle-là que nous allons suivre pour monter jusqu'aux bazars qu'à Tunis on appelle les *Souks*, du mot arabe signifiant littéralement *marché*.

Aller à Tunis sans aller aux Souks, ce ne serait pas voir Tunis et eux seuls vaudraient le voyage tellement ils se sont bien conservés tels qu'ils étaient il y a cinq cents ans déjà. Au reste, ne le voudrions-nous pas qu'il nous faudrait bon gré mal gré les visiter, ou au moins les traverser, toutes les rues montant vers le haut de la ville y passant forcément. Toutes ces rues sont étroites, tortueuses, mal pavées, sales et encombrées d'immondices de toute sorte, les voitures ne peuvent y circuler, mais on y rencontre à chaque pas des chevaux ou des chameaux chargés et il faut sans cesse se garer des chocs Jusqu'en ces derniers temps les rues, sauf quelques-unes très fréquentées, n'avaient pas de nom ; depuis l'occupation française chacune a reçu une appel-

lation, malheureusement celle-ci est inscrite en caractères arabes et il est à regretter pour nous, étrangers, que la traduction ne figure pas au-dessous.

Les Souks ne sont, à proprement parler, qu'une longue rue se repliant mille fois sur elle-même, ouverte pendant la journée, mais fermée pendant la nuit. Cette rue est protégée par une voûte contre la pluie et le soleil, aussi y trouve-t-on une grande fraîcheur ; quelques pierres enlevées à cette voûte de place en place permettent à la lumière de pénétrer suffisamment pour éclairer les marchandises exposées en vente dans les boutiques percées avec symétrie, à droite et à gauche, sortes de grandes niches carrées divisées en deux par une planche, sur laquelle l'acheteur appuie ses coudes Le vendeur est assis à la façon arabe au fond de son magasin, fumant gravement sa cigarette et ne faisant pas un geste pour attirer le client ; les marchandises placées dans des tiroirs ou sur des rayons établis dans le mur se trouvent à la portée du vendeur qui n'a qu'à étendre la main pour saisir l'objet demandé. Quelques bazars sont couverts en planches et le jour n'y arrive qu'à travers des fissures ménagées çà et là ; d'autres enfin sont à ciel ouvert, ceux-ci sont fermés les jours de pluie.

Une animation extraordinaire y règne pendant toute la journée, et depuis le lever jusqu'au coucher du soleil on n'y circule que difficilement, sauf pourtant le samedi, jour du sabbat religieusement observé par les Juifs.

Chaque industrie a son souk. Le premier que nous rencontrons est celui des parfums, nous avons pu d'ailleurs le deviner depuis un moment à l'odeur de musc et de rose qui nous arrive. Les Arabes l'appellent *Souk-Taïbin*, c'est-à-dire des bonnes choses. On y vend des bougies et des cierges parfumés, de l'eau de rose dans des flacons de verre assez curieux, des boîtes à parfums ayant la forme d'une petite pomme, du musc, de l'encens et mille autres choses très prisées des tunisiens qui portent très loin l'amour des parfums. Je n'en veux pour preuve que cette remarque que vous avez pu faire comme moi : chaque arabe riche ou pauvre porte un bouquet de jasmin passé derrière l'oreille droite comme le petit saute ruisseau de nos notaires porterait sa plume. De cette façon ils respirent indirectement l'odeur de leur bouquet. Ce commerce de fleurs doit être lucratif, à en juger par le nombre de jeunes arabes que nous rencontrons offrant aux passants pour un karroube leurs bouquets de jasmin ou de mimosa qu'ils portent fichés sur une grande feuille de cactus en guise d'éventaire.

Ne quittons pas les parfums et passons au *souk des savetiers*, l'odeur a changé mais elle n'en est pas plus agréable, au musc, à la rose succède une senteur insupportable de maroquin. De tous côtés sont étalées des babouches de toute taille, sinon de toute couleur, car elles sont sans exception d'un beau jaune jonquille et l'on peut dire que la babouche jaune est d'uniforme dans la Tunisie tout entière.

Au bazar des Sabbathes succède celui des *bijoux*. Celui-ci est tenu exclusivement par des Juifs qui fabriquent sur place les boucles d'oreilles, les bracelets de bras et de jambes, le tout assez grossier d'ailleurs. Tout leur outillage consiste en quelques creusets pour fondre le métal et une petite enclume. Dans les tiroirs qui garnissent l'échoppe sont de véritables richesses ; perles, pierres précieuses de toute espèce y sont entassées. Remarquons que les Tunisiens et les tunisiennes ne portent que très rarement des bijoux d'or, presque tous sont en argent.

Nous voici arrivés en face de la *mosquée d'Ez-Zitoun*, la plus grande de Tunis, qui a une de ses ouvertures en plein souk ; malheureusement nous ne pouvons pas y entrer, notre qualité de chrétiens nous en empêchant, mais nous pouvons juger de la beauté de l'édifice par la cour que nous apercevons entourée de colonnes de marbre rouge provenant de l'ancienne Carthage ; au milieu jaillit une fontaine pour les ablutions religieuses.

En face la mosquée s'ouvre le *souk aux étoffes ;* c'est de tous le plus beau, le plus grand et le plus intéressant ; les boutiques sans être encore bien vastes sont plus larges, des colonnes badigeonnées de rouges avec des filets verts soutiennent la voûte de laquelle pendent des foulards, des mouchoirs, de petits tapis, tout cela de couleurs crues et souvent de dessins bizarres. C'est là que l'on vient s'approvisionner de turbans de toute espèce, de gandourahs, de burnous, de tapis et c'est le bazar où se dépense le plus d'argent.

Venez que je vous présente au Barrouchi dont voici la boutique qui est certainement la plus riche et la plus vaste de tout le bazar. On prétend, et je le croirais volontiers, que dans cette boutique de deux mètres sur quatre les marchandises qui y sont entassées représentent une somme de 150.000 francs, le fait est que l'on y trouve de tout. *El Barrouchi* est grand ami des Européens et c'est chez lui que tous les voyageurs vont faire provision de souvenirs tunisiens ; grâce à cette fréquentation journalière, il a fini par se créer une sorte de langue où

se mêlent un peu tous les idiomes parlés sur les bords de la Méditerranée.

Dès qu'il nous a aperçus, notre marchand nous fait faire place sur une pile de tapis, un de ses commis est allé nous chercher du café à la mode arabe. Ce café est offert par El-Barrouchi à tous ses visiteurs. On voit que rien n'est nouveau sous le soleil et que les rafraîchissements du Bon-Marché ne sont qu'une plate imitation de ce qui se fait depuis longtemps chez El-Barrouchi.

Pendant que nous prenons notre café, le marchand déplie ses étoffes de soie, ses foulards rayés d'or, ses tapis. Nous avons beau protester qu'il ne nous faut rien, El-Barrouchi met son amour-propre à tout bouleverser dans sa boutique ; pour faire valoir sa marchandise il s'en drape, se dandine en faisant de petites mines. Soyez tranquille, il sait bien que tout ce petit manège aboutira et que nous ne sortirons pas de chez lui sans emporter quelque tapis ou toute autre chose qu'il nous aura vendu trois fois sa valeur. Et notez que nous croirons encore avoir fait une bonne affaire, car nous aurons obtenu diminution de moitié sur le prix primitivement demandé.

Quittons la boutique d'El-Barrouchi et passons au *souk des selliers*. Là se travaille tout ce qui se rattache au harnachement du cheval, voilà des selles de velours rouge garnies de peau de panthère ou brodées d'or, voici des brides et des caparaçons en cuir rouge brodés de soie et d'or ; dans ce coin des étriers, des mors, argentés, damasquinés. Tout cela est d'une grande richesse et Tunis est justement renommé dans tout le nord de l'Afrique pour le travail du cuir.

Traversons cette petite place où il y a une trentaine d'années encore se faisait le commerce des esclaves et entrons au *souk des armuriers*. C'est là que se fabriquent ces longs fusils à crosse carrée tout garnis d'ivoire, de nacre et de corail. Tunis fabrique des armes pour toute la Régence, c'est là aussi que se font les sabres, les poignards et toutes les armes blanches. Cependant je vous ferai remarquer une singularité. Chacune des boutiques qui nous entourent a sa spécialité : ici se fabriquent les lames, là les poignées, plus loin les fourreaux de bois recouverts de velours brodé, de telle façon que si nous voulons acheter un poignard par exemple, il nous faudra nous procurer la lame, la garde et le fourreau dans trois boutiques puis aller dans une quatrième où l'on ne fait qu'assembler et monter les différentes pièces.

Après les armuriers voici les *bonnetiers*, puis les *tisseurs*, le *souk des coiffures*, chéchias ou turbans ; passons un peu vite car tout est si

curieux ici que nous y resterions tout un jour trouvant à chaque pas un émerveillement et nous avons encore bien des choses à voir.

En sortant du souk nous sommes sur la *place du Dar-el-Bey ;* c'est là où se font les ventes à l'encan. Un espèce de commissaire-priseur en longue gandourah et en turban met aux enchères indistinctement des de tas loques ou des vêtements richement brodés, de la ferraille et des armes anciennes, des tapisseries, des ferblanteries. C'est ici que doivent venir l'amateur et le collectionneur qui désirent faire quelque riche trouvaille. Une foule considérable grouille en tout temps sur cette place et ce n'est qu'en jouant des coudes que nous arrivons jusqu'au palais du Bey, dont l'extérieur n'offre rien de bien remarquable. L'intérieur mérite d'être vu pour les arabesques qui le décorent mais le mobilier dont il est garni est grossier et a été choisi parmi ce qu'on fabrique du plus mauvais goût en Europe; de plus il est en très mauvais état.

Devant le palais règne un petit jardin assez mal entretenu et sur lequel je n'attirerais pas votre attention si le palmier qui le domine n'avait sa légende. On raconte qu'un saint vint un jour à mourir sur cette place et suivant la coutume il fut enterré à l'endroit même de sa mort. Sur sa tombe s'éleva spontanément un palmier. Lorsque l'on voulut rectifier la Place on parla de transférer ailleurs le corps du saint, mais les croyants ne voulurent jamais admettre pareille décision et c'est à cela que nous devons de voir cette belle place complétement gâtée comme coup d'œil.

Les deux autres côtés sont ornés d'arcades sous lesquelles le général Khéreddine a fait construire de beaux bazars neufs, très propres et très aérés, aussi sont-ils inoccupés.

La *porte de la Casbah* s'ouvre au fond de la place. Cette citadelle s'élève au sommet de la colline sur laquelle est bâtie Tunis ; elle est en forme rectangulaire et enclose de murs crénelés en fort mauvais état ; c'est derrière la Casbah que se trouve la vaste citerne où s'emmagasine l'eau destinée à alimenter Tunis et qui vient des montagnes du Zaghouan et du Djougar au moyen d'un aqueduc de 131 kilomètres de longueur.

Entrons dans le quartier habité par les riches musulmans. Ici les rues sont propres mais elles sont aussi mornes et désertes, à peine de loin en loin y voit-on passer quelque vieil arabe ou une femme soigneusement voilée. Si vous y consentez nous allons rendre visite au propriétaire de cette maison blanche qu'une touffe de figuier ombrage

à demi. Sur la porte de chêne massif courent des dessins figurés par des clous à grosse tête où l'on est étonné de retrouver constamment côte à côte la croix et le croissant, mais il paraît que ces symboles religieux n'ont ici aucune signification. Soulevons le heurtoir rappelant, quoique d'un peu loin, la forme d'une main ouverte, la main de Fathma la sœur du prophète, talisman qui se retrouve sur toutes les maisons arabes.

A notre appel apparaît le maître de la maison et immédiatement commence entre lui et nous la longue kyrielle des saluts d'usage:

Ouach enta? Guach alek ? littéralement : comment toi? comment sur toi.

Sbâa el Khreir! Bon matin !

Puis, l'on s'enquiert de la santé de chaque membre de la famille, des animaux domestiques, de la récolte; seules les femmes ne sont pas mentionnées car on doit paraître en ignorer l'existence. En échangeant ces formalités nous tendons les doigts à notre hôte qui après les avoir touchés légèrement porte la main à son cœur, puis à ses lèvres.

Au bout de quelques mois passés en Tunisie, nos troupiers n'avaient pas tardé à parler la langue arabe à leur façon, en y introduisant quelques variantes, et le salut arabe me rappelle à ce sujet un assez plaisant échantillon de leur prononciation. Au lieu de dire à l'arabe qu'ils rencontraient *Ouach Olek? Sbâa el Khreir!* ils s'inclinaient gravement en murmurant : Vache à lait! Va la traire!

Le cérémonial épuisé, on nous fait traverser un corridor tortueux se repliant 3 ou 4 fois à angle droit et nous pénétrons jusqu'à une sorte de vestibule fermé par une seconde porte. Celle-ci s'ouvre sur la cour intérieure ou patio. Ce patio est pavé de marble blanc et noir, et tout autour règne une colonnade de marbre blanc, supportant des arcades en ogive formées par des pierres alternativement blanches et noires. Les murs sont revêtus de carreaux de faïence vernissée à dessins jaunes et rouges. Sous la galerie que forme la colonnade s'ouvrent des fenêtres carrées et basses, défendues par une grille de fer ouvragé. Des portes s'ouvrant en se repliant sur-elles-mêmes donnent accès dans les chambres occupées par les femmes ou par les serviteurs. Les jambages encadrant ces portes sont de marbre blanc finement sculpté, le plafond de la galerie est recouvert d'arabesques innombrables formant une véritable dentelle. Dans la cour se promène en liberté une jolie gazelle, qui vient en secouant gentiment la tête nous demander quelques brins de tabac, dont cet animal est fort friand.

Notre hôte nous fait traverser la cour et nous introduit dans l'appartement de réception. Celui-ci se compose d'une grande coupole ou kobba avec ses deux maksoures. Une obscurité que dissipe à peine une douce lumière tamisée par de petits vitraux de couleur laisse tout ce réduit dans une fraîcheur agréable. Au fond de cette première salle et séparée seulement de celle-ci par des colonnes de brêche jaune, s'ouvre une autre pièce aux murs revêtus de panneaux de marbre alternativement blanc et jaune. Les maksoures sont tapissées de carreaux de faïence, le sol dallé de marbre est recouvert de tapis épais.

Pendant que l'on nous sert le café et les pipes, jetons sur l'ameublement un coup d'œil rapide, sans trop le laisser voir pourtant, car la curiosité est un défaut capital aux yeux des Arabes. Dans le fond de la seconde salle, se trouve un large divan en bois, sur lequel sont jetés pêle-mêle des coussins ; au-dessus une grande glace, enchassée dans un cadre doré, de style arabe et dont les ors de plusieurs nuances sont noircis par le temps; ces glaces sont fort anciennes et se lèguent précieusement de père en fils. A droite et à gauche de la glace, sur un fond d'or se détachent en gros caractères des versets du Coran, puis au dessus de tout cela sont accrochés plusieurs fusils de fabrication arabe. Deux divans règnent sur les deux autres côtés de cette salle élevée d'une marche au-dessus de sol de la pièce d'entrée.

Chacune des deux maksoures contient deux lits, meubles absolument d'apparat, car ce n'est pas ici que se repose le maître de la maison. De ces deux lits, l'un est placé dans une sorte d'alcôve construite sur une haute estrade. Des colonnes en bois peint en bleu et or encadrent des panneaux, sur lesquels courent des guirlandes de fleurs de toute couleur sur fond bleu ou vert, alternant avec des boules de bois doré : tout cela est fort criard, mais original. Le lit lui-même n'est qu'un large banc en bois sur lequel sont étendus des tapis et des coussins ; les arabes ignorent les douceurs du coucher, ils dorment avec leurs vêtements et considéreraient comme inconvenant de se dévêtir pour se glisser entre deux draps, mais coussins et tapis sont d'un tissu de choix, et ceux que nous avons sous les yeux sont de beaux échantillons des fabriques de Kairouan et de Gafsa. Les oreillers sont nombreux ; en voici de toute grandeur revêtus de taies à volants, leur rôle est de caler le corps du dormeur.

Au pied de l'estrade est dressé le second lit, organisé absolument comme le premier. Pas de chaises, mais des escabeaux ornés de gros bouquets de roses, peints sur un fond vert clair et rehaussés d'or ;

pas d'armoires, mais deux grands coffres d'aspect antique, ornés de sculptures représentant des guirlandes de fruits, le couvercle est incrusté de nacre et de corail ; c'est dans ces coffres que se conservent les habits de cérémonie, les bijoux, tout ce que l'arabe possède de précieux. Ce coffre, appelé *Sandouk*, plus ou moins riche, plus ou moins orné, se retrouve partout chez le riche comme chez le pauvre, sous la tente au désert comme chez le Maure des villes. On raconte que c'est dans une boîte identique que Mahomet entassait les omoplates de mouton, sur lesquelles il écrivait les préceptes du Coran L'art de l'ébénisterie aurait en ce cas fait peu de progrès depuis le VIe siècle.

Prenons congé de notre hôte et pour faire contraste, regagnons la ville, en traversant le *quartier des artisans*. Autant celui que nous venons de quitter était morne et silencieux, autant celui-ci est animé. Les rues sont bordées de petites boutiques, où travaillent les potiers, les charrons, les menuisiers, les vanniers et tous les autres petits métiers. Tout en passant regardons-les faire et admirons l'ingéniosité dont ils font preuve pour mener à bien des travaux qui sembleraient impossibles, étant donné leur outils rudimentaires ; remarquons avec quelle adresse les menuisiers, les charrons se servent de leur pied, pour maintenir à sa place la pièce de bois à percer ou à gratter. Grâce à l'habitude le pied est devenu pour les artisans arabes une troisième main, ajoutons à cela que tous se servent de leur main gauche aussi adroitement que de leur main droite. Les menuisiers scient et rabotent le bois en sens inverse, ils ne connaissent pas le tour et lorsqu'ils veulent arrondir un morceau de bois, ils le mettent en mouvement au moyen d'une corde, le maintiennent avec le pied et le taillent au moyen d'un outil tenu à la main.

Les fabricants de passementerie travaillent sur un métier des plus primitifs. Assis à terre, les jambes nues jusqu'aux genoux et étendues droites devant eux, pour leur permettre de s'aider de l'orteil quand la tresse s'embrouille, leurs mains aux doigts écartés s'agitent convulsivement pour entrecroiser les fils, tandis que le petit contrepoids s'élevant et s'abaissant périodiquement bat un rythme monotone.

De tous les métiers celui qui est le plus honoré est celui des chapeliers ; les ouvriers de cet état descendent presque tous des Maures d'Andalousie ; leurs outils portent encore des noms espagnols, et si on leur demande à quelle patrie ils appartiennent, il répondront toujours : Nous sommes de Grenade ! Ils restent convaincus que le prophète

suscitera dans leur sein un héros qui les ramènera triomphalement dans le pays de leurs aïeux et ils gardent pour cet heureux moment les clefs de leur maison emportées par les fugutifs. Ces clefs se conservent scrupuleusement et se transmettent de père en fils. Croyant que tout est resté immuable en Europe comme à Tunis ils ne doutent pas que les mêmes serrures ne soient restées fixées aux mêmes portes et ces clefs sont pour eux les titres de propriétés, qui ne sont trop hélas! que des châteaux en Espagne.

Dans ces rues arabes, plus larges que celles du cœur de la ville conduisant aux souks, circulent des voitures et des bêtes de somme de toute espèce. Ce n'est guère qu'ici que l'on peut rencontrer quelques femmes arabes, encore celles que l'on y voie, sont elles vieilles et de plus soigneusement enveloppées dans leurs burnous ne laissant voir de leur figure recouverte d'une fine étamine noire, qu'une bande étroite à hauteur des yeux, juste de quoi laisser passer le regard. Les jeunes femmes ne sortent pas ou ne sortent qu'en voiture ; celles qui sont forcées d'aller à pied s'enferment complètement dans un haïque de soie très fine dont elles se recouvrent la figure, la vue s'exerce alors au travers des mailles du tissu. D'autres, et c'est le petit nombre, pour éviter la chaleur, se couvrent la tête d'un voile de laine bleu et rouge, qu'elles tiennent devant leur visage au moyen de leur bras étendus en avant.

Notre course nous a amenés au *quartier juif*. Ici tout est sale, sales rues, sales maisons, sales gens, et on peut ajouter sales mœurs. Etes vous curieux de voir un intérieur juif? Entrons dans la première maison venue, notre titre d'étranger nous fera accueillir de la façon la plus aimable. Au reste rien de bien curieux; la maison est bâtie et distribuée à la façon arabe, les meubles sont à peu près les mêmes, sauf dans la salle de réception où l'on rencontre inévitablement une commode en noyer, surmontée d'une pendule à colonnes torses sous son globe, flanquée de deux vases de fleurs artificielles protégés par des cylindres de verre. Au centre de la chambre un guéridon, quelques chaises contre les murs, auxquelles sont accrochées de mauvaises lithographies coloriées complètent cet ameublement, dont les propriétaires sont très fiers. Le seul caractère qui soit propre à la maison juive, c'est, je regrette de le répéter, son excessive saleté et la mauvaise odeur qui s'en exhale, aussi ne vous y aurais-je point amené, si je n'avais voulu vous faire voir une des choses les plus curieuses de Tunis, les juives.

Voici la maîtresse de la maison et ses filles qui viennent à nous. On dirait à les voir s'avancer lourdement, de gros paquets blanchâtres

n'ayant que vaguement apparence humaine. Et pourtant ces dames, vu leur volume respectable, passent ici pour de très jolies femmes. Leur costume est étrange, et un Russe a pu en dire très justement qu'il excite le rire en même temps qu'il blesse la décence. On prétend, mais je ne vous le garantirais pas, qu'il est resté exactement celui que l'on portait à Jérusalem, au temps de Jésus-Christ. Sur le pied nu dont les orteils maintiennent une courroie supportant une haute sandale en bois sculpté, descend un pantalon de soie de couleur claire, excessivement collant et dont le bas est très richement brodé d'or. Le buste est enfermé dans plusieurs justaucorps de couleur voyante tout aussi riches, et qui sont recouverts d'une courte chemise de soie rose, verte, jaune ou bleue. Sur les cheveux est posé un petit bonnet conique doré d'où retombent sur le dos de larges rubans brodés. Un haïk de soie blanche enveloppe le tout. La figure toute bouffie de graisse, est outrageusement fardée, sur les gros yeux saillants, les sourcils ont été réunis au pinceau en un seul arc, et les paupières sont avivées par le Köh.

Jeunes, les juives sont pour la plupart très jolies: elles ont de beaux yeux noirs, le teint est mat, les cheveux sont noirs et abondants, mais vienne l'âge de 12 à 15 ans la jeune fille ne tarde pas à être recherchée en mariage. Dès qu'elle est fiancée le premier soin de la mère est de l'engraisser. Enfermée dans une chambre obscure, la pauvre fille y reçoit une nourriture succulente et abondante qui lui est administrée sous forme de petites boulettes qu'elle doit avaler sans mâcher et dans la préparation desquelles on a fait entrer certaines graines du pays et de la viande de chien qui paraît-il aurait le don de pousser à l'embonpoint et d'épaissir le sang. Puis on lui donne des boissons soporifiques afin que malgré le manque d'exercice elle puisse dormir toute la nuit et une partie du jour. Au bout de quarante jours de ce régime, on vient lui présenter les bijoux mis par le futur dans la corbeille de noces et si elle peut les porter sans risquer de les perdre, elle sort de sa prison et rentre dans sa famille pour se marier. Notez bien que la femme qui porte les bracelets et les bagues les plus larges étant la plus belle, la jeune fille met toute sa vanité à trouver tous les bijoux trop étroits. La coquetterie est de tous les pays.

La femme juive sort le visage découvert et elle a toute liberté pour aller et venir, mais on conçoit facilement que toute longue course lui soit interdite grâce à l'obésité qui fait son plus bel ornement ; aussi la plupart de ces dames ne sortent pas souvent et ce n'est guère que le

samedi, jour du Sabbat, que nous pourrions les voir dans leurs plus beaux atours se promenant sur la Marine.

Sur cette place entourée de vieux canons plantés en terre et que l'on nomme *place de Carthagène* nous trouvons une station de voitures où nous prendrons la caroussa qui va nous mener au Bardo.

Nous sortons de Tunis par la même voie que celle suivie en y entrant, mais une fois la porte de Carthage dépassée, laissant sur notre droite la route de la Goulette. nous longeons les murs de Tunis. La ville est enceinte sur tout son pourtour d'un grand mur crénelé, flanqué de nombreux bastions et de tours, tous garnis d'une artillerie formidable en apparence, mais en apparence seulement. D'ailleurs ces murs sans fossé ne résisteraient pas à une attaque sérieuse, de plus ils sont déjà très vieux et ne conservent bonne mine que grâce au badigeon dont on les revêt soigneusement chaque année. Si les défenseurs de la ville voulaient essayer de se servir de leurs canons sur ces murs branlants il faudrait craindre pour ceux-ci quelqu'accident semblable à celui qui arriva à la Kasbah il y a quelque temps. C'était jour de fête officielle, le bey était venu à Tunis et l'artillerie française s'était installée sur une terrasse de la forteresse pour faire les salves règlementaires ; au premier coup de canon tout un pan de muraille dégringola et il fallut transporter ailleurs la batterie.

Voici la *porte Oussâa Doun ;* tout auprès est une grande fontaine, rendez-vous favori des blanchisseuses, qui toutes appartiennent à la race nègre. On a souvent constaté la tendance des noirs à exercer les métiers les plus propres, comme à adopter pour leurs vêtements la couleur blanche presqu'exclusivement. Nos négresses ne font pas exception à la règle et leurs bras noirs sortent de manches de mousseline immaculées. A part la *fouta*, espèce de grande serviette à larges raies rouges et blanches qui ceint leurs reins et enveloppe leurs jambes, tout leur vêtement est de la plus grande blancheur. Quoique musulmanes, les négresses ne se voilent pas la figure qui reste toujours découverte.

La route court entre deux rangées de mimosas, elle est bonne et bien entretenue ; c'est jusqu'au Bardo la seule de toute la Tunisie qui mérite le nom de route. A gauche sur des collines arides s'élèvent les forts d'El Filfil et des Andaloux tandis qu'à droite des haies de cactus ou figuiers de Barbarie ferment des jardins où tant bien que mal poussent quelques légumes. Ces figuiers de Barbarie ont leurs feuilles garnies de fruits ayant la forme et la grosseur d'un œuf et d'une belle

couleur de chair. Gardez-vous surtout de chercher à en cueillir un, malgré vos gants, vous en garderiez longtemps un cuisant souvenir. Ce fruit est en effet garni de bouquets de petits poils ressemblant en quelque sorte à un grain de beauté, chacun de ces poils presqu'imperceptibles est un aiguillon excessivement acéré qui pénètre profondément dans la peau et dont il est difficile de se débarrasser. Les Arabes pour s'en garer cueillent le fruit en le saisissant avec une petite fourche en bois, ils le déposent par terre et le brossent sans le toucher avec un petit pinceau d'alfa très dur, le fruit peut alors se manier sans danger. Les indigènes s'en montrent très friands et comme le tas de sept ou huit ne coûte guère qu'un sou ils peuvent facilement s'en rassasier, quoique son abus occasionne de graves inconvénients grâce à la quantité de pépins qu'il renferme.

Au milieu de ces jardins s'élève de place en place une Koubba, ce que nos soldats appellent un marabout, cube de pierre surmonté d'une coupole sous laquelle repose quelque saint musulman.

Là bas au pied du Belvédère s'étage un grand bâtiment ou plutôt une réunion de bâtiments, c'est la *caserne d'artillerie* du bey, petite ville militaire où l'on trouve un arsenal, des casernes, une mosquée et d'autres choses encore : c'est aujourd'hui une caserne occupée par nos soldats. Un peu plus loin la route passe sous les arcades d'un ancien aqueduc bâti par les Espagnols et qui amenait autrefois l'eau à Carthage et à La Goulette. Cet aqueduc dont les arches ont une hauteur de neuf mètres est fort bien conservé et son aspect est d'un bel effet.

Enfin voici le *Bardo*. Nous mettons pied à terre sur une petite place décorée par une fontaine de marbre, devant l'entrée du palais et au pied d'une tourelle supportant le cadran d'une horloge, la seule avec celle du Dar el Bey que l'on puisse voir en Tunisie sur un édifice arabe. La porte principale est peinte en rouge et bleu à la façon italienne. Ce palais, puisque palais il y a, est une réunion bizarre de maisons, de cours, de galeries s'enchevêtrant sans plan ni méthode ; on y trouve des marchés, des écuries, des places, des rues. Entouré de fossés et d'une muraille crénelée il pourrait passer pour une forteresse, mais comme toutes ses sœurs de la Régence, cette forteresse ne saurait résister à une attaque bien conduite, d'autant moins que le Bardo est situé au fond d'une vallée dominée par une ceinture de collines.

Guidés par un officier du bey portant au collet les étoiles de colonel, entrons dans le palais. A gauche nous laissons une porte gardée par deux sentinelles ; cette porte donne accès à une terrasse où sont en

batterie six pièces de canon toutes mignonnes, présent d'un souverain ami. A droite s'étend une galerie où sont de nombreuses boutiques tenues par des marchands de toute nationalité, et qui forment un véritable bazar à l'extrémité duquel s'élève le palais du défunt Kasnadir dont le vestibule est vraiment remarquable. De là après avoir traversé une sorte de tunnel, nous débouchons sur une place ornée d'une assez belle fontaine en marbre, c'est la *cour du Harem*. Au milieu d'un de ses côtés une arcade livre passage dans la cour extérieure du palais du Bey appelée la *cour des Lions*, à cause des lions en marbre blanc qui garnissent l'escalier. Cette cour est entourée d'un beau portique d'architecture arabe. C'est dans ce palais que se trouve la salle d'audience ornée des portraits de plusieurs souverains de grandeur naturelle ; on remarque aussi sur les crédences qui entourent la salle des pendules de toutes formes. C'est dans cette salle que se fait la cérémonie du baise-main et que sont reçus les ambassadeurs. Puis, répartis dans ce vaste espace qu'entourent les murs de la citadelle, nous rencontrons les divers ministères, des palais nombreux sans compter les ruines amoncelées partout et sur l'emplacement desquelles on pourrait élever de véritables édifices, mais qui pour aujourd'hui servent de demeures à d'innombrables troupes de corbeaux.

Un sortant du Bardo, remercions notre guide et ne manquons pas de glisser au brave colonel qui nous a si bien conduits une pièce de une piastre et demie (1 franc environ) que le digne officier acceptera sans sourciller, les pourboires offerts par les visiteurs constituant le plus clair de ses appointements.

Le Bardo est le siège officiel du gouvernement, le souverain doit y résider mais cette prescription est souvent éludée : La Marsa, Mohammédiah, furent tour à tour les demeures préférées des Beys, Mohammed es Sadock habitait le palais de Kassar Saïd, Ali bey le souverain actuel a fixé sa résidence à La Marsa. Quelques chrétiens vivent au Bardo : ce sont des fils d'esclaves devenus libres, mais qui préfèrent rester dans la situation qu'ils se sont créée. L'usage veut que le premier médecin du bey soit européen, ainsi que le gardien de l'eau et le garde-pipes.

En face du Bardo et séparé de celui-ci par une large place plantée d'arbres, s'élève au milieu de jardins remplis de fleurs et de fruits le *palais de Kassar-Saïd*. Ce palais est beaucoup plus beau que le Bardo, le séjour en est surtout plus agréable. Son nom est désormais inoubliable, car c'est dans une de ses salles que le 12 mai 1881, le Bey et le

général Bréart signèrent le traité reconnaissant le protectorat de la France sur la Tunisie.

Mais voici que le jour baisse, le crépuscule étant très court dans ces contrées, nous n'avons que juste le temps de faire les trois kilomètres qui nous séparent de la ville avant que la nuit ne soit tout à fait tombée. J'aurais voulu vous mener à *La Manouba*, cette oasis de verdure, véritable bois d'orangers et de citronniers.j'aurais voulu vous emmener dans la campagne, vous faire asseoir sous la tente, vous faire goûter le Kouskous et le Méchoui, vous faire voir enfin l'arabe pasteur et nomade, mais je le répète il est tard, la fatigue va s'emparer de vous. Il me faut donc à mon grand regret vous quitter, trop heureux si j'ai su vous intéresser un peu à notre nouvelle colonie, qui, grâce aux efforts d'une sage administration, retrouvera bientôt cette richesse et cette fertilité qui lui avaient fait donner par les Romains le surnom de Grenier de la Sicile.

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE
DE LILLE.

SOCIÉTAIRES NOUVEAUX ADMIS DANS LE COURANT DE MARS 1885.

MEMBRES ORDINAIRES.

Lille.

Nos d'inscription. MM.

1115. Meynet (Albert), négociant en toiles, rue des Tanneurs, 49.
1121. Bidart, avocat, ancien magistrat, rue Alexandre Leleux, 18.
1122. Koch (J.-C.), négociant en lins, rue Grande-Chaussée, 26.
1123. Warin-Prevost, constructeur, boulevard Montebello, 54.
1124. Jansens (Victor), négociant en vins, rue Wicar, 40.
1125. Druon (D.), docteur en médecine, rue d'Esquermes, 6.
1126. Gratry (Jules), manufacturier, rue de Pas, 11.
1127. Lefebvre (Ernest), commis négociant, rue des Célestines, 2.
1128. Descamps (Édouard), filateur de lin, boulevard Vauban, 15.
1130. Dubois, propriétaire, rue Colbert, 97.
1132. Rousselle (Victor), capitaine en retraite, rue de l'Hôpital-Militaire, 19.
1133. Carlier (Paul), photographe, rue Grande-Chaussée, 36.
1134. Allemes (A.), directeur d'assurances, rue Nationale, 14.
1135. Wattebled, négociant, rue Esquermoise, 118 bis

Hem.

1120. Mulaton-Leborgne (Jean), teinturier en tissus.

Loos.

1129. Guillemaud (Philippe), filateur de lin.

Quiévrechain.

1131. Chavatte (Émile), ingénieur des mines de Crespin.

Roubaix.

1116. Eeckman (Henri), agent d'assurances, rue Pellart, 32.
1117. Bonnet (Jean), fabricant de tissus, rue du Grand-Chemin, 36
1118. Gadenne (Paul), fabricant de tissus, rue de l'Alma.
1119. Izart (Jules), négociant en tissus, rue d'Isly.

COMMUNICATIONS AUX ASSEMBLÉES GÉNÉRALES

(*in extenso*).

UNE VISITE AUX FOUILLES DE MARTIGNY-LA-VILLE,

Par M. DELESSERT, Membre du Comité d'études.

Martigny-la-Ville (1) est une petite ville suisse située à environ 130 kilomètres de Genève, dans la vallée du Rhône, à une altitude de 475 mètres. Elle se trouve près du confluent de la Dranse et du Rhône, à l'endroit où ce fleuve fait un coude presque à angle droit, pour se jeter dans le lac Léman, c'est-à-dire à l'entrecroisement des routes du Simplon, du Saint-Bernard, de Chamonix et de la Suisse occidentale. — Les environs en sont riants et contrastent beaucoup avec la partie plus ou moins monotone de la vallée que le touriste vient de parcourir après avoir quitté le lac. — La plaine offre de fertiles vergers et de verdoyantes prairies, tandis que les collines avoisinantes sont couvertes de magnifiques châtaigniers et de vignes renommées par leurs produits.

La ville est extrêmement ancienne, ce qui explique l'intérêt des fouilles qu'on y fait en ce moment. C'est l'*Octodurum* des Romains ou le *Vicus Veragrorum* des Celtes, dont parle *César* dans ses *Commentaires :* rebâtie après que Sergius Galba, lieutenant de Jules-César, l'eût brûlée, elle obtint les mêmes privilèges que les villes du Latium. — Vers la fin du second siècle, elle prit le nom de *Forum Claudii Vallensium*. C'est une des premières localités dont il soit fait mention par les historiens de la Suisse, qui citent à son propos des faits remontant à l'an 54 avant J.-C. — On rapporte que Pétronius, préfet du Prétoire, chargé de diviser les Gaules en 17 provinces, sépara le Valais de l'Italie du temps de Maurice, évêque d'Octodure, en 419, et que Martigny, alors Octodure, fut choisie pour *capitale* des Alpes-Pennines, qui devaient faire avec la Tarentaise, la VIIe province viennoise. Elle devint en conséquence le premier siège des évêques du Valais, ce qui en fait l'évêché le plus ancien de l'Helvétie (349) ;

(1) Canton du Valais.

mais elle ne resta pas longtemps la capitale du pays : les malheurs de la guerre que les Lombards portèrent dans le Valais, lui firent perdre cette suprématie, dont hérita la ville de Sion. — Le siège épiscopal fut maintenu à Octodure jusqu'en 580, époque où l'évêque Héliodore le transféra définitivement à Sion, pour échapper aux inondations de la Dranse.

Au moyen-âge. Martigny devint une des principales seigneuries des évêques de Sion, qui conservèrent encore longtemps le titre d'*évêques d'Octodure*. Quelques auteurs disent que cette ville doit son nom actuel à *Saint-Martin* de Tours, qui avait grandement répandu le culte des martyrs de la Légion thébéenne. Nous mentionnons cette hypothèse, n'ayant pas les éléments pour la discuter.

En raison de sa situation au débouché de la Dranse dans la plaine, Martigny a été très souvent ravagée et détruite par des inondations de cette rivière : les plus terribles ont été celles de 432, de 580, du 7 août 1469, du 25 mai 1595, du 21 septembre 1640 et du 16 juin 1818. — On suppose avec raison que le nom d'*Octodurum* disparut à la suite de l'une de ces catastrophes.

La ville actuelle n'occupe du reste plus le même emplacement qu'autrefois. Elle s'étendait alors plus loin, vers le Sud, et s'appuyait au pied du mont *Chemin*. — C'est là qu'on a trouvé quantité d'objets antiques de divers genres et même des constructions entières, dont quelques-unes remontent évidemment à l'époque romaine, et sont une preuve de son ancienne splendeur. De nombreuses inscriptions, des pierres milliaires, des médailles et des écrits de plusieurs auteurs anciens témoignent de son importance historique.

J'ajouterai encore que cette ville, qui, par sa position géographique, est le point de départ de la route du Grand-St-Bernard, a vu le passage de bien des armées, entre autres celle de Napoléon Ier, du 15 au 21 mai 1800,

J'eus l'occasion de visiter Martigny, en septembre dernier, à l'occasion d'une réunion de la « Société d'histoire de la Suisse romande. »

On savait déjà depuis longtemps que les grandes prairies situées au sud de la ville, à l'endroit appelé « *aux Morasses*, » devaient renfermer les ruines d'*Octodurum*, recouvertes par les alluvions de la Dranse ; car il était parfois survenu que certaines portions du sol s'étaient tout-à-coup effondrées, mettant ainsi à découvert de vastes cavités.

Mais on n'avait jamais fait de sérieuses recherches, bien que

certaines personnes y eussent déjà trouvé divers ustensiles d'origine romaine, actuellement au musée de Genève.

L'État du Valais prit en 1883 la détermination d'organiser des fouilles et fit entreprendre, à ses frais, des travaux habilement dirigés par M. Ritz, et qui ont abouti à un heureux résultat. On a mis au jour une série de fondations d'une assez grande étendue (3,980 mètres carrés), témoignant de l'existence incontestable d'édifices très importants, maintenant disparus et remontant probablement à l'époque romaine, à en juger par les magnifiques fragments de statues de bronze, qu'on y a découverts le 23 novembre 1883, et qui sont actuellement déposés au musée cantonal de Sion. — Le Conseil d'État valaisan avait eu l'amabilité de faire transporter à Martigny, à l'intention des membres de la Société d'histoire, quelques-uns de ces fragments, recouverts d'une belle patine foncée. Parmi ceux que nous avons eu l'avantage de voir à cette séance, nous avons surtout admiré une jambe droite, posée sur la pointe du pied, ainsi qu'un bras d'une statue masculine, tous deux de très grandes dimensions et d'un style des plus purs : ces pièces, d'une rare élégance et d'un modelé parfait, semblent avoir appartenu au même dieu, probablement Hercule ou Apollon.

Nous avons aussi remarqué un avant-bras d'une déesse et un grand fragment de draperie, en bronze doré ; enfin, un pied et une tête de taureau d'une admirable conservation.

Ces divers objets paraissent avoir été brisés avec intention, sans doute lors de l'introduction du christianisme dans la contrée.

On doit encore avoir trouvé dans ces fouilles plusieurs tombes, des squelettes, des poteries et des monnaies d'Auguste et de Constantin.

A propos des constructions proprement dites, qui occupent un vaste quadrilatère de 65 mètres sur 33,70 (y compris les murs des deux côtés du bâtiment principal), on en est encore à discuter quelle en a été la destination, fort difficile du reste à préciser pour le moment, à moins que les fouilles ne fassent encore apparaître d'autres documents, qui serviront à résoudre la question.

On y a vu une ancienne basilique, à cause d'une sorte de niche, située à l'extrémité orientale de l'édifice et ressemblant plus ou moins à une abside de dimensions restreintes.

Ce qui paraît certain, c'est que les fondations sont de construction romaine, et que sur celles-ci un nouveau bâtiment fut édifié plus tard : opinion d'autant plus plausible, qu'il n'est pas rare de rencontrer

des temples chrétiens élevés sur les ruines de temples payens ou d'anciens édifices.

Les principaux matériaux de ces vastes constructions consistent en marbre du Jura et en pierres calcaires de la localité. J'ajouterai en outre qu'on y a retrouvé des traces de peintures murales, ainsi que des chapiteaux et des bases de colonnes.

Je terminerai cette petite note en mentionnant une autre visite que nous avons faite à l'endroit dit « *au Vivier* », où s'élèvent encore les restes d'une vaste construction elliptique, assez bien conservée, et contre les murs de laquelle s'appuient à l'extérieur plusieurs maisons très anciennes, et dont quelques-unes paraissent avoir fait partie de cette construction, improprement appelée *Vivier*.

Cette grande enceinte, dont les diamètres intérieurs de 61 et 72 mètres donnent un développement de murailles de près de 200 mètres et une superficie d'environ 3,500 mètres carrés, font en effet supposer qu'on a plutôt affaire à un cirque romain, cette enceinte, disons-nous, a peut-être servi plus tard de *réservoir*.

Mais il est facile de voir que cet édifice était primitivement destiné à un amphithéâtre, analogue à celui d'Aventicum.

On constate effectivement, à une même hauteur, la présence de trous pratiqués tout le tour de la muraille et régulièrement espacés; ces ouvertures étaient sans aucun doute destinées à supporter des gradins, dont on a, du reste, retrouvé des traces au pied du mur d'enceinte.

La hauteur de celui-ci est d'environ 5 mètres, dont trois sont recouverts par les alluvions de la Dranse, dont l'ancien lit était peu éloigné.

Quoi qu'il en soit, si ces ruines du *Vivier* et les fouilles des *Morasses* sont d'un grand attrait pour les archéologues et les historiens, j'aime à croire que les géographes y trouveront aussi un certain intérêt.

COURS ET CONFÉRENCES DU JEUDI SOIR
A LILLE.

DE PARIS A LONDRES
AU COMMENCEMENT DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

(RÉCIT INÉDIT.)

Par M. L. QUARRÉ-REYBOURBON,
Membre de la Société de Géographie de Lille.

MESDAMES, MESSIEURS,

Ordinairement les personnes qui prennent la parole devant vous, sont ou des voyageurs, ou des explorateurs, ou des savants, je ne réponds à aucune de ces qualifications, je suis tout simplement amateur de livres et d'estampes, un collectionneur. M. le Président, avec sa bienveillance accoutumée, m'a demandé de vous faire une causerie, m'assurant de toute votre indulgence, dont j'ai le plus grand besoin. Je n'ai pas été assez modeste pour décliner cet honneur.

Le bibliophile est quelquefois heureux dans ses recherches ; il m'est personnellement toujours agréable de communiquer mes trouvailles, quand leur lecture peut être de quelqu'utilité à mes auditeurs.

Il y a quelques années, j'ai trouvé à Francfort une liasse de six lettres manuscrites très détaillées, formant un volumineux cahier, que j'ai fait relier avec soin et qui porte cette inscription : VOYAGE D'ANGLETERRE, D'HOLLANDE ET DE FLANDRE, FAIT EN 1728. Ces six lettres correspondent aux divisions suivantes : « *Route de Paris à Londres. — La ville de Londres. — Les Cabinets curieux. — Les environs de Londres. — Sur les Anglais. — Retour de Londres par la Flandre.* »

Les impressions d'un touriste voyageant à petites journées à travers le Boulonnais pour s'embarquer pour l'Angleterre, puis à travers la

Flandre et l'Artois pour regagner à son retour l'ancienne frontière de France, que le touriste reporte encore à Péronne, ne sont certainement pas dénués d'intérêt. Ce qui leur donne un mérite plus particulier, c'est qu'elles n'ont pas été écrites en vue de la publicité par le gentilhomme anonyme, dont elles retracent les sentiments et les appréciations.

La partie que j'ose vous lire est celle du voyage de Paris à Londres, qui comprend toute la première lettre. Tout en conservant le style et l'orthographe de l'auteur, je me suis permis quelques comparaisons sur la manière actuelle de voyager.

Je laisse à notre héros le soin de raconter lui-même ses impressions, qui vous feront connaître les difficultés, les lenteurs du voyage et les dangers de l'embarquement, il y a plus de cent cinquante ans.

Route de Paris à Londres.

« Vous me demandez, monsieur, une relation de mon voyage d'Angleterre : que peut-on dire de nouveau au sujet d'un païs qui nous » est si connu et si voisin ? Y a-t-il rien qui soit échapé aux autres ? » Je ne le crois pas : je vous l'avoue, monsieur, et je perdrais tout à » fait courage sans l'article des cabinets curieux et des belles maisons » de plaisance sur lequel la plus grande partie des voyageurs ont passé » légèrement : C'est ce que j'ay examiné avec beaucoup d'attention. » Vostre bon goût si connu pour les arts me fait présumer que cet » article vous fera plaisir ; je pourrai encore vous estre de quel utilité » en vous détrompant des assertions des *Lettres sur les Anglois* où » l'envie de philosopher prévaut beaucoup sur l'obligation que contracte un honnête homme qui écrit, de dire la vérité.

» Vous savez, monsieur, que je partis avec deux de mes amis au » commencement d'avril. Tous trois dans l'idée de ne rien obmettre » de tout ce qui peut regarder les beaux arts. Nous y viendrons après » avoir parcouru la route de Paris à Londres.

» On disne à St-Brice, village à quatre lieues, on passe dans les » villages de Ponselles, de Moiselle et de Presle, pour aller coucher à » Beaumont. Comme il estoit de bonne heure, nous descendîmes de » carosse pour gagner à pied le château de Nointel : Ce château » mérite assurément d'être vû pour sa situation, ses beaux jardins, et » ses eaux qui viennent de trois réservoirs sur la montagne et dont la

» grandeur est considérable. Ils fournissent des jets de 130 pieds de
» haut. L'orangerie surtout est bâtie d'un grand goût. Nous rejoi-
» gnîmes le soir à pied la petite ville de Beaumont qui est à un quart
» de lieue. Le lendemain on passe le village de Chambly, appartenant
» au prince de Conty. L'on va disner à Tillart à cinq lieues et coucher
» à la ville de Beauvais à dix-huit lieues de Paris. Les batimens en
» sont tout en bois : Les rues de travers assez mal pavées. En général,
» c'est une ville laide. La grande église de St-Pierre est considérable.
» La voûte a 144 pieds de haut. Le chœur est entouré et soutenu de
» 10 piliers fort légers. Cette église a esté restaurée en plusieurs
» endroits étant tombée deux fois, la dernière en l'an 900. On dit ordi-
» nairement · Chœur de Beauvais, nef d'Amiens, clocher de Chartres.
» La nef n'est pas achevée. Le jubé mérite d'être remarqué, ainsi
» qu'une horloge qui marque l'âge de la lune, avec un carillon.
» L'évesché est fort ancien, avec un jardin assez joli. La manufacture
» des tapisseries de basse lisse est considérable et la maison très
» grande. Ils suivent les mêmes desseins et se servent des mêmes
» laines des Gobelins, mais le travail en est fort différent. On compte à
» Beauvais treize paroisses, sans les couvents, dont celuy de l'abbaye
» de St-Lucien est le plus beau.

» Le lendemain nous disnames au village d'Oudeuil à trois lieues.
» Les chemins commencent à devenir mauvais. On passe les villages
» de Haute-Épine, Hamèle, Sanpuis, tous bâtis de chaume et de bauge.
» La couchée fut à Poix, à neuf lieues de Beauvais. On y bâtit un
» chateau sur la hauteur : c'est l'ouvrage d'une dame. Le lendemain
» de nouveaux villages bâtis de bauge appellez Lincheu et Calaminoy,
» nous conduisirent à la dinée à Araine. On passe la rivière la Somme
» au pont de Remy et l'on traverse le village d'Epagne et d'Espagnet
» dont les églises sont couvertes de chaume ; c'est une remarque peu
» importante à vous faire et cependant ce sont les premières églises
» que j'ay veu couvertes ainsy dans tous mes voyages. On ne trouve
» pas toujours du beau, et les choses singulières ne doivent pas estre
» négligées. Cette remarque ne fait pas voir assurément la Picardie
» bien riche.

» Les environs d'Abbeville réparent un peu par leurs agréments la
» pauvreté de la veu. Nous y arrivâmes d'assez bonne heure pour la
» parcourir. Elle est à 34 lieues de Paris et c'est la capitale du duché
» de Ponthieu. Les fortifications en sont toutes ruinées, les rues larges
» mais mal pavées, les maisons de briques et assez grandes. La grande

» église a un portail qui passe pour beau, avec deux belles tours, où
» il y a toujours une sentinelle de crainte du feu. La nef de cette
» église est belle, le chœur n'est pas achevé. Ce qu'il y a de plus
» curieux à Abbeville est la manufacture des draps de Varobés. Elle
» est bâtie à la hollandoise par simétrie avec plusieurs cours. On y
» compte 3,500 ouvriers et 400 filles présentement, il y en a eu d'avan-
» tage. Le tout est gouverné avec un ordre merveilleux, et les exer-
» cices se font au son du tambour. Les filles sont conduites par des
» maîtresses et travaillent séparément. Le jardin est très propre avec
» une fontaine au milieu, provenant d'un moulin pratiqué sur un pont
» à coté de la maison. L'eau de cette fontaine se distribue par toute la
» manufacture, rien n'est mieux ordonné, rien n'est tenu plus propre-
» ment. Le lendemain on passa les villages de Nouvion et de Fose-
» montin où est une abbaye de Bénédictins. On aperçoit de loin les
» villes du Crotoy, St-Valéry et la mer. Nous ne rencontrons que des
» chasses-marées. Vous allez vous imaginer, monsieur, que le poisson
» nous suit de tous cotez. Point du tout, on vous le porte tout à Paris,
» et à peine en pouvons-nous trouver. La disnée fut à Bernay, hameau
» où passe la petite rivière de Mage ; nous cotoyâmes l'après dinée la
» forest de Crécy et traversâmes les villages de Verron, Nampon, on
» passe la rivière d'Autie et ensuite le village de Vailly, d'où nous
» fûmes coucher à la ville de Montreuil-sur-Mer, où commence le
» Boulonnais ; la ville est médiocrement grande, avec une citadelle
» sur la hauteur. On y compte six paroisses dont une à deux curez et
» il y a en outre une maison de bénédictins. Les remparts sont assez
» beaux et les fortifications toutes bâties en brique. On voit une
» Chartreuse à la porte de la ville.

» Nous voicy à notre sixième journée. L'ennuy mortel du carosse
» ne peut se concevoir. Un officier suisse a fait de son mieux pour
» nous en dédommager ; il a épuisé la matière les premiers jours en
» nous racontant quelques unes de ses aventures galantes. Nous avions
» encore une vieille femme et une jeune fille très laide, vous pouvez
» par là concevoir le languissant de la conversation. Nostre dépense
» d'esprit étoit des plus modique. Et les femmes, contre l'ordinaire,
» ne fournissaient rien de leur coté. Je reprends ma route pour aller
» disner à Fren, d'où l'on découvre la mer d'un peu loin : Ensuite on
» passe le village de Neufchatel et la forest du même nom, où l'on
» aperçoit les dunes et des sables affreux. On traverse la petite rivière
» La Liane sur le pont de briques, le flux y entre.

» Nous voicy à Boulogne-sur-Mer, évesché et port de mer. La rivière » de Liane s'y descharge. La ville se partage en haute et basse, avec un » grand marché dans chacune, et plusieurs églises. La grande est en haut » avec un beau jubé de marbre orné de colonnes et pilastres ioniques » d'un marbre appellé Fergue, qui vient de 4 lieues de là. L'évesché est » peu de chose. Le jardin est orné de jets d'eau. Il y a une chose singu- » lière derrière le chœur de la grande église, c'est un rétable en marbre » blanc en bas-relief, avec une inscription en bas, qui marque l'homage » que doit rendre le roy à cette église à chaque mutation de règne, » montant à la somme de six mil livres, pour être employé à sa décora- » tion. La réunion du comté de Boulogne à la couronne faite en 1478, » par Louis onze a occasionné cet homage. L'hopital de cette ville est » fort beau, avec une jolie église. Le château qui est tout en haut de » la ville est des plus anciens et entourez de fossez pleins d'eau. Le » port est garni de petits bâtiments. Le lendemain on passe à Wimille » pour aller disner à Marquize autre village à 3 lieues. On passe » ensuite proche Ferque d'où l'on tire le marbre dont je vous ay parlé » On vient de là à la chaussée et au fort de Nieulet bien baty à quatre » bastions avec de belles cazernes. C'est dans ce fort qu'on a trans- » porté la couleuvrine de Dunkerque qui étoit autrefois à Nancy. Il est » à demy lieue de Calais où nous arrivames d'assez bonne heure. On » compte 58 lieues de Paris. Quelques-uns en comptent 60. Trouvez- » vous, monsieur, que se soit assez que d'être sept jours enfermez » dans une boîte, ou un carosse, qui est à peu près la même chose, ne » rétablissons-nous pas bien la réputation des Français, qui passent » pour n'estre pas trop tranquille.

» Enfin nous reprenons l'usage de nos jambes pour devenir bien- » tôt marins. Ce fut notre premier soin en arrivant, que d'aller » au port demander des nouvelles du vent, qui se trouva malheu- » reusement contraire à nos souhaits. La ville de Calais est petite, » mais assez bien peuplée, avec une fort belle place d'armes, on y voit » les débris d'un hotel de ville qui a esté brulé, à côté duquel est le » palais où l'on rend la justice, avec un beffroy orné d'une lanterne à » jour garnie de plomb où est un carillon. Nous y montâmes pour » découvrir la ville et le port. A coté est une autre tour, appellée la » tour du guet, où trois hommes font la garde jour et nuit, et à chaque » heure, sonnent un cornet pour avertir qu'ils ne dorment pas. La » grande église est ornée d'un maître-autel tout en marbre, avec des » rétables en bas-relief d'assez bon goût. C'est la seule paroisse. Mais

» il y a des couvents. La maison du Président mérite d'être veue, » ayant une belle cour et un jardin avec de grands appartements. La » citadelle est bonne et les fortifications en bon estat. La jettée est » très longue avec des forts en bois, avancez et garnis de canons. Le » risban est en brique. L'on y découvre dans un beau temps les cotes » d'Angleterre et le château de Douvres qui est très élevé. Il y a » encore outre la garnison, des soldats de marine. Les femmes y ont » toutes des capots et l'hyver des fourrures de mouton autour du col. » Nostre promenade la plus ordinaire fût, monsieur, d'aller trois fois » par jour au port et toujours inutilement. Les lettres mesmes furent » deux jours sans passer, et partirent le troisième, par un très mau- » vais temps, parce que le courrier pressoit très fort.

» Nos affaires n'étaient pas de nature à tout risquer. Nous nous » mismes à visiter les dames et les officiers de la garnison, avec qui » nous mangeâmes plusieurs fois. On ne peut rien de plus poly et rien » n'étoit plus propre à calmer notre ennuy. Enfin après quatre jours » d'attente, le capitaine du paquebotte nous vint avertir de grand » matin qu'on allait mettre à la voile. On visita nos hardes sans nous » fouiller. Nous embarquâmes des provisions de bouche. On ne nous » avait pas donné le temps de manger. Cette circonstance nous a beau- » coup nuit dans le trajet. Le paquebotte est un petit vaisseau très » propre et fort léger ; nous nous trouvâmes une douzaine de passa- » gers, parmi lesquels il y avait une milady ou dame anglaise avec une » femme de chambre et d'autres domestiques. La première heure se » passa assez tranquillement. La mer était peu grosse ; nous vîmes un » nombre de marsouins avant-coureurs du vent qui ne manqua pas de » s'élever peu après. La seconde heure on entendit des soupirs et des » hoquets, tout le monde fut presque malade. Les femmes se mirent » au lit et on les entendoit faire des efforts terribles. Ce mauvais » exemple nous déconcerta ; enfin me voilà à mon cinquième tribut et » d'autant plus violent que je n'avois rien à donner aux poissons. » Tout bien considéré, il vaut mieux manger que d'avoir l'estomac » vuide, les efforts sont moins violents. Le temps devint gros et le » roule assez fort, ainsi que les bourasques qui nous fatiguèrent beau- » coup dans la dernière heure. Comme le paquebotte attendoit la » marée pour entrer dans le port, et que ce ne pouvoit être qu'à six » heures du soir, nous entrâmes dans l'une des deux barques qui » vinrent du port pour nous prendre. Le vent étoit si fort, qu'en ame- » nant les voiles, nous pensâmes nous jetter sur un ban de sable, et la

» barque en abordant le paquebotte, cassa deux rames et pensa se
» briser contre. Nous descendîmes avec beaucoup de peine dans une
» de ces barques en laissant nos provisions aux matelots. Le roulis se
» fit sentir beaucoup plus fort dans la barque, que les vagues surmon-
» toient à chaque moment, et où les vomissements recommencèrent
» de plus belle. Enfin avec nos six rameurs, nous voilà arrivez, et en
» demy-heure, nous fîmes près d'une lieue.

» A peine en débarquant, pouvoit-on se soutenir pour gagner l'au-
» berge, il estoit environ midy et demy, ainsi nostre trajet fût de
» quatre heures et demy, cela s'appelle très court. L'après dinée l'on
visite nos hardes très rigoureusement. »

Permettez-moi d'ouvrir une première parenthèse. — Sans compter les quatre jours passés à Calais, en attendant que la mer fût moins agitée, notre voyageur a mis près de dix jours pour aller de Paris à Londres. Actuellement les voyageurs ont chaque jour le choix entre trois trains spéciaux, qui relient les deux capitales en neuf heures 35 minutes.

Voyage qui se fait avec toute la sécurité possible, grâce aux soins de la Compagnie du chemin de fer et celle des paquebots, lesquels sont construits avec les plus grands soins pour éviter le mouvement des vagues et rendre aussi mythologique que possible le désagréable mal de mer.

La traversée n'est plus que de une heure et demie, tout a été prévu pour abréger le temps du voyage. Des douaniers anglais montent à bord pour faire la visite des bagages qui ne sont pas enregistrés pour Londres.

Depuis 1728, que de monuments ont disparu, combien d'objets précieux ont été dispersés et détruits. Des localités presqu'ignorées sont devenues de grands centres, grâce à l'industrie et aux routes, qui permettent les transactions faciles, et à bref délai.

Pour s'expliquer la longueur du voyage, il faut se rendre compte qu'en suivant une route presque parallèle à la ligne du chemin de fer du Nord jusqu'à Beaumont, l'on a mis presqu'un jour pour sortir du département de la Seine, et deux jours pour arriver dans la capitale du Beauvoisis. En parcourant une route intermédiaire entre les deux voies ferrées de Beauvais à Abbeville par Amiens et de Beauvais au Tréport, le voyageur, en 1728, a passé deux jours entiers pour franchir les limites de l'Ile de France, arriver à Poix, la première localité de la Picardie, et enfin parvenir à Abbeville, la capitale du Ponthieu.

Il lui a fallu deux jours pour passer d'Abbeville à Boulogne-sur-Mer, dans le Pas-de-Calais et encore un jour pour traverser l'Artois pour atteindre Calais. C'est-à-dire sept jours entiers pour accomplir un trajet de 297 kilomètres ou 59 lieues, et que nos trains actuels exécutent trois fois par jour en quatre heures 40 minutes.

Je craindrais de vous fatiguer par l'énumération des changements survenus en un siècle et demi dans les villages que j'ai cités, quoique quelques-uns aient peut-être le droit ce s'en glorifier, mais vous me permettrez de dire quelques mots sur les principales localités du parcours.

Beaumont-sur-Oise (Seine-et-Oise) sur le chemin de fer du Nord, se compose de 2,431 habitants, la charité y a élevé un hospice de 34 lits. Les ruines d'une vieille tour attestent l'existence d'un ancien château-fort. Son église du XIIIe siècle, monument historique, a été augmentée d'une tour moderne d'où l on jouit d'une vue magnifique.

Beauvais. Chef-lieu du département de l'Oise et siège d'un évêché, compte 17,525 habitants, a été démantelée et ne possède plus un aussi grand nombre d'églises. Sa cathédrale est toujours une merveille par son admirable chœur. L'ancien évêché sert de Palais de justice. Cette ville, dont de nombreux vestiges rappellent l'occupation romaine, a eu son héroïne : Jeanne Hachette, dont la statue décore la grande place. C'est cette courageuse femme qui, en 1472, empêcha la ville d'être prise par Charles-le-Téméraire, et qui enleva aux Bourguignons, un drapeau, qui est conservé à l'hôtel-de-ville.

Poix (Somme) est habité par 1,337 habitants et se trouve sur la ligne du chemin de fer d'Amiens à Rouen. C'est une petite ville bien située, possédant les restes d'un château-fort avec souterrain. Son église gothique, monument historique des XVe et XVIe siècles, est remarquable par son portail orné de jolies sculptures, ses clefs de voûte et ses bas-reliefs.

C'est près de cette microscopique ville que se trouve le magnifique viaduc courbe de 250 mètres de long et 31 mètres de haut, un des plus beaux ouvrages d'art de la ligne du Nord.

Abbeville (Somme) est une ville démantelée ayant 19,283 habitants. Elle a conservé sa belle église de St-Wulfran, dont le portail est toujours remarquable par son architecture qui ressemble à de la dentelle. Malheureusement, on a dû étayer les voûtes à l'intérieur, ce qui nuit énormément à son aspect grandiose.

Cette ville possède le musée délaissé par Boucher de Perthes, ins-

tallé dans l'hôtel qu'il habitait. La ville de Lille a donné le nom de ce savant à une de ses rues.

La grande fabrique de draps a disparu.

Non loin d'Abbeville se trouve la magnifique abbaye de St-Ricquier, dont l'église admirable du style gothique des XV° et XVI° siècles, a conservé un trésor relativement important.

Le Crotoy (Somme). Petit port de mer à l'embouchure de la Somme, malgré son peu d'importance avec ses 1,761 habitants, a cependant une histoire qui pourrait faire des volumes. Les anglais y bâtirent en 1369, un château-fort, dans le but de résister aux entreprises de Charles V, jaloux d'anéantir les clauses désastreuses du traité de Brétigny, il est maintenant en ruines. Il reste le cachot, où, dit-on, fut enfermée Jeanne d'Arc. C'est de ce petit port que cette libératrice, prisonnière des anglais, fut embarquée, en 1430, pour être jugée et brûlée à Rouen. Pour perpétuer ce souvenir, on a élevé sur la place du Port une statue à Jeanne d'Arc, exécutée par M. Fossé, d'Amiens. Dans l'église, on remarque un beau rétable sculpté à la fin du XVe siècle. — Au barre-mer se trouve un monument formé des débris d'une ville recouverte par la mer. Le Crotoy renfermait autrefois deux monastères.

Saint-Valéry-en-Caux (Somme) est une ville de 4,496 habitants, avec un petit port, dans un vallon, entre deux falaises. Son établissement de bains, déjà assez important, est de plus en plus fréquenté depuis l'ouverture du chemin de fer en 1881, il y a un Casino et des promenades très convenables.

On y remarque les restes d'un camp romain — une tour, dite de Harold. — Les anciennes portes d'Abbeville et d'Eu. — Les tours et les remparts de l'ancien château-fort.

L'église Saint-Martin (XVe et XVIe siècles) possède une chapelle avec des clefs de voûtes curieuses. — On y visite aussi les restes d'une ancienne abbaye, qui sont très intéressants.

C'est de ce port que Guillaume-le-Conquérant partit pour faire la conquête de l'Angleterre, en 1066. Une plaque commémorative posée sur l'entrepôt rappelle cette mémorable expédition.

Montreuil-sur-Mer (Pas-de-Calais). Cette ville n'a guère gagné d'importance, au contraire, elle ne compte aujourd'hui que 3,352 habitants, elle est démantelée, il reste encore des parties de la citadelle, d'où l'on decouvre une très belle vue. Son église remarquable existe

toujours, d'autres monuments ont disparu. On a reconstruit l'Hôtel-Dieu, qui possède une belle chapelle dans le style du XVIe siècle.

C'est près de Montreuil que se trouve la plage de Berck, qui a pris une grande extension par ses bains et son hôpital.

Boulogne-sur-Mer (Pas-de-Calais) est maintenant une ville de plaisance, de 45 mille habitants. Son port a été amélioré et de grands travaux s'y exécutent encore. Son établissement de bains et son Casino, sont des plus beaux du littoral. Aussi les bains sont fréquentés par la haute société. Le nombre des voyageurs a été, en 1883, de 126,635.

L'élément anglais entre, dit-on, pour un cinquième dans la population de la ville, dont le caractère rappelle beaucoup le voisinage de l'Angleterre.

Boulogne a subi de grands changements. Sa cathédrale a disparu elle est remplacée par une église, bâtie par les soins et presqu'aux frais de Mgr Haffreingues. Le style de cet édifice est Gréco-Romain, tout le monde n'aime pas ce genre d'architecture, qui est si différent de celui de nos belles cathédrales du moyen-âge.

Toute la ville est modifiée, un simple mur d'enceinte sépare la haute de la basse ville. Le Musée est fort remarquable et sa bibliothèque est tenue dans un ordre parfait par son excellent bibliothécaire.

Wimille-Wimereux (Pas-de-Calais) possédant 2,320 habitants, est maintenant une petite station de bains de mer, rendue plus fréquentée à cause de la gare du chemin de fer.

On y remarque un clocher des XIe et XIIe siècles. — Dans le cimetière, les tombeaux des aéronautes Rogier et Romain qui périrent malheureusement en 1785; un obélisque est érigé à l'endroit où tombèrent leurs cadavres dans la garenne de Wimereux.

C'est sur son territoire, que se trouvent la colonne de la Grande-Armé, haute de 53 mètres, élevée en 1841, en souvenir du projet colossal de Napoléon Ier, de faire une descente en Angleterre, et un monument commémoratif en marbre, de la première distribution des croix de la Légion d'Honneur.

Les châteaux de Lorembrune et d'Honvault doivent être signalés ainsi que les restes du port de Wimereux, creusé en 1803, par un détachement de l'armée du camp de Boulogne.

Marquise (Pas-de-Calais), petite ville de 4.333 habitants, possède toujours d'importantes carrières de marbre et de grands établissements métallurgiques. Son église n'est remarquable que par son clocher du XIe ou XIIe siècle.

Ferques (Pas-de-Calais), si renommé par ses marbres, possède 1,275 habitants et les restes de l'abbaye de Beaulieu, fondée en 1150, et détruite en 1544 par les anglais.

Avant sa réunion avec Saint-Pierre, la description de la ville de Calais pour ses monuments était encore conforme à celle de notre voyageur. Elle est aujourd'hui une ville de 50,000 âmes, très industrielle et commerciale. Son port a été modifié, agrandi et rendu du plus facile accès.

Comme parcours, le trajet de Paris à Calais, était à peu près le même en 1728 que maintenant.

Jadis nos voyageurs ont traversé l'Ile de France, le Beauvoisis, le Ponthieu, le Boulonnais et l'Artois. De nos jours, nous traversons les mêmes contrées appelées : Départements : de la Seine, de Seine-et-Oise, de l'Oise, de la Somme et du Pas-de-Calais.

Pardonnez-moi ma digression et reprenons notre voyage. Douvres à 75 milles de Londres.

« Le bourg de Douvres est peu de chose de même que le port, qui ce-
» pendant a plus de fond que celuy de Calais. Le château est sur une hau-
» teur considérable et presque tout ruiné. Il est entouré d'une double
» enceinte de murs et de fossez secs. Il y a une citerne très profonde
» et une couleuvrine plus longue que celle de Dunkerque, donnée par
» les Estats d'Hollande, à la Reine Marie, fille d'Henri VIII, en 1554.
» Elle porte deux lieues et 18 livres de balle, fort bien sculptée, mais
» elle est trop longue pour estre de quelqu'usage. Les habitants disent
» avoir encore, sous la porte d'entrée, l'épée de César, qui est une
» vieille épée toute rouillée. C'est une pure fable.

» Il est étonnant et peu croiable, monsieur, qu'un trajet de sept
» lieues et de quatre heures seulement, vous transporte dans un païs
» si différent du nostre. Tout y est changé, l'habillement des gens,
» leur humeur, leur caractère, leur nourriture, on ne boit que de la
» bierre. L'air et la fumée de charbon commencent à nous gagner ;
» on ne nous entend plus, on commence à nous regarder de travers
» et l'on nous soupçonne tant que l'on peut.

» On prendroit les servantes de nostre auberge pour des dames
» étant très proprement habillées. Pour jolies elles ne le sont point.
» On nous servit tout au beurre et de mauvais ragouts. Le lendemain
» nous primes un carosse à quatre chevaux pour Londres. On les
» appelle carosses volans, faisant seize à dix-huit lieues par jour. Mais
» on y est très serré à six personnes, trois dans le fond, quoique le

» carosse dans le milieu, fasse une avance coupée à pants pour donner
» quelque largeur.

» La campagne d'abord nous parut montagneuse, les moutons sont
» épars sans bergers. Les maisons et chateaux sont dans les vallons à
» cause des grands vents et pour avoir des eaux qu'ils préfèrent à la
» belle veüe On ne voit que des houblons partout avec de grandes
» perches. Nous parcourons la province de Kent estimée une des plus
» belles et des plus fertiles d'Angleterre. On voit de temps en temps,
» dans les prairies, des poteaux où se font les courses de chevaux
» parmi les gentilshommes du païs. Vous savez, monsieur, qu'on ne
» compte plus que par mille, dont trois font une bonne lieue de
» France.

» Nous disnâmes à Cantorbéry, à quinze mille de Douvres. Ce sont
» cinq lieues. C'est une assez grande ville, où la rivière de Stoure
» passe. Elle est la capitale de la province de Kent et son archevêque
» est primat d'Angleterre. Les maisons sont toutes de bois et sont
» basses avec des fenêtres en saillie. La grande église est fort belle,
» gothique en dehors et en dedans. Elle a 504 pieds de long, ce sont
» des pieds anglais plus petits que les notres d'un vingt-quatrième,
» ainsi cette mesure de 504 pieds se réduit à 433 de notre pied de roy.
» La nef belle est fort claire avec deux croisées. Le chœur est grand,
» séparé par un mur de la nef avec un perron de plusieurs marches.
» On voit au portail, deux tours dont une est abattue. Il faut encore
» monter plusieurs marches au-dessus du chœur. Cet endroit forme-
» rait seul une petite église. Les vitres sont fort estimez. On y voit
» plusieurs tombeaux des archevêques. Celui du cardinal de Chatillon,
» du Prince noir, d'un Courtenay, d'Henri IV d'Angleterre et de sa
» femme. Il y a encore le tombeau des rois Kent, et quelques reliques
» de St-Thomas. On remarque dans cette église, deux tombeaux mo-
» dernes, tout en marbre, l'un de l'amiral Kooke et l'autre d'Anna
» Milles, fameuse beauté de son temps, avec ces mots dans l'épitaphe :

« *Et virginem mortuam esse mireris forsan.* »
(« Peut-être admirez-vous qu'elle soit morte vierge. »)

» On changea de cheveaux à Cantorbery. Ces carosses volans vont
» comme la diligence de Lyon, ils sont beaucoup plus légers, moins
» chargez de hardes et bien mieux attelez. Avec des cochers élevez au
» niveau de l'impérial. Les chemins sont très rompus et le pays assez
» montueux avec de belles plaines a bled. On passe les villages

» d'Osbredge pour aller coucher au bourg de Sitibourn, à 15 milles de
» Cantorbéry.

» Le lendemain à dix milles on passe à Rochester, ville épiscopale
» distante de 25 milles de Cantorbéry. On y changea encore de che-
» vaux et de carosse L'église est grande, nous le verrons en retour-
» nant, n'aiant eu le temps que d'y prendre du caffé. Le pont sur le
» Medunnay est beau et bordé de balustrades de fer. On découvre
» avant que d'arriver à cette ville, le village de Chatham où se trouve
» le havre des vaisseaux de guerres du Roy qui y sont en grand
» nombre et où l'on construit les plus gros batiments. C'est une veue
» admirable. On ne compte plus que 30 milles de Londres. Les prai-
» ries sont belles, partout des plantations de cérisiers et d'agréables
» vallons Nous passons les villages d'Harflit et d'Harsfort qui sont
» très longs. Pendant nostre disner on nous visita cruellement, et l'on
» épargna pas plus un gentilhomme anglois qui nous servit de truche-
» ment dans la route. Le pays devient de plus en plus beau.

» Vous avez sans doute remarqué, monsieur, que les abords de
» presque toutes les grandes villes sont agréables, j'en excepte ceux
» de la ville de Rome, lesquels sont déserts et affreux de tous cotez.
» Vous en jugerez par ceux de Paris, ceux de Naples, ceux de Venise, de
» Gesnes, de Florence, de Vienne et d'Amsterdam qui sont admirables.
» On voit à chaque cabaret de grands batis de charpente au milieu des
» chemins pour pendre leurs enseignes, souvent les carosses passent
» dessous. On trouve aussi des justices appellez stockf, pour mettre
» les pieds et les mains des voleurs en guise de pilory, mais moins
» elevez. Les communes ont aussi dans les chemins des poteaux pour
» marquer leur étendue. On nous fit descendre de carosse à la mon-
» tagne de Sooterst-Hille. qui veut dire Montagne des Voleurs, elle est
» environnée partout de bois qui ne contribuent pas peu à la rendre
» dangereuse. Nous la passâmes le pistolet à la main On trouve un
» cabaret tout au haut où nous nous arrêtâmes pour y découvrir une
» très belle veüe de dessus une terrasse de plomb qu'on a pratiqué au
» haut de cette maison. Cette veüe est des plus étendues ; la ville de
» Londres, qui n'est plus qu'à quatre milles, paraît confusément, ainsi
» que le bel hôpital de Greenwich sur la droite. Nous remontâmes en
» carosse avec la précaution de tenir nos pistolets à la portière : Notre
» fils de Milord nous avoit dit qu'on ne volait ordinairement qu'aux
» approches des grandes villes, et effectivement. une demie-heure
» après que nous eûmes traversé le bourg d'Herfort, comme nos yeux

» étoient occupez à voir de loin le bel hôpital de Greenwich et la cam-
» pagne semée de chateaux et de maisons de plaisance, deux cavaliers
» passèrent et repassèrent plusieurs fois devant la portière et regar-
» dèrent fixement. Nos pistolets d'arçon plus longs que les leurs, et
» une certaine contenance de gens qui n'avoient nullement envie de
» se dépouiller de leurs guinées, les empêchèrent de nous attaquer :
» pendant ce temps là, il passa quelques gens à cheval et l'on apperçut
» des dames qui se promenoient dans une avenue, ce qui les écarta
» entièrement. Le cocher qui nous menoit, nous assura que c'étoit des
» voleurs ; et nous apprîmes depuis en repassant à Cantorbéry, qu'on
» en avoit pendu un des deux dans cette ville. Le jeune milord nous
» racontoit que quelques années auparavant, il avoit esté volé en cet
» endroit ; qu'il ne s'étonnoit pas de cela, qu'on volait cavalièrement
» sans faire de mal, à moins qu'on ne fit résistance.

» En avancant proche de Londres, nous vismes à gauche la belle
» maison du Chevalier Page, qui est un des gros négociants du païs.
» Je vous en parlerai, monsieur, beaucoup mieux quand je l'aurai été
» visiter, selon le dessein que j'ay de parcourir tous les environs de
» Londres. Icy tout est marais et pépinière. Rien de mieux garni.
» Mais en vérité, les chemins pour arriver à une grande ville, sont
» trop étroits. Il faut attendre quand il y a deux voitures et cela
» arrive souvent. Rien n'est pavé, la moindre pluie gate tout, et la
» poussière vous étouffe. Tout le monde est à cheval, jusqu'aux païsans
» et l'on va toujours au galop.

» Enfin nous voicy, monsieur, au faubourg de Londres appellé *Son-*
» *drick* ou *Souvarck* qui est très long. La fumée du charbon est si
» grande que l'on ne voit pas seulement Saint-Paul, n'y les hauts clo-
» chers de Londres, tout y paroit dans l'obscurité, même en plein
» midy. Nous passâmes le pont pour descendre à la douane, d'où nous
» fusmes en traversant toute la ville, loger dans le quartier de la cour,
» où nous commençâmes à sentir violemment la fumée de charbon.
» Donnez-moi le temps de respirer, s'il vous plaît, aussi bien cette
» lettre n'est déjà que trop longue.

» Je suis, monsieur, etc. »

Nos voyageurs étant arrivés à Londres, voyons ce que sont aujourd'hui les villes anglaises traversées par nos héros.

Le Bourg de Douvres est devenu une ville de 28,486 habitants,

comme autrefois elle n'offre rien d'intéressant pour l'étranger ; mais elle est bâtie dans un site magnifique. Des falaises de craie blanche, surmontées de casernes et de châteaux, l'entourent comme un amphithéâtre.

Le château-fort qui était en ruines est maintenant réparé. Bâti par les Romains, agrandi par les Saxons et les Normands, il est toujours entretenu comme forteresse. L'entrée de cette remarquable construction est libre. A l'endroit le plus élevé se trouve le donjon. bâti par Henri II Plantagenet, ces murs ont 7 mètres d'épaisseur et la tour 28 mètres de haut, d'où l'on jouit d'une vue superbe, sur la ville, le port et les côtes de notre belle France. On montre encore le canon de fer, long de 7 mètres, 30 centimètres, signalé par nos voyageurs, on le nomme : « *Pistolet de poche de la reine Elisabeth.* » Il devait, dit-on, lancer des boulets de 12 à une distance de 7 milles (11 kilomètres).

Le trajet de Douvres à Londres se fait de la manière la plus facile, toutes les mesures sont prises pour abréger le voyage en prenant pour ainsi dire les voyageurs au bateau et en les déposant à une station désignée dans l'intérieur de la capitale

Cantorbéry est maintenant une ville de 21,701 habitants. La description de sa belle cathédrale est la même qu'en 1728. Les maisons sont bâties d'une manière plus confortable.

Pour imiter nos voyageurs, nous ne parlerons de Rochester qu'à leur retour de Londres.

Le bel hôpital de Greenwich existe toujours et fait l'admiration des voyageurs par ses magnifiques et importantes constructions et son admirable parc. Destiné aux invalides de la marine, commencé en 1667 sous Charles II, et continué plus tard sous Guillaume III. Une partie de ce bâtiment immense est maintenant transformé en collège naval.

Sur une colline, à 55 mètres au-dessus de la Tamise, est le célèbre *Observatoire* de Greenwich, sur lequel sont réglées les horloges de l'Angleterre : 1 heure de l'après-midi est annoncée par le télégraphe aux principales stations du chemin de fer.

L'idée d'un hospice pour les invalides militaires et marins est française, précédemment les grecs et les romains accordaient des terrains aux anciens militaires, pour subvenir à leurs besoins. Il était réservé à un roi de France, Philippe-Auguste, de concevoir le premier le plan de réunir les vieux soldats dans un asile particulier : Henri III, Henri IV,

Louis XIII, soignèrent cet établissement d'une manière particulière. Louis XIV, avec sa grandeur, fonda le magnifique hôtel des Invalides à Paris, que nous admirons de nos jours.

En 1728, nos voyageurs mirent près de 14 jours pour faire le trajet de Paris à Londres. Ainsi que j'avais l'honneur de le dire précédemment, le trajet est maintenant de 9 heures 35 minutes. C'est-à-dire beaucoup moins d'heures qu'il ne fallait autrefois de jours pour faire la même route et sans être obligé de montrer le pistolet.

Remercions donc les inventeurs de la vapeur et profitons des facilités données pour nous instruire en voyageant autant qu'il nous est possible.

En finissant, permettez-moi, Mesdames et Messieurs, de vous remercier de votre bienveillante attention, vous avez fait acte de courage, de patience. Si M. le Président me le permet, je continuerai le voyage en de prochaines causeries.

FORMOSE

Par M. E. MICHAUD, Professeur d'histoire au Lycée de Lille,
Membre de la Société.

I.

L'île Formose est située dans la mer de Chine, vis-à-vis la province maritime de Fo-Kien, dont la sépare un détroit qui, dans sa moindre largeur, ne dépasse pas 130 kilomètres. Elle est placée approximativement entre le 22e et le 25° latitude N., et le tropique du Cancer la coupe à peu près en son milieu. On s'accorde à lui donner une longueur de 400 kilom., du cap Siao-Ki au cap Nan-Cha, une largeur de 140 kilom; sa superficie est d'environ 38,800 k.q.

La côte orientale, généralement basse, est bordée d'écueils, sans port important; le détroit de Fo-Kien a une profondeur moyenne de 60 mètres; à l'Est, des falaises élevées dominent presque immédiatement une mer profonde de 2,000 mètres.

Cette île est baignée par le courant équatorial qui, bordant le continent asiatique, se détourne vers le Nord et longe les côtes du Japon, sous le nom de Kouro-Sivo. — Elle est en outre sous l'influence des vents alizés ou moussons : 1° mousson du Nord-Est, de septembre en avril; 2° mousson du Sud-Ouest, de mai à septembre. Elle offre deux saisons, l'une humide, l'autre sèche. La première, qui coïncide avec la mousson du Sud-Ouest, est l'époque de la grande chaleur, des orages et des pluies; la deuxième, celle du temps frais et doux. Pendant cette dernière saison, souffle la mousson du Nord-Est, qui arrive sur les côtes orientale et septentrionale, chargée des effluves du Kouro-Sivo. Ses nuées, arrêtées par les hautes montagnes, se versent en nappes abondantes sur Tamsui et Ké-Loung. Il pleut alors des semaines entières. En été, la région du Nord, protégée par les montagnes contre la mousson du Sud-Ouest, a un temps sec et sain.

Les Chinois nomment cette île *Thaï-Ouan* ou les hautes cîmes (?). Elle est en effet traversée dans toute sa longueur par une chaîne imposante qui dresse dans les airs des monts tels que le Sylvia et le Morrisson, dont les pics élevés de plus de 3500m se cachent dans des neiges presque perpétuelles. A l'Est, la région est étroite, d'un accès

difficile ; à l'Ouest, se détachent de l'arête principale des contre-forts qui vont en s'abaissant jusqu'à la plaine, à pentes douces et d'une grande fertilité. Entre le 24° et le 25° est la chaîne transversale de Dodd qui s'insère dans la chaîne centrale, à un pic inommé, un peu au Sud du Sylvia. Enfin, entre Tamsui et Ké-Loung se trouve une montagne volcanique connue sous le nom de massif de Tamsui. Dans cette montagne et dans toutes celles de la partie septentrionale de l'île, abondent les geysers, les solfatares, les sources de pétrole.

Les montagnes se composent de calcaires carbonifères et de roches volcaniques ; les tremblements de terre y sont fréquents et parfois d'une grande durée.

Rien de plus pénible qu'une excursion dans la région montagneuse : le chemin aux villages des indigènes n'est souvent qu'un sentier interrompu par des ravines ou bordant des précipices. Une partie de l'année, les torrents sont desséchés ; dans la saison des pluies, ils bondissent par milliers au milieu des rochers formant de toutes parts de bruyantes cataractes. Mais les paysages sont splendides. Les hautes montagnes étalent leur manteau de sombre verdure; le fond des vallées disparaît sous la végétation la plus luxuriante. Partout croissent confusément les palmiers ombreux, les bambous hauts de 100 pieds, les vigoureux camphriers, dont la tige droite comme une flèche, porte jusqu'au-dessus des autres arbres, son sommet conique, les fougères géantes : et le pays tout entier est parsemé de fleurs sauvages, fuchsias, roses, menthes, convolvulus, de touffes d'orchidées dont le parfum embaume l'air. Aussi tous les voyageurs s'accordent-ils à vanter la magnificence naturelle des paysages de Formose.

A l'Est, les cours d'eau n'ont selon toute apparence que le caractère torrentiel ; à l'Ouest, ils sont parfois larges et profonds, mais en général impropres à la navigation, à cause des bancs de sable qui interceptent leur lit. Le P. Mailla qui fut chargé de dresser, en 1714, la carte de la partie de Formose dépendante de la Chine, écrivait alors *(Lettres édifiantes)* que les eaux sont un véritable poison pour les étrangers ; qu'en certains lieux elles sont d'une infection insupportable. Et il cite le cas d'un de ses porteurs qui ayant voulu se désaltérer à une rivière de l'intérieur, ne tarda pas à succomber. Cependant des relations plus récentes ne confirment pas cette observation. Thomson *(Voyage en Chine)* dit seulement que les eaux sont très alcalines et qu'en certains endroits elles forment sur les berges des amas de cristallisations qui ressemblent à de la neige.

II.

Les Chinois connaissaient Formose depuis les temps les plus reculés ; ils la comprenaient dans le royaume de Lieou-Kieou. Ils y dirigèrent une expédition militaire dès 606. Toutefois, c'est au XVIe siècle seulement que cette île attira sérieusement leur attention. Les Portugais s'y établirent vers cette époque et lui donnèrent le nom lusitanien et latin de Formosa sous lequel nous la connaissons. Ils furent supplantés par les Hollandais en 1624 ; ceux-ci établirent le siège de leur domination à Thaï-Ouan ; ils ne tardèrent pas à s'étendre au Nord et au Sud et à se concilier l'affection des naturels de la plaine. Vers 1644, 20 à 25,000 Chinois, fuyant les Mandchoux qui venaient de renverser la vieille dynastie presque trois fois séculaire des Ming, cherchèrent un refuge dans l'île. Ils tenaient surtout à conserver leurs cheveux, car l'usage de se raser la tête et de ne garder qu'une longue natte, leur était imposé par les Tartares. Dès lors les barques chinoises ou jonques affluèrent dans le port de Thaï-Ouan. Elles y apportaient toutes sortes d'ouvrages de soie, de l'or en lingots, des porcelaines, et en partaient avec des épiceries, des toiles de coton (Relations hollandaises). Cependant en 1653, les Chinois formèrent le projet d'exterminer tous les Hollandais. Les sauvages accoururent au secours de la Compagnie ; les Chinois furent vaincus, un grand nombre périt ; quelques-uns furent affreusement mutilés. Ils allaient bientôt être vengés. Un homme que les Hollandais représentent comme un hardi chef de pirates, qui pour les Chinois fut un érudit, un sage, un fidèle de la dynastie Ming, s'emparait quelque temps après (1661), de Thaï-Ouan. C'est Tching-tching-Kong que les Européens nommèrent Koksinga. En vain, une flotte arriva-t-elle de Batavia, les Chinois se battirent bravement et la victoire leur resta. Koksinga se fit roi. Son petit-fils se soumit et Formose fut rattachée à la vice-royauté de Fo-Kien.

III.

Le mouvement d'immigration, faible d'abord, s'accentua, et la population chinoise actuelle peut être évaluée à trois millions d'habitants. Derrière les Chinois qui habitent les villes et les plaines de l'Ouest, se trouvent les *Hakkas*, venus des deux provinces de Kouang, mais très différents des Chinois qu'ils haïssent. D'après un voyageur russe, les Hakkas ressemblent aux Tsiganes. Ils sont forts et musculeux, ont les

yeux grands et enfoncés, et leurs femmes ne se déforment pas les pieds. Ils habitent, du Nord au Sud, la région comprise entre les plaines et les montagnes : ils entretiennent des relations d'échange avec les aborigènes, leur fournissent des armes à feu, de la poudre, de l'opium et en tirent du camphre, des cornes, du cuir.

Derrière les Hakkas vivent les indigènes. qui se divisent en indigènes soumis ou *Pepohoans*, et en indigènes indépendants ou *Fong-Sau*. Les premiers sont tributaires des Chinois qu'ils détestent ; les autres en sont la terreur. Les Chinois, dit le P. Mailla, nous ont dépeint les sauvages comme étant doux, paisibles, s'aimant et se secourant mutuellement, mais vindicatifs à l'excès, sans lois, sans gouvernement, ne vivant que la chasse et de la pêche. Mais les Chinois ne sont pas toujours à croire. D'autres voyageurs nous les représentent comme une race belle et simple, douce et hospitalière, accueillant avec joie les étrangers aux cheveux roux (les Européens). Cela est vrai au moins des Pepohoans.

Ils appartiennent à la famille Malayo-Polynésienne ; leurs dialectes ont tous pour ancêtre la langue malaise. Ils seraient de 150 à 200,000, divisés en nombreuses tribus. Ils sont de haute taille et bien proportionnés, d'une couleur olivâtre. Leur physionomie expressive est animée par de beaux yeux noirs. droits, qui brillent parfois d'un éclat sauvage ; leurs longs cheveux lissés pendent négligemment sur leurs épaules ; ils se parent de pendants d'oreilles, de bracelets, de colliers. de plaques et de grelots. Les plus braves ou les plus habiles se gravent sur la peau, au prix de vives souffrances, des figures d'insectes et de reptiles. Leur costume consiste en une toile de 2 à 3 pieds qui va de la ceinture aux genoux. Dans le Nord, où il fait plus froid, les habitants se couvrent de peaux de cerfs ; leur coiffure serait une espèce de bonnet cylindrique en feuilles de bananier et terminé par une aigrette de plumes de coq ou de faisan : Les Pepohoans qui vivent plus près des Chinois, sont mieux vêtus, mais aussi moins affables que ceux qui n'ont aucun contact avec les étrangers.

Leur nourriture consiste spécialement en riz, grains, gibier, poisson ; ils font avec le riz une liqueur enivrante, dite machiko, qui se conserve dans de grands pots, lesquels sont enfoncés dans la terre. Ils sont assez malpropres et n'ont ni plat, ni écuelle, ni cuiller, ni fourchette, ni bâtonnets ; ils mangent avec les doigts la chair à moitié cuite des animaux qu'ils ont tués, On les accuse d'être anthropophages (ou au moins certaines tribus). Cela n'a rien d'invraisemblable : l'anthropophagie est,

en effet, une institution chez les Battaks de Sumatra et les Dayaks de Bornéo.

Les insulaires sont extrêmement habiles à tirer de l'arc et à lancer le javelot. Il n'y a point de chevaux qui puissent courir aussi longtemps qu'eux et leur vitesse est telle qu'ils peuvent prendre le gibier à la course (Relations bollandistes ; P. Mailla).

Leurs habitations sont en terre et en bambou recouvertes de paille, sans meubles autres que des nattes. Leur plus précieux ornement, au moins dans la montagne, consiste dans les crânes et les superbes nattes de leurs bons amis les Chinois.....

.....

IV.

Les principales villes sont, du Sud au Nord : *Tang-Kang*, 10,000 habitants ; *Ra Koou*, et à 8 kilom. dans l'intérieur, la ville considérable de *Pitao* ;

Thai-Ouan, la capitale, compte peut-être 120,000 habitants. Son port, aujourd'hui comblé, n'est plus accessible qu'à de chétives embarcations. L'espace compris entre les deux ports de Zélandia et de Provincia et où jeta l'ancre, en 1661, la flotte de Koksinga, n'est plus qu'une plaine aride, en partie inondée à marée haute. Les navires sont obligés de s'arrêter au large à 2 ou 3 kilomètres, et l'on se rend à terre dans des espèces de radeaux de bambou, appelés catamaran, et fort peu commodes.

Vers le centre de l'île *Tchang-Hoa*, 60,000 habitants, dont le port Gotchi est fermé aux Européens et qui fait le commerce de camphre ; puis *Sintchou*, 40,000 habitants, avec le port de Hong-Sang. Enfin, au Nord, *Tamsui*, 65,000 habitants, et *Ke-Loung*, 3,000 habitants.

L'exploitation du camphrier qui se présentait en véritables forêts, fut la grande ressource des premiers colons. Aujourd'hui ce sont les Hakkas surtout qui se livrent à la distillation du camphre. Les indigènes leur fournissent le bois.

Le bambou croit avec une vigueur extraordinaire dans les vallées et sur le flanc des montagnes. Nulle plante, dit Thomson, ne joue un rôle aussi grand dans l'économie sociale du peuple d'un bout à l'autre de la Chine. A ces essences, il faut ajouter le bananier, l'aralia papyrifera, dont on fait le papier, improprement appelé papier de riz, l'aré-

quier, enfin tous les arbres à fruits de nos contrées, à côté de ceux qui ne vivent que dans les zones tropicales

La plaine habilement cultivée, produit abondamment le riz, le maïs, le froment, la patate, la canne à sucre, les arachides, l'indigo, le jute. On y a introduit les chevaux, les bœufs, les buffles, les moutons, les chèvres, les porcs, les poules, etc. Dans les forêts vivent sangliers, cerfs, antilopes, lièvres, léopards, loups, faisans, serpents, voire même les tigres, car non contents d'empoisonner leurs ennemis par l'opium et l'eau-de-vie, les Chinois, dit un voyageur anglais, pour s'en débarrasser, ont lâché dans les forêts des tigres importés du Fo-Kien.

Enfin, les gisements de houille, récemment découverts, ont donné à cette île une nouvelle et très grande importance. Le charbon est, dit-on, supérieur en qualité à celui de la Chine et du Japon. Les Chinois ne font guère que gratter la surface des mines qui se trouvent à peu de distance du sol. Et malgré leurs mauvais procédés d'extraction, malgré les droits élevés dont le charbon est grevé, l'exportation de ce produit montait encore à 35,000 tonnes par an dans ces dernières années.

DE MALAGA A GRENADE

Par M. Ch. de FRANCIOSI,

Homme de Lettres,
Membre de la Société de Géographie de Lille.

Mesdames. Messieurs,

Après le plaisir qu'éprouve le touriste à parcourir des pays nouveaux pour ses regards, à admirer les beautés naturelles et les œuvres des hommes, il est un autre plaisir aussi vif, plus vif peut-être, c'est de parcourir à nouveau, par la pensée, les lieux autrefois visités. Il semble que le temps, la distance prêtent aux souvenirs un charme nouveau comme la verte patine ajoute un cachet poétique aux œuvres de la statuaire antique. Il est doux lorsque le brouillard noie les campagnes dans ses brumes, que la neige couvre la terre, il est doux de fermer les yeux et de laisser s'égarer la pensée aux lieux précédemment visités.

Cette satisfaction je me la promettais pour ce soir en votre aimable compagnie, lorsqu'un voile funèbre est venu s'étendre sur les régions où je voulais vous conduire.

Le 23 décembre dernier aux premières heures du matin, les populations d'Andalousie furent éveillées par un effrayant bruit souterrain, c'étaient les tressaillements d'un travail mystérieux de la nature. Puis la terre oscilla comme un homme ivre, les montagnes bondirent comme des béliers, suivant l'expression biblique. Les édifices étaient renversés, les terrasses des maisons s'écroulaient et leur poussière venait se mêler aux ombres de la nuit qu'elle rendait plus épaisses. On entendait les cris des mourants ensevelis dans les décombres, de profondes crevasses ouvraient des abîmes où s'engouffraient des maisons avec leurs habitants, le lit des fleuves s'entr'ouvrait et la soif

venait ajouter ses tourments à ceux de la faim et du froid pour ces malheureux fuyant leurs demeures dévastées.

Je ne vous entretiendrai pas davantage de cette lamentable situation qui dure encore à ce moment et dont vous avez pu lire les détails dans les journaux.

Avec le poète nous disons : *Quis talia fando temperet a lacrymis*, en racontant de tels désastres, qui retiendrait ses larmes ?

Je reviens à notre causerie.

Le 24 février 1880, à midi, nous nous trouvions dans la salle d'attente de la gare de Malaga attendant le départ. Or, la salle d'attente c'était le quai où se trouvait la cohue des marchands de couteaux. Ces couteaux sont de toutes tailles, les uns à peu près longs et gros comme un cure-dents, ce sont les *cuchillos* dont on se passe la fantaisie au prix de 0,10 c. l'un. La modicité de ce prix donne toute facilité de rapporter des souvenirs aux amis laissés à la maison, sans trop compromettre ses finances. Et comme il est d'usage de recevoir un sou par couteau donné, pour ne pas couper l'amitié, on rentre dans la moitié de ses débours. Après ces petits couteaux, il y a la série des grands couteaux, les *navajas*, dont je vous montre un spécimen. Le manche de corne est bien en main, la lame ventrue se termine en pointe recourbée et très affilée, cela sert merveilleusement dans les petites discussions qu'ont parfois entre eux les habitants de ce pays un peu chaud. La lame est agrémentée de dessins en creux dans lesquels est incrustée une couleur rouge vif figurant du sang. Au lieu de dessins, quelques-unes de ces lames portent une inscription du genre de celle-ci : « Onguent d'extrême-onction, de oleo santo ; Contre la morsure de cette vipère, il n'y a pas de remède chez le pharmacien. »

Cependant la locomotive s'est mise en marche, nous allons d'abord vers le Nord, nous traversons des champs de cannes à sucre, des vignobles, une forêt d'arbres aux fruits d'or, orangers, citronniers, limoniers et nous entrons dans le premier des 15 tunnels percés dans la montagne. Entre chacun d'eux des échancrures nous permettent de plonger par le regard dans de profonds ravins où courent des ruisseaux d'eau limpide. Nous arrivons enfin à *Bobadilla* où viennent aboutir les chemins du Midi de l'Andalousie en destination de Grenade. Nous connaissions déjà le buffet où l'on sert du thon mariné dans l'huile rance entremêlé de ronds d'orange. Notre direction est mainte-

nant vers l'est. Le paysage a changé, plus d'orangers, c'est l'hiver, d'ailleurs, les oliviers ont encore leur feuillage gris-cendré, les figuiers étendent leurs branches à l'écorce blanchâtre où va bientôt croître le feuillage bizarrement découpé, les amandiers ont commencé à fleurir et leurs têtes de roses divers me font songer aux perruques de soie de feu l'excentrique duc de Brunswick. C'est dans ces plaines qui précèdent la Vega de Grenade, que se récoltent en grande partie les céréales, aussi a-t-on nommé *Antequera* et *Alhama*, sa voisine, le grenier de l'Andalousie. Dans la dernière de ces deux villes, le tremblement de terre a fait écrouler des magasins renfermant 80,000 hectolitres de blé. Antequera possédait plusieurs monuments datant de l'occupation romaine. C'était dans la tour Magne que Victor Hugo faisait habiter la vieille Maugrabine, mère de dona Sabine, la fiancée de Gastibelza.

Notre compartiment a reçu deux voyageurs nouveaux, un homme et une femme de 22 à 24 ans; un jeune couple sans doute, si nous en jugeons par les nombreuses attentions de l'un pour l'autre et de l'autre pour l'un. Quand ils sont bien installés, ils jugent que si le cœur a des droits l'estomac en a aussi; on ouvre donc une besace que je soupçonne fort avoir été taillée dans une peau de bouc, du moins le parfum spécial semble l'indiquer; à l'intérieur nous voyons couchés fraternellement, côte à côte, des saucissons à l'ail, des cartouches de chocolat et des cigarettes. Suivant une habitude hospitalière en Espagne, ils nous offrent de partager leur collation, nous les remerciâmes, cet assemblage de victuailles trop diverses n'inspirait pas nos convoitises. Ce repas terminé, ils ouvrirent une conversation dont nous prîmes notre part de plaisir sans y comprendre un mot; en effet, le patois andalous a une musique très divertissante et qu'anime encore une mimique des plus accentuées.

Mais la nuit venait, n'ayant plus rien à contempler dans les campagnes, après un coup d'œil donné à la montre, nous fermons les yeux; on s'endort.

Il était environ huit heures, lorsque nous fûmes réveillés par la venue d'un jeune garçon qui nous dit en pur français : « A quel hôtel descendent ces messieurs? » — « A la fonda de los siete Suelos », répondis-je d'un air superbe.

Mais lui continue en français : « Voulez-vous me confier votre bulletin de bagages ? »

Tenant à ma prétention de linguiste, j'allonge mon billet en disant : « Aqui esta. »

C'est en effet chose très agréable de ne pas avoir à s'occuper de son bagage à l'arrivée. Je n'assurerais pas qu'il ne se perde point quelquefois un colis, mais le maître de l'hôtel vous le fera retrouver.

Voici enfin, *Grenade.* La station est en dehors de la ville, une fois sorti, on se retourne pour contempler le majestueux édifice. Hélas ! c'est une baraque en bois qui ne rappelle en rien nos plus modestes gares de France.

Nous montons, quatre, dans un piètre omnibus qui nous cahotte pendant vingt minutes, longues comme des siècles, à travers un triste faubourg et des rues étroites. Mais nous avons gravi *la Cuesta de los Gomeles*, nous sommes au pied de la colline de l'Alhambra. Notre véhicule suit une large allée serpentant au milieu de beaux arbres, c'est le jardin de l'Alhambra et à 9 heures et demie nous mettons pied à terre.

Horreur ! nous sommes salués par les accords d'un piano jouant une polka. Un piano, une polka sous les murs de l'Alhambra ! Mais la lune donne complaisamment sa lumière et je vois tracé en grandes lettres noires : *Hôtel Washington.* A la bonne heure, ce sont des anglais probablement, et les ombres que nous voyons circuler à travers les baies des fenêtres, sont certainement de blondes et vaporeuses anglaises. Je n'ai pas eu la curiosité de vérifier le fait, je me rappelle seulement que le romancier américain Washington Irving, a été pendant quelque temps hôte de Grenade et qu'il a consacré aux légendes grenadines un charmant volume ; c'est en son souvenir que l'hôtel a pris sa dénomination.

En face, se trouve l'*hôtel des Sept-Étages.* Le maître de l'hôtel, M. José Gadea, nous conduit à la salle à manger où nous trouvons un souper froid délicieux, d'autant plus qu'il venait succéder au déjeûner pris à Malaga à dix heures et demie du matin. Nos bagages ne devaient arriver qu'une demi-heure après, et j'aurais bien profité de ce temps pour une vue sommaire de l'Alhambra ; mais les promenades nocturnes ont des inconvénients dans le voisinage des bohémiens, je me contentai d'une promenade d'une centaine de mètres, et je rentrai pour prendre prendre possession de ma chambre. Ce n'était point le luxe des *fondas* de Cordoue ni de Séville, la chambre était carrelée et le carrelage recouvert de carpets, les serrures n'offraient pas grande

résistance aux voleurs, s'il s'en fût présenté, mais les draps étaient blancs, les meubles d'une propreté extrême, et puis j'allai dormir près de la tour de Comarès ! J'entendrai peut-être la voix de quelque sultane Zoraïda s'accompagnant sur son luth d'argent, peut-être verrai-je l'ombre de Boabdil, ou le cheval sans tête qui garde les quatre derniers étages de la tour où les Maures fugitifs déposèrent leurs trésors. Et bien, non, je dormis comme le plus illettré des mortels.

Quelques mots d'histoire.

A la mort de Rodrigue, dernier roi des Goths, le Croissant envahit le territoire de l'Espagne. Les Arabes de Syrie trouvant des sites qui leur rappelaient les plaines de Damas, s'établirent dans la Véga et commencèrent, comme c'était l'usage du temps, par construire une forteresse sur la montagne où devait s'élever plus tard l'Alhambra. Cette forteresse ou Alcazaba, fit partie du château des Grenades. Ce nom a-t-il une origine ? je l'ignore, mais il semble répondre assez à la configuration du terrain. Comme une grenade éclate et se partage dans sa parfaite maturité, ainsi la ville de *Grenade*, le *Monte-Sacro* ou *Albaycin*, la *colline de l'Alhambra*, le *Château-Rouge*, forment comme les trois segments d'un fruit. Les premiers temps furent marqués par des guerres continuelles entre les chrétiens et les enfants de l'islam.

La grenade symbolique entra comme arme parlante dans le blason de la ville, de même la ville de Sidé en Pamphilie, dont le nom grec signifie « Grenade », portait un écusson analogue. L'un des quinze papes du nom de Grégoire, avait pris pour armoiries la grenade dans laquelle il voyait un symbole de l'Église qui réunit dans une foi commune un grand nombre de nations, comme la grenade, dans une seule écorce, rassemble une multitude de grains.

Lorsque le glorieux khalifat d'Abdérame tomba à son tour, la cour fut transférée d'Elvire à Grenade. Ce fut dans cette portion de la Péninsule, que se concentra peu à peu la domination mauresque ; vers le milieu du XIIe siècle, les constructions se multiplièrent à l'Alhambra.

Cependant les armées victorieuses de Ferdinand et d'Isabelle-la-Catholique étaient arrivées aux portes de Grenade, et le 2 janvier 1492 Boabdil-el-Chico remettait son sceptre aux mains du roi d'Espagne et prenait la fuite vers les défilés des Alpujarras. S'arrêtant sur le flanc de la Sierra Nevada, il se retourna vers la ville qu'il venait de perdre et versa des larmes de désespoir. « Pleure, lui dit sa mère Aïssa,

pleure, comme une femme, le royaume que tu n'as su défendre comme un homme. » Ce lieu a reçu le nom légendaire de : Le dernier soupir du Maure. *El ultimo sospiro del Moro.*

Le premier soin de Ferdinand fut de consacrer l'entrée de l'Alhambra au Dieu des armées et il établit sa cour dans les vastes salles du palais royal. Là, en compagnie d'Isabelle et du célèbre cardinal Ximénès, il arrêta les mesures nécessaires pour affermir sa conquête et abattre la nation mauresque, de manière à l'empêcher de se relever. Plus de 1,500.000 volumes, renfermant des trésors de science, furent brûlés par ordre de Ximénès, comme dangereux pour la foi chrétienne. L'exemple lui avait été donné par le farouche Omar, lors de la prise de Constantinople. Les Maures persécutés, accablés de lourdes charges, enfin exilés de la Péninsule, emportèrent avec eux leurs connaissances civilisatrices et ce qu'ils purent de leurs trésors. D'ailleurs, l'or allait affluer dans les caisses du royaume. Quelques semaines après la prise de Grenade, dans la salle des ambassadeurs, le Gênois, Christophe Colomb, exposait devant Isabelle ses projets de découvertes, et au commencement de septembre de la même année, dotait le royaume de Léon d'un nouveau monde.

Ce quinzième siècle était donc le digne précurseur de l'ère de la Renaissance ; un peu avant le milieu du siècle, Guttenberg avait découvert l'imprimerie, vers la fin, le mahométisme avait été chassé du vieux continent, un continent nouveau allait verser ses richesses dans la péninsule Ibérique.

Mais assez d'histoire, il est temps d'entrer dans l'*Alhambra.* Nous sortons de notre hôtel et prenant à droite un sentier qui serpente sur la colline en longeant les murs de l'Alhambra, nous arrivons bientôt à la porte dite du Jugement, ainsi nommée, dit-on, parce que c'était là que les rois rendaient leurs arrêts. Elle présente d'abord un bel arc en fer à cheval, au dessus duquel est sculptée dans une plaque de marbre blanc, une main avec l'avant-bras, levée droit vers le ciel. Plus haut, se voit une clef sculptée dans la frise, emblème des pouvoirs du prophète On a donné de nombreuses explications, je ne citerai que celle-ci : « Quand cette main saisira cette clef, Grenade sera prise. »

La main est resté à sa place, la clef de même, et cependant Grenade est tombée aux mains des chrétiens. Une seconde porte nous donne

entrée sur la place des Citernes, nous y trouvons quelques vestiges de l'Alcazaba, et aussi une tour nommée la Vela, au sommet de laquelle se trouve une plate-forme d'où le regard embrasse un horizon magnifique. Tournant le dos à l'Alhambra, nous avons devant nous la ville de Grenade que domine la masse de sa cathédrale; à gauche, ce sont les pics neigeux de la Sierra Nevada dont l'un a une altitude de 3,567 mètres, à droite c'est l'immense ravin du Darro dans le fond duquel coule le Xénil. Les rives de ce profond ravin sont couvertes d'une sauvage végétation d'aloès, de cactus, d'asphodèles et d'oliviers sauvages. A travers leur feuillage, on aperçoit quelques parties de maisons perchées comme des nids d'aigle sur des rochers qui surplombent l'abîme. Puis c'est l'Albaycin où gîte la tribu des bohémiens. Sur la terrasse de la Véla on remarque une grosse cloche qui servait à des indications relatives aux travaux des champs lors de l'occupation mauresque. De nos jours, cette cloche n'est plus mise en branle qu'au 2 janvier, anniversaire de la conquête, ce sont des jeunes filles qui tirent la corde et elles s'en acquittent en conscience car, dit-on, celle qui aura sonné le plus fort, est assurée de se marier dans l'année. Cette perspective n'est pas moins agréable pour une Grenadine qu'elle ne le serait pour mainte Française.

En descendant de la tour, nous nous arrêtons devant un immense bloc de maçonnerie de forme carrée; à l'intérieur, c'est un cercle inscrit. C'est le palais inachevé, comme une autre Babel, que Charles-Quint avait voulu édifier à sa mémoire. Malheureusement, pour son emplacement Charles avait détruit les portions les plus délicates et les plus curieuses de l'Alhambra : la Mosquée, le Harem, les appartements privés. Et pourtant c'était ce prince qui adressait les paroles suivantes aux chanoines de Cordoue qui avaient démoli un certain nombre de piliers de la Mezquita, pour les remplacer par une grande chapelle de cathédrale : « Vous avez détruit ici ce qu'on ne voit nulle part ailleurs, pour le remplacer par ce qu'on voit partout. » Vérité ici, là erreur

Dans un coin, tout contre un angle du palais de Charles-Quint, une toute petite porte, au seuil de laquelle notre guide nous invita à déposer nos cannes, nous donne entrée dans la salle ou plutôt dans le patio des Myrtes.

Les nombreux appartements de l'Alhambra sont de deux espèces : patios ou salles. Le Patio ou cour est de forme parallélogrammatique ;

les quatre côtés, sur une largeur plus ou moins grande, forment une galerie couverte, le milieu est à ciel ouvert ; il est occupé par un bassin ou par une large vasque ornée d'arbustes. Les salles sont complètement couvertes.

Chaque peuple imprime à son architecture un cachet adapté à son caractère ; l'architecture romaine, dans les monuments qui subsistent encore, soit dans leur entier, soit dans leurs débris, témoignent d'un peuple fort et valeureux, accoutumé à imposer sa loi ; en Grèce, le charme des proportions, la pureté des lignes rappellent une civilisation avancée, une nature élevée. Les arabes, de par le Coran, n'avaient point le droit de représenter les êtres animés, mais ils trouvaient dans leur poétique imagination, dans les beautés du règne végétal les formes de leurs ornements fantastiques dont le genre a conservé pour nous le nom d'arabesques. Tantôt ce sont des enroulements des rosaces aux mille détails, tantôt des combinaisons surprenantes de figures géométriques. Les angles sortent de la voûte où y rentrent avec des aspects multiples ; le cèdre, la nacre, les couleurs rouge, bleue et jaune, les azuléjos ou carreaux de poterie vernissés couvrent les murs ; l'arc arabe se divise et se multiplie en mille détails, les frises répètent en caractères arabes les louanges du prophète, célèbrent les beautés du palais, la limpidité de ses eaux. Je ne saurais m'engager dans la moindre des descriptions, je préfère vous montrer un spécimen.

On sort de l'Alhambra la tête et les yeux remplis de si nombreux souvenirs que pour les bien classer une visite journalière pendant un mois suffirait à peine.

Je me bornerai donc à rappeler à votre mémoire ce que tant de voyageurs ont écrit sur les merveilles de la Cour des Lions, sur celle qui vit le meurtre des Abencerrages, sur la chambre à coucher et le boudoir des Sultanes, sur le Mirador d'où leurs yeux contemplaient les paysages voisins. — Ici le conférencier trace, en quelques mots, un tableau succint de ces demeures royales, fait l'éloge du vase déposé dans l'une des salles et qui témoigne de l'habileté que les Arabes avaient acquise dans l'art de la céramique ; ce vase avait autrefois un compagnon, mais un jour la caisse gouvernementale étant vide et un anglais se présentant le gousset bien garni, le vase fut vendu pour la plus grande satisfaction de l'acheteur et du vendeur. Un plan très intéressant montre la situation des divers appartements et l'enceinte toute garnie de tours qui enfermait la plus grande partie de la colline.

Près de l'une de ces tours nommée « de los Picos », se trouve un chemin rocailleux et d'un pénible mais poétique accès, conduisant au Généralife. —

Le *jardin de l'Alhambra*, admirablement dessiné par trois larges routes avec un rond-point, est une promenade des plus agréables. Les arbres sont d'une venue magnifique, ils ont été donnés par lord Wellington à la condition que la hache les respecterait toujours. On sait l'amour fanatique que tout bon anglais professe pour ses forêts nationales Mille petits ruisseaux coulent çà et là avec un murmure enchanteur et qui porte à la rêverie et peut être à l'étude ; aussi voit-on de jeunes élèves feuilletant leurs livres de médecine, de droit. On pourrait appeler ce jardin : une succursale des académies de Grenade. Cependant sous ces mêmes ombrages j'eus, je l'avouerai sans honte, une vive émotion, voisine de la peur. Il pouvait être huit heures du matin lorsqu'au détour d'un sentier se dresse subitement devant moi un grand gaillard, tout vêtu de velours noir, avec crevés et bouffantes ; sa coiffure était une sorte de tourte surmontée d'une espèce de pain de sucre orné de feuillage : il tenait d'une main un long bâton noueux, l'autre était dans l'intérieur de sa veste. Je m'arrêtai subitement jetant un regard en arrière sur l'hôtel fort éloigné, le gaillard avait des jambes plus longues que les miennes. Engager un combat était un héroïsme dont je ne me sentais guère capable. Le brigand retire sa main de sa veste, mais au lieu d'un poignard, il me tend une photographie en disant : C'est deux francs, Monsieur. Je payai, heureux de la modicité de ma rançon ; je vous présente le portrait authentique de don Mariano, roi des Bohémiens, comme il s'intitule. Ce Mariano avait, pendant plusieurs années, servi de modèle dans des ateliers de peintres à Grenade et notamment chez Fortuny. Puis « l'art étant tombé dans le marasme » Mariano exploita les voyageurs au moyen de sa petite photographie.

C'était un souvenir de sa précédente condition.

La race de ce magnifique trabucaire n'est point en danger de se perdre et si vous allez à Grenade et que vous rencontrez un gamin noir, déguenillé et vous adressant une des trois phrases : *una lismona señorito* ; un petit sou, Monsieur ; *give me some money, sir*, vous avez devant vous l'héritier de Don Mariano. Un voyageur facétieux a voulu compléter l'éducation de ce jeune polyglotte, il lui a appris les phrases analogues en italien et en allemand.

Prenons donc le chemin du milieu qui nous conduira à une magnifique avenue de cyprès plusieurs fois centenaires, l'herbe est parsemée de violettes dont nous faisons ample moisson ; nous arrivons sans nous presser devant la porte du Généralife, nous avions eu soin de nous munir au consulat d'Italie d'une permission pour y pénétrer.

Le *Généralife* ou maison de plaisance de l'Alhambra a l'extérieur comme celui de toutes les constructions orientales, c'est-à-dire fort simple ; de grandes murailles sans fenêtres et surmontées d'une terrasse avec galeries en arcades. Il ne reste du Généralife que des arcades et de grands panneaux d'arabesques malheureusement empâtés par des couches de lait de chaux renouvelées avec obstination. Ce qui n'est plus aujourd'hui qu'une muraille vaguement vermiculée était autrefois comme une dentelle découpée à jour.

Le véritable charme du Généralife, ce sont ses jardins et ses eaux. Du belvedère du Généralife, on croirait pouvoir toucher la Sierra Nevada tant l'air est pur et limpide. On embrasse d'un coup d'œil l'ensemble de l'Alhambra ; puis au-delà, la vue s'étend sans obstacle sur l'immensité de la Véga.

Dans un coin du jardin le guide vous fait remarquer un énorme cyprès dont le tronc dix fois séculaire est ouvert par de larges crevasses formant une sorte de niche ; on le nomme : Le cyprès de la sultane ; nous en reparlerons tout à l'heure en descendant dans la ville que nous n'avons encore fait que traverser.

Nous revenons donc par le jardin de l'Alhambra jusqu'à la porte de la ville en haut de la Cuesta de los Gomeles.

Après un coup d'œil jeté à gauche sur un fouillis de petits jardins et de maisons perdues dans l'ombrage, nous saluons, à distance, les Tours vermeilles dont les murailles s'empourprent sous un rayon de soleil. Sans nous arrêter plus longtemps, nous pénétrons au cœur de la ville où notre première visite est pour la vieille *cathédrale*.

Cet immense vaisseau frappe les yeux par sa masse, mais nos yeux ont vu tant de merveilles déjà et notre temps est si limité, que nous passons rapidement sur les autels, les tableaux, pour nous arrêter à la chapelle royale.

C'est là que sont les mausolées de Ferdinand et d'Isabelle-la-Catholique, plus près de la grille sont les tombeaux de Philippe-le-Beau et

de Jeanne-la-Folle. Ces quatre monuments sont des merveilles d'architecture aussi riche, aussi fouillée que l'imagination peut se la représenter.

Dans l'intérieur et sur les côtés de l'autel, des peintures naïves rappellent les épisodes de la chute de Grenade.

Une particularité nous a frappés dans cette église : chaque grosse colonne porte, en vieil espagnol, une inscription qui peut se traduire ainsi : « Que personne ne se promène, ne se réunisse en groupe, ne parle aux femmes sous ces voûtes, à peine d'excommunication et d'une amende de deux ducats pour œuvres pies. »

En ce moment, deux horribles mégères viennent, suivant la coutume du pays, solliciter « una cosita » un petit quelque chose. Je me borne à leur montrer du doigt l'inscription « ne pas parler aux femmes ». Mais savaient-elles lire, et puis ces répugnantes créatures étaient-elles des femmes ?

Revenant sur nos pas, nous entrons dans la *rue de Zacatin*, souvenir parfait des premiers temps de Grenade, et qui a toute la physionomie d'une rue mauresque. Les boutiques sont étroites et sombres, car les étages se surplombant les uns les autres, la lumière ne passe qu'à peine par le mince interstice resté à la partie supérieure. La rue de Zacatin aboutit à la *place Bibarambla*. C'était sur cette place que se donnaient les fêtes, ce fut là que quatre chevaliers chrétiens vinrent se mesurer contre quatre chevaliers zégris, pour défendre l'honneur de la sultane faussement accusée d'adultère, commis auprès du cyprès dont j'ai parlé plus haut.

Il faut lire dans les *Romances* espagnols la description de ce duel héroïque dont les terribles péripéties se terminèrent par la victoire des chrétiens.

Autrefois, cette place était environnée de demeures somptueuses et aux balcons des fenêtres apparaissaient, aux jours de gala, les nobles grenadines. Mais une reine, ultra sévère pour les mœurs, enjoignit aux belles dames de s'abstenir de ces exhibitions. Aujourd'hui, on ne voit guère que des ruines, dont quelques-unes assez bien conservées, telles que la *porte del Carbon* et celle *de las Orejas*. A la porte del Carbon ou du Charbon, est situé le marché au blé. Rien n'est plus pittoresque les jours de marché ; le blé est amené à dos de mulets, et quand la quantité apportée atteint quelques milliers d'hectolitres,

on peut se figurer le spectacle d'autant de milliers de mulets et d'autant de muletiers.

La porte des Oreilles fut ainsi nommée parce que, dans une fête, un échafaudage s'étant écroulé, des bandits profitèrent de la circonstance pour dépouiller les femmes de leurs bijoux, et pour que la besogne marchât promptement, ils coupaient sans pitié les oreilles pour en avoir les pendants.

Malheureusement Grenade, dans ses nouvelles constructions, tend à perdre sa physionomie antique : nous avons vu élever des demeures de façons toutes modernes, sur des quais qui rappellent absolument les nôtres.

Grenade, comme toute ville espagnole, a possédé un grand nombre de couvents ; mais laïcisation aidant, ils sont maintenant inhabités. Nous en visitâmes un « La Cartuja » ou *la Chartreuse*, où les enfants de Saint-Bruno ont édifié une sacristie qui mérite un coup d'œil et a excité l'envie de plus d'un riche voyageur.

Nous passerons légèrement, malgré l'insistance du guide, sur de prétendues peintures représentant des épisodes de la vie de St-Bruno ; nous ne donnerons pas plus d'attention à la chapelle, mais nous réservons nos éloges pour la sacristie. C'est une immense pièce que l'on dirait être une œuvre de Boule ; les parois des murs sont revêtues, à partir d'un mètre du sol, de marbre, fond doré, sillonné de nombreuses veines d'ocre foncé. L'imagination aidant, on nous y fit voir des têtes humaines, des profils d'animaux, des ornements divers. Ces marbres proviennent de la Sierra, il fallait le courage des moines pour exploiter ces richesses minérales dans des terrains presque inaccessibles, sans routes frayées pour les transports.

Le soubassement des murailles est occupé par une suite de buffets servant à renfermer les ornements pontificaux. Le bois, d'un rouge presque noir, est ingénieusement incrusté de nacre et d'écaille. Un mauvais plaisant remarquait que les moines avaient dû consommer beaucoup de potage à la tortue pour avoir de quoi fournir à ce travail.

En sortant de la Cartuja, nous retrouvons, sur le trottoir, un spécimen assez grossier du goût des habitants de la péninsule pour la mosaïque : au moyen de pavés de teintes différentes, on a figuré une sorte de combat entre deux chevaliers. Ce ne sont plus ces joûtes qui séduisent la population espagnole, mais bien les courses de taureaux

pour lesquelles les plus pauvres mettent au mont-de-piété jusqu'à leurs mouchoirs et leurs chaussettes. Le lieu où se donnent ces jeux barbares, à notre sens, se nomme communément *Plaza de toros*. Nous longeons les murs de ce cirque, et revenant sur nos pas, nous allons prendre à gauche une route qui nous conduira à l'Albaycin, où gîte la population bohémienne. Nous étions dans une carriole, et notre guide nous fit arrêter devant une boutique quelconque pour nous y munir de monnaie de billon. Nous côtoyons la crête du Darro au fond duquel un tour de roue mal dirigé nous enverrait rompre les os.

Nous arrivons au premier terrier où vivent les *gitanes*, la voiture s'arrête, nous descendons pour parcourir un peu l'intérieur. Malgré les avis de notre guide, nous avancions au milieu de ces trous à lapins où vivent pêle-mêle, hommes, femmes, enfants, quadrupèdes, volatiles; le jour entre par la porte et la fumée d'un maigre feu sort également par là. Il devient bientôt impossible d'avancer, car les enfants et les femmes nous pressent de toutes parts : ces dernières, dans un costume assez sommaire, les cheveux noirs plaqués avec de l'huile rance, nous invitent à pénétrer dans leurs demeures, tandis que les enfants piaillent « *una cosita, señorito* ». On jette dans la poussière de la route quelque menue monnaie que les enfants se disputent. Mais le guide nous avertit qu'il est temps de songer au départ ; d'ailleurs la provision de cuartos et d'ochavos s'épuisait et le moment était proche où il eût fallu recourir aux munitions blanches. Le cocher fait rage sur sa bête, les muchachos poursuivent la voiture en nous jetant de petits bouquets de violettes auxquels succèdent des pierres quand ils s'aperçoivent que notre munificence a pris fin.

Ce n'est point une simple causerie qui peut donner une idée de cette portion de l'Andalousie si cruellement éprouvée en ce moment, et en terminant, mon esprit se reporte sur les récents désastres. L'Alhambra n'a point souffert, quoiqu'on en ait dit, mais si les souvenirs du passé ont résisté aux tremblements de terre, dans les villes, dans les campagnes, la misère, la mort, les ruines, ont en quelque sorte décimé les populations.

Les cœurs des nations européennes se sont émus de pitié et le Souverain Pontife, le premier, a distrait de son modique trésor une somme importante pour atténuer de si grandes infortunes. Les Maisons royales d'Espagne et de Portugal, la haute banque, la colonie espagnole à Paris, ont suivi cet exemple. Notre ville, toujours si charitable, compte

parmi ses citoyens, plus d'un ami de l'Espagne. Qu'ils viennent aux légations espagnoles et portugaises apporter leurs offrandes, et nos consuls, parmi lesquels nous voyons notre sympathique président, seront heureux d'adresser ce témoignage au gouvernement de la Péninsule.

15 Janvier 1885.

Lille Imp. L. Danel.

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE
DE LILLE.

SOCIÉTAIRES NOUVEAUX ADMIS DANS LE COURANT D'AVRIL 1885.

MEMBRES ORDINAIRES.

Lille.

Nos d'inscription. MM.

1136. Delattre-Duriez (Louis), filateur de lin, 287, rue Gambetta.
1137. Dubar (Léon), propriétaire, rue des Tours, 6.
1138. Balet, conseiller de préfecture, rue Solferino, 160.
1139. Sano-Binaut, propriétaire, rue Jeanne-d'Arc, 11.
1140. Perrault, notaire, rue de l'Hôpital-Militaire, 77.
1141. Cusson, fabricant de toiles, rue Solferino, 294.
1142. Mignot (Henri), avocat, rue Jacquemars-Giélée, 26.
1143. Joseph (Paul), ingénieur civil, boulevard de la Liberté, 55.
1144. Fiévet (Auguste), négociant en fers, rue Solférino, 280.
1145. Verley-Bollaert, banquier, boulevard de la Liberté, 48.
1146. Derome-Corman (Édouard), propriétaire, rue du Longpot, 32.

Steenwerck.

1147. Hubert, percepteur des contributions directes.

MEMBRES CORRESPONDANTS.

Monner Sans, consul général de Hawaï, à Barcelone.
Thouar (A.), explorateur à Saint-Martin-de-Ré.

PROCÈS-VERBAUX DES ASSEMBLÉES GÉNÉRALES.

Assemblée générale du 30 avril 1885.

Présidence de M. Paul Crepy

La séance est ouverte à 8 heures 1/4. MM. Paul Crepy, président; Alfred Renouard, secrétaire-général; Alex. Eeckman, secrétaire-général adjoint; Van Hende, bibliothécaire; le commandant Delamare, Jacquin, Leburque-Comerre, Delessert, membres du comité d'études, prennent place au bureau.

Différentes cartes sont offertes à la Société par divers sociétaires présents :

1° Par M. Jacquin : la carte générale des chemins de fer;

2° Par M. Alex. Eeckman : cinq grandes cartes murales (Terre, par Levasseur; Europe, par Gaston Meissas; Asie, Afrique et Amérique, dressées sous la direction Meissas et Michelot, par Bineteau, géographe);

3° Par M. Melon : la carte géologique d'Espagne, de M. D. Federico de Botella y de Hornos;

4° Par M. Cox-Cappelle, la carte du bassin du Congo, de M. Richard Kiepert.

M. le Président remercie chaleureusement ces généreux donateurs.

M. Eeckman annonce, en outre, que, suivant la mission qui lui a été confiée, il a fait l'acquisition, au nom de la Société, de la grande carte murale du département du Nord, de M. Mille, vice-président de la Société de géographie de Douai, ainsi que de la carte hypsométrique de M. Wacquez-Lalo, membre de la Société.

Le Comité d'études a statué sur la demande faite par M. Monner Sans, consul général de Hawaï, à Barcelone, et l'a accueillie favorablement : M. Monner Sans est donc nommé « membre correspondant. » Le même titre a été accordé à M. Thouar, chef de l'expédition envoyée à la recherche des restes de la mission Crevaux.

M. Dazin, qui a bien voulu se charger de sténographier les deux dernières conférences, a été nommé « sténographe de la Société. »

M. l'ingénieur Pauli, auquel on doit plusieurs photographies de sites pris pendant les excursions, a reçu le titre de « photographe de la Société.»

Ces diverses nominations sont approuvées par l'assemblée.

M. le Secrétaire-Général annonce que 64 membres nouveaux ont été admis depuis la dernière assemblée générale ; il donne lecture de leurs noms.

M. le Président rappelle qu'à l'assemblée solennelle de février une médaille a été offerte à M. le lieutenant Bonaffé, en souvenir du cours de topographie que celui-ci a bien voulu gracieusement professer l'année dernière aux membres de la Société ; à cette époque, M. Bonaffé ne se trouvait pas à Lille pour raisons de service, aussi M. le Président est-il heureux de pouvoir profiter de la présence de ce membre dévoué à la séance de ce jour pour lui remettre, en présence de ses collègues, la médaille qu'il a si bien méritée. — L'assemblée ratifie par ses applaudissements les paroles de M. Paul Crepy.

La séance de ce jour clôture, comme habituellement, la saison d'hiver, c'est-à-dire les cours du jeudi et les grandes conférences. Le dernier cours a été fait par M. l'ingénieur Bère, qui a vivement intéressé l'auditoire en parlant du « Tabac et autres narcotiques dans les divers pays du monde » ; quant à la dernière grande conférence, elle sera faite le 3 mai par M. Soleillet.

A ce propos, M. le Secrétaire-Général rappelle que M. Soleillet n'est pas un inconnu pour Lille qui, en 1873, l'a entendu exposer au Grand-Théâtre la question du Transsaharien, à propos du voyage qu'il venait de faire d'Alger à Tombouctou. Depuis cette époque, M. Soleillet a multiplié ses pérégrinations : l'année suivante, il se rendait d'Alger à l'oasis d'In-Çalah ; en 1878-79, il faisait le voyage de Dackar (Sénégal) à Segou-Sikoro (Niger) ; en 1879-80, a lieu son voyage d'Adrar ; en 1880-81, il visite le pays des Trazzas et le Kasso ; en 1881-82, il voit Obock, et explore tout le littoral du golfe d'Aden, de Zeillah à Assab ; enfin, en 1884, il se rend d'Obock au Kaffa, par Sagallo et le Choa. C'est de ce dernier voyage que M. Soleillet doit nous entretenir le 3 mai : M. Crepy lui remettra, à la suite de cette conférence, une médaille d'honneur au nom de la Société.

M. le Président expose que les cours annuels de Roubaix ont pris fin récemment : ils seront, comme d'habitude, suivant les circonstances,

résumés ou reproduits *in extenso* dans les Bulletins. Tout l'honneur de leur organisation et de leur succès revient à MM. Henri Bossut, président, Victor Duburcq, secrétaire, ainsi qu'à MM. les membres du Comité roubaisien parmi lesquels M. Crepy est heureux de pouvoir citer M. Leburque-Comerre, présent à la séance.

Il est donné lecture d'une lettre de M. le Secrétaire-Général de la Société de géographie de l'Est, demandant que la Société de géographie de Lille veuille bien se faire représenter à Nancy, lors des fêtes qui auront lieu à l'occasion de l'inauguration du buste du Dr Crevaux. — M. Alex. Eeckman est élu à l'unanimité.

M. Van Hende, bibliothécaire, fait connaître à la Société les titres des ouvrages offerts à la bibliothèque depuis la dernière assemblée générale.

M. le Président donne lecture d'une circulaire de la Société de géographie commerciale de Paris qui, désirant agrandir son local, demande à ses membres de vouloir bien augmenter volontairement leur cotisation pendant quelques années. M. Crepy propose, à cette occasion, que la Société de Lille s'inscrive pendant trois ans pour le montant d'une cotisation annuelle, non-seulement dans le but de prouver tout l'intérêt qu'elle porte à la prospérité d'une Société telle que la Société de géographie commerciale de Paris, mais aussi pour reconnaître la bienveillance que cette Société a bien voulu toujours montrer envers celle de Lille, en diverses circonstances. — Cette motion est approuvée à l'unanimité.

M. le Président dit que la *Commission des excursions* s'est déjà plusieurs fois réunie sous la présidence de M. le commandant Delamare. Déjà, deux excursions ont été organisées ; l'une, le 5 avril, au mont de Kemmel, dirigée par MM. Ardouin-Dumazet et Leburque-Comerre ; l'autre, avril, au mont des Cats, dirigée par MM. Crépin et Eeckman. Mais d'autres excursions auront lieu pendant les mois de mai, juin et même juillet. Celles des mois de mai et juin, arrêtées en principe, seront divisées en excursions de demi-journées, excursions d'un jour et excursions de deux jours.

Sauf modifications ultérieures les excursions de demi-journées seront:

1° Celle du 10 mai, Ostricourt, Mons-en-Pévèle et Libercourt, dirigée par MM. Ardouin-Dumazet et Eeckman ;

2° Celle du 31 mai : Comines, Wervick et Halluin, dirigée par MM Ardouin-Dumazet et Delahodde.

Les excursions de journées seront :

1° Celle du 17 mai : Ebblinghem, Staple, Oxelaëre, Bavinchove, Cassel, dirigée par MM. le Dr Reumaux et Leburque-Comerre ;

2° Celle du 21 Mai : Dunkerque, dirigée par MM. Jacquin et Eeckman (pour les lauréats du prix Danel seulement) ;

3° Celle du 7 juin : Péruwelz, bois et chapelle de Bonsecours, château de l'Ermitage, dirigée par MM. Alfred Renouard et Fernaux ;

4° Celle du 15 juin : les carrières de Quénast, dirigée par MM. Gosselet et Jules Descamps (de Paris) ;

Enfin, les excursions de deux jours seront celles d'Anvers, du Boulonnais et de Londres. La date en sera fixée ultérieurement. Néanmoins, celle d'Anvers aura lieu les 13 et 14 juin, elle sera dirigée par MM. Parmentier (de Bruxelles) et Leburque-Comerre.

M. le Président dit que les Membres de la Société qui désirent prendre part aux excursions dont il vient de donner la liste sont informés que les adhésions seront reçues par lettres, au siège de la Société, jusqu'au mercredi précédant chaque excursion. Les adhérents sont priés de signer lisiblement leur demande et d'y indiquer leur adresse. Dans le cas où, par suite de circonstances indépendantes de la volonté des Directeurs de l'excursion projetée, celle-ci ne pourrait avoir lieu, un avis, adressé aussitôt que possible à MM. les adhérents, les informerait des modifications rendues nécessaires. En outre, les Membres de la Société qui, ayant adhéré à une excursion donnant lieu à un ou deux repas, ne se rendraient pas à la convocation, sont informés qu'ils sont pécuniairement responsables des frais de table motivés par leur absence, et qui pourraient être réclamés aux membres présents par les hoteliers chez qui les repas auraient été commandés d'avance. Enfin, les excursionnistes sont priés de se trouver à la gare de Lille, dans la salle des Pas-Perdus, un quart d'heure avant le départ du train ; autrement ils seraient exposés à ne pas pouvoir profiter des billets à prix réduits que le chemin de fer veut bien leur accorder.

En même temps que la Commission des excursions, la *Commission des prix et récompenses* a fonctionné activement sous la présidence de M. Brunel.

La date du concours a été fixée au 18 juin, à huit heures du matin ; et, comme d'habitude, ce concours aura lieu simultanément à Lille, dans les salles de la Société de géographie, et à Roubaix, dans les salons de l'Hotel-de-Ville. Les copies seront fournies par la Société.

Quant aux prix et récompenses, ils consisteront en ouvrages, atlas, médailles, bourses de voyages, diplômes, et se décomposent de la manière suivante :

1° Une somme de 600 fr., offerte au nom de feu M. le Marquis d'Audiffret, à l'auteur du meilleur « mémoire traitant des débouchés à ouvrir ou à développer pour les productions industrielles du département du Nord. » — Les mémoires pour ce prix devront être remis avant le 1er décembre 1885, au siège de la Société ;

2° Un prix de 300 fr., offert par M. Paul Crepy ;

3° Un prix de 150 fr., offert par M. Henry Bossut ;

4° Un prix de 200 fr., offert par la Société de Géographie ;

5° Diverses médailles et diplômes, offerts par les membres du Comité d'études :

6° Un prix de 50 fr., offert par un membre du Comité d'études. Ce prix est destiné à l'enfant de l'un des membres de la musique du Tissage de Marquette, lauréat du concours à l'école du Pont-de-Marcq. On sait que cette musique veut bien prêter son gracieux concours à la séance solennelle annuelle de distribution des récompenses.

L'ordre du jour appelle l'élection d'un membre du Comité d'études en remplacement de feu M. le Marquis d'Audiffret.

M. Faucher, ancien membre du Comité, est élu à l'unanimité.

A ce propos, M. le Président fait remarquer qu'une erreur de noms s'est glissée dans le procès-verbal de la dernière assemblée générale. Les membres qui ont été élus remplaçaient MM. Bertoux et Telliez, et non MM. Boudry et Telliez : M. Boudry a désiré être relevé des fonctions de secrétaire ordinaire, mais il reste membre du Comité.

M. Delessert demande à communiquer à l'Assemblée divers renseignements complémentaires sur les fouilles de Martigny-la-Ville, dont il a déja entretenu la Société.

Il expose que les travaux sont momentanément interrompus et qu'on n'a pas retrouvé les autres parties des statues dont on avait pu recueillir les premiers fragments. D'après le directeur des fouilles, auquel M. Delessert s'est récemment adressé pour connaître l'état des travaux, le grand compartiment situé au nord et les deux carrés qui le flanquent de chaque côté ont été complètement déblayés, et on y a découvert à l'état de débris quantité d'objets romains. A Martigny-la-Ville, on a découvert un « hypocaustum » salle de bain, de 10m82 de longueur

sur 7m37 de largeur, le plancher en est supporté par 12 rangées de 18 petites colonnes en terre cuite de 1m de haut. On a trouvé sur ce plancher les débris d'un « suspensorium » avec un fragment de mosaïque, puis les tuyaux qui répandaient la chaleur dans les chambres supérieures, un fragment de colonne de marbre jurassique avec une inscription, des monnaies des empereurs Constantin et Auguste, et de petits fragments de peintures murales. Sous cet hypocauste passe un canal d'eau de 3m de profondeur qui traverse tout le compartiment de l'est à l'ouest. Dans ce canal, on a trouvé deux vases ornés de figures en relief, dont l'un représente un combattant sur une panthère, l'autre un médaillon avec une Vénus et une colombe ; divers objets en terra-cotta, tels que vases, assiettes, lampe et amphore ; de petits ornements en bronze ; une grande quantité de plaques minces en marbre et en cipolin poli ; des indices de peintures murales ; mais aucun fût de colonne, bien qu'il y eût là nombre de piedestaux, chapitaux et corniches.

M. le Président remercie M. Delessert de son intéressante communication.

Sur la demande de M. Crepy, M. Melon, ingénieur des mines, qui a offert à la société la carte géologique de l'Espagne mentionnée plus haut, veut bien expliquer aux membres présents la configuration géologique de cette contrée. Sa conférence sera reproduite dans le bulletin.

La séance est levée à 10 heures.

GRANDES CONFÉRENCES

(*in extenso*).

A TRAVERS LE « GRAN-CHACO » BORÉAL

A LA RECHERCHE DES RESTES DE LA MISSION CREVAUX,

Par M. A. THOUAR,

Chef de la Mission envoyée à la recherche des restes de la Mission Crevaux.

MESDAMES, MESSIEURS,

Au mois de novembre dernier, M. le Président de la Société de Géographie de Lille m'invitait à faire une conférence à Lille, sur les voyages que j'ai accomplis dans l'Amérique du Sud. Des circonstances indépendantes de ma volonté m'ont empêché d'accéder aussitôt à ce désir ; mais aujourd'hui, je suis heureux de pouvoir exprimer ma gratitude à M. Paul Crepy, en répondant à son aimable invitation. (*Applaudissements.*)

C'est en mai 1882 que, pour la troisième fois, je suis parti de France pour l'Amérique du Sud. Mais avant de vous entretenir de moi-même, je vous demande la permission de rappeler brièvement quel a été le but de l'expédition du Docteur Crevaux.

Regardez la carte de l'Amérique du Sud. Entre la Bolivie et l'Océan Atlantique, vous n'apercevez aucune voie de communication, sinon de fort mauvaises routes de terre qui sont plutôt même des sentiers de mulet.

Pour apporter un ballot de marchandises de Bolivie à Buenos-Ayres, il faut faire le tour par le cap Horn. La Bolivie n'a d'accès à la mer que par le seul port de Corbija. Ce port, une fois fermé par la guerre — ce qui est arrivé en 1884, comme vous le savez — la Bolivie a ses relations coupées avec le reste du monde. Mais un grand fleuve que remontent de grands navires presque au cœur de l'Amérique du Sud,

sert un instant, dans son cours supérieur, de limite à la Bolivie (frontière Est). Ce fleuve est le Paraguay. — Bien mieux, l'un de ses grands affluents prend naissance au cœur même de la Bolivie. Le cours supérieur en était connu, mais non le cours moyen, ni inférieur. On ignorait s'il était navigable à travers le Gran-Chaco boréal. S'il l'était, c'était une route toute ouverte, courte, économique, qui allait permettre au Paraguay, à l'Uruguay, aux provinces Sud du Brésil, à la République Argentine, d'échanger leurs produits avec la Bolivie. Pour ce dernier pays, c'était la vie qui lui avait trop manqué jusqu'à ce jour. Il fallait donc à tout prix explorer le cours de cet affluent : le Pilcomayo ! C'est ce qu'a voulu faire le Docteur Crevaux.

C'était en 1881. Crevaux ne songeait pas à ce voyage. Chargé d'une mission scientifique par le ministère de l'Instruction publique, il avait résolu simplement d'explorer l'un des affluents de l'Amazone. Il s'embarqua pour l'Amérique du Sud, arriva à Buenos-Ayres et se prépara à atteindre le but de son voyage. Ses dispositions étaient déjà prises, lorsqu'il fut mis en rapport avec les autorités boliviennes — et avec quelques savants qui lui conseillèrent d'explorer le Rio Pilcomayo — qui, comme je viens de vous le dire, arrose le Gran-Chaco boréal. Le Docteur Crevaux n'hésita pas.

Doué d'un naturel énergique, d'une âme ferme, d'un esprit aventureux autant qu'enthousiaste, il conçut le dessein de reconnaître le cours de cette rivière inconnue et d'ouvrir au commerce de nouveaux débouchés. Le gouvernement argentin se montra plein de bienveillance envers notre compatriote ; il lui assura le parcours gratuit sur les chemins de fer et mit à sa disposition deux marins de la flotte.

Crevaux arriva à Tarija en Bolivie, au mois de mars 1882 : il fit part de ses projets au préfet du département et aux missionnaires franciscains italiens qui habitaient ces parages. La Bolivie l'accueillit avec bienveillance, avec plaisir même : elle le défraya de ses frais de route jusqu'à San-Francisco de Solano, sur le Pilcomayo, siège principal de la mission italienne. Précisément, le gouvernement bolivien, intéressé à la reconnaissance du Chaco, préparait une expédition à cet effet : il offrit la direction de cette expédition au hardi voyageur français, qui refusa toute proposition, voulant avant tout accomplir une mission purement désintéressée, humanitaire et civilisatrice.

Il partit de Tarija le 14 mars, avec le préfet des missions, Doroteo Gianneccini et une jeune indienne Toba : celle-ci devait lui prêter un concours utile auprès des Indiens.

Au bout de quelques jours, il arriva avec ses compagnons sur la rive droite du Pilcomayo.

C'est le 28 mars qu'il parvint à la mission de San-Francisco de Solano, où les enfants de l'école, des Indiens avec leurs flèches, et des musiciens saluèrent son arrivée.

Il procéda à la construction de ses canots, prit des observations diverses, et recueillit des collections ethnographiques en attendant le moment de partir.

Quelques semaines auparavant, les Indiens Tobas, qui vivent sur le bord du Pilcomayo, avaient volé les chevaux du commandant de Caïza. Les gens de cette ville s'en étaient vengés en se mettant à la poursuite des Tobas, en leur tuant dix ou douze hommes et en ramenant sept enfants prisonniers. Crevaux réclama ces prisonniers, espérant bien qu'en les rendant à leurs familles il gagnerait les bonnes grâces des Tobas.

Le 4 avril, il envoya à la découverte la jeune indienne, nommée Yalla, avec l'aîné des enfants prisonniers : tous deux devaient informer les Indiens qu'il allait traverser leur territoire sans y commettre d'hostilités. La jeune Yalla lui donna l'assurance qu'elle serait de retour avec ses parents dans une quinzaine. Vaine espérance ! Yalla ne revint pas. Ce pronostic était de bien mauvais augure.

Le 13 avril, Crevaux reconnut la chûte du Picolmayo; le 19, à quatre heures du soir, quatre canots emportaient le docteur, les missionnaires et les Indiens qui les accompagnaient.

Il parcourut d'abord huit lieues sans incident. Les jours suivants, à mesure qu'il avançait, les Tobas, de plus en plus nombreux, escortaient les voyageurs sur les deux rives du fleuve. Le 26, il y en avait deux mille.

Le 27, Crevaux arriva en face d'une plage de sable, les Tobas convièrent les explorateurs à déjeûner, leur offrant du poisson et de la viande de mouton : l'explorateur accepta leur offre, il descendit de son embarcation avec quelques-uns de ses compagnons. .

Mais à peine Crevaux et ses compagnons avait-il fait quelques pas, qu'ils furent immédiatement entourés par un nombre considérable de Tobas, abattus avec la *makana*, massue formée d'un bois dense et très dur, que manient avec la plus grande habileté les peuplades de ces contrées, et finalement poignardés. Après le massacre, les Indiens s'emparèrent des bagages, armes et munitions de la caravane, puis ils mirent le feu aux embarcations, qu'ils laissèrent aller au gré des

eaux. Il coupèrent en morceaux leurs victimes et chacun des chefs un emporta un lambeau de leur chair comme un trophée de victoire. Leur vengeance était assouvie ; ils avaient égorgé ces hommes de science à l'endroit précis où les leurs, peu de jours auparavant, étaient tombés sous les coups des habitants de Caïza ! Dans le massacre, Crevaux avait été frappé le premier, avec Billet, l'astronome, et Ringel, le dessinateur et photographe de l'expédition.

A cette époque, je me trouvais en Amérique, à Santiago de Chili. J'y étais arrivé depuis huit jours à peine, lorsque le chargé de France me communiqua une lettre du ministère des affaires étrangères, lui prescrivant des recherches au sujet de Haurat et de Blanco, l'un maître-timonier, l'autre matelot argentin, tous deux membres de la mission Crevaux, tombés entre les mains des Indiens, et qui avaient été vus attachés à des arbres chez les Tobas.

Je résolus aussitôt de me mettre en route. Je débarquai à Arica, je gagnai la Paz, capitale de la Bolivie, et là je m'entretins de mon projet avec le docteur Guijarro, ministre des affaires étrangères de Bolivie, qui m'accueillit avec sympathie et me donna des lettres de recommandation pour les autorités de la frontière ; puis j'arrivai à Tarija. De là, je gagnai la mission de San-Francisco sur le haut Pilocomayo, d'où était parti le Docteur Crevaux peu de jours avant le massacre de son expédition. Je mis 22 jours à aller de La Paz à ce dernier point, par 14 degrés au-dessous de zéro, des chemins comblés par la neige, sur des plateaux balayés par un vent de glace à 4,700 mètres d'altitude, et cela, dans un pays situé 2 à 300 lieues plus près de l'équateur que ne l'est l'Algérie. Le gouvernement bolivien avait mis 144 hommes, officiers et soldats, à ma disposition.

J'obtins bientôt une entrevue des chefs Tobas dans une grande plaine : « Nous avons tué ton frère, me dirent alors les Indiens, parce que ceux de sa couleur ont tué les nôtres » Un vieux chef, de 80 ans au moins, me jura que les deux seuls prisonniers qu'ils eussent faits étaient morts six mois après. Je pus alors rassembler tous les renseignements sur la catastrophe Crevaux, et me convaincre que ses compagnons avaient été victimes d'une situation qu'ils n'avaient pas créée. On les avait tués par vengeance contre les blancs de Caïza qui venaient de tuer les Indiens Tobas, au point même où la mission Crevaux avait été massacrée.

Je fis la paix avec les chefs Tobas, et j'obtins d'eux la permission de traverser leur territoire.

Je dois vous dire à ce propos quelques mots du territoire et des habitants au milieu desquels j'ai alors pénétré.

Les Indiens *Chiriguanos*, que l'on rencontre d'abord, habitent un terrain plat, sédimentaire, entre les Cordillières et le Paraguay. Ils sont de petite taille, 1 m. 60 à 1 m. 65, de couleur vieil acajou, ils ont les cheveux longs et droits, le nez long, les yeux en amande. Ils portent un ornement appelé *tembêta* qui est la caractéristique de l'homme : la femme ne le porte pas. Une sorte de sorcier procède, pendant que les enfants ont l'âge de 7 ans environ, à la pose du tembêta : on couche alors le bambin sur le dos, on l'engage à ne pas crier pendant l'opération, on lui perce la lèvre inférieure au moyen d'une corne de chèvre ou d'un os de poisson, on place dans la plaie une petite paille pour l'empêcher de se refermer et on y met l'ornement : à force de se dilater, celle-ci est assez grande pour qu'on y introduise plus tard un tembêta du diamètre d'une pièce de cinq francs.

Ces indiens Chiriguanos ont une façon toute particulière de contracter mariage. Un Chiriguano qui veut épouser une jeune fille, charge un ami de la demander. L'intermédiaire s'informe alors si le prétendant a du tabac, car, pas de tabac, pas de mariage,— et pour un morceau de tabac, on fait faire à ces populations tout ce que l'on veut. — Le mandataire, une fois fixé, se contente, pour faire connaître ses intentions, de s'introduire dans la case du père vers minuit, et quand tout le monde est couché, d'y rester, assis à terre, et fumant, au moins pendant 2 ou 3 heures ; le lendemain, même manège ; 2 ou 3 visites du même genre ont lieu successivement. A la fin, le père impatienté interroge le fumeur. Celui-ci explique les raisons qui le font venir, et finit par lui dire qu'il est chargé par un *tel* de lui demander sa fille en mariage. Alors la famille se réunit ; on s'informe si le prétendu est bon chasseur, bon pêcheur, si son caractère permet d'espérer qu'il ne battra pas trop sa femme. Finalement on fait signe d'entrer à l'Indien qui est dehors et qui attend. La cérémonie est terminée (*Hilarité*).

J'ai assisté à un enterrement chez les Chiriguanos. Quand l'Indien meurt on fait venir le sorcier, le même qui tout-à-l'heure a placé la tembêta, toujours appelé d'ailleurs quand il y a quelque chose d'anormal. Le sorcier veut extirper la maladie, ses efforts sont souvent sans résultat, j'ai à peine besoin de vous le dire. Au dernier soupir, les parents se réunissent, versent des pleurs, font entendre des gémissements, pour empêcher le moribond de disparaître — leurs cris éclatent de toutes parts ; finalement, lorsqu'on voit que tout cela est

inutile, on rompt au moribond la colonne vertébrale, les jambes sont ramenées sur elles-mêmes pour qu'on puisse introduire son corps dans un étroit cercueil — on revêt le mort de ses armes et de ses flèches, puis la veuve exhale sa douleur : « Pourquoi es-tu parti? Pourquoi m'as-tu abandonnée? Qui ira me chercher de l'eau? Qui ira me chercher du bois? » Ces lamentations terminées, tout le monde va à la rivière, on s'y lave. Puis on revient à un endroit donné, on pratique un trou circulaire où l'on introduit le cercueil, et le mort est recouvert de terre. La veuve reste sur la tombe; tous ses cheveux sont coupés et jetés sur la fosse; elle s'agenouille, couvre de ses larmes et de sa salive toute la terre remuée, manifeste de nouveau sa douleur comme nous l'avons indiqué plus haut, puis elle est libre de se remarier.

Les *Tobas* diffèrent des Chiriguanos: ils n'ont d'ailleurs ni leur langue, ni leur tempérament. Ils sont d'une très grande taille, tandis que les autres, comme je l'ai dit tout à l'heure, sont petits; mais ils portent de longs cheveux noirs comme leurs voisins. Ils se tatouent le corps et le visage en noir et ils portent aux oreilles des rondelles de bois fort grosses.

C'est chez les Tobas que je recueillis ce qui restait de la mission Crevaux: un baromètre, une lettre et un croquis du Pilcomayo par Crevaux, un bordage de l'une des embarcations brûlées.

Lorsqu'ils veulent faire la guerre, leurs femmes se livrent à de curieuses excentricités. Elles hurlent, elles dansent, elles font sauter en l'air les crânes, les chevelures, les os des ennemis recueillis dans de précédentes expéditions. Les hommes, revêtus d'une cuirasse de peau de jaguar, s'arment de flèches, de lances, de massues; ils se font de larges entailles dans le mollet et, pour faire preuve de courage, ils se passent dans l'épiderme de la cuisse une corne de chèvre.

Pendant la paix, ils jouent paisiblement aux boules, aux petits bâtons, ou bien ils chassent et pêchent. Le jeu de boules dure depuis le lever jusqu'au coucher du soleil, et se pratique surtout pendant les mois de juin, de juillet et d'août.

Les Tobas ont parfois réellement des mœurs extrêmement sauvages. Ainsi, lorsqu'un moribond est sur le point de rendre l'âme, ils l'enterrent vivant. Si une femme laisse en mourant des enfants à la mamelle, son mari les enterre avec elle.

Mais continuons notre récit.

La colonne que je dirigeais se composait de deux lieutenants-colonels, d'un colonel, de l'avocat Campos, de 80 soldats, de 30

lendemain à l'endroit où Crevaux avait été massacré. J'y plantai deux bâtons en croix, pour rendre hommage à la mémoire de cette malheureuse victime de la science. *(Applaudissements).*

Nous nous engageâmes à travers le Gran Chaco boréal sans difficultés et sans incidents notables. Les Tobas étaient amadoués par nos promesses de respecter leurs biens. Nous voulions éviter tout conflit en traversant leur territoire. Au milieu de ce territoire, un chef voulut bien même nous donner deux de ses fils pour aller jusqu'au fleuve Paraguay.

Nous arrivâmes bientôt cependant chez les Tapiétis, tribu d'indiens en guerre avec les Tobas. La vue des forces que j'avais avec moi les intimida, et ils nous aidèrent à traverser les gués qui ne manquent pas dans le pays. Mais ils avaient une manière à eux de se venger : un matin, nous trouvâmes nos deux guides tobas sans vie, la gorge traversée par des fers de lance; ils pensaient nous égarer dans ce fouillis de hautes herbes, en nous enlevant une direction indispensable. C'était adroit.

Le lendemain cependant, nous continuâmes quand même notre route le long du fleuve. Pas d'Indiens ! Ceci nous sembla de mauvais augure, nous flairions une embuscade. C'était le 30 octobre 1883, au matin.

Bientôt, en effet, nous entendons des cris, des clameurs, et surtout le son des *pucunas*, sorte de morceau de bois troué, qui annonce l'attaque, et dans lequel ils soufflent comme dans un chalumeau : 7 à 800 Tapiétis nous assaillaient. Immédiatement je leur fis couper la retraite, la fusillade commença ; après trois heures de combat, cinquante d'entre eux restèrent sur le carreau, mais de notre côté, quatre hommes étaient blessés, dont deux grièvement. Nous pûmes passer ce jour-là.

Mais, le lendemain, les engagements recommencèrent, et plusieurs de nos hommes furent tués. Nous les tenions à distance avec nos fusils Remington. Eux se servaient de flèches extrêment aiguës, mais par bonheur non empoisonnées.

Nous atteignîmes le Gran-Chaco central : c'est pour ainsi dire le centre de cette contrée couverte d'Indiens, dont la race est partout la même, mais dont le type et le caractère présentent des différences si fortement accentuées.

Notre voyage avait duré jusque-là un mois et demi. Nous arrivions à la partie la plus pénible de notre exploration.

Nos vivres, en effet, commençaient à s'épuiser. Nous étions au 11 gardes-nationaux de la frontière et de cinq autres personnes ; en tout 120 hommes. Elle se mit en marche le 10 septembre 1883, et arriva le

octobre ; je n'avais perdu que sept hommes, dont six avaient été tués dans les combats et le septième dévoré par les jaguars. Maintenant, de chaque côté du fleuve, s'étendaient des marais profonds et immenses. Les chevaux épuisés, fourbus, ne pouvaient ni avancer ni reculer, et en avant les Indiens, qui ne pouvaient nous vaincre, brûlaient les paturages. Force nous était d'abandonner les rives du Pilcomayo et de marcher vers l'Est.

Mais alors les jungles succèdèrent aux hautes herbes. Un orage nous fit perdre 15 animaux et nous obligea à abandonner munitions et bagages. Toutes nos provisions furent épuisées en un instant. Nous étions forcés d'abattre et de manger nos mules, dont la chair dure et coriace attirait des nuées de moustiques : ces insectes sont un fléau pour les explorateurs. A droite et à gauche, les jaguars faisaient entendre leurs hurlements, pendant que les Indiens continuaient leur œuvre incendiaire.

A pied, tantôt perdus dans des forêts de palmiers, tantôt cheminant sur un sol bourbeux ou ayant de l'eau jusqu'à la ceinture, nous tombions finalement de fatigue et de sommeil. Pour dormir, lorsque nous étions dans l'eau, nous nous appuyions les uns contre les autres, pendant que l'un de nous veillait à la sécurité de la colonne : les sangsues, qui pullulaient dans les marais, s'attachaient à nos jambes et nous enlevaient nos dernières forces ; enfin, nous ne prenions aucun goût à la nourriture parce que nous manquions de sel, et nous ne pouvions nous désaltérer avec l'eau des marais qui était salpétrée. Dans mes combats contre les Tobas, j'avais reçu des blessures de flèche au côté droit, au genou et à la paupière qui m'occasionnaient alors de cruelles soufrances (*Applaudissements*).

Bref, trente-deux jours se passèrent de la sorte. Enfin, le 10 novembre au matin, nous arrivâmes à un point éloigné du Rio-Paraguay d'une lieue et demie seulement, mais séparé par une immense lagune. Par bonheur, un chasseur de jaguars qui chassait dans ces parages, nous aperçut pâles, hâves, mourants de faim, n'ayant plus de vêtements, exténués de fatigue. Il vint au-devant de nous : notre mission était heureusement terminée. Nous arrivâmes bientôt à l'Assomption, où l'on rapatria mes compagnons.

Je ne saurais vous dire, Messieurs, avec quelle joie je sortis de ma *petaca* le drapeau tricolore, que je fis flotter au gré des vents sur cette terre désolée. Tous les assistants rendirent honneur à ce pavillon français qui, le premier, venait de traverser les mystérieuses régions du Gran-Chaco boréal (*Applaudissements répétés.)*

Je dis le premier, car nombre d'infructueux essais avaient été faits jusque-là sans amener aucun résultat. Le premier a lieu en 1556, alors que le capitaine espagnol, Andrès Manzo, est massacré avec tous ses soldats par les Indiens Chiriguanos sur les bords du Pilcomayo. Puis nous avons les tentatives du sergent-major D. Diego Marin de Armenta y Zarate, en 1672 ; celles de don Diégo Porcel de Pineda, en 1690 ; celles des PP. Arce et Zea, la même année ; et l'exploration du P. Patino, qui, en 1721, laisse son nom aux rapides du fleuve, mais que les Tobas obligent à revenir sur ses pas. Je signalerai encore en 1741, les essais des P. P. Chomé et Castanares, ce dernier assassiné par les Indiens Mataguayos ; en 1760, ceux de Casales ; de don Félix de Agara, en 1685 ; de don Manuel Rodriguez Magarinos, en 1843 ; de Van Nivel, en 1844 ; du P. Gianelli, en 1863 ; de André Porraz, français établi à l'Assomption, en 1870 ; de don Napoléon Uriburu, gouverneur du Chaco, en 1875 ; de Luis A. Bernet, en 1878 ; enfin, du malheureux Dr Crevaux, en 1882. Depuis cette époque, en septembre 1882, une expédition bolivienne a lutté encore avec les Indiens Tobas, qui ont fini par s'emparer de la cavalerie de la colonne ; en octobre, le Dr Fontana, a aussi vainement essayé d'aller en avant. C'est en septembre 1883 que doit se placer l'expédition bolivienne à la tête de laquelle j'eus l'honneur de me trouver, et j'ai appris depuis que, vers la fin de 1884, un capitaine argentin qui avait voulu s'engager sur le territoire des Tobas avec une caravane insuffisante, avait dû bientôt revenir seul de son expédition.

Nous avons traversé, pour notre part, en 63 jours, le Gran-Chaco boréal. Certes, je ne m'attendais pas, de retour en France, à me trouver à Paris l'objet d'une démonstration aussi sympathique que celle dont a bien voulu m'honorer la Société de Géographie de cette ville. Mais il y avait pour notre pays une sorte d'amour-propre national à pouvoir déclarer la réussite d'une entreprise, là où tant d'efforts avaient abouti jusqu'ici, à un résultat nul. (*Vifs applaudissements.*)

De mes observations, il résulte :

1° Que le Pilcomayo est navigable ; 2° qu'une voie de communication terrestre est possible à travers les contrées du centre ; 3° que les Indiens ne sont pas un obstacle insurmontable à la colonisation. Néanmoins, je dois avouer que, si des résultats peuvent être obtenus par les voies pacifiques, le séjour au milieu des populations aussi facilement

accessibles à des sentiments de vengeance irréfléchie n'est rien moins que rassurant.

Depuis mon retour en France, j'ai dressé la carte du Gran-Chaco boréal. Je serai heureux d'en offrir un exemplaire à la Société de Géographie de Lille, comme un témoignage de ma gratitude et de ma reconnaissance pour l'excellent accueil que j'ai reçu de son président, de son secrétaire-général M. Renouard, et de MM. les membres du bureau ici présents.

MADAGASCAR

Par M. E. GUILLOT,

Membre d'honneur de la Société,
Professeur agrégé d'histoire au Lycée Charlemagne.

La question de Madagascar qui est venue s'ajouter aux questions du Tong-King, du Sénégal, de la Tunisie, du Congo se distingue d'elles en ce qu'elle ne présente nullement le mérite de la nouveauté. Agitée bien des fois et toujours écartée sans être jamais résolue, elle dure depuis plus de deux siècles. La grande île malgache, dont nos navires surveillent et bloquent aujourd'hui les côtes, a été et doit être une colonie française, et il importe de ne point négliger l'occasion qui s'offre à nous pour acquérir, sans grands efforts, une île plus grande que la France, une possession qui nous a déjà appartenu, dans un moment où chaque nation recherche les rivages encore inoccupés pour y établir son influence et son protectorat.

Pendant le cours hebdomadaire que j'eus l'honneur de faire à Lille sur les colonies françaises, il m'arriva souvent d'insister sur ces questions de colonisation et, en attirant sur elles l'attention de nos sociétaires, de leur prédire un brillant avenir. Les résultats ont dépassé toutes mes prévisions. Il semble aujourd'hui que toute puissance, même secondaire, soit saisie subitement d'une fièvre jalouse et tenace qui la porte à occuper des territoires autant pour développer son influence et son commerce que pour assouvir son envie à l'égard des peuples voisins.

L'Angleterre qui surveille avec une attention scrupuleuse les progrès de nos colonies pour les arrêter, semble donner aux autres nations un exemple qui n'est pas trop suivi. Elle a pris position au Sud du golfe de Tadjura pour épier notre poste d'Obock ; à Zanzibar, elle essaie de jouer un rôle prépondérant, semblant ainsi convoiter

longtemps à l'avance la riche succession du sultan de Zanzibar qui lui assurerait la domination sur toutes les côtes de l'Afrique-Orientale.

En Océanie, elle a annexé les Louisiades, modérant à grand peine le zèle intempestif de ses colonies australiennes, qui auraient voulu en quelque sorte déclarer terre anglaise toute terre encore inoccupée et que l'extension subite de l'Allemagne a dû vivement préoccuper.

En Asie, l'orage gronde : les Russes, protestant toujours de leurs bonnes intentions, menacent l'Inde, pendant qu'en Égypte, Gordon succombe et que Khartoum, la clef du Soudan, l'avant-poste de l'Égypte, est occupé par le Mahdi.

L'Allemagne dessine depuis quelque mois sa politique coloniale et elle ouvre par l'occupation des stations qu'elle a acquises, un champ immense aux émigrants. Nul doute que ces efforts ne soient couronnés d'un plein succès. Par Camerouns, elle s'ouvre l'accès de l'Afrique Centrale et des régions encore peu connues qui s'y trouvent. Porto-Seguro lui permet de surveiller le cours du Niger. Par ses positions de Sorgra-Pequena et de Sainte-Lucie, elle semble arrêter à tout jamais vers le Nord les progrès de la colonie du Cap, tendant aux Boers une main secourable que ceux-ci, ennemis déclarés de l'Angleterre, n'auront garde de refuser. Ce goût nouveau pour la colonisation aussi dangereux que tardif, l'Allemagne l'a prouvé en s'établissant malgré l'Angleterre sur les côtes de la Nouvelle-Guinée et en réunissant dans sa capitale la conférence destinée à régler souverainement l'importante question du Congo.

Il n'est pas jusqu'aux petites puissances qui ne croient de leur honneur de montrer leur force en même temps qu'elles cherchent à satisfaire leur appétit colonial. Tandis que l'Espagne surveille avec un soin jaloux le Maroc, depuis que la France a obtenu du sultan la réparation qui lui était due, l'Italie a fait pompeusement occuper la baie d'Assabet-Massaouah, n'osant encore prendre Tripoli ; le Portugal fait revivre des prétentions séculaires sur le Congo, et les Belges vont donner à leur souverain le titre de roi du Congo.

En présence de ce mouvement général auquel s'associent les nations européennes, il y a pour la France deux politiques entre lesquelles il faut choisir : ou bien se désintéresser des évènements qui s'accomplissent sous nos yeux, renoncer à toute extension extérieure et par là même au relèvement du commerce et de l'industrie, subir sans plainte les humiliations les plus dures pour maintenir la paix, ou bien prendre sa part dans ce partage du monde qui est déjà commencé,

faire respecter tout au moins les droits acquis par les traités, si l'on ne cherche à en acquérir de nouveaux, en un mot, par une politique modérée, prudente, mais plus ferme et plus résolue qu'elle ne l'a été jusqu'à ce jour, assurer le développement colonial de notre pays et réclamer le rang qui lui est dû. La France n'a pas le droit d'hésiter : son honneur, son relèvement et ses progrès futurs sont à ce prix. Elle a su conquérir l'Algérie et la Tunisie, s'assurer le Sénégal, occuper le Gabon et la vallée de l'Ogooué où le dernier mot n'est pas encore dit. En ce moment, la Chine nous abandonne le Tong-King, à quel prix, il est vrai, mais enfin en toute propriété : cette question résolue, il faudra enfin, et une fois pour toutes, songer à Madagascar.

De 1497 à 1869, les navires qui se rendaient dans l'Inde suivaient la route longue et périlleuse qui contourne l'Afrique, route abrégée par le percement de l'isthme de Suez, œuvre de notre illustre compatriote M. de Lesseps. Du même coup, la distance qui sépare la France de Madagascar a diminué en même temps que la route est dévenue plus facile. Le 23 novembre 1883 a été inaugurée, en présence de l'amiral Jauréguiberry et de M. Cochery, la nouvelle ligne qui relie Marseille à la Nouvelle-Calédonie en passant par Port-Said, le canal de Suez, la Réunion et l'Australie. On peut en trente jours atteindre la Réunion d'où il est facile de gagner Madagascar. Plus tard, il faut l'espérer, une ligne secondaire reliera la grande île malgache à notre seule colonie de la mer des Indes, à moins qu'un changement d'itinéraire ne permette aux navires de la ligne du Pacifique austral de faire escale à Tamatave.

I. — Généralités sur Madagascar. — Description des côtes.

Les noms abondent pour désigner l'île dont nous allons présenter une description rapide. Le Portugais Diégo Suarez qui la découvrit en 1506 l'appela île St-Laurent. Flacourt qui gouvernait au XVIIe siècle les comptoirs que nous y avons fondés, lui donna le nom de France-Orientale. Les indigènes la nomment Hiéra-Bé (Grande Terre); enfin on l'appelle plus généralement Madagascar, à cause de sa principale population, les Madécasses ou Malgaches.

Elle est située à 600 kilomètres de la Réunion, à 400 de la côte africaine dont elle est séparée par le canal de Mozambique. Du cap d'Ambre qui la termine vers le Nord au cap Ste-Marie qui en est la pointe la plus méridionale, on compte environ 1450 kilomètres. Sa

largeur est d'environ 550 kilomètres. Comme superficie elle est plus grande que la France.

On l'a assez justement comparée à la Corse, au moins pour la disposition et les caractères des côtes. Le rivage oriental est en effet régulier et bordé de marécages, tandis que les profondes découpures se trouvent sur la côte nord-ouest.

Au sud-est du cap d'Ambre, s'ouvre la Baie de Diègo Suarez, explorée en 1833, par des officiers Français, et qui rappelle le nom de l'explorateur qui découvrit l'île. Elle est bonne, profonde, fermée par de petits îlots et contient un assez bon port Ambontouk.

Plus bas, se trouve Vohémar, aujourd'hui occupé par nos troupes : c'est le port principal pour l'exportation des bœufs, qui sont envoyés à Maurice et à la Réunion.

La Baie d'Altongil est vaste, mais malsaine : on peut y voir encore à Port Choiseul, quelques vestiges des anciens établissements de Benjouski au milieu d'un pays fiévreux et couvert de rizières ; Fénérife et Foulepointe, jadis comptoirs français, ont été réoccupés.

L'île Ste-Marie, qui nous appartient, commande une rade magnifique qui s'étend jusqu'à la côte : des jetées la ferment vers Port Louis. L'île qui produit le café, la canne, le girofle, peut être d'une importance capitale pour quiconque possède Madagascar : Comme l'a si bien montré M. Désiré Charnay, elle n'a aucune utilité dans le cas contraire.

Le port principal de toute la côte orientale est Tamatave. C'est une ville de 7,000 habitants, dominée par un fort Hova, composée de petites huttes reposant sur des pieux, et ne comprenant le plus souvent qu'une seule pièce. C'est dans ces huttes que Mlle Julie, dont Mme Pfeiffer, nous a fait un intéressant portrait, recevait les étrangers. Le marché est assez important. On y trouve des bœufs, de la volaille, des fruits, du poisson, du riz, du maïs, des toiles américaines. Mais ce qui donne à Tamatave une extrême importance, c'est que de là part la route qui conduit à la capitale de l'île, Tananarive; c'est à ce port par conséquent que tout arrive de l'intérieur. Aussi cette position dont nos marins se sont emparé, commande-t-elle toute la côte orientale.

Andévourante est plus rapprochée de Tananarive, mais la rivière qui aboutit à la côte n'est point navigable. A Matatane on trouve la cire, le caoutchouc, l'indigo, le coton, le café. Enfin Fort Dauphin précède le cap Ste-Marie ; c'est l'ancien chef-lieu des possessions Françaises.

évacué seulement en 1825 : la rade assez bonne, est aujourd'hui déserte; le climat est salubre, le sol fertile.

Si l'on passe maintenant sur la côte occidentale, il importe de remarquer que la partie nord-ouest est surtout propice à l'établissement de comptoirs. Là de nombreuses baies découpent le rivage et tout autour se pressent les Sakalaves nos alliés, ennemis déclarés des Hovas leurs oppresseurs.

Des îles, très voisines de la côte, appartiennent déjà à la France, cédées en 1841. Ce sont : Nossi-Bé, qui commande la vaste Baie de Passandava ; sur l'île est situé Hellville, où la mer est souvent unie comme une glace et où près de 300 navires viennent s'arrêter chaque année ; puis Nossi-Cumba, Nossi-Mitsiou et Nossi-Falli. La Baie de Bavatoubé où l'on rencontre de l'eau potable, du bois, de la houille, rappelle le triste sort de M. Darvay, un de nos compatriotes qui fut assassiné en 1856.

Majunga est le Tamatave de la côte occidentale. La route qui en part, conduit en quinze jours environ à Tananarive : le port, qui est dominé par un fort Hova, occupé aujourd'hui par nos marins, exporte du riz, du sel, du suif et des salaisons : le commerce y est malheureusement fait en grande partie par les Anglais et les Américains. Plus au sud, s'étend la région très fertile que l'on a surnommée la Normandie Malgache. Puis vient une côte inhospitalière, précédée de récifs, où les Européens sont mal reçus, et où les capitaines de navire qui cherchent à faire quelque commerce, doivent s'unir avec les roitelets du pays par le fatidrah ou serment du sang, dont M. Leroy nous a fait un véridique tableau.

Là s'élève le village de Matzerouke, d'où est parti M. Grandidier, lorsqu'il a traversé toute la partie méridionale de la grande île Malgache, et Tulléar dont le roi fut jadis uni à la France, par un traité que signa Fleuriot de Langle.

En somme, les bons ports se trouvent au nord et au nord-ouest, et c'est sur la côte orientale ou méridionale, que nos gouvernants ont jadis dirigé toutes les tentatives de colonisation. Cette raison suffit à expliquer leur échec.

(A suivre).

COURS ET CONFÉRENCES DU SAMEDI SOIR
A ROUBAIX.
(in extenso.)

L'ALSACE

Par M. Ch. JUNKER.
Membre de la section roubaisienne du Comité d'études.

Mesdames, Messieurs ;

En montant à cette tribune, et essayant d'intéresser un auditoire qui a entendu les brillantes conférences de nos samedis, je sais que j'assume une responsabilité bien grande, et que je me charge d'une tâche difficile.

Pour me faire pardonner la présomption de l'avoir entreprise, je dois vous dire que si j'ai cédé à l'invitation pressante de notre honorable Président, c'est parce que j'ai pensé que, dans des causeries géographiques, la bonne volonté peut tenir lieu de talent et que l'étude consciencieuse d'un pays —fût-elle présentée d'une façon imparfaite — peut intéresser un public qu'attire ici d'une façon si assidue, le désir de connaitre ce qui se fait en dehors de nous.

J'espère que mon exemple sera suivi et que, l'année prochaine, plusieurs de ceux qui m'écoutent aujourd'hui viendront offrir leur concours à la Société de Géographie.

Le sujet qu'on m'a indiqué était du reste bien tentant. Parler de l'Alsace, parler de ma chère patrie; vous entretenir de ces provinces qui furent l'enjeu de la terrible et désastreuse guerre de 1870 ; évoquer le souvenir de ces frères qui, de leur personne, ont payé notre rançon ; de ces frères qui quoique brutalement séparés de la mère-patrie, aiment, chérissent la France, et qui ne négligent aucune occasion de lui témoigner leur inébranlable fidélité ; parler de ce pays qui était français, qui l'est encore de cœur et qui, j'en ai la conviction, redeviendra français, c'est, dis-je, un devoir car c'est entretenir dans la génération qui nous suit et à laquelle je m'adresse plus particulièrement le

souvenir des absents, le culte du patriotisme que Dieu nous garde de confondre avec le chauvinisme.

Nous n'imiterons pas l'exemple de cette mère à laquelle on demandait quelques années après la mort de son fils : « Vous pleurez donc toujours votre enfant ? » et qui répondit : « Il est toujours mort ! »

Non ! il nous est permis d'espérer que la force ne primera pas toujours le droit ; nous caressons cette espérance et nous la transmettrons à nos enfants en leur disant :

« Vos frères les Alsaciens-Lorrains vous regardent et vous atten-
« dent ; à vous de mériter ces sentiments, de vous rendre dignes de
« cet attachement.

« Fais ce que dois, advienne que pourra ! » (*Applaudissements*).

Messieurs,

La causerie pour laquelle je sollicite votre indulgente attention, je la diviserai en trois parties :

Etude physique, géographique ;

Etude agricole, commerciale et industrielle;

Etude historique.

I

Étude géographique.

L'Alsace est une région bien délimitée. Elle est formée par le versant oriental des Vosges et par la plaine qui borde la rive gauche du Rhin entre le coude Bâlois du fleuve et le cours de la Lauter.

Ses limites sont au Nord : la Bavière rhénane ou Palatinat ; à l'Est : le Rhin qui sépare l'Alsace du grand-duché de Bade et de la Suisse ; au Sud : la Suisse et le département du Doubs ; à l'ouest les départements du Doubs, de la Haute-Saône, des Vosges et de Meurthe-et Moselle.

En suivant la voie ferrée de Mulhouse à Strasbourg, on saisit d'un coup d'œil les principaux traits du territoire d'Alsace, partagé en trois zones distinctes, tant par leur relief que par la nature du sol.

La chaîne des Vosges se dresse au couchant comme un rempart entre la France intérieure et les pays du Rhin. Une bande de collines ou de coteaux enlace le pied des montagnes, formant la transition entre cette région élevée et la plaine. Puis la plaine elle-même basse, plate, uniforme, s'étend le long du Rhin sur une longueur d'environ

200 kilomètres de Bâle à Lauterbourg, plus vaste que les deux zones des collines et des montagnes prises ensemble.

Non seulement ces trois régions diffèrent par leur aspect, par leur conformation, par la nature de leur sol et de leur climat, mais chacune a sa végétation propre et naturellement des cultures différentes : Dans les montagnes ce sont les forêts et les pâturages, La région des collines est couverte de vignobles. Dans la plaine ce sont les cultures arables, un peu de vignes du côté des collines,et des forêts du coté du Rhin.

Les Vosges, garnies de leurs vieux châteaux, forment un ensemble des plus pittoresques.Leur histoire est des plus intéressantes.

L'Alsace est traversée du sud au nord par la rivière l'Ill. Son cours, parallèle au Rhin, a une étendue d'environ 180 kilomètres. C'est de cette rivière que la contrée prit son nom : *Ill-sass* veut dire séjour, pays de l'Ill ; de là *Ellsass*, puis *Alsace*.

Ses affluents débouchent tous sur la rive gauche.Ce sont : La Largue, la Doller, la Thur, la Lauch, la Fecht et la Weiss, la Lievorette et le Giessen, enfin la Brusche.

L'Ill se jette dans le Rhin à Strasbourg ; son débit moyen atteint 40 à 50 mètres cubes par seconde, soit 28 à 30 % de l'eau tombée sur la surface de son bassin, mais avec des variations de 2 à 240 mètres cubes.

Des oscillations aussi fortes dans le débit indiquent un régime des plus irréguliers, qui cause souvent des innondations, suivies parfois de longues sècheresses. Les torrents, issus des Vosges, qui alimentent les affluents de l'Ill, sont tantôt à sec, et tantôt se précipitent avec impétuosité à travers les vallées, après de fortes pluies et surtout après la fonte des neiges.

La partie de la Lorraine devenue allemande n'est point à proprement dit une province géographique : elle se compose du versant occidental des collines qui continuent les Vosges, au nord du seuil de Saverne, et du pays accidenté qui se prolonge à l'ouest vers les Ardennes ; elle est traversée du sud au nord par les vallées de la Saar, de la Nied, de la Moselle, dont les eaux ne se réunissent dans un lit commun qu'en dehors de son territoire.

La *Lorraine* se distingue de l'Alsace, non seulement par la pente générale du sol, mais aussi par son histoire, par l'origine d'une grande partie de sa population, par sa langue. Néanmoins les forteresses et les routes militaires ont fait des deux provinces un même

camp retranché et la guerre néfaste de 1870 leur a donné les mêmes destinées politiques.

J'aurai donc quelquefois à parler de la Lorraine.

La superficie des pays qui nous ont été arrachés est de 14,512 kilom. carrés, occupés par 1,571,971 habitants :

Alsace	Haut-Rhin	3.505 kil^{m}. c.	461.625 habit^{s}, soit	134 habit. par kil^{m}. c.
	Bas-Rhin.	4.774 » »	618.012 » »	129 » » » »
Lorraine.....		6.233 » »	492.334 » »	79 » » » »
		14.512 kil^{m}. c.	1.571 971 habit^{s}, soit	342 habit. par kil^{m}.

Population des principales villes de l'Alsace-Lorraine en 1875 :

HAUTE-ALSACE.

Mulhouse.....	58,500	habitants.
Mulhouse avec Dornach.....	63,250	»
Colmar	23,800	»
Guebwiller.....	11,700	»
Sainte-Marie-aux-Mines.....	11,650	»
Thann	7,550	»
Ribeauvillé.....	5,800	»
Soultz	5,500	»
Munster	5,000	»

BASSE-ALSACE.

Strasbourg	94,350	habitants.
Hagueneau	11,750	»
Schlestadt	9,000	»
Bischwiller.....	7,100	»
Saverne	6,200	»
Wissembourg.....	6,150	»
Barr	5,950	»

LORRAINE.

Metz	45,675	habitants.
Sarreguemines.	8,450	»
Thionville	7,175	»
Forbach	6,200	»
Ars-sur-Moselle	5,100	»

Le sol de la plaine dépasse de quelques mètres à peine le niveau du Rhin. Son élévation au-dessus du niveau de la mer est à Strasbourg de 144 mètres. Voici quelques autres altitudes :

Saverne....	185 mètres.	Col de Saverne.....	380 mètres.
Colmar.....	195 »	Grand-Donon.....	1.010 »
Mulhouse...	240 »	Col de la Schlucht..	1.150 »
Alkirch.....	373 »	Grand-Ballon.....	1.426 »

Comparé à celui de la France, le climat de l'Alsace est extrême. Les différentes altitudes amènent des conditions météorologiques diverses : les étés y sont relativement chauds, les hivers froids, les variations de température soudaines et considérables.

De même que le régime des vents, celui des pluies varie de la plaine à la montagne.

Voici quelques moyennes de température et de pluies :

Wesserling...	temp^{re}	moyenne,	8°,1	centig.	1,157	mill.	de pluie.
Colmar.....	»	»	10°,7	»	479	»	»
Strasbourg....	»	»	10°,4	»	672	»	»
Metz.....	»	»	9°,7	»	660	»	»

II

Agriculture, Commerce, Industrie.

Le Bas-Rhin est plus fertile que le Haut-Rhin.

L'enquête officielle de 1866, établit que la production totale de l'agriculture alsacienne s'élève annuellement à 19,000,000 de francs, pour un territoire de 864,846 hectares.

Cerendement se répartit en :

143,600,000 fr. pour les produits végétaux,
et 46,400,000 fr. pour les produits animaux.

La patiente activité du paysan alsacien ne se lasse pas dans la recherche des moyens propres à augmenter le rendement de ses riches cultures de tabac, de pavot, de houblons, de blés, de ses belles vignes.

Le houblon rapportait par hectare jusqu'à 2,600 fr.; le tabac, la vigne de 1,200 à 1,500 francs.

La zone du vignoble occupe la lisière des coteaux qui va depuis Thann jusqu'à Mutzig, le long du pied des Vosges, couvrant une étendue de 25 à 26,000 hectares de terrain et faisant vivre plus de 20,000 familles.

M. Ch. Grad estime le rendement de la vigne de 80 à 100 hectolitres par hectare.

M. Grad est issu d'une famille de viticulteurs du Haut-Rhin, il a été notre collègue au Logelbach pendant plusieurs années, il est aujourd'hui député au Reichstag : c'est à cet ami que je dois la plupart des renseignements statistiques qui figurent dans cette causerie.

« Sur toute cette étendue de collines — dit-il — pas un coin de terre, pas une anfractuosité propice n'échappe à la vigne qui les conquiert tous au prix de travaux énormes. Quels tableaux présente le débouché de nos vallées alsaciennes ! Quelle magnifique perspective on découvre du haut des coteaux altérés de soleil ! Au pied des vignobles, un torrent, changé par l'été en ruisseau paisible, murmure et glisse discrètement entre des rideaux de saules et de peupliers à travers les prés en fleurs. Vers le fond, la vallée se ferme par des rangées de montagnes plus hautes, tandis que plus près, au-dessus de la voie ferrée où la locomotive emporte des trains rapides, des sentiers pittoresques montent à travers les vignes et les pampres verdoyants, jusqu'au rocher que domine une vieille tour féodale, comme un souvenir du passé, de laquelle le regard embrasse la riche plaine d'Alsace avec ses moissons comme une espérance pour l'avenir. »

La *vigne* a été de tout temps en grand honneur sur les bords du Rhin. Introduite dans la Gaule sous la domination romaine par l'empereur Probus, elle ne tarda pas à s'implanter sur notre sol. Les vieilles chroniques montrent les vins d'Alsace sur la table des rois mérovingiens. Charlemagne estimait beaucoup les vignobles qu'il possédait en Alsace. Les Frisons, qui faisaient au IXe siècle le principal commerce du Rhin, conduisaient par la voie du fleuve nos vins à Cologne, et Froissart nous apprend que dès 1327, on les buvait en Angleterre et en Hollande, d'où on les transportait en Danemarck et en Suède.

Indiquons quelques-uns des meilleurs crûs. Dans le Bas-Rhin, les vins rouges de Morsbronn, d'Ottrot et de Dambach, le Finkenwein des Chartreux de Molsheim et l'Altenberger de Wolxheim ; le Tempelhof de Bergheim, les vigoureux Rieslings de Ribeauvillé, les Tokays de Riquewihr, le Brand de Turcheim, le Kitcterlé de Guebwiller ; le plus capiteux de tous, le Range de Thann.

Tous ces vins se conservent pour ainsi dire indéfiniment. A mon dernier voyage en Alsace, j'ai bu des vins de 1834 qui avaient encore toutes leurs qualités. Les crûs de 1846 sont dans un excellent état de conservation.

Au-dessus des vignes, les *forêts* couvrent les crêtes des Vosges.

Les forêts de l'Alsace couvrent une étendue de 308,350 hectares, sur lesquels 78,780 appartiennent à l'État, 158,780 aux communes, 70,790 aux particuliers. Un tiers de ces forêts se trouve en plaine. Les forêts domaniales ont rapporté, en 1874, un revenu de 8,003,432 fr.

La Lorraine est aussi un pays agricole, mais elle reste inférieure à l'Alsace par l'importance relative de ses produits. Le sol et le climat y sont moins favorables. Ses coteaux, au lieu d'être exposés au Sud-Est s'inclinent surtout vers le Nord, et la partie orientale du pays n'a sur ses collines qu'une trop mince couche de terre végétale. Une des cultures particulières de la Lorraine est celle des étangs qui servent tantôt de viviers, tantôt de champs de culture. Le grand étang de Lindre donne parfois plus de 100,000 kilog. de poisson dans une seule année.

Tout ce qui concerne la partie agricole de l'Alsace est résumé dans le tableau que voici :

	Champs.	Prairies.	Vignobles.	Vergers.	TOTAL.	**1880.** Population.
Haute-Alsace...	138.634	44.051	11.120	3.914	197.719	461.625
Basse-Alsace...	193.677	61.139	13.252	6.673	274.741	618.010
Lorraine.....	337.104	64.460	5.971	7.082	414.617	492.350
HECTARES...	669.415	169.650	30.343	17.669	887.077	1.571.985

La population alsacienne,	en	1794,	était de..	711,145	habitants.
»	»	1826	»	944,209	»
»	»	1856	»	1,063,237	»
»	»	1866	»	1,119,255	»

L'annexion a fait diminuer la population de plus de 50,000 habit., sans tenir compte de l'accroissement normal (27 %) résultant de l'excédent des naissances sur les décès.

Industrie. — Commerce. — Routes.

Avant de parler de commerce et d'industrie, je crois utile d'étudier la question des transports et des voies de communication.

Le transport sur char d'une balle de coton de 200 kilogs du Hâvre à Mulhouse coûtait autrefois 24 francs : Aujourd'hui on ne paie plus que 8 à 10 francs.

Une tonne de houille livrée de Sarrebruck à Colmar coûtait autrefois 30 fr. de transport ; par canal ou par chemin de fer, on paie aujourd'hui 6 à 8 francs. Vous jugerez par ces deux chiffres l'importance des moyens de transport et des voies de communication dans le développement industriel d'un pays.

Au temps du roi Louis XV, un marcheur de moyenne force pouvait faire autant de chemin que le carrosse à six chevaux du prince, à cause du mauvais état des routes.

La construction du premier réseau de grandes routes, en France, date de l'institution du Corps des Ponts et Chaussées en 1722.

Un état de situation des routes d'Alsace porte, en 1722, la longueur totale de ces routes à 816,541 toises, soit environ 1,572 kilomètres.

En 1878, il y avait 7,699 kilomètres de routes en Alsace dont 3,177 dans le Haut et 4,521 dans le Bas-Rhin. Ajoutez de plus pour tout le pays d'Alsace-Lorraine 1,084 kilomètres de chemin de fer et 392 kilomètres de canaux et voies navigables.

L'origine de la plupart de ces routes est peu connue. Les anciennes voies romaines, dont on retrouve encore les vestiges sur plusieurs points du territoire, étaient des routes militaires ou prétoriennes et n'ont point de rapports avec nos routes actuelles. Leur éloignement des villages tend à prouver que les populations, au lieu de se grouper sur leur parcours, semblent en avoir évité le voisinage afin de se soustraire aux réquisitions des bandes armées.

La carte théodosienne dressée au IVe siècle de notre ère pour l'usage des empereurs, puis l'itinéraire d'Antonin, indiquent deux ou trois grandes voies romaines sur le territoire d'Alsace :

La première, construite par Agrippa, gendre d'Auguste et préfet des Gaules, entre les années 26 et 32, allait de Lyon à Mayence par Mandeure près Montbéliard, pour se diriger sur Kembs, Brisach, Strasbourg, Brumath, Seltz et Spire,

Plus tard une autre voie venant d'Italie par la Suisse sur le versant oriental du Jura vint s'embrancher sur la première à Kembs, après avoir passé à Bâle.

Une autre ramification se détachait de la voie du Rhin à Strasbourg pour se diriger sur Metz par Saverne et Dieuze.

Voies navigables.

De tout temps, le *Rhin* a servi de voie navigable le long de la frontière d'Alsace et, sur l'*Ill*, la navigation qui s'arrête maintenant à Colmar s'étendait autrefois jusqu'à Altkirch.

Sur le Rhin, par voie de flottage, nous arrivent annuellement de Suisse plus de 100,000 tonnes de bois de construction qui entrent dans le canal de Huningue. Entre Brisach et Strasbourg, le flottage des bois de chauffage s'élève à 15,000 tonnes.

Le réseau des canaux de l'Alsace-Lorraine atteint un développement total de 357 kilomètres. Grâce à ces canaux, les grandes artères du Rhône et de la Seine communiquent avec le Rhin. A ces canaux s'ajoutent le *canal des houillères de la Sarre* et les sections canalisées de l'Ill, de la Moselle et de la Brusche.

Chemins de fer.

Le réseau des chemins de fer de l'Alsace-Lorraine fait partie des grandes lignes qui relient d'une part le Midi de la France, l'Italie et la Suisse avec les contrées du Nord, de l'autre Paris avec Berlin et Vienne, dans l'Est de l'Europe.

Une des sections du réseau mérite d'être citée : la section *de Mulhouse à Thann*, inaugurée le 12 septembre 1839, date des premiers essais tentés sur le Continent pour l'expérimentation de la traction par locomotive.

Une concession du 6 mars 1828, amena l'ouverture de la ligne *de Strasbourg à Bâle*, inaugurée le 15 août 1841. La ligne *de Strasbourg à Paris* fut décidée par décret du 11 juin 1842 Puis vinrent les autres concessions dont il serait trop long de parler.

Au moment de la guerre avec l'Allemagne, en 1870, la Compagnie de l'Est exploitait pour son compte tous ces chemins de fer. A la suite du traité de Francfort, le Gouvernement allemand, acquit le

réseau entier au prix de.....	327.700.000 fr.
si à cette somme on ajoute les	115.723.446
pour l'acquisition du matériel, on arrive au prix total du réseau	443.423.446 fr.

Grâce à l'organisation actuelle des postes, les lettres de Paris

arrivent en Alsace en 12 à 15 heures. En une seule année, le nombre des télégrammes expédiés par les bureaux télégraphiques de l'Alsace s'élève à 250,000; celui des lettres et imprimés expédiés et reçus, à plus de 30,000,000!

Forces motrices.

Au début, le coton se filait et se tissait à la main: l'abondance des bras, le bon marché de la main-d'œuvre attira l'industrie cotonnière dans les vallées d'Alsace.

Plus tard, quand les grandes usines remplacèrent les petits ateliers épars, quand il fallut de la force motrice, les manufactures trouvèrent un autre avantage à s'établir sur les cours d'eau.

Enfin, lorsque le déboisement des montagnes fit diminuer le débit des torrents et le rendit irrégulier, on dut ajouter des moteurs à vapeur aux moteurs hydrauliques et un retour de faveur se fit vers les établissements de la plaine qui, situés près des lignes de chemin de fer, purent s'affranchir pour leurs charbons et pour leurs cotons des charrois onéreux.

La force des moteurs hydrauliques existants actuellement en Alsace est évaluée à 22,340 chevaux répartis entre 1,325 usines.

La force des moteurs à vapeur est évaluée à 26,930 chevaux répartis entre 2,664 usines.

Industrie du Coton.

L'industrie cotonnière prédomine, comme importance, sur toutes les autres en Alsace. A elle seule en 1870, elle occupait plus de 80,000 ouvriers avec un matériel de 1,700,000 broches de filature, de 60,000 broches à retordre, de 40,000 métiers à tisser, de 100 machines à imprimer.

Voici quelques chiffres qui donneront une idée de la marche progressive de cette industrie: Les fabriques d'indiennes du Haut-Rhin qui en 1828 imprimaient 17,949,000 mètres d'étoffe, en produisent plus de 50,000,000 de mètres en 1870

Dans le même intervalle, le chiffre d'affaires qui était de 15,000,000 s'est élevé à 90,000,000 de francs pour la filature; il s'est élevé de 20,000,000 à 120,000,000 pour le tissage et de 38,000,00 à 50,000,000 pour l'impression.

Industrie de la Laine.

La filature de laine peignée compte un effectif de 127,000 broches, plus 49,000 broches à retordre avec un personnel de 3,000 ouvriers. Ajoutez 18,000 broches pour la filature de laine cardée dont 15,000 pour le rayon de Bischwiller pour la fabrication du drap qui comptait au moment de l'annexion 2,000 métiers à tisser maintenant réduits au quart.

La vallée de Ste Marie-aux-Mines possède environ 10.000 métiers à tisser à bras, avec 1.300 métiers mécaniques. Depuis 1869, le chiffre annuel des ventes s'est abaissé de 30.000.000 à 25.000.000 de frs.

Industrie de la Soie.

L'Alsace possède aussi des filatures et des tissages de soie.

Des essais sérieux ont été tentés pour cultiver le mûrier et élever le ver à soie. Le mûrier a réussi. A peine a-t-il souffert certaines années des gelées tardives du printemps. Mais la soie s'est vendue au-dessous du prix de revient, et les Alsaciens ont renoncé à une culture que l'Extrême-Orient réussit sans peine et sans aléa.

Ils savent bien que ni les subventions, ni les primes ne maintiennent des entreprises non rémunératrices par elles-mêmes et placées dans des conditions anormales.

Il y a en Alsace 7 filatures de schappe et bourre de soie d'un effectif total de 20.000 broches à filer, et 6000 à retordre occupant 680 ouvriers et produisant par an de 200 à 300.000 kil. de filés d'une valeur moyenne de 3.000.000 de francs.

Les tissages de rubans de soie comptent environ 500 métiers à tisser occupant 1500 à 1.600 ouvriers produisant pour plus de 7.500.000 frs. de tissus.

En France, la production de la soierie atteint une valeur de près de 700 millions de francs par an.

Industrie du Lin.

On file peu de lin en Alsace.

Quelques tissages de toiles d'emballage, en chanvre, jute et déchet de lin produisent pour environ 1.500.000 de francs par an.

Industries de l'Impression et du Blanchiment.

Gloire industrielle de l'Alsace et source première de la fortune du pays, son impression sur étoffes est sans rivale sur tous les marchés du monde. Elle date de 1746.

Vers 1830, la statistique du département du Haut-Rhin indique dans ce département :

27 Établissements occupant 11.248 ouvriers.

La statistique de 1870 signale, dans le Haut-Rhin, 18 établissements occupant 11.230 ouvriers touchant environ 7.480 000 francs de salaire et produisant sur 124 machines à imprimer et 14 827 mètres de table :

78.803.000 mètres de tissus de coton ;

3.735 000 mètres de tissus mélangés laine, soie, coton ;

10.534.000 mètres de tissus mélangés ou laine teints ;

148.268.000 mètres de tissus de coton blanchis ou teints.

Je ne vous parlerai que pour mémoire des ateliers de teinture, d'apprêt, de gazage, de lustrage, qui complètent le travail ci-dessus et occupent un grand nombre d'ouvriers.

Industrie des Produits chimiques.

La création de fabriques de produits chimiques était la conséquence naturelle du développement des manufactures de teinture et d'impression.

La première s'est créée à Thann en 1807. Elle fait aujourd'hui 35,000 quintaux d'acide sulfurique, près de 10.000 tonnes de produits chimiques, représentant une valeur de 3.000.000 de francs.

L'Alsace possède 219 fabriques de produits chimiques occupant 1497 ouvriers.

Née en Alsace, l'industrie de la fécule s'est fortement développée dans les pays de l'Est où la pomme de terre abonde.

L'amidon, le glucose, les gommes artificielles constituent une autre classe dans les industries chimiques, et produisaient en 1870 environ 13.000.000 kilog., réduits aujourd'hui à 7.000.000 à cause de la perte du débouché français.

Métallurgie et construction de machines.

La métallurgie et la construction de machines se sont développées en Alsace en proportion des industries textiles. Depuis les ressorts

délicats de nos montres jusqu'aux machines à vapeur les plus puissantes et aux locomotives, nos constructeurs sont en état de livrer tout ce que la mécanique peut leur demander.

Nous trouvons dans le sol de l'Alsace le fer, le cuivre, le plomb et l'argent ; l'or même se trouve dans les sables du Rhin. Mais, éminemment pratique, l'Alsacien a tiré du fer ses plus grands bénéfices.

L'Alsace-Lorraine possède :

52 Etablissements métallurgiques, occupant 14 308 ouvriers ;

5.252 Etablissements travaillant le fer et l'acier, occupant 12.092 ouvriers ;

2.610 Etablissements de construction de machines et instruments, occupant 13.273 ouvriers.

C'est dans le Bas-Rhin, à *Niederbronn*, que sont les plus importantes mines et usines de fer La fondation date de 1685. Une seule maison, (de Dietrich et Cie) dont le siège est à Niederbronn occupe 6 établissements embrassant toutes les branches de la métallurgie du fer depuis l'extraction des mines, hauts-fourneaux. fonderies, foyers, laminoirs, jusqu'aux ateliers de construction.

Sa production annuelle s'élève à 6.000 tonnes de fontes moulées de toute espèce, 7.200 tonnes de fer et 2.500 tonnes d'aciers corroyés, d'acier Bessemer et d'acier fondu au creuset.

Elle consomme annuellement 7,000 tonnes de charbon de bois tiré de ses forêts, 24.500 tonnes de minerais de fer, 33.800 tonnes de houille, 4.500 tonnes de coke 12.000 tonnes de fonte brute.

La Société Alsacienne de constructions mécaniques (*Mulhouse* et *Grafenstaden*) occupe environ 3.600 ouvriers. Ses ventes annuelles s'élèvent à plus de 12.000.000 francs. Elle a construit déjà plus de 1.500 locomotives et c'est par millions qu'on compterait les broches de filature de coton, laine et soie qu'elle a livrées.

Puis viennent d'autres établissements importants construisant les machines de filature et tissage. les machines-outils, les moteurs à vapeur et à eau etc., etc.

Fabrication du papier.

Avant l'invention du papier, l'Egypte fournissait aux écrivains de l'antiquité ses papyrus employés ensuite pendant le moyen-âge avec le parchemin.

Vers la fin du XIIe siècle de notre ère, le papyrus fit place à un

carton en coton, sorte de eutre très solide, très blanc , à surface lisse et polie venu du Levant.

Puis les Arabes d'Espagne firent du papier avec les fibres du lin, e qui donna l'idée de notre papier chiffon.

En Alsace il y eut une fabrique de papiers dès l'an 1700, à Roppentzwiller, près Ferrette.

L'Alsace a produit en 1875 de 4 à 5.000.000 kilog. de papiers, et cette industrie va progressant depuis que la pâte de bois a pris place parmi les succédanés du chiffon, et permet à l'emploi du papier de se répandre de plus en plus dans toutes espèces d'industries.

Les papiers peints se font aussi très bien en Alsace. Leur vente s'élève annuellement à 1.200.000 fr.

Industrie du Cuir.

L'industrie du cuir donne en Alsace une production annuelle de plus de 12.000.000 de francs et occupe plus de 4.000 ouvriers.

Verrerie et Céramique.

Il reste en Alsace une seule verrerie en activité, c'est celle de *Wildenstein* qui livre par an pour 100 à 125.000 frs. de produits fabriqués.

En Lorraine. cette fabrication est plus importante.

Nous trouvons ensuite des fabriques de poêles en faïence, des poteries de grès.

L'industrie céramique se fait sur une vaste échelle en Lorraine. à Sarreguemines, qui occupe plus de 2.000 ouvriers.

Industries alimentaires.

Vous parlerai-je des industries alimentaires ? Je vous dirai que le Bas-Rhin , seul . vend annuellement pour plus de 12,000,000 de francs de bière dite de *Strasbourg*, et qu'il livre au commerce 1,800,000 kilog. de choucroûte !

Je regrette que le temps ne me permette pas de vous raconter l'histoire et de vous donner la recette de ces bons pâtés de foie d'oie, que Strasbourg et *Colmar* envoient dans tous les pays où l'on aime la bonne chère.

Tabac.

L'inventaire annuel de la manufacture de tabac, de Strasbourg, se chiffrait, avant l'annexion, par un bénéfice net de 25,000,000 de francs sur une production de ..... 4,154.000 kilog. de tabac fabriqué.

En 1876, après la suppression du monopole, les bénéfices de cet établissement sont tombés à 751.000 fr.

L'Alsace-Lorraine possède en ce moment 28 fabriques occupant 1,320 ouvriers, fabriquant environ 2,361.000 kilog. de tabac.

En 1810, au moment de l'introduction du monopole, Strasbourg comptait 45 fabriques occupant un personnel de 10,000 ouvriers.

Schœpflin attribue l'introduction du tabac en Alsace, au négociant Robert Kœnigsmann, qui rapporta la semence d'Angleterre, et qui en planta, en 1620, près de Strasbourg.

Imprimerie.

Strasbourg est le berceau de l'imprimerie, inventée dans ses murs par Jean Gutenberg, en 1436. Cette industrie fait honneur à l'Alsace par son influence sur le développement de la civilisation.

Avant d'établir son premier atelier d'imprimerie avec caractères mobiles, Gutenberg avait vu en Hollande une grammaire latine imprimée au moyen de caractères taillés sur une planche de bois.

Un pauvre sacristain de la cathédrale de Harlem, du nom de Laurent Koster, se promenant un jour dans sa jeunesse, amoureux et rêveur, avait gravé sur une branche de saule, avec un couteau, la première lettre du nom de sa fiancée, entrelacée avec sa propre initiale. Ces lettres, Koster les enveloppa dans une feuille de parchemin, et ne fut pas peu surpris de voir, le lendemain, en dépliant la feuille, son chiffre reproduit en bistre par le relief des lettres dont la sève avait imprimé l'empreinte sur le parchemin. Aussitôt, le sacristain se mit à tailler en bois d'autres lettres sur un large plateau, remplaça la sève par de l'encre, et obtint ainsi la première planche d'imprimerie.

La vue de cette feuille fut une révélation pour Jean Gutenberg, qui remplaça la planche qui imprimait une seule page, par des caractères mobiles dont un petit nombre suffit pour rendre et multiplier la parole écrite.

L'imprimerie, en Alsace, occupe un millier d'ouvriers.

Banques.

Les institutions de crédit se rangent parmi les conditions de la production, au même titre que les voies de communication et les forces motrices.

Les banques s'établirent et se multiplièrent en raison des besoins du commerce. Elles apparaissent d'abord comme des entreprises privées annexes du change. Plusieurs documents du XIVe siècle font allusion à une banque municipale de dépôt et de prêt, fonctionnant à la Monnaie de Strasbourg sous la direction de trois fonctionnaires (Müntzherren) chargés de prêter aux bourgeois, à raison d'un intérêt de 5 % et sur des gages d'or et d'argent, des fonds avancés par la caisse municipale. Cette banque disparut en 1752 pour faire place aux banques privées.

L'Alsace compte actuellement 53 banques patentées.

Politique commerciale.

Souvent en parlant d'une province, vous avez entendu dire : « Elle est le rempart de la protection », ou bien : « Elle est libre-échangiste ».

L'Alsace, avec ses industries multiples et ses intérêts divers, n'a jamais été d'aucun parti extrême. Sa politique commerciale a été une œuvre d'opportunité, cherchant à concilier tous les intérêts et s'inspirant à la fois des deux principes de la protection et du libre-échange, principes opposés, mais répondant l'un et l'autre aux besoins d'une grande nation.

L'Alsacien a été, de tout temps, avide de liberté. Ce seul mot exerce un prestige qui séduit son esprit. Le libre-échange est donc un idéal auquel beaucoup d'Alsaciens conviennent qu'il faut tendre ; mais, en gens pratiques, soucieux de la prospérité générale, ils se font des concessions réciproques, ils s'inspirent d'un principe d'ordre supérieur, celui de la solidarité des intérêts nationaux, cherchant la mesure des concessions possibles pour les partisans de la liberté commerciale et des tarifs à établir en faveur des industries que le libre-échange ruinerait.

Toute autre politique commerciale leur paraissant dangereuse, les Alsaciens se sont éloignés des extrêmes et des partis-pris.

Depuis l'annexion, l'Alsace subit les effets du régime industriel

allemand. Elle a dû abandonner ses traditions de bonne qualité et d bon goût pour imiter l'article allemand.

» *Billig und schlecht* », (mauvais et pas cher) avait dit le commissaire de l'Allemagne à l'Exposition de Philadelphie, pour caractériser les produits de son pays.

L'industrie alsacienne a été forcée de suivre le courant pour le marché allemand, mais en conservant aux articles qu'elle destine à la France les qualités que l'Allemagne ne paie pas.

La Société Industrielle de Mulhouse.

L'idée inspiratrice de la Société Industrielle de Mulhouse se trouve nettement exprimée, dans un Rapport sur les travaux de l'Association pendant les cinquante premières années de son existence :

« Convaincus, dit M. Penot qui fut pendant 50 ans le guide et le secrétaire de l'œuvre, convaincus que la science seule pouvait leur permettre de lutter contre des concurrents plus favorisés, et pensant qu'ils seraient mieux armés s'ils réunissaient leurs efforts en un faisceau commun, qui leur permettrait de se prêter un mutuel appui, vingt-deux de nos concitoyens fondèrent notre Association qui devait grandir si rapidement et acquérir bientôt une réputation justement méritée.

» Afin de bien définir sa mission dès le début, ils lui donnèrent le nom significatif de *Société Industrielle*, que d'autres réunions savantes ont emprunté depuis, indiquant ainsi que tous ses travaux devraient avoir une portée industrielle pour but final. »

Et plus loin, le vénérable rapporteur ajoute :

« Toutes vos investigations, portant sur les sciences mathématiques ou naturelles, ont été dirigées le plus souvent au point de vue de leur application aux arts, et, dans le domaine des sciences morales, vous n'avez abordé que les problèmes touchant au développement physique et au progrès intellectuel de l'ouvrier. »

La fondation de la Société Industrielle de Mulhouse date de 1825. Dès le 20 avril 1832, une ordonnance royale la reconnut comme établissement d'utilité publique.

Ses fondateurs avaient foi dans l'avenir et ne comptaient que sur eux-mêmes, aussi le succès a couronné leurs efforts.

Après avoir commencé par s'instruire entre eux, ils sont arrivés à donner des leçons au monde industriel, faisant école, ouvrant des

concours, encourageant par de larges récompenses toutes les œuvres utiles.

Partagée à l'origine en deux sections de mécanique et de chimie, la Société a créé plus tard des sections spéciales pour l'histoire naturelle, la statistique, le commerce, les beaux-arts, les questions ouvrières,

Relever les résultats obtenus par les différents comités. serait bien intéressant, mais il y aurait là de quoi remplir plusieurs de nos samedis.

Je me bornerai à vous parler de ceux qui, tout en profitant à l'industrie, ont amélioré le sort de ses collaborateurs, les ouvriers.

Sous l'impulsion de la Société Industrielle, il s'est constitué en Alsace une *Association ayant pour but de prévenir les accidents dans les manufactures.*

Un inspecteur salarié et désigné par l'Association, visite à tour de rôle les usines des sociétaires. indique les causes apparentes de danger qu'il découvre, fait connaître les moyens les plus sûrs d'y soustraire les ouvriers.

Grâce à la vigilance de son inspecteur, grâce à l'observation de règlements spéciaux et à une application plus générale des moyens préventifs, l'Association a vu diminuer sensiblement le nombre des accidents.

Les conflits judiciaires sont évités par une Commission d'arbitrage ou de conciliation formée par tiers égaux de chefs d'industrie, d'ingénieurs du Gouvernement et d'ouvriers.

Dans le but de faire cesser les abus que certaines industries faisaient des forces des enfants employés dans les manufactures, où de petits êtres de 7 à 10 ans étaient retenus pendant 12 à 15 heures, la Société Industrielle adressa aux assemblées législatives françaises, pétitions sur pétitions jusqu'à ce que la loi du 22 mars 1841 vint mettre un terme à ces abus criants.

La Société Industrielle fonda successivement des *écoles spéciales* de dessin, de filature, de tissage, de chimie, de commerce dont il sort des quantités de sujets appelés à diriger les usines; aussi bien en Alsace qu'au dehors.

Ces écoles ont été créées par des souscriptions dont quelques unes ont atteint 100,000 fr. pour un seul donateur.

Sous le régime français, la Société Industrielle de Mulhouse avait pris l'initiative d'un vaste pétitionnement en faveur de l'enseignement obligatoire.

Institutions ouvrières

Les grandes agglomérations, qui ont été la conséquence du perfectionnement industriel, ont jeté une perturbation profonde dans les conditions d'existence des travailleurs, en substituant les manufactures immenses de nos jours aux anciens ateliers de famille.

Les parents arrachés aux lieux où ils sont nés, la famille dispersée, ses liens relâchés, la mère enlevée au foyer domestique pour l'usine, les enfants astreints dès l'âge le plus tendre à un contact malsain, à un labeur pénible sans recevoir ni instruction, ni éducation, la misère et l'esprit d'antagonisme se développant dans ces milieux avec la perpétuelle menace de guerre sociale. Voilà, dit Ch. Grad, la plaie du régime des manufactures.

Les industriels d'Alsace ont compris depuis longtemps que jeter un voile sur cette plaie aurait été rendre un mauvais service à la cause de l'industrie. Ils ont compris que, ne pouvant empêcher le paupérisme, il était de leur devoir de le combattre et d'en atténuer les effets. Aucune des institutions susceptibles de contribuer à l'amélioration morale et matérielle des populations ouvrières ne manque en Alsace.

Ces œuvres bienfaisantes, dûes à l'initiative des chefs d'industrie, répondent à tous les besoins. L'ouvrier peut en invoquer le secours dans toutes les phases de son existence. Elles se présentent au berceau de l'enfant; elles s'adressent à la mère; elles soutiennent le père de famille dans les éventalités malheureuses, lui donnent des moyens d'instruction, de distraction, lui facilitent l'acquisition d'un patrimoine : *secours aux femmes, sociétés de maternité, crèches, salles d'asile, jardins d'enfants, cours d'adultes, écoles d'arts et métiers, bibliothèques et cercles populaires, orphelinats et maisons de refuge pour les jeunes filles, maison de retraite pour les vieillards, sociétés de secours mutuels* en cas de maladie, *sociétés coopératives de consommation, banques populaires, caisses d'épargne, cités ouvrières* où, moyennant un versement de 300 francs que les chefs d'usine se font un plaisir d'avancer aux familles d'ouvriers qui en sont reconnues dignes, ceux-ci peuvent devenir propriétaires de leur maison en payant pendant 13 à 15 ans un loyer de 14 à 20 francs par mois. A Mulhouse, seul, plus de mille maisons ont été ainsi acquises et payées par des familles ouvrières et ces habitations qui, en 1860 valaient environ 3,400 fr., en valent 5 à 6,000 fr. aujourd'hui.

A Guebwiller, à Colmar, à Saverne, partout, on a créé des cités ouvrières, et partout les ouvriers rangés, économes, en ont profité.

Ces maisons sont bien construites, bien aérées, bien éclairées, entourées de jardinets suffisants pour le petit légume de la cuisine et des fleurs pour égayer la vue.

Ces travailleurs-propriétaires sont heureux, ils sont chez eux, libres de vivre à leur guise, d'élever leurs enfants auxquels un jour ils laisseront un héritage. Ils trouvent à leur foyer le moment de distraction et de plaisir que d'autres vont demander au cabaret ou même à l'ivrognerie.

Ce qui ressort de l'étude attentive de ces œuvres c'est leur influence sur la prospérité même de l'industrie, c'est le fait irrécusable que les chefs de manufactures en profitent autant que les ouvriers eux-mêmes.

Toutes ces œuvres sont faites avec l'esprit le plus large, la philantropie du meilleur aloi.

Je devrais maintenant vous parler des hommes que l'Alsace s'énorgueillit de pouvoir appeler ses enfants. Mais ces noms appartiennent à l'histoire de la France; c'est comme Français et non comme Alsacien que le général Kellermann (1735-1820), que le général Kléber (1754-1800), que le général Rapp (1772-1821), que l'amiral Bruat (1796-1855) et tant d'autres militaires de tous grades ont pris une part glorieuse à nos batailles, à nos victoires.

Elle est toute française aussi, cette réponse de cet enfant de Strasbourg, Jean-Stanislas Andrieux (1759-1833) qui, étant Président du Tribunat, faisait de l'opposition aux projets du premier Consul Celui-ci, se plaignant à Andrieux des résistances du Tribunat, reçut cette spirituelle réponse : « Sire, on ne s'appuie que sur ce qui résiste » rappelant ainsi que les flatteurs du pouvoir lui font plus de mal que ceux qui lui disent courageusement la vérité.

Après les noms des Alsaciens qui se sont illustrés sur les champs de batailles, je devrais citer les noms de ceux qui, amenant le triomphe du progrès et de la civilisation par des luttes pacifiques, ont fait l'Alsace ce qu'elle était en 1870; mais en ouvrant le Livre d'or de ces chères provinces, je prolongerais cette causerie au-delà des limites convenues. Il me reste à aborder la partie historique.

III

PARTIE HISTORIQUE.

Schoepflin est l'un des historiens dont l'Alsace se glorifie : son nom est connu des savants; il a écrit en latin son « Alsace illustrée »

imprimée en 1751-61. Cet érudit judicieux et infatigable n'allègue pour ainsi dire pas un fait qu'il ne cite le diplôme ou l'acte qui le constate, il a été consulté par tous ceux qui voulu connaître l'Alsace.

En 1825, M. Chauffour, bâtonnier de l'ordre des avocats de la Cour royale de Colmar, en fit une traduction française. C'est à ce travail consciencieux que j'emprunterai à dessein la page suivante :

« Quelques vicissitudes que l'Alsace ait essuyées, sa destinée et sa position l'attachaient primitivement à la France et l'y ont ramenée : elle a été celtique, gauloise, romaine, mérovingienne, carlovingienne avec elle. Elle est rentrée dans son sein, après n'en avoir été séparée que parce qu'elle était française, et que, comme telle, elle a été comprise dans le partage du grand empire de Charlemagne entre ses enfants.

« Les Celtes avaient peuplé l'Alsace comme le surplus des Gaules. Ceux établis dans nos provinces portaient le nom de Rauraques, Séquaniens et Médiomatriciens.

« Lorsque les Gaules furent conquises par Jules-César, l'Alsace le fut avec elles, l'an 58 avant Jésus-Christ. Elle sortit avec elles de cette domination, au bout de quatre siècles, par l'irruption des Alémans, qui s'y maintinrent pendant 90 ans.

« Ce siècle (c'était le 5e après Jésus-Christ) fut un siècle d'horreurs et de dévastations. C'est en 451 que se place l'invasion d'Attila, roi des Huns, brûlant, saccageant tout ce qui se trouvait sur son passage : l'Alsace y était. Elle fut vengée, comme les Gaules, de ce barbare, par la victoire que remportèrent sur lui, dans la même année, près de Châlons-sur-Marne, le général romain Actéius, Mérovée, roi des Francs et Théodoric, roi des Visigoths. Elle recueillit de même, avec les Gaules, le fruit de la célèbre bataille de Clovis, à Tolbiac, en 496, qui fut la destruction des Alémans.

« Après la mort de Clovis, la France ayant été divisée en trois royaumes, l'Alsace échut à celui d'Austrasie, dont la capitale était Metz ; et d'après un nouveau partage entre les petits-fils de Charlemagne, elle fut, par le traité de Verdun, en 843, annexée au royaume de Lorraine, ce qui ne subsista que jusqu'en 870. Une autre répartition des possessions de Charlemagne, entre Charles-le-Chauve et son frère Louis, dit le Germanique, la fit advenir au lot de celui-ci.

» C'est ainsi sous la bannière d'un prince français, et parce que la race Carlovingienne régnait à la fois sur la France et sur la Germanie, réunies en un même empire, qu'elle s'est trouvée détachée des

Gaules, restant française par son prince. L'Alsace ne s'est pas donnée à l'Allemagne. L'Allemagne ne l'a pas conquise. Louis XIV, en la reprenant, la rattacha au tronc auquel elle avait appartenu.

» Elle rentra dans sa famille et redevint ce qu'elle avait été sous les Celtes, sous les Romains et sous les Francs, une partie intégrante du glorieux royaume de France.

» La chronologie alsacienne se coupe ainsi dans cinq grandes époques :

1° La période celtique ou gauloise, qui comprend l'espace de temps qui s'est écoulé depuis les âges connus jusqu'à l'asservissement des Gaules par les Romains, en l'an 58 avant la naissance de Jésus-Christ ;

2° La période romaine qui a duré depuis cette époque, jusqu'en 407 de l'ère chrétienne ;

3° La période des Francs ou Alémano-Francique qui va de 407 à 870 ;

4° La période germanique, embrassant de 870 à 1648 (par conséquent 778 ans) où le traité de Westphalie restitua l'Alsace à la France ;

5° Enfin, la période française, qui a commencé en 1648 et dont la durée — dit Chauffour — veuille être éternelle. »

Le livre de 1825 s'arrêtant à cette date, nous remplaçons le quinto par celui-ci :

5° La période française qui a recommencé en 1648 et qui a duré jusqu'au 1er mars 1871, époque à laquelle le traité de Francfort fit tomber l'Alsace et une partie de la Lorraine au pouvoir de la Prusse, et nous ajouterons :

6° Enfin, la période allemande dont la durée veuille être abrégée par la patriotique persévérance des Alsaciens-Lorrains, par la sagesse de la nation française et par les fautes de l'empire allemand.

Dans la demi-obscurité de nos origines, nous voyons les sacrifices humains des druides disparaître devant la civilisation romaine, puis la doctrine chrétienne adoucir les caractères et les mœurs et effacer les traces des invasions barbares.

Peu à peu la culture du sol est perfectionnée, les châteaux-forts de la féodalité s'élèvent au-dessus des monts et des campagnes, les villes s'entourent de murs et grandissent grâce à leurs privilèges.

Plus tard, la diffusion de l'instruction affranchit paysans et bourgeois et rend inutiles désormais les châteaux-forts et les remparts.

L'union intime et complète de la population alsacienne avec la nation française s'achève définitivement dans les luttes de la grande Révolution. Elle date de la déclaration du 4 août 1789 et sort de ce mouvement de généreuse fraternité où nous voyons la France proclamer avec ses droits les droits de chaque homme et ceux du genre humain, en posant le principe de la liberté politique et de l'égalité civile.

De ce moment, l'Alsace n'a plus, à proprement parler, d'histoire particulière. Elle forme deux départements que je suis fier de qualifier « les plus français de la France ».

Une large part lui revient dans les sacrifices et les gloires des guerres de la République et du premier Empire.

Après la chûte de Napoléon Ier, son activité s'applique aux travaux paisibles de l'industrie et de l'agriculture qui ont placé l'Alsace parmi les pays les plus florissants et les plus enviés du monde.

Malgré les intermittences de ténèbres et de retour en arrière, la marche de l'histoire indique des progrès constants dans la situation des Alsaciens.

Il y a un mouvement ascensionnel d'instruction, de lumière, de travail, de progrès, de liberté, de bien-être et de prospérité : progrès et prospérité arrêtés en partie depuis l'annexion allemande.

Cette malheureuse annexion ! Je vais en parler pour terminer.

Nous avons vu ensemble l'Alsace florissante et prospère. Pour bien connaître un pays, il faut le voir pendant l'épreuve.

C'est le 15 juillet 1870 que la guerre fut officiellement déclarée à l'Allemagne. L'Alsace était certainement le coin de la France où cette malheureuse et folle déclaration causa le plus d'émoi et de stupeur. C'est que, voisins de cette Allemagne avec laquelle on avait, d'un cœur léger, décidé qu'on allait se mesurer, nous savions combien elle était exercée, instruite, redoutable.

Ses angoisses patriotiques augmentèrent lorsque l'Alsace vit venir les régiments français dans un état que dépeindront quelques dépêches trouvées aux Tuileries et publiées par la Commission des Papiers :

« Général de Failly, commandant 5e corps à Guerre, Paris.

» *Bitche, 18 juillet 1870.*

» Suis à Bitche avec 17 bataillons infanterie. Envoyez nous argent pour faire vivre troupes. Les billets n'ont point cours. Point d'argent dans les caisses publiques des environs. Point d'argent dans les caisses des corps. »

« Intendant-général à Blondeau, directeur administration, Guerre, Paris.

» *Metz, 20 juillet 1870.*

» Il n'y a à Metz ni sucre, ni café, ni riz, ni eau-de-vie, ni sel, peu de lard et de biscuit. Envoyez d'urgence au moins un million de rations sur Thionville. »

« Général Michel à Guerre, Paris.

» *Belfort, 21 juillet 1870.*

» Suis arrivé à Belfort, pas trouvé ma brigade ; pas trouvé général division. Que dois-je faire? Sais pas où sont mes régiments. »

« Général et commandant 4e corps au major-général, Paris.

» Le 4e corps n'a encore ni cantines, ni ambulances, ni voitures d'équipages pour les corps et les états-majors.

» Tout est complètement dégarni.

» *Thionville, 24 juillet 1870.* »

La guerre de Prusse commença, vous le voyez, sous les plus fâcheux auspices, aussi elle change bientôt de nom et s'appelle l'*invasion*.

Dès le 4 août, les Prussiens prennent l'offensive. Dès le 6, les Français sont écrasés par le nombre à *Wœrth* et *Reichshoffen* où nos cuirassiers renouvellent, pour protéger la retraite, les charges légendaires de Waterloo.

Dès le 7 août, un million d'allemands se jettent sur le territoire français; dès le 15, *Strasbourg* et *Bitche* étaient investies, bombardées.

Le 2 septembre, Napoléon III fit porter son épée à Guillaume, et la capitulation de Sedan suivie de celle de Metz, fit passer en Allemagne, prisonnière de guerre, la plus grande partie de l'armée impériale.

Ces souvenirs sont pénibles pour tout Français, ils sont encore plus cuisants pour ceux qui ont subi les affres et les angoisses de l'invasion. Je vous demande pardon, Mesdames et Messieurs, d'avoir été obligé d'évoquer ces dates néfastes pour arriver à vous dire que dès le 19 septembre, à l'entrevue de Ferrière pour l'obtention d'armistice, M. de Bismarck fit à M. Jules Favre la déclaration suivante :

« Strasbourg est la clef de la maison. Je dois l'avoir. La ville va » tomber entre nos mains, ce n'est plus qu'une affaire de calcul d'in- » génieurs. Il nous faut aussi les deux départements du Bas et du

» Haut-Rhin, une partie de celui de la Moselle avec Metz, Château-
» Salins et Soissons. »

Vous voyez que dans sa façon habituelle d'aller droit au but, Bismarck ne déguisa pas un seul instant sa pensée ; il ne s'arrête pas à invoquer le principe des nationalités ; il ne parle ni de l'origine prétendue allemande de l'Alsace, ni de la langue allemande qu'on y parle ! Il réclame l'Alsace-Lorraine comme nécessaire à la sureté de l'empire.

Le 15 octobre 1870 parut un décret du roi de Prusse, général en chef des armées allemandes à Versailles, dont le premier article était ainsi conçu :

« Quiconque rejoint les forces françaises est puni de la confiscation de ses biens actuels et futurs et d'un bannissement de 10 ans. »

L'Alsace-Lorraine, virtuellement annexée dès lors au futur empire allemand, était désormais empêchée de prendre part à la défense de cette patrie qui, dans la pensée des vainqueurs, ne devait plus être la sienne.

On se demandera par quelle sauvage aberration les Prussiens ont cru affirmer les droits qu'ils prétendaient avoir sur l'Alsace en couvrant ces provinces de ruines et de sang. pourquoi ils ont détruit les villes au lieu d'attaquer les remparts, incendié les monuments les plus admirables et broyé les êtres les plus innocents, jetant les cadavres d'enfants sur les décombres des chefs d'œuvre anéantis.

C'est que, logiques avec leur principe que la force prime le droit, les Prussiens ont voulu jeter la terreur dans les provinces conquises. Ils savaient qu'après avoir vaincu la France. il leur fallait vaincre chaque Alsacien, chaque Lorrain, j'ajouterai chaque Alsacienne et chaque Lorraine.

M. de Bismarck savait bien qu'il ne pouvait pas compter sur le temps pour opérer l'assimilation rêvée, il savait que, même après la bataille, la force seule resterait son alliée pour donner aux provinces annexées une apparence allemande, car allemandes M. de Bismarck ne les verra jamais, si la germanisation ne réussit pas mieux.

Le pays annexé contenait 1.600.000 habitants; on estime que 1.100.000 ont opté et que 60.000 ont rendu leur option valable en émigrant.

Pour la cinquième fois, depuis 14 ans, il a prouvé aux élections que les Alsaciens-Lorrains sont restés fidèles à la patrie dont ils ont été arrachés.

Ce patriotisme qui survit à tout, qui brave l'oppression étrangère

et la soufflette périodiquement de sa protestation persistante, tenace et indignée, fait que là-bas on espère toujours et quand même!

Me faisant un devoir de ne pas sortir du cadre d'une conférence de géographie, et voulant surtout éviter le reproche d'aviver des haines, je ne vous parlerai pas du régime que l'Alsace subit aujourd'hui. C'est à dessein aussi que j'ai évité de vous raconter les souffrances endurées pendant l'invasion, les détails de ces sièges, de cette brutale occupation.

J'aurais dû vous esquisser quelques caractères des héros de ces tristes journées. Ne voulant pas vous parler des vainqueurs, je détacherai du livre d'un compatriote, Ed. About, le portrait d'un vaincu:

« L'ennemi ne s'établit pas d'abord à poste fixe chez les habitants de Mulhouse. Pendant près d'un mois, on le vit aller et venir, prendre ses cantonnements et les quitter le lendemain pour battre la campagne.

« Un samedi soir, dans ce malheureux mois d'octobre, tandis que le 81e de ligne sortait de la ville sous les ordres du colonel Von Loos, la population des fabriques échangea quelques mots désagréables avec l'arrière-garde. La légende prétend que le dernier fourgon, chargé d'un butin suspect, avait provoqué des observations malsonnantes. Les soldats répondirent de leur mieux, mais quand ils furent à bout de raisons, ils tirèrent sur la foule. Quelques victimes périrent, et dans le nombre un suisse et deux badois. Cette échauffourée se produisit aux environs de la filature Kœchlin-Schwartz.

« Huit jours-après, quand la très légitime irritation du peuple commençait à ce calmer, ce beau 81e prussien reparut, colonel en tête, et prenant position devant la manufacture, il fit savoir aux autorités qu'en réparation de l'outrage commis envers les soldats du Roi, il réclamait 50.000 francs, 5.000 chemises de flanelle, 80 paires de chevaux attelés à 80 charettes et divers autres approvisionnements, le tout livrable dans une heure. Faute de quoi, le 81e brûlerait la filature de M. Kœchlin et les cités ouvrières, sans préjudice du surplus.

« L'indignation fut générale, mais pas un homme de trente ans ne se montra plus courroucé que M. Jean Dollfus. Brûler les cités ouvrières! L'œuvre et la gloire de sa vie! Le temps de prendre sa croix de l'aigle rouge, une croix de commandeur obtenue à la suite de je ne sais quelle exposition, il accourut aussi vite que ses jambes de soixante-dix ans voulurent le porter. Arrivé, il entreprit les officiers avec toute la vigueur d'une âme honnête et toute l'autorité d'une vie exemplaire; il leur prouva que si une réparation était due, c'était par les

vainqueurs aux vaincus et qu'il serait monstrueux de rançonner les gens après les avoir assassinés.

Le colonel, sourd aux bonnes raisons, comme tout allemand qui se sent le plus fort, maintint ses prétentions sans en rabattre un centime, et le père Jean s'échauffant par degrés lui dit : « J'ai donc affaire à des barbares? Eh bien! reprenez cette croix que j'avais cru pouvoir accepter de votre maître, dans le temps où la Prusse comptait encore au rang des peuples civilisés! Rendez-la lui ; dites lui que je ne pourrais plus la porter sans honte et que je vous l'ai jetée à la face! »

« Le geste suivi la parole, et les insignes de l'Aigle rouge après avoir frappé la poitrine du colonel tombèrent dans la boue.

« Ce sacrilège exaspéra si bien les officiers du roi Guillaume, qu'un ou deux fanatiques du droit divin parlèrent de fusiller M. Dollfus.

— « Oui, cria-t-il, fusillez-moi! ayez le misérable courage de commander le feu contre un veillard! alors au moins le monde civilisé connaîtra qui vous êtes. Je n'ai que faire de la vie, et j'ai besoin qu'on sache à quelle race d'hommes est livré mon pauvre pays! »

« Les Prussiens furent-ils désarmés par ce courage ou simplement par le désir d'empocher 50.000 frs? ils ne fusillèrent personne, mais la réquisition fut payée jusqu'au dernier sou.

« Elle fut même payée deux fois, car la ville n'a jamais donné un thaler ni une chemise à l'ennemi sans en envoyer tout autant soit à Belfort soit à quelqu'autre garnison française. Cette comptabilité en partie double fait grand honneur à l'imagination et au caractère de nos chers Alsaciens. » (*Applaudissements.*)

Mesdames, Messieurs!

Il me reste à vous demander pardon d'avoir abusé de votre patience et à vous remercier d'avoir bien voulu, jusqu'au bout, me prêter votre bienveillante attention.

J'adresse aussi mes remerciements à notre secrétaire M. V. Duburcq à l'obligeance et au talent duquel nous devons la charmante carte de l'Alsace qu'il a faite pour faciliter ma causerie. (*Applaudissements prolongés*).

COURS ET CONFÉRENCES DU JEUDI SOIR
A LILLE.
(*in extenso*).

DANS L'AFRIQUE ORIENTALE

Par le R. P. LÉVESQUE, des Missionnaires d'Alger.

C'est sur la demande (1) qui m'a été faite par votre honorable président M. Paul Crepy, que je viens aujourd'hui vous parler des contrés de l'Afrique équatoriale, jusqu'ici peu explorées et, partant, peu connues des géographes.

Il me sera facile de vous en faire la monographie, non seulement parceque durant sept années je les ai parcourues comme missionnaire, mais encore parceque sur l'ordre de notre chef, S. E. le cardinal Lavigerie, mes compagnons et moi même nous sommes toujours préoccupés du côté géographique de la question africaine, en-même temps que nous songions à l'évangélisation de ces contrées.

Je commencerai par vous exposer rapidement comment se fait le voyage de France en Afrique.

De Marseille à Zanzibar.

Nous nous sommes embarqués à Marseille le 21 avril 1878 sur le *Yang-Tse*. Cinq jours après, le 26 au matin, nous cotoyions l'Egypte. Vers midi, nous arrivions à *Port-Said*. C'est la première ville dont je vous parlerai à propos de la traversée, car c'est la première où le navire laisse tomber son ancre et où les pauvres passagers, peu faits aux émotions maritimes, peuvent fouler la terre ferme qui a manqué jusque là à leurs pieds.

Comme les batons flottants sur l'onde, de loin Port-Said ressemble

(1) Conférence rédigée d'après les notes de M. le Secrétaire-général.

à quelque chose et de près ce n'est rien. On y trouve le type de toutes les villes arabes ouvertes au commerce, qui indistinctement sont toujours divisées en deux parties : la partie européenne et la partie indigène. La partie européenne, presque exclusivement habitée par des français, s'étend le long du canal de Suez; la partie indigène, que se sont réservée les Egyptiens, se trouve du côté opposée. Les principaux monuments sont l'église française, desservie par les RR. PP. capucins, et l'église grecque schismatique desservie par un pope ; mais l'ensemble de Port-Saïd ne présente guère aux regards qu'un amas de baraques en planches badigeonnées de jaune et blanc, reposant sur un sol sablonneux. On trouve dans la ville tous les objets nécessaires à un européen à des prix assez peu élevés,

Le 27 avril, à cinq heures du matin, notre navire a fait son entrée dans le *canal de Suez*. Là on ne marche pas vite, car l'eau refoulée avec trop de violence battrait le sable des rives et le canal deviendrait impraticable ; déjà même, malgré toutes les précautions, il a beaucoup perdu de sa largeur primitive.

Ce qui est insupportable dans le canal, c'est la chaleur à l'époque où nous le traversons. A midi, nous avions 37 degrès centigrades sans la moindre brise, ce qui faisait soupirer tous les passagers après le coucher du soleil. Comme on ne peut par prudence voyager la nuit, nous avons stoppé à huit heures dans un des lacs qui se trouvent sur le parcours ; nous ne sommes arrivés à Suez que le 28 au matin.

On ne s'arrête guère à *Suez*, ville arabe au fond du golfe, entourée à demi de rochers d'une affreuse aridité ; les navires y font de l'eau et débarquent les quelques caises de marchandises réclamées par le commerce peu considérable de cette ville. C'est ce qui fait qu'à midi, après une courte halte, nous avons repris notre course vers Djeddah.

Il nous faut ici traverser la *mer Rouge*, qui n'a qu'une largeur de douze à quinze milles. A l'aide de nos lorgnettes, nous avons recherché les endroits qui nous rappelaient quelque souvenir historique. Nous nous rappelons entre autres trois ou quatre groupes d'arbres qu'on nous a donnés comme l'endroit de la fontaine de Moïse. Nous ferons remarquer ici qu'à part quelques arbres arrosés par les sources de l'endroit, nous n'avons pu voir qu'un sol durci et dessèché par les ardeurs dévorantes du soleil.

Le 30 avril, notre navire a jeté l'ancre à une lieu de Djeddah.

Vue de la mer, *Djeddah* qui est, comme on le sait, le point de départ de toutes les caravanes allant à La Mecque, présente un aspect assez

pittoresque. Elle est bâtie en amphithéâtre. Vous savez qu'elle est exclusivement musulmane; le fanatisme turc, quoique contenu maintenant par la crainte de nos armes, rendrait le séjour de la ville assez dangereux pour les chrétiens; les seuls européens qu'on trouve en ville sont les consuls français et anglais et cinq ou six grecs.

Il nous a fallu une demi-heure de barque pour gagner le quai, et encore, arrivés là, nous avons encore dû pour débarquer attendre l'autorisation de la santé, car, venant d'un pays lointain, nous pouvions apporter avec nous la peste et le choléra.

Djeddah présente, en raison des pèlerinages continuels à La Mecque. dont elle est le point de départ, une animation dont on ne peut se faire idée. C'est à peine si nous avons pu nous frayer un passage à travers la foule compacte qui se détournait un moment de ses affaires pour voir passer les étrangers. Rien de bien saillant d'ailleurs à vous faire remarquer. Je me rappelle cependant, près de l'enceinte de la ville, le tombeau de la première femme, Eve. C'est une Kouba assez élevée : la poitrine d'Heia, nous a-t-on dit, est là, et ses pieds touchent aux murs d'enceinte situés à cinquante mètres plus loin. Eve a donc quatre-vingt mètres de longueur; notre guide nous assura que ce n'était pas trop pour la mère de tous les hommes.

Nous avons passé six heures à Djeddah et sommes rentrés à bord dans l'après-midi, pour goûter un repos que nous avions bien gagné après une promenade sous un soleil de 40 degrés. Nous comptions malheureusement sans les nègres du navire. Ces braves gens ont l'habitude de tout faire en chantant, et de crier d'autant plus fort que le fardeau est plus lourd. Couchés sur le pont, nous avons essayé en vain de nous endormir au milieu de leurs cris; de plus, vers une heure du matin, le tintamarre devint si fort, qu'on eût dit que l'enfer déchaîné avait vomi sur le vaisseau toutes ses légions diaboliques. Ce vacarme provenait de ce que les nègres avaient gardé les plus lourds ballots pour la fin et que, heureux de voir arriver le terme de leur travail, ils se livraient à des danses et à des cris qu'il serait difficile de dépeindre. Un chanteur montait sur le ballot déposé par le treuil dans l'entrepont, dans l'attitude d'un damné hurlant contre le ciel; puis, l'un des nègres qui se tenaient le plus près, lui donnant un coup de poing en pleine poitrine, lui faisait faire la culbute : le chœur des chargeurs, exécutant une ronde, reprenait le couplet qui venait d'être chanté par celui qui avait été renversé, et, poussant des cris sauvages, tous se jetaient sur le fardeau qui, malgré son poids, était

soulevé comme une plume et arrimé au-dessus des autres. Nous étions tous accourus au bruit, et nous avons pris un vrai plaisir, je vous assure. à voir, une demi-heure durant, ces noirs enfants de l'Afrique, nous donner un avant-goût de ce qui nous attendait plus loin.

Partis bientôt pour Aden, nous y somme arrivés le 5 mai. Quand je dis *Aden*. c'est de la rade de ce port que je veux parler, car Aden à proprement parler se trouve à dix kilomètres de la mer. Sur le rivage se voient bon nombre de maisons occupées principalement par des anglais, et dont l'ensemble forme une sorte de village européen appelé *Steamer point*.

Je suis resté deux semaines à Aden, où j'ai du attendre le bateau anglais de Zanzibar. Eh bien, quoique quelques personnes prétendent que ce fut là le siège du Paradis terrestre et qu'Aden a tiré son nom de l'Eden primitif, je dois avouer qu'actuellement rien ne ressemble moins que cette ville à un lieu de délices. Pas un arbre, pas un brin de verdure; du sable, des rochers calcinés, et par dessus tout un soleil de feu qui oblige à rester calfeutré dans les maisons une bonne partie de la journée : voilà Aden.

Ajoutez à cela qu'on n'y trouve ni à manger, ni à boire. La nourriture tant des hommes que des chevaux, vient des contrées voisines. Quant à l'eau, on l'obtient ou bien sous forme de pluie une ou deux fois l'an et alors les habitants ont soin de la recueillir dans des citernes, ou bien sous forme d'eau distillée car les anglais, maîtres de cette place, y ont établi une distillerie pour leurs troupes: cette eau de mer distillée compose ainsi la boisson la plus ordinaire des européens, auxquels elle est vendue à un prix élevé.

Enfin, l'air lui-même fait défaut dans ces parages. Lorsque, fatigués d'une journée de travail, nous aurions été heureux de demander au sommeil de nouvelles forces pour le lendemain, nous nous sentions oppressés par une chaleur encore plus accablante la nuit que le jour. Impossible de fermer l'œil un instant. Aussi, quoique nous fussions couchés sous une verandah où il semblait que l'air ne dût pas nous manquer, attendions-nous chaque nuit le lever du soleil avec la plus grande impatience.

Quoi d'étonnant après cela que nous nous soyons installés au plus vite dans la rade d'Aden, à Steamer-Point, et non point à Aden même? Là, au moins, malgré le peu de confortable des habitations, nous

avons pu vivre à peu de frais, ayant un bon soldat irlandais à notre service et un arabe pour faire la cuisine tant bien que mal.

Le 17 mai, nous avons quitté ce rivage sans regrets et, le 30 du même mois, *Zanzibar* nous est apparue à l'horizon, avec les îlots qui l'environnent comme des sentinelles avancées, et les bâtiments de guerre anglais qui, sous prétexte d'empêcher la traite des nègres, surveillent tous les faits et gestes du Sultan. Quelques daous, petites barques pontées à l'arrière, les voiles doucement gonflées par la brise, allaient et venaient devant le port.

Les fouillis de verdure, les massifs de cocotiers et de girofliers, les nombreuses bananeraies, les plantations de canne à sucre, etc., ont fait avec raison surnommer cette île la perle de l'Océan indien. A cette époque surtout, elle ressemblait véritablement à un paradis terrestre. Pour nous, qui n'avions eu sous les yeux, depuis notre départ de France, que les rochers arides de Suez et du golfe Arabique, nous l'avons saluée avec des transports d'enthousiasme : nous avons aspiré avec délices un air saturé de vapeurs odorantes, pendant que le soleil, se dégageant lentement du sein des flots, faisait miroiter de mille feux la grève et les blanches maisons du port.

Zanzibar.

A son arrivée à Zanzibar, tout voyageur doit passer par la douane : celle-ci a été affermée par le sultan de l'île Saïd-Lagache à un indigène du nom de Taria-Topan, dont le métier est de retirer des marchandises qui entrent dans le pays, un droit supérieur à celui de 5 % fixé règlementairement depuis de longues années.

Nous n'avons cependant payé aucun droit à Taria-Topan, non-seulement pour nos effets de voyageurs qui entrent habituellement en franchise, mais même encore pour nos ballots, le sultan exemptant souvent du péage les ballots des caravanes. Il va sans dire que ce n'est pas sans peine que nous sommes arrivés à ce résultat.

Comme il n'y a pas d'Européens installés à Bagamoyo pour l'installation de caravanes, il est indipensable d'organiser à Zanzibar celle dont on doit se servir. On ne se fait guère en Europe une idée des difficultés que présente cette importante affaire. Comme le portage se fait à dos d'homme, il faut commencer par louer des porteurs. C'est un indien, avec lequel on s'entend, qui s'en charge, mais les porteurs qu'il engage ne consentant jamais à enlever un fardeau de plus de

trente-cinq kilos par tête, ce qui fait trois hommes par quintal, il nous a fallu engager au moins trois cents porteurs. Ce chiffre d'ailleurs n'a rien d'étonnant, si l'on songe que nous entreprenions un voyage de six mois au moins et qu'il fallait nourrir dix Pères pendant un an. Le bagage se composait (non compris les outils, provisions, etc.), de plus de cent quintaux d'étoffes, verroteries, sel, perles et mille autres objets d'échange pour le voyage.

Durant notre séjour à Zanzibar, nous nous sommes rendus chez le consul de France qui, d'après un usage oriental, doit accompagner chez le Prince et lui présenter tous ceux qui sont sous sa protection. Le palais de Saïd-Lagache, sultan de Zanzibar, vaste maison carrée, d'architecture semi-arabe, semi-italienne, est décoré dans le goût oriental. L'intérieur des appartements ne manque pas de somptuosité, surtout les jours de réception. Le Saïd, pour donner à sa demeure plus d'apparence, a fait démolir quelques bicoques, et aujourd'hui, devant la façade principale s'étend une vaste place d'armes. Une partie de la ville possède un beau quai, éclairé la nuit par de nombreux lampions. Devant le sérail, le long du quai, on a dressé une espèce de square pour les promenades publiques; il fera une concurrence avantageuse pour les habitants au terrain classique de Nazi-Moya, le bois de Boulogne des Zanzibarites. Notre entrevue avec le sultan ressemblant trop à celles qui ont été racontées par les précédents explorateurs, je n'en dirai rien.

Zanzibar est le plus grand marché de toute la côte orientale d'Afrique. A défaut d'esclaves, on y vend des quantités considérables d'ivoire et de copal, de l'orseille, des peaux et des bois précieux. Dans ses rues, la plupart étroites et tortueuses, on trouve de tout: vendeurs d'eau fraîche, rôtisseurs de poissons, marchands de bijoux indigènes, sucreries, figues, cocos, raisins, dattes en marmelade, clous de girofle, un vrai salmigondis, où tout sent mauvais, et où le choléra serait tous les ans s'il n'y avait autant de narguilés et de fumeurs. Néanmoins tout le monde s'accorde à reconnaître que le dernier voyage du sultan de Zanzibar en Europe a amené beaucoup d'heureuses innovations et de progrès dans l'administration et la bonne tenue de la capitale; il faut lui en savoir gré, d'autant plus que la routine est le trait caractéristique des États de l'Islam.

Les loyers sont très chers à Zanzibar, car les propriétaires, passés maîtres en fait de fourberie, font beaucoup de difficultés pour aliéner leurs maisons. Il faut en outre compter au moins cinq francs par jour

et par tête pour la nourriture et les frais d'entretien. Le climat est assez sain et, sauf un ou deux mois de l'année, on peut y demeurer impunément, pourvu qu'on prenne les précautions nécessaires.

La population, formée des éléments les plus disparates, peut être évaluée à 80,000 âmes environ. L'île entière en contient un peu plus du double. A côté des Arabes, des Banians et des Huisdis, qui représentent l'aristocratie du commerce, on y voit des échantillons de toutes les contrées environnantes; gens de Goa, du Somal, du Sahouahil (1), de la Mrima (2), de l'Ouzaramo, de l'Ounyamouézi, des Comores et du Mozambique. On y voit surtout une foule de métis, tristres êtres qui ont tous les vices paternels et maternels sans l'ombre d'une seule qualité. Les *nègres*, partie laborieuse de la population, paraissent doués d'une certaine énergie. A les voir cultiver les jardins et les plantations, porter de lourds fardeaux, courir d'un bout de la ville à l'autre avec un joyeux entrain, on ne croirait pas avoir devant soi des esclaves. Faut-il attribuer cela aux bons traitements dont ils sont l'objet, ou à l'insouciance de leur caractère? Ces pauvres gens, victimes des cruautés de la traite, n'ayant plus ni patrie ni famille, s'attachent étroitement au maître qui les nourrit et les habille. Leur intelligence se développe quelque peu au contact de la vie civilisée: Ils montrent bientôt des dispositions pour le trafic tel qu'il se pratique à Zanzibar, c'est-à-dire avec accompagnement obligé de ruse et de vol.

Lorsque la mort de leur propriétaire les a rendus, selon la loi musulmane, à leur ancienne liberté, ils ne retournent pas au pays natal, mais restent dans l'île, où ils travaillent alors pour leur compte, tantôt comme matelots, tantôt comme portefaix; le plus souvent ces affranchis, que l'on nomme des *wangouana*, se louent pour escorter les caravanes en qualité d'Askaris. Ils sont tout fiers de porter un mousquet et se font un plaisir d'enfant de faire parler la poudre. Au reste, mobiles comme le vent, changeant de métier à la plus petite difficulté, ou se passionnant pour une bagatelle, souples devant les forts et arrogants devant les faibles, n'ayant d'autre pratique religieuse que celle de prononcer les noms d'Allah et de Mahomet par formule de jurement ou de colère, ils possèdent un ensemble de qualités et de défauts qui

---

(1) Partie de la côte comprise entre le pays des Somalis et l'île de Moubas.

(2) Partie de la côte qui s'étend de Moubas au Roufidji.

les rend indispensables à l'explorateur, tout en étant pour lui un supplice de tous les jours

Inutile de dire que tout ce monde forme un ensemble de costumes les plus bizarres, depuis le fez et la riche draperie du commerçant, jusqu'aux indiennes et aux cotonnades de toutes couleurs qui forment le vêtement de la classe moyenne ; depuis l'étroit fourreau qui, de la tête aux pieds, écrase la majeure partie de la population féminine, jusqu'au pagne crasseux du sauvage habitant de l'intérieur.

La nourriture ordinaire est des plus simples : pour plat de résistance, une épaisse bouillie de riz ou de sorgho le matin et le soir ; pour boisson, le coco ou le pombé, sorte de bière extraite du millet ; pour tabac, l'opium et le haschich. L'huile de coco ou de sésame joue aussi un grand rôle dans la parfumerie indigène.

La société européenne de la capitale est peu variée : elle ne se compose guère que de différents consuls et de quelques rares agents de maisons de commerce.

Il y a à Zanzibar une école d'arts et métiers, dirigée par les Pères du Saint-Esprit, qui rend les plus grands services et où le sultan prend constamment les renseignements journaliers dont il a besoin ; un hôpital catholique, bâti dans l'endroit le plus sain de la ville, desservi par les Filles de Marie, dont la maison-mère est à Bourbon, et un magnifique temple protestant.

Nous avons quitté l'île le 16 juin et avons pris place sur un bateau qui devait nous transporter à Bagamoyo, point de départ de toutes les caravanes qui doivent s'enfoncer dans l'intérieur de l'Afrique équatoriale.

De Zanzibar à Bagamoyo.

Bagamoyo est un village indigène situé sur le littoral africain, vis-à-vis de Zanzibar, et qui n'en est séparé que par un bras de mer de vingt-trois milles de large. Aucun européen ne veut y habiter à cause de l'insalubrité du climat : seuls, les Pères du Saint-Esprit y ont établi un couvent, dans lequel les fièvres entretenues par les marais environnants, sont en permanence.

On arrive rapidement en présence de la côte : Pour débarquer, on se sert d'une petite pirogue, simple tronc d'arbre creusé, dans lequel le moindre mouvement superflu vous fait courir le risque de perdre l'équilibre et de prendre un bain impromptu.

A l'exception d'une centaine de maisons en pierre, habitées par quelques Arabes et des Indiens, on ne voit à Bagamoyo que des cases en paille. Il peut y avoir environ 5.000 à 6.000 habitants A l'extrémité de la ville flotte le pavillon rouge hissé au bout d'un mât : tout à côté se trouve la maison du wali ou djémadar, commandant les quelques Béloutchis qui forment la garnison de la place.

C'est à Chamba-Gouéra, à trois heures de marche de Bagamoyo, que nos porteurs nous attendaient ; nous les rejoignîmes bientôt : c'est de là que partit notre caravane le 18 juin.

De Bagamoyo à Tabora.

Je vous prie maintenant, Messieurs, de me suivre jusque Tabora, capitale de la province d'Ounyanyembé, en passant par les provinces de l'Oukouéré, de l'Oussegoua, de l'Ousagara, de l'Ougogo et de l'Ouganzi.

De nombreux ruisseaux, une cinquantaine environ, sillonnent la plaine de Bagamoyo au fleuve Vouami. On peut ordinairement les passer à gué sans grande difficulté. Mais il n'en est pas de même du *Kingani*, premier fleuve que l'on rencontre dans la plaine et dont les eaux, toutes jaunes de limon, coulent majestueusement avec une vitesse moyenne de dix mètres par minute. A marée basse, ce cours d'eau a une cinquantaine de mètres de largeur sur cinq à six de profondeur ; mais, lorsque le flux de la mer s'y fait sentir, le niveau s'élève encore d'un mètre ou deux, et comme le lit est peu encaissé en certains endroits, l'eau pénètre alors dans les terres, où elle avance jusqu'à plusieurs kilomètres de la rive par des fossés ou des rigoles, ou même en suivant de simples pistes d'hippopotames, animaux qui affluent dans ces parages ainsi que les crocodiles. Il paraît qu'avec une petite chaloupe à vapeur, des explorateurs ont pu remonter ce fleuve l'espace de quinze milles. Sa traversée, par notre caravane, a donné lieu à de nombreux incidents sur lesquels je ne veux pas insister.

Le premier village que l'on rencontre après avoir passé le Kingani est *Biguiro* : c'est la route qui a été suivie par Stanley. A partir de là le pays est véritablement enchanteur. On a pour la première fois sous les yeux, le spectacle des cultures équatoriales où dominent le moutama (sorte de maïs) et la canne à sucre, et que couvre presque entièrement partout le sombre feuillage du manguier et des autres arbres africains.

Une foule d'oiseaux divers, dontplusieurs ressemblent à ceux d'Europe. habitent les bosquets qui bordent la route. De grands singes, à demi-blancs, bondissent d'arbre en arbre Dans les bas-fonds seulement tout change d'aspect. Alors parfois le chemin devient si étroit que l'on a peine à mettre les pieds l'un devant l'autre ; de plus, il est bordé par des jungles impénétrables et coupés par des passes d'hippopotames : je me rappelle que quelques porteurs se perdirent dans les couloirs herbeux de ce nouveau labyrinthe, et eurent bien de la peine à nous rallier ensuite. En juin, au momentoù nous traversons le pays. il faisait 38° degrés centigrades à l'ombre.

Je dois vous faire remarquer cependant que, bien que la chaleur fût accablante, le sol était encore, au moment où nous le foulions, mou comme celui d'un marécage. C'est qu'on venait de sortir de la fin de l'hiver dans l'Afrique équatoriale. Difficilement, vous pouvez vous figurer ce qu'est une semblable saison. En mars-avril, la masika, mousson printanière, arrive sur l'aile des vents alizés, et, suivant l'ascension du soleil vers le tropique, marche du centre à la côte avec un cortège de grêle, d'éclairs et de tonnerres. Pendant quarante jours, d'épaisses nuées, ballotées dans l'air comme les vagues sur l'Océan, crèvent en ondées diluviennes, et lancent d'énormes gouttes de pluie qui s'enfoncent comme des balles dans la terre détrempée. Les arbres se tordent sous l'effort de la tempête. Les oiseaux s'enfuient à tire-d'aile au plus épais des fourrés, et les antilopes émigrent vers des contrées plus douces. La nature n'a rien fait, ou presque rien, pour l'écoulement des eaux. Le sol putréfié fume sous le soleil comme un vêtement mouillé devant la flamme. De cette boue fétide, où la mort couve ses poisons, s'exhalent des miasmes pestilentiels. Rien ne résiste à l'action dissolvante de cette humidité ; comme l'a dit judicieusement Burton, elle corrode tous les corps ; elle ronge le fer, putréfie le bois et les tissus, liquéfie le carton, réduit le cuir en gélatine et enlève à la poudre sa faculté explosible. La verdure elle-même pourrit sous ces liquides avalanches. Je vous le demande, comment éviter la fièvre au milieu de ces effluves dont l'acreté est si pénètrante ?

Pendant la saison sèche, ces contrées sont loin d'être aussi pernicieuses. Mais il faut toujours compter avec la rosée des nuits, suspendue à des herbes gigantesques s'entrelaçant au milieu d'étroits sentiers, et qui tombe en douches glacées sur le voyageur trop matinal; il faut compter avec l'atmosphère humide des forêts, contrastant avec

l'air embrasé des plaines, remplies d'arbres morts à différents degrés de décomposition.

Mais continuons notre route.

On laisse à droite le village de *Kikoka*, qui forme l'extrémité Nord-Ouest de l'Ouzaramo, pays qui comprend le territoire situé entre le Kingani, le Roudfidgi, la Mrima et le K'houtou. Les mœurs et les coutumes de ses habitants ont été trop souvent décrites pour que je m'y arrête ; c'est grâce à leur rapacité que les caravanes qui partaient autrefois de Kaolé ou de Roufidji se sont ouvert un chemin plus au Nord : le trajet est ainsi plus court et moins dispendieux. Kikoka ne fait que confiner l'Ouzaramo sans en faire partie, il est dans l'Oukouéré, pays dans lequel nous entrons. Dans les environs, on vend pour deux peças (monnaie qui équivaut presque à un sou et dont on s'est approvisionné d'avance afin de ménager les étoffes qu'on doit donner plus loin en échange) la grande tige d'une canne à sucre, ce qui permet au voyageur de se rafraîchir d'une manière plus saine qu'avec l'eau des marais.

On traverse toujours un pays magnifique, des prairies, de grands bois, de beaux bouquets d'arbres, d'immenses baobabs, des ravins, et après de longues heures de marche on arrive à *M'bouyouni*. Toujours il faut envoyer d'avance quelques soldats pour annoncer dans les villages l'arrivée de notre caravane et nous assurer des vivres.

J'ai ici à vous signaler un inconvénient du séjour dans l'Afrique équatoriale, c'est l'invasion des fourmis, dont nous eûmes à souffrir à cet endroit même. Au milieu d'une nuit en effet, nos tentes furent envahies par ces voyageuses, et nous eûmes à lutter contre elles jusqu'au matin : elles se bornèrent à nous enlever le reste de notre souper de la veille que nous avions réservé pour le lendemain. Ces fourmis, je dois le dire, jouent cependant un rôle utile et important dans la zone tropicale. Grâce à leur laborieux concours et à leur infatigable activité, les sombres forêts sont purgées d'une quantité considérable de détritus, végétaux et animaux. Elles élèvent parfois de véritables châteaux-forts au milieu même des plaines arides ; la végétation se réfugie alors sur ces monticules de plusieurs mètres de hauteur et permettent au voyageur de se reposer de sa course, souvent à l'abri des ardeurs d'un soleil brûlant. Elles sont blanches ou rouges, les premières herbivores, les seconds carnivores. Lorsque ces dernières aperçoivent le cadavre d'un antilope ou d'un buffle, elles arrivent

aussitôt en bataillons serrés, et en peu de temps elles font disparaître jusqu'à la moindre bribe de leur proie. La morsure de ces insectes est cuisante comme le feu, et leur férocité n'a pas d'égale. Qu'on les provoque en mettant le pied sur leurs colonnes, ou qu'on se trouve simplement sur leur passage lorsqu'elles émigrent ou vont en quête, ce n'est qu'avec les plus grandes peines du monde qu'on parvient à leur faire lâcher prise et à se soustraire à leurs morsures. Fait consolant, elles se mangent entre elles, tout comme les loups.

Après M'bouyouni je citerai *M'biki*, village en dehors de la route, caché dans un fourré très épais formé par une espèce d'accacia aux proportions gigantesques ; puis *Petit-Sagati*, et au N.-O. *Loussougo*, situés sur un sol noir, sorte de glaise marécageuse, à laquelle fait suite un terrain rougeâtre dans lequel on voit de gros rochers de granit et où se trouve *M'soua*. M'soua, bien bâti et fortifié par une palissade et des broussailles, se compose d'une vingtaine de cases d'une assez belle apparence. Partout les nègres ont beaucoup de plaisir à regarder les wasoungou (blancs). Enfin, voici *Kisémo*, ensemble de bourgades embrassant un territoire de plusieurs lieues d'étendue et très peuplé ; après lequel on arrive à un fleuve appelé Oungérinngéri et Lougérinngéri par les explorateurs, et qui nous a paru plus simplement nommé par les indigènes *Guéringuéré*.

Tous ces villages de l'Oukouéré, dont je viens de citer les noms, ne diffèrent entre eux que par le nombre des habitants, qui varie entre cinquante et deux cents. Les enfants ont généralement le ventre d'une affreuse proéminence par suite de la mauvaise hygiène, et la mort doit en moissonner un grand nombre. Il existe aussi parmi ces peuplades une superstition qui fait répudier et jeter aux bêtes fauves ceux qui viennent au monde un jour néfaste : si l'enfant vivait, tout le village aurait à craindre d'épouvantables malheurs.

Dans l'Oukouéré, nous avons été un moment atteints de la fièvre de l'Afrique équatoriale. Je ne signale ici ce fait que pour vous décrire cette maladie. Causée par un véritable empoisonnement, celui des miasmes qui s'élèvent des marais fangeux que forme la masika, elle prend presque immédiatement un caractère effrayant Elle commence par un mal de tête violent, suivi de froid intense et de courbature générale. Le délire ne tarde pas à suivre, surtout lorsque le malade est au repos, et presque toutes les nuits se passent en visions morbides de la plus invraisemblable extravagance : on peut

lire à ce sujet les impressions de Cameron et de Stanley ; le tableau qu'ils nous ont tracé de cet ennemi impitoyable de tout explorateur africain, quelque sombre qu'il soit, n'est point surchargé. Il faut être prompt à administrer le remède, qui consiste en une forte purgation, invariablement suivie de trois, quatre et même cinq doses de quinine. Si le mal reprend, on recommence. Mais une telle médication affaiblit beaucoup, rend la tête lourde et quelquefois même enlève la faculté de penser. On ne saurait trop conseiller à tous les explorateurs africains de s'approvisionner abondamment contre cette malaria, de quinine, d'ipéca, de bicarbonate de soude, d'acide citrique ou tartrique ; et contre la dyssentrie, de laudanum, de bismuth, etc. Il n'est que trop douloureux de penser au sort de certains hommes de cœur, se débattant en vain dans la plus terrible agonie, et que quelques pincées de quinine suffiraient à remettre sur pied.

Le Guérinkéré forme la limite occidentale de l'Oukouéré : sur la rive droite, commencent les districts d'Oukami et d'Oudoé, englobés dans la grande tribu de Wasséghoua (habitants de l'Ousségoua).

Après le passage de ce fleuve, le paysage est assez monotone, puis bientôt il change d'aspect : devant nous s'élèvent des collines très escarpées et couvertes de grands bois dans les endroits laissés libres par les rochers. Nous les gravissons et, de là, nous apercevons un pays immense et dont le premier aspect est encore des plus flatteurs. C'est l'Oussegoua. A notre droite, et à une grande distance encore, se voient les montagnes de Kongoua (montagnes du Douthoumi de Burton, monts Mkambakou de Stanley) ; elles doivent servir de ligne de partage aux eaux du Guéringuéré et du Roufou.

Après avoir traversé le lit d'une rivière appelée Mabofi, nous arrivons au village de *Yangue :* je me rappelle que nous y avons séjourné le 12 juillet. Les villages où nous nous sommes arrêtés sont : le 2 du même mois, *Kitemvou*, puis *Kigundi* (ce que Cameron appelle *Kougoua*), où nous sommes restés quelques jours pour nous procurer des vivres ; le 5, *Fikouri* ; le 6, *Kiroka*, aujourd'hui complètement abandonné à cause du voisinage des lions (qui restent toujours, l'un des grands dangers des voyages de Zanzibar aux grands lacs).

Le long de la route d'ailleurs, au milieu des champs cultivés, nous avons rencontré de temps à autre des observatoires formés de 4 pieux fixés en terre et supportant une claie : Ces constructions auxquelles on accède par une échelle assez primitive, n'ont d'autre but que de

permettre aux nègres de veiller à la garde de leurs récoltes, tout en se tenant hors de portée des griffes des animaux féroces.

Une particularité que je mentionnerai dans ces parages : ce sont les cases des sorciers. On les rencontre en dehors des habitations, sous l'aspect de petites buttes auprès desquelles sont des trous entourés d'une ceinture de roseaux sur le bord du sentier. A nos questions sur la raison d'être de ces édicules, on ne nous répondait jamais que par un seul mot : *daoua* (médecine, sortilège). Ce n'est que plus tard que nous avons appris que ces maisons servaient de temple au *mananga* (sorcier) du village, qui vient de temps en temps y immoler des coqs à l'esprit du mal, pour gagner sa bienveillance et l'empêcher de nuire à la communauté. Les trous au bord du sentier sont là pour jeter un sort à un ennemi ou délivrer un patient d'une maladie quelconque.

A partir de Kiroka, la vallée se rétrécit et ne laisse qu'un passage assez étroit entre les montagnes ; ce passage, sorte d'escalier en pierres très glissantes, est assez difficile à franchir : à son sommet, on se trouve au milieu de grands et beaux arbres, puis on redescend dans la vallée du Guéringuéré. Celle-ci, très fertile, est limitée au Sud par les montagnes du Kingamboué, d'où descendent une grande quantité de torrents, et au Nord par une chaîne de collines séparées les unes des autres.

A sept heures de marche de cet endroit, on passe au village de *Mohalé*, on travers un ruisseau de 7 à 8 mètres de largeur qui donne son nom au village, puis quatre heure après, on se frayant une voie avec la plus grande difficulté au travers des jungles et d'une végétation exubérante, on arrive à la capitale de l'Oussegoua, appelée *Simbamouéni*.

Je laisse de côté cette ville qui a été parfaitement décrite par Stanley, mais qui est aujoud'hui bien déchue ; le roi Kisabengo qui la gouvernait, est mort et a laissé aujourd'hui son pouvoir, entre les mains de son fils et de sa fille.

A un kilomètre de là, nous traversons un torrent presque à sec que Cameron appelle Mwevé et les indigènes *Mrogoro* ; nous conservons ce dernier nom. Comme le long de tous les cours d'eau africain des arbres magnifiques tels que le mparamusi (*taxus elongatus* des botanistes) de 30 à 40 mètres de hauteur et le boabab de 10 à 12 m. de diamètre y croissent en abondance ; le baobab est un véritable

géant végétal dont l'intérieur spongieux, vidé à la basse, peut contenir aisément une vingtaine de personnes sans qu'il perde rien de sa vitalité

Dans l'Oussegoua où nous nous trouvons, l'air pur des montagnes rend la vie au voyageur ; on ne souffre pas trop de la chaleur, car la température n'y est que de 32° centigrades, mais les nuits sont très froides (12°) et les burnous sont alors de la plus grande utilité. Nos gens qui n'ont point de burnous faisaint du feu.

Mais, marchons en avant. Nous passons une seconde fois le Guénisguéré, qui a vingt mètres de large et un pied et demi d'eau, et voyons devant nous la chaîne du Kihondo. C'est dans l'angle formée par la réunion de cette chaîne avec les monts Kingamboué que le Guéringuéré prend sa source, ; il coule d'abord vers le nord, puis s'étend à l'est, parallélement au Vouami dont il n'est séparé que par quelques escarpements très boisés ; près de Kisemo, il fait une pointe vers le sud, et reprend ensuite sa direction orientale jusqu'à sa réunion avec le Roufou : c'est alors qu'il prend le nom de Kingani. Je ne décrirai pas le bassin de Roufon, qui d'ailleurs a été détaillé par Burton et Speke et qui, comme celui du Guéringuéré, est d'une fertilité exceptionnelle et pourrait nourrir dix fois plus d'habitants qu'il n'en contient

Bientôt sur un sol rouge et sur lequel de gros blocs de rochers rendent la marche très pénible se trouve le village de *Simbo*. Je ferai remarquer cependant que ce nom est un terme générique plutôt qu'un village particulier ; il signifie : lieu ou l'on trouve de l'eau dans des trous ou en creusant le sol : nous vimes en effet quantité de ces auges qui ont de 20 à 25 centimètres de diamètres sur autant de profondeur.

Bientôt nous arrivons dans ce qu'on appelle la plaine de la Makata. Ce fleuve est, comme on le sait, une des branches du Vouami ; il se divise en Petite Makata, sorte de ruisseau à sec, et Grande Makata, rivière à courant très rapide de 25 à 30 mètres de largeur sur 3 ou 4 de profondeur. Dans la saison des pluies, la Makata, ainsi que le Moukondokona, que nous allons voir tout à l'heure, envahit toute la plaine et y forme des étangs sans nombre.

Nous traversons donc bientot la Petite, puis la Grande Makata. La plaine devient ici des plus monotones. A trois heures de marche est le village de Kombirenga ; au sortir de ce village, on entre dans l'Ousagara.

Devant nous se dressent les montagnes de cette province salubre et fertile. Après avoir traversé une petite rivière très limpide qui va se jeter dans le Vouami, nous notons successivement le grand village de *Dévoua*, qui nous parut plus considérable que Simbamoueni, la capitale de l'Ousagara visitée par nous tout à l'heure, puis ceux de *Ronga* appelé plus communément Féranhi du nom de son chef, *Rehenneko*, *Toupa*, *Missonghi*, après lesquels on rencontre la rivière Moukondokoua qu'il faut traverser. Cette rivière Moukondokoua ne serait, d'après le traducteur de Cameron, que la partie supérieure de la Makata, et la Makata ne serait de son côté qu'une des branches du Vouami : cette assertion est fort discutable. Sur l'autre rive continue la suite des villages nègres ; le premier est *Kiora*, puis *Mouini*, après lequel il faut encore traverser un affluent de la Moukoudokoua, qu'on appelle la Madété. Sur la rive opposée de ce ruisseau est le village d'*Okilassa*, qu'une forte palissade préserve de l'attaque des animaux féroces ; puis celui de *Kidété*, encore sur les bords de la Monkoudokoua qui contourne plusieurs fois les collines que nous avons à traverser ; à partir de là, pendant trois jours de marche, on traverse un grand espace dépeuplé appelé *Pori* (désert) par les indigènes et on ne rencontre plus aucun village jusqu'à la ville de *Mpouopoua*. A cet endroit que l'on regarde comme mi-chemin de Tabora, nous nous trouvons à environ dix huit journées de marche sérieuse de la côte.

Avant d'arriver à cette ville, nous avons dû encore traverser un petit affluent de la Moukondokoua, qui ne nous a offert aucune difficulté pour le passage ; puis nous avons tourné au nord le *lac Ougombo*, plus communément appelé par les indigènes Gombo, qui a 4 kilomètres de l'est à l'ouest et 2 kilomètres du nord au sud, et que l'on ne doit considérer que comme un marais fangeux dont l'eau répand une odeur infecte à la moindre agitation.

Mpouapoua est beaucoup moins une ville qu'un ensemble de fermes ou petits villages carrés, éparpillés dans la plaine, et auxquels on donne le nom de tembés, mot qui sert aussi à désigner parfois une simple habitation ou une bourgade entière. Du haut d'un mamelon qui domine la plaine, nous avons compté 57 de ces fermes, dont chacune au minimum renferme cinq familles de 5 membres chacune, ce qui fait environ 1500 habitants.

Vous désirez peut-être savoir comment sont faites ces habitations ? Ce n'est guère qu'une série de constructions étroites, basses, à toit plat, formant généralement un quadrilatère, dont l'intérieur est

occupé par les animaux domestiques des diverses familles qui l'habitent. Les frais de construction sont des plus simples : pour murs, quelques perches juxtaposées verticalement ; pour toit, un lit de grandes herbes, reliées comme les murs par un mortier de terre, et sur lequel citrouilles, patates et céréales semblent bailler au soleil. Cette sorte de logis est évidemment très incommode ; le séjour continu des animaux domestiques est une source d'infection et doit contribuer puissamment à la malpropreté, parfois révolante, que l'on remarque chez les noirs habitants de ces demeures.

Les villages que l'on rencontre à la suite de la ville sont ceux de *Kisokoueli*, puis de *Chunyo* dont le nom qui signifie « amer » caractérise parfaitement l'eau saumâtre qu'on y trouve. A leur suite se trouve un grand désert sans eau. Entreprendre une marche forcée à travers ce désert, s'appelle « *faire une tirikéza* » : on doit malheureusement en faire plusieurs avant d'atteindre l'Ounyamouézi ; et comme il est impossible aux porteurs, avec leurs charges, de faire des provisions d'eau, il faut, pour ne pas se laisser mourir de soif, précipiter et continuer sa marche presque sans arrêter, jusqu'à ce qu'on arrive dans un lieu où l'on retrouve une source ; nous avons donc fait cette tirikéza, munis de provisions d'eau. Après deux jours de marche coupée par des repos, nous sommes arrivés au premier village de l'Ougogo, appelé *Déboué* ou Mvoumi oriental ; tout autour sont des trous remplis d'une eau blanchâtre et amère, mais que, en raison de notre fatigue, nous avons trouvée délicieuse ; puis nous nous sommes arrêtés à *Mvoumi*, où l'on a commencé à nous offrir contre finances toutes les nouritures possibles (alors que jusque là nous les avions toujours cherchées à grand peine) et nous avons gagné ensuite le village dit *Mvoumi occidental*, où pour la première fois nous avons commencé à payer un droit de passage, dit *hongo*, au roitelet qui s'appelle le sultan de Dvoumi ; c'est une taxe à laquelle on ne peut se soustraire, et dont le montant varie avec le caprice des potentats dans chaque village.

L'origine de ce droit de passage, qui se retrouve aussi aux approches de la côte occidentale, devrait être attribuée, d'après Livingstone, à la traite des esclaves. Les Négriers, Portugais ou Arabes, qui furent assez osés pour s'aventurer les premiers dans l'intérieur de l'Afrique, ne manquèrent pas, pour se concilier les chefs indigènes, dont la puissance aurait pu mettre obstacle à leur trafic, de leur faire quelques cadeaux, cadeaux qui consistaient quelquefois en étoffes ou verroteries,

le plus souvent en esclaves. Peu à peu, ce commerce permettant de réaliser d'énormes bénéfices, les caravanes se multiplièrent, et les affaires se firent sur une plus vaste échelle; les roitelets nègres comprirent, de leur côté, que les traitants ne pouvaient se passer de leur protection, tout au moins de leur neutralité : le hongo, qui au commencement était purement volontaire, est devenu ainsi une taxe obligatoire.

Nous voici donc en plein Ougogo. Trois heures de marche nous conduisent à *Matambourou* : nouveau sultan, nouvel hongo. On entre ensuite dans une forêt, où abondent les fourés épais, composés en grande partie de gommiers et d'acacias ; puis voici *Bihahouana* ; toujours même impôt. Il en est de même à *Kididimo, Nyamboua, Mizanza-Nord, Mhumpa, Moukondoukou,* que nous traversons successivement et où dominent autant de petits sultans qui réclament leur hongo. Enfin, nous arrivons au dernier village de l'Ougogo, qui se compose de quelques tembés seulement et dépend du sultan de Moukondoukou dont il porte le nom, mais où naturellement nous ne payons plus l'impôt déjà payé à Moukondoukou. L'Ougogo que nous venons de traverser est un pays des plus fertiles, mais mal fermé, aux habitants rapaces et voleurs et, à cause de cela, pénible à traverser ; en outre, le hongo nous le rend détestable : la seule compensation est dans l'abondance et la bonté des vivres qui sont offerts, mais qu'il faut payer à un prix assez raisonnable.

Les habitants de l'Ougogo (les Wagogo) sont curieux à observer. Ils exhalent tous une odeur de beurre rance presque insupportable. Il y en a, et c'est le plus grand nombre, sur le corps desquels l'huile et le beurre coulent, pour ainsi dire. Leur vêtement consiste en une petite peau de chèvre ou de mouton, qu'ils suspendent en bandoulière, par une corde, sur l'épaule gauche. Quelques-uns même ne portent absolument rien. Ils se percent les oreilles d'une manière horrible ; lorsque le trou est fait, ils y enfoncent de grosses chevilles pour l'agrandir, puis y suspendent toutes sortes de bijoux, souvent une tabatière à la mode du pays en guise de pendant. Il y en a qui portent aussi, de chaque côté de la tête, de vrais fardeaux. Aussi, chez quelques-uns, le lobe prend-t-il des proportions telles qu'il tombe jusque sur l'épaule. Leurs bras sont enduits d'un badigeonnage de terre rouge et de beurre fondu et ornés de spirales en fil de laiton ou en clinquant. Ils ont à la main quelques javelines ou un long arc et des flèches à pointes ferrées ; quelques-uns même s'énorgueillissent d'un bouclier en

peau d'éléphant ou de rhinocéros, badigeonné de noir, de blanc et de rouge ; enfin ils ont encore aux jambes une telle quantité de ferraille que, lorsqu'ils passent, ils font songer involontairement à des chevaux de poste. N'oublions pas la plus originale des coiffures : cheveux tordus, relevés de cent manières à l'aide de ficelles en écorce de baobab, ou retombant sur les épaules, avec addition de grains de verre, de fil de cuivre et de pécas : têtes qui auraient mérité de servir de types aux diablotins dont on se sert chez nous pour l'amusement des enfants et la tranquillité des parents. Les femmes ont en outre des rangs de perles aux jambes, mais l'ensemble du costume laisse quelque peu à désirer.

Il faut que l'Ougogo soit d'une bonne fertilité, pour nourrir non seulement ses nombreux habitants, mais encore toutes les caravanes qui le traversent et y séjournent pour les négociations si difficiles du terrible hongo. Les indigènes ne paraissent pas cependant se livrer eux-mêmes à la culture du sol ; ils préfèrent y employer leurs esclaves, et passer leurs loisirs à la chasse aux éléphants, dont ils tirent d'excellent ivoire qu'ils vendent aux caravanes en destination de la côte. Celles-ci ne payent plus les mêmes contributions au retour qu'à l'aller : elles en sont quittes alors pour quelques houes en fer, article qui ne se fabrique pas dans le pays.

Les habitants de l'Ougogo ne se louent jamais comme porteurs. Quoiqu'ils ne soient pas mulsumans, ils célèbrent la nouvelle lune par des roulements de tambour, et des décharges de mousqueterie. Le sel est pour eux un précieux article d'échange ; ils le tirent, soit des étangs nitreux qui se rencontrent fréquemment sur leur territoire, soit de la terre elle-même à laquelle ils font subir plusieurs lavages. Nous avons vu maintes fois des femmes occupées à ce travail. Le résidu qu'elles obtiennent par l'évaporation est moulé en cônes informes qui s'exportent à l'est et à l'ouest, où il est acheté faute de mieux par les voyageurs. Qu'on ne s'étonne pas après cela d'entendre dire que le sel est regardé par beaucoup de peuples africains comme une véritable friandise !

Je vous ai dit tout à l'heure que ces peuples avaient des esclaves : c'est là une des plaies de l'Afrique orientale. Les sultans ou roitelets du pays, tous les chefs de quelque importance, ont les leurs, et ceux-ci sont au moins aussi maltraités par leurs compatriotes que par les Arabes. On voit ces malheureux enchaînés l'un à l'autre avec une sorte de cangue qui leur entoure le cou. Quelques-uns semblent avoir, il est vrai, pris leur parti de leur triste situation et la traiter avec indifférence.

D'autres, au contraire, ont l'air sombre, morne, désespéré : ce sont ceux qui ont été le plus récemment réduits en esclavage et qui ont encore présentes à l'esprit les scènes sanglantes où ils ont perdu la liberté. Il n'est que trop vrai, que dans l'intérieur du continent africain, de peuplade à peuplade, d'abord sous l'influence directe des Arabes musulmans, et ensuite à cause des gains réalisés dans cet affreux commerce, il se passe tous les jours des scènes que la parole ne saurait décrire. Pendant que la population d'un village inoffensif et paisible se livre à ses travaux ou à ses jeux, tout à coup elle voit des bandes d'hommes armés se précipiter sur elle et la traquer comme des bêtes fauves. Pour achever de jeter l'effroi et de paralyser toute résistance parmi ce troupeau humain déjà effaré, les agresseurs déchargent leurs armes sur lui, même lorsqu'il ne songe point à se défendre. Des centaines d'hommes, de femmes, sont quelquefois tués ainsi. Tout le reste, saisi d'effroi, est pris et enchaîné. On met le feu aux habitations après les avoir pillées, et la troupe des assassins et des voleurs d'esclaves s'en retourne, fière de son butin sacrilège, dans le pays d'où elle est venue, où elle vend sa marchandise à d'autres qui la mèneront plus loin pour la revendre, et la feront marcher à force de coups, laissant partout le long de la route, sans même songer à les ensevelir, les tristes victimes de la faim, des mauvais traitements, et quelquefois de l'assassinat.

Nous allons maintenant entrer dans l'Ouganzi, autrement appelé Magoun-da-Mkali (plaine ardente); et comme nous allons retomber dans les bois et les déserts, nous nous munissons de vivres pour plusieurs jours. Avant de sortir de l'Ougogo, nous notons un peu au sud un village de Wangouana que le sultan de Zanzibar a envoyés comme colons dans ces parages ; ces Wangouana sont environ 150, ils habitent un tembé splendide surmonté du drapeau du sultan de Zanzibar, mais leur établissement ne pourra guère prospérer, l'eau étant très rare.

Le premier village que nous rencontrons dans l'Ouganzi s'appelle *Kirounda*. En règle générale, on ne voit presque plus d'habitations, tout l'Ouganzi n'étant guère qu'une immense forêt de 200 kilom. de large dite *forêt mauvaise* ou *mkali*, peuplée de brigands, dits *Rougas-Rougas*, pillards de profession embusqués dans les fourrés, toujours à l'affût des trainards qu'ils massacrent sans pitié : malheureusement les Arabes manquent des ressources nécessaires pour les anéantir. Nous cotoyons en passant *l'étang de Tchaia*, puis quelques

jours après nous notons *Toura*, *Toura-oriental*, *Kouala-Mtoni*, *Niahouah*, *Roubouga*, *Kigoua*, enfin un noullah appelé *Wala* qui marque la frontière de l'Ounyanyembé où nous allons entrer. Nous envoyons une députation annoncer notre arrivée au gouverneur, ce qui se pratique toujours avant d'entrer dans un établissement arabe.

Le premier village de l'Ounyanyembé est *Casoui*. A la sortie du bois l'aspect change complètement : la vue s'étend au loin et nous traversons une plaine assez bien cultivée jusqu'au village de *Goudou* ; nous nous arrêtons à *Kouikourou*, résidence du gouverneur de l'Ounyanyembé, puis à *Kouihara* à une heure de là, où demeure son frère ; enfin nous atteignons, au milieu d'une magnifique plaine semée de spacieuses collines et de mamelons rocheux, la ville de *Tabora*, capitale de la province. Le mot *Ounyanyembé* signifie pays des lions ; quant au mot Ounyamouézi, dont l'Ounyanyembé est un district, il signifie Terre de la Lune, s'il faut en croire Livingstone. Les Wanyamouézi, habitants du pays, tireraient leur nom d'un ornement d'ivoire ayant la forme du croissant de la lune qu'ils portent suspendu au cou et dont les pointes leur atteignent les épaules. La langue parlée ordinairement par les Arabes est le Kisouahili.

Dans l'Ounyanyembé comme dans l'Ounyamouézi, les nègres sont passionnés pour le tabac. Hommes et femmes ne paraissent jamais sans leur pipe. A défaut de tabac, les premiers fument le chanvre, dont ils aspirent à grandes bouffées les vapeurs délétères. Cette plante pourtant produit chez eux des effets tels qu'on ne conçoit pas pourquoi ils persévèrent dans son usage. Mais la force de l'habitude et peut-être de la mode fait qu'ils regardent comme insignifiantes ou de bon ton les affreuses quintes de toux qui leur soulèvent les entrailles. Les femmes fument, généralement en silence, de grandes pipes d'argile en forme de cône renversé. C'est ainsi qu'elles sortent le matin avec le dernier-né enveloppé sur le dos dans une guenille ou une peau de chèvre retenue sur la poitrine. Parfois elles portent sur la tête un panier de provisions, et sur l'épaule une houe pour les travaux des champs, mais la pipe est toujours un de leurs ornements de prédilections.

Il se tient chaque jour à Tabora un marché dont l'approvisionnement est très variable ; néanmoins on peut y acheter de la viande à bon compte, on y trouve du blé, du tabac, des patates et des bananes.

C'est à Tabora que toutes les caravanes se réorganisent pour aller plus avant.

En somme, je puis presque dire que, dans son ensemble, l'Afrique équatoriale, de Bagamoyo à Tabara, n'est qu'une sorte de vaste forêt, touffue en certains endroits, éclaicie en d'autres parties, au milieu de laquelle sont semés çà et là quelques terres habitées et cultivées. Mais la quantité de terrain mise en culture est jusqu'ici très peu de chose, comparée à l'immense étendue qui reste inculte et déserte.

De Tabora au lac Nyanza.

Je terminerai ce que j'ai entrepris de vous dire sur la topographie proprement dite de ce pays, en vous priant de m'acccompagner de Tabora au lac Nyanza.

Nous avons mis vingt-sept jours de marche pour faire ce nouveau trajet. Chacune de nos étapes étant de quatre heures et demie en moyenne, comme nous marchions une lieue à l'heure, il s'ensuit que la distance entre la capitale de l'Ounyanyembé et le lac Victoria est approximativement de 450 à 500 kilomètres.

Ce pays est habité par une population vraiment homogène, car elle se ressemble par la langue et par les usages. Elle est, en général, naïve et simple. Elle vit dans de petits villages, qui sont eux-mêmes reliés ensemble par une sorte de confédération formant une véritable tribu. Ces villages sont, le plus souvent, des tembés semblables à ceux que nous avons trouvés dans l'Ougogo et jusqu'à Tabora, c'est-à-dire de grandes habitations carrées, divisées à l'intérieur en compartiments séparés et laissant au milieu une grande cour pour y placer les bestiaux et les instruments de travail, ainsi que je vous l'ai expliqué. A mesure cependant qu'on approche du lac Nyanza, les villages sont surtout composés de huttes coniques, séparées les unes des autres par des ruelles le plus souvent boueuses et dégoûtantes. Ces villages sont entourés de grandes estacades formées de branchages ou de haies très épaisses, qui leur font comme des fortifications naturelles. A la tête de chaque village est placé un chef ou *manangoua*, lequel reconnaît lui-même l'autorité du chef de la tribu qui porte le nom de *mtémi*, ce que les arabes traduisent par *sultan*.

Ces tribus sont en général de peu d'importance ; elles comprennent chacune quelques villages seulement. Le malheur est qu'elles sont presque continuellement en guerre les unes contre les autres, ce qui

les constitue comme dans un état d'anarchie permanente, A chaque instant, on rencontre des villages brûlés, tristes preuves de ces dissensions acharnées. Quelquefois même nous avons trouvé sur notre route de nombreux ossements humains, preuve de la fureur qui peut animer ces pauvres nègres les uns contre les autres. Nous avons même vu les tembés de quelques mtémis couronnés des crânes de leurs ennemis tués à la guerre.

Le premier village où nous avons campé est *Machiama*, de la *tribu d'Ougouy*, puis après l'on rencontre *Ndala*, grand village où les arachides et le moutama abondent ; *Toumbi*, amas informe de cabanes où il est impossible de trouver un endroit pour dresser une tente ; *Kinga*, *Machimba*, *Irougou*, *Metinguéni* (résidence habituelle du mtémi de ce nom), *Ngourou*, *Poli-a-Chimba*, (appartenant à la tribu de Machimba), dans un pays presque partout cultivé, mais infesté de voleurs (rougas-rougas), qui mettent la contrée continuellement en guerre et les nègres sur une défensive continue.

Nous entrons alors dans l'Ousoukouma (nom sous lequel on désigne la portion septentrionale de l'Ounyamouézi). Là, les forêts deviennent de moins en moins sauvages et profondes, et font place à de belles plaines ondulées, où de nombreux troupeaux tondent avec avidité le fin gazon rapidement éclos sous les liquides avalanches de la masika. Çà et là quelques baobabs et des massifs d'euphorbes entourent les villages ; puis des pentes d'une colline abrupte, un clair ruisseau s'élance avec un doux murmure : gracieux ensemble qui fait rêver aux belles plaines d'Arcadie et de Sicile. Les Tityres et les Mélibées ne manquent pas au paysage, et si leurs champs et leurs vers ne peuvent entrer en comparaison avec ceux de l'immortel auteur de l'Énéide, ils me rappelaient à moi nos petits bergers kabyles, et j'avoue que je me laissai un moment attendrir.

Nous avons campé dans un village de la *tribu d'Ousika*, puis, comme nous allions sortir de ce territoire, des hommes du mtémi sont venus nous prévenir qu'il ne voulait pas qu'on sortît de sa tribu sans avoir payé le hongo. Après de nombreux pourparlers, il a bien fallu nous exécuter : ce qui nous permit de camper sans crainte à un endroit appelé *Kissoundo*, sur le territoire de cette tribu.

Ici les nègres sont d'une simplicité plus que primitive. La plupart n'ont encore que le costume d'Adam avant sa chûte ; les autres portent pour tout habit une peau de bœuf jetée sur les épaules. Contrairement aux autres Wanyamouézi, ils se promènent sans armes,

appuyés sur un énorme bâton. Ils accouraient de tous les villages voisins et assiégeaient continuellement notre porte pour jouir du spectacle de ces êtres curieux qui venaient d'apparaître parmi eux. Tout ce qu'ils voyaient les étonnait, excitait leur envie; les petits morceaux de papier abandonnés étaient recherchés avec soin et ornaient aussitôt les oreilles de ceux qui avaient le bonheur de les trouver.

C'est là que nous avons vu à l'œuvre les fondeurs de cuivre indigènes. Deux sections de troncs d'arbres évidées et recouvertes à la partie supérieure d'une peau très souple, au milieu de laquelle est fixé perpendiculairement un bâton ou un roseau : tels sont les soufflets des cyclopes Wasoukouma. Les deux bâtons sont levés et abaissés alternativement par celui qui fait l'office de souffleur, et l'air comprimé dans les sections passe, par un orifice pratiqué à leur base, dans un conduit également en bois perforé aboutissant au centre du brasier. Au milieu de ce brasier est placé un petit pot de fer qui contient le cuivre. Lorsque le métal entre en fusion, on le coule dans un tube long et mince, où on le laisse se solidifier. On lui donne ensuite sur des enclumes de pierre la forme voulue; ordinairement c'est celle de bracelets et de jambières, objets grandement prisés des naturels.

Nous passons au village de *Maria*. Voici ensuite *Perro*, premier village de la *tribu de Semao*, la plus considérable que nous ayons rencontrée; nous notons encore *Sima*, dans la même tribu. Une particularité intéressante de coutume indigène dans cette partie de l'Ousoukouma, ce sont les nombreuses clochettes que l'on se met aux jambes et qui produisent sous le babil animé, les exclamations prolongées, et les sons de trompes obligatoires, un vacarme des mieux réussis.

On le voit, quoique la route que nous suivons pour gagner le Nyanza soit celle que prennent actuellement toutes les caravanes, nous détaillons cependant sa description : c'est que, comme il est facile de le constater, elle diffère notablement de l'itinéraire de Speke et de Grant, ainsi que de celui de Stanley. Les deux premiers ont pris beaucoup plus à l'Ouest, ont traversé les différents districts de l'Ouzinza et de l'Oussouï et gagné le Karagoué, puis l'Ouganda, en contournant les rives du lac. Ce n'a été que dix mois après leur arrivée à Tabora, qu'ils ont fait leur entrée à la cour de Romanika, sultan du Karagoué; on juge par là des nombreux obstacles qu'ils ont eus à vaincre : guerres, famine, prétentions exhorbitantes des chefs, etc. L'itinéraire de Stanley est, au contraire, plus à l'Est : ce voyageur ne dit rien des tributs

que les roitelets du pays ont dû exiger de sa caravane ; peut-être aussi sa formidable escorte enleva-t-elle à ces nègres ambitieux toute espèce de convoitise ; néanmoins, l'hostilité manifeste des indigènes l'obligea à rétrograder, non sans avoir livré bataille, et à se rapprocher beaucoup du sentier battu, qu'il prit définitivement à Ousika.

En quittant Sima, de la tribu de Semao, nous entrons sur le territoire de la *tribu de Soukouma.* Là encore, le mtémi s'en vînt, escorté d'un bon nombre de ses sujets, réclamer le prix du hongo. Nous finissons, en le payant largement, par obtenir que la voie soit libre à travers le pays qu'il gouverne. Ce sera enfin le dernier hongo que nous paierons!

Nous nous remettons en marche, et, laissant à gauche d'énormes rochers de granit au sommet desquels nous contemplons de grands oiseaux de proie, nous traversons, ayant de la boue jusqu'aux genoux, un large marais couvert de plantes aquatiques. Montant ensuite une pente douce, nous parvenons, par un étroit sentier rocailleux, au sommet de petites collines, du haut desquelles notre vue se perdait au loin sur les ondes du *lac Nyanza.*

Mais nous n'y étions pas encore. Ce n'est qu'après une course encore longue, que nous toucherons finalement à *Kadouma* (*Kaghei*) terme de notre voyage, village composé de huttes éparses qui s'élèvent parmi des bouquets de grands arbres sur les bords du lac.

Oh! Messieurs, ici la vue générale du pays est bien belle; de grandes forêts d'un aspect enchanteur, des collines, des ruisseaux répandent sur le paysage une variété d'un charme particulier. La chaleur est presque partout tolérable. Au bord du lac, elle ne dépasse jamais 29 degrés, et elle descend jusqu'à 19. On se sent bien moins incommodé que dans le Sahara, et dans certaines plaines de l'Algérie durant l'été.

L'eau seule laisse à désirer. Elle est chargée de matières en décomposition, même celle du lac, quoiqu'elle paraîsse limpide; c'est de là, je pense, que viennent la plupart des fièvres qui sévissent sur les Européens dans ces parages. Le ciel est presque toujours splendide; les orages cependant, quoique rares, sont terribles, le vent y est d'une impétuosité telle, que nos tentes et nos cabanes ont bien souvent été enlevées.

C'est ici, Messieurs, que nous nous arrêterons; nous n'aurons plus, d'ailleurs, que le lac à passer pour arriver à l'Ouganda, où nous avons installé notre mission.

Tel est, décrit d'une manière rapide, le pays que nous avons parcouru pour arriver jusqu'au lac Nyanza.

En allant évangéliser ces contrées lointaines, nous avons eu non seulement pour but de faire goûter aux pauvres nègres de ces contrées les bienfaits de la religion et de la civilisation, mais encore nous avons voulu faire connaître notre pays, faire honorer notre belle France, dont le nom est aujourd'hui prononcé avec respect, soyez-en surs, chez ces sauvages populations.

LE TABAC ET LES PRINCIPAUX NARCOTIQUES DANS LES DIVERSES PARTIES DU MONDE

par M. BÈRE, Ingénieur des tabacs, à Lille.

Mesdames, Messieurs,

Les bienveillantes paroles d'encouragement de notre Président pouvaient seules me décider à faire une conférence devant les membres d'une Société qui a entendu maintes fois d'illustres explorateurs.

J'essaierai, néanmoins, de vous conduire rapidement à travers le monde, pour examiner quelques pratiques fort singulières, quoique très répandues, du genre humain.

Commençons, si vous le voulez bien, par le tabac qui nous touche de plus près.

Le Tabac.

Vous n'ignorez pas que la culture du tabac se fait en France sur une échelle importante, et particulièrement dans le département du Nord. La plupart des pays d'Europe, sauf l'Angleterre, où cette culture est interdite, en produisent aussi ; les procédés sont partout à peu près les mêmes.

Quant au régime de la fabrication, l'Italie et l'Autriche seules ont adopté le monopole comme la France.

Si on classe les nations européennes suivant leur consommation, la Hollande, où l'on consomme environ 4 kilos de tabac par an et par habitant, occupe la première place, la France ne vient guère qu'au neuvième rang avec 1 kilo par an et par habitant.

Examinons ensemble les principaux pays producteurs.

En traversant l'Atlantique, nous rencontrons d'abord l'île de Cuba qui produit le tabac justement célèbre de la Havane. Rien de bien particulier en ce qui concerne les procédés de culture. Les Cubains soignent minutieusement leurs plantations ; il importe surtout de signaler une fermentation en masses, qui améliore beaucoup l'arôme,

qui dure une quarantaine de jours, dans laquelle la température observée régulièrement, s'élève à 40° environ, et une mouillade particulière, longtemps entourée d'un certain mystère, qui se fait avec un jus appelé «petun». Le jus s'obtient en faisant macérer des bouts de branches dans de l'eau limpide, à laquelle on ajoute des mélasses, du miel, et même des urines. Les Cubains distinguent jusqu'à treize qualités de feuilles, dont ils forment des balles, ou tercios, de 150 kilos environ, qu'ils placent, après leur formation, les unes à côté des autres, de façon à produire une nouvelle fermentation qu'on active ou qu'on modère à volonté. Ces fermentations et la mouillade bizarre dont il vient d'être question, semblent avoir de très bons effets.

Les États-Unis produisent des tabacs en très grande quantité, depuis la feuille blonde de l'Ohio jusqu'à la feuille brune et épaisse de Virginie que nous employons en France pour faire du tabac à priser. Les cultivateurs emploient ou non des engrais, suivant que le sol a déjà porté plusieurs cultures, ou suivant qu'il est encore vierge. La question des engrais a partout une grande importance ; il est à remarquer que la qualité des tabacs de Havane a baissé, depuis qu'on a généralisé l'usage des engrais, pour satisfaire aux besoins croissants de la consommation.

Aux États-Unis, signalons un procédé spécial de dessication et de fermentation, employé pour donner aux feuilles une coloration jaune, fort estimée dans le pays. L'opération, qui se fait dans de petits hangars construits tout exprès, se décompose en trois phases : dans la première phase, on élève la température jusqu'à 40°, pour obtenir la coloration ; la seconde a pour but de dessécher le parenchyme, la température est portée à 56° environ ; enfin, la température est portée à 70 ou 80° pour dessècher les nervures et la côte. L'ensemble de l'opération dure près de trois jours, elle nécessite naturellement des précautions très grandes, au point qu'un bon sécheur se paie jusqu'à 250 et 300 fr. par semaine. Les planteurs des États-Unis font aussi la dessication en combinant la chaleur et l'action du soleil, ou simplement à l'air sans chaleur artificielle, mais il semble qu'ils obtiennent ainsi de moins bons résultats.

Le Mexique donne des tabacs fort estimés. Le Vénézuéla, les États de l'Amérique du Sud sont aussi fort riches. Nous employons en France beaucoup de tabac du Brésil, notamment pour l'intérieur des cigares à 0 fr. 10, de Saint-Domingue, de Rio-Grande, et j'ai pu consta-

ter, à la Manufacture Impériale de Vienne, que les Autrichiens suivent à peu près les mêmes errements que nous.

Les explorateurs de l'Afrique y ont trouvé des tabacs de très belle apparence, particulièrement dans l'Oudjiji ; la feuille est lisse et soyeuse. Dans cette région, à Langohana, les indigènes ont une façon de priser assez singulière ; au lieu de prendre le tabac en poudre, ils s'en administrent l'infusion. Dans une gourde, ils mettent de l'eau et des feuilles, puis ils introduisent le jus dans le nez, et pour le garder assez longtemps, ils se servent de petites pinces de métal. Inutile de dire que les conséquences immédiates de cette aspiration nasale seraient peu dignes d'un peuple policé. On trouve aussi de beaux tabacs dans l'Ouganda, près du lac Tangangika.

Les tabacs de l'Algérie, employés dans nos Manufactures, sont assez beaux, mais généralement peu combustibles.

Les îles de Java et de Sumatra sont très fertiles en tabac. La première en a déjà donné beaucoup, aussi use-t-on largement des engrais ; dans la seconde, la culture est moins ancienne. Les Chinois, qui sont employés à ces travaux, brûlent le sol pour détruire les mauvaises herbes et les insectes, tracent une route, construisent des hangars à côté de la route, et établissent les plantations d'un côté et de l'autre de la route ; on s'avance ainsi peu à peu dans l'intérieur des terres. Le tabac de Sumatra rappelle le Havane par son arôme.

Tout le monde connaît le tabac de Manille. Une Société française y fait depuis peu d'importants essais. M. de la Salle, en racontant le voyage autour du monde effectué par la *Bonite*, vers 1845, a signalé l'importante Manufacture Royale de Manille, où on employait 4,000 ouvrières, parmi lesquelles des jeunes filles très bien élevées de la ville. Comme en Amérique, le tabac, sous forme de cigare, a servi de monnaie à Manille.

Les Chinois sont grands consommateurs de tabac, ils fument à tout âge, et en se livrant à toutes sortes d'occupations. Le tabac leur vient des Mandchous, qui le nommaient *tambakou ;* en Chine on l'a appelé simplement *fumée*. Il croît particulièrement dans la province de Léao-tong, en Mandchourie, et dans le Tse-tchouen. Les Chinois se servent pour priser, de tabatières fort élégantes ; le tabac qu'ils fabriquent n'est pas de très bonne qualité, les missionnaires avaient déjà autrefois mis le tabac français à la mode.

On voit que l'usage du tabac est très répandu. Il croît dans toute contrée où la végétation est de 3 à 4 mois. D'après Boussingault, il

n'est cultivé avec succès que dans les contrées où la température moyenne ne descend pas au-dessous de 24°; là seulement il acquerrait tout son arôme.

Quant à l'habitude de fumer, elle a été plus ou moins critiquée ou approuvée. Michelet compte parmi les critiques les plus sévères ; on peut lui opposer Molière, qui a dit quelque part : « Le tabac est la passion des honnêtes gens, et qui vit sans tabac n'est pas digne de vivre. »

L'opium.

Bien plus pernicieux sont les effets de l'opium.

L'opium est le suc du pavot blanc, dit *pavot somnifère*, on l'obtient par incision sous forme d'une pâte molle ; le pavot croit particulièrement dans les Indes, dans la province de Bengale et les provinces centrales. L'opium, originaire d'Égypte probablement, s'est répandu en Asie, dans les Indes, puis en Chine qui en fait aujourd'hui la plus importante consommation.

Pour le fumer, on forme une petite boule, qu'on fait chauffer, de façon à lui donner la forme d'un petit cône, qu'on introduit dans le fourneau de la pipe. Celle-ci a la forme d'un tuyau de flûte terminé par une boule en terre, percée d'une ouverture. On approche le fourneau d'une lampe pour brûler l'opium, et on aspire lentement deux ou trois bouffées de fumée. Puis l'opération recommence de la même manière. Les fumeurs ont soin de préparer ou faire préparer plusieurs pipes à l'avance.

L'opium est pour le gouvernement anglais des Indes, une ressource considérable ; ce sont les agents Watson et Wheler, de la Compagnie des Indes, qui l'ont introduit, au milieu du siècle dernier, dans l'Empire du Milieu, où la contrebande en a rapidement généralisé l'usage, malgré les prescriptions sévères des Empereurs. Deux navires coulés bas avec leur cargaison d'opium, sur l'ordre du gouvernement chinois, furent la cause de la grande guerre, connue sous le nom de *guerre de l'opium*, qui se termina, en 1842, par la défaite de la Chine et l'autorisation désormais accordée aux anglais d'importer l'opium moyennant le paiement de certains droits. Cette guerre est une honte pour une nation civilisée comme l'Angleterre.

Aujourd'hui, l'opium se cultive aussi dans les provinces Sud de la Chine, on en fait venir de Perse et de Turquie. Le commerce indien de

cette drogue se chiffre par 300 millions de francs, et les bénéfices s'élèvent à 225 millions.

Les effets de l'opium sont désastreux ; il procure d'abord quelques rêves plus ou moins agréables, une torpeur physique et une légère surexcitation intellectuelle. Bientôt le corps dépérit, les traits s'amaigrissent, les yeux sont cernés, humides, le fumeur d'opium perd toute vigueur et énergie, il marche vers la décrépitude et l'abrutissement.

Fort heureusement, les Européens n'ont pas pris leur déplorable habitude aux fils de Hun ; toutefois, en Europe, l'opium est connu, utilisé même, depuis longtemps en médecine ; de tout temps, on a su que le pavot faisait dormir, et Hippocrate a parlé des propriétés calmantes de l'opium. Il est, dans nos pays, remplacé aujourd'hui par la *morphine*.

La morphine est l'alcali spécifique de l'opium, qui en contient à peu près 10 p. % Nul n'ignore que la morphine rend de grands services aux médecins et aux malades pour éteindre les douleurs et donner du repos, mais que bien des personnes ont une tendance à en abuser pour se donner une vivacité artificielle et une animation factice.

Les populations ouvrières de certaines villes industrielles d'Angleterre usent d'une décoction de pavots pour endormir les enfants, pendant que les mères sont à l'atelier ; inutile de dire que l'opium produit de véritables ravages dans l'organisation délicate des jeunes enfants. Il faut combattre cette funeste pratique, qu'on retrouve d'ailleurs en France, dans les Pyrénées-Orientales. Espérons qu'elle disparaîtra complètement, et que nous saurons comme par le passé nous préserver de l'opium.

Le Bétel.

C'est également en Orient qu'est répandu l'usage du bétel, depuis la mer Noire jusqu'au Gange et à l'Indus, depuis les Molluques jusqu'au fleuve Jaune.

Le bétel est à la fois un masticatoire, un cosmétique dentaire et un modificateur hygiénique. Il se forme en mélangeant la feuille du poivrier bétel, *siri*, *piper methysticum*, avec la noix d'arec, fruit de l'arbre qu'on appelle *arecha catuchi*, et avec de la chaux obtenue dans l'archipel indien par l'incinération des coquillages. A ce mélange s'ajoute souvent du tabac ou du cachou, terre du Japon ; le bétel fin

contient aussi des parfums, musc, bois d'aloès, camphre, etc., tel est celui que consomment les pachas.

La composition n'est point invariable d'ailleurs, chaque consommateur a ses préférences. D'après M. Marchal, employé belge à Java, les indigènes prennent une feuille de bétel, étendent par-dessus une couche de chaux et saupoudrent le tout avec la noix d'arec, puis forment une boule qu'ils introduisent dans la bouche. Un compagnon de Magellan a aussi parlé du bétel qui, dans l'île de Massana, rend, dit-il, la bouche des indigènes toute rouge.

A Constantinople, on use peu du bétel ; on l'emploie beaucoup plus dans l'archipel indien, et beaucoup en Mélanésie ; toutefois, en Polynésie, comme on n'a pas la noix d'arec, on compose avec le poivre bétel une liqueur, dite *kawa*, qui a des propriétés enivrantes. Les Malais sont grands amateurs de bétel ; ils en offrent dans leurs cérémonies aux personnages de distinction ; les femmes galantes s'en servent comme d'un agent d'excitation de leurs sens : l'offre du bétel par une femme malaise a pour l'homme qui le reçoit, un sens encore plus clair que l'offre d'une fleur dans nos pays.

L'usage de mâcher le bétel est analogue à celui de chiquer ; de même les Péruviens mâchent la feuille de *coca* ; on voit des Grecs et des Turcs qui occupent leurs mâchoires avec du mastic.

Le bétel, disent certains orientaux, parfume l'haleine, et on s'en sert avant de paraître devant un grand. Il colore les dents en jaune, et les noircit bientôt complètement ; c'est un mérite aux yeux des Indiens, qui ne veulent point avoir de dents blanches, ou dents de chien. Dans cet ordre d'idées, on trouve à Sumatra des hommes qui placent sur leurs incisives des feuilles d'or ou d'argent. Mais la chaux que contient le bétel abîme les dents.

Le bétel produit aussi des effets physico-dynamiques, une légère surexcitation. Sont-ils nuisibles, comme l'ont dit certains voyageurs européens ? Sont-ils bienfaisants, comme paraissent le croire les orientaux, qui lui attribuent le mérite de chasser la fièvre ? Cette dernière opinion a été soutenue par des voyageurs savants, qui reconnaissent au bétel des propriétés prophylactiques. Peut-être, en effet, modère-t-il les sueurs, en même temps qu'il tonifie la peau, modère les flux intestinaux, aide les Européens à supporter l'action déprimante des climats chauds. A cet égard, des drogues composées avec certains éléments du bétel pourraient peut-être procurer un certain soulagement à nos compatriotes qui, en Indo-Chine, supportent les fatigues et les dangers.

Cette question n'est pas dénuée d'intérêt. Rien, au contraire, ne peut nous faire désirer que le bétel s'introduise dans nos pays ; il est juste d'ajouter que cela n'est pas à craindre, car bien au contraire, une drogue qui colore la bouche et la salive, altère l'haleine, exerce peu d'attraits sur les Européens en général.

Le haschisch.

Je terminerai en vous parlant du haschich. Celui-ci n'est autre que le chanvre indien ; il diffère du chanvre européen par la tige, qui est plus longue de deux ou trois pieds ; de plus, sa tige est rameuse depuis le pied, les branches ne présentent pas ces filaments que l'on rencontre dans le chanvre ordinaire, enfin son odeur est moins forte. Il vient sans culture, il ressemble par ses fleurs, ses feuilles, ses graines à un chanvre venu sur une terre maigre.

Ses propriétés, entièrement enivrantes, sont bien connues des orientaux, particulièrement des Égyptiens et des Syriens. La préparation la plus commune est *l'extrait gras*. On fait bouillir les feuilles et les fleurs dans de l'eau à laquelle on a ajouté du beurre frais, on concentre le mélange sous l'action de la chaleur, et on obtient alors une matière verdâtre dont l'aspect n'est pas précisément séduisant, mais que l'on parfume, pour en atténuer l'odeur peu agréable, avec de l'essence de rose ou de jasmin, de façon à former une espèce de nougat. L'élutuaire le plus employé porte le nom arabe de *dawamesc*.

Les feuilles de chanvre se fument aussi, mélangées au tabac ; elles servent parfois à fabriquer une espèce de bière dont les effets sont très violents.

L'action du haschich, surtout si on le prend à jeun, est extrêmement vive ; un fragment, de la grosseur d'une noix, de dawamesc, produit déjà beaucoup de gaîté, une portion plus grosse amène une ivresse particulière, un délire, une fantasia, suivant la dénomination italienne.

Bien des Européens l'ont éprouvé, parmi eux nous pouvons citer Théophile Gautier, qui a décrit en style imagé les impressions qu'il avait ressenties ; d'abord de la chaleur, une animation gaie, puis le besoin de sauter, de courir, une sensibilité extraordinaire pour les sons, pour les couleurs, des visions, des illusions dans lesquelles les hommes, les choses apparaissent avec des formes étranges, fantastiques, apocalyptiques.

Les effets du haschich sont en quelque sorte successifs, ils dépendent

d'ailleurs de la dose absorbée. Tout d'abord, c'est un sentiment de bonheur, une satisfaction intime ; puis les idées se troublent, le pouvoir de les diriger s'affaiblit, à peu près comme dans les rêves ; on cesse d'apprécier à leur juste valeur le temps et l'espace ; les moindres actions paraissent durer un temps interminable ; l'ouïe acquiert une sensibilité exceptionnelle, elle fait éprouver un ravissement, une sorte d'extase au mangeur de haschich ; ensuite viennent les idées fixes comme dans le délire, dans la folie, des impulsions presque irrésistibles, les illusions dans lesquelles les objets extérieurs qui frappent nos sens revêtent brusquement des formes étranges, les hallucinations qui nous voir des objets ou des êtres imaginaires, des personnes depuis longtemps éloignées de nous.

Le haschich offre une particularité : malgré tous les troubles cérébraux qu'il provoque, la conscience n'est pas éteinte complètement ; on conserve un vague sentiment de l'erreur vers laquelle on est entraîné. Aussi le docteur Moreau, de Tours, a-t-il eu l'idée d'absorber du haschich pour étudier sur lui-même les phénomènes de démence, d'aliénation mentale ; c'est lui qui a décrit la série des effets que nous avons retracés.

Disons, avant de terminer, que le mot haschich a donné naissance à un mot de notre langue. Voici comment : M. Sylvestre de Sacy, raconte, d'après le célèbre voyageur Marc Paul, qu'il existait jadis un certain personnage, appelé par les Arabes, le grand Scheik ou Vieux de la Montagne, qui réunissait, dans un palais splendide, des jeunes gens auxquels il procurait toutes sortes de satisfaction des sens, et auxquels en faisant absorber du haschich, il prétendait donner un avant-goût des joies du paradis. Ces jeunes hommes devenaient alors capables de tout ; ils se jetaient dans les précipices, dans les flammes, et égorgeaient au milieu des périls les personnages que leur désignait le Vieux de la Montagne pour assouvir ses vengeances ou satisfaire son ambition ; on les appelait *haschachini*, d'où est venu le mot français : *assassin*.

— Les effets de ces drogues nous venons d'examiner sont assurément fort curieux. Il faut peu de chose, quelques grammes d'une substance particulière, quelques bouffées d'une certaine fumée, pour pervertir l'esprit humain, faire un fou de l'homme le plus sage. Il serait fort intéressant de rechercher s'il n'y a pas entre ces phénomènes que produit, à un certain degré le tabac, à un degré plus marqué l'opium, à un degré extraordinaire le haschich, et d'autres phénomènes dont il

est beaucoup question depuis quelque temps, qui sont fort dignes de l'attention des médecins et des savants, ceux de l'hypnotisme, une certaine corrélation ; mais cette question qui touche aux problèmes de physiologie ou de philosophie les plus délicats, est fort complexe, elle est hors de ma portée, et nous entraînerait trop loin.

Maintenant comment s'expliquent les habitudes de fumer, de mâcher, de priser, etc. ? Essayons de les analyser brièvement. On sait que l'homme éprouve un véritable plaisir à satisfaire ses fonctions physiologiques, à manger, à boire, à dormir, quand le besoin s'en fait sentir, il est heureux lorsqu'il ressent une certaine activité intellectuelle mais il ne se contente pas toujours de les satisfaire avec mesure, souvent il se livre, au-delà de ses besoins, au plaisir de manger, de boire et de dormir, parfois en recourant à des moyens artificiels, il surexcite son imagination. Le tabac, par exemple, outre son parfum agréable à ceux qui le consomment d'habitude, procure à beaucoup de gens une douce rêverie, il stimule la pensée.

De toutes les drogues que nous avons vues, la moins nuisible est certainement le tabac ; aussi, étant donné ce besoin universel de fumer, de priser, etc., étant donné que de semblables habitudes se sont répandues avec une rapidité extraordinaire chez les peuples qui les ignoraient, on peut se féliciter de ne connaître guère en France que le tabac, qui nous a peut-être préservés de l'opium. Le tabac convient d'ailleurs assez bien au climat moyen de notre pays, où les productions sont nombreuses, où les caractères sont variés, les besoins multiples, où les hommes, les femmes savent encourager les travaux de l'esprit, et faire succèder aux occupations laborieuses du jour, les utiles distractions du soir.

COMMUNICATIONS AUX ASSEMBLÉES GÉNÉRALES

(in extenso).

NOTES GÉOLOGIQUES SUR L'ESPAGNE

Par. M. Ed. MELON, Ingénieur civil des mines.

Messieurs,

La géologie de l'Espagne a été étudiée d'une manière toute spéciale, il y a quelques années, par deux célèbres géologues français : MM. de Verneuil et Collomb. Leur carte géologique était la seule connue jusqu'à ces dernières années. Elle est devenue extrêmement rare et n'a pas été réimprimée, et, il y a cinq ans, au moment où je partais pour Madrid où je devais séjourner quelque temps, il me fut impossible de me la procurer à Paris. Quand je quittai l'Espagne, je pus rapporter en France une carte que venait de publier don Féderico de Botella, ingénieur du corps royal des mines, et c'est cette excellente carte que j'ai l'honneur d'offrir à la Société de Géographie de Lille.

Vous savez que dans les cartes géologiques on représente par des teintes plates, diversement graduées, les affleurements des différentes couches de terrains qui constituent l'écorce terrestre. A une échelle aussi petite que celle employée dans la carte de M. de Botella, une carte géologique ne peut donner que des renseignements généraux. Grâce à un heureux emploi de lettres de renvoi, il est pourtant possible de distinguer non seulement les grandes divisions des terrains, mais aussi les nombreux étages dans lesquels on les a divisés.

Suivant le désir qu'a bien voulu me manifester notre Président, je vais, si vous le voulez bien, consacrer quelques instants à esquisser rapidement devant vous la physionomie générale de la géologie de l'Espagne. Je ne puis le faire sans parler aussi de sa géographie physique, car vous savez quel lien intime unit les deux sciences dont je

prononce le nom. Ce sera donc en géographes que nous voyagerons à travers l'Espagne, et que nous examinerons le relief du sol en indiquant ses divers caractères géologiques.

L'Espagne est séparée de la France par la chaîne des Pyrénées dont les cîmes les plus élevées sur le versant espagnol, la Maladetta et le Vignemale, atteignent les altitudes de 3,500 mètres. Un très petit nombre de routes accessibles aux voitures franchissent cette barrière presqu'impénétrable qui court de l'Ouest à l'Est, de l'Océan Atlantique à la Méditerranée : la route de Bayonne à Pampelune, par le col célèbre de Ronceveaux ; celle d'Oléron à Sarragosse, par le col de Canfranc ; celles de Foix et de Perpignan à Puycerda, par l'Hospitallet et par Montlouis. Mais la chaîne s'abaisse vers les deux extrémités Est et Ouest, et ses derniers contreforts viennent mourir à Irun, du côté de l'Océan, où nous trouvons la grande route de terre de Bayonne à Vittoria ; du côté de la Méditerranée vers Port-Vendres, celle de Céret sur Figueras, Gerona et Barcelone. Ce sont ces deux grandes routes de terre qui mettent réellement l'Espagne en communication avec la France et, par la France, avec l'Europe. Ce sont aussi les deux grandes lignes d'invasion qu'avaient suivies autrefois les Vandales et les Goths descendant en Espagne ; plus tard, les Maures montant à la conquête de la Gaule et, plus près de nous enfin, les armées françaises de Napoléon Ier ou celles de Wellington quand il forçait le maréchal Soult à se replier sur Toulouse. C'est aujourd'hui par ces deux routes que les voies ferrées pénètrent de France en Espagne, et vous savez qu'il est question de percer prochainement les Pyrénées par un grand tunnel dans la direction même de Camfranc. La distance de Paris à Madrid par Toulouse, Tarbes et Sarragosse serait ainsi abrégée de plus de cent kilomètres.

Nous avons peu de temps à consacrer à notre voyage en Espagne, et nous prendrons, si vous le voulez bien, la voie ferrée à la frontière de la Bidassoa, à *Irun* près de Fontarabie, que connaissent tous les français qui ont séjourné sur la côte de Biarritz.

A partir d'Irun, le chemin de fer du Nord de l'Espagne s'élève insensiblement sur les croupes des Pyrénées cantabriques qui descendent jusqu'à la mer ; la ligne s'en éloigne fort peu jusqu'à Saint-Sébastien. La région teintée en *vert* sur la carte géologique appartient au terrain *crétacé* dont la formation recouvre toute cette partie du Nord, sauf quelques petits lambeaux *triasiques*, depuis Irun jusqu'à *Alsasua*, embranchement de Pampelune et d'Alsasua à *Miranda de Ebro*,

embranchement de Bilbao. La voie ne cesse de s'élever au travers de la chaîne cantabrique qu'elle franchit par quatorze tunnels successifs. On quitte la formation crétacée aux célèbres défilés de *Pancorbo*, taillés dans la craie blanche, pour pénétrer dans les terrains *tertiaires* moyens ou *miocène*, qui forment le plateau de la Vieille-Castille où sont assises les villes de Burgos et de Valladolid, plateau dont l'altitude varie de 650 à 900 mètres au-dessus du niveau de la mer. Le terrain miocène est teinté en *violet* sur notre carte et recouvre, comme il est facile de le voir, une grande partie de la surface de l'Espagne.

Revenant sur nos pas, si nous avions pris la voie ferrée de Miranda à *Logrono*, et *Sarragosse* vers *Huesca* au Nord ou *Lerida* au Sud, nous ne serions pas sortis de cette formation tertiaire dite étage miocène. C'est dans cette région que coule l'Ebre, un des cinq grands fleuves de l'Espagne, et le seul qui se jette dans la Méditerranée.

La formation la plus ancienne de la période tertiaire, l'*éocène* est, par contre, très peu représenté en Espagne. Il est teinté en jaune sur la carte de M. de Botella, et forme le sol de la province de Pampelune. On en retrouve une bande dans le haut Aragon, vers *Huesca* et dans les plaines de *Cervera* et *Tarragone* à l'Est ; plus au Sud, vers *Grenade* et *Alhama*, des lambeaux détachés, dans ces régions qu'ont dévastées les récents tremblements de terre.

Quant à la partie la plus récente du terrain tertiaire, l'étage *pliocène*, on en constate quelques bandes isolées seulement vers *Séville* ou vers *Murcie*.

Si nous revenons dans la Vieille-Castille, avant d'arriver à Valladolid, nous avons rencontré l'embranchement de *Palencia* qui mène au port important de *Santander* et dans les Asturies. Cette région est extrêmement montagneuse et renferme un riche bassin houiller teinté en *noir* sur la carte géologique.

Du côté de la ville de *Léon*, ancienne capitale du royaume de même nom, nous trouvons les terrains récents ou *quaternaires*, présentant les caractères diluviens. Ce sont ces terrains — à teinte grisâtre sur la carte — que nous retrouverons en reprenant la voie ferrée à Valladolid pour nous diriger sur Madrid.

Après avoir franchi le *Duro*, qui vient de l'Est près de *Soria* et courant de l'Est à l'Ouest, va se jeter dans l'Atlantique, nous commencerons à gravir les pentes de la grande *Sierra-Guadarrama*, qui sépare le plateau de la Nouvelle-Castille de celui de l'Ancienne-Castille. Les cîmes élevées de cette grande chaîne de montagnes atteignent

1,700 mètres. La voie ferrée la franchit au col d'*Avila* à 1,400 mètres environ d'altitude. Ici nous sommes en plein terrain granitique. On peut remarquer sur la carte géologique que les terrains éruptifs sont beaucoup moins développés en Espagne qu'en Portugal où ces formations recouvrent la moitié Nord de la surface totale du royaume.

En descendant de la Sierra-Guadarrama, dans la Nouvelle-Castille, qui forme une vaste terrasse dont l'altitude dépasse 600 mètres, nous retrouvons le terrain quaternaire jusqu'à Madrid et à la vallée du *Manzanarès*.

Vous savez que le Manzanarès est souvent à sec — quand il coule dans son lit, il constitue un affluent du *Tage*, qui prend sa source vers Albaracul dans la *Sierra Molina*. La sierra des *monts de Tolède* court de l'Est à l'Ouest à peu près parallèlement à la Sierra-Guadarrama, et les deux sierras limitent le bassin du Tage. C'est également le terrain granitique que l'on retrouve dans les monts de Tolède, et Madrid est assise sur une série de collines formées d'alluvions diluviennes de l'époque quaternaire.

De Madrid, vers le Sud de l'Espagne, nous pouvons suivre deux grandes lignes : l'une, qui a pour terminus *Cadix*, après avoir passé à Séville et Cordoue et descendu la vallée du Guadalquivir ; la seconde, qui aboutit aux ports de la Méditerranée, à *Carthagène* et à *Alicante*. Les deux lignes ont un tronçon commun de Madrid à *Alcazar de San-Juan*. Cette première partie se développe en plein terrain miocène, celui que nous avons rencontré dans la Vieille-Castille et dont nous avons signalé l'importance en Espagne.

A l'embranchement de *Manzanarès*, nous laissons la ligne de *Ciudad-Real*, qui traverse le bassin houiller de *Puertollano* et va se souder par *Badajoz* aux lignes portugaises. Nous franchissons la *Sierra-Morena*, qui court à peu près parallèlement aux monts de Tolède et sépare le bassin du Tage de celui du *Guadiana*. Vous savez que ce grand fleuve, après avoir couru de l'Est à l'Ouest — comme le Tage et le Duro — et dépassé Badajoz, dévie brusquement à angle droit et descend vers le Sud se jeter dans l'Océan Atlantique, ce qui l'oblige à franchir, par une dépression, la chaîne de la Sierra-Morena qui limitait son bassin au Sud.

Le bassin du Guadalquivir s'étend entre la *Sierra-Morena* et la *Sierra-Nevada ;* il se déroule en terrain *miocène* où nous trouvons les belles villes de Cordoue et de Séville. Si nous nous écartons du

Guadalquivir pour nous diriger, par exemple, de Cordoue à Grenade, nous reconnaissons sur la carte géologique à la diversité des teintes employées par le géologue, que nous approchons d'une région tourmentée et montagneuse. Ce sont les ramifications de la grande Sierra-Nevada dont les pics élevés sont couverts de neige même pendant les fortes chaleurs de l'été. Saluons au passage le *Mulhacen* qui atteint 3,554 mètres d'altitude, et que l'on peut apercevoir de la côte africaine. Vous savez que ce pic est désormais célèbre dans les fastes de la géographie, car c'est lui qui a permis à M. le colonel Perrier de rattacher le réseau de triangulation de l'Algérie au réseau français, par l'intermédiaire du réseau espagnol.

Dans cette région merveilleuse de l'Andalousie, nous sommes au milieu des terrains *primitifs* à schistes et micachistes de la période *silurienne*. On les retrouve sur tous les points de la côte Sud, à Gibraltar, à Malaga ou à Carthagène. En fait de terrains plus anciens, nous ne pourrions citer que l'étage *cambrien*, signalé vers Cacerès.

Remontons à Alcazar de San-Juan, où nous avons laissé l'embranchement de Madrid sur Alicante et Carthagène. La ligne traverse la province d'Albacete où nous sommes en terrain *miocène* et bifurque à *Chinchilla*. Une branche descend sur *Murcie* et Carthagène Nous rencontrons au passage les formations crétacées au-delà d'*Hellin* où l'on aperçoit les premiers palmiers en plein champ. La Huerta de Murcia et d'Orihuela, célèbre par la richesse de l'agriculture et aussi malheureusement par les terribles inondations que déchaîne le gonflement de torrents que les Romains et les Maures avaient jadis su discipliner, se développe en terrain diluvien, puis en terrain pliocène. Carthagène, le terminus de la voie ferrée est entourée de montagnes où l'on constate les formations *permiennes* qui recèlent des minerais de plomb et de fer.

La seconde branche de la ligne ferrée que nous reprenons en remontant à *Chinchilla* se maintient dans les terrains tertiaires jusqu'à Alicante.

Avant de revenir sur nos pas, d'Alicante à *la Encina*, embranchement de la ligne côtière de Valence à Barcelone, nous devons noter les terrains *triasiques* — à teinte orangée sur notre carte — que nous n'avons pas rencontrés sur notre route, mais qui existent par lambeaux séparés près de *Villanueva*, province de Ciudad-Real, dans la province de *Jaen*, à Linarès, célèbre par ses mines de plomb, puis çà et là dans l'Andalousie, au Nord, vers les Asturies. Sur la ligne

directe de Madrid à Sarragosse nous avions noté le terrain triasique à *Medina-Celi*, dans la province de Cuenca ; on le retrouve aussi dans la province de Valence.

La ligne ferrée que nous suivons maintenant, et qui se maintient à peu de distance des côtes, se déroule jusqu'à *Tortosa* et Barcelone dans les terrain de l'époque quaternaire.

De Barcelone à la frontière française, nous traversons le terrain granitique près de *Gerona*, et, laissant à gauche le terrain crétacé, nous retrouvons après un lambeau quaternaire, les formations des Pyrénées-Orientales.

En résumé, toutes les formations géologiques sont plus ou moins représentées en Espagne, mais nous avons noté l'importance capitale des terrains crétacés, du miocène et du quaternaire diluvien.

Les gîtes métallifères sont des plus nombreux en Espagne, et vous savez de quelle importance est la richesse minérale de cette contrée. Nous rappellerons sommairement, en terminant, les principaux minerais que l'on y rencontre.

L'Espagne renferme de riches bassin *houillers* exploités à Oviedo, dans les Asturies, à Barruelo, dans le Nord ; à Puertollano et à Belmez, dans le Sud.

Le *fer* abonde dans la Biscaye où l'on connaît les célèbres hématites de Bilbao ; au Sud, à *Pedroso*, près Séville, où est établie la grande fonderie de canons de l'Espagne, à Carthagène, etc.

Le *plomb* est le plus abondant des produits du sol. Il provient surtout des provinces d'Almeria, de Murcie et de Jaen.

La *pyrite de fer* existe dans les mines célèbres de Rio-Tinto et de Tharsis, dans la province de Huelva.

L'*étain* se trouve en filons de quartz, dans les Asturies, où les Romains l'ont exploité, et en Galicie.

Le *mercure* est à Almaden, sur les confins du royaume de Cordoue, mine fameuse, découverte par les Phéniciens et exploitée par les Romains et les Maures, qui fournit de nos jours la plus grande partie de ce métal — et, en plus petite quantité, à Oviedo.

La *calamine*, minerai de zinc, est exploité près de Santander, d'où on l'exporte en Belgique et en Allemagne.

Le *soufre natif* existe à *Sorca*, dans la province de Murcie, et à *Terruel*, dans l'Aragon.

La *chaux phosphatée*, se trouve dans l'Estramadure, principalement en riches gisements dans la province de Cacerès.

Nous signalerons enfin le *kaolin* de Zamora qui alimente la fabrication célèbre de la porcelaine de Séville, et les *marbres* divers d'une extrême richesse, que l'on rencontre très abondamment dans les diverses sierras de l'Espagne.

Un grand nombre de ces minéraux sont exploités. Un bien plus grand nombre attend la création de routes qui font défaut un peu partout. C'est la réserve de l'avenir.

GRANDES CONFÉRENCES

(*in extenso*).

L'ARARAT

Par M. Germain BAPST.

Le voyageur qui traverse le Caucase venant d'Occident pour se rendre en Arménie, pénètre d'abord dans la Géorgie, pays de végétation luxuriante et de climat tempéré.

Les villages y sont entourés de vergers ou de champs cultivés, les montagnes couvertes de forêts, où des arbres gigantesques croissent au milieu des rododendrons et des églantiers, arrosés par des torrents d'eau de roche, au dessus desquels se balancent des guirlandes de lianes.

Autant la Géorgie est fertile et riante, autant l'Arménie, qui lui est contiguë, est stérile et dénudée ; mais l'aspect triste de ce dernier pays est bien vite oublié par le voyageur : le spectacle grandiose de l'Ararat, peut-être le plus beau du monde, efface tous les autres souvenirs.

Cette montagne, dont la cime s'élève sur les rives de l'Araxe, seule, dans une plaine immense, mesure, de la base au sommet, une hauteur plus considérable que tout autre pic. S'il existe des montagnes beaucoup plus élevées au-dessus de la mer, lorsqu'on commence à distinguer leur sommet, on a gravi plus ou moins insensiblement bien des pentes ; mais la masse, que l'on a devant soi, est moindre que celle dont je vous parle, qui peut être aperçue de tous les points de l'Arménie.

L'Ararat n'attire pas moins par les souvenirs qu'il évoque que par la majesté de son aspect.

Ces deux attraits d'un ordre si différent, se confondent dans l'esprit comme ils semblent se confondre dans leur origine. Car les traditions sémitiques parvenues jusqu'à nous désignent l'Ararat comme le ber-

ceau de l'humanité, au lendemain des grands cataclysmes d'époques antérieures

Les peuples d'Orient, ne connaissant pas de site plus grandiose, y avaient rattaché leurs souvenirs historiques et légendaires les plus anciens.

I.

C'est de Tiflis, point central de la Transcaucasie, que l'on se dirige sur Erivan, capitale de l'Arménie. On prend d'abord le chemin de fer transcaspien, qui, par un trajet de 95 verstes (1), conduit dans la direction du Sud-Ouest, jusqu'à un village tartar du nom d'*Akstapha*.

Nous quittons *Tiflis* à une heure du matin ; à cinq heures du matin, nous arrivons à la station et nous montons immédiatement en *troïka*.

On ne saurait mieux comparer cette voiture qu'à un tonneau d'arrosage, dont on aurait enlevé la partie supérieure ; sur deux montants en bois, que supportent les quatres roues, sans aucun ressort, est placé la cage de la voiture ou plutôt le tonneau coupé. En arrière, il y a des anneaux ou des barreaux formant dossier ; on y passe des cordes entrelacées qui permettent au voyageur de s'asseoir dessus. On a souvent comparé cette banquette à une raquette dont le volant est le voyageur.

L'équipage est traîné par trois chevaux ; celui du centre est couronné de la douga, énorme demi-cercle en bois qui le gêne ; il marche au grand trot ; les deux autres chevaux, la tête tournée vers l'extérieur, vont au galop.

Nous avons fait souvent 160 à 180 kilomètres par jour en troïka, c'est-à-dire 12 kilomètres par heure, en tenant compte du temps perdu pendant les relais.

On commence par se trouver très mal assis dans cette voiture, puis l'on s'y accoutume, et on finit par trouver excellents ces treillages de corde. D'ailleurs, la troïka présente un grand avantage sur les autres voitures : le cocher étant assis très bas sur le devant du véhicule, aucun obstacle ne se dresse entre le voyageur et le paysage.

Les secousses de la troïka sont violentes : un touriste a raconté qu'ayant un boîte de conserves alimentaires et une boite de poudre

---

(1) La verste mesure 1 kilomètre 67 mètres.

insecticide, les trépidations de la voiture était telle que les conserves étaient passées dans la boîte de poudre et *vice versâ*, sans que ni l'une ni l'autre se fussent ouvertes. Je n'ai pas été témoin de ce fait, dont je ne puis par conséquent affirmer l'exactitude ; mais il nous est arrivé plusieurs fois de constater que nos savons s'étaient convertis en une poudre très fine, répandue partout dans les valises. Nous avions des blaireaux pour nous faire la barbe ; la colle, qui en assujettissait les poils, se pulvérisait également, en sorte que ces poils tombaient. Des parties entière de nos chemises furent enlevées, comme si on avait employé la pierre ponce à les frotter. Par ces quelques détails, on peut se rendre compte de la nature des cahots, que fait supporter le voyage en troïka.

Au Caucase, les cochers des Troïkas sont de nationalités diverses. Les Russes sont les plus rapides : les Tatars ou les Géorgiens sont plus calmes, les Arméniens ne fournissent des chevaux et ne se pressent que lorsqu'ils reçoivent des coups ou de l'argent. Les cochers ont toujours dans leurs poches des ficelles ; en cas d'accident, ils raccommodent eux-mêmes la partie brisée de l'attelage et repartent aussitôt.

Lorsque l'on arrive à la station, un bon *yemchilk* (cocher) doit soigner son entrée ; il précipite ses chevaux au grand galop au risque de verser et arrive à toute vitesse devant la porte. A peine les chevaux se sont-ils arrêtés, que l'on se précipite chez le chef de la station, on lui présente un padarojnié à deux cachets : immédiatement il donne des ordres pour atteler de nouveaux chevaux, à moins qu'il ne soit Arménien ; dans ce cas, il refuse des chevaux, espérant que le voyageur, pressé pour en obtenir, lui offrira de l'argent. C'est généralement ce qui arrive ; pour en finir et repartir, on offre 2 ou 3 roubles immédiatement ; comme par enchantement, les chevaux absents reparaissent, ou de fatigués qu'ils étaient redeviennent dispos.

Le yemchik dételle aussitôt les chevaux attelés et les promène au pas quelques instants avec une sollicitude parfaite. Le nouveau yemchik amène d'autres chevaux, et tous deux se mettent à atteler, c'est à ce moment qu'il faut donner un pourboire au cocher. Si celui-ci est satisfait (ce qui arrive toujours quand la gratification dépasse 40 kopecks) votre renommée d'homme généreux est acquise de station en station et vous y précède. A peine le cocher a-t il senti les kopecks dans la main, qu'à un petit signe fait à son successeur qui attèle avec

lui, il fait comprendre s'il est content ou mécontent, et le nouveau yemchik conduit en raison du signe de son camarade.

En Russie, on ne construit des routes que dans des circonstances particulières. Pour établir une communication, on prend à travers champs par la ligne droite, bientôt le chemin est fait par le passage des voiture. Cette route, faite d'une façon primitive, sans être jamais empierrée ni entretenue, est bien vite défoncée : on prend alors à droite et à gauche du premier tracé, quelquefois le chemin arrive à mesurer 100 à 200 mètres de largeur, et n'en est pas moins un affreux bourbier.

Lorsque l'on arrive devant une rivière, le yemchik se garde bien de passer sur le pont, mais il descend sur la berge et passe la rivière à gué ; les ponts paraissent aux habitants une construction dangereuse et qu'il est avant tout prudent d'éviter.

Il était cinq heures du matin lorsque nous partîmes de la station d'Akstapha. Par suite d'une réverbération particulière, l'eau de la rivière que nous longions prenait les couleurs de la queue d'un paon ; elle était tantôt bleue, tantôt verte, noire ou violette avec des reflets changeants. Ce phénomène d'optique se renouvelle fréquemment dans les montagnes du Caucase.

D'Akstapha, on se dirige au Sud, vers le lac de Gok-tchaï, par le village de Delijane, où la route de Tiflis bifurque. A droite, elle va à Alexandrapol et à Kars ; à gauche, à Erivan.

Delijane est situé dans un joli site : la montagne contre laquelle est adossée cette ville, possède les derniers grands arbres, que l'on voit, avant d'entrer en Arménie.

On monte sur la chaîne qui sépare Delijane du lac de Gok-tchaï et la Géorgie de l'Arménie. A l'un des nombreux détours de la route, nous cotoyions un mamelon pelé, avec quelques arbres malingres couvrant son sommet, lorsque notre attention fut attirée par un cri, parti au-dessus de nos têtes. Nous vîmes alors une centaine de chameaux, paissant dans la montagne, au milieu de rochers et de broussailles: un peu plus loin les conducteurs de la caravane s'étaient arrêtés. A côté d'eux se trouvaient les charges des animaux, rangées en file sur le bord de la route.

Nous arrivâmes au col: derrière nous, au Nord, étaient les pentes boisées de la Géorgie et, devant, le *lac de Gok-tchai,* qui, malgré la haute montée que nous venions d'accomplir, s'étendait au loin à la même hauteur. Sa nappe d'eau, bleu foncé, semblait répandue dans

une coupe de porphyre. De toutes parts, des rochers, des volcans aux cîmes neigeuses se détachaient dans le fond sur le bleu de ciel.

La route cotoie le lac, s'élevant ou s'abaissant sur les énormes blocs de rochers, qui le dominent de tous côtés. A chaque tournant, on aperçoit alors l'eau presque sous ses pieds, à une profondeur de 3 ou 400 mètres.

En suivant cette route, nous croisions sans cesse de longs convois d'Arabes et des chameaux, qui se balançaient régulièrement les uns derrière les autres : le premier de la file portait au haut d'un long bâton assujetti à son chargement, un grand panache de laine qui sert de point de ralliement ou de direction à ses suivants. En général, ils marchent attachés par groupes de 4 ou 5, au moyen de licols de laine rouge, ornés de petits coquillages. Les conducteurs des chameaux étaient des Tatars, coiffés de papaches de mouton jaunes et vêtus d'étoffes aux couleurs voyantes : tous avaient les pieds enveloppés de larges bandes, retenues par des ficelles ; ils étaient chaussés de babouches à pointes relevées et au talon haut.

Au milieu du lac se trouve un rocher énorme — sans doute projeté par une éruption volcanique ; — au sommet, un monastère arménien contruit entre le XIIe et le XIIIe siècle, montre ses batiments noircis par le temps.

Après avoir cotoyé pendant deux ou trois verstes la falaise qui borde le lac, on arrive au point le plus rapproché de l'île ; au moyen d'un signal quelconque, d'un coup de pistolet, par exemple, on avertit les moines, qui, habitués à la chose, vous envoient chercher dans une barque, conduite par une douzaine de rameurs.

On descend au bord de l'eau par un sentier en zig-zag et on ne tarde guère à aborder au pied du couvent.

L'île rocheuse et les bâtiments n'offrent rien de particulier, et l'on éprouve une véritable déception, lorsque parvenu au faîte, on regarde de tous côtés ; de l'île, la vue est beaucoup moins belle que du rivage.

A sept heures du soir, nous prîmes congé des moines, qui nous avaient accueillis de la façon la plus aimable, pour regagner la troïka.

Le ciel se couvrait de nuages, ce qui ne nous empêchait pas de voir au loin, sur la rive du Nord, des pêcheurs occupés à tirer un filet de 350 mètres de longueur. Sans la présence de ces hommes, les alentours eussent semblé inhabités.

On eut dit qu'un orage allait fondre sur nous : les eaux du lac devenaient noires, les vagues se transformaient en lames, et les montagnes

qui fermaient l'horizon prenaient une teinte de plus en plus sombre. C'est à peine si l'on apercevait les neiges qui couronnent leurs sommets.

Aussitôt à terre, nous rejoignons nos troïkas et nous continuons à longer le lac ; tout à coup, le soleil perça les nuages, avant de disparaître derrière les montagnes ; c'était un disque rouge ; les nuages apparurent alors comme des nuées de feu et le lac entier devint rouge comme le soleil. Les vagues ressemblaient à des lames d'argent sur le lac tout en feu. Le soleil s'étant caché derrière les montagnes du Karabach, la couleur générale de la vue changea et de rouge devint bleu ; le lac était foncé, ses lames toujours argentées ; autour, les montagnes étaient d'un bleu plus clair, et tout-à-fait à l'horizon, la neige du sommet des montagnes formait une teinte intermédiaire entre la base des montagnes et le ciel qui, alors, tout-à-fait dégagé, était d'un bleu très pale. Ce paysage, entièrement d'azur, nous rappelait celui du fond du portrait de la Joconde dans le grand salon du Louvre. Bientôt le crépuscule s'accentuant, le lac de bleu, devint changeant comme les couleurs du paon ; le fond d'azur seul ne changeait point ; nos chevaux allaient au galop et nous ne cessions de regarder ; à un tournant, nous nous éloignâmes du lac et un rocher le déroba à notre vue. Nous l'aperçûmes encore une fois à un autre tournant de la route en arrivant à *Elenofoka* ; mais la nuit était venue et nous ne le distinguions presque plus.

A minuit, nous arrivâmes à *Akti*, le premier village « arménien » que nous rencontrions : nous descendîmes à la station de poste. Les chambres en étaient dégoûtantes, comme elles le sont chez tout arménien qui se respecte. Les assiettes et les verres étaient si sales, que nous ne pûmes nous en servir. Nous mangeâmes avec nos doigts quelques-unes de nos conserves ; puis à quatre heures du matin, nous nous remettions en marche pour l'Ararat.

Nous étions au milieu d'un pays dénudé, où des valonnements se répétant sans cesse, empêchent la vue de se porter au loin. A partir de ce moment, les arbres n'existent plus. C'est à peine si l'on voit quelques broussailles chétives. On gravit une petite colline et, sans y être préparé, on aperçoit les cîmes du *grand* et du *petit Ararat*. Leur base est encore cachée par le plateau d'Arménie que l'on traverse. Nous allions à toute vitesse, nous franchissions des descentes et des montées continuelles, nous étions au milieu de volcans sans nombre : tantôt c'était des monticules de sable, ou des amas du rochers, ou bien

des blocs qui paraissaient émerger du sol, nous rappelant la couleur de cette pierre. Il nous semblait que si une masse quelconque de cette eau s'était solidifiée, elle eût formé un rocher noir et transparent semblable à celui-là.

Bientôt nous eûmes sur notre droite l'*Alagoz* (œil de Dieu), volcan de 14,000 pieds environ, dont la cîme est couverte de neige, tandis que la base est formée de grandes veines rouges, noires et vertes.

Dans aucun pays, les couleurs du sol et des rochers ne sont aussi crues qu'en Arménie ; un jour, sur les rives de l'Arpatchaï, en face d'une montagne aux tons violacés, coupés de veines bleues, M. le lieutenant Ernest Mariani, mon compagnon de voyage, me les faisant remarquer, s'écria : « Si un impressionniste s'avisait de reproduire sur un tableau ces montagnes telles qu'elles sont, ses propres confrères refuseraient la toile comme ayant des teintes trop violentes ou invraisemblables. »

Tout en s'aplanissant, le terrain restait d'un rouge jaune, qui prenait sous l'action du soleil un coloris encore plus puissant ; de temps en temps, quelques broussailles vertes à l'horizon. Enfin, nous arrivons à un village construit en pisé, avec des maisons basses, sans toit ; la partie supérieure en terrasse ; les portes basses ; pas de fenêtres, pour ainsi dire. Nous le traversons toujours au galop. A peine avions-nous dépassé la dernière maison, qu'un brusque crochet de la route nous amena sur une pente presque à pic, toute couverte de rochers énormes comme s'il en était tombé une pluie. Nous fûmes alors en présence d'un spectacle qu'on peut probablement appeler le plus beau de la nature. Devant nous s'étendait la vallée de l'Araxe, de couleur rouge, parsemée de petits points verts, qui n'étaient autres que des villages entourés de jardins.

L'*Araxe* coulait au centre ; à gauche, étaient à l'horizon, des montagnes couvertes de neige du *Karabach* ; à droite et un peu en amont, l'*Alagoz* et, devant nous, à 300 kilomètres environ, de l'autre côté de la plaine toute jaune, les deux *Ararat*, dont les cîmes blanches s'élevaient sur leur base de verdure en se détachant sur le fond du ciel.

C'est à coup sûr la plus belle vue du monde, du moins la plus grandiose et la plus saisissante.

Au milieu de la plaine que nous avons devans nous, un des points verts paraissait plus grand que les autres : c'était Erivan, éloigné de nous encore d'une dizaine de verstes. Nous y arrivâmes bientôt. Le chemin qui y conduisait, descendait en zig-zag. Les rochers, d'abord

plus petits au sommet, devenaient beaucoup plus gros dans le bas. Je crois qu'il n'en existe nulle part une telle quantité. Ils sont couverts de lichens et je ne sais à quelle distance on retrouverait la terre en les déplaçant : ils ont dû être projetés par quelque avalanche.

En entrant dans Erivan, nous remarquons dans la grande rue que toutes les maisons, construites d'après l'architecture persane ou tatare, sont entourées de jardins et d'arbres fruitiers, pommiers, cerisiers, poiriers, etc. ; comme dans toute la Perse, les rosiers sont nombreux. Deux fois, nous vîmes Erivan au mois de mai : les arbres fruitiers et les rosiers y étaient encore en fleurs. Toute la végétation dont nous avions été privés, depuis le Gok-tchaï, nous apparaissait toute couverte de fleurs qui embaumaient la ville ; mais malgré la richesse du sol, Erivan ne possède pas un seul arbre de haute futaie. Nous descendîmes la grande rue, il était 9 heures du matin, nous croisâmes un persan à cheval, sa femme était aussi à cheval en croupe, couverte d'un manteau flottant, bleu, et la figure entièrement cachée par un voile qui retombait sur les autres vêtements. C'était l'Orient musulman que nous rencontrions pour la première fois.

A Erivan, comme en Perse, les femmes se couvrent entièrement la figure d'un voile qui retombe tout autour d'elle, à l'encontre des dames turques qui laissent à l'air les yeux.

Nous nous dirigeons vers l'unique hôtel de la ville: il n'y a dans l'établissement ni cuvette, ni pot à eau ; mais en revanche, la vermine abonde. Pour la première fois que nous descendîmes à l'hôtel, on fut très étonné d'être obligé de procurer de l'eau à des voyageurs. Au lieu de cuvette, on nous apporta une immense turbotière en cuivre, qui servait à la cuisine et qu'on nous pria de ne pas garder trop longtemps, parce que le chef en avait absolument besoin pour le prochain repas. Quand nous vîmes combien ces gens étaient inquiets de l'usage que nous allions faire de leur turbotière, nous la leur renvoyâmes, mais en échange nous leur demandons plusieurs seaux d'eau qu'on nous apporta immédiatement, et nous pûmes nous livrer à un nettoyage *in naturalibus* dans notre chambre dont le plancher se trouva être lavé, ce qui ne lui était pas arrivé depuis son établissement.

Un an après, nous revînmes à Erivan, l'hôtel possédait deux cuvettes et un pot à eau ; aussi fût-on heureux de nous les montrer par ostentation. Dans l'intervalle, M. et Mme Meyniel (1) étaient passés par

(1) M. Meyniel, chef d'escadron d'État-Major, était alors attaché militaire à l'ambassade de France à Constantinople.

Erivan et c'était probablement la présence d'une dame qui avaient fait arriver au pied de l'Ararat la cuvette et le pot à eau qu'on nous offrait avec une si complète satisfaction.

Tout à côté de l'hôtel est la grande place sur laquelle est situé le palais du Gouvernement. A droite est un jardin arrosé par un ruisseau ; c'est là que les troupes de la garnison campent sous les tentes pendant les grandes chaleurs. La place se continue le long du jardin ; tout au fond sont les caravansérails et en arrière, faisant face au palais du Gouverneur, les arcades des premières maisons du Bazar.

Le bazar d'Erivan est, je crois, le plus curieux de tous les bazars du Caucase ; il est établi sous de grandes galeries, en pisé, recouvertes de chaux. Les portes sont en ogives persanes et des nattes couvrent les galeries, empêchant le soleil d'y pénétrer. Presque tous les établissements sont tenus par des Persans accroupis sur le devant de leur boutique, la tête recouverte de papache noir. Ils attendent les acheteurs. On trouve là des petites calottes brodées comme en portent les artisans de ces contrées, ou bien des étoffes de Perse, et toute espèce de denrées. Il y a le quartier des bouchers, celui des armuriers, celui des chaudronniers. et surtout celui des céramistes. Ces derniers ont leur établissement en plein air sur une des places du Bazar ; leurs marchandises sont installées sous de grands hangars Plus loin, à l'extrémité de la ville, sont les fours.

La poterie est une industrie spéciale, à Erivan ; on y fait des vasques bleu-turquoise, destinés à tous les usages domestiques. Les potiers obtiennent le bleu-turquoise au moyen d'une certaine pierre qui provient de l'Ararat. Il s'est formé sur les flancs de cette montagne, par suite d'éruptions volcaniques, une cristallisation que le cuivre contenu dans les environs a coloré de cette teinte si chère aux amateurs. On recueille cette pierre, on la broie, et on en recouvre les vasques : la pierre se liquéfie et se cristallise comme de l'émail ordinaire.

On fabrique aussi, en dehors de ces pots bleus, des vases de toutes sortes, de forme simple, que l'on pourrait appeler biblique : ces types doivent exister de temps immémoriaux, c'est avec une de ces cruches que l'on représente sans cesse Rebecca présentant de l'eau à Eliezer.

Derrière le bazar se trouve une charmante mosquée, entièrement construite en briques de la couleur des poteries citées plus haut. Son minaret se dresse, élégant et frêle, au milieu des plus grands arbres que possède Erivan.

Au devant de la mosquée, est un bassin à jet d'eau ; de l'autre côté,

faisant face à la mosquée, une école construite sur le même plan et de la même façon. Les deux monuments sont reliés par des constructions en galeries, qui servent de lieu de réunion pour Mollahs (prêtres) ou de salles d'études pour les enfants.

L'eau et les arbres sont un changement complet avec le reste du pays, et entretiennent en cet endroit une fraîcheur que l'on chercherait en vain dans le reste de la ville. En lisant ces lignes, on peut trouver qu'il est bien naturel d'apercevoir des arbres dans un voyage ; mais ceux qui ont visité l'Orient et parcouru des pays arides, n'ont jamais passé devant un bouquet d'arbres, sans ressentir un certain plaisir, et chaque fois que cela leur est arrivé, ils en ont conservé le souvenir comme celui d'un incident marquant et agréable ; aussi dans la narration de notre voyage, nous signalerons souvent l'existence des arbres. Le lecteur comprendra que la verdure était pour nous un spectacle d'autant plus extraordinaire, que nous avions perdu en quelque sorte l'habitude d'en voir. Il était quatre heures environ quand nous entrâmes dans le jardin de la mosquée. C'était l'heure où de nombreux musulmans venaient se purifier à la fontaine pour aller prier ensuite. Des enfants, réunis par groupes, lisaient le Coran à haute voix, d'autres écoutaient en silence leurs professeurs. Un peu plus loin, trois ou quatre mollahs avec leur turban blanc de hadjis et de longues barbes, discutaient entre eux avec le plus grand calme, ayant tous un gros livre ouvert sur les genoux. Nous quittâmes la nouvelle mosquée pour nous rendre à l'ancienne, située au Sud de la ville, au milieu de la citadelle persane, ouvrage à deux enceintes en pisé, avec des tours rondes en avancée, le tout couvert par un large fossé.

Le palais du Serdar est situé le long du front du parapet au-dessus de la Zeuga. C'est là qu'habitait Hussein, le dernier des gouverneurs persans : toute son habitation est restée intacte. On y a une vue ravissante sur Echmiadzin et de l'Alagoz. Les peintures persanes et les petites glaces à facettes ornent encore tous les murs : la façade est bordée d'un joli plan de rosiers. Un peu plus loin, dans l'intérieur de la citadelle, sont les ruines des casernes et des magasins, aujourd'hui détruits, et la fameuse mosquée d'Erivan, dont il ne reste plus que quelques débris ravissants. Ce fut en 1827 que Paskiewitch enleva cette citadelle. Après avoir canonné les murailles pendant quelques heures, il y ouvrit une large brèche du côté de la ville, et y lança une colonne d'assaut qui pénétra dans l'enceinte sans coup férir. En même temps, par un mouvement tournant, une autre colonne escaladait la falaise

de la Zeuga, et pénétrait par la droite dans le palais du Serdar. Les Persans abandonnèrent leurs positions et, du coup, l'Arménie fut conquise jusqu'à l'Ararat et Ordoubat.

Nous franchîmes les deux enceintes par une des brèches encore existantes et nous visitâmes en détail la mosquée. Elle est aujourd'hui complètement abandonnée : tous les revêtements en faïence, qui sont élevés au-dessus du sol de moins de deux mètres, sont actuellement détruits. Quelques plaques ont été transportées à Tiflis ; les autres ont été détruites par le temps, les voyageurs et la garnison.

La mosquée a la forme d'un parallélipipède très allongé du côté de sa façade ; au centre, est un dôme en briques vernissées avec une frise de plaques de faïence blanche, relevée d'inscriptions bleu-turquoise. La porte du milieu est en ogive persane surmontée d'un couronnement d'arabesques blanches sur fond jaune et entourée d'une inscription blanche sur fond bleu, ce qui permet de faire remonter l'existence de ce monument au règne du schah Abas-le-Grand. De chaque côté, sont deux autres portes surmontées de deux grandes fenêtres semblables. L'espace laissé entre chaque porte est rempli par un panneau polychrôme sur fond bleu, représentant un bouquet dans un vase. C'est le plus beau décor d'ornementation que j'aie jamais vu.

La mosquée s'élève sur un des côtés d'une cour carrée, dont toutes les autres faces, autrefois construites, sont actuellement en ruines. Les murs de pisé restent debout encore et leur teinte gris-jaunâtre sert de cadre et de repoussoir à l'éclatante polychromie du monument, recouvert de faïences. Il y a quelques années, la mosquée, quoique abandonnée, était à peu près intacte, et il eût été possible de la conserver, en la consolidant ou en transportant ses débris dans des musées. Aujourd'hui, le temps et les indigènes ont considérablement détruit les panneaux de céramique, et il n'est plus possible de sauver de la destruction, ces magnifiques morceaux de l'architecture persane. Lorsque nous quittâmes la mosquée, le jour commençait à tomber, nous nous dirigeâmes sur le caravansérail.

A l'approche de la nuit, les caravanes y affluaient de toutes parts ; les ouvriers rentraient également. Toute la grande place d'Erivan était occupée, le long du bazar, par des groupes de 12 à 15 persans, réunis en cercle autour d'une marmite, dans laquelle chacun d'eux puisait au moyen d'une cuiller en bois. Les marchands du bazar fournissent ainsi de la soupe, tous les soirs, à des bandes de persans qui mangent ainsi en commun pour quelques kopecks. Pendant l'été, tous ces travailleurs

dorment en plein air, étendus sur un matelas ou enveloppés dans une couverture, soit par terre, soit sur les terrasses des maisons.

Dans le haut de la place et dans toutes les cours des caravansérails, s'empilaient chameaux, chevaux et mulets : les premiers se couchaient sans même attendre qu'ils fussent déchargés ; les chevaux et les ânes se rangeaient et s'attachaient à des piquets : Partout des conducteurs Persans et Tartars alignaient leurs animaux, leur apportaient du fourrage. D'autres, plus tôt arrivés, ayant terminé leur besogne, s'étendaient à terre sur des nattes, après avoir fait au centre de la cour une pyramide des ballots de marchandises retirées du dos des bêtes de somme ; le soleil presque baissé colorait ces divers tableaux en allongeant les ombres. Nous sortîmes d'un caravansérail pour revenir à la grande place. De chaque côté de la route, étaient accroupis des chameaux portant des charges de poterie, à l'usage des campagnes. A quelques pas de nous, une longue file de chameaux arrivait, et du mamelon où nous étions, on les voyait poindre et se profiler à l'horizon sur le fond du ciel ; comme la nuit était presque arrivée, nous dûmes rentrer.

Erivan compte environ 14,000 âmes ; en dehors de l'armée et de l'administration, la population est moitié arménienne et moitié persane.

Les persans sont chiites, c'est-à-dire sectateurs d'Ali. Ce sont les puritains de l'Islamisme. Les Russes les appellent Tatars comme tous les peuples musulmans. Il paraît très vraisemblable que malgré leur langage, qui est le turc de l'Azerbeidjan, ils sont iramiens, comme les habitants du Sud de la Perse. Ils ont un nez aquilin très prononcé, le menton fuyant et des grands yeux noirs. Ils sont serviables, relativement honnêtes et très durs à la fatigue. Ils marchent indéfiniment sans prendre de repos. Les Arméniens se sont toujours vus fortement maltraités dans les récits de voyage par les voyageurs qui les ont fréquentés ; ce peuple ne doit cependant pas manquer de qualités ; mais ils les cachent soigneusement aux etrangers, pour ne leur faire voir que leurs défauts. Ils sont fourbes, menteurs, voleurs. Presque tous font l'usure et toutes les propriétés du Caucase sont aujourd'hui entre leurs mains. Ils sont d'origine sémitique et, comme les Juifs, ils ont eu un royaume et une histoire. Leur plus célèbre historien, Moïse de Koréne, porte le même nom que l'auteur de la Genèse ; toujours comme les Juifs, ils sont actuellement dispersés par le monde, sans patrie.

Les Russes et tous les autres peuples qui les approchent, les détestent

profondément. Il suffit à un étranger d'être reçu par la société arménienne à Tiflis, pour qu'il se voit invariablement fermer toutes les autres portes.

Les Arméniens sont instruits, tous savent lire, écrire et parler plusieurs langues. Aucun d'eux n'est dans la misère. Ils ont joué un rôle important dans toutes les guerres entre les Russes et les Turcs, en servant d'espion pour celui des deux États qui leur offrait davantage.

Les Arméniens de la province d'Erivan ne sont pas originaires de ce pays. Ils vinrent y habiter en 1828, lors de la conquête de cette province par le général Paskiewitch, préférant devenir les sujets du czar, que rester sous la domination du grand seigneur.

Nous passâmes la nuit, à Erivan, dans une chambre du fameux hôtel, dont nous avons déjà dit quelques mots : notre sommeil fut agité, car nous dûmes livrer une bataille incessante contre une multitude de petits insectes, fils de l'Orient. Mais ce ne fut pas le seul inconvénient avec lequel nous eûmes à compter : toute la nuit, les gardiens des divers magasins du bazar ont coutume de pousser des cris longs et prolongés, soit pour s'empêcher mutuellement de dormir, soit pour s'appeler les uns les autres, comme les sentinelles d'un chemin de ronde, qui, de quart d'heure en quart d'heure, lancent dans l'air cette exclamation : « Sentinelle, prenez garde à vous ! »

Impossible de prendre le moindre repos.

Le lendemain matin, en réglant notre compte, nous fîmes observer à l'hôtelier que les lits de notre chambre étaient déjà occupés par d'autres voyageurs. Avec un sang-froid imperturbable, il nous répondit : « Vous avez bien tort de vous plaindre, messieurs, car nous ne sommes qu'au mois de mai. Ça serait bien autre chose si vous veniez au mois d'août ! »

Aussitôt notre compte réglé, nous partons pour *Echmiadzin* ; nous traversons d'abord la *Zeuga*, qui coule aux pieds de la citadelle, et nous longeons les derniers jardins d'Erivan. Bientôt, la plaine se montre sous son aspect dénudé, qu'on retrouve sur presque tous les bords de l'Araxe.

De temps à autre, nous rencontrions des cigognes perchées sur leurs longues jambes. A moitié chemin, nous dépassons un immense champignon de granit, se dressant fièrement sur un monticule. Ce monument imposant, qui rappelle ceux des Druides, paraît être un seul bloc de roche. Il est de forme ronde et mesure environ 50 mètres de circonférence sur 6 ou 7 mètres de hauteur. Il est composé à la base de

morceaux de pierre, semblable à ceux des Menhirs de Gavr'inis et d'un couronnement qui surplombe le tout.

Après avoir franchi 22 verstes, nous apercevons un bouquet de bois, qui nous fait pressentir le voisinage de la ville sainte des Arméniens.

Echmiadzin est une petite ville qui, par elle-même, présente peu d'intérêt : on y compte de trois à quatre mille âmes. Quelques maisons sont construites à la russe et badigeonnées de blanc.

Le chef de district, M. Khanamoff, est un homme fort aimable, qui nous reçut de la façon la plus gracieuse et qui se mit entièrement à notre disposition.

Les seuls intérêts d'Echmiadzin sont sa cathédrale et son couvent. Nous allâmes vers l'église, qui est un monument du XIIIe siècle environ, et dont le portail est orné de petites colonettes, de style bizantin dégénéré ; l'intérieur n'a rien de frappant.

En sortant de l'église, on entre dans le couvent, que clôt un mur en torchis. On y remarque un grand bassin carré, creusé de main d'homme, presqu'aussi considérable que la pièce d'eau des Suisses. C'est le père de M. Khanamoff, alors chef de district d'Echmiadzin, qui a conçu et exécuté ce travail, si utile à la population. Sur la berge est une allée bordée d'arbres fruitiers. La végétation d'Echmiadzin doit à ce bassin d'être beaucoup plus prospère que le reste de l'Arménie, car il ne pleut pour ainsi dire jamais dans ces contrées.

C'est dans les bâtiments du couvent qu'habite le *Catholikos*, ou pape des Arméniens-Grégoriens. Ce patriarche tient son pouvoir de la possession d'une relique de Grégoire l'illuminé, apôtre de l'Arménie. Cette relique consiste dans le bras du saint enfermé dans un reliquaire d'or et d'argent, également en forme de bras ; elle ne doit jamais quitter Echmiadzin. C'est la raison pour laquelle le Patriarche lui-même une fois nommé, ne doit pas non plus s'en éloigner. On comprend que le Patriarche de Constantinople, par exemple, ne tienne pas beaucoup à quitter les rives du Bosphore où le gouvernement du sultan est des plus tolérants, pour aller s'enfermer au fond de ce hameau du Caucase où il devient presque l'inférieur du chef de district qui, agissant au nom du czar, est toujours prêt à empêcher ce qui pourrait déplaire au gouvernement russe.

Il y a plus de trois ans que le dernier *Catholikos* est mort ; il était très hostile aux russes. Longtemps il fut question de nommer à sa place le patriarche de Constantinople. Soit qu'il préférât le séjour de Bizance à celui d'Echmiadzin, soit qu'il ne trouvât pas dans les promesses du

gouvernement du Tzar des garanties suffisantes, il refusa toujours le poste suprême où l'appelait le vote de tous les évêques Arméniens. est, depuis, mort subitement à Constantinople. Il est possible que cet événement laisse sans titulaire le siège de *Catholikos*. Le gouvernement Russe tiendrait cependant beaucoup à ce que cette dignité soit occupée, parce qu'il espère arriver à faire nommer un titulaire qui lui serait tout acquis, cela lui permettrait d'user d'une influence considérable sur sept à huit millions d'Arméniens répartis pour la plupart sur la frontière russo-turque au Nord de la Mésopotamie.

Il y a au couvent d'Echmiadzin un nombre considérable d'évêques et d'archevêques, tous assez instruits.

On nous donna l'un d'eux pour nous conduire dans le couvent et nous faire voir le Trésor dont les Arméniens font tant de bruit. Les objets y sont exposés dans des vitrines disposées le long des murs et au centre de plusieurs salles. Les bâtons des catholikos nous parurent être les pièces les plus intéressantes, malgré l'ancienneté très considérable qu'on leur assigne, je ne crois pas qu'ils aient plus de deux ou trois siècles : ce ne sont pas des crosses, mais une béquille dont les extrémités sont terminées par des têtes de lions ; il y en a en ivoire surtout, d'autres sont en or et en argent. Parmi les prétendues merveilles d'orfèvrerie religieuse d'Echmiadzin, nous ne pourrions guère citer qu'un reliquaire carré destiné à être porté sur le vêtement, rappelant par sa forme un fermail orné de filigranes et d'émaux champlenés ; il m'a paru être de travail occidental (peut être de Limoges?). A ce fermail, j'ajouterai la croix de Petros (Saint-Pierre) également en filigrane. Les mîtres, les encensoirs, les vases divers dont on nous faisait admirer la beauté, nous ont paru être du XVIIIe siècle, sans style défini mais fort laids.

Nous montâmes ensuite à la Bibliothèque ; on y voit une grande quantité de manuscrits Arméniens, dont quelques-uns, paraît-il, sont fort anciens (VIIe et VIIIe siècles), mais malgré le grand éloge qu'on nous faisait des miniatures de ces manuscrits, pas une seule ne nous parut fine ; c'était presque toujours des sujets religieux de style bizantin d'assez basse époque, mal traités pour la plupart. Le couvent d'Echmiadzin passe cependant pour posséder un dépôt merveilleux de manuscrits, et les Arméniens sont assez adroits pour le faire valoir. Si les trésors de la Bibliothèque du couvent son inestimables au point de vue historique ou religieux, ce qui est assez difficile d'apprécier

quand on ne sait pas l'Arménien, au point de vue artistique le dépôt est presque nul.

A midi, nous quittons le couvent, non sans avoir remercié les évêques et après un excellent déjeuner chez le chef du district, nous nous dirigeons sur *Igdir*, en troïka, bientôt nous arrivons sur les rives de l'Araxe, au milieu d'un orage effroyable qui nous empêche de voir à quelques pas devant nous. Pendant que l'on dételle les chevaux, la trombe s'abat sur nous ; tout le temps que dura l'orage, il ne tomba pas une goutte d'eau, mais le sable s'était soulevé en si grande quantité sous l'action du vent, qu'on ne se voyait plus, et les éclairs ne cessaient de se succéder rapidement. La trombe s'éloigna, et nous vîmes les tourbillons de poussière qui nous avaient enveloppés quelques instants auparavant, suivre la vallée de l'Araxe en se dessinant sur la base de l'Ararat qui nous fermait l'horizon. Deux fois nous parcourûmes la route d'Echmiadzin à Igdir et deux fois le même phénomène se reproduisit.

On rencontre souvent sur la route, des Kurdes ; ce sont de vrais brigands. Au sortir d'Erivan, nous en croisâmes une bande de 25 à 30, cavaliers et fantassins. Nous les arrêtâmes pour demander à l'un d'eux de nous vendre un bouclier : le prix fut fortement discuté, mais l'affaire fut conclue.

Nous rencontrâmes aussi, non loin de l'Araxe, un officier Turc et deux Zaptiés (gendarmes turcs), en uniforme, armés jusqu'aux dents. C'était l'escorte du consul d'Angleterre de Van, qui s'était rendu peu de temps auparavant à Tiflis ; leur mission accomplie, ces braves gens rentraient dans leur garnison. On voit que dans ces contrées lointaines, Russes et Turcs ne se tiennent pas absolument aux règles ordinaires admises en Europe sur la question des frontières.

Igdir est un chef-lieu de district, dont toutes les maisons sont construites en pisé à toits plats ; la ville est traversée par une petite rivière à mille contours, bordée de saules nains.

Lorsqu'on arrive le soir dans cette ville, elle est remplie de grands chiens très méchants ; tous les habitants Tatars se mettent sur le pas des portes pour jouir de la vue des voyageurs et les regardent d'un air effaré comme des gens que l'on n'est pas habitué à voir tous les jours et ils les saluent avec le plus profond respect.

Nous descendîmes à la station de poste vers huit heures du soir. Immédiatement le chef de district, accompagné de son sous-chef et d'un certain nombre de cosaques, portant des falots, vint au-devant de nous

et insista d'une façon si aimable pour nous faire descendre chez lui, que nous ne pûmes lui refuser.

Nous sortîmes donc, et nous suivîmes le chef du district chez lui, non sans avoir prié les cosaques de mettre pied à terre et de chasser avec leur *chaska* les chiens, dont les aboiements sauvages démontraient clairement que nos mollets étaient pour eux un objet de convoitise.

Après avoir longé quelques minutes la rivière, nous arrivâmes à la lueur des falots chez M. Goktchaïeff chez qui nous nous réconfortâmes mais qui, malgré toutes ses instances, ne put nous retenir pour passer la nuit.

Sur notre demande, le chef de district voulut bien s'occuper de nous faire transporter, malgré l'heure avancée, jusqu'à *Tasch-Boroun*, où nous désirions coucher pour nous rendre le lendemain matin à *Alalik*. Il fit venir successivement le commandant de Tchapars et le chef de la station de poste. Quoi qu'il n'y eût point de route jusqu'à Tasch Boroun, il ordonna à ce dernier d'atteler deux troïkas, puis au bout de quelques instants, les voitures étaient devant la porte entourée de Tchapars. Nous quittâmes M. Goktchaïeff, non sans le remercier de l'hospitalité qu'il nous avait offerte et de l'empressement qu'il avait mis à préparer notre départ.

Nous longeâmes d'abord le cours de l'Araxe : au premier poste de cosaques que nous rencontrâmes, le Yunker qui les commandait monta à cheval avec quelques cavaliers qui y grossirent notre escorte.

Il y avait près d'une heure que nous étions partis, lorsque le ciel s'obscurcit complétement ; nous n'étions pas éloignés d'un village ; un cosaque se détacha et alla réveiller le Starchina (Maire) en lui disant de monter à cheval et de nous servir de guide jusqu'au prochain village.

Il nous conduisit au milieu de fondrières et de ravins ; les voitures montaient sur des rochers, puis retombaient lourdement sur le sol. Nous descendîmes dans le lit d'un ravin, et, pendant vingt minutes, il nous servit de chemin. Nous en sortîmes pour passer à travers champs, où nous subissions de tels cahots que mon frère, en riant, ne put s'empêcher de dire :

« Nous avons retrouvé le chemin, car ce ne peut être que sur une route que l'on est ainsi secoué. »

Enfin, malgré la pluie, le froid et l'obscurité, nous arrivons au pied d'un village : les troïkas s'arrêtèrent devant les premières maisons, et

un cosaque se préparait à aller trouver le starchina, lorsque plusieurs coups de feu traversèrent l'obscurité, des balles sifflèrent autour de nous et un des chevaux s'abattit ; mon frère, saisissant son révolver, ordonna au chef des cosaques de commander le feu. Ce dernier, comprenant qu'il y avait une méprise, engagea ses hommes à se tenir tranquilles et pria mon frère de lui accorder le temps nécessaire pour parlementer. Après quelques mots échangés avec deux ou trois individus dont nous vîmes les silhouettes sur les toits, le Yunker nous fit savoir qu'on s'était trompé et qu'on nous avait pris pour des hyènes, méprise qui, pour le moment, nous parut des plus bizarres.

Les habitants du village nous proposèrent de nous donner l'hospitalité, mais nous refusâmes leur offre ; nous contentant de faire monter à cheval le starchina, qui remplaça son collègue du village précédent.

Nous repartîmes dans l'obscurité ; une demi-heure après nous étions au bord d'un ravin qui semblait très profond ; nous entendions l'eau couler sur les cailloux à quinze mètres au-dessus de nous. Le starchina nous déclara alors qu'il s'était égaré et que vu l'obscurité, il lui était impossible de retrouver son chemin. Il pouvait bien être une heure du matin. Impossible d'allumer du feu, car il n'y avait pas même d'herbe autour de nous et nous étions trempés. Nous envoyâmes alors des cosaques à la découverte dans toutes les directions, et au bout de quelques minutes, l'un d'eux revint en nous criant qu'il avait retrouvé le village de Tach-Boroun, et qu'il ne nous restait plus qu'à le suivre pour y arriver.

Un quart d'heure après, nous étions à Tach-Boroun, mais durant ce trajet, nous supportâmes des soubresauts comme jamais aucune voiture n'en fit. Il fallut que ces troïkas fussent construits d'une façon merveilleuse pour pouvoir supporter de pareils chocs. Le starchina de Tach-Boroun nous attendait sur le seuil de la maison de ville ; des torches fumeuses éclairaient la grande salle consacrée aux délibérations du Conseil de la commune. Au centre, était une table de bois non équarri ; les murs en pisé étaient entièrement nus. Notre souper fut rapidement terminé, puis nous nous roulâmes dans nos couvertures, et, 5 minutes après, nous dormions.

A quatre heures et demie du matin, nous étions réveillés par le Yunker, qui tenait à ce que nous arrivions de bonne heure à Alalik, afin de ne pas être trop incommodés par l'intolérable chaleur qui règne sur le sable arménien vers le milieu du jour. Aussitôt sur pied,

nous nous rendîmes à deux pas de la maison de ville à la rivière, afin de nous laver.

Un spectacle bizarre nous attendait là : à quelques mètres de l'endroit où nous nous étions installés pour nos ablutions, se trouvait un pont très bas. Comme aux temps bibliques, les femmes ainsi que les filles du pays, descendues du village, venaient chercher de l'eau avec de grandes cruches de forme élégante, qu'elles portaient sur l'épaule. Toutes étaient voilées jusqu'aux yeux, des médailles d'or ou de cuivre pendaient sur leur front ; elles portaient une large chemise flottante, ouverte sur la poitrine et un vaste pantalon à la turque, le tout de couleur rouge, jaune ou bleue ; elles étaient nu pieds, et venaient par files, rappelant celles des Danaïdes. Elles puisaient toutes de l'eau, remettaient leur vase sur leur épaule et s'en retournaient. Le groupe des femmes, aux tons voyants, se détachait sur un fond de maisons couleur de terre et quelques arbres verts foncés, et le soleil levant accentuait encore le contraste de tonalité du premier et du second plan.

Quelques minutes après, nous avions quitté Tach-Boroun. Nous étions montés sur des chevaux du pays avec des selles asiates, espèce de bâts invraisemblables, sur lesquels les Européens ne peuvent pas trouver une position convenable. Nous cheminâmes assez longuement, non loin des bords de l'Araxe, et vers 11 heures environ, nous arrivions à Alalik. Nous longeâmes d'abord les murailles de la citadelle, occupée par le régiment de cosaques d'Oumenski ; nous entrâmes ensuite dans l'intérieur par le pont-levis. Une sentinelle placée sur une tour en bois, à la porte, avait signalé notre arrivée. Immédiatement, des officiers vinrent au-devant de nous, et nous transmirent les excuses du colonel qui n'était pas là pour nous recevoir. On nous offrit une chambre dans laquelle deux lits avec des matelas avaient été dressés.

Les officiers nous firent ensuite les honneur de la caserne et nous invitèrent à prendre part à un déjeuner, ce qui fut accepté avec reconnaissance. L'un des officiers était Kurde ; il était le neveu du fameux Djaffah-Agha.

Djaffah-Agha, mort quelque temps auparavant, avait été le principal chef des Kurdes des environs de l'Ararat, il avait été nommé général-major dans l'armée russe et officiellement chef de ses compatriotes du gouvernement d'Erivan.

Très fier de son grade, il portait, sans jamais les quitter, sa paire

d'épaulettes sur son costume national : sa nomination l'avait beaucoup flatté et il avait été depuis, par ce seul fait, tout dévoué au gouvernement russe, et toute sa vie il maintint ses concitoyens dans la plus stricte obéissance aux autorités, et lorsqu'il mourut, ses tribus étaient complètement assimilées et soumises.

Son neveu était un grand gaillard aux moustaches teintes de henné ; il avait les traits forts durs, sans de belles lignes. Au contraire, un de ses cousins, qui servait dans ce régiment, comme simple soldat, présentait un type superbe. C'était le plus grand homme de sa sotnia. Au lieu de porter, comme les autres cosaques, un papache, il avait le grand turban Kurde. Le reste de son costume était d'ordonnance. En tant qu'homme, il pouvait au physique, répondre aux exigences les plus difficiles. Il avait des grands yeux noirs, le nez aquilin, les lèvres très minces, le menton rond et le teint très mat. Nous retrouverons plus tard, chez d'autres Kurdes, des types semblables.

Le déjeuner fut très animé et fort bon, mais nous ne fûmes pas médiocrement surpris, lorsqu'au dessert on nous servit des glaces à la vanille. Nous en primes à plusieurs reprises sans pouvoir revenir de notre étonnement, car jusqu'ici nous ne pouvions supposer que le cuisinier d'un régiment de cosaques, campé au pied de l'Ararat, pût ainsi surpasser Tortoni ou Imoda ; jamais je n'ai mangé de glace aussi bonne qu'à Alalik. Nous fîmes une légère sieste en sortant de table par une chaleur torride. Aussitôt sur pied, nous vîmes arriver dans la salle de la réunion, un Tatar, à l'air calme mais important. Son papache tenait sur le derrière de sa tête par un prodige d'équilibre ; il avait un long et large kandjar sur le ventre, un sabre en bandoulière, plusieurs pistolets à la ceinture et un fusil long de deux mètres sur l'épaule. Nous pensions avoir devant nous un brigand redouté : il suait à grosses gouttes, il était suivi de quelques tatars qui s'étaient arrêtés et tenaient des chevaux par la bride, dans la cour du quartier. Le major Kosmenko, qui commandait le régiment, lui dit quelques paroles assez rapides : le Tatar se retira dans la cour, où il se tint immobile avec les hommes et les chevaux.

Nous demandâmes quel était ce guerrier à l'aspect si redoutable. On nous répondit : C'est Ibrahim, fils d'Ismaïl (starchine) maire d'Alalik. Nous étions fort étonnés de voir remplacé l'écharpe municipale de cet officier civil, d'ordinaire si pacifique dans nos villages, par un pareil accoutrement d'armes.

Ibrahim venait dire au major Komensko que, prévenu le matin de

notre arrivée, il avait couru toute la matinée pour chercher des chevaux dans la montagne, afin de nous permettre d'aller coucher le soir au col de l'Ararat, à Saïdar-Boulak. Le major nous pria de ne pas nous préoccuper de ces chevaux, attendu que le régiment nous en fournirait d'autres.

Nous causions depuis quelques instants, quand un sous-officier de cosaques vint prévenir le major que tout était prêt. Nous sortîmes : la sotnia était à cheval, rangée en bataille sur deux rangs, dans le fond de la cour, ses trompettes à la droite.

Chaque cavalier, coiffé du papache, et la poitrine couverte de cartouches, avait son fusil en bandoulière dans un étui de peau de loup ou de peau d'ours à longs poils pendants, ce qui donnait à chacun un air tout-à-fait cosaque. Les officiers étaient à cheval au milieu de la cour, puis çà et là, des Tatars, des Persans à peu près nus, des Kurdes tenant des chevaux ou des mulets, sous la direction d'Ibrahim qui, toujours couvert de ses armes, était monté sur un petit cheval blanc et donnait des ordres à tout le monde. Deux cosaques tenaient par la bride les chevaux qui nous étaient destinés. Le soleil était encore brûlant et donnait à cette scène une coloration particulière qu'on ne voit qu'en Orient. Cet assemblage de cosaques, d'hommes de diverses nations et de bêtes de somme, se détachait sur un fond et un cadre superbe. Au premier plan, les casernes, casemates faites en torchis ; par derrière, le parapet du retranchement de la citadelle, puis des petits bouquets d'arbres bordant les rives de l'Araxe, puis enfin, dans le fond, à l'horizon, le plateau d'Arménie tout couvert de volcans, ayant à sa gauche la cîme neigeuse de l'Alagoz, et à sa droite les montagnes, également blanches, du Karabach. Derrière nous, était l'Ararat.

Aussitôt que nous fûmes à cheval, la sotnia s'ébranla, les trompettes en tête, le major Kosmenko et nous ensuite, les cosaques par derrière. Enfin, en queue de la colonne, Ibrahim avec toute sa caravane, qui portait nos bagages, des couvertures, des vivres et surtout le meuble indispensable des Russes : le samowar.

Nous étions sur un terrain de sable, parsemé de petites touffes d'herbe, assez rares ; des milliers de lézards couraient à travers les jambes de nos chevaux. Non loin de nous, sur notre droite, on voyait une montagne de sable rouge, récemment surgie du sol. Le major nous demanda si nous voulions nous mettre au galop. Nous partîmes suivis de tout le régiment, des Tatars et des Kurdes, qui, en véritables

irréguliers, exécutèrent une fantasia des plus brillantes, accompagnée de coups de fusils, de grands cris et d'exercice de lance très curieux. Nous sautions par-dessus les ravins, franchissant des blocs de rochers ; l'aspect était changé depuis Alalik ; nous trouvions alors des ravins profondément encaissés, dont il fallait descendre et remonter les bords. Nous nous heurtions sans cesse à des blocs de granit qui avaient été projetés par l'éruption d'un des volcans de l'Ararat. Toute verdure avait disparu. Nous n'en vîmes plus qu'aux premiers contreforts de la montagne, qui semblaient se rapprocher de nous. Le jour commençait à baisser ; nous apercevions des feux, avec de grandes masses noires ; c'étaient les tentes de trente villages Kurdes qui étaient venus, sur l'ordre du colonel, camper au pied de l'Ararat. A mesure que nous nous approchions, nous entendions les chiens aboyer. Les cosaques étaient dispersés au hasard de la marche, et, à différentes reprises, on entendait les trompettes sonner le ralliement dans la plaine. Il était presque nuit : tout d'un coup, plusieurs cosaques envoyés en éclaireurs, revinrent sur nous en poussant des cris. Ils étaient suivi de plusieurs Kurdes. Le major Kozmenko comprit vite ce qui se passait, et se retournant vers nous, il nous dit ce seul mot : *Baba !* C'est le nom du starchina des Kurdes d'Azalik, qui passe dans le pays pour être monté plusieurs fois au sommet de l'Ararat. Nous nous approchâmes de lui et lui tendîmes la main. Pour nous saluer, il porta d'abord la main droite à sa tête, puis à son cœur, en témoignage de l'esprit et du cœur qu'il mettait à notre disposition. Il baisa notre manche et vint se placer derrière nous.

Contrairement à l'usage des Kurdes, il ne portait pas de lance, il avait un fusil que les anglais lui avait donné. Comme les Kurdes se trouvent campés sur les frontières de la Turquie et de la Russie, les anglais leur ont fait parvenir des armes à tir rapide, dans l'espoir de les voir créer un jour des difficultés au gouvernement russe.

Les agents du Royaume-Uni ont été déçus dans leur espérance, car les Kurdes sont aujourd'hui entièrement soumis aux russes.

Baba a une figure très caractéristique, le nez aquilin, les moustaches brunes couvrant ses lèvres, le menton fuyant, les yeux perçants fendus en amades. Il parle le russe, le kurde et le tatar : il est entièrement dévoué aux Russes.

Baba était donc à notre disposition, avec tous les Kurdes de la montagne.

Nous passions au milieu des campements, c'étaient des tentes noires

très basses, ouvertes sur le devant ; tout autour des tentes se distinguaient des troupeaux. Chaque village était garni de palissades en claies, recouvertes de feutre. Les chiens qui aboyaient de plus, couraient çà et là derrière les clôtures, prêts à se jeter sur ceux qui voudraient les franchir.

Vers dix heures, nous arrivâmes sur les bords d'un grand ravin, dans l'angle d'un rentrant de la montagne. D'immenses falaises de verdure, presqu'à pic, s'élevaient au-dessus de nous, elles formaient la base de l'Ararat ; puis plus haut encore, la neige des glaciers brillait aux reflets de la lune.

Du côté opposé à la montagne, des villages kurdes formaient un demi-cercle. Les hommes étaient rangés autour de notre bivouac avec leurs lances et leurs boucliers.

En un instant, les cosaques sautent à bas de leurs chevaux, les dessellent et les laissent en liberté dans la montagne ; ils dressent des tentes et allument des grands feux.

Nous nous assîmes devant l'une des tentes, près d'un brasier de broussailles. Les Kurdes amenaient des moutons, à ce moment. Les cosaques en dépecèrent un certain nombre, et, de toutes parts, on commença à faire le sïchlick (c'est-à-dire du mouton grillé). Tantôt c'était le mouton entier que l'on enfilait sur une baguette de fusil et que l'on tournait au-dessus de la flamme pour le faire cuire également. Tantôt c'étaient des morceaux de foie ou de rognons que l'on mettait à la broche, tandis que le reste de l'animal était coupé par petits morceaux et rôti sur un bouclier. Lorsque les moutons furent cuits, nous îmes sous la tente un excellent repas, grâce au pain et au vin que nous avions apportés avec nous et au thé que les cosaques ne manquèrent pas de faire. Ibrahim s'assit au milieu de nous, sans quitter son calme. En véritable croyant, il refusa de toucher à des plats que des infidèles mangeaient. On lui apporta alors une vaste écuelle pleine de lait caillé : Il la mit devant lui, prit une cuiller en bois, et, sans faire un mouvement plus vite l'un que l'autre, il prit tranquillement une cuillerée de lait et la porta à sa bouche, sans s'inquiéter de rien. Jamais nous n'avons vu quelqu'un remplir un sacerdoce avec une pareille conviction et une dignité semblable.

Le major Kozmenko commença les toasts, nous y répondîmes en buvant à l'avenir de la Russie et à la gloire du Tzar. Alors le major réunit sa sotnia, la forma en bataille, et répliqua à notre toast par le cri de : « *Vive la France !* » et par un feu de salve des Cosaques.

Trois fois ainsi il commanda le feu au régiment d'Oumenski, et trois fois les échos de l'Ararat portèrent au loin en Perse et en Turquie, le bruit de ces salves, faites en l'honneur de la France.

Nous nous couchâmes assez tard, dans une tente dressée pour notre usage particulier. Des couvertures y avaient été apportées, et nous dormîmes d'un profond sommeil jusqu'à deux heures et demie du matin. Baba vint alors nous éveiller ; les trompettes des Cosaques sonnaient la diane, l'obscurité était complète, la lune était cachée derrière la montagne. On voyait encore à la place de notre bivouac, les feux de la veille presqu'éteints, et on entendait les Cosaques et les Kurdes appeler les chevaux. Au fur et à mesure qu'ils arrivaient, on les sellait. Bientôt, tout fut prêt ; nous montâmes à cheval et Baba prit la tête de la colonne. Nous marchions un à un, pour gravir les pentes devenues difficiles par les rochers et les ravins. Nous montions sans nous arrêter. Bientôt la tête de la colonne arriva dans une vallée couverte d'herbe touffue, avec une rivière au milieu. De chaque côté, étaient des pentes escarpées. Nous commençâmes à les gravir sur la droite. De temps en temps, on entendait des coups de fusil, c'étaient des cosaques qui s'appelaient pour ne pas se perdre. Parfois, des cris remplaçaient les détonations. A la lueur des coups de fusil, on apercevait à droite et à gauche des cavaliers qui montaient, penchés sur le cou de leur monture : souvent le sabot des chevaux faisait jaillir des éclairs sur les rochers. De temps en temps, les armes brillaient malgré l'obscurité par suite d'une réflétation quelconque. Les trompettes, à certains intervalles, sonnaient le ralliement, et leurs sons cuivreux se répercutaient d'un ton sec sur les masses de pierre qui nous entouraient.

Nous avions contourné la base du grand Ararat, et nous étions parvenus au col, lorsque le soleil parut. Tous les cosaques étaient encore épars à la suite de l'ascension que nous venions de faire dans l'obscurité. Nous fûmes bientôt rassemblés et nous atteignîmes *Saidar-Boulak* entre les deux Ararats, éloignés l'un de l'autre d'à peine 300 mètres. Derrière nous, la vallée de l'Araxe était d'un rouge pâle, et les montagnes du Karabach fermaient l'horizon. Une partie des cosaques s'arrêta à Saîdar-Boulak pour attendre les Kurdes et Ibrahim, qui devaient y apporter les bagages et les victuailles pour le déjeuner.

Le major Kosmenko, la moitié de la sotnia et nous, restions à cheval pour franchir le col. Le défilé entre les deux pics est excessivement long. On a sans cesse, sur sa droite, à la base du grand Ararat, de

nombreux volcans aux couleurs variées ; à gauche le terrain est dénudé et de grandes stries de neige tombent du sommet du petit Ararat jusqu'à la route de Saïdar-Boulak à Barjazet.

Lorsqu'on arrive au point culminant du col, on trouve à sa droite un pic de rochers, détaché de l'Ararat ; au sommet, est un village kurde, situé en nid d'aigles, et l'on ne sait, à voir les escarpements du rocher, par quel prodige d'agilité on peut grimper dans les petites maisons basses de ce village.

Nous avions quitté la Russie et c'étaient les premières habitations que nous apercevions sur le territoire Persan. A partir de ce moment, le col devient très étroit et des blocs de rochers qui semblent être tombés du ciel, comme de la grêle, couvrent toute la gorge. La marche est alors très difficile et fatigante. Sans cesse on croit arriver au débouché, et chaque pas fait en avant, ne montre que de nouveaux rochers, couverts de lichens, qui semblent émerger du sol.

Enfin, le niveau du col s'abaisse subitement, et l'on découvre le pays à perte de vue.

Nous descendîmes alors de cheval, et en un instant nous étions installés sur le rocher le plus élevé des environs. Le soleil, à son lever, colorait en bleu pâle les plaines célèbres de la Perse, qui produisent les plus belles roses du monde.

La vue était superbe, mais resserrée entre des montagnes, elle n'est pas aussi étendue que celle de la grande chaîne du Caucase, aux environs de Patigorsk.

Après nous être reposés et avoir joui du panorama de la Haute-Arménie et du Nord de la Perse, nous fûmes contraints de remonter à cheval et de retourner sur nos pas.

En passant devant le village kurde, quelques cosaques se détachèrent et vinrent parlementer avec les habitants, et nous nous rendîmes directement à Saïdar-Boulak. Les cosaques que nous avions laissés le matin au pied de l'Ararat, y avaient déjà établi le camp. Les sentinelles étaient placées et le samowar était allumé. Quelques instants après notre arrivée, nous nous reposions sous la tente, lorsqu'une sentinelle cria : *Qui vive !* — C'était une autre sotnia, cantonnée à Ordeanbak, qui avait été prévenue de notre excursion à l'Ararat, par le major Kosmenko.

Les officiers et les cosaques avaient fait 80 verstes pour venir nous rejoindre et nous accompagner. Nous remerciâmes ces braves gens, et pendant qu'ils se disposaient à tuer quelques moutons, nous nous

retirâmes sous une tente, nous efforçant de reprendre le sommeil que nous n'avions pas eu la nuit précédente. Au bout d'une heure, une députation de Kurdes-Persans se présentait à l'entrée du camp, demandant à parler au major.

On les introduisit jusqu'à notre tente, et ils déclarèrent qu'ils venaient présenter leurs hommages aux deux étrangers de distinction qu'ils avaient vus le matin sur le territoire de leur village. Ils étaient douze, conduits par deux vieillards à barbe blanche; ils avaient sur la tête des turbans très élevés, d'étoffe chinée ; sur leur front, pendaient des ornements bizarres de perles, de verroterie, de cuivre ou d'argent. Leur tunique était bleue ou rose, laissant voir à l'ouverture au-dessus du col, des chemises de couleurs différentes du vêtement. Une ceinture serrait leur taille. Leur pantalon était blanc ou de couleur claire. De toutes les parties du costume, le turban était le plus foncé.

Comme ils venaient en députation, ils n'avaient pas d'armes. Après nous avoir baisé les manches et nous avoir salué à la kurde, ils nous exposèrent le but de leur visite.

Nous leur exposions que nous rapporterions en France le souvenir de l'hommage qu'ils étaient venus nous prier d'agréer, et que nous le ferions connaître à nos compatriotes ; qu'eux-mêmes pouvaient être assurés de retrouver chez les Français le même accueil que celui qu'ils nous faisaient aujourd'hui.

Il paraissaient fort ébahis des périodes de notre éloquence que notre interprète traduisit d'abord en Tatar et que le neveu de Djafar-Agha rendit en kurde, langue plus difficile.

Après cette cérémonie, nous prîmes du thé et nous invitâmes les deux vieillards, chefs de la députation, à s'asseoir à côté de nous ; la conversation s'engagea aussitôt entre nous au moyen des deux interprètes.

Nous leur demandâmes pourquoi ils avaient l'humeur batailleuse et pourquoi la semaine précédente ils avaient tué un voyageur inoffensif; ils nous répondirent de la façon la plus calme : qu'ils n'avaient pas d'argent et qu'il leur en fallait d'abord pour vivre, et ensuite pour en donner à leur gracieux souverain, le Shah de Perse, qui les accablait d'impôts ; aussi trouvaient-ils tout naturel de tuer tous ceux qui pouvaient avoir de l'argent, lorsque cette opération pouvait se faire sans grand danger pour eux-mêmes.

En fait de détail particulier, nous disait le major Kosmenko : « Lorsqu'ils assassinent quelqu'un, ils ont l'habitude de lui faire sau-

ter l'œil avec un kandjar, mais ce sont relativement de braves gens. Si on est leur hôte, ils se feront tuer jusqu'au dernier, pour empêcher qu'on ne touche à un seul de vos cheveux : ils ont une honnêteté relative, tandis que les Arméniens, continua le major, ne sont jamais honnêtes et il ne faut leur accorder aucune confiance. »

Nous demandâmes encore aux vieillards s'ils avaient des armes. Ils nous répondirent affirmativement, qu'ils avaient des fusils à tir rapide et venant d'Angleterre.

Après cet entretien, nous congédiâmes les deux chefs qui retournèrent auprès de leurs camarades, assis en cercle à quelques pas de notre tente. L'heure s'avançait, il fallait rentrer à Alalik

A 5 heures, nous étions à la caserne, après avoir parcouru toute la plaine de l'Ararat sous un soleil torride. Nous terminâmes cette chevauchée par un galop effréné durant les dernières verst [illegible] avec la complaisance habituelle des Cosaques, ils nous firent demander deux troïkas à la station de poste voisine et nous quittâmes le régiment d'Oumenski non sans avoir vivement remercié officiers et soldats de leur amabilité. Nous partîmes, accompagnés de quelques Cosaques, d'Ibrahim, fils d'Ismaïl et de toute sa suite.

Durant notre retour de Saïdar-Boulak à Alalik, pour se garantir de la chaleur, Ibrahim n'avait rien trouvé de plus simple que de déployer sa boulka de laine et de la mettre sur lui. Son calme ne l'avait pas quitté un instant ; il chevauchait à côté de nos troïkas et nous conduisait, dans la direction de l'Araxe, au bac qui sert de communication entre la station de poste de Kamarli et Alalik.

En quittant le bac, une troupe de cavaliers se joignit à notre escorte. — Parmi eux, se trouvait un Persan, peu soucieux des préceptes du prophète car, par ses chants joyeux, il témoignait suffisamment qu'il était aussi fervent sectateur de Bacchus.

Cette nouvelle escorte se livra alors à une fantasia effrénée ; on les voyait galoper dans tous les sens, hurlant, chantant, s'agitant sur leur selle, comme de vrais possédés. Nous traversions un marais : la première troïka dans laquelle nous étions, mon frère et moi, passa facilement ; mais la seconde, dans laquelle se trouvait l'interprète, resta un instant embourbée. Les chevaux s'abattaient et chaque effort qu'ils faisaient pour sortir du bourbier, envoyaient des paquets de boue dans la voiture ; en quelques minutes, notre interprète Mélikoff en fut tacheté, et, pour comble de malheur, toute la fantasia, probablement pour lui faire une farce, passa au galop en frôlant la troïka et acheva

de le couvrir. La physionomie bête, qu'il avait ordinairement, s'était doublée d'un air penaud et embarrassé qui le rendait des plus grotesques, et, comme nous nous étions arrêtés pour l'attendre, nous fûmes pris d'un fou rire en le regardant. Cela redoubla l'hilarité de nos compagnons qui firent, sur le compte du malheureux Arménien, des quolibets qui se traduisirent par des gestes significatifs.

Le Kiemchik sortit bientôt de cette fondrière, et, à la station, Mélikoff put se nettoyer. Nous fîmes alors nos adieux à Ibrahim, qui les reçut avec sa même dignité ; il nous exprima, de son côté, tout le plaisir qu'il avait eu de nous accompagner. Le soir, à minuit, nous étions rentrés à Erivan.

CONFÉRENCES DE ROUBAIX EN 1885

Comme l'année dernière, une série de conférences hebdomadaires a été organisée à Roubaix, dans le local de la Bourse, mis gracieusement à la disposition de la Société par la Chambre de commerce de la ville. Dès le mois de janvier, les membres roubaisiens du comité d'études se réunissaient sous la présidence de M. Henri Bossut, vice-président de la Société; et M. Victor Duburcq, membre du Comité, voulait bien accepter les fonctions de secrétaire de la section et rédiger les compte-rendus des conférences, que l'on lira plus loin. Dix conférenciers se sont fait successivement entendre chaque samedi, à partir du 10 janvier.

DISCOURS D'OUVERTURE

Par M. Henri BOSSUT, vice-président de la Société.

A la première conférence, M. Henri Bossut a prononcé le discours suivant :

« Mesdames, Messieurs,

« Une femme jeune et charmante, qui apparemment désirait vivre longtemps, mais surtout ne pas vieillir, demandait un jour à notre illustre chimiste, M. Chevreul, bientôt centenaire, comment il avait fait, quel procédé il avait bien pu employer pour se conserver aussi jeune d'esprit que de corps. Écoutez, je vous prie, la réponse de ce savant et de ce sage ; elle me paraît digne comme son auteur, de ne jamais vieillir : « Madame, lui dit-il, je n'ai jamais recommencé ce dont je m'étais mal trouvé une première fois. » Voilà tout le secret ; il est bien simple, et si ce n'est pas une découverte, c'est au moins un bon conseil dont nous allons commencer par faire, aujourd'hui, l'application à notre profit.

» En effet, si M. Chevreul n'a jamais recommencé ce qui lui avait fait mal ; par contre, et naturellement, il a toujours persévéré dans ce

qui lui avait une première fois réussi ; et il est arrivé, vous le savez tous, à rendre tant de services partout, à Roubaix particulièrement, que malgré sa modestie, il a conquis la gloire, de son vivant.

» Excusez-nous, Mesdames, Messieurs, d'avoir été prendre aussi haut un exemple ; mais quand on veut imiter, on ne saurait trop bien choisir son modèle.

» Le Comité de Roubaix de la Société de Géographie va donc recommencer cette année ses samedis hebdomadaires, par cette première raison qu'il s'est bien trouvé de son début, et qu'il croit de son devoir de continuer son œuvre, si petite et si limitée qu'elle soit. Il lui incombe, en effet, de se mouvoir, de prouver sa bonne volonté et d'exercer son action, si elle peut être utile. Vous avez bien voulu, la saison dernière, l'encourager par votre approbation en assistant, toujours plus nombreux, aux conférences qu'elle a pu vous offrir, grâce à l'infatigable et spirituel secrétaire-général de notre Société que nous allons entendre, grâce aussi aux dix orateurs et savants qui nous ont apporté leur concours, et qui voudront bien nous aider encore dans notre œuvre d'utilité publique, si j'osais me servir d'un aussi grand mot.

» Et pourquoi ne dirions-nous pas que le goût de la géographie va partout se développant, et qu'il grandit dans notre jeune génération à Roubaix, au moins autant que partout ailleurs. Ecoutez le résultat du concours, qui a eu lieu en mai dernier, et auquel ont pris part une centaine de nos jeunes gens et jeunes filles des écoles laïques ou libres.

» Je ne voudrais pas, ce soir, citer des noms, ni devancer l'heure de a distribution des récompenses. Mais il m'est bien permis, pour appuyer et suivre mon raisonnement, de vous dire que nous aurons vingt prix (dont seize pour Roubaix et quatre pour Tourcoing, qui a bien voulu concourir avec nous et chez nous) 20 prix dans cette lutte pacifique de trois cents combattants.

» Nous croyons donc faire chose bonne et utile en sollicitant de nouveau l'appui de la Chambre de commerce pour nous assurer gratuitement un local, en appelant à notre aide des hommes de savoir et de cœur qui ont bien voulu déjà nous instruire et nous charmer, en invitant quelques-uns de nos concitoyens à tenir la promesse qu'ils nous ont faite de nous donner l'appoint si justement apprécié de leur parole, en encourageant les élèves de nos écoles à venir à ces réunions si courtes et si faciles, enfin en vous priant, mesdames et

messieurs, de nous encourager nous-mêmes dans les efforts que nous ne cesserons de faire pour le plus grand bien de tous et de chacun, dans l'intérêt de l'industrie et du commerce, servis par la Société de géographie.

» Je me reproche, toutefois, de vous avoir retenu un peu longtemps par cet exposé, mais vous m'aurez bientôt pardonné ce retard en écoutant, comme il le mérite, M. Alfred Renouard, notre excellent collègue et ami, à qui je cède bien volontiers la parole. »

Conférence du 10 Janvier.

La colonie française de Pondichéry,

Par M. Alfred RENOUARD, Secrétaire-général.

Le conférencier a débuté en faisant l'historique de Pondichéry, depuis la création, en 1664, par Colbert, de la Compagnie française des Indes Orientales, jusqu'aux traités de 1814 et de 1817, qui ont fait définitivement de cette ville le chef-lieu de nos colonies indiennes. Ce rapide exposé lui permet de tracer à grands traits les hauts faits des gouverneurs de l'Inde française et d'insister sur la part qu'y ont prise Dupleix, La Bourdonnaye et Lally-Tollendal, le premier qu'on ne saurait trop glorifier, les autres que l'on a trop abaissé.

Puis M. Renouard nous fait assister à l'arrivée d'un voyageur à Pondichéry. On communique avec le quai par l'intermédiaire de *chélingues*, sortes de grands bateaux non pontés, très creux et à fond plat, dont les différentes parties sont tout simplement cousues entre elles avec une corde faite de l'enveloppe du fruit du cocotier. Bientôt la chélingue s'arrête à un pont-débarcadère de 192 mètres de long, sur lequel, à peine débarqué, l'étranger est assailli par trois sortes de personnes : les mendiants, qui pullulent dans la ville ; les *dobachis*, sortes de domestiques à tout faire ; et les conducteurs de *pousse-pousse*, qui font métier de pousser des petites voitures à trois roues semblables à celles de nos invalides, sur lesquelles on peut parcourir la ville sans trop se fatiguer. Celle-ci se divise en *ville noire*, uniquement composée de cases indigènes au milieu desquelles se dressent

quelques édifices européens, et en *ville blanche*, régulièrement bâtie sur le bord de la mer et très coquette.

Le climat est régulier et salubre ; la température varie de 26 degrés en hiver à 40 en été.

On compte environ 156,000 habitants sur les trois districts de Pondichéry. On distingue ces habitants en *Européens* ou leurs descendants, créoles indiens ; mulâtres ou *topas*, du nom du chapeau (topi) qu'ils ont le droit de porter en remplacement du turban traditionnel ; *mapelles*, descendants de Tamerlan, qui constituent l'élément musulman introduit par la conquête ; et enfin *Indiens* ou Hindous, descendants des peuples autochtones, aryens ou tamouliens, qui se subdivisent en un nombre considérable de castes, dont les principales sont les Brahmes (caste sacerdotale) les Kchatryas ou Nayrs (caste royale et guerrière), les Naycias (agriculteurs et commerçants), les Soudras (caste tout à fait servile dont la loi de Manou punit le meurtre d'un représentant de la même amende que celui d'un chat ou d'un chien), et enfin les Parias ou Pouliats, demeurés en dehors de toute civilisation.

Les Européens, les topas et quelques parias convertis, sont catholiques ; les autres sont musulmans, brahmanes ou boudhistes. Les langues connues dans la colonie comme dans le reste de l'Inde, sont outre deux langues mortes : le sanscrit et le tamoul ou malabar ; nombre de langues indigènes, notamment le karmatic, le télinga, le malegalam, le bengali et l'hindoustani avec ses nombreux dialectes.

Dans une seconde partie de sa conférence, M. Renouard aborde l'étude de l'œuvre de la France à Pondichéry. Nous ne saurions le suivre dans le curieux exposé qu'il nous a fait des services financiers, de la poste et du télégraphe, de l'instruction publique, des travaux entrepris, de l'organisation du culte catholique, de l'administration de la colonie, enfin de l'état de l'industrie dans ce pays qui compte 25,000 broches de filatres en coton, 5,000 métiers à tisser, et 73 teintureries en bleu d'indigo par lesquelles passent chaque année plus de 30,000 de ces tissus de coton dits guinées. A propos de ces étoffes, M. Renouard entre dans de longs détails sur le commerce qui s'en fait entre l'Inde et le Sénégal. Au sujet de l'organisation de la justice, il expose combien le fonctionnement en a été difficile à établir dès le principe, et il fait un pittoresque récit des pillages autrefois organisés par les thugs et brigands dacoïts, dont on n'entend d'ailleurs presque plus parler aujourd'hui dans l'Inde française. Il dit aussi quelques mots du service des léproseries.

La troisième partie de la conférence a roulé sur la vie à Pondichéry. M. Renouard nous fait visiter les maisons de la ville où l'on rencontre toujours, pour rafraîchir l'air, l'inévitable éventail-*panca*, large pièce de bois, enjolivée de peintures et de dorures suivant les goûts du propriétaire, suspendue au plafond, et qu'un serviteur spécial met en mouvement au moyen d'une longue corde qu'il tire, puis laisse filer entre ses doigts. La vie y est à un bon marché excessif, la loi religieuse interdisant aux adorateurs de la trinité indienne de goûter aux vins ou aux mets dans lesquels entre un fragment quelconque d'animal ayant vie ; on a du poisson par abonnement à un prix dérisoire, un cent de perdrix se vend 15 à 20 francs. Mais tout ceci n'empêche pas les négociants de la ville, qui ont de très grandes fortunes, de donner fréquemment des diners d'apparat, où le faste créole mais non l'estomac, trouve son compte : les truffes qu'on y sert, arrivant généralement moisies, et le champagne fabriqué pour cette exportation, étant détestable. Après la sieste, vers 4 heures de l'après-midi, on se réunit au bord de la mer, au pied du phare, à côté du bureau du capitaine du port, à un endroit surnommé *la pointe aux blagueurs*. Le soir, les riches négociants du pays donnent des bals, où, vu la chaleur persistante, l'on ruisselle jusque minuit, en se désaltérant de temps à autre avec des breuvages poivrés, dits *moulougouthani*, qui emportent le palais. Le conférencier nous conduit ensuite à la promenade dans les environs de la ville, notamment à celle que font les habitants chaque dimanche, sur le bord du lac d'Oussondou, que les Français appellent le grand étang. Nombre de coquettes villas s'élèvent à l'entour : Constantine, Fantaisie, Sans-Gêne, etc. ; les repas interminables, les cartes, les régates, les promenades en barques pavoisées, font les principaux frais de ces parties de campagne, complétées, toujours au retour, par la vue de quelques petites fêtes indiennes, charmeurs de serpents, danses de bayadères, mariages hindous, que l'orateur nous décrit avec une verve amusante.

La dernière partie de cette intéressante conférence a roulé sur la géographie proprement dite, et les productions de Pondichéry. Ce qu'on appelle « le territoire de Pondichéry » a une superficie totale de 29,122 hectares ; il se divise en trois districts : celui de Pondichéry, celui de Bahour et celui de Villenour. Huit cours d'eau l'arrosent : la rivière de Gingy, qui donne naissance à la rivière d'Ariancoupam et au Chaunambar ; le Pambear, qui se jette dans le Gingy ; le Coudouvear, qui se jette dans le Chaunambar ; le Ponear, qui prend sa source

dans les Ghâttes et se jette à la mer ; le Maltar, qui dérive des eaux du Ponear et se jette dans le Coudouvear ; enfin, l'Oupar, qui se jette dans la mer. En dehors de ces cours d'eau, on compte dans les trois districts 9 grands canaux de dérivation, 5 barrages, 5 grands étangs, 54 petits, 202 sources et 13 réservoirs servant aux irrigations. Grâce à cette abondance d'eau, le territoire de Pondichéry est devenu assez fertile.

Ses principales productions sont le riz, l'indigo, le cocotier, le tabac, la canne à sucre, le cotonnier, le sésame, l'arachide, le banannier, le citronnier, l'oranger, le grenadier, la vigne (qui donne deux récoltes), l'ananas, etc. On peut encore citer à part les champs cultivés en vue de récolter le bétel et le haschich. Sur chacune de ces cultures, le conférencier entre dans quelques détails.

Bref, le public roubaisien a été vivement intéressé et il s'est retiré satisfait de cette première conférence géographique.

Conférence du 17 Janvier

Tlemcen et la vallée de la Tafna,

Par M. ARDOUIN-DUMAZET, membre du Comité d'études.

Après avoir dépeint le contraste frappant qui existe entre Carthagène, port espagnol d'embarquement vers l'Afrique, et Oran, port de débarquement en Algérie — contraste tout à l'avantage de notre colonie — le conférencier énumère les différentes productions de la région oranaise : ses vignes nombreuses, ses plaines fertiles couvertes de blé, ses orangers aux fruits savoureux. La banlieue d'Oran, complètement déserte lors de la conquête, est aujourd'hui plus peuplée et mieux cultivée que beaucoup de pays de France, même des plus prospères.

Conduisant ensuite son auditoire dans la direction de Tlemcen, il décrit les villages, les forêts, les sources d'eau douce et les lacs salés, que l'on rencontre d'Oran à cette ville. Misserghin, Lourmel, Bou-Tlélis, Rio-Salado, Aïn-Témouchent, Aïn-Kial, sont successivement dépeints avec une telle facilité d'élocution que l'auditoire, malgré l'étrangeté de ces noms arabes, suit l'auteur avec un visible intérêt.

Mais nous voici arrivés à l'embouchure de la Tafna. On y rencontre tout d'abord les mines de fer de Beni-Saf, aujourd'hui grande affaire industrielle ; sur soixante kilomètres de côtes, est accumulée une longue série d'amas de minerai : le centre le plus important de ces gîtes est Beni-Saf, qui a donné son nom aux mines ; on y voit de véritables collines formées presque entièrement de fer. Au début de l'entreprise, la concession a été vendue 200,000 francs par un habitant de Tlemcen ; puis, presque séance tenante, elle a été cédée pour cinq millions à une Compagnie d'exploitation.

Plus loin, à Aïn-Tekbalète, on trouve de magnifiques carrières d'onyx. Bientôt après, on entre dans la région des oasis ; celles-ci, perdues au milieu de la désolation du territoire indigène, se trouvent surtout dans les régions montagneuses, isolées, pour ainsi dire, du reste du pays, où s'est maintenue la race autochtone, celle des Berbères ou Kabyles. A l'Ouest, entre l'embouchure de la Tafna, le Maroc et la mer, on laisse une région des plus riche et des plus belle, qui pourrait s'appeler, de sa principale peuplade : pays des Trara. Plus au Sud, vers le cours supérieur de la Tafna, la vallée de ce fleuve est un immense jardin, habité par une autre tribu de race kabyle, celle des Beni-Snouss. Ces contrées possèdent une population fort nombreuse, comparativement au reste du pays. Près du village de Négrier, se trouve une forêt d'arbres fruitiers en plein rapport, que le conférencier ne craint pas d'appeler la huitième merveille du monde ; on y rencontre des oliviers immenses ayant deux ou trois cents ans d'existence et dont la circonférence dépasse quatre mètres. La région qui l'environne, très irriguée, possède tous les fruits, légumes et fleurs qui croissent en France.

Arrivant à *Tlemcen*, assise au pied du rocher presque à pic de Lalla-Seti, contrefort du Nadoz, et cachée presque toute entière par de vieux oliviers qui lui font un couronne d'un vert sombre, l'orateur rappelle les origines de cette ville qui fut d'abord *Pomaria* sous les Romains, et *Agadir* sous la domination Arabe. Il existe encore de ces époques éloignées des ruines nombreuses où la main des Romains est reconnaissable, et d'autres ruines, en terre, mais devenues aussi dures que la pierre, et un minaret de trente-cinq mètres de hauteur en pierres tumulaires provenant de Pomaria. De la ville, situé sur un plateau de 816 mètres d'altitude, on aperçoit distinctement à l'horizon, les reflets bleus de la Méditerranée, qu'une distance de 50 kilomètres sépare

pourtant de l'observateur. De cette hauteur, on jouit d'un coup d'œil féerique.

Les nombreux ruisseaux qui arrosent les vallées du bassin de la Tafna, sont bordés de chaque côté d'épais buissons de lauriers-roses. On ne peut rien imaginer de plus ravissant que ces multiples rubans, toujours fleuris, dont les gracieux méandres sillonnent la contrée en tous sens.

Avant de quitter Tlemcen, M. Ardouin-Dumazet en décrit les principaux monuments : la porte Bou-Medine, le tombeau de Boabdil, déposé au musée, les mosquées de Djama-el-Kebir et de Djama-Abou-el-Hassen dont les sculptures intérieures sont des merveilles d'originalité, le minaret de Mechouar et celui de l'école arabe française. Parlant des rues de la ville, le conférencier raconte que plusieurs d'entre elles ont été percées à coup de boulets par Cavaignac.

Au-delà de Tlemcen, en remontant le cours de la Tafna, on rencontre *Mansourah*, village français de 700 habitants ; puis le village arabe de *Sidi-Bou-Medine* où se trouve le tombeau du saint musulman qui portait ce nom. La mosquée de Sidi-Bou-Medine peut être visitée — moyennant finance — par les Européens. Le tombeau est couvert de drapeaux offerts par les officiers-généraux qui ont passé par là ; le duc d'Aumale, Bazaine, Mac-Mahon, etc.

Plus loin, à proximité du village de *Lamoricière*, il existe des grottes ayant de trois à quatre kilomètres de profondeur, remplies de stalactites et de stalagmites. Le pays environnant est couvert de lauriers-roses et de figuiers.

Parlant ensuite des environs de *Marnia*, sur la frontière, le conférencier dit que, au bord de la Mouïlah, on trouve des sources d'eau chaude incrustante. Cette eau laisse sur les rochers des dépôts calcaires qui prennent, à distance, les reflets d'une draperie blanche éblouissante. A Marnia, se tient un marché où l'on vend surtout les laines du Maroc ; il a une importance considérable.

Enfin, arrivant au poste militaire de *Sebdou*, M. Ardouin-Dumazet décrit la haute vallée de la Tafna et *Aïn-Abolète*, la source de cette rivière qui ressemble à la fontaine de Vaucluse.

Au cours de cette intéressante causerie, M. Ardouin-Dumazet a raconté, avec beaucoup de charme, quelques légendes arabes très curieuses.

Il a résumé sa conférence en disant qu'il a rarement vu de pays plus beau que celui de la vallée de la Tafna, surtout dans la partie supé-

rieure du bassin. Il dit qu'on pourrait appeler la région qu'il vient de décrire : *le pays des peintres*, tant il en a rencontrés sur sa route copiant des sites d'une richesse de coloris dont nous ne pourrions nous faire une idée.

Conférence du 24 Janvier.

L'Océan,

Par M. COSSERAT, Principal du Collège de Saint-Amand.

L'orateur définit tout d'abord le rôle et l'importance géographique des régions océaniques, que trop longtemps on a considérées comme une sorte de chaos sans limite et sans fond. Il établit que la vie planétaire est liée d'une façon intime aux phénomènes du monde de la mer, et que, suivant l'expression des poètes anciens, *la Terre est* bien *fille de l'Océan.*

Dès l'origine des âges, les mers ont commencé un immense labeur, qui se continue encore de nos jours sous les yeux de l'homme, et qui consiste à *modeler* la surface des continents, par les nuages, les pluies, les météores qui dérivent d'elles ; elles établissent en outre une sorte d'équilibre climatérique entre les différentes zones du globe terrestre, en adoucissant les froids du pôle et tempérant les chaleurs de la zone tropicale.

D'une façon générale, les mers offrent une disposition inverse à celle des continents. Ainsi, autour du pôle Nord, se groupent les masses continentales ; et autour du pôle Sud, les masses océaniques, réservoir commun de toutes. Leur fond présente de longues ondulations aux *pentes* douces ; l'une des pentes les plus raides connues, est celle qui se rencontre au large du cap Canaveral, à l'Est de la Floride : sur une distance de 2,775 mètres, la sonde touche le fond à 849^{m} et à 1,947^{m} ; c'est donc une inclinaison de 39,6 %. Il faut signaler aussi l'étrange gouffre, qui est connu sous le nom de *Gouf* ou fosse de Cap-Breton, sur la côte des Landes, et qui se trouve en communication avec les abîmes découverts par MM. de Folin et Milne-Edwards dans le golfe de Gascogne.

La *profondeur* moyenne des mers n'est connue que d'une façon approximative. Les sondages pratiqués jusqu'à présent n'ont pas encore été assez multipliés, et les mesures bathymétriques ont été trop espacées pour donner aux courbes de profondeur plus qu'une simple valeur hypothétique. Un des plus beaux exemples connus de la continuation des pentes continentales au-dessous du niveau de la mer, nous est offert par l'Adriatique. Sans entrer dans les nombreux détails exposés par le conférencier, sur cet important sujet, nous rappellerons que la profondeur moyenne de l'Atlantique septentrional est de 3,500^{m} et que son lit est beaucoup moins accidenté que ne l'est la surface de l'Europe. Chose remarquable, s'il se produisait une baisse des eaux de 4,000 mètres, il y aurait émersion d'un continent qui serait séparé des deux mondes par deux étroits canaux, et qui s'étendrait en pointe jusque dans la zone torride. L'Atlantique méridional est encore peu connu ; sa moyenne de profondeur ne paraît pas dépasser 4,500^{m}. Quant au Pacifique, avant même qu'on y ait pratiqué des sondages, sa profondeur moyenne avait été calculée par la vitesse des vagues et évaluée à 4,285^{m}. En un point appelé « le creux Tascarora ». la sonde indique 8,571^{m}.

De l'ensemble des faits constatés, il résulte que les océans s'approfondissent graduellement dans la direction du Sud.

Quant au *niveau* des mers, les unes par rapport aux autres, on peut dire que les différences sont très faibles, et dues à des causes purement locales.

Le conférencier passe ensuite à l'étude de la *composition* de l'eau de mer, signalant les différences de salinité et en expliquant les causes. Il paraît établi que les eaux de l'hémisphère sud sont en général un peu plus légères que celles de l'hémisphère septentrional. L'évaporation, l'apport d'eau douce par les fleuves, sont les principales causes qui font varier la salinité.

Passant ensuite à la question de la *couleur* de l'eau, M. Cosserat établit que l'eau de la mer offre les couleurs les plus variées et les teintes les plus délicates, soit par suite de la splendeur du ciel (golfe de Naples), soit par sa transparence.

Quant à la *température*, elle varie avec la latitude et avec les courants marins.

La surface marine est rarement calme : les vents, brises ou tempêtes, l'agitent d'une façon plus ou moins violente et produisent les *vagues*. Sous le tropique du Cancer, pendant les calmes d'automne,

sous l'influence des vents réguliers, se développent les *vagues des calmes, hautes, bleues et sans écume*, qui se succèdent à deux ou trois cents mètres d'intervalle. En général, la hauteur des vagues est d'autant plus considérable, que le bassin est plus profond, la surface plus librement parcourue par les vents et la salinité plus faible.

La *vitesse des vagues* n'est qu'apparente ; il n'y a pas de déplacement d'eau. Le *choc* des vagues contre des obstacles sous-marins donne lieu à des remous violents, à des *lames sourdes*, souvent fort dangereuses. La *force* des vagues est considérable : à Dunkerque, le sol tremble à 1,500 mètres des rivages.

La masse des eaux océaniques est parcourue par des *courants*, véritables fleuves océaniques, qui établissent un double échange entre les mers polaires et les mers équatoriales. Deux causes produisent ces courants : 1° la rotation du globe ; 2° la différence des températures.

La rencontre des deux courants thermaux des pôles se fait obliquement dans l'Atlantique, ce qui donne pour résultante un courant de rotation, qui, venant à son tour buter contre l'Amérique, s'épanche en deux grandes nappes, vers le Nord et vers le Sud. Le même effet se produit dans l'Océan Pacifique. Dans leur ensemble, les fleuves océaniques rappellent la distribution des parties du monde. Parmi eux, le Gulf-Stream, est sans contredit le plus important, et l'un des mieux connus, grâce aux travaux de Maury, qui en a laissé une magnifique description, dans son bel ouvrage intitulé : « La Géographie de la mer. »

Sans entrer ici dans tous les détails donnés à ce sujet par le conférencier, disons seulement que, grâce au Gulf-Stream qui vient visiter les côtes d'Europe (Irlande et Scandinavie), ces régions, malgré leur latitude élevée, jouissent d'un climat relativement tempéré, parce qu'elles utilisent à leur profit la chaleur que le fleuve océanique amène des contrées tropicales. Malheureusement toute médaille a son revers, et ce courant bienfaisant est aussi le père des tempêtes et des perturbations de l'Atlantique. Au point de vue commercial, son importance n'est pas moindre : c'est en effet sur les rivages qu'il visite dans son long voyage, que se trouvent les grands centres d'échanges commerciaux, La Havane et la Nouvelle-Orléans, New-York et Liverpool. La connaissance exacte de son parcours a aussi modifié les routes marines d'Europe en Amérique, aller et retour. En mettant à profit la vitesse de ses eaux, la marine à voiles est parvenue à réduire dans d'assez fortes proportions la durée du voyage.

Pour compléter cette étude des courants, M. Cosserat a passé successivement en revue les courants du Pacifique, des mers polaires, et les courants moins importants mais non moins curieux des mers intérieures, comme ceux de la Baltique et de la Méditerranée.

Après avoir alors exposé la théorie des *marées*, il a étudié avec de nombreux exemples l'action de la mer sur les continents, action double, de *destruction* sur certains points, d'*édification* sur d'autres, et il a présenté une étude des plus complètes et des plus intéressantes sur les *fjords* qui se montrent sous trois formes bien caractérisées, avec de nombreux passages des unes aux autres : fjords comblés depuis longtemps ; 2° fjords en période de comblement, comme ceux de la Scandinavie et de l'Irlande ; 3° fjords encore remplis par des glaciers. L'orientation des fjords est remarquable ; elle est partout la même, et ils sont tous situés sur les rivages occidentaux.

Enfin, pour terminer est venue l'étude des cordons littoraux et des dunes, avec application spéciale de la théorie de leur mode de formation, pour les premiers aux lagunes de la Méditerranée et en particulier aux lagunes d'Aigues-Mortes, et pour les secondes au curieux pays des Landes de Gascogue.

Des cartes dressées à cet effet ont permis aux auditeurs de suivre très facilement cet exposé fait avec autant de clarté que d'érudition.

Conférence du 31 Janvier.

Les bancs de Terre-Neuve,

Par M. Alfred RENOUARD, Secrétaire-général.

Le conférencier rappelle que longtemps, la France, propriétaire des côtes de l'Acadie, du cap Breton, du golfe Saint-Laurent et de Terre-Neuve, a possédé les pêcheries les plus florissantes du monde. Mais au XVIIIe siècle, elle a perdu successivement ces colonies, qui toutes sont passées aux mains des Anglais. De ces riches et florissantes possessions, il ne lui reste plus aujourd'hui que les petites îles de Saint-Pierre et Miquelon, avec un droit de pêche et de sécherie sur ce qu'on

appelle les bancs de Terre-Neuve. Ce sont ces derniers qui feront l'objet de la 4e conférence de Roubaix.

Ces bancs ne sont pas, comme on pourrait le penser, des plages de sables plus ou moins couvertes d'eau : les navires peuvent, au contraire, y voguer sans crainte, car leur profondeur varie entre 30 et 60 brasses, soit environ 50 à 100 mètres. On attribue leur formation à la rencontre du courant d'eau chaude formé par le Gulf-Stream qui remonte l'Atlantique septentrional, avec le courant froid qui vient de la mer de Baffin le long des côtes du Labrador : d'un côté, l'eau chaude dissout les icebergs de glace et précipite au fond de la mer les pierres et matières solides dont ils se sont chargés aux continents polaires, tandis que d'un autre côté, les animaux marins qu'apportent les eaux tropicales sont tués au contact de l'eau glacée et leurs coquilles s'amoncellent depuis des siècles.

Les bancs occupent un espace de 900 kilomètres de long sur 400 de large. Ils sont au nombre de trois principaux : le *Grand-Banc*, le *Banc-à-Vert* et le *Banquereau* et de cinq de moindre étendue : le *banc de Misaine*, le *banc d'Artimon*, l'*île de Sable*, le *Causeau* et le *Middle-Ground*. A côté d'eux, la sonde ne rencontre plus rien, ce qui semblerait faire croire que ce sont des montagnes sous-marines. Le Grand-Banc, de 500 kilom. de long sur 360 de large, est traversé dans toute sa longueur par un sillon profond qu'on appelle *La Fosse*.

C'est là la patrie natale et le quartier général d'innombrables légions de poissons. C'est là que foisonne surtout la morue, soit qu'elle y dépose son frai, soit qu'elle s'y rende après l'avoir confié aux algues du rivage. M. Guérin, membre de l'Institut, a eu la patience de compter le nombre d'œufs contenu dans l'un de ces poissons ; il en a trouvé 9,340,000. Heureusement, ajoute le conférencier, qu'il en meurt beaucoup, sans quoi, il n'y aurait pas dans la mer assez de place pour contenir ces poissons.

M. Renouard passe alors à la description de la pêche qui a lieu sur les bancs du 1er avril au 1er octobre. Les amorces, qu'on appelle « *la boitte* », et qui se composent suivant la saison, de harengs, de capelares et d'encornets, vont s'acheter à Saint-Pierre aux débitants anglais qui en livrent pour 1,500,000 fr. par an aux pêcheurs français. Pour arriver à ce résultat, les marchands de boitte *amorcent* eux-mêmes nos matelots au moyen de nombreux verres d'eau-de-vie. Ces matelots sont ou des pêcheurs de Saint-Pierre qui vivent dans l'île ou des matelots de France, venant principalement des ports de Dieppe, Fécamp,

Granville, Saint-Malo, Saint-Servan et Saint-Brieuc : les navires français partent d'Europe fin mars et se trouvent fin avril dans la rade de Saint-Pierre.

Après avoir dépeint le pittoresque costume des pêcheurs de morue, le conférencier fait assister son auditoire au voyage des 180 à 190 goëlettes, représentant environ 15,000 à 16,000 tonneaux, qui partent de Saint-Pierre et Miquelon vers Terre-Neuve. Avec un vent favorable, ce voyage dure cinq heures.

La campagne de pêche comprend plusieurs périodes. Au bout de chacune d'elles, on rentre à Saint-Pierre, on renouvelle ses provisions et on débarque la morue fraîche, dite *morue verte*, aussitôt placée à bord de voiliers légers et bons marcheurs, dits « *longs-courriers* », qui partent immédiatement pour la France, principalement pour Bordeaux, d'où leur marchandise est expédiée chez tous nos marchands de poissons, sous le nom de *morue nouvelle*.

Les engins de pêche sont la *faux* et la *flotte*, sortes de lignes à faucher à la volée, dont l'usage est prohibé parce qu'elles blessent ou tuent nombre de poissons sans qu'on puisse s'emparer des victimes ; la *ligne à main*, employée par les Américains et les Anglais, et la *ligne de fond* ou dormante, que les marins de Saint-Pierre appellent *tanti*, formée d'un certain nombre de filins munis d'un hameçon.

Dès qu'un équipage a trouvé une bonne place, il jette l'ancre, souvent par 40 brasses de fond. On cargue les voiles ; des canots à fond plat ou *dorys*, pouvant contenir deux hommes, sont mis à la mer ; on y place les lignes, les appâts et quelques provisions et, après quelques fortes rasades d'eau-de-vie, assez copieuses pour enivrer les matelots, ceux-ci s'en vont, souvent par une mer démontée, jeter leurs lignes à une certaine distance de la goëlette. Il arrive fréquemment qu'une chaloupe manque à l'appel, car une vague ou un abordage précipite bien facilement la frêle embarcation au fond de la mer. Leur besogne terminée, les matelots reviennent se reposer à bord, et lendemain à la pointe du jour, ils vont relever la ligne en allant droit à la bouée surmontée d'un petit drapeau tricolore, qui indique la place exacte du dernier grapin. Le produit peut être de 4 à 500 morues par ligne.

Aussitôt ramené à bord, on procède à l'*habillage* du poisson. Le travail préalable est celui des décolleurs, opération fort simple, qui consiste à détacher la tête de la morue. Viennent ensuite les décosseurs, qui ouvrent rapidement le poisson, soit jusqu'à la naissance de la queue pour en faire la *morue ronde*, soit jusqu'à l'extrémité pour

en faire la *morue plate*, et en détachent l'arête du milieu. Enfin, la morue passe entre les mains d'un mousse, qui enlève avec une cuiller le sang qui reste à la section de l'arête, et donne le poisson au saleur. Ce travail dure plusieurs jours et ne peut être interrompu, sous peine d'être débordé.

A son arrivée à Saint-Pierre, le poisson qui n'a pas subi ces différentes préparations, est déposé sous des hangars en sapin sur pilotis avec étages à claire-voie, nommés *chafauds*. Il est enlevé par les yeux, chargé dans des brouettes et passé aux décolleurs. Les têtes tranchées, entrailles, etc., qui tombent à l'eau, autrefois perdues, sont recueillies aujourd'hui par des usines qui en font du guano. Une fois salé, on l'entasse en meules, jusqu'à ce que des matelots dits *graviers*, viennent l'étendre sur les grèves artificielles en galet pour les faire sécher au vent ou au soleil, en les plaçant sur des claies ou *rigneaux*, disposées à cet effet. Il ne faut ni trop de soleil, ni trop d'humidité. Ce traitement dure plusieurs semaines et n'est terminé que quand la morue est absolument sèche.

Pour obtenir la morue fumée, on la laisse pendant douze à quinze heures dans le sel, puis on l'expose pendant six jours dans la *loge à boucan* à une fumée produite par des copeaux de cèdre ou de sapin.

Le désarmement a lieu en octobre. Les deux tiers du produit de la pêche vont à l'armateur, le reste appartient à l'équipage. Sur ce tiers, le patron de la goëlette prélève deux parts, le second une part et quart, chaque matelot une part, les novices 3/4 de part et le mousse 1/2 part. Le règlement se fait sur le cours moyen de la morue coté à Saint-Pierre. Chaque homme reçoit en outre une gratification. En vertu d'une ordonnance de 1785, toute part est insaisissable. — C'est au moment du règlement des comptes qu'intervient le fournisseur qui va toucher chez l'armateur le montant des sommes dues au matelot et rembourse l'excédent à ce dernier.

On comprend que nous n'entrions pas dans le détail des nombreuses explications données par le conférencier ; nous nous sommes bornés aux principaux points abordés par lui. Ils suffiront, croyons-nous, pour établir l'intérêt présenté par cette charmante causerie.

Conférence du 7 février.

De la vitesse et de la sécurité sur les chemins de fer,

Par M. JACQUIN,
Membre du Comité d'études, Inspecteur de l'Exploitation au chemin de fer du Nord

---

Avant d'aborder le principal sujet de la causerie dont nous venons de donner le titre, M. Jacquin a présenté à son auditoire une série de chiffres très intéressants, produits par la statistique des chemins de fer.

« L'invention des chemins de fer, nous a-t-il-dit, date de cinquante ans à peine. Pendant ce demi-siècle, on a construit près de quatre cent mille kilomètres de voies ferrées.

Dans ce chiffre formidable, et qui représente *dix fois* le méridien terrestre, il ne faut pas compter les voies de garage, ni les doubles voies ; le conférencier n'entend parler que des lignes proprement dites. Si l'on y ajoutait toutes les voies supplémentaires nécessitées par le mouvement des gares, des ports, des rivières, des canaux et des exploitations industrielles, on arriverait presque à doubler le chiffre de quatre cent mille kilomètres.

Ainsi, il y a, à Roubaix seulement, CINQ KILOMÈTRES de voies accessoires pour le service des garages, des déchargements directs et des halles.

Un train marchant à la vitesse moyenne de 60 kilomètres à l'heure mettrait 27 jours et quelques heures pour faire le tour du monde : lui faudrait 9 mois un quart pour parcourir le réseau complet des voies ferrées.

Si l'on examine maintenant la quantité de travail qu'il a fallu dépenser pour les terrassements, la pose des rails, la construction des machines, des wagons et des immeubles, on arrive à des résultats étonnants.

Les réseaux français possèdent 200,000 wagons de tous genres. Si chaque wagon avait une longueur de 6 mètres, ce qui est assurément au-dessous de la moyenne, ces 200,000 wagons représenteraient un train total de 1,200 kilomètres.

Sur les chemins de fer français, la consommation de la houille atteint le chiffre colossal de 4 millions de tonnes. Or, chaque wagon pouvant porter 10 tonnes, le transport de ces 4 millions de tonnes exigerait un

train de 400,000 wagons qui, mis bout à bout, à raison de 5m30 en moyenne pour la longueur d'un wagon à houille, représenteraient un train de 2,120 kilomètres — deux fois la longueur de la France, de Dunkerque à Marseille !

On comprendra aisément la quantité d'arbres qu'il a fallu abattre pour fournir toutes les traverses de chemins de fer, quand on saura que de Roubaix à Lille pour 10 kilomètres seulement, il y en a *vingt-quatre mille* pour les deux voies.

Il y a, aux États-Unis, 195,000 kilomètres de voies ferrées et à peu près autant en Europe. En comparant le développement kilométrique entre tous les pays, proportionnellement au nombre des habitants, on trouve 33 kilomètres par 10,000 habitants aux États-Unis, 26 au Canada, 12 en Suède, 9 en Angleterre et en Suisse, 8 en France, en Belgique, en Allemagne et en Danemark.

La comparaison, par rapport à la surface des pays, donne la première place à la Belgique, qui a 15 kilomètres de voies ferrées par 100 kilomètres de superficie. L'Angleterre en a 10, la France 6, les États-Unis environ 2 et le Canada pas tout à fait 1. »

M. Jacquin aborde ensuite le sujet principal de la conférence : la vitesse et la sécurité des chemins de fer.

« Bien que la largeur des voies soit presque partout de 1 m. 45 et que les machines à grande vitesse diffèrent peu en forme et en puissance, la marche des trains n'est pas la même dans tous les pays. Contrairement à l'opinion générale, qui donne le mérite de la vitesse aux Américains, c'est en Angleterre qu'elle est la plus considérable.

En France, la vitesse n'est pas la même sur tous les réseaux, Le rapide de Paris à Bordeaux fait 69 kilomètres à l'heure, en défalquant les arrêts ; le rapide de Paris à Marseille, 63 kilomètres ; celui de Paris à Lille, 65,2 ; Paris-le-Havre, 60 ; Bordeaux à Cette, 63,3.

Passons aux railways étrangers : Le rapide de Londres à York parcourt 74 kilomètres 300 mètres à l'heure ; le *flying scotchman* de Londres à Edimbourg, vole à la vitesse de 80 kilomètres pendant la majeure partie des trajets, C'est incontestablement le plus rapide de tous les trains,

Si, en Angleterre les trains ont une marche généralement plus accélérée que chez nous, cela tient à ce que les Anglais ont des combustibles de meilleure qualité et aussi qu'ils ont sur nous l'avantage de ne pas être soumis à des ralentissements obligatoires au passage de certains points déterminés et notamment aux bifurcations. En France,

les règlements administratifs imposent la nécessité de ne franchir les bifurcations qu'avec une vitesse très modérée, et il s'ensuit forcément une perte de temps dans le parcours total. Ainsi dans le parcours de Lille à Douai, par exemple, il y a 7 points particuliers munis de signaux d'arrêt absolu au pied desquels les trains doivent être en état de s'arrêter complètement si le signal d'avancer ne leur est pas donné à leur approche. La vitesse de tous les trains est donc paralysée sept fois dans un trajet de 35 kilomètres. En Angleterre on n'en tiendrait pas compte.

Certains trains en France marchent cependant à une vitesse comparable à celle des chemins de fer anglais. Ainsi, l'express de Bruxelles à Paris marche également de Tergnier à Creil à la vitesse de 80 kilomètres à l'heure.

La difficulté n'est pas d'aller vite, mais bien d'éviter les accidents, que le grand nombre de trains circulant sur les mêmes voies rendraient très fréquents, si de minutieuses précautions n'étaient prises pour faire coïncider le passage des express avec le garage des trains ordinaires dans les stations intermédiaires.

Tout est sacrifié aux trains à grande vitesse, qui ne font arrêt qu'aux points indispensables

Entre Paris et Laroche, l'express fait 155 kilomètres d'un seule traite, à la vitesse moyenne de 63 k. 7 à l'heure. Sur le Nord — de Paris à Amiens — 126 kilomètres sont parcourus sans arrêt en 1 heure 54 minutes, à la vitesse moyenne de 66 k. 3. Il y a en Amérique, un train qui fait 213 kilomètres sans arrêt, de Harrisburg à Altoona, en 3 heures 25 m. à la vitesse moyenne de 62 k. 3 à l'heure.

La marche de 80 kilomètres à l'heure est un maximum pour une vitesse continue, mais on peut sans danger la dépasser pendant un certain temps sur les lignes à grands parcours. Sur une pente de quelques kilomètres, le Flying Scotchman, dont la machine a des roues de SEPT MÈTRES ET DEMI de développement, parcourt quelques instants près de *deux kilomètres à la minute* — 33 mètres par seconde ! ! ! — Cette vitesse vertigineuse n'est pas dangereuse en elle-même. Le danger vient surtout de la difficulté, qu'éprouverait le mécanicien à apercevoir en temps opportun les signaux d'arrêts qui pourraient être faits sur sa route.

Mais cette cause d'accidents, qui pourrait être extrêmement grave, a été heureusement écartée grâce à l'emploi de signaux et d'appareils de sûreté extrêmement perfectionnés qui permettent d'assurer et de

garantir d'une manière complète la sécurité des trains en marche. — Les trois grandes inventions récentes qui concourent à cette garantie sont : *le block-system*, *les freins continus* et les *appareils Saxby et Farmer*.

Le block-system a pour but d'espacer les trains en marche et de les protéger par un ensemble de signaux tel qu'un train quelconque ne puisse ni rejoindre le train qui le précède ni être rejoint par celui qui le suit immédiatement. En cas d'arrêt intempestif d'un train quel conque soit par suite d'accident, soit pour toute autre cause les trains suivants seraient tous arrêtés en temps utile. Avant l'application du block-system, les trains ne devaient se suivre en pleine marche qu'à un intervalle de dix minutes, ce qui ne permettait le passage que de 6 trains à l'heure. Chaque fois que les Cies ont eu besoin de faire passer un certain nombre de trains en peu de temps sur un assez long parcours, elles ont eu recours à un procédé fort simple qui n'était en réalité que le block-system : voici par exemple comment la Cie du Nord opérait les jours de courses à Chantilly. Il fallait transporter environ 8 à 10.000 personnes de Paris à Chantilly pour l'heure des courses et les ramener à Paris avant l'heure du dîner. Il est évident que 6 trains par heure n'auraient pas suffi pour exécuter ce service Il fallait faire circuler sur un parcours de 41 kilomètres environ 20 trains à l'heure en tenant compte du passage des trains ordinaires réguliers. — Pour assurer ce mouvement avec une sécurité complète la Cie du Nord échelonnait des hommes sur tout ce parcours en les espaçant d'environ 500 mètres les uns des autres de façon qu'ils fussent toujours entre eux à portée de vue. Chaque homme avait pour consigne de ne laisser engager un train devant lui qu'à la condition qu'il ait reçu de l'homme voisin l'avis que le train précédent avait dépassé le poste suivant. C'était un véritable télégraphe optique qui aurait permis, en cas de besoin, d'arrêter presque simultanément tous les trains à une distance de 1 kilomètre environ les uns des autres. — Ce service a fonctionné de cette façon pendant bien des années les jours de courses, sans jamais avoir donné lieu au moindre accident. De là au block system tel qu'il fonctionne aujourd'hui il n'y a qu'un pas : il suffit de remplacer les hommes par des mécaniques et de les espacer un peu plus, pour arriver à un résultat tout aussi satisfaisant. En fait, les mats sémaphoriques du block-system sont espacés de 2 à 3 kilomètres les uns des autres. Chaque appareil remplit les trois conditions suivantes : 1° il arrête par un signal optique s'adressant aux

mécaniciens tous les trains qui se présenteraient devant lui avant que le train précédent n'ait dépassé le sémaphore suivant ; 2° il annonce au poste suivant tous les trains qui entrent dans la section ; 3° quand il a été mis à l'arrêt par le garde, après le passage d'un train pour arrêter tous les trains qui pourraient se présenter avant que ce train n'ait dépassé le poste suivant, il ne peut être remis à voie libre que par l'intervention du garde poste suivant, autrement dit, sitôt qu'un train pénètre dans une section comprise entre deux sémaphores, cette section est *bloquée* par le garde qui est à l'entrée, et elle ne peut être *débloquée* que par celui qui se trouve à la sortie. Et comme dans chaque section il ne peut y avoir qu'un seul train à la fois, les trains ne sont plus exposés à se rejoindre par derrière. D'autre part, un mécanicien qui trouve le sémaphore à voie libre a la certitude de ne pas rencontrer d'autres trains devant lui, au moins jusqu'à la section suivante, et au lieu d'avoir son esprit toujours tendu comme autrefois dans la crainte de voir surgir à chaque instant un signal de détresse fait par un train arrêté accidentellement sur son parcours, il peut de temps en temps reposer son attention pour s'occuper davantage de sa machine.

Ce block-system a donc le double avantage de garantir complètement la sécurité des trains en marche et de diminuer l'effort d'attention du personnel, effort qui dans certains cas, en temps de brouillard, par exemple, était certainement fatigant.

En même temps qu'on augmentait la sécurité des trains en marche par le block-system, une invention heureuse permettait d'accroître leur vitesse en donnant au mécanicien la puissance de se rendre maître de leur allure et même de les arrêter complètement à son gré dans un espace de temps et sur un parcours extrêmement petit. Autrefois, l'on devait serrer à la main les freins de la machine, du tender et des wagons: l'opération, sans être longue, nécessitait cependant un certain temps très appréciable, pendant lequel le train franchissait un espace relativement considérable sans être maîtrisé. Aujourd'hui, le mécanicien n'a qu'à toucher du doigt, pour ainsi dire, une simple manette de robinet, pour faire agir simultanément les freins de tout son train et pour se rendre maître de sa vitesse. En 300 mètres, c'est-à-dire, en un rien de temps, un train express ordinaire peut être complètement arrêté.

Deux systèmes de freins sont en présence : le frein *Westinghouse* et le frein *Smith*.

Tous deux sont manœuvrés directement par le mécanicien et tous deux sont continus, c'est-à-dire, applicables à tout le train depuis la machine jusqu'au dernier wagon.

Le frein Westinghouse agit par pression d'air, chaque voiture est munie à la fois d'un réservoir à air comprimé et d'un cylindre dans lequel peut se mouvoir un piston dont la tige est articulée avec les leviers qui portent les sabots des freins. Pour faire agir les freins, il suffit d'ouvrir un robinet de communication entre le réservoir où l'air est comprimé à 4 ou 5 athmosphères et le cylindre : le piston se déplace et les sabots serrent les roues La pression est répartie entre tous les réservoirs, sous la machine et sous tous les voitures des trains, par une conduite générale qui règne depuis la machine jusqu'à la dernière voiture. Elle est obtenue à l'aide d'un petit moteur spécial placé sur la locomotive et qui fait marcher une pompe de compression. Tout l'intérêt du système est dans le fonctionnement du robinet qui met en communication chaque réservoir avec le système correspondant. Ce robinet, d'un mécanisme extrêmement ingénieux, mais fort compliqué, est à trois voies, et on le désigne pour cette raison sous le nom de *triple-valve*. Il permet de mettre à volonté en relation directe les réservoirs avec la conduite générale ou avec les cylindres correspondants. En équilibre normal, les réservoirs et la conduite générale sont sous pression et la communication est fermée entre les réservoirs et les cylindres, mais il suffit d'ouvrir un robinet quelconque sur la conduite générale pour rompre cet équilibre et pour faire jouer, par différence de pression, le robinet à triple-valve qui donne alors de lui-même la communication entre les réservoirs et les cylindres correspondants.

Pour faire fonctionner les freins dans le système Westinghouse, le mécanicien n'a donc qu'à ouvrir un simple robinet à air, et à le refermer pour opérer le desserrage.

Les locomotives qui sont pourvues de ce système de frein sont faciles à reconnaître, car le moteur spécial qui comprime l'air dans les conduites continue à fonctionner quand la locomotive est au repos.

Le frein *Smith* est beaucoup plus simple. Une conduite d'air règne également depuis la machine jusqu'au dernier wagon. Près de l'orifice de cette conduite qui aboutit à la machine se trouve un robinet de vapeur construit de telle façon que quand on l'ouvre, le jet de vapeur s'échappant avec violence dans l'atmosphère produit dans toute la conduite un entraînement d'air considérable en y faisant le vide. C'est

précisément ce vide qui est utilisé pour opérer le serrage des freins. Dans ce but, chaque voiture est munie à sa partie inférieure d'une sorte de sac déformable analogue à un soufflet d'accordéon, en cuir, en communication directe avec la conduite générale. En temps normal, le sac a une certaine forme déterminée ; mais quand on ouvre *l'éjecteur*, le vide se produit à l'intérieur du sac qui se comprime sur lui-même. Dès que l'on ferme l'éjecteur et qu'on laisse rentrer l'air dans la conduite, chaque sac reprend sa forme primitive. Sous l'influence des variations de pressions obtenues à l'aide de l'éjecteur et du robinet de rentrée d'air, le fond du sac, convenablement guidé, éprouve donc un mouvement de va-et-vient analogue à celui d'un piston. Si ce fond de sac est muni d'une tige de piston articulée avec les leviers des sabots des freins, l'on conçoit facilement qu'il soit possible de régler son jeu de telle façon que, sous la pression athmosphérique ordinaire, les sabots soient desserrés et que, par l'effet de la contraction du sac résultant de l'abaissement de pression dans l'intérieur, ils soient au contraire serrés contre les roues.

Dans le système *Smith*, pour serrer les freins de tout son train, le mécanicien n'a donc qu'à ouvrir un robinet d'éjecteur. Pour opérer le desserrage, il ouvre un autre robinet qui fait rentrer l'air.

Comme manœuvres de freins, on ne peut rien imaginer de plus simple.

Il ne suffisait pas d'appliquer le *block-système* sur les lignes de chemins de fer, ni de munir les trains de freins *énergiques et rapides* pour garantir absolument la sécurité des mouvements, car la majeure partie des accidents se produisent, non pas en plein voie, mais bien aux abords des gares, sur les points où il y a généralement plusieurs trains ou machines simultanément en marche. Il importait donc de construire des appareils tels que les aiguilleurs et chefs de manœuvres chargés de coordonner les mouvements sur ces points dangereux ne pussent pas engager à la fois deux trains ou deux machines sur une même voie ou vers une même aiguille. Les appareils inventés par MM. *Saxby et Farmer* et dont le principe est aujourd'hui universellement adopté, ont apporté la solution définitive de cet important problème. Pour comprendre la valeur de cette question, il est nécessaire d'expliquer qu'à l'entrée des grandes gares, les trains ou les manœuvres peuvent être dirigés au gré des aiguilleurs, sur plusieurs voies différentes, suivant qu'il s'agit de trains de voyageurs, de trains de mar-

chandises, de machines isolées, ou de manœuvres de formation ou de débranchement de trains. Mais comme il faut, avant tout, qu'un train ou manœuvre en mouvement ne puisse pas être atteint par une autre manœuvre, on met sous la main des aiguilleurs des leviers de disques d'arrêt absolu, avec lesquels ils peuvent commander l'arrêt sur toutes les voies autres que celle sur laquelle ils veulent engager leur mouvement. Avant donc de laisser passer une manœuvre sur une voie déterminée, ils doivent avoir soin de *fermer* toutes les autres voies qui pourraient donner accès à celle-ci. Il résulte de là que les aiguilleurs avaient autrefois devant eux une série de leviers commandant, les uns des aiguilles, les autres des disques de diverses significations, et qu'ils devaient savoir *jouer* de ces leviers un peu comme un pianiste, par exemple, doit savoir jouer des touches de son clavier. Quand il s'agissait d'expédier un train de Lille vers Douai, par exemple, l'aiguilleur devait savoir qu'il fallait manœuvrer tels et tels leviers dans un ordre déterminé, et qu'il ne devait plus y toucher tant que le train n'était pas entièrement passé. Il devait surtout savoir que si à ce moment il avait ouvert un autre disque au hasard, par inadvertance, il aurait pu engager un autre passage de train incompatible avec le premier et donner lieu à un accident. Il est certain que les précautions étaient prises pour éviter autant que possible les erreurs tant, en faisant usage de consignes d'exécution très nettes et très rigoureusement observées, que de systèmes d'enclenchements de leviers : mais les dispositions appliquées, bien que présentant de larges garanties de sécurité, n'avaient pas la précision mathématique des *appareils Saxby et Farmer*. Une comparaison très simple permettra de saisir leur mode de fonctionnement.

Tout le monde sait ce que sait qu'un orgue de Barbarie : du moment qu'un rouleau à musique est disposé pour jouer un certain air, la marche de *Faust*, par exemple, l'artiste aura beau faire, l'instrument ne donnera jamais que la marche de *Faust*, fut-il organisé pour recevoir cinquante rouleaux différents. Pour donner un autre air, il faudra changer de rouleau.

Pour les appareils de sécurité de MM. Saxby et Farmer, on a raisonné de même. On a commencé par classer toutes les manœuvres différentes à exécuter. Si, pour la gare de Lille, par exemple, il y a 30 manières distinctes de recevoir les trains, de les expédier, de faire passer des wagons de telle voie sur telle autre, etc., chaque mouvement correspondant à ces divers mouvements sont concentrés dans une de ces cabines vitrées que l'on voit maintenant aux abords de

toutes les gares importantes, où, par suite de combinaisons mécaniques, reposant sur une série de verrouillages, ils sont enclenchés entre eux. Quand un levier aura été manœuvré pour donner passage au mouvement correspondant, tous les autres leviers correspondants à d'autres mouvements incompatibles avec celui donné par ce levier, seront rigoureusemsnt condamnés à l'immobilité par un verrouillage spécial. Si, dans la série des leviers, quelques-uns peuvent quand même être manœuvrés, c'est que les mouvements auxquels ils permettent le passage ne sont pas incompatibles avec celui déjà engagé. Ainsi, veut-on, par exemple, expédier un train de Lille vers Roubaix ; l'agent de la gare de Lille demandera en temps utile à l'aiguilleur du poste Saxby de donner le mouvement N° 18, qui correspond à ce départ, Du moment que le disque d'arrêt absolu qui formait au préalable la voie de départ du train aura été ouvert par le levier N° 18, pour indiquer au mécanicien que sa voie est libre, on a la garantie absolue que tout autre train rentrant ou sortant de la gare de Lille serait rigoureusement arrêté à une distance donnée, si son mouvement pouvait être dangereux pour le départ de notre train. En un mot, toutes les combinaisons sont prévues d'avance, et de même que dans l'orgue de Barbarie, l'appareil étant disposé pour donner le mouvement N° 18, par exemple, on ne peut donner que celui-là, à l'exclusion de tous les autres, et l'on ne demande à l'aiguilleur que de ne plus toucher à ce levier N° 18 tant que le passage du train ne soit complètement achevé. Dans ces conditions, aucune erreur n'est plus possible : l'aiguilleur se tromperait-il, que les leviers refuseraient d'obéir.

Il faut encore remarquer que la manœuvre du levier 18 entraîne mécaniquement celle de tous ceux des aiguilles et disques nécessaires à la disposition des voies pour expédier le train en question et que, par conséquent, aucune initiative individuelle n'est laissée à l'aiguilleur. La préoccupation constante des Administrations de chemin de fer est de ne rien abandonner à l'initiative de leurs agents. Tous les appareils sont construits de façon que les erreurs, quand elles sont possibles, ne puissent pas compromettre la sécurité. L'aiguilleur n'est plus qu'un manœuvre qui exécute des ordres qui lui sont transmis électriquement par les postes avec lesquels il est en relation, et qui n'a à faire aucun effort d'intelligence pour accomplir son service.

Le public s'est souvent apitoyé sur le sort des aiguilleurs que l'on se représentait volontiers comme des agents surmenés de travail et dont

le moindre défaut d'attention pouvait amener des catastrophes. Ce tableau a toujours été fort exagéré. Il ne faudrait pas croire, qu'à une époque quelconque, la manœuvre des aiguilles ait éte abandonnée sans contrôle entre les mains des aiguilleurs quand, au contraire, c'était, de tous les services techniques, celui qui attirait le plus les préoccupations des spécialistes. Aujourd'hui, grâce à ces appareils extrêmement ingénieux, constamment contrôlés par eux-mêmes et qui fonctionnent avec une précision mathématique, le service des aiguilleurs des postes Saxby est devenu assurément le plus facile et le moins dangereux de tous ceux des manœuvres.

Telles sont, en résumé, les trois grandes inventions récentes. Avec le block-system, le mécanicien sait que la voie qu'il parcourt est libre devant lui, et qu'il peut marcher avec toute sécurité. Sans perdre de temps, à se rendre maître longtemps d'avance de sa vitesse à l'approche d'un point dangereux, et surtout sans dépense de travail manuel, il est confiant dans sa puissance, car il sait que les freins continus obéiront instantanément à sa volonté au moment où il aura besoin de modérer l'allure de son train et même de l'arrêter complètetement. Enfin, le mécanisme si perfectionné des aiguilles et des signaux, qui supprime d'une manière absolue les causes d'erreurs de la part du personnel des manœuvres, diminue presque jusqu'a l'infini les chances de collisions dans les gares.

Et si l'on nous demande pourquoi ces trois grandes conceptions ne datent que de quelques années, nous répéterons, ce que nous disions au début même de cette conférence, que l'industrie des chemins de fer ne date elle-même que de cinquante ans à peine et que si l'on voulait se représenter par la pensée la somme de travaux accomplis pour elle et par elle dans cette courte période qui n'équivaut même pas à la longueur utile de la vie d'un homme, l'on arriverait à des résultats tellement extraordinaires que l'intelligence elle-même douterait de leur réalité. »

— Cette conférence de M. Jacquin, faite avec beaucoup de charme, a obtenu un vif succès.

Conférence du 14 février.

La houille.

Par M. COSSERAT, Principal du Collège de Saint-Amand, membre de la Société.

M. Cosserat a été bien inspiré en venant à Roubaix faire connaître les origines, le mode de formation, la composition, les différents systèmes d'extraction d'un produit dont il se fait, rien que dans cette ville, une consommation énorme, puisque les arrivages, par la gare seulement, dépassent annuellement TROIS CENT MILLE TONNES.

Les savants et les inventeurs, a dit en commençant le conférencier, passaient autrefois la meilleure partie de leur vie à la recherche de la pierre philosophale. Cette merveille n'est plus à trouver, elle existe, nous en faisons tous les jours un fréquent usage : c'est la HOUILLE.

Ce précieux minerai est à l'industrie ce que le pain est à l'existence humaine. Depuis longtemps, il éclaire nos villes et réchauffe nos foyers ; il est le premier et le principal aliment de nos usines. Plus récemment, les chimistes sont parvenus à extraire de ses sous-produits des matières tinctoriales, qui ont rendu déjà des services considérables à l'industrie des textiles, et certainement la houille n'a pas dit son dernier mot.

Il faut remonter à la plus haute antiquité géologique pour trouver l'époque de l'âge carbonifère. Néanmoins, on peut reconstituer les éléments qui ont contribué à la formation des dépôts houillers exploités depuis leur découverte.

Cette formation qu'on attribue, à tort, à l'engloutissement de grands arbres par le sol, est due au tassement de vastes dépôts de tourbe ou de schistes et à l'influence d'une température très élevée. Le feuilletage de la houille est provoqué par l'intercallation, dans les dépôts schisteux de bulles de gaz et de vapeur d'eau. Avant de devenir la houille compacte, la tourbe poreuse passe par un état intermédiaire qu'on appelle *lignite*. Il n'y a pas de lignites dans les terrains primaires, on en trouve dans les terrains tertiaires.

La *houille* se rencontre dans tous les terrains, même dans ceux de formation récente, lorsque ces terrains sont dans les conditions signalées plus haut, et ce qui le prouve, c'est que des chimistes sont arrivés à faire de la houille en vase clos, avec de la sciure de bois.

La houille était connue de toute antiquité, mais les industries modernes n'existant pas alors, on n'en faisait qu'une consommation très restreinte. Actuellement encore, les Chinois n'en retirent que le gaz hydrogène carboné au moyen de grands puits qu'ils creusent dans le sol.

Sous Guillaume-le-Conquérant et sous Jean-sans Peur, la houille faisait déjà l'objet d'une sérieuse exploitation en Angleterre. En France, vers le XIIIe siècle, les environs de la Rochemolière, dans le bassin de Saint-Chamond, étaient le théâtre d'une exploitation régulière.

Une légende très curieuse, que raconte le conférencier, attribue à un belge la découverte de la *houille* ou plutôt l'application de ce nom au vulgaire produit qu'on appelle le charbon. M. Cosserat fait remarquer que partout où l'on a découvert des gisements de houille, il s'est formé aussitôt une agglomération d'usines diverses et surtout de fabriques d'armes.

Sous Jules-César, les Belges du pays de Liège, de Mons et de Charleroi et les habitants de Saint-Étienne, dans la Loire, étaient très renommés pour la fabrique des armes de guerre.

La véritable exploitation des mines de houille n'a commencé, à proprement parler, qu'au XVIIIe siècle. Cette exploitation a stimulé le génie des inventeurs, et on peut dire que c'est elle qui a provoqué l'invention des pompes à feu, des rails en fer, de la locomotive, etc.

En tête des nations qui exploitent les gisements houillers, il faut placer l'Angleterre, dont les autres peuples sont en quelque sorte tributaires, et cela, parce que les Anglais ont créé des dépôts dans le monde entier. L'orateur déclare, et nous sommes de son avis, que nous aurions pu imiter les Anglais. Nous serions beaucoup plus indépendants et plus puissants sur mer. Ce qui se passe en Orient, au sujet du ravitaillement de nos navires, en est un exemple frappant.

On a examiné souvent l'éventualité de l'épuisement des bassins houillers européens. On a estimé que dans cent ans, peut-être plus tôt, l'Angleterre n'aura plus de charbon. Elle devra alors s'adresser aux États-Unis, qui possèdent des gisements considérables.

Au point de vue de l'importance de l'exploitation, c'est la Belgique qu'il faut placer au second rang. Puis vient le bassin de la Loire. Saint-Étienne et le Creuzot ont ce double avantage qu'à côté de leurs mines de houille, on trouve d'importants gisements de carbonate de fer.

Dans l'un de ces bassins existe le sondage le plus profond qui ait jamais existé. Il a atteint 920 mètres. Malheureusement, un double

accident a empêché de pousser plus loin les recherches : la sonde s'est brisée et un contre-maître de mine a eu la main broyée.

On trouve encore d'importants gisements houillers en Allemagne, en Autriche L'Amérique du Sud, l'Afrique, Madagascar, le Tonkin, la Chine, l'île Formose, etc., en possèdent également.

M. Cosserat dit que les ingénieurs des mines pensent que des gisements peuvent exister sous les villes de Paris et de Londres, mais qu'ils sont à une profondeur qui les rend inexploitable.

Le conférencier explique les procédés employés pour rechercher et découvrir la houille dans le sol : le mode de construction des puits d'extraction et des galeries latérales. Les galeries sont établies d'une façon très simple, mais la construction des puits exige de la part des ouvriers une intelligence et une expérience, dont ceux qui ont assisté à un travail de ce genre peuvent seuls se faire une idée. Certains de ces puits ont six mètres de diamètre. A Anzin, on ne compte pas plus de dix ouvriers capables de mener à bien une œuvre aussi difficile. Elle occupe un ingénieur spécial.

L'orateur explique de quelle façon se fait dans les fosses le boisement des galeries. On se souvient que c'est au sujet de ce travail difficile qu'est née la dernière grève d'Anzin.

On trouve dans l'intérieur des mines des animaux de différentes sortes, mais surtout des rats, des chauve-souris et des araignées.

Les accidents assez fréquents et souvent graves dans les fosses, sont de quatre sortes : les explosions provoquées par les coups de mine, le grisou, les inondations et les éboulements.

Le plus terrible ennemi est le grisou. Autrefois, on l'attaquait en face tous les matins : un ouvrier, appelé *pénitent*, était chargé de mettre le feu aux gaz et souvent il était victime de cette dangereuse opération.

Aujourd'hui, grâce aux lampes Davy, cela ne se fait plus. Le grisou ne s'enflamme plus que par suite d'un coup de pique faisant feu ou par l'imprudence d'un fumeur.

On s'est demandé par quelle substance, ou par quel moyen, on pourra remplacer la houille quand les gisements seront épuisés. On a parlé de l'électricité. Mais l'électricité exige elle même l'emploi de la vapeur, et pour produire de la vapeur, il faut un combustible. On a bien essayé de produire cette vapeur par l'accumulation des rayons solaires au moyen de puissantes réflections. Un essai de ce système a

été fait, en 1878, à l'Exposition universelle. Mais, dans nos pays, le soleil est souvent invisible.

Enfin, il reste l'emploi des forces naturelles ; les chutes d'eau et le vent, qui ne sont pas à dédaigner, et le pétrole, dont l'Amérique et la Russie possèdent d'importants gisements.

Conférence du 21 février.

Dans l'Afrique Orientale,

Par le R.P. LEVESQUE, des Missionnaires d'Alger.

Cette conférence est la même qui a été faite à Lille, publiée *in extenso* page 306 du du présent volume.

Conférence du 28 février.

De la géographie au point de vue commercial,

Par M. Ch. DAUDET, Membre du Comité d'études.

M. Charles Daudet avait choisi, on le voit, un sujet serieux pour sa première conférence, aussi a-t il cru nécessaire, en commençant sa lecture, de s'en excuser près des dames « qui viennent chercher par-
» ticulièrement dans ces auditions les délassements de l'esprit et un
» aliment à une curiosité bien légitime et bien louable, puisqu'elle est,
» prise dans cette acception, le mobile du savoir. »

M. Daudet déclare ensuite que son but a été d'examiner la situation dificile, dans laquelle se débattent notre industrie et notre commerce, et après avoir constaté le mal et ses causes, chercher les moyens pratiques de le conjurer ou, du moins de l'atténuer.

Le conférncier rappelle que l'on ne peut plus attribuer une accalmie comme celle dont nous souffrons actuellement aux causes qui passaient jadis pour provoquer les crises commerciales et industrielles, épidémies, mauvaises récoltes, inondations, temps froid en été, temps doux en hiver ; tout ça, c'est le vieux jeu.

Le fait brutal est celui-ci : on produit plus qu'on ne consomme. L'équilibre est rompu et pour le rétablir, comme on ne peut songer à réduire la production, il faut donc augmenter la consommation.

Ici M. Daudet abandonne un moment son argumentation pour expliquer les services que les bureaux de statistique peuvent rendre au commerce.

Il donne connaissance d'un tableau des broches occupées il y a sept ans par la filature de coton, tableau d'où il ressort qu'il y avait sur le globe, à cette époque, 50 broches par 1,000 habitants, et il conclut ainsi : « Généralisez les travaux de statistique, étendez-les à la laine » de différente nature, à la soie provenant des vers élevés dans les » serres chaudes de l'Europe, ou venus en plein air dans les forêts de » l'Asie, et vous aurez rendu les plus grands services à l'industrie et » au commerce des tissus en général. »

Revenant à la question des débouchés, M. Daudet déclare que, dans les circonstances présentes, l'initiative privée est impuissante à nous les procurer, et il préconise la *solidarité des intérêts*.

Ici nous tenons à reproduire aussi fidèlement que possible l'idée émise par M. Daudet, et les arguments dont il s'est servi pour l'appuyer.

Étudiant la question plus particulièrement au point de vue local, ou plutôt régional, M. Daudet constate que les départements du Nord, du Pas-de Calais, de l'Aisne, de la Somme, ont des intérêts communs : l'industrie de la laine, celle du coton, celle du lin.

« Il suffirait, dit-il, de rapprocher les Chambres de commerce et les Chambres consultatives et de les mettre en mouvement pour en faire sortir de toute pièce l'œuvre d'expansion commerciale qui nous est nécessaire, et qui trouverait par centaines de mille dans les quatre départements cités plus haut, des adhérents intéressés. Elle rencontrerait aussi dans les Chambres et dans le gouvernement un concours puissant et effectif. »

Après cela, nous irons au Tonkin, parce que là se trouve agglomérée sur un sol fertile la plus grande somme de population.

« C'est là, dit en terminant M. Charles Daudet, qu'il faut diriger nos efforts, et il y a peut-être pour cela une raison que je soumets à votre examen et à votre appréciation. »

» Le service militaire obligatoire pour tous a changé complètement les éléments constitutifs de l'armée française et peut-être modifiera-t-il, à certains égards, son rôle dans l'avenir. »

« Autrefois, lorsque fleurissait le remplacement militaire, la population riche ou aisée, c'est-à-dire ceux qui avaient eu le moyen de s'instruire, échappaient au service militaire. Les ouvriers habiles, que les parents ou même les patrons avaient intérêt à garder parce qu'ils étaient pour les uns et les autres une source de profits, étaient remplacés. »

« Le soldat, sauf les exceptions, et il y en a peu de remarquables, ne pratiquait guère que le port d'armes et le fourbissage du sabre. »

« Aujourd'hui, l'armée c'est la nation avec toute son intelligence, toutes ses aptitudes, avec sa science et son génie. »

« Un corps d'armée français pourrait, en quelques mois, fonder une ville sur un point quelconque du globe : toutes les professions, tous les métiers, tous les arts s'y trouvent réunis. »

« Avec sa composition nouvelle, avec son esprit nouveau, l'armée française pourrait devenir un merveilleux moyen de colonisation. »

» Je livre cette idée aux méditations des hommes chargés des destinées de notre pays. En tous cas, la Société régionale d'exportation du Nord de la France, pourrait trouver dans l'armée française, soit à la libération, soit par une entente avec le département de la guerre, un concours précieux pour l'accomplissement de son œuvre. »

Conférence du 17 mars.

Un voyage commercial aux États-Unis.

Par M. LOURDELET,

Vice-président de la Société de Géographie commerciale de Paris.

M. E. Lourdelet appartient à cette catégorie d'hommes actifs et énergiques qui, malgré leurs occupations multiples, ne sont jamais affairés et trouvent du temps pour tout.

En dehors des occupations nombreuses que doit lui donner son commerce d'exportateur, ce négociant remplit les fonctions de président à la chambre syndicale des négociants-commissionaires de Paris ; il est vice-président de la Société de géographie commerciale, président de la Société académique de comptabilité. Il a organisé, à Paris, des conférences très intéressantes qui ont lieu périodiquement

dans la salle de la rue de Lancry ; il a créé et professé un cours d'anglais l'Association philotechnique d'Aubervillers. Il y a quelques jours, il faisait au Havre une conférence sur les États-Unis, maintenant, il la renouvelle à Roubaix, prenant à sa charge les frais de ces divers déplacements et ne poursuivant qu'un seul but, celui d'être utile à son pays.

M. Lourdelet parle avec une remarquable facilité. C'est le type accompli du causeur parisien, passant presque sans transition du plaisant au sévère, glissant de temps en temps dans son étude des mœurs américaines un mot aimable pour la partie féminime de l'auditoire, une flatterie pour les fabricants de Roubaix ; en un mot, captivant l'assistance par la chaleur de la diction et la finesse de l'observation.

C'est par un hommage rendu à l'activité et à l'initiative des Roubaisiens « *complètement en dehors des critiques qu'il va faire par la suite* » que M. Lourdelet ouvre sa conférence. Après avoir rappelé les liens qui, depuis les guerres de l'Indépendance, unissent la France aux États-Unis et rappelé, brièvement, les services rendus à cette nation par le général de Lafayette, M. E. Lourdelet passe à l'étude des États-Unis au point de vue industriel et commercial.

Ici, nous laissons la parole au conférencier :

« Selon moi, les modifications profondes qui se font sentir dans l'industrie et le commerce du monde entier ont pris naissance aux États-Unis. Cette contrée de l'Amérique du Nord était pour les produits européens un marché important, le trop plein de notre industrie y trouvait un écoulement facile, et malgré un tarif de douane très élevé, nos marchandises y étaient demandées et n'y trouvaient pas la concurrence de la fabrication indigène. Après la guerre de sécession, vers 1865, ce tarif fut encore élevé, et depuis il n'a pas été réduit, afin d'aider dans son développement l'essor des manufactures américaines. Ce développement a été tel que l'histoire du commerce n'enregistre aucun exemple d'un mouvement analogue.

Pour mieux vous faire comprendre ma pensée, je vous rappellerai qu'il y a un peu plus d'un siècle (108 ans), les États-Unis n'avaient qu'une population de 2 millions 1/2 d'habitants. Aujourd'hui elle est de 68 millions : c'est donc un accroissement de 600,000 habitants par an. Nous fournissions aux États-Unis toutes les marchandises de première nécessité comme toutes celles de luxe. Aujourd'hui, ils cherchent à se passer de nos produits et même ils commencent à envahir nos marchés de l'Amérique du Sud et à solliciter notre marché intérieur.

Cette lutte a-t-elle lieu à armes égales? Non, car nos marchandises paient pour entrer aux États-Unis de 25 à 60 pour cent, tandis que les droits de notre tarif général sont beaucoup inférieurs Il n'y a donc pas équilibre, il n'y a pas réciprocité, et les efforts pour aboutir à la conclusion d'un traité de commerce avec eux n'ont eu aucun résultat.

Les articles de Roubaix, les lainages surtout, acquittent des droits énormes : les soieries, 60 pour cent « ad valorem ».

De plus, les fabricants américains cherchent à nous enlever nos meilleurs ouvriers afin de former des ouvriers indigènes. Ils promettent, ils donnent au début de gros salaires qui souvent tentent nos compatriotes, puis au bout de deux ou trois ans, ils les réduisent quand ils ne remercient pas l'ouvrier dont ils ont appris les procédés et les tours de main. Aussi, Messieurs, s'il est parmi MM. les auditeurs dans cette salle, des ouvriers auxquels on a pu faire des offres de ce genre, je les en conjure, qu'ils restent en France, ils ne trouveront aux États-Unis que déceptions et regrets! Outre qu'ils nuisent à l'industrie de leur patrie, ils se nuisent à eux-mêmes! Les promesses américaines, si tentantes qu'elles puissent être, ne rapporteront à l'ouvrier qui émigre qu'un maigre profit, et il aura contribué dans une certaine mesure au développement d'industries rivales à l'étranger.

Oui, je pousse les jeunes gens à voyager, mais c'est dans le but d'étudier ce qui se passe à l'étranger, d'adopter ses procédés de fabrication lorsqu'ils sont meilleurs que les nôtres, et non pas pour y former des concurrents.

Restons français, Messieurs, français par le goût, par le cœur et par le dévouement! (*Applaudissements*).

La crise actuelle provient donc de la modification économique qui a fait que du consommateur, l'américain du Nord est devenu producteur, et par conséquent, concurrent.

Ceci établi, je vais vous faire successivement une description des six principales villes des États-Unis que j'ai visitées.

Je commencerai par *New York*.

New-York, par sa situation géographique, était prédestinée à être le grand port des États-Unis sur l'Atlantique. C'est là, en effet, que se font les principales transactions commerciales. Sa population est de 1,200,000 habitants, et si nous y ajoutons les 500,000 habitants de Brooklyn, séparée de New-York par la rivière de l'Est, mais qui fait réellement partie de New-York, nous avons le total fort respectable de 1,700,000 habitants. C'est le chiffre du recensement de 1880.

New-York possède des manufactures considérables et de tout genre.

On y fabrique l'horlogerie, les broderies, passementeries, soieries, lainages, broderies, cotonnades, les bronzes, les meubles, l'orfèvrerie, la bijouterie, la verrerie, les fleurs artificielles, les papiers peints, etc., etc.

Quelques chiffres vous donneront une idée de l'importance de ces fabriques :

Des fabriques d'ébénisterie ont de 300 à 600 ouvriers :

Des fabriques de bronze emploient de 80 et 100 ouvriers.

En 1880, il y avait 11 fabriques de papiers peints, employant 1,329 ouvriers et dont le produit était de 17,495,000 de francs : depuis cette époque, le nombre en a presque doublé.

L'orfèvrerie en argent et en plaqué (procédé Ruolz) se fabrique principalement à Providence (Rhode-Island), mais aussi à New-York. Les Américains en font un usage considérable ; ils ont déjà supplanté complètement les Anglais sur le marché du Canada, et commencent à fournir ceux de l'Amérique du Sud, de la Havane et du Mexique.

La bijouterie américaine, tant en or qu'en argent et en doré, est une industrie très importante : elle n'a pas la grâce, le dessin et le fini de nos modèles français, mais elle est généralement plus solide, plus massive, plus substantielle, et est préférée à la nôtre qui n'y trouve aucun débouché maintenant.

D'après le « census de 1880 » publié en 1883, le nombre de ces établissements à New-York était de 240, employant 2,281 ouvriers, et la production était de 25,000,000 fr. par an.

On y fabrique également des soieries unies, et quelques soieries légères brochées, des rubans et des articles brodés et perlés pour parures. Le nombre de ces établissements, en 1880, etait de 126, employant 7,940 ouvriers, produisant 39,000,000 de fr.

La confection pour hommes compte 736 établissements, emploie 47,467 ouvriers, et son chiffre d'affaires atteint 303,993,485 fr.

Celle pour dames se fabrique dans 230 établissements, employant 12,366 ouvriers ; le produit est de 94,652,765 fr.

Dans la même ville de New-York, on fabrique la fleur artificielle, cet article essentiellement parisien et pour lequel nous semblions devoir défier toute concurrence. Le chiffre officiel de ces établissements est de 141, le nombre d'ouvriers 3,498, la production 21,493,420 fr. Je dois ajouter qu'il y a dans cette branche d'industrie un grand

nombre de Français qui se procurent des échantillons des nouveautés de Paris, aussitôt qu'elles paraissent, et qui s'empressent de les copier.

Je ne saurais trop mettre en garde mes compatriotes contre les commandes restreintes à quelques pièces nouvelles ou les demandes d'échantillons émanant de maisons étrangères, qui n'ont souvent d'autre but que de faciliter la copie des nouveautés françaises.

Cette copie s'étend, non seulement aux modèles dont j'ai parlé ci dessus, mais à tout article, quel qu'il soit, depuis le meuble, la chaise, etc., jusqu'au moindre article de maroquinerie, de papeterie ou de bijouterie.

Quant à la contrefaçon des marques de fabrique, des étiquettes et même de l'emploi des noms français, le fait est trop connu pour que j'aie lieu de m'y arrêter. Qu'il me suffise de dire qu'aucun produit en vogue n'échappe à cette concurrence, qu'il soit anglais, allemand, français, ou autre. Il est à remarquer cependant que les produits de l'Allemagne sont moins contrefaits que d'autres, car, outre qu'ils sont très bon marché, ils ne jouissent pas de la faveur des acheteurs, et n'offrent par conséquent pas au contrefacteur un bénéfice suffisant pour qu'il soit tenté de les imiter.

Il existe à New-York des manufactures de soieries brochées, florences, doublures, etc. L'une d'elles a plusieurs ateliers et occupe à elle seule de 4 à 5,000 ouvriers. Une autre fait des broderies et dentelles, des fichus perlés, et occupe de 4 à 500 brodeuses.

Le développement des industries d'art tient surtout à ce que l'on emploie ici des ouvriers européens qui font école et des Américains qui viennent aussi étudier en Europe et surtout en France. Revenus dans leurs pays, ces jeunes gens deviennent pour nous des concurrents redoutables. Très ambitieux, ils veulent arriver vite : ils ne se croient pas obligés comme nous à suivre la tradition. Ayant visité les principaux pays d'Europe et même du globe, ils ont étudié, un peu à la hâte, il est vrai, les différentes manières et ont pris à chacun ses côtés les plus saillants. De tout cela ils ont formé un genre qui peut être discuté, mais qui a son originalité. L'Américain aime le changement ; chaque saison il lui faut remplacer et renouveler. C'est dans cette voie de création incessante que nous devons entrer, tout en conservant à nos produits leur caractère et leur mérite.

Mais je ne voudrais pas fatiguer votre attention par l'aridité de ces chiffres, ils ont cependant une telle éloquence que je n'ai pu résister au désire de les énumérer.

Le voyageur, à son arrivée dans la ville de New-York, étant frappé tout d'abord par la multiplicité et surtout la rapidité des moyens de transport, je ne crois pas sans intérêt d'en dire quelques mots,

Les tramways y vont plus vite que chez nous, parce qu'il ne s'arrêtent à aucune station et se succèdent sur toutes les lignes à deux ou trois minutes d'intervalle. J'ajouterai que le nombre maximum des places n'est pas fixé officiellement, que l'on monte toujours jusqu'à ce que le tramway soit complet, au sens exact du mot, sans qu'il en résulte ni désordre ni accident. Les habitants retirent aussi de grands services de l'installation du chemin de fer *métropolitain*. Deux Compagnies « The New-York elvated Railroad » et « The Metropolitan elvated Railroad » exploitent quatres lignes. Ces immenses constructions assombrissent bien un peu les avenues qu'elles recouvrent en partie et nuisent au coup d'œil général ; elles enlèvent également un peu de clarté aux magasins, aussi un procès en dommages-intérêts est-il pendant entre les commerçants et les compagnies, mais il me semble que ces inconvénients seraient très atténués si le chemin de fer suivait toujours des voies suffisamment larges.

A tous autres points de vue le métropolitain présente de très grands avantages ; il permet à la population laborieuse de se rendre rapidement et à bas prix au lieu de ses occupations, et je crois que c'est à lui qu'il faut attribuer pour une large part l'extension considérable de la ville de New-York dans ces dernières années.

Il y a douze ans, elle s'arrêtait à la trente-quatrième rue ; aujourd'hui elle est bâtie entièrement jusqu'à la cinquante-neuvième, et en partie jusqu'à la cent-vingtième et au-delà. Les trains se succèdent *toutes les deux minutes*, et toutes les demi-heure à partir de minuit. Pour éviter le contrôle, qui entraîne toujours une perte de temps, le prix, quelque soit la longueur du parcours, est unique, 50 centimes, et 25 centimes seulement de 5 h, 30 à 8 h. du matin, et de 4 h. 30 à 7 h. du soir, heures où les ouvriers, les employés et les commerçants vont à leur travail et en reviennent. Il est bon de noter aussi en passant que les télégrammes sont envoyés à moitié prix pendant la nuit ; on trouve ici que quelque chose vaut mieux que rien, et l'on n'admet pas les non-valeurs, surtout lorsqu'il s'agit d'un matériel aussi considérable que celui des télégraphes et des chemins de fer.

Une autre institution qui rend également de grands services, c'est celle des « Messenger boys. » Les « messengers » sont des enfants de douze à quatorze ans que l'on emploie à faire les courses. Tout établis-

sement, fabrique, magasin, hôtel, restaurant, et beaucoup de maisons particulières sont en communication électrique avec un bureau (il y en a partout) qui au premier coup de sonnette envoie un messenger.

On paie un messenger 1 fr. 50 l'heure : ce prix est encore moins élevé quand on a un abonnement.

J'ai donné tous ces détails, car j'estime que la questions des transports et des moyens rapides de communication est intimement liée à la question industrielle et commerciale, et pour montrer combien les Américains sentent la nécessité d'aller vite et d'arriver les premiers Aussi ils ne reculent devant aucun sacrifice pour épargner le temps de l'homme, lui éviter une fatigue corporelle inutile, et augmenter par conséquent sa puissance de production.

Vous avez écouté tous ces détails sérieux, mais arides avec tant de bonne grâce, que je désire vous dire quelques mots sur la manière de vivre des Américains.

L'Américain est très amateur d'eau glacée, il y en a partout, et si vous allez au restaurant, la première chose que le garçon vous apporte, c'est de l'eau glacée. Ne croyez pas cependant que ce soit un peuple très sobre. Non, car l'ivrognerie est presqu'un défaut national. Le « whiskey » y fait de terribles ravages et vous n'êtes pas sans avoir entendu parler de ces « *Temperance societies* » sortes de ligues contre l'abus des boissons alcooliques.

Un des aliments les plus populaires, les plus usités, ce sont les huîtres, il y en a une grande variété, et on en use aussi fréquemment que du riz en Chine, du macaroni en Italie, et des pommes de terre frites à Paris. Ceux qui les ouvrent acquièrent une grande dextérité ; témoin le fait suivant. Un pari important eut lieu entre deux ouvreurs d'huîtres, ils avaient devant eux une pyramide de cent de ces mollusques. Nos champions, vêtus du veston blanc, se mettent à l'œuvre à un signal donné. Chronomètre en main, le vainqueur avait mis pour ouvrir les 100 huîtres : 4 minutes 29 secondes : le vaincu en avait encore 20 à ouvrir. (*Rires*)

De ce fait original, je désire tirer un enseignement, c'est que l'Américain met sa gloire à arriver le premier en tout. Aussi, adoptent-ils les nouvelles inventions. Sans cesse préoccupés de gagner du temps, ils emploient partout l'électricité et le téléphone.

C'est par l'électricité que s'allument les becs de gaz des magasins, et même des maisons particulières, où on a le gaz partout même dans

les chambres à coucher. On presse un bouton. et toute la maison s'éclaire.

Quant au téléphone. il me suffira de dire que les Etats-Unis ont à eux seuls un réseau plus grand et un nombre d'abonnés supérieur à ceux du reste du monde entier.

C'est par le téléphone qu'on dit à un bureau télégraphique de lancer une dépêche à telle destination : c'est par le téléphone qu'on retient une place dans le « sleeping car », pour le train express qui part deux heures après, etc. etc.

Il fallait à ce peuple étonnant d'activité une écriture commerciale rapide, aussi chaque maison de commerce a-t-elle un, deux ou plusieurs sténographes et des machines à écrire. Voilà le concurrent contre lequel nous avons à lutter, et je me sens inquiet quand je vois la lenteur de nos administrations et celle de la majorité de mes concitoyens.

Arrivons maintenant à Boston. C'est une fort jolie ville de 400,000 habitants, qui renaît en partie de ses cendres. Cette ville qui se décerne modestement le nom « d'Athènes des États-Unis » a relativement quelque titre à ce nom, et sa prétention, par comparaison aux aptitudes et aux tendances des habitants des autres villes de l'union, semble justifiée.

Boston se trouve dans l'État de Massachussets, qui est l'un des plus industrieux du groupe des États du « New England »

Je suis allé visiter une fabrique de verrerie. située dans un faubourg de Boston. J'y ai remarqué des objets en cristal taillé d'un beau travail et d'un grand fini d'exécution. Les prix m'ont paru beaucoup plus élevés que ceux de nos produits français, mais pour trouver un écoulement à sa production, le fabricant s'est surtout attaché à créer des formes et des articles répondant aux usages de ces pays.

En passant dans les ateliers de décors, j'ai vu des peintres qui reproduisaient littéralement les décors de modèles provenant des cristalleries de Baccarat.

Une des grandes, sinon la plus grande des industries de Boston et de l'Etat de Massachussets est celle des cuirs et des chaussures. C'est à Lyon que se trouvent les plus grands établissements de ce genre. Tout y est fait mécaniquement : découpage des empeignes, des semelles, battage du cuir, talons, couture, etc. On emploie maintenant une nouvelle machine à faire des boutonnières : une femme peut en faire jusqu'à trois mille par jour avec une seule machine.

L'horlogerie est fabriquée aussi sur une vaste échelle dans l Etat de

Massachussets. Je connais deux fabriques qui occupent l'une 900, l'autre 1,050 ouvriers. Cette dernière expédie en Angleterre, à une succursale, les mouvements seuls, et là on les met dans des boitiers en argent ou en nickel. Cette succursale d'Angleterre produit par jour 450 boîtes en argent et en nickel un nombre supérieur.

Deux autres fabriques également importantes sont établies à Springfield (Mass.) et à Roxburg, près Boston. L'industrie de l'horlogerie n'est d'ailleurs pas localisée dans l'Etat de Massachussets ; de grandes manufactures existent encore à Rockford (Illinois) à Lancaster (Pensylvanie), à Freedonia (New-York), à Waterbury (Connecticut). Cette dernière fabrique spécialement des montres en nickel à un prix extraordinairement bas. Je ne puis m'étendre beaucoup sur tous les genres d'industrie localisés dans les Etats de New-England, car il faudrait une compétence spéciale pour apprécier le mode de fabrication de chaque article et se rendre compte des perfectionnements introduits dans l'outillage et dans le fonctionnement général des manufactures.

On connaît l'empressement avec lequel les Américains adoptent tout nouveau procédé qui peut leur procurer une économie de temps et de main-d'œuvre. Aussi ont-ils adopté le système des tubes pneumatiques en usage à Paris pour la transmission des cartes-télégrammes dans un magasin de nouveautés de Boston, pour porter du comptoir de vente à la caisse le montant du prix d'achat des marchandises et en rapporter la monnaie. Cela se fait en trois minutes.

Les dames de Boston contribuent beaucoup par leur initiative au développement des industries d'art et à l'instruction, par la fondation d'écoles, de musées, de cercles littéraires, etc.; aussi quand je vois les bienfaits de leur intervention, je me prends à espérer par vous le relèvement de notre chère patrie ! Oui, c'est par la femme qu'un pays se moralise et s'élève. Instruisons la femme pour qu'elle nous donne des hommes pleins de courage et de cœur. Ah ! Mesdames, c'est avec un bonheur inexplicable que je vous vois en aussi grand nombre dans cette salle, c'est avec une satisfaction sans mélange que dans d'autres circonstances j'ai constaté votre présence à ces conférences, où il n'est pas question de frivolités, mais de sujets sérieux. En est-il de plus intéressant et de plus graves que celui de l'avenir de vos enfants ? C'est en vous que j'ai confiance, Mesdames, car c'est entre vos mains que ce trouve l'éducation de l'enfant ; et je suis convaincu que celles qui suivent ces conférences de géographie sont persuadées de la nécessité d'habituer les enfants à l'idée des voyages, à l'idée du devoir et du

dévouement à la Patrie ! C'est vous qui mettez dans le cœur de l'homme tout ce qu'il y a de bon, de généreux, de grand et de sublime, et si je m'adresse à vous avec autant d'insistance, c'est que la femme française a trop longtemps ignoré le rôle qu'elle est si bien à même de remplir. (*Applaudissements*).

Ah ! ne faites pas de vos enfants des fonctionnaires ou des avocats ! (*approbation*) faites en des industriels, des négociants, comme leurs pères: n'est-ce pas l'industrie, n'est-ce pas le commerce qui fait la richesse de Roubaix ? N'oubliez pas un point essentiel et qui a été trop négligé jusqu'ici, c'est qu'il faut pour que votre intelligente et laborieuse cité se maintienne au rang qu'elle à su conquérir, qu'elle soit représenté à l'étranger par des *Français !* (*Vifs applaudissements*).

Notre industrie sera menacée, tant que notre représentation commerciale ne sera pas exclusivement entre des mains françaises. Le fabricant qui se sert d'un intermédiaire étranger se crée nécessairement un rival qui cherchera bientôt à substituer les produits de son pays à ceux qu'il a pour mission de représenter. Il serait donc à désirer que nos commerçants se fissent davantage connaître de leur clientèle par l'intermédiaire d'agents français. Mais ce but ne peut être atteint que par l'extension donnée à l'éducation commerciale pratique et à l'enseignement des langues étrangères dans toutes nos écoles.

L'un des principaux attraits de Boston, sont ses églises, ses musées, ses bibliothèques et surtout une partie neuve de la ville, qui n'était, lors de mes voyages précédents, qu'un terrain vaseux et malsain, et qui, aujourd'hui draguée et remblayée, est couverte de magnifiques résidences.

Les églises, en Amérique, sont très nombreuses ; très nombreuses aussi sont les différentes sectes. Mais qu'importe le rite pourvu que l'église soit attrayante, confortable et qu'on y entende de bonne musique, et de saines doctrines ! Aussi le dimanche est-il observé scrupuleusement, non pas peut-être absolument pour prier, mais certainement pour se trouver réunis en famille une fois par semaine et se reposer mentalement et physiquement un jour sur sept. Je ne suis pas bien convaincu que la religion des Américains soit réelle ; il faut cependant reconnaître que la majorité des familles honore le Créateur. Il ne serait peut-être pas déraisonnable d'admettre que l'activité américaine provient de ce jour de véritable repos, car la machine humaine a besoin d'un calme réparateur que ne nous offrent pas les plaisirs du dimanche français.

Voyons maintenant Chicago. C'est certainement de toutes les villes des États-Unis celle qui est la plus Américaine. Tout y est fièvre et spéculation.

L'accroissement de la population y a été prodigieux. On n'y retrouve plus la moindre trace des premiers fondateurs, comme à Boston, par exemple, où l'on conserve une prédilection marquée pour tout ce qui est anglais. En 1830, il n'y avait à Chicago que 70 habitants ; en 1882, c'est-à-dire 52 ans après, la population était de 600.000 habitants ; et encore dois-je vous faire remarquer qu'en novembre 1871, un tiers de la ville a été détruit par l'incendie.

Les Chicagois sont à juste titre encore plus fiers de leur ville que les Bostoniens. Ils vous disent avec emphase (l'emphase est un des caractères distinctifs de l'Américain) : « Le 10 novembre 1871, la ville était » en feu ; le 11 tout était en cendres ; le 12 on rebâtissait, et *un mois* » après on inaugurait le premier théâtre. (*Applaudissements*)

Chicago n'est pas une ville industrielle, c'est surtout une ville commerciale.

Ce commerce porte sur trois produits principaux qui sont :

Les céréales, — les viandes fraîches et conservées, — les bois.

... Je me suis fait présenter au secrétaire du « Board of Trade » afin d'obtenir des renseignements sur le mode de classification des grains et la valeur des certificats délivrés par les inspecteurs. Il m'a appris que l'inspection des grains se faisait au moment de leur entrée dans l'élévateur et qu'ils étaient distribués à tel ou tel récipient, selon leur classement. A ce moment on délivre au propriétaire un bon qui lui donne droit, non pas à ses marchandises elles-mêmes mais à une quantité équivalente et de même qualité, D'ailleurs, aucune règle fixe et invariable n'est suivie dans la classification des grains, qui se fait par la comparaison de types et dépend de la libre appréciation de l'inspecteur. Les différentes qualités sont désignées par les nombres 1, 2, 3. Cette manière d'opérer est donc très défectueuse et il serait nécessaire d'établir des règles fondées, soit sur le poids spécifique des grains, soit sur d'autres qualités intrinsèques, faciles à constater d'une manière absolue, et qui offriraient pour tous un critérium certain. La nécessité de l'imposition de règles fixes et immuables se fait d'autant plus sentir que les inspecteurs ne sont pas toujours de parfait connaisseurs.

A Chicago, le « Board of Trade » nomme un « chief inspector » qui lui-même délègue ses pouvoirs à un sous-inspecteur de son choix. Au « grain exchange » j'ai demandé à quelques-uns des grands «operators»

leur opinion sur la valeur, la moralité et la responsabilité de ces agents Leurs connaissances en minoterie sont souvent très limitées. Aucun d'eux ne fournit de cautionnement; leur responsabilté est toute morale. Les opérators qui m'ont donné ces renseignements croient cependant que la classification à Chicago se fait aussi honnêtement que possible. Les inspecteurs ne sont pas nommés de la même manière dans tous les États. A Saint-Louis, la Chambre de commerce nomme tous les inspecteurs, elle exige qu'ils fournissent un cautionnement et considère comme sérieux les certificats qu'ils délivrent. Saint-Louis, est aussi un grand marché pour les grains et leur transport par le Missisipi à la Nouvelle-Orléans se fait à meilleur compte que de Chicago, par les lacs, à l'Atlantique. Une Compagnie, la « Bar line » a établi entre Saint-Louis et la Nouvelle-Orléans des convois réguliers qui transportent un million de « bushels » de grain à chaque voyage.

... J'ai voulu me rendre compte par moi-même de la manipulation des viandes conservées et je suis allé visiter un des abattoirs les plus importants de Chicago où l'on abat par jour plusieurs milliers de porcs et de bœufs. Cet établissement comme tous ses pareils, est bâti entièrement en bois. Le sol n'est pas très bien disposé pour l'écoulement des eaux et est recouvert de planches. La préparation des viandes, surtout des viandes de premier choix m'a paru se faire avec soin. L'animal, une fois dépouillé, est lavé à l'eau chaude à l'intérieur et à l'extérieur, et le découpage se fait avec une très grande propreté. Tous ces animaux m'ont d'ailleurs semblé très sains et de bonne qualité.

Le commerce des grains, des viandes conservées et des bois sont les trois sources principales de la grande prospérité de Chicago, mais ce ne sont pas les seuls. Tous les genres de commerce y sont aujourd'hui représentés et s'y développent de plus en plus par l'extension considérable de cette ville qui de 70 habitants qu'elle avait en 1830 s'est élevé en cinquante ans au chiffre énorme de 600.000. Le grand incendie d'octobre 1871, dont il ne reste plus aucune trace, n'a pas arrêté son essor.

Cependant malgré les nouvelles constructions en fer, l'adoption des moyens préventifs les plus ingénieux contre le feu, et l'organisation si parfaite du « Fire departement », les incendies sont encore nombreux à Chicago, mais n'arrêtent en rien la marche des affaires ; et un commerçant est à son comptoir et répond avec calme à ses clients pen-

dant qua la maison voisine est en flammes. Ici, plus que partout ailleurs l'Américain ne perd pas son temps à s'apitoyer sur le sort d'autrui, il n'a qu'une seule préoccupation, « to make money » dont rien n'est capable de le distraire. Chicago est la ville par excellence de l'activité, le rendez-vous de tous les hommes entreprenants et audacieux et le siège de la spéculation. Les capitaux de l'Est et de l'Angleterre y affluent, les banques, les sociétés d'assurances y son nombreuses et toute invention ou idée nouvelle y trouve des commanditaires. On commence à y aimer le bien-être et le luxe ; de belles constructions s'élèvent et la ville s'embellit, mais les superbes résidences de « Michigan avenue » reposent quelquefois sur des bases peu solides et les fortunes sont encore mal assises.

Nos commerçants, — c'est le point que je voulais faire remarquer, — feront bien de ne pas se laisser éblouir par ce faste, de se rappeler que l'économie n'est pas la qualité dominante de l'Américain, et sans se montrer d'une prudence exagérée, ils devront choisir des correspondants sérieux et ayant une connaissance approfondie de la place. Mais il serait à désirer que nos relations s'accrussent avec cette grande ville qui semble destinée à un si brillant avenir. Sa situation au milieu d'un pays sillonné en tous sens de nombreux chemins de fer, d'une fertilité telle que les engrais y sont à peine employés, et son port sur le Michigan qui la met en rapport direct avec les Etats de l'Est, le Canada et l'Europe, lui assurent de longues années de richesse. Chicago, qui assiste chaque jour au spectacle de son immense développement, a confiance dans son avenir et s'intitule déjà avec orgueil « *la future métropole du nouveau monde.* »

De grands établissements se fondent dans les environs de Chicago et contribuent à augmenter son importance. La « Pullman city » entre autres, est une preuve de la spontanéité et de la rapidité avec laquelle une entreprise se développe aux Etats-Unis. *Pullmann city* est une petite ville bâtie par MM. Pullman et Ce pour le logement exclusif des ouvriers de leur fabrique de wagons de chemins de fer. Les travaux ont été commencés le 26 mai 1880, la première famille fut installée en janvier 1881, au mois de juin de la même année il y en avait 80 et au 1er août 1883 la population était de 7.500 habitants. Les maisons sont élégantes et bien entretenues ; toutes sont pourvues d'eau et de gaz, les plus grandes ont de l'eau chaude et des salles de bain. Rien n'a été épargné pour faire de ces demeures des modèles de confort et de commodité et rendre à l'ouvrier son intérieur attrayant. L'usine, d'une

construction légère et d'aspect élégant, et la ville avec ses rues larges, soignées et bordées de gazon offrent un coup d'œil des plus agréables. Il serait difficile de faire mieux. La Compagnie Pullman, si elle a pris soin du bien-être matériel des ouvriers, n'en a pas négligé le côté moral et intellectuel. Le « Central school building » est classé parmi les meilleurs établissements d'instruction populaire de l'Etat et peut contenir 850 élèves dans quatorze salles spacieuses et confortables. Dans la cité. il n'y a aucun débitant de boissons alcooliques ; des distractions plus saines sont offertes à l'ouvrier. Dans une grande construction qui est comme la maison commune de la ville, il y a des salles de billard, un théâtre qui peut contenir 1,000 spectateurs et dont tous les éléments jusqu'aux décors, ont été fabriqués à Pullman city, et une bibiothèque luxueuse qui contient déjà plus de 5.000 volumes.

Parmi les ouvriers, j'ai remarqué beaucoup d'étrangers dont quelques-uns même ne comprenaient pas la langue anglaise. Le travail des bois est fait surtout par des Suédois et des Norwégiens. Tout ce qui sert à la confections des wagons, surtout des wagons de luxe, sleeping-cars, dining-room-cars. smoking-cars, en usage sur toutes les lignes des Etats-Unis. est fabriqué dans les différents ateliers de cette usine. Tous les wagons Pullman sont munis de *roues en carton* fournies par l'Allenpaper-car Wheel works C°. qui possède trois manufactures importantes.

Ces roues offrent des avantages au double point de vue de l'économie et de la sécurité des voyageurs. Le carton est plus élastique et plus résistant que la fonte, aussi les risques de casse pendant les trajets, qui sont si considérables dans ce pays, sont-ils presque nuls. Il est vrai que les roues ordinaires coûtent douze dollars, alors que le prix de revient des roues de carton est de quatre-vingts dollars. mais elles durent plus longtemps et la différence de prix est ainsi largement compensée. Une roue en fonte doit être mise hors de service après un parcours moyen de 50,000 milles, une roue en carton peut parcourir une distance de 350 à 500,000 avant que le cercle d'acier qui l'entoure ne soit usé. La partie centrale en carton peut servir indéfiniment ; jusqu'ici du moins, on n'a pas eu le temps de calculer le maximum de sa durée. J'ai appris avec surprise que les « tires » ou cercles d'acier de ces roues se fabriquent en Allemagne, à Essen, à l'usine Krupp. Leur prix de revient, leur perfection et les avantages assurés par un contrat à la

Compagnie Pullman défient avantageusement la concurrence américaine.

Malgré l'établissement, soit dans la ville, soit dans les environs, de manufactures considérables qui ne sont pas à comparer avec l'usine Pullman, mais qui ont cependant de l'importance, Chicago n'est pas à proprement parler une ville industrielle, c'est plutôt une ville de commerce et de spéculation et le grand marché de l'Ouest des Etats-Unis.

J'arrive à *Saint-Louis* (Missouri). En quittant Chicago, c'est là que je me suis rendu : là, ce n'est plus la fièvre, la grande spéculation, mais un commerce plus régulier et plus sûr. Saint Louis, qui se ressent toujours de son origine française, a été fondée par notre compatriote Chouteau, dont le petit-fils parle encore la langue, malgré le contact américain, et auquel j'ai eu l'honneur de serrer la main, lors de mon dernier voyage.

Le commerce y a un caractère de moralité, d'honnêteté qu'il n'a pas dans d'autres villes des États-Unis : les fortunes y sont ainsi plus solidement assises, et l'esprit général y est plus conservateur. Cependant, nous n'y tenons qu'une place modeste, sur 400,000 habitants environ dont se compose la population de Saint-Louis, il n'y a guère que 5 à 6,000 français, et dans tout l'État de Missouri, il y en a à peine 15.000. Les Allemands, au contraire, sont 80,000, et leur nombre va toujours croissant.

L'industrie n'y est pas, pour le moment du moins, un danger pour notre commerce. Les usines travaillent et préparent les matières premières qu'elles trouvent sur place et que nous n'avons jamais beaucoup exportées : telles sont des céruses, des verreries communes pour les importantes brasseries de la région, les verres à vitre, les savons communs, etc.

C'est le second marché des États-Unis pour les denrées agricoles, et et le centre le plus important pour les farines et les tabacs. Les grains, le chanvre, le coton, les porcs, et les bestiaux y font aussi l'objet d'un grand commerce, et les gouvernements européens y font constamment des achats de mulets et de chevaux pour la remonte de leurs armées.

Aux approches de la Noel, il n'est pas rare de voir des marchands de ces denrées ayant à remplir en une seule fois des ordres de 1,000 DOUZAINES de cailles et de 20,000 dindons.

D'après le recensement de 1880, il y avait dans l'État de Missouri, 215.575 fermes, dont la production annuelle était de 480 millions de

francs. Je ne vous parlerai qu'en passant de la fabrique de vin de Champagne qui, malgré les nombreuses récompenses qu'elle a obtenues dans les différentes expositions internationales, n'approche pas des marques françaises. Il n'en est pas moins digne de remarquer que les droits de près de 100 pour cent que nos vins de Champagne ont à supporter, favorisent singulièrement l'essor et l'usage du « champagne américain », que son bouquet trop prononcé éloignera longtemps de la consommation sérieuse.

En résumé, Saint-Louis est plutôt une ville commerciale qu industrielle, et notre industrie n'a rien à en redouter.

Cincinnati est une ville essentiellement industrielle, mais dans tous les articles de sa fabrication, on reconnait la façon et la manière allemandes.

Cincinnati, qui s'intitule « Queen's City », prend aussi volontiers le nom de « Paris d'Amérique. » Comme chez nous, on y aime le plaisir, les distractions intellectuelles et le bien-être, mais rien n'est plus illégitime que cette prétention.

Sa population est laborieuse et amie du progrès ; elle fait les plus grands efforts pour acclimater nos industries d'art à côté de ses usines de fonte de fer, de meubles bon marché et ses laboratoires de viandes conservées.

La ville et les citoyens s'unissent pour créer des institutions artistiques et développer le sentiment du beau, surtout parmi la classe ouvrière. La « Women's art museum association », fondée par les dames de Cincinnati, a été reconnue d'utilité publique en 1879.

Par leur persévérance et les sacrifices qu'elles se sont imposés, ces dames sont parvenues à former un noyau d'objets d'art qui a trouvé l'hospitalité dans une des vastes salles de « Music Hall », mais un généreux habitant, M. Charles W. West, a donné une somme de 750.000 fr. pour la construction d'un musée spécial, à la condition que ses concitoyens souscriraient pour la même somme. Cette condition ayant été immédiatement remplie, M. West a complété son œuvre par un nouveau don de 750,000 fr. destiné à l'achat d'œuvres d'art. Antérieurement, un autre citoyen, M. Springer, avait donné 625,000 fr. à la même condition que M. West pour l'érection d'une salle d'opéra populaire qui peut contenir 7,500 spectateurs. Ces hommes de bien ont compris que si ces institutions font naître chez un peuple des

besoins nouveaux, elles développent aussi son intelligence et stimulent son activité.

En Amérique surtout, on passe avec une incroyable rapidité de la théorie à la pratique. Un exemple de cette facilité d'application m'a été fourni à Cincinnati même :

Une dame appartenant à la meilleure société de la ville, Mrs. Nichols, commença, d'abord pour satisfaire un goût tout personnel, par quelques essais de poteries et de faïences d'art. Ces premières tentatives ayant reçu les encouragements des personnes de son entourage, elle fonda une petite usine que je suis allé visiter. La poterie de Rookwood, s'est acquis, depuis, une véritable renommée aux États-Unis. Mrs. Nichols s'est inspirée naturellement de nos maîtres français et M. Gallé, de Nancy, est celui dont les modèles ont été le plus imités. Abandonnant la copie servile, Mrs. Nichols s'est lancée dans la production de grandes pièces, dont la décoration est absolument de sa création et qui ont un véritable caractère d'originalité. Cette usine ne compte qu'une vingtaine de personnes, mais on sent là le début assez brillant d'un art complètement ignoré jusqu'alors dans ce pays.

Cincinnati occupe le second rang pour le commerce des viandes conservées : c'est également l'un des plus grands marchés pour le tabac.

Il n'y a à Cincinnati que 3 ou 400 français. 1,000 alsaciens ayant opté pour la France et 2,000 environ n'ayant pas opté.

Cincinnati est un marché restreint pour nos articles d'art et de luxe.

Je terminerai cette nomenclature en vous parlant de *Philadelphie*, fondée par un quaker, Penn, qui a donné son nom à l'État, Pennsylvanie. C'est à Philadelphie qu'a été proclamée l'indépendance des États-Unis, le 4 juillet 1776.

En 1876, a eu lieu l'Exposition internationale dite du « Centenaire » qui a exercé une influence considérable sur l'esprit et les mœurs de ses habitants. Cette opinion est d'ailleurs partagée par tous les Américains. Le quartier commerçant du centre de la ville a changé d'aspect ; les rues principales sont garnies de magasins où sont étalés les produits les plus riches de l'art industriel. Les nouveaux monuments publics, le City Hall et le Post office, ont un air de grandeur ignoré jusqu'alors, et les particuliers eux-mêmes commencent à remplacer leurs petites maisons dans le genre anglais, importé par Penn et ses

premiers compagnons, par des habitations plus luxueuses et d'un aspect moins monotone.

Ce besoin de luxe n'est que la conséquence de la prospérité croissante de Philadelphie, qui est aujourd'hui la première ville industrielle des États-Unis. Pour donner une idée de l'importance de ses manufactures et de la variété de leurs produits, je ne crois pas inutile de citer quelques chiffres :

Philadelphie est le plus grand centre des industries suivantes :

Les fabriques de tapis, par exemple, au nombre de 282, occupent 6,375 ouvriers et produisent tous les genres de l'Europe et de l'Asie. Une seule, située aux Falls of Scuylkill. possède 362 métiers et emploie 1,500 ouvriers.

La mercerie et la bonnetterie occupent aussi une place considérable à Philadelphie. Il y a pour ces articles 173 établissements dont deux occupent plus de 500 ouvriers ; trois, de 4 à 500 ; neuf, de 3 à 400 : huit, de 2 à 300, et dix-huit, de 100 à 200. Le nombre total de tous les ouvriers employés est de plus de 13,000.

Pour une autre industrie. celle du tissage de coton, on compte 77 établissements occupant 9,720 ouvriers.

Tissus laine et coton — 13 établissements, 358 ouvriers.

Couvrepieds, tapis de tables et serviettes de coton — 24 établissements et 632 ouvriers.

Tresses et rubans de coton — 7 établissements et 519 ouvriers.

Cotons imprimés — 12 établissements et 214 ouvriers.

Ouates — 3 établissements et 21 ouvriers.

Teintures et apprêts — 86 établissements, 1,900 ouvriers.

Les fabriques de soies pour tentures, passementeries, bonneterie, passementerie militaire, passementerie pour modes, rubans, organsins et soieries pour robes, sont au nombre de 78 et occupent 6,150 ouvriers.

Teintures et apprêts — 8 établissements occupent 534 ouvriers.

En ce qui concerne les laines. laine et coton. — 133 établissements occupent 8,180 ouvriers.

Les tissus de laine, mohairs, châles, lainages pour robes. alpagas. se font dans 50 établissements employant 5,612 ouvriers.

Pour les confections pour hommes et pour dames — 838 établissements occupent 9,400 ouvriers hommes. 13,000 femmes et 1,104 enfants. Leur production est de 170 millions de francs.

Il y a aussi 507 établissements d'imprimeurs et éditeurs qui occupent 9.912 ouvriers et ont une production de 100 millions de francs

Pour la bijouterie, 79 établissements emploient 850 ouvriers.

Les scies, limes et outils coupants se font dans 72 établissements occupant 2,325 ouvriers ; leur production est de 17.200,000 francs. Le chef de l'un de ces établissements, après avoir visité les différentes fabriques de ce genre en Europe, a perfectionné tout son outillage ; il a, entre autres, des machines qui découpent d'un seul coup ; les scies circulaires et les dents des scies à ruban sont taillées par des roues qui font de 1,500 à 2,000 tours à la minute. Il occupe à lui seul 1.500 ouvriers.

Philadelphie est, en outre, l'un des centres les plus importants pour la fabrication de tous les genres de machines ;sans en donner une énumération complète, je citerai les suivantes :

5 usines occupent 3,800 ouvriers pour la fabrication des locomotives et ont une production de 37 millions de francs. Elles exportent des locomotives en Australie, au Brésil et en Russie.

1,290 ouvriers, s'occupant de machines-outils, répartis dans 12 établissements, produisent 11 millions de francs.

48 établissements de chaudronnerie occupent 975 ouvriers, production, 8,750,000 fr.

40 établissements, de construction de machines pour tissus, 17 ouvriers ; production,15 millions de francs.

Les manufactures de chaussures sont au nombre de 1,013 occupant 10.150 ouvriers ; leur production est de 65 millions de francs.

83 brasseries emploient 15,500 ouvriers ; leur productionest de 36 millions de francs.

Les fonderies de cuivre sont au nombre de 47 ; elles occupent 1,000 ouvriers et produisent pour 17 millions de francs.

Les produits chimiques non-désignés occupent 29 établissements avec 1,500 ouvriers produisant pour 31 millions de francs.

Pour les cigares 490 établissements, 300 ouvriers ; production, 16 millions de francs.

Les chapeaux pour hommes et enfants sont fabriqués dans 6 établissements, 1,800 ouvriers ; production, 11 millions.

Chapeaux de paille pour hommes et femmes. — 12 établissements, 570 ouvriers ; production, 3,500,000 francs.

Pour les peaux de maroquinerie il y a 49 établissements, 2,550 ouvriers ; production, 35,000,000 francs.

La parfumerie comprend 20 établissements, 225 ouvriers, production, 25 millions de francs.

Le savon commun et la bougie. 31 établissements, 253 ouvriers; production 6 millions de francs.

Le savon de toilette se fait dans sept établissements spéciaux qui occupent 375 ouvriers et dont la production est de 7,500,000 francs.

Il y a à Philadelphie, onze raffineries de sucre, qui occupent 1,800 ouvriers et dont la production est de 140 millions.

42 fabriques de parapluies et ombrelles, 2,250 ouvriers : production, 20 millions de francs.

Enfin, 12 verreries occupant 2,834 ouvriers et produisant 13,500,000 francs.

Je tiens ces renseignements, en partie du moins, de l'obligence de M. Lorin Blodget, qui, depuis de nombreuse années, est chargé du recueil des statistiques par la ville de Philadelphie.

Une des causes du progrès de l'industrie aux États-Unis, c'est que les fabricants adoptent, dès leur apparition, les systèmes les plus perfectionnés. Chaque fois qu'un Américain se propose de fonder une industrie, il part pour l'Europe, visite tous les établissements du même genre qui ont la réputation d'être le mieux installés, surtout en Angleterre et en France, et, revenu dans son pays, il s'efforce de les égaler. A ce point de vue, la confiance de certains de nos industriels est telle que, non seulement ils ouvrent leurs usines à ces rivaux du lendemain, mais qu'ils offrent (offres toujours acceptées) d'envoyer leurs échantillons, n'admettant pas la possibilité de lutter avantageusement contre eux.

Les Américains ne se contentent pas d'adopter notre outillage, souvent ils le perfectionnent. Ainsi, j'ai visité une fabrique de passementerie, occupant 500 ouvriers, et j'ai constaté qu'au lieu d'employer la main de l'homme pour mettre en mouvement les roues à faire les cablés, on employait la vapeur. J'ajoute, pour mieux faire comprendre la promptitude avec laquelle nos produits sont imités dans ce pays, que cette manufacture a des maisons d'achat à Paris et à Lyon où elle est à la source de toutes les nouveautés.

Il y a, à Philadelphie, un assez grand nombre d'ouvriers en chambre, surtout des maroquiniers et gaîniers, des brodeurs, des tisseurs, des bijoutiers, des lapidaires, des opticiens.

La question des logements à bon marché, toujours si agitée à Paris

est résolue à Philadelphie par les ouvriers eux-mêmes, sans le concours d'aucun capitaliste et de la manière la plus satisfaisante. Quand un ouvrier est arrivé, par son épargne, à économiser une somme de 1.000 fr., il entre dans une des associations connues sous le nom de « Workmen's buildings Society » qui se composent de 100 à 150 membres au plus.

Avec ces premiers fonds, des versements supplémentaires mensuels et les intérêts composés, les adhérents achètent le terrain qui leur convient, construisent leur maison avec l'autorisation et le contrôle de l'association, et au bout de 10 années, ils deviennent propriétaires de l'immeuble de leur choix et qui représente, pour eux, le fruit de leur travail, de leur persévérance et de leur économie. L'ouvrier peut cesser, quand il lui plaît, de faire partie de la Société et transmettre sa situation à un acquéreur, sous la seule condition de son agrément par l'association. Il est rare de constater l'insuccès de ces institutions et c'est à leur fonctionnement régulier qu'il faut attribuer l'extention considérable de Philadelphie qui est la ville du monde qui occupe la plus grande superficie. Elle s'étend le long du Delaware, sur une longueur de 28 milles et sa largeur est de 6 milles (environ 45 kil. sur 10). Il y a 175.000 maisons pour une population de 900.000 habitants, ce qui fait une moyenne de 5 habitants 1/4 par maison. Les Français résidant à Philadelphie sont au nombre de 3,000; il y en a à peu près 8,000 dans toute la Pensylvanie et 150 dans le Delawarre.

Philadelphie est le grand entrepôt des huiles de pétrole, qui arrivent directement de l'Oil county à Girard Point (faubourg de Philadelphie) par des tuyaux souterrains. La distance entre ces deux points est de 200 milles. Il est à noter que les 5/6 des pétroles exportés en France, sont expédiés bruts; les autres nations au contraire n'importent que des pétroles raffinés.

Philadelphie est après New-York, la ville où l'on fait les plus grands efforts pour développer les industries d'art. Les écoles de dessin, de modelage, de peinture y sont nombreuses.

Ces efforts permanents dans toutes les branches d'industrie, même dans celles qui demandent le plus de temps et de savoir, indiquent clairement la volonté des États-Unis de se suffire eux-mêmes, et après s'être affranchis des importations de l'Europe, de répandre leurs produits sur les autres marchés du monde.

Mais je ne veux pas abuser plus longtemps de l'attention que vous me prêtez, et je terminerai cette description de Philadelphie par une

petite historiette. Le nom de Girard se lit dans les principaux endroits de la ville. C'est « Girard college », Girard bridge » . Girard avenue », etc., etc.

Quel était donc ce citoyen dont le nom est ainsi transmis à la postérité ? C'était un français né à Bordeaux et qui avait fait fortune à Philadelphie. A la fin de sa carrière, il éprouva le désir de revoir la France, mais afin de mieux juger quelle était la place qu'il tenait dans le cœur de ses parents, il se présenta chez eux dans un costume modeste qui indiquait plutôt la gêne et le besoin que l'aisance. Quand il arriva chez eux, on lui fit, après un coup d'œil jeté sur sa mine, un accueil glacial, on lui fit même entendre qu'il eût mieux fait de rester où il était.

Complètement renseigné sur l'affection des siens, Girard ne les désabusa pas, il retourna à Philadelphie où il mourut en laissant à la ville une somme de 50 millions de francs. » (*Sensation*).

M. Lourdelet a terminé sur ce mot sa très intéressante conférence, puis il a fait passer sous les yeux de son auditoire, 50 vues photographiques par projections lumineuses, en accompagnant cette présentation d'observations et de réflexions spirituelles qui en augmentaient le charme.

Des applaudissements chaleureux ont prouvé à M. Lourdelet combien sa causerie avait intéressé l'assemblée.

Il convient de remercier ici M. le Directeur de l'École nationale des Arts industriels de l'obligeance dont il a fait preuve envers la Société de Géographie, en mettant à sa disposition l'appareil à projections de l'école et de remercier les jeunes préparateurs de cette école qui ont prêté leur concours à cette opération délicate.

Conférence du 14 mars.

L'Alsace.

Par M. Ch. JUNKER, Membre du Comité d'études.

Cette conférence a été publiée *in extenso*, page 379 du présent volume.

DISCOURS DE CLOTURE,

Par M. H. BOSSUT,

Président de la Section de Roubaix, Vice-Président de la Société.

« Mesdames, Messieurs,

« J'ai vainement cherché, Mesdames et Messieurs, une nouvelle entrée en matière, pour clore ce soir, la dernière conférence de la saison. Lassé et confus de répéter chaque samedi la même chose, et en variant un peu les termes, j'aurais voulu trouver du neuf, j'aurais aussi désiré n'imiter personne, mais il y a longtemps qu'un de nos plus charmants poètes l'a dit avec autant d'esprit que de vérité :

« C'est imiter quelqu'un que de planter des choux. »

» Je n'ai donc rien trouvé et je me suis bien aperçu que rien ne nous embarrasse comme le commencement, quoi qu'en ait pu dire Maître Petit Jean. Heureusement pour vous, d'autres, après moi, seront plus habiles.

» En attendant, Mesdames et Messieurs, au nom du Comité, j'ai à remplir un devoir qui est un véritable plaisir — n'en est-il pas ainsi de tous les devoirs quand ils sont pris du bon côté ? — Je dois rappeler, pour acquitter une dette de la Société de Géographie, les noms des conférenciers et les sujets qu'ils ont choisis et traités à notre très grande satisfaction.

» Rassurez-vous, je vous prie, mon relevé des services rendus sera aussi court qu'il m'est permis de le faire, quand il s'agit de rendre justice à tous les talents et à tant de bonne volonté.

» M. Alfred Renouard a inauguré nos samedis par une causerie sur notre colonie de *Pondichéry*, qu'il nous a décrite dans son histoire et dépeinte dans ses coutumes, ses mœurs, ses affaires, ses habitations et sa vie enfin, comme s'il en venait directement. Son succès n'a pas été moins vif, ni moins mérité quand il nous a fait débarquer avec lui à *St-Pierre et Miquelon*, îles françaises voisines de *Terre-Neuve* où se prépare la pêche à la morue, grande et productive ressource de notre marine marchande, qu'il nous a fait connaître avec cet esprit exact et pratique des hommes du Nord, industriel, commerçant et savant par dessus le marché.

» *Tlemcen et la vallée de la Tafna*, tel est le sujet qu'avait choisi

M. Ardouin du Mazet pour notre deuxième conférence. Il est difficile, je pense, de mieux exposer en termes plus rapides et plus sûrs le tableau de cette riche et poétique contrée. Il faut avoir vu de ses yeux et admiré, j'allais dire tout à son aise et comme à loisir, un sol aussi accidenté, aussi varié et aussi intéressant en vestiges d'une ancienne civilisation pour nous faire voyager comme l'a fait M. Ardouin, agréablement et utilement avec lui, dans cette partie de l'Afrique française.

» M. Cosserat nous gâte et il s'en excuse, et pourtant deux fois encore, cette année, il nous a tenu sous le charme de sa parole dans des causeries presque scientifiques. Vous avez tous, Messieurs et Mesdames, suivi comme moi, dans cette grande conférence sur « l'*Océan* » le cours de ce gigantesque fleuve marin qu'on nomme le « *Gulf-stream* » qui traverse et sillonne largement les mers sans y mêler jamais ses eaux chaudes ou tempérées, coulant en vertu d'un phénomène extraordinaire entre deux rives liquides et fermes, si je puis ainsi parler, et rappelant à nos souvenirs ces fleuves de glace qui descendent lentement des Alpes entre des glaciers d'une éternelle immobilité.

» Que dirai-je de la « *Houille* », dont M. Cosserat se servant de cartes préparées par lui et d'échantillons de pyrites et de charbons gracieusement offerts par la Compagnie d'Anzin, nous a défini la composition et démontré l'incomparable utilité, tout en nous initiant à son histoire, à ses divers gisements, à son extraction, à ses emplois multiples, à son épuisement et peut-être à son remplacement? Que dirai-je de ce pain de l'industrie dont Roubaix est un si gros mangeur? M. Cosserat nous a tout dit et M. Victor Duburcq, notre zélé secrétaire-adjoint, nous a fait un compte-rendu clair et détaillé de cette remarquable soirée.

» Quand nous avons demandé à M. Jacquin une nouvelle conférence sur les chemins de fer, cet ingénieur nous a modestement répondu qu'il ne pouvait que redire sa causerie de l'an dernier ; puis, sur nos instances, le sujet pouvant se compléter en raison des progrès réalisés M. Jacquin nous a fait cette vivante et rapide étude sur les chemins de fer du monde entier dont les États-Unis ont construit plus de la moitié, où la France occupe le neuvième rang. Accompagné d'un travail de statistique fort instructif, ce récit sobre et facile, durant une heure et demie, nous a paru trop tôt finir.

» *Le Voyage commercial aux États-Unis d'Amérique*, avec projections lumineuses, a fourni à M. E. Lourdelet, président de la chambre

syndicale des explorateurs et vice-président de la Société de Géographie commerciale de Paris, l'occasion, par nous recherchée, de faire preuve devant vous, Mesdames et Messieurs, d'autant d'esprit que de connaissances pratiques. M. Lourdelet avait tant à nous dire et à nous apprendre que sa brillante parole nous tenait aussi sous le charme et que, tout en nous promenant à grande vitesse de New-York à Chicago, de Boston à Saint-Louis et ailleurs, il lui eût été facile de nous arrêter ou de nous conduire un peu partout et comme il l'eût voulu, sans jamais lasser ses compagnons de voyage.

» Mais la chose n'eût pas été aussi aisée pour ce pieux et énergique missionnaire, le R. P. Lévesque, de nous emmener avec lui dans l'*Afrique Équatoriale* et de nous y faire séjourner comme lui pendant cinq ans sur les bords du lac Nyanza, sans jamais manger de pain, au milieu de sauvages ou barbares dont le nombre est si considérable et le costume parfois si pittoresque. Il nous a été plus commode d'écouter et d'applaudir, ici même, son humoristique causerie.

» L'an dernier, M. Alexandre Faidherbe, il y a quelques semaines, M. Ch. Daudet, et ce soir, M. Ch. Junker, ont donné à la Société de Géographie de Lille, pour la section de Roubaix, des preuves de leur dévoûment et à notre chère cité des témoignages de leur désir de lui être utiles : merci encore à nos concitoyens.

» L'étude « *de la géographie au point de vue commercial* », qu'a faite devant vous, Mesdames et Messieurs, M. Ch. Daudet, laissera dans dans nos souvenirs une trace qui marquera l'heure et le point de départ des réformes et des améliorations qu'exige le développement de nos relations d'affaires avec l'étranger : il nous les a indiquées, c'est à nous de les mettre en pratique.

» Quant à notre collègue et ami, M. Ch. Junker, cet autre fils adoptif de Roubaix que vous venez d'entendre et d'applaudir aussi, il ne m'appartient pas de parler, ce soir et après lui, de sa véritable mère « l'*Alsace* » : mon cœur de Français serait trop ému et notre habile secrétaire résumera pour le bulletin mensuel de la Société de Géographie sa bonne et patriotique conférence.

» Nous sommes arrivés, Mesdames et Messieurs, au terme de nos samedis de la saison de 1885, mais votre comité a encore un double devoir à remplir. Voici d'abord le nom des lauréats de Roubaix et de Tourcoing au dernier concours de notre Société : nous tenons à leur offrir publiquement toutes nos féliciations. Ce sont Mlles Marie Queva, Léonie Cousu, Marie Vandamme, Emilie Debry, Marguerite Lang et

Jeanne Rogeaux, appartenant toutes à l'institut Sévigné. MM. Eugène Duhem et Louis Barot, de l'Institut Turgot, de Roubaix : Jules Dumortier et Léon Marescaux, du pensionnat Saint-Michel, à Tourcoing Henri Vincent, Emile Delvinquier, Georges Selosse, Léon Delplanque, élèves de l'Ecole libre du frère Abel ; Clément Plateau et Louis Plateau de l'Ecole libre de la rue du Tilleul, à Roubaix : Désiré Carette et Aimé Bantegny, de l'Ecole communale de la rue Pierre-de-Roubaix : Pierre Lamarque et Théodore Delahousse, de l'Ecole communale de la rue de Gand, à Tourcoing.

« Nous venons ensuite et enfin solliciter des adhésions, et vous prier d'ajouter quelques noms, le plus possible, aux noms des 1,200 membres qui composent la Société de Géographie de Lille dont Roubaix forme une des branches vivantes et vigoureuses, grâce à vous, Mesdames et Messieurs, qui, par votre présence toujours nombreuse et sympathique, avez soutenu nos efforts et qui voudrez bien nous encourager encore au début et au cours de la prochaine saison à laquelle nous vous donnons rendez-vous, — si Dieu nous prête vie. »

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE
DE LILLE.

SOCIÉTAIRES NOUVEAUX ADMIS DANS LE COURANT DE JUIN & JUILLET 1885.

MEMBRES ORDINAIRES.

Lille.

Nos d'inscription.	MM.
1148.	Hourron (Edmond), négociant en vins, place du Théâtre, 34.
1150.	Thiriez (Julien), manufacturier, rue du Faubourg-de-Béthune, 56.
1151.	Delesalle-Van de Weghe (Louis), filateur de lin, rue d'Inkermann, 33.
1152.	Pugnière (Charles), contrôleur des contributions directes, place St-Martin, 2.
1153.	Maracci (Madame), propriétaire, rue des Fleurs, 11.
1154.	Rothé, commandant du génie, au fort Saint-Sauveur.
1155.	Boivin, architecte, rue Nationale, 281.
1157.	Dubreucq, directeur de tissage, rue de Rivoli, 8.
1159.	Bouchez (Henri), propriétaire, rue Nationale, 261.
1162.	Trisbourg (Ernest), négociant en cotons, place aux Bleuets, 19.
1165.	Gennevoise (Félix), fabricant de céruse, rue Solférino, 296.

Armentières.

1166. Lacherez fils, fabricant de toiles.

Hazebrouck.

1156. Brucout, contrôleur des contributions directes.

Nieppe.

1158. Maertens-Mesdaghi, propriétaire.
1163. Trinelle (Alfred), négociant en grains.

Roubaix.

1149. Delattre (Emile), fabricant, rue Nain.
1161. Florin-Chopart, boulevard de Paris.

Saint-Louis du Sénégal.

1164. Descemet, président du conseil général.

Tourcoing.

1160. Grau (Augustin), négociant en laines, rue Leverrier, 20

OUVRAGES REÇUS à la BIBLIOTHÈQUE de la SOCIÉTÉ

Pendant les 1er et 2me trimestres de 1885.

I.

Nouvelles Publications périodiques

L'*Expansion coloniale*. Revue mensuelle. Paris, 2e année.

Société languedocienne de Géographie. Montpellier.

Bulletin de la Société académique de Brest (section de géographie).

La France industrielle paraissant le dimanche.

Rapport annuel sur le trafic international de l'empire du Japon. Tokio, 1883.

Revue de la Société de Géographie de Mexico.

L'*Exploratore*. Milan. Journal officiel de la Société d'exploration commerciale en Afrique.

Journal de la Société de Géographie de Manchester.

Bulletin de la Section florentine de la Société africaine d'Italie.

Bulletin de la Société de Géographie italienne. Rome.

L'*Afrique*. Bulletin de la Société africaine d'Italie. Naples.

Deutsche Kolonial Zeitung. Organe des colonies allemandes à Berlin.

II.

Ouvrages de fonds.

1er Trimestre.

206. *Conférence internationale des clubs alpins*, en 1879, à Genève, 1880. In-12. J. Julien, libraire. — *Don de M. Eug. Delessert*.

207. *Règlement sur les manœuvres de l'infanterie. École de*

bataillon. Paris, in-18. — Imprimerie nationale, 1876. — *Don de M. de Grimbry*.

208. *Instruction pratique des cadres*. In-18. Imprimerie nationale, 1877. — *Id.*

209. *Ordonnance sur le service des armées en campagne*, par Al. Garrel. In-18, Paris, Librairie militaire, 1870. — *Id.*

210. *La Réforme judiciaire en Égypte*, par un ancien magistrat, in-8°. Paris, Renou, Maulde et Ce, 1875. — *Id.*

211. *La Question dynastique en Espagne*. in-8°. Grand, rue Cassette, 33. — *Id.*

212. *Les anciennes villes du Nouveau-Monde*, par Désiré Charnay, 1857-1882. Grand in-4°. Hachette. Paris. 1885. — *Acquisition.*

213. *Géographie générale du département du Nord*, par MM. Brunel, Mordacq et Lecocq, in-8, Lille, Danel, 1884. — *Don de M. Brunel.*

214. *Tragédies de la mer. Histoire des Naufrages*, par Charles de Folleville, 4e édit. Eugène Ardant, Limoges, in-4°.— *Don de M. Eug. Vaillant.*

215. *Illustrations de la Marine française*, par L. Le Saint, in-8°, Tours. A. Mame, 1879. — *Id.*

216. *Petit Atlas progressif du département du Nord*, par Wacquez-Lalo, 9 cartes. in-4°. Lille, Guillot, éditeur. rue Neuve, 1884. — *Acquisition.*

217. *Manuel du Chauffeur*, par A. Jaunez, in-12. Paris, Eug. Lacroix. — *Don de M. de Grimbry.*

218. *Six Gravures du Nouveau Robinson Crusoé*, in-16. Paris, Le Fuel, rue Saint-Jacques, sans date. — *Id.*

219. *Philip's preparatory atlas*, 16 cartes in-4° coloriées. Londres. — *Don de M. Paul Crepy.*

220. *India*. Carte populaire, par Philippe, carte pliée. Londres. — *Id.*

221. *Séance solennelle de la Société de Géographie de Rio de Janeiro, en l'honneur de l'explorateur Xingu*. 3 décembre 1884, in-8°, 24 p.

222. *Description de la Nouvelle-Californie*, par Hippolyte Ferry, avec carte. in-12, Paris, Maison, éditeur des guides Richard, 1850. — *Don de M. de Grimbry.*

223. *La Martinique. son présent et son avenir*, par le contre-amiral Aube, in-4°, Paris, Berger-Levrault, 1882. — *Id.*

224. *Mourawieff et les archives du Tsarisme*, par Elias Regnaut, in-4°, Paris, Dentu, 1863. — *Id.*

225. *L'Angleterre et la Russie*, par Amédée de Césena, in-12, Paris, Garnier frères, 1859. — *Id.*

226. *Les Droits de la France sur l'Alsace et la Lorraine*, par Alf. Michiels, gr. in-8°, Bruxelles, Vanderauwera, 1871. — *Id.*

227. *Un Mot d'histoire sur l'Alsace et Strasbourg*, par Edmond Ott, in-8°, Paris, Berger-Levrault, 1884. — *Id.*

228. *L'armée d'hier et l'armée de demain*, par un officier. In-8°. Paris. J. Dumaine. et Nancy. Ed. André, 1873. — *Id.*

229. *Les Hommes de la guerre d'Orient. Abdul-Medjid.* par Edmond Texier, in-12, Paris. Alph. Taride, galerie de l'Odéon, 1854. — *Id.*

230. *Turin, Florence ou Rome*, par Rodolphe Rey, in-12, Paris. Dentu, 1864. — *Id.*

231. *La France, le Pape et l'Allemagne*, par Louis Guillebert, in-12, Paris, Périsse frères, rue Saint-Sulpice. 1883. — *Id.*

232. *La vérité sur les Etats confédérés d'Amérique*, par Edwin de Léon. — in-12, Paris, Dentu, 1862. — *Id.*

233. *La juridiction consulaire en Turquie et en Egypte*, par J.-C. M'Coan. — in-8, traduit de l'Anglais, Paris, Amyot, éditeur, 1873. — *Id.*

234. *Du droit romain sur les travaux publics*, par Malapert. — In-18, Paris, imprimerie Poitevin, 1865. — *Id.*

235. *Un projet de loi sur les Sociétés*, par A. Vavasseur, — in-8°, Paris, Marchal, Billard et Cie, 1876. — *Id.*

236. *Tarif général des Douanes.* — In-8°. Paris, Soc. anc. de publ. pér. 1881. — *Id.*

237. *Un dernier mot sur les traitements, leur insuffisance*, par Paul Dupont. — In-4°, Paris, Paul Dupont, 1860. — *Id.*

238. *La Médecine militaire en France et en Amérique*, par le Dr E. Goze, extrait du Spectateur militaire. — In-8°, Paris, Dentu, 1867. — *Id.*

239. *Album illustré de machines et appareils pour le blanchissage mécanique du linge*, par Pierron et Dehaître. — Grand in-4°, Paris, 1884. — *Envoi direct.*

240. *Chine méridionale : de Canton à Mandalay*, (voyage d'Archibal Colquhoun, traduit de l'anglais), par Charles Simoud. — 2 vol. in-12, Paris, Oudin, 1884. — *Don de l'éditeur.*

241. *La question italienne en 1859*, par Mgr Gerbert, évêque de Perpignan. — in-4°, Paris, Gaume frères, 1859. — *Don de M. de Grimbry.*

242. *Grandeur et décadence d'une Serinette*, par Champfleury. — *Id.*

243. *L'horticulture à Lille avant 1792*, causerie par M. L. Quarré-Reybourbon. — In-18, Lille, Lefebvre-Ducrocq, 1883. — *Don de l'auteur.*

244. *Comité des travaux historiques et scientifiques* : Liste, 1885.

245. *A l'assaut des pays nègres.* (Journal des missionnaires d'Alger) 1884. — *Acquisition.*

246. *La Conférence Africaine de Berlin*, par Ch. Faure. — In-8°, Genève, Ch, Schuchardt.—*Don de M. Gve Moynier*, dir. de l'*Afrique explorée.*

247. *Resposta a Sociédade anti-eschavista de Londres*, par Corte-Real, Lisbonne, Ch. Aug. Rodrigues. — In-8°, 1884. — *Don de la Société de géographie de Lisbonne.*

2e Trimestre.

248. *De la levée des prohibitions douairières*, par Jean Dolfus. — In-8°, Capelle, Paris, 1860. — *Don de M. de Grimbry.*

249. *La Convention du 15 septembre et l'Encyclique du 8 octobre*, par Mgr l'évêque d'Orléans. — In-8°, Ch. Douniol, Paris, 1865. — *Id.*

250. *La médecine nouvelle*, par O. Dubois. — Petit in-8°. — *Don de M. de Grimbry.*

251. *Le royaume des roses*, par Arsène Houssaye. — Petit in-4°, 1851, Blanchard. — *Id.*

252. *En Asie Centrale : de Kohistan à la Caspienne*, par Gabriel Bonvalot, cartes et gravures. — In-12, Plon, Paris, 1885. — *Don de l'auteur.*

253. *Cochinchine française : procès-verbaux du Conseil colonial*, Saïgon, impr. du gouv., 1881. — Grand in-4°. — *Don de M. de Grimbry.*

254. *Les Belges au Congo*, Bruxelles, 1885. — Gr. in-folio, illustré. *Don de M. Eug. Delessert.*

255. *Les voyages et découvertes de Paul Soleillet dans le Sahara*

et dans le Soudan, par Jules Gros. — In-12, Paris, Maurice Dreyfous, 1881. — *Id.*

256. *Mission dans le Haut-Niger et à Ségou,* par le commandant Gallieni, Paris. — in-8°, 1883. — *Don de l'auteur.*

257. *Les tarifs de chemin de fer, devant la Commission d'enquête parlementaire* par Charles Avérous. — In-12, Paris, 15, rue Malher, 1884.

258. *Origine historique de la famille du Chastel et des sires de Villers-en-Artois,* Boulogne-s-mer. — Grand in-8°, Simourraire et Cie, 1884.

259. *Exposition internationale de Géographie de Toulouse,* récompenses, 1884.

260. *L'Archipel des Iles Hawaï ou Sandwich,* par Albert Mine. — In-8°, 1885. — *Don de l'auteur.*

261. *Mouvement commercial, Dunkerque et la République argentine,* 1884. — *Id.*

262. *Des subsistances, hausse et baisse du prix du blé,* par Ch. de Guirail. — In-8°, Auch, J. Foix, 1856, — *Don de M. de Grimbry.*

263. *Cours d'administration militaire.* — In-12, Rennes, 1876. — *Id.*

264. *La propriété, le travail, les travailleurs à la Guadeloupe.* — In-8°, Paris, Mroris père et fils, 1879. — *Id.*

265. *Le droit international et la question d'Orient,* par Robin-Jacquemyus, Gand, bureau de la Revue etc. 1876. — *Id.*

266. *Mémoire pour M. Chassin, Cour de Colmar.* — In-4°, Paris, Martinet, 1861. — *Id.*

267. *Compte rendu à la Société industrielle de l'ouvrage : La France dans l'Afrique occidentale* (Ministère de la Marine), par Paul Crepy, — *Don de l'auteur.*

III.

Cartes et plans.

Planisphère mural. S. D.

Carte murale de l'Europe. Hachette. — *Don de M. Alex. Eeckman.*

Carte murale de l'Asie. Hachette. — *Id.*

Carte murale de l'Afrique. Hachette. — *Id.*

Carte murale des deux Amériques. Hachette. — *Id.*

Carte de l'Afghanistan. Librairie patriotique. — *Id.*

Itinéraire de Daves Salam aux lacs Bangouéla et Moéro, par Vve Giraud. — *Id.*

Carte du bassin du Congo, par M. le Dr Richard Kieper. — *Don de M. Cox-Cappelle.*

Carte géologique d'Espagne et de Portugal. — *Don de M. Melon.*

Carte des chemins de fer de France. — *Don de M. Jacquin.*

Département du Nord et ses aboutissants, par César Mille, de Douai. *Acquisition*

Carte de l'empire d'Allemagne, divisée en toutes ses souverainetés, 1762, et n° 220 du Catalogue des livres. — *Don de M. Crepy*, président.

Carte commerciale : Turquie et Albanie, par F. Bianconi, in-4°. Chaix. Paris, 1885.

Atlas général : 35 cartes sur cuivre, in-4°. Gotha, 1884. — *Don de Mme Marracci.*

COURS ET CONFÉRENCES DU JEUDI SOIR
A LILLE.
(*in extenso*).

MADAGASCAR

Par M. E. GUILLOT,

Professeur agrégé d'histoire au Lycée Charlemagne,
Ancien Secrétaire-général, Membre d'honneur de la Société de Géographie de Lille.

Suite (1).

II. — Aspect intérieur de Madagascar. — Tananarive.

Tous les explorateurs qui ont visité Madagascar depuis deux siècles, tous les gouverneurs qui depuis Flacourt ont administré les comptoirs français de l'île, s'accordent à célébrer la beauté de la nature, la fertilité du sol, les richesse de la faune et de la flore de Madagascar. Le Dr Milhet Fontarabie en particulier, qui parle avec tant de compétence de ce pays, nous en a tracé un tableau vraiment enchanteur : « On » éprouve, dit-il, une émotion que l'on ne peut décrire, en voyant ce » pays où la nature est si belle et l'homme si barbare. La vue des cam- » pagnes vous entraîne à la joie et au désir de dépenser là votre force, » votre jeunesse, votre intelligence en y appelant tout le génie de » l'industrie moderne. Vous vous laissez bercer par de douces espé-

(1) Voir page 274 du présent volume.

» rances. Votre rêve serait achevé et ferait place à la réalité. Mais la
» vue de l'homme est là pour arrêter les élans de votre imagination.
» Cet homme, c'est le Hova. »

Il y a, on doit le dire, bien des ombres à ce tableau. Une bonne partie des montagnes est nue. De vastes étendues de terrain sont couvertes de sable infertile. A côté de régions qui n'attendent que le travail de l'Européen, d'autres contrées s'étendent qu'aucun soin ne pourra améliorer.

A l'intérieur de l'île, se développe une vaste ligne montagneuse beaucoup plus rapprochée de la côte occidentale que de la côte orientale. Elle est flanquée de quatre chaînes parallèles qui s'étagent, en diminuant de hauteur, jusqu'au canal de Mozambique. Entre elles, se développent de hauts plateaux. La chaîne principale va du cap d'Ambre à Fort-Dauphin, traversant ainsi l'île entière sous les noms de monts d'Ankara et desBetsiléos. Ces montagnes supportent trois grands plateaux : celui d'Antsianaka, à l'Ouest, dont Grandidier a constaté le caractère rocailleux ; celui des Betsiléos, au Sud, formé de plaines ondulées, qui s'abaissent graduellement jusqu'à la mer ; celui d'Ankara, au centre. Ce dernier, connu aussi sous le nom de pays d'Emirne, a de 1,000 à 1,200 mètres d'altitude. Son point culminant est le Tsiafaravana (2,700^{m}) c'est-à-dire « le sommet que les nues ne peuvent entièrement gravir ». L'Ikoupa descend de ce plateau, et après avoir coupé les chaînes côtières, vient aboutir à la mer non loin de Majunga, ouvrant ainsi une route vers le centre de l'île et vers Tananarive. L'Ankara est particulièrement fertile ; il produit l'avoine, le riz, le manioc ; les légumes et les pêchers y réussissent. Des mines de plomb et de fer sont exploitées. Enfin, la population y est assez dense et les villages se succèdent presque sans interruption, annonçant pour ainsi dire l'approche de la capitale.

Là, en effet, s'élève *Tananarive*. Deux routes permettent, en partant des côtes, d'arriver à cette capitale. L'une, est pour ainsi dire le chemin classique suivi par les Européens jusqu'à ces derniers temps elle part de Tamatave sur la côte orientale, passe à Andévourante, remonte la rivière qui aboutit à ce port, et conduit en 14 jours environ à Tananarive ; elle n'est fréquentée que par les courriers à pied, les voyageurs, les soldats et quelques rares habitants. Un autre chemin plus long mais plus facile, part de Majunga sur la côte Ouest, remonte la rivière l'Ikoupa, dont les sources sont précisément situées dans les hauts plateaux, et permet d'atteindre la capitale après 16 jours de

marche. L'itinéraire en est tracé par le capitaine Guillain, dans ses documents sur Madagascar, et M. Grandidier suivit cette voie en 1870. Le chemin longe constamment la rive droite de la rivière, qu'il traverse non loin de ses sources dans la région des douze montagnes saintes. Là s'élève *Ambohimanga*, la ville du sacre : elle est bâtie sur une colline élevée. Les étrangers en étaient écartés jusqu'au traité de 1868. Depuis, les idoles ont été détruites, leurs autels abattus, et des temples protestants élevés sur leurs ruines.

Tananarive, qui estaujourd'hui le siège du gouvernement hova, s'élève sur une haute colline vers le centre du plateau : jadis elle était entourée de vastes faubourgs qui, par l'accroissement de la population et le développement des constructions, se confondent aujourd'hui avec la ville. Les maisons sont généralement construites en terre ou en argile : quelques-unes en bois ou en bambou sont assez propres. Les rues sont mal alignées. Sur presque toutes les maisons se remarquent des paratonnerres dont le grand nombre est nécessité par les fréquents orages qui dévastent la contrée : l'usage en fut répandu par M. Laborde, un de nos compatriotes.

On trouverait difficilement une existence plus agitée que la sienne. Né en France, il s'engagea comme soldat, partit aux Indes où il fonda des fabriques à Bombay. En 1831, il aborda à Madagascar, poussé sur les côtes de l'île par une violente tempête : fait prisonnier par les Hovas, il fut conduit à Tananarive. On le mit en liberté quand il eut promis de servir le gouvernement hova pendant cinq ans. Cette promesse accomplie, il continua à rester dans le pays où il se maria. La reine lui fit don d'une maison, de terres et de nombreux esclaves. Mme Pfeiffer, qui visita Tananarive, atteste la faveur dont jouissait notre compatriote ; son unique préoccupation était de protéger les habitants d'arrêter par son influence, les cruautés de la reine en modérant les sentences de mort. Il établit une fabrique de poudre, une manufacture de canons, une verrerie : on développa la culture de la canne à sucre et une distillerie de rhum fut créée : c'est peut-être la cause de l'ivrognerie toujours croissante des habitants qui força, en 1877, la reine Ranavalo II à rendre un édit dont la rédaction est assez singulière pour que nous jugions intéressant de le citer :

« Moi Ranavalo, reine, voici ce que je vous dis à vous mes sujets. Dieu m'a donné ce pays, ce royaume, et en fait de rhum je me suis entendue avec vous, ô mes sujets, pour qu'on n'en vendit pas à Tananarive et dans la province d'Iméri ina. Je vous rappelle donc que le rhum

nuit à vos personnes, qu'il dissipe sans but votre avoir, qu'il met vos femmes et vos enfants dans la misère, qu'il fait les sages fous, et les fous plus fous encore, qu'il nous rend coupables devant Dieu. Tout ceci prouve que le rhum est une trop mauvaise chose pour qu'on en use à Tananarive. La nuit, quand vous buvez, vous prenez vos gourdins et vous vous assommez sans cause, ou vous vous lancez des pierres. Pourquoi donc, ô mon peuple, aimes-tu le rhum ?..... (1)

» La reine, en conséquence, défend l'usage du rhum dans la capitale et dans tout le pays qui l'entoure. »

Un autre personnage intéressant de Tananarive au moment où Mme Ida Pfeiffer visita cette ville, était le prince Rakoto : estimé des grands et des petits, il méritait cette estime et cet amour. Autant la reine, sa mère était cruelle, autant il était doux et bienveillant. Tous ses efforts tendaient à empêcher les exécutions sanglantes que Ranavalo II infligeait à ses sujets. A tout heure il était prêt à écouter les malheureux : on l'éveillait souvent au milieu de la nuit pour l'implorer et sauver la vie à des condamnés qui devaient être exécutés le lendemain matin. Souvent, n'ayant pu obtenir leur grâce de la reine, le prince se rendait au lieu du supplice, coupait leurs liens, et les engageait à fuir. Souvent, parcourant les campagnes où des centaines de sujets de la reine exécutent les travaux les plus rudes, abattent des bois de construction ou travaillent des pierres, le prince leur fait distribuer du riz et fait tuer plusieurs bœufs pour nourrir ces malheureux ; il sauva la vie à des matelots qui, jetés sur les côtes par une tempête, avaient été, suivant la coutume du pays, amenés prisonniers à Tananarive. Il sacrifiait jusqu'à son dernier écu, et distribuait toutes ses provisions de riz et de vivres pour venir en aide à ceux qui souffraient. La reine, qui a pour lui une tendre affection, n'osait jamais condamner les mesures prises par son fils : elle se bornait à tenir secrètes les condamnations et à en activer l'exécution : le jugement et le supplice se succèdaient si rapidement que si parfois le prince était absent de la ville, le message lui parvenait trop tard pour qu'il pût intervenir.

Le palais de la reine, qui est le monument le plus remarquable à Tananarive, est un grand édifice en bois, composé d'un rez-de-chaussée et de deux étages : tout autour s'élèvent de hautes colonnes également

---

(1) Leroy. — *Les Français à Madagascar*, p. 104.

en bois. sur lesquelles repose la toiture : elles ont environ vingt-six mètres de hauteur. Les forêts dans lesquelles on trouve les arbres assez gros pour fournir de pareilles colonnes sont assez éloignées de la capitale et il n'y a pour y parvenir aucune route frayée. On peut juger par là quel supplice ont enduré les malheureux corvéables qui ont transporté les bois de la forêt à la ville, ceux qui les ont travaillés et mis en place : le transport de la plus haute colonne a exigé 5,000 hommes et l'on prétend que dans la construction de cet édifice quinze mille hommes ont succombé aux privations et à la fatigue.

Devant le palais, s'étend une vaste cour entourée de jolies constructions également en bois ; les appartements de la reine se trouvent dans un des bâtiments latéraux reliés au palais par une galerie. A l'édifice principal se rattache le palais d'argent, ainsi nommé parce que toutes les arêtes des voûtes, toutes les portes et les fenêtres sont ornées d'innombrables petites clochettes d'argent. Ce palais est la résidence du prince Rakoto et c'est là que fut reçue Mme Pfeiffer.

La vallée où se trouve Tananarive a une longueur d'environ 30 kilomètres sur une largeur de 15 à 20. Les villages y sont nombreux. C'est en effet la région la plus salubre et la fièvre, si fréquente sur la côte, y est presqu'entièrement inconnue. On y rencontre le granit, le quartz, le gneiss, le schiste, le mica : presque partout le terrain présente des traces de fer : dans toute cette région centrale, la fertilité est merveilleuse, car il y règne à la fois la chaleur et l'humidité. Le riz, le manioc et la pomme de terre, les légumes, les arbres fruitiers y réussissent fort bien, et la vigne y est cultivée avec un plein succès.

Au sud de l'île s'étend le plateau des Betsiléos, parcouru en partie par Grandidier, pays très accidenté où les roches granitiques se montrent de toutes parts. Les sommets sont boisés, les vallées couvertes de rizières. La capitale du pays, Fianarantsona, qui a 25,000 habitants, est la seconde ville de Madagascar. C'est le principal marché d'esclaves de l'île tout entière.

E. Guillot.

(*A suivre.*)

GRANDES CONFÉRENCES

(*in extenso*).

LE JAPON

Gouvernement, administration, relations extérieures,

Par M. S. OUKAWA, Secrétaire attaché à la légation du Japon à Paris.

Mesdames, Messieurs.

Déjà, l'année dernière, j'ai eu l'honneur de vous entretenir du Japon. Mais ma causerie d'alors n'avait pour but que de vous faire connaître le pays d'une manière générale : sa population, sa religion, etc.

Aujourd'hui, pour répondre au désir exprimé par votre honorable Président, je vous entretiendrai de l'organisation politique intérieure du Japon (gouvernement et administration) et de ses relations commerciales extérieures.

I.

Depuis 1868, le Japon est gouverné par un empereur (*mikado*), qui réside, comme tout le monde sait, à Tokio, capitale de l'empire.

Avant cette date, il y avait une sorte de maire du palais qu'on appelait le *taïkoun* et qui partageait avec l'empereur une partie de la suzeraineté. Il lui était d'un rang inférieur, mais il avait pris peu à peu la direction des affaires civiles et militaires. C'est le despotisme de ce taïkoun et sa tendance à tout accaparer, qui lui ont aliéné à cette époque quelques princes de l'aristocratie japonaise ; ceux-ci l'ont renversé sans grande peine et ont proclamé la suprématie du mikado. Depuis lors, on a fait à l'ancien taïkoun une retraite princière, et on le laisse vivre tranquille aux frais de l'État, loin du bruit des affaires gouvernementales.

L'empereur est donc aujourd'hui le seul maître du pouvoir temporel.

Il a autour de lui dix ministres ou *sanghis* qui gèrent chacun la guerre et l'instruction, les affaires étrangères, l'intérieur, la marine, la justice, les finances, les colonies, les travaux publics et la maison

de l'empereur. Avec le premier ministre ou *daijodaijin*, et le second chef du Conseil ou *oudaijin*, on a ce qu'on appelle le Conseil suprême ou *Daijokwan*. Sauf quelques variantes, c'est, comme vous le voyez, à peu de chose près, le similaire du Conseil des ministres de France.

Pour ressembler complètement à votre pays, nous aurons aussi deux Chambres : un Sénat et une Chambre des Députés. Bien souvent les Japonais ont demandé soit par l'intermédiaire de la presse, soit par l'organe de pétitions générales, que ces Assemblées fussent élues directement par la nation. L'empereur a promis d'y consentir en 1890 J'ajoute qu'il est plus que certain que cette réforme aura lieu, car le peuple y compte, et son oubli ne manquerait pas de soulever de légitimes mécontentements.

Le Sénat ou *genroïn*, est très diversement composé. On y a fait figurer tout d'abord la plupart de ceux qui ont aidé le gouvernement lors de la réforme de 1868, puis on y a fait entrer nombre de fonctionnaires distingués, dévoués au gouvernement, et enfin quelques sommités littéraires et scientifiques du pays. Cette Assemblée est donc en quelque sorte une espèce de Compagnie d'assurance politique contre les coups d'État.

Quant à la Chambre des députés, elle n'existe pas encore; en attendant nous avons un conseil composée de gouverneurs de départements dévoués à la personne du mikado.

Telle est, en peu de mots, notre organisation gouvernementale.

Pour vivre, l'empereur a une liste civile, qui est de 1,500.000 fr.; sur cette somme, 300,000 francs sont attribués aux frais de réception. Le ministre des affaires étrangères touche 30,000 fr., et le ministre chargé de la maison de l'empereur, 30,000 francs. En dehors de cela, le mikado n'a aucun revenu personnel.

Les pouvoirs de l'empereur, a-t-on dit, sont illimités, il a droit de vie ou de mort sur ses sujets. Je vous dirai que c'est possible, mais dans tous les cas, il n'a jamais usé de ce droit. Ce qui est certain, c'est que le Japon n'a pas de constitution codifiée. Il est question d'en élaborer une ; mais, dans les discussions qui ont eu lieu à ce sujet, les uns ont émis le principe que la souveraineté résidait dans le peuple, ce qui a été repoussé bien loin, les autres que l'empereur et le peuple la possédaient l'un et l'autre en part égale, et il n'y a pas eu de solution.

Depuis plus de vingt siècles, le trône est héréditaire, par droit de primogéniture. Les femmes n'en sont pas exclues.

J'arrive à l'administration.

II.

L'empereur et les ministres nomment les fonctionnaires de tout rang.

Cette réforme date aussi de 1868. Auparavant, il y avait dans toutes les provinces un seigneur ou *daïmio*, qui avait tout pouvoir sur la contrée qu'il habitait laquelle était son domaine, son fief, son *han* comme on l'appelait, et dont il tirait toutes sortes de redevances. Mais le 29 août de l'année précitée, un édit supprima l'autorité de ces féodaux, tout en leur abandonnant leur pouvoir une année durant, à titre d'administrateurs délégués de l'empereur — ceci pour ne pas les mécontenter tout-à-fait.

Aujourd'hui, le Japon est divisé en 47 départements, — division plutôt politique que naturelle, — 834 arrondissements, et il comprend 71,478 communes. Les départements sont administrés par des préfets nommés par l'empereur, les arrondissements par des sous-préfets, et les communes sont gérées par un maire et un Conseil municipal élus par les habitants. Il y a en outre un Conseil général par département. C'est là, en somme, l'organisation française.

Les préfets sont convoqués par l'empereur tous les deux ou trois ans, ils renseignent alors le gouvernement sur la situation des esprits. L'an dernier, en avril, un certain nombre ont trouvé bon de maugréer contre les jeunes gens revenus de mission en Europe et contre les réformes qu'ils voulaient tenter.

Mais cette organisation ne s'est implantée que petit à petit parmi nous. Bien longtemps les maires ont été nommés par l'empereur lui-même. Quant aux Conseils municipaux, ils n'existaient pas : ce sont les villes d'abord qui en ont été dotées, puis les campagnes. Enfin, le Japon était divisée en provinces gouvernées par plus de 100 seigneurs. Tout cela est aujourd'hui supprimé.

La capitale, Yeddo, qui depuis 1868 a pris le nom de Tokio, est aujourd'hui divisée comme Paris en arrondissements, au nombre de quinze, administrés chacun par un maire. Nous avons un préfet ordinaire et un préfet de police ; nous n'avons pas de gouverneur militaire. L'octroi, source de si grands revenus chez vous, est inappliqué au Japon. La population qui était de 800,000 âmes il y a quelques annés, atteint aujourd'hui 1 million 400 mille habitants.

L'organisation de la police, de l'armée et de la flotte. reste à peu près celle de la France, et quand on considère ces trois facteurs et leur fonctionnement, on se prend à dire que le Japon est devenu tout aussi civilisé que la France. Vous allez en juger.

La police tout d'abord, comporte des commissaires centraux, des commissaires de police et des gardiens de la paix. Il y a en permanence 4,500 gardiens à Tokio et 27,900 pour tout le Japon : ils sont vêtus de bleu et portent sous le bras un baton de 1m50 en bois de chêne. Nos maisons étant faites en bois, les incendies sont plus fréquents qu'en France, mais on a discipliné des compagnies de pompiers qui renforcent la police ; les vols semblent l'être moins, si l'on en croit les statistiques. A propos de ces maisons, je vous dirai, en passant, que les portes n'en sont pas faites en papier comme on l'a dit quelquefois, mais simplement recouvertes de papier ; nous n'en sommes pas encore arrivés à laisser enfoncer nos portes d'un simple coup de poing. Il n'y a dans nos chambres que des nattes, sur lesquelles on ne marche qu'en ôtant ses chaussures et où l'on s'assied les jambes pliées ; le lit est remplacé le plus souvent par un matelas sur lequel on s'étend avec une simple couverture et une robe de chambre ouatée.

L'armée est aujourd'hui complètement réorganisée. Elle ne se composait avant 1868 que des corps spéciaux levés par les seigneurs féodaux et complètement à leur solde. Aujourd'hui, nos jeunes gens de 20 ans tirent au sort comme en France ; ils peuvent, il est vrai, se faire remplacer, mais on les oblige chaque année à certains exercices par voie d'appel. Le service de l'armée active comprend trois ans ; au sortir de là, on les verse pour 4 ans dans la « réserve de l'armée active » ; tous les citoyens de 17 à 40 ans, non compris dans l'une ou l'autre de ces deux catégories, forment ce qu'on appelle « l'armée nationale » de l'empire. Il y a chaque année de grandes manœuvres. Quant à nos officiers, ils sortent d'écoles militaires spéciales, dont une pour l'infanterie a été établie à Shi-Kangakko, et une autre pour la cavalerie à Toyama : on en sort apte au commandement après deux ans d'études supérieures. Nous avons, en outre, à Tokio, un musée d'artillerie et une fabrique d'armes. Ce sont des officiers français qui ont formé nos premiers soldats : en 1868 d'abord, puis en 1872, deux missions ont été envoyées, à cet effet, de France au Japon. Nous avons enfin quatre gouvernements militaires qui sont : Tokio, Osaka, Koumamoto et Sendaï. La caste militaire, qui existait du temps de la

féodalité, a été abolie et forme aujourd'hui la classe de Shizokou ou Samouraïs.

Enfin, notre flotte a été formée par l'Angleterre. Tokio a une école navale, et il existe à Yokoska un arsenal maritime organisé à la française et une école d'application des ingénieurs de la marine.

Et ne pensez pas que cette organisation de la police, de l'armée et de la flotte soit le moins du monde platoniqne. Les deux premiers de ces corps ont dû faire leurs preuves en 1877, au moment d'une insurrection formidable de Satsouma qui a duré six mois et a nécessité l'envoi de troupes contre les partisans de notre ancienne noblesse. Vous voyez que la France nous avait parfaitement organisés. (*Applaudissements.*)

Je viens de parler de la noblesse. Elle, aussi, a été placée sur un nouveau pied, mais seulement depuis l'année dernière. Les anciens seigneurs au nombre de 3.204, familles comprises, qui formaient l'ancienne caste noble, n'ont pas été abolis, mais on a su les stimuler en créant à côté d'eux cinq titres comme en France (prince, marquis, comte, vicomte et baron) et en attribuant chacun d'eux aux personnes reconnues les plus intelligentes et les plus capables de l'empire. Nous espérons arriver de la sorte à la véritable aristocratie de l'intelligence qui, à mon sens, vaut bien l'autre. D'après la loi, ces titres sont supprimés pour les descendants lorsqu'il n'y a pas d'enfant mâle.

Vous parlerais-je de la justice ? de l'instruction publique ? Tout cela a son organisanisation particulière sur laquelle il peut être intéressant d'attirer votre attention.

La justice, qui dépend naturellement du ministère de ce nom, a été réorganisée chez nous par un français, M. Boissonnade, qui a bien voulu nous préparer un code, basé sur le code Napoléon, que nous avons naturellement quelque peu modifié suivant les us et coutumes traditionnels du pays auquel on l'appliquait. Nous n'avons pas reculé devant une forte dépense pour mettre cette organisation sur un pied convenable : je vous citerai à ce propos ce fait que la mise en vigueur des nouvelles lois (qui nécessitait la création de tribunaux dans chaque district et départements, d'une Cour de cassation (*daishinin*), etc.), a exigé une augmentation de 2,000,000 de francs par an pour le budget annuel du ministère de la justice. Les délits jugés ne sont pas seulement ceux de droits communs ; tout délit politique est soumis à une haute Cour de justice formée de membres du Sénat et de la Cour de cassation. Les Français sont soumis à la juridiction d'une Cour consulaire établie à Yokohama.

L'instruction publique dépend aussi du ministère de ce nom. Nous avons une Université dont le siège est à Tokio, qui comprend une Faculté de droit, une Faculté des sciences et une Faculté des lettres, pour lesquelles la durée des études supérieures est respectivement de quatre années. C'est après avoir terminé leurs études à cette Université qu'un certain nombre de jeunes gens sont envoyés en Europe pour se perfectionner dans les diverses branches des connaissances humaines. Il a été fondé nombre d'écoles communales de garçons et de filles dans toutes nos villes, et d'écoles normales. A l'Université de Tokio, l'enseignement est donné en japonais, et l'on est obligé d'y apprendre le français, l'allemand ou l'anglais.

Je n'ai pas besoin de vous dire que parmi les sciences librement cultivées, celle qui tient le premier rang est la géographie, et que l'une des premières Sociétés savantes que l'on ait fondées, est une Société de géographie, dont le siège est à Tokio. Il y a aussi d'autres Sociétés savantes très actives : je vous citerai, par exemple, la Société littéraire *Shibounkai*, où l'on étudie la littérature chinoise. Bref, il y a chez nous un mouvement intellectuel des plus actifs.

La presse, en particulier, s'est développée d'une façon considérable : les feuilles concurrentes ne se comptent plus. Quelques journaux sont français, tels que l'*Écho du Japon* et le *Courrier du Japon ;* d'autres anglais, comme le *Tokio-Times* et l'*Hiogo-News*, etc. ; mais comme de juste, la majorité sont japonais. Au point de vue politique, cette presse semble n'avoir été créée que dans un but : frapper fort et longtemps sur le gouvernement, qu'il ait tort ou raison, qu'il fasse bien ou qu'il fasse mal. (*Hilarité.*) C'est pour elle le seul moyen de se faire entendre. Chez nous, le gouvernement est comme les absents, il a toujours tort. Je dois dire néanmoins que, malgré son parti-pris, la presse n'en a pas moins aidé à réformer des abus involontaires de pouvoir et autres.

III.

J'arrive, Messieurs, à la troisième et dernière partie de cette conférence, pour vous parler des relations extérieures, tant commerciales que politiques, du Japon.

D'après le tableau des douanes japonaises, le commerce extérieur de l'empire a donné à l'importation en 1882, 30,016,001 yens et à l'exportation, 38,520,482 yens. Comme vous le voyez, l'importation et

l'exportation se balancent à peu près. Le yen d'argent vaut 5 fr., il a pour modèle le dollar.

Les principales marchandises *importées* au Japon dans le cours de l'année que je vous signale, sont : les fils et tissus de coton, la mousseline de laine, les draps, le sucre, l'huile minérale, les fers ouvrés et les cuirs. Les marchandises que nous *exportons* principalement, sont : la soie et ses déchets, les graines de vers à soie et cocons, la bourre de soie, le thé, le camphre, les poissons de mer, les plantes marines, les objets en laque, la poterie, les porcelaines et les éventails.

Le commerce se fait principalement par navires anglais, ainsi que le montre le tableau suivant, qui présente pour la même année les résultats de la navigation internationale (navires chargés) :

PAVILLONS.	ENTRÉE.		SORTIE.	
	Navires.	Tonneaux.	Navires.	Tonneaux.
1° NAVIGATION A VAPEUR :				
Anglais	271	725.680	279	284.544
Japonais	145	163.254	143	162.152
Français	26	41.149	26	40.916
Américain	18	89.908	18	89.908
Russe	9	10.782	12	14.781
Allemand	3	1.704	4	2.564
Danois	2	1.983	3	2.891
2° NAVIGATION A VOILES :				
Anglais	133	59.351	134	63.229
Allemand	48	17.510	48	17.597
Américain	47	47.581	40	38.250
Russe	7	637	6	590
Français	5	2.114	3	1.416
Danois	4	776	4	766
Japonais	3	1.190	2	747
Suédois	1	223	1	223
Norwégien	1	275	1	275
Hollandais	1	263	»	»
Chinois	»	»	1	561

Si vous voulez, d'autre part, juger comparativement les diverses nations d'après le commerce général avec le Japon, il vous suffira de jeter les yeux sur le tableau suivant :

	IMPORTATIONS.	EXPORTATIONS.
	yens.	yens.
Grande-Bretagne et ses colonies	16.386 329	3.515.459
Chine avec Hong-Kong	5.375.261	5.586.163
France	3.192.765	8.332.562
Indes Orientales et Siam	2.210.643	122.970
États-Unis	1.793.357	10 056.738
Allemagne	861.919	177 406
Belgique	389 586	3.806
Suisse	376.589	729
Italie	176.932	303.137
Hollande	8.467	5 837

L'Angleterre occupe donc le premier rang et la France le troisième à l'importation ; la France occupe le deuxième rang à l'exportation.

Je demande la permission de vous présenter plus en détail tout ce qui a rapport à la France.

Si je groupe ensemble les chiffres cités plus haut, j'ai :

Importations	3.192.765 yens.
Exportations	8.332.562 —
Total	11.525.327 yens.

Nous livrons donc plus à la France qu'elle ne nous achète. Cependant, je dois faire remarquer que ces chiffres ne peuvent donner exactement la valeur du commerce de la France avec notre pays, parce que beaucoup d'articles d'exportation indiqués pour vous sont, aussitôt arrivés dans votre pays, réexpédiés en Angleterre, en Alle-

magne ou dans d'autres contrées, les ports français n'étant, dans ce cas, que des ports de transit ; d'autre part, un certain nombre de marchandises signalées comme importation d'Angleterre, d'Allemagne, ou d'autres provenances, viennent en réalité de France, d'où elles sont expédiées au Japon, soit par navires portant pavillon étranger, soit par navires français ayant complété leur chargement à l'étranger.

L'intercourse entre la France et le Japon, comme on l'a vu plus haut, s'est borné, pendant la même période, à 26 navires à vapeur et 5 à voiles à l'entrée, contre 26 à vapeur et 3 à voiles en sortie, représentant un ensemble de 43,263 tonneaux à l'entrée, et 42,332 à la sortie. Tous ces bâtiments étaient à destination ou sont sortis du port de Yokohama.

Je ne puis d'ailleurs mieux vous exposer la situation du commerce de la France avec le Japon, qu'en vous résumant ce qu'a été, dans ces trois dernières années, l'évaluation des échanges commerciaux :

	1878.		1879.		1880.	
	COMMERCE GÉNÉRAL.	COMMERCE SPÉCIAL.	COMMERCE GÉNÉRAL.	COMMERCE SPÉCIAL.	COMMERCE GÉNÉRAL.	COMMERCE SPÉCIAL
	francs.	francs.	francs.	francs.	francs.	francs.
Importations.....	44 717.000	29.952.000	47.666.000	30.602.000	30.393.000	23.043 000
Exportations.....	16.545 000	7.554.000	18.091.000	8.836.000	13.223.000	5.154.000
TOTAUX.....	61.262.000	37 506.000	65.757.000	39.438.000	39.438.000	28.197.000

Vous trouverez, d'ailleurs, dans les tableaux suivants, la nomenclature des principaux articles qui ont alimenté le commerce spécial entre la France et le Japon pendant ces mêmes années :

1° IMPORTATION EN FRANCE:

	1878. — francs.	1879. — francs.	1880. — francs.
Soie et bourre de soie	27.560.000	29.005.000	21.720.000
Porcelaines	523.000	410.000	364.000
Objets de collection hors de commerce.	277.000	171.000	227 000
Vêtements et pièces de lingerie cousues.	146.000	195.000	202.000
Mercerie	410.000	334.000	171.000
Meubles	184.000	171.000	132.000
Tissus, passementerie et rubans de soie	111.000	77.000	41.000
Graines de vers à soie	279.000	80.000	»

2° EXPORTATION DE FRANCE :

	1878. — francs.	1879. — francs.	1880. — francs.
Tissus, passementerie et rubans de laine	5.300.000	6 700.000	3.463 000
Peaux préparées	127 000	189.000	215.000
Outils et ouvrages en métaux	342.000	157.000	187.000
Ouvrages en peau ou en cuir	176.000	176.000	175.000
Safran	276.000	273.000	143.000
Vins	85.000	99.000	129.000
Mercerie et boutons	93.000	141.000	105.000
Tissus, passementerie et rubans de coton	23.000	62.000	103.000
Orfévrerie et bijouterie	38.000	27.000	30.00
Horlogerie	20.000	48.0000	23.00

Vous le voyez donc, le Japon fait avec la France un commerce suffisamment actif.

Pour terminer, Messieurs . je ne saurais mieux faire que de rendre hommage à votre pays pour ce que nous lui devons, pour ce qu'il nous a donné. Ces institutions, qui font aujourd'hui notre force et notre gloire, c'est en partie de la France que nous les tenons. Je ne saurais donc trop protester de l'amour de notre pays pour le vôtre, et je remercie votre estimable Président et votre excellent Secrétaire-général d'avoir pu me permettre de dire ces paroles devant une assemblée dont la sympathie ne saurait m'étonner, puisque c'est une assemblée française. (*Applaudissements répétés.*)

COMMUNICATIONS AUX ASSEMBLÉES GÉNÉRALES

(in extenso).

LES RUSSES & LES ANGLAIS DANS L'ASIE CENTRALE

Par M. E. GUILLOT,

Professeur agrégé d'Histoire au Lycée Charlemagne,
Membre d'honneur de la Société de géographie de Lille,
Vice-président de la 4e section de la Société de géographie commerciale de Paris,
Officier d'Académie.

Chaque siècle, au milieu de la diversité des évènements qu'il renferme, a toujours un petit nombre de faits saillants qui le caractérisent, et auxquels tous les faits secondaires se rattachent en quelque sorte par une connexion intime et naturelle. Ces grands évènements, qui dominent ainsi chaque époque, en résument aussi toute l'histoire.

Au XVIe siècle, c'est, au point de vue politique, l'hostilité de la France et de l'Autriche ; c'est, dans l'ordre intellectuel, la Renaissance, dans l'ordre religieux, la Réforme, dans l'ordre économique, les découvertes maritimes des Portugais et des Espagnols.

A l'époque suivante, nous trouvons les coalitions provoquées par l'orgueil et la convoitise de Louis XIV, tandis que la pratique de l'absolutisme, qui se fait en France sans résistance, amène en Angleterre deux révolutions.

Au XVIIIe siècle, à côté des idées de réformes préconisées par les philosophes et les économistes, c'est le développement rapide de la Prusse, et la lutte maritime qui éclate partout, car l'Angleterre veut constituer son empire colonial aux dépens de la France.

Notre siècle a, lui aussi jusqu'à ce jour, ses caractères indéniables,

évidents, et qu'il est dès aujourd'hui facile de saisir. Après les guerres funestes de Napoléon, il y a d'abord une lutte dans toute l'Europe entre les souverains et les peuples, ceux-ci persistant à réclamer des réformes que ceux-là s'obstinent à refuser; puis deux nations qui, à partir du moyen-âge, n'ont connu que les divisions et l'anarchie, l'Italie et l'Allemagne, s'efforcent de constituer leur unité; une crise industrielle et commerciale, aux causes multiples, oblige chaque puissance menacée dans ses intérêts, à se créer des débouchés à l'étranger, et inspire à tous les gouvernements, quelles que soient leur nature et leur forme, une ardente fièvre d'extension coloniale; enfin, la marche foudroyante de la Russie en face des progrès incessants de l'Angleterre donne naissance à l'une des questions les plus importantes de notre temps, à la question d'Orient.

Cette question, à laquelle se rapportent une bonne partie des grands évènements contemporains, se représente sans cesse parce qu'elle est toujours discutée, et jamais résolue. Elle est à la fois ancienne et moderne : ancienne, parce qu'elle se pose en réalité le jour où la Russie, dépassant ses frontières naturelles, cherche dans toutes les directions, et surtout en Asie, des territoires au climat plus clément, marchant ainsi à la rencontre du vaste empire Anglo-Indien; elle est moderne, car la lutte entre ces deux puissances, lutte directe, au sujet du démembrement ou de l'intégrité de la Turquie, lutte indirecte au sujet de l'Asie centrale et de l'Inde, n'a commencé que de nos jours. Elle a déjà présenté bien des phases; elle a causé bien des guerres, depuis la rivalité du sultan Mahmoud et du vice-roi d'Égypte Méhémet-Ali, jusqu'à la guerre de Crimée, à la dernière guerre d'Orient et à la récente révolution de Roumélie, depuis l'apparition des Russes sur les bords du Syr-Déria, des Anglais dans le bassin de l'Indus et dans les cols des monts Soliman, jusqu'aux récentes discussions au sujet des défilés de Zulfikar. Mais dans tous ces évènements, ce qui se manifeste pendant leur accomplissement même, ce qui apparaît lorsqu'ils sont accomplis, c'est partout et toujours la lutte, tantôt sourde, tantôt évidente, entre la Russie et l'empire britannique. Il y a quelques mois, la question s'est posée de nouveau en Asie, et, pendant plusieurs semaines, on a cru qu'il faudrait laisser aux armes le soin de la décider. Plus récemment encore, le soulèvement de la Roumélie vient de la raviver. Dans dix ans, dans vingt ans peut-être, la question d'Orient sera encore là, attendant une solution devant laquelle on recule, et que chaque puissance espère pouvoir éviter en la retardant.

Ce qui donne d'ailleurs à la question d'Orient son importance, c'est qu'il n'est pas une nation en Europe qui ne soit intéressée à sa solution : c'est que ce n'est point un de ces problèmes qui puisse être résolu par un accord particulier entre deux peuples. Il y a trop d'intérêts en jeu, trop de rivalités en présence, pour que le règlement des difficultés orientales ne soit pas dans l'avenir, comme il l'a été presque toujours dans le passé, l'œuvre d'un Congrès Européen.

Deux peuples ont joué de nos jours un rôle prépondérant dans les évènements Européens ou Asiatiques dont l'ensemble constitue la question d'Orient, deux peuples qui, par des voies diverses, mais avec une rare ténacité politique, ont fondé des empires immenses et dépassant déjà, l'un par la population, l'autre par l'étendue ce qu'a édifié de plus gigantesque le génie d'Alexandre ou la patience romaine.

Lorsqu'au XVIIe siècle quelques poignées de négociants fondèrent dans l'Inde les premiers comptoirs britanniques, ils étaient loin assurément de se considérer comme des fondateurs d'Empire. La fortune, la nécessité surtout de se fortifier contre des puisssances rivales, changèrent le commerce en conquête. Les guerres soutenues par Louis XV sur le continent eurent leur contre-coup aux colonies. Quand la victoire eût prononcé entre les Anglais et nous, il leur fallut en poursuivre et en affermir les conséquences, et élever la puissance britannique si haut que tout retour du sort devint désormais impossible. Ainsi de l'Himalaya au cap Comorin, de l'Afghanistan au golfe du Bengale se forma l'empire Indien, dominant deux vastes golfes, l'un, dont l'Angleterre possède les côtes, l'autre, dont elle tient par Aden et Périm les principaux points commerciaux et stratégiques, empire placé enfin dans une position centrale, à laquelle se relie la chaîne immense des comptoirs qu'elle occupe sur les routes de l'Europe, du Cap, de l'Australie et de la Chine.

La marche de la Russie fut tout autre. Maîtresse de la partie européenne de l'Empire et de la vaste plaine asiatique de la Sibérie, elle chercha à déborder vers le Sud. Au-delà des steppes des Kirghiz et des Turcomans s'ouvrait la route de l'Asie intérieure et de l'Inde, le chemin suivi jadis par les caravanes. Pendant trente ans, elle a lutté, tâtonné, pour atteindre le Syr-Déria. Mais alors au-delà des déserts qui enserrent la vallée verdoyante du fleuve, elle a aperçu les pentes riches et cultivées qui séparent le Turkestan de l'Iran, d'où descendent les eaux, et à travers lesquelles s'ouvrent les défilés qui conduisent à Hérat, à Kandahar et dans l'Inde. Là était le but : elle a marché à pas

de géant ; elle a réduit peu à peu ou supprimé les différents États indigènes, et ses troupes, s'avançant tantôt des bords du Syr-Déria, tantôt des rivages de la Caspienne ont réalisé chaque jour de nouveaux progrès.

En même temps, vers l'Europe, la Russie a cherché à atteindre ce but qu'elle poursuit depuis deux siècles avec une persévérance digne d'éloges. Pierre-le Grand lui avait donné des ports sur la Baltique ; Catherine II, sur la mer Noire ; elle cherche aujourd'hui à étendre ses frontières jusqu'à l'Archipel et à substituer dans Constantinople même la croix grecque au croissant musulman. Arrêtée par le traité des détroits (1841), elle s'est efforcée de reprendre sa marche en avant au moment de la guerre de Crimée. Le traité de Paris (1856) l'a éloignée des bouches du Danube ; mais l'isolement de l'Angleterre en Europe lui a permis, dans la dernière guerre d'Orient (1877-78), d'accomplir en partie le démembrement de l'Empire Ottoman, qu'elle eût voulu supprimer à tout jamais. Le traité de San-Stefano (1878) a été son triomphe, que le Congrès de Berlin est venu cependant modérer, en imposant des limites à l'ambition moscovite, et en obligeant le czar irrité à renoncer une fois encore à l'occupation de Contsantinople et à la domination des détroits. En ce moment enfin la question paraît de nouveau devoir s'agiter.

Ainsi, la question d'Orient, dont les origines remontent bien au-delà de notre siècle, a cependant un caractère d'actualité augmentant encore l'intérêt qui s'attache à elle ; elle est en même temps double, puisqu'elle se pose en Europe aussi bien qu'en Asie ; elle est universelle, puisque toutes les puissances, malgré les diversités de leurs aspirations, et les haines politiques qui les divisent, sont intéressées à sa solution. Il ne nous appartient pas d'exposer ici tout le développement de la question d'Orient en Europe, ni de montrer la ténacité de la Russie s'efforçant, malgré les échecs, malgré l'intervention de l'Angleterre, de s'avancer jusqu'au Bosphore, aux Dardanelles et à l'Archipel ; nous ne nous proposons pas davantage de raconter en entier la longue rivalité qui a depuis si longtemps mis les deux peuples en présence dans les contrées de l'Asie centrale. Il nous suffira, après avoir décrit, avec autant de précision et d'exactitude que possible, le théâtre des évènements récents et des luttes futures, de montrer par quelle série de circonstances les territoires russes et les possessions britanniques sont arrivés à se toucher aujourd'hui, et d'indiquer brièvement la situation qui est faite maintenant aux deux puissances, ce que chacune peut faire dans le présent et tenter dans l'avenir.

I.

Le Pamir. — L'Hindou-Kouch. — Les Paropamisades. — La Région des Attak. — Le Suleyman-Dagh.

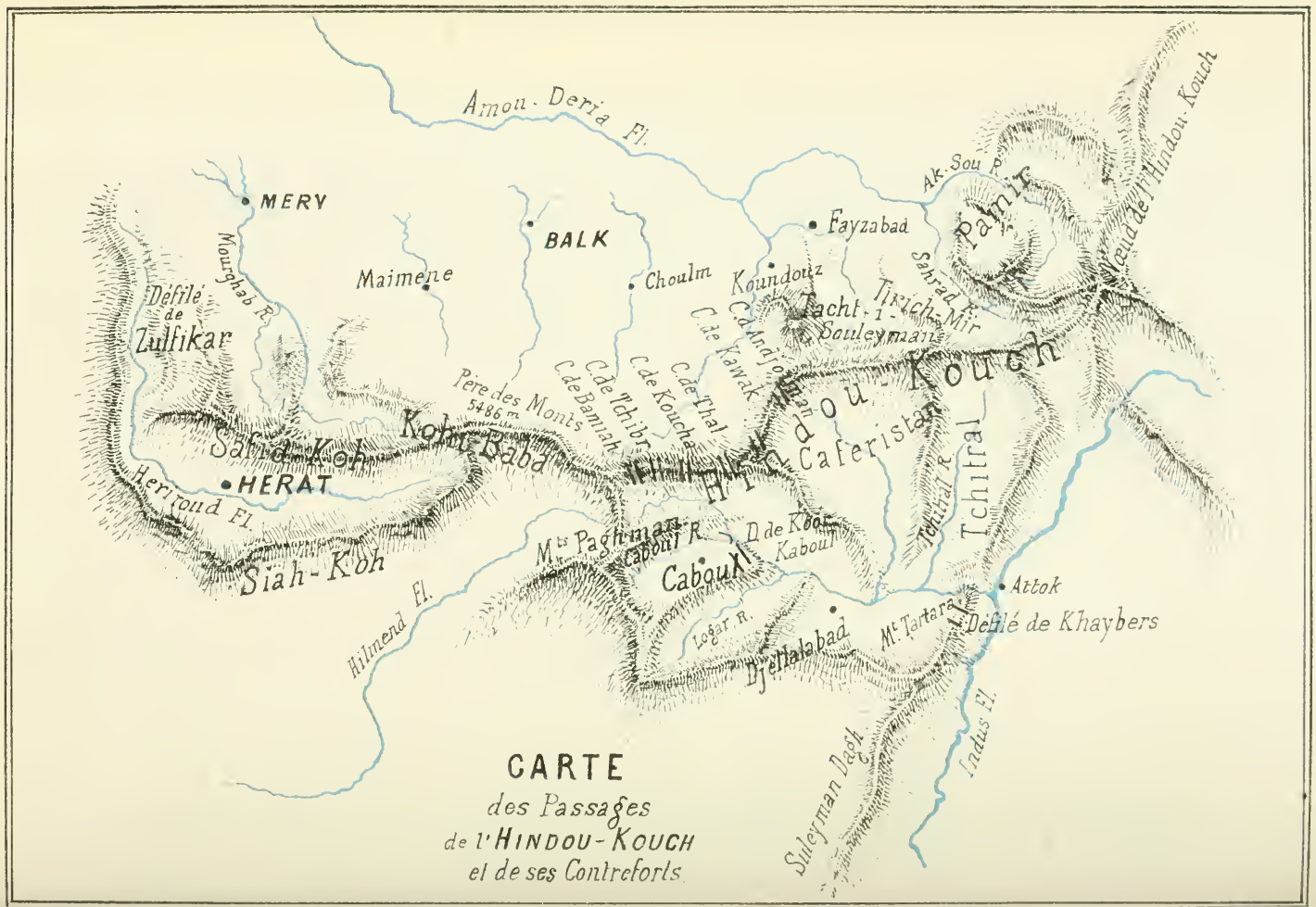
La région où se sont accomplis les récents évènements et dans laquelle l'Angleterre et la Russie se disputeront un jour la domination de l'Inde, peut être limitée de la façon suivante : au Nord, le plateau de l'Oust-Ourt, la mer d'Aral, le grand fleuve de l'Amou-Déria ; à l'Ouest, la Caspienne ; à l'Est, les Hautes-Chaînes qui, formant avec leurs puissants contreforts le plateau central de l'Asie, séparent en général les possessions Russes de la Chine, de l'Afghanistan et de l'Inde ; enfin, au Sud, la dépression très caractérisée qui sépare l'Afghanistan de la Perse, dépression marquée par le Hériroud Tedjend, et le défilé si important de Zulfikar ; c'est là que passe la voie la plus directe de Saraks à Hérat, Kandahar et Chikarpour, c'est-à-dire de la Caspienne vers l'Inde.

Dans cette vaste étendue de pays, deux régions nous apparaissent comme très distinctes, réunies facilement par l'étroite échancrure où coule le Hériroud ; ce sont, au Nord les vastes plaines du Turkestan adossées au plateau de Pamir et aux chaînes élevées de l'Hindou-Kouch, du Safih-Koh et du Damanikoh ; au Sud, le plateau accidenté du Caboulistan qui s'abaisse vers l'Inde par la vallée du Caboul, et vers le Grand Désert Salé par la dépression du lac Hamoun où vient se jeter l'Hilmend.

Le plateau de Pamir, que les Orientaux appellent si justement le toit du monde, occupe entre les sources de l'Amou-Déria et la Kachgarie une superficie d'environ 75,000 kilomètres carrés. Il est composé de hautes terres situées environ à 4,000 mètres d'altitude et que surplombent des crêtes dépassant encore 3.000 mètres, dont la principale est le pic de Tagharma (7,800 mètres). Sa situation exceptionnellement importante entre la Chine, les territoires Russes et les possessions britanniques, a fait que ses vallées ont été souvent visitées et ses cols fréquemment franchis.

Les Grecs, les Romains, les Arabes, les Chinois ont tour à tour traversé le Pamir, et, bien que quelques parcelles de terrain n'aient été encore foulées par le pied d'aucun explorateur, on peut affirmer que cette contrée nous est suffisamment connue.

Dans le Pamir méridional, le pélerin Chinois Hiouen-Tshang (VIIe siècle) parcourut pendant seize annés la région du Sari-Koul ; plus tard, le célèbre voyageur Vénitien, Marco Polo, (1272-1275) traversa le plateau du Sud-Ouest au Nord-Est, pour se rendre en Chine.



CARTE

des Passages

de l'HINDOU-KOUCH

et de ses Contreforts.

De nos jours, Wood (1838) remonta le Sahrad, qui est la branche méridionale de l'Amou-Déria, tandis que Mirza-Surdja (1868) visitait l'Ak-Sou, sa source septentrionale. La même année, Hayward pénétrait dans le Sud-Est du Pamir ; la route qui conduit du Badackan au Kachgar était suivie, en 1871, par le Grec Potagos ; enfin, en 1873 et 1874, Forsyth et Gordon visitaient les deux États du Chignan et du Rochan, jusqu'alors mal connus.

Les explorations n'ont été ni moins nombreuses ni moins fructueuses dans la région septentrionale du Pamir. Abdoul-Medjid (1861) la traversa du Sud au Nord ; Moucketow (1877) explora la contrée couverte par le Trans-Alaï ; Severtzow (1878) pénétra dans la vallée de l'Ak-Sou, et Ochanin (1878) visita le Sourghab, un des plus considérables affluents de l'Amou-Déria, qui peut être considéré comme sa troisième source.

De toutes ces explorations, il résulte que le Pamir n'est pas un plateau unique ; il est formé de terrasses élevées entre lesquelles s'ouvrent de profondes vallées arrosées par les rivières qui viennent constituer ou grossir l'Amou-Déria. Des sentiers difficiles, des routes praticables pendant quatre ou cinq mois de l'année franchissent les cols élevés du Pamir ; mais, en hiver, la neige est abondante ; des vents froids soufflent pendant huit mois, et atteignent parfois un degré de violence qui épouvante les troupeaux : l'air est sec, et la température très différente à l'ombre et au soleil. Presque partout la végétation est maigre : çà et là quelques bouleaux, des saules, des genévriers. Puis, quand la neige a disparu, les croupes des montagnes se couvrent d'une herbe épaisse que viennent brouter les troupeaux des Kirghiz. Dans toute cette région, comme sur les deux rives de l'Amou-Déria, on trouve d'ailleurs des traces évidentes d'assèchement ; des cours d'eau se sont taris ; des lacs n'alimentent plus les rivières qui servaient jadis de déversoirs à leurs eaux ; tel est, par exemple, le lac Karakoul, qui a beaucoup diminué, et qui s'écoulait autrefois soit vers l'Ak-Sou, soit vers la rivière de Kachgar.

Du Pamir, se détache entre les bassins de l'Amou et du Syr-Déria, un vaste massif de montagnes aux puissantes ramifications, dont les chaînons viennent dessiner toute la vallée supérieure du Zerafchan. La dépression où coule le Sourghab le divise en deux parties inégales, au Nord, l'Alaï-Dagh, au Sud le Trans-Alaï. L'Alaï est une superbe chaîne, élevée de 4,000 à 5,500 mètres, qui sépare le Ferghana du Kachgar et du Zerafchan ; de nombreux glaciers, dont le plus important est celui de Chtchourowskyi, se déversent par d'abondantes et

pittoresques cascades, près desquelles commencent les forêts de genévriers : quelques passages, comme celui d'Isfaïram, permettent de pénétrer dans le Ferghana ; l'Alaï conserve son altitude jusque dans ses ramifications les plus éloignées ; car l'Hazreti-Sultan qui s'élève au Sud-Est de Samarcand, mesure 4,570 mètres.

Au Sud du Sourghab se développe le Trans-Alaï, également couvert de glaciers et dominé par le pic Kaufmann. Ses ramifications se prolongent vers le Sud-Ouest sous le nom de monts du Darwaz et viennent limiter au Nord la vallée étroite de l'Amou Déria supérieur.

L'Alaï et le Trans Alaï sont les ramifications les plus considérables que le Pamir envoie vers le Nord : mais de ce plateau se détache vers le Sud-Ouest, une immense chaîne, l'Hindou-Kouch, véritable ligne de partage entre les grands bassins de l'Asie centrale, l'Amou-Déria et ses affluents tributaires de la mer d'Aral, le Caboul affluent de l'Indus, et l'Hilmend qui va se perdre dans le lac Hamoun.

C'est la région du cristal, le centre des mines de lapis-lazuli et de pierres précieuses, le nœud où se réunissent les hauts massifs constituant le plateau central de l'Asie, le Pamir au Nord-Ouest, le Karakoroum, à l'Est, limitant le bassin septentrional de l'Indus ; au Sud, les premiers contreforts qui, un moment percés par le fleuve, se relèvent ensuite pour engendrer les montagnes les plus élevées du globe, l'Himalaya ; enfin vers le Sud-Ouest, l Hindou-Kouch qui, malgré son élévation et son développement ininterrompu, n'impose pas à l'Afghanistan une limite politique régulière : sous différents noms, il se prolonge et vient se perdre au fond de Kandahar et sur la limite du grand désert salé : c'est de cette chaîne importante à laquelle les indigènes donnent indifféremment le nom d'Hindou-Koh (montagne des Hindous) ou d'Hindou Kouch (meurtrier des Hindous) ,ou de Caucase-Indien qu'il convient maintenant de nous occuper.

Dans ses sommets les plus élevés l'Hindou-Kouch, atteint 7,500 mètres, tel est le Tirich-mir, au Nord du Tchitral ; pour franchir cette haute muraille il faut atteindre des cols difficiles qui se dressent parfois à plus de 5,000 mètres, quelques uns cependant, surtout dans l'Hindou-Kouch occidental, sans être accessibles à des armées modernes, ont livré passage aux anciens conquérants et sont parfois franchis par des caravanes à certaines époques de l'année.

C'est au défilé de Kawak que passèrent Alexandre-le-Grand, Hioueng-Tsang et Wood ; le col de Thal fut franchi par Tamerlan et les Mongols ; celui de Kouchan qui est praticable, est dominé par une

haute montagne, l'Hindou-Koh, ou « géant qui massacre les Hindous » qui inspire aux indigènes une sorte de terreur superstitieuse ; on l'aperçoit de Koundouz et de Kaboul. Le sultan Baber franchit l'Hindou Kouch au défilé de Tchibr ; enfin, le col de Bamian, le plus praticable, est célèbre dans l'histoire des invasions ; moins élevé que la plupart des autres, il livra passage aux Mongols, aux Turcs, aux Persans et sera certainement un jour disputé entre les Anglais et les Russes désireux de posséder la route la plus facile de Koundouz à Kaboul.

L'Hindou-Kouch n'est pas seulement une muraille escarpée, difficile à tourner comme à franchir ; il se développe vers le Nord, enserrant de ses contreforts multiples les cours des rivières qui arrosent Balk, Koulm, Koundouz et Fayzabad ; au Sud-Ouest de cette ville dans le Khanat de Badackan s'élève le sommet de Tacht-i-Souleyman (le trône de Salomon) auquel, d'après Élisée Reclus, se rapporte la légende suivante : « Le roi Salomon se réfugia sur la cime pour éviter les scor-
« pions de la plaine ; de la base au sommet de la montagne, une échelle
« d'hommes passant la nourriture de main en main, servait au roi les
« repas qu'on préparait en bas ; pourtant un scorpion, caché dans une
« grappe de raisins, vint infliger au roi la piqûre fatale » (1).

Vers le Sud l'Hindou-Kouch, formant les vallées du Tchitral du Cafiristan, s'arrête sur les bords du Caboul. Il se continue vers l'Ouest par la muraille escarpée du Kohi Baba, placée aux sources de l'Hilmend et de l'Hériroud, et dans laquelle le Père des Monts, atteint 5486 mètres ; les monts Paghman en sont le contrefort naturel et viennent se terminer à l'ouest de la ville de Caboul presqu'en face des dernières ramifications de l'Hindou Kouch.

Il existe dans les montagnes qui limitent au Sud la vallée du Caboul de nombreux passages qui permettraient à une armée de s'avancer vers l'Inde, soit en longeant la rivière, soit en s'en écartant quelque peu ; il ne convient pas d'en présenter en ce moment l'énumération, et nous nous réservons de les indiquer avec autant d'exactitude que possible quand il sera question du Suleyman Dagh et de l'Afghanistan que cette chaîne sépare aujourd hui presque regulièrement des possessions Anglaises.

Le Kohi-Baba donne naissance, en se divisant, à deux chaînes, qui enveloppent toute la vallée supérieure de l'Hériroud et que l'on désigne ensemble sous le nom de Paropamisades. Le Safid Koh (montagnes Blanches), qui court au Nord, sépare l'Hériroud de l'Hilmend ; deux

(1) Élisée Reclus. — Géographie universelle. — L'Asie Russe.

routes le traversent, celle de Hérat à Maimène, praticable pendant sept mois de l'année ; celle de Hérat à Merw qui s'élève sans difficultés sérieuses jusqu'au col d'Ardewan où elle franchit la ligne de faite.

Le Siah Koh (montagnes Noires) ainsi nommé de la couleur des roches qui le constituent, s'épanouit lentement vers Hérat et vers la dépression du lac Hamoun ; des cols placés à une altitude d'environ 2,000 mètres permettraient de le franchir ; mais, la route directe de Hérat à Kaboul, qui, après l'avoir traversé et avoir contourné les sources de l'Hilmend, pénètrerait dans les pays des Hezareh, est pénible, dangereuse et mal connue ; aucun européen ne l'a suivie ; elle remonte, parait-il, fort loin vers le Nord, à travers de difficiles passages de montagnes, et ne peut-être dans aucun cas praticable à une armée ; aussi lui en a-t-on substitué une autre, plus longue, mais de beaucoup plus facile. Les trois principales villes de l'Afghanistan qui en sont en même temps les trois points stratégiques les plus importants, occupent les sommets d'un triangle : Hérat à l'Ouest, Kandahar au Sud et Caboul à l'Est. Une armée qui voudrait marcher de Hérat sur Caboul, devrait comme le font aujourd'hui les caravanes descendre assez loin vers le sud, et, contournant les dernières ramifications du Siah-Koh, traverser les vastes plaines au sud desquelles s'étend de la Hamoun, pour arriver à Kandahar ; puis de cette ville remonter vers le Nord, dans la direction de Ghazni et atteindre Caboul après avoir franchi les montagnes par des cols facilement praticables.

Cette considération suffit à prouver qu'en cas de conflit entre la Russie et l'Angleterre, la ville de Caboul, si souvent occupée par les troupes Britanniques, ne saurait avoir toute l'importance qui lui a été si longtemps attribuée : elle ne pourrait que servir de base d'opérations à une armée anglaise cherchant à arrêter les Russes au passage de l'Hindou-Kouch ; mais la route véritable, directe et facile pour l'invasion, celle qui, dans le moins de temps possible, et avec le moins de difficultés appréciables, peut mener de la Caspienne dans l'Inde, est celle qui partant de Michaelow et se dirigeant sur Askabad et Saraks, franchit en remontant le Hériroud, le défilé de Zulfikar, longe les contreforts du Siah-Koh, parvient à Kandahar, et de là atteint Quettah, traverse le Suleyman Dagh à la passe de Bolan, et aboutit enfin à Chikarpour. C'est par là qu'en cas de guerre s'avanceront les armées moscovites ; c'est dans les plaines et non dans les montagnes de l'Afghanistan que s'engagera la lutte si redoutable et si redoutée qui décidera de la domination de l'Asie centrale et de l'Empire des Indes.

La vallée de Hériroud-Tedjend, a donc, commeon le voit, une importance capitale au point de vue des communications entre la Caspienne et l'Inde.

Mais la dépression arrosée par le fleuve, qui forme un long et perpétuel défilé dont le centre se trouve en quelque sorte à Zulfikar, est fort étroite ; à droite viennent finir les dernières ramifications des Paropamisades en particulier du Safih-Koh ; à gauche s'élèvent les premiers contreforts des chaines qui, dessinant les vallée de l'Atreck et du Gourgan, contournent au Sud la mer Caspienne pour aller se ratacher au plateau d'Arménie.

Au milieu des montagnes qui couvrent le Nord-Est de la Perse la rivière de Mesched et l'Atreck forment une sorte de coupure profonde, ouvrant une route naturelle de la Caspienne à Hérat. Au Sud de cette dépression se développent, à partir de Zulfikar, les monts Peskemer puis les monts du Khorassan continués par l'Elbrouz qui s'abaisse rapidement vers la Caspienne et domine par son point culminant, le pic de Demavend, le plateau sablonneux de l'Iran

Au nord de la rivière de Mesched et de l'Atreck un massif considérable se prolonge jusqu'à la Capienne sous les noms successifs de monts du Goulistan, de Damanikow et de Kopet-Dagh et, développe vers le Nord, des collines verdoyantes qui s'abaissent lentement dans la plaine où sont Kizil-Arvat et Askabad. C'est la région des Attak (1), qui est la continuation du Khorassan septentrional. Dans cette zone étroite mais fertile, intermédiaire entre la contrée accidentée du Sud et les déserts du Nord, les riches paturages, les magnifiques forêts forment un contraste frappant avec les vastes steppes infertiles qui s'étendent vers l'Amou-Déria.

Le Kopet Dagh, se prolonge jusqu'à la baie de Michaelow par la chaîne du petit Balkan qui en marque l'extrémité la plus occidentale ; là est placée l'oasis d'Akhal, région verdoyante et dont l'importance politique et industrielle n'a pas échappé aux Russes. Ceux ci en effet en l'occupant, ainsi que le pays des Tekkes, ont saisi la route la plus facile vers Hérat en même temps que leurs explorateurs ont dévoilé un territoire inconnu ; « l'Akhal occidental est en effet une des parties » les plus riches de toute l'Asie en huiles minérales ; déjà on l'a bap-

(1) Attak, Attok, Attek signifie contrefort, pente de montagne et, par suite, pays accidenté.

» tisée du nom de Californie noire, et, depuis quelques années, elle » mérite bien son surnom. (1)

Pendant longtemps les limites entre la Perse et le pays des Tekkes sont restées indécises : les tribus insoumises et nomades passaient indistinctement de leur territoire sur celui de Shah. En Angleterre on admettait que l'Atreck formant la limite Russe sur la mer Caspienne et on reconnaissait à une armée Moscovite le droit de remonter ce fleuve jusqu'à son confluent avec le Simbur, c'est-à-dire le droit de franchir une partie du Nord-Est de la Perse.

Mais le gouvernement du Czar ne s'est pas longtemps contenté de ces prétentions déjà exagérées et cependant admises par le gouvernement Britannique. Peu à peu les Russes se sont arrogé un droit sur le Gourgan, qu'aucune troupe persane ne pouvait plus traverser ; plusieurs cartes Russes ont réclamé toute la ligne de l'Atreck, usurpant ainsi une petite partie de plusieurs provinces Persanes.

Mais en 1880 après la conquête du pays de Tekkes les difficultés, déjà provoquées par l'indécision du tracé de la frontière, se présentèrent de nouveau ; le chemin de fer, construit pour les besoins de l'expédition de Krasnovodsk à Kizil Arvat et qui devait être continué plus tard sur Askabad et Saraks, passait parfois sur un territoire dépendant nominalement du Shah : il était donc de toute nécessité d'indiquer des limites précises, désormais acceptées par les deux gouvernements. La Russie allégua le service rendu par elle en contenant ces Tekkes nomades et pillards, qui depuis des siècles dévastaient la même province du Khorassan, et elle se fit attribuer la part la plus favorable. En vertu d'un traité conclu en décembre 1881 et ratifié en 1882, les vallées de plusieurs cours d'eau tributaires de l'Atreck, où se trouvent d'excellents paturages et de magnifiques forêts de chênes et de cèdres ont été laissées à la Perse. Mais en échange les Russes héritent des prétentions de l'Iran à la Suzeraineté de Merv, cette clef de l'Inde, dont ils se sont emparés en 1884 ; la Perse leur a également cédé quelques vallées du Kopet-Dagh, au sud d'Askabad et de Géoktépé, l'ancienne forteresse de Tekkes, et tout le versant de la montagne jusqu'à la ligne de faite.

Les Russes disposent ainsi des eaux qui arrosent les jardins et les champs des Tekkes, ils peuvent prolonger en toute sécurité de Kizil-

---

(1) Paquier. — Revue de Géographie, Juin 1885. — La question de Hérat.

Arvat à Askabad, et de là à Saraks, la ligne ferrée qui leur a permis de transporter si rapidement leurs troupes jusque sur les bords de Heri-roud, et qui leur permettra peut-être plus tard de marcher sur Hérat, si les Anglais ne les devancent dans l'occupation de cette ville. La situation a donc bien changé dans cette région, depuis quatre ans, et on peut dire en toute vérité que les Russes, maîtres aujourd'hui incontestés par un traité régulier, de l'Oasis d'Akhal et de la contrée des Attak occupent une bonne partie de la route la plus facile qui conduit à Hérat à Kandahar et dans l'Inde.

Pour compléter le système orographique de la région que nous avons entrepris de décrire il reste à parler brièvement des monts Soliman (Suleyman Dagh), dont il a été souvent question, depuis 1878, lorsqu'il s'agissait pour l'Angleterre d'acquérir les fameuses frontières scientifiques rêvées par lord Beaconsfield, comme devant être la sauvegarde éternelle des possessions Britanniques.

Le Suleyman Dagh est cet ensemble de montages qui se développe entre la vallée de l'Indus et le plateau d'Afghanistan : trois chaînes principales, parallèles entre elles, le constituent : on y voit peu de pentes boisées ; la chaleur solaire est réverbérée d'une façon terrible par les parois blanches des monts. Au-dessus des sommets élevés qui forment la ligne de partage des eaux, et que suit à peu près aujourd'hui la limite politique de l'empire Indien, se dressent le Pirgoul ou le St-Bleu (3560 m.) et un autre trône de Salomon, (le Tacht-i-Suleyman) à la double cîme, que l'on peut distinguer de Moultan. Là d'après des légendes se serait arrêtée l'arche de Noé, près de là aussi sur un groupe de pierres s'élevait jadis le trône de Salomon, d'où le grand roi contemplait le monde. A mesure que l'on s'avance vers le Sud, les roches font place aux plateaux de gravier et d'argile rougeâtre.

Vers l'Indus s'abaissent de nombreuses vallées. celle de Kouram, celle de Gomoul qui ouvrent des routes vers l'Afghanistan, celle de Boraï explorée par des officiers Anglais, et que ses pentes faciles désigneront peut-être un jour pour devenir la grande route de Moultan à Kandahar.

Vers le Nord, le Suleyman Dagh vient finir sur les bords du Caboul, en face des derniers contreforts de l'Hindou-Kouch, et il se rattache aux monts Paghman et au Kohi Baba, en projetant le long du Logar et jusqu'au Caboul de courtes ramifications traversées par de nombreux défilés. Là sont les cols de Latabang, de Djagdalak, de Koor-Kaboul où passent diverses routes de Caboul à Djellalabad et Attok. C'est un peu à l'est du passage de Djagdalaket non loin de celui de Koor-Kaboul

qu'en 1842 l'armée Anglaise, battant en retraite, fut anéantie par le massacre épouvantable qui est resté légendaire, et auquel échappa un seul homme qui vint raconter à ses compatriotes effrayés, le désastre de l'expédition Britannique.

Mais au milieu de ces défilés qui traversent le Suleyman Dagh, défilés parfois difficiles à franchir et dont quelques uns ne seraient guère praticables à des armées en campagne, deux passages surtout ouvrent une route large et facile vers l'Indus, ce sont les défilés de Khaybers et de Bolan.

La passe de Khaybers évite le cours du fleuve Caboul. elle en est séparée par le mont Tartara, dont elle contourne la base méridionale. Sa longueur est de 53 kilomètres ; sa largeur varie entre 20 et 135 mètres ; souvent il n'y a qu'une étroite bande de terrain dominée à pic par les montagnes. Sur un rocher escarpé à 740 mètres d'altitude s'élève le fort d'Ali Musjid. L'entrée du défilé, du côte de l'Hindoustan, a été fermée par la forteresse de Djamrood, construite sur un mamelon isolé, et qui commande le passage. Enfin plus loin sur la route qui conduit à Attok et Lahore se dresse l'importante place forte de Peichawer ; les Anglais en ont fait un centre de défense de premier ordre, destiné à protéger un des points les plus vulnérables de la frontière de l'Inde. C'est là qu'aboutit la grande voie ferrée venant de Calcutta par Allahabad, Agra, Dehli et Lahore. La passe de Khaybers a été de tout temps la grande route suivie par les conquérants ; c'est ce qu'attestent les ruines de forteresses et monuments que l'on rencontre sans cesse dans le défilé ; c'est aussi le chemin qu'ont suivi les Anglais quand, à plusieurs reprises, en 1841 et 1878 notamment, l'hostilité de l'émir d'Afghanistan les força à s'emparer de Caboul.

Beaucoup plus au sud s'ouvre dans le Suleyman Dagh le défilé de Bolan. Il livre passage à la grande route qui venant de la Caspienne et remontant le Hériroud, contourne les derniers contreforts des Paropimadales, pour atteindre Kandahar et se diriger vers l'Indus : c'est aussi une des grandes voies pouvant servir à l'invasion; les Anglais se sont préoccupés de la protéger, et ils ont commencé un chemin de fer de Sibi sur Quettah et qui peut-être ira plus tard jusqu'à Kandahar.

A l'entrée du défilé du côté de l'Afghanistan s'élève la place forte de Quettah ; du côté de l'Inde, Jacobabad et Chikarpour occupent des positions stratégiques de la plus haute importance. Les Anglais ont franchi le défilé de Bolan lorsqu'ils ont en 1878 occupé Kandahar ; depuis cette dernière guerre, ils ont reculé la limite politique de l'Inde

CARTE

de l'ASIE CENTRALE

dressée d'après les documents les plus récents

par M.E GUILLOT.

jusqu'aux cols du Suleyman Dagh, dominant ainsi tous les passages, tenant toutes les routes qui leur permettraient, en cas de guerre ou de prendre l'offensive pour occuper Caboul et Kandahar, ou de défendre avec une énergie que leur inspireraient leurs fortes positions, l'entrée de l'empire indien.

Cette simple et brève description du système orographique de l'Asie centrale nous conduit déjà à des résultats importants au point vue militaire. Les Russes ont deux grandes routes d'invasion qu'ils peuvent utiliser pour arriver dans l'Inde : l'une franchissant les différents cols de l'Hindou-Kouch, surtout au défilé de Bamian, et pouvant les conduire, non sans difficultés de toute nature à Caboul d'où, en suivant le fleuve, et en traversant la passe de Khaybers ils peuvent atteindre Attok sur l'Indus ; l'autre, beaucoup plus directe et plus facile, partant de Michaelow, suivant la ligne ferrée jusqu'à Askabad, atteignant le Hériroud à Saraks, puis remontant cette rivière pour aboutir à Hérat. Maitresse de cette ville une armée Russe peut ensuite, sans rencontrer d'obstacles sérieux, marcher sur Kandahar et s'avancer par Pïshin, Quettah et Sibi sur Chikarpour et Moultan.

Les Anglais ont de leur côté deux systèmes de défense : d'abord occuper Caboul, se servir de cette ville comme base d'opérations pour défendre le passage de l'Hindou-Kouch et, en cas d'échec, se replier vers la passe de Khaybers, où se livrerait le combat qui déciderait de la domination de l'Inde ; en même temps ils devront surveiller la grande route qui vient de Candahar, concentrer grâce au chemin de fer qu'ils ont commencé de Sibi sur Quettah leurs forces autour de cette place. S'ils se trouvaient accablés par le nombre en rase campagne, ils auraient alors la ressource d'occuper la passe de Bolan les cols du Suleyman Dagh et d'opposer une résistance énergique et facile à l'invasion menaçante. La question des routes de l'Asie centrale doit donc venir au premier rang, lorsqu'on cherche à se rendre compte des progrès accomplis par les Russes, des tentatives de résistance faites par les Anglais, en un mot de la situation respective des deux peuples. Nous nous proposons donc d'y revenir encore lorsqu'après avoir présenté la description des pays que limitent ou traversent les chaines déjà étudiées, nous montrerons la marche foudroyante de la Russie depuis un demi siècle en face des efforts constants mais souvent infructueux de l'Angleterre.

E. Guillot.

(*A suivre.*)

LES ILES CAROLINES

Par M. Alfred RENOUARD, Secrétaire-général.

Peu de personnes ont entendu parler des Carolines depuis la fin de leurs études. Les géographes eux-mêmes attachaient jusqu'ici si peu d'importance à ces îles, que sur certains atlas ils les indiquaient avec la teinte des possessions espagnoles, et sur d'autres avec un simple trait, ce qui suppose toujours un doute.

Mais depuis deux mois, il en est question partout : dans les ambassades, dans les journaux, dans les cercles; et l'importance de cette propriété quasi oubliée est devenue visiblement si grande, qu'elle a failli amener une guerre entre l'Espagne et l'Allemagne.

D'où vient ce changement de situation ? C'est là un point d'histoire dont il a été rendu compte par tous les journaux politiques et que nous allons résumer rapidement.

Par une clause du dernier Congrès de Berlin pour le règlement des affaires coloniales, il avait été décidé en principe que toute terre sur laquelle aucune puissance n'avait manifesté officiellement sa possession depuis un certain nombre d'années, serait considérée comme appartenant à tout le monde et par conséquent au premier qui s'en emparerait.

L'Allemagne, qui donne en ce moment à sa politique coloniale une grande extension, s'étant appropriée sans bruit le Nord de la Nouvelle-Guinée, île voisine des Carolines, de la Nouvelle-Bretagne, de l'île de Jahait (Bouham) dans les Marschall, au Nord et à l'Est des Carolines, avait jeté les yeux sur cet archipel et particulièrement sur l'île Yap, dont le principal port est Port-Tamil et où quelques établissements allemands demandaient sa protection.

Nous voulons croire que l'Allemagne était de bonne foi en supposant que l'Espagne, qui n'entretenait aucune relation avec ces îles et se faisait prier pour établir ses droits antérieurs, avait laissé tomber ces droits en désuétude. On apprit donc un beau jour à Madrid et la convoitise et la prise de possession des Allemands.

La fierté de l'Espagne ainsi frustrée s'indigna ; ce fut comme une

traînée de poudre et, la politique intérieure s'en mêlant, le peuple rendit le gouvernement responsable et de menaçantes démonstrations d'un bout à l'autre de la péninsule firent retentir des cris de guerre. Le roi, revenu de la Granja, et ses ministres firent les plus grands efforts pour calmer cette effervescence, tout en faisant à l'Allemagne les plus sévères protestations. Ce fut en vain, et quand on apprit les détails de la prise de possession, quand on sut que, à Port-Tamil, en présence des vaisseaux espagnols le *San Quintin* et la *Marsila* et des huit principaux chefs de l'île Yap, le capitaine de la canonnière allemande *Hyæna*, venue trois jours après les Espagnols, avait planté le drapeau allemand sur la côte en la déclarant terre allemande au nom de l'empereur Guillaume, l'explosion populaire n'eut plus de bornes.

Ces faits se passaient le 24 août, mais la nouvelle officielle en arrivait à Madrid le 4 septembre, anniversaire de la victoire de Sedan, en l'honneur de laquelle l'ambassadeur d'Allemagne hisse le drapeau de l'empire au balcon de l'hôtel habité par lui rue Amor de Dios. La foule enfiévrée se dirigea sur l'ambassade de France, restée muette, pour y faire hisser le drapeau français et, grossissant à vue d'œil, elle se rua sur l'ambassade allemande; les vitres volèrent en éclats, l'écusson impérial et le drapeau furent arrachés et portés à la Puerta del Sol où ils furent foulés aux pieds et brûlés par une populace en délire, sans que la garde civique pût s'y opposer.

Ces excès, que nous représentons, nous le répétons, comme note historique, ont mis le gouvernement espagnol et le roi dans le plus grand embarras. Actuellement, l'affaire suit son cours.

Il nous a semblé utile de résumer dans le *Bulletin* de la *Société de Géographie de Lille* ce que l'on connaît de ces possessions, qui, à l'heure actuelle, occupent encore le monde entier.

L'archipel des Carolines fait partie de l'Océanie. Il est situé en plein Océan Pacifique, à l'Est du grand archipel des Philippines, la perle coloniale de l'Espagne, — en d'autres termes à l'Est de la Chine, entre le Japon et l'Australie. Pour le trouver sur une carte, il faut suivre le méridien 150 à l'Est du méridien français et le dixième cercle de latitude, au Nord de l'Équateur Il est formé d'une quantité de petites îles — 500 environ, — si l'on en croit le Dictionnaire géographique de M. Vivien de Saint-Martin, irrégulièrement alignées de l'Ouest à l'Est. De cet ensemble se détache, dans la direction du Nord, sous le 142e degré, une chaîne de 17 îles ou îlots, légèrement convexe vers l'Est, s'étendant du 13e au 21e degré de latitude Nord,

et à laquelle on attribue plus communément le nom d'îles Mariannes.

Disons-le tout de suite, les Mariannes, que quelques-uns représentent comme faisant partie des Carolines, sont bien une propriété espagnole en dehors de toute contestation. Nous examinerons plus loin s'il en est de même des Carolines proprement dites. Les Mariannes, en effet, appartiennent à l'Espagne depuis leur découverte par Magellan qui, ayant traversé le détroit qui porte son nom, gagna à cette époque la « Terre des Épices ». Elles ont changé quatre fois de nom. On les a d'abord appelées *Ilhas das Velas* en raison des nombreuses barques à voiles qu'y rencontra celui qui les découvrit. On leur donna un peu plus tard le nom d'*archipel de Saint-Lazare*, parce que le jour de leur découverte correspondait à celui où on lit dans les églises l'évangile dans lequel il est question de la résurrection de ce saint. Magellan lui-même, leur donna ensuite la dénomination de *Ladrones* ou îles des voleurs, en souvenir de l'adresse avec laquelle les indigènes lui avaient enlevé un canot. Enfin, on les appela *Mariannes* sous la reine D. Marianna d'Autriche, veuve de Philippe IV et régente d'Espagne pendant la minorité de don Carlos II. Depuis plus de trois siècles les Espagnols occupent ces îles. aucune puissance n'a jamais songé à leur contester cette colonie. On sait néanmoins que l'Allemagne a essayé de s'emparer de l'île Guam, dans cet archipel.

Quant aux Carolines proprement dites, elles s'étendent sur une zone longue de 26 degrés, sur un espace de 45,000 lieues et sont divisées en trois groupes formés par les îles élevées : le groupe de l'Ouest qui comprend cinq îles, celui du centre vingt-cinq, et celui de l'Est huit; le reste se compose d'îlôts et îles basses, ouvrages de zoophytes, qui sèment d'écueils dangereux la route des navigateurs, et dont beaucoup sont inhabitées, faute de terre végétale, ce qui les rend complètement térriles.

Le premier groupe est composé des îles *Toï*, *Quiros*, *Dublon*, *Udot*, *Cuop* et *Umol*. La Société des commerçants et planteurs de l'Océan Pacifique, (Handels y Pantagen), ayant son siège à Hambourg, y a des succursales.

C'est dans les deux autres groupes que sont situés l'île Yap et le groupe des Palaos.

L'*île Yap*, d'une étendue de 150 kilomètres carrés, est la principale de l'archipel, sinon par sa surface, du moins par sa position, car elle est la plus rapprochée des Philippines dont elle n'est qu'à 1,300 kilomètres à l'Est. Elle est entourée de récifs de corail dont la désagréga-

tion continuelle agrandit sa superficie, et sur son pourtour est une verte ceinture de cocotiers ayant un kilomètre de longueur et servant à la nourriture des habitants et de porcs très nombreux, qui y ont été importés. Elle n'a pas moins de quatre-vingts chefs dont huit principaux, pour une population de 1,200 âmes, alors que l'archipel des Carolines dans son ensemble, a environ 18,000 habitants.

Le port de Tamil, le principal de l'île, a été visité en 1819 par M. de Freycinet, commandant l'*Uranie*; cinq ans après, la *Coquille*, capitaine Duperré, y a jeté l'ancre; Dumont d'Urville, en 1826, à bord de l'*Astrolabe*, s'y est arrêté quelque temps; enfin, au mois de février 1885, le croiseur de guerre espagnol, le *Velasco*, lui a fait une visite. Les officiers du *Velasco* ont trouvé installées à Port-Tamil quatre maisons de commerce : MM. Herstein et Cie, de Hambourg, qui ont des succursales à Ultet et Panopi (îles Carolines) ainsi qu'aux Palaos; David O'Keef, sujet irlandais qui trafique pour son compte à Yap et aux Palaos; puis M. Holamb, un citoyen des États-Unis, et enfin une succursale de la Société de Hambourg dont nous parlions tout à l'heure. Ces négociants font surtout le commerce de la noix de coco desséchée ou coprah, qu'ils achètent aux Carolines et dont ils exportent annuellement environ 1,500 tonnes en Europe pour la confection des huiles et du savon : ils achètent aussi les carapaces de tortues, le tripang (holothurie très appréciée des Chinois), et les coraux. En 1884, il n'est pas entré dans le port de Tamil moins de 23 barques, représentant 4,500 tonneaux. On paie les Carolins avec des alcools, des armes, du fer, du tabac ou du bétel.

Quant aux *îles Palaos*, que les cartes anglaises appellent *Pelews* et dont la découverte, due à deux jésuites de Bailleul, a déjà été racontée dans notre bulletin (voir tome I, p. 34), elles sont au nombre de deux cents, formées de roches basaltiques, remplies de grottes bizarres, ornées de stalactites et de stalagmites fantastiques et habitées seulement par 1,200 habitants. Le meilleur de leurs refuges est le port de Koror, visité notamment en 1876 par la frégate prussiene l'*Herta*, qui y a fait une assez longue relâche, ainsi que par le *Velasco*. Koror est relativement fort peuplé, mais bien que le climat y soit très sain, il ne s'y trouve pas une seule maison de commerce européenne. C'est de là que les Carolins tirent la pierre qui leur sert de monnaie. Ce sont des pierres meulières circulaires, trouées au centre et dont le diamètre varie de vingt centimètres à un mètre. Avec elles, les insulaires acquittent les tributs qu'ils doivent aux roitelets de leurs vil-

lages et font leurs achats de terrain. La monnaie anglaise a d'ailleurs cours entre Carolins et marins ou baleiniers étrangers, mais elle est surtout acceptée par ceux des étrangers mâles qui servent de domestiques aux Européens, (pour 15 à 25 fr. par mois, les femmes ne servant jamais aucun homme).

En 1783, un navire de la grande Compagnie anglaise des Indes se perdit sur les récifs qui avoisinent Koror. Les naufragés furent très bien accueillis, et, lorsqu'ils s'embarquèrent pour Londres, les insulaires les comblèrent de présents. La Compagnie, pour reconnaître de si bons procédés, offrit au roi Abadoul, roi des Palaos, de faire élever et instruire son fils en Angleterre. Le roi accepta, mais ce fils mourut à Londres. La Compagnie envoya alors à Abadoul quelques chevaux, des taureaux et des vaches. Les chevaux moururent en route. La frégate prussienne *Hertha*, lors de son passage à Koror, a acheté, pour s'approvisionner, les derniers descendants des animaux à corne offerts par les Anglais.

En raison de leur situation sous l'équateur, toutes les îles habitées des Carolines ont un climat très chaud que modèrent les brises marines. La température est assez uniforme ; elle ne varie d'un bout de l'année à l'autre que de 25 degrés minimum à 30 maximum. Il y a des pluies diluviennes et des tempêtes très violentes du mois de juin au mois d'août, alors que soufflent les vents réguliers de la mousson du Sud-Ouest ; pendant les autres mois, la température est excellente et le ciel peu couvert, il n'y a pas de foudre et peu de tonnerre et seulement quelques tremblements de terre de courte durée. On conçoit alors que sous cette double influence de la chaleur et d'un abondant arrosage, la végétation y soit puissante, touffue, extrêmement variée ; elle montre au voyageur les plus beaux spécimens de la flore tropicale, et vues de la mer, elles offrent l'aspect de corbeilles remplies de fleurs. Le cocotier, le bananier, l'ananas, la canne à sucre, l'igname, la patate douce, l'arbre à pain, etc, y croissent spontanément. Un fait à noter cependant, c'est que les essais faits en vue d'acclimater aux Carolines le blé et les autres céréales, même le riz, n'ont donné aucun résultat.

Comme animaux, un seul quadrupède, le rat, apporté par quelque baleinier en relâche, mais plusieurs espèces de reptiles, lézards, iguanes et tortues, parmi lesquelles l'espèce précieuse dont la carapace fournit l'écaille ambrée.

Les habitants des îles Carolines sont peu connus sous le rapport des mœurs, des habitudes, de la religion, et même les rares voyageurs qui

ont visité ces groupes d'îles ne s'accordent pas beaucoup dans leurs observations et dans leurs jugements. On sait toutefois que les Carolins appartiennent, les uns à la race malaise, les autres à la race polynésienne. Dumont d'Urville, qui visita les Carolines en 1840, reconnaît que « le corps des indigènes est régulier ; leurs membres sont sveltes et bien faits ; leur peau est cuivrée ; les traits de leur physionomie sont réguliers et assez agréables ; leur bouche est petite, les dents en sont belles ; ils portent la barbe à la juive ; leurs cheveux, longs, noirs et lisses, sont retrousés en chignons ; le haut de leur tête est bien fait ; la calotte du crâne est peu saillante. Pour tout vêtement, ils portent des chapeaux de paille tressée et d'une forme toute particulière, surmontés par quatre petits bâtons, ce qui leur donne un aspect assez bizarre. »

Les navigateurs qui ont visité plus récemment les îles Carolines, notamment l'île de Yap, ont fait des naturels le même portrait que Dumont d'Urville. Ils ajoutent qu'aujourd'hui la chevelure des Carolins est tantôt lisse et ondulée, tantôt frisée d'un noir mat, longue et abondante : seulement, que les deux sexes se couvrent le corps de tatouages très finement et très régulièrement exécutés, que leurs dents sont rougies par l'usage du bétel, et que leur costume, tout en étant encore des plus primitifs, a fait cependant quelque progrès. Les hommes portent une espèce de ceinture en étoffe ou en fibres végétales ; les femmes ont adopté l'usage d'une jupe en étoffe ou en herbe tressée qui, des hanches descend jusqu'aux genoux. Pour ornements, elles ont des peignes découpés dans des écailles de tortues, des colliers de graines végétales ; elles séparent leurs cheveux en deux parties roulées derrière la tête : elles se teignent en jaune la poitrine, la gorge et la paume des mains. Les hommes ont peu de barbe, et le front légèrement incliné en avant, les pommettes des joues sont peu saillantes et la figure aussi longue que large, la bouche grande, les lèvres grosses, les yeux grands et noirs, le nez peu marqué.

Le caractère des indigènes carolins est doux, apathique et sans énergie ; ils parlent différents dialectes, sont soumis à des chefs de tribus, vivent de la pêche et de la culture d'une espèce de terrain ménagé autour de leur demeure et sur lequel croissent des cocotiers, des bananiers et des ignames. Leurs habitations sont en bois avec parois de bambou torsé ; le toit, en forme de pignon, est recouvert de feuilles de palmier. Toute la construction, d'aspect pittoresque et gai, est assise sur une maçonnerie de pierres qui la garantit de l'humidité.

Les femmes qui, généralement se contentent pour tout ornement d'un collier végétal teint en noir, tissent les étoffes et tressent les nattes, deux articles qui constituent le fond de leur industrie ; les hommes qui se plaisent à orner leur cou de colliers de corail s'occupent de la construction des pirogues, de la grande pêche et de courses sur mer s'étendant souvent à de longues distances. Parfois même, emportés par les courants, ils ont abordé aux Philippines. Ce sont des navigateurs d'une témérité rare. Dans la saison des tempêtes, ils ne vont en mer que sur les grandes pirogues ; mais, en été, ils y vont même avec les petites qui ne portent pas plus de quatre hommes. Ils tâchent de choisir pour leur navigation un temps sûr et des clairs de lune. La nuit, ils gouvernent d'après les étoiles et la lune ; le jour, d'après le soleil. Si le ciel se couvre, ils se dirigent d'après le vent jusqu'à ce que le temps s'éclaircisse. Leurs soirées se passent en conversations sur leurs voyages lointains, et c'est ainsi que se maintient la connaisssance de la situation des différentes îles qui composent l'archipel des Carolines. Ils cherchent, dans leurs voyages, une partie de leur nourriture d'hiver, les objets d'habillement et les ustensiles de ménage. Les objets de commerce entre les îles basses et les îles hautes sont : des canots, des voiles, rames, cordages, lances, nattes, ustensiles, etc., qu'ils échangent pour des manteaux, des ceintures et d'autres articles d'ajustement, de la terre rouge, de la pierre à chaux. Hommes et femmes fument, chiquent et mâchent le bétel ; pour cuire leurs aliments, tubercules, poissons ou mullusques, ils se servent de petites casseroles fabriquées avec une terre rouge commune à Yap.

Malgré une grande abondance de poules et de porcs engraissés avec la noix de coco, ils ne mangent pas de viande ; ils gardent ces animaux pour les vendre aux Européens ou aux baleiniers qui font relâche chez eux.

Nous pourrions encore indiquer d'autres détails, mais nous prions ceux de nos lecteurs qui désireraient les connaître de se reporter aux diverses relations qui ont été faites au moment du voyage du *Velasco* par les officiers de ce navive, par don Luis de Cirera, médecin du bord, et par MM, Ramirez et Giraudier, directeurs aux îles Philippines du *Diario de Manila*.

Maintenant que nous connaissons le pays et ses habitants, voyons l'histoire des Carolines.

L'histoire de la découverte de cet archipel a été bien des fois écrite ; Burney entre autres et Louis de Freycinet ont consacré aux faits qui

la composent de longues dissertations. Le premier paragraphe de cet intéressant chapitre de l'histoire de l'Océanie n'est pourtant pas exposé avec exactitude dans les ouvrages de ces deux célèbres écrivains maritimes, et il y a quelque intérêt, en ce moment du moins, à en résumer les traits les plus essentiels.

Magellan avait laissé assez loin dans le sud les îles dont nous parlons, pendant sa glorieuse traversée du Grand-Océan (1521) et Loaisa, qui le suivit, à cinq années de distance, s'écarta si peu de l'itinéraire tracé par son illustre devancier, qu'il ne découvrit, avant d'arriver aux Ladrones, qu'une très petite île, *San-Bartholome*, encore marquée sur nos cartes et située bien au nord des véritables Carolines

Quelques historiens disent bien que c'est au navigateur espagnol Diégo de Roche que l'on doit d'avoir le premier signalé le groupe en 1525, en lui donnant le nom de *Sequeira*; mais ce hardi marin ne le vit que de loin. Celui auquel on doit vraiment la découverte de l'archipel Carolin, est, à notre avis, Alvaro de Saavedra. — C'était en 1526. Le gouvernement espagnol avait donné ordre le 20 juin de la dite année, au gouverneur et capitaine général de la Nouvelle Espagne Fernand Cortez, de faire partir quelques navires du côté des Moluques afin de chercher des nouvelles de Loaisa et Sébastien Cabot et recueillir, si faire se pouvait, les survivants de l'escadre de Magellan dont un seul navire était revenu en Espagne. Cortez, ne pouvant se charger de ce soin, avait envoyé à sa place son parent Alvaro de Saavedra. Le 15 octobre 1527, celui avait mis à la voile et était parti de Zaguatanejo, petit port de la province de Zacatala.

Dans des instructions détaillées et dont le texte nous a été conservé par Navarrete, Cortez écrivait à Saavedra le 28 mai 1527, « qu'il tenait pour certain qu'il y avait sur le chemin des Moluques d'autres îles et terres non découvertes et qu'il fallait au nom de l'empereur (*por el empereador nuestro señor*) prendre possession de toutes les îles et terres découvertes par lui. »

Saavedra ne rencontra, quoi qu'on en ait pu dire, aucune terre de quelque importance jusqu'aux Mariannes, qu'il atteignit le 29 décembre 1527. Mais lorsque, tentant pour la seconde fois, vers le milieu de 1529, de regagner le Mexique, malgré les vents contraires dont il ignorait le régime, il se trouva rejeté dans le Nord-Ouest de sa route, il traversa, fort involontairement, il est vrai, une partie des Carolines, et le texte d'Herrera, l'historien officiel des entreprises espagnoles, vient attester, à défaut de la relation originale du malheureux Saave-

dra, mort victime de sa tenacité, la découverte alors effectuée d'un certain nombre d'îles, dont suivant les instructions de Cortez, le navigateur espagnol dut prendre possession au nom du souverain.

A en croire les cédules royales d'Espagne, qu'il ne serait maintenant possible de contrôler qu'en se référant aux rapports officiels de navigateurs aujourd'hui enfouis dans les archives de Simancas ou de Séville, il n'y eut ensuite dans le Pacifique du Nord que des découvreurs de nationalité espagnole, Ortiz de Retes, Villaloboz (1543), Legaspi, etc., « qui devaient considérer par avance toutes les terres qu'ils rencontraient comme des propriétés de Leurs Majestés Catholiques *(caen dentro de los limites de nuestra demarcation).* »

Il faut attendre jusqu'au 30 septembre 1579 pour arriver au voyage de Francis Drake dans ces parages. Celui-ci, qui était de nationalité anglaise, rencontra sur sa route, le 30 septembre de la dite année, des îles qu'il appela *Islands of Thieves*, mais qui, d'après Freycinet, ne seraient autres que le groupe de Lamoliao-Ourou, au Sud de l'île Yap.

En 1629, nous voyons les Hollandais intervenir dans les navigations des Carolines, puis en 1686, l'amiral espagnol don Francesco Lageano, qui donna à l'île centrale du groupe, et plus tard au groupe entier, le nom de *Caroline;* en l'honneur du roi Charles II, alors régnant. Quant aux Russes, qui ont si largement contribué aux progrès de la géographie de cette partie du globe, on ne les voit guère apparaître qu'en 1817 dans le voyage du capitaine de vaisseau Kotzebue, et en 1828, dans le voyage de Lütke, avec la *Seniavine*,

Mais, depuis la découverte de ces îles en 1529, par Saavedra, jusqu'à 1828, que s'est-il passé au point de vue colonial de l'Espagne ? Nous allons le raconter en peu de mots.

Bien des fois, dans le cours du XVIIIe siècle, des pirogues de Carolins avaient abordé aux Philippines. Une fois entre autres, en 1696, l'une d'elles, montée par des naturels fut poussée, après une longue navigation, vers une des îles Philippines ; ceux qui la montaient racontèrent que leur pays se composait de 32 îles dont la plus grande, Lamurrek, était la résidence du roi : Lamurrek, appelée depuis Nomurrek, est aujourd'hui encore le siège du royaume le plus considérable des Carolines centrales, elle est à 20 degrés à l'Est des Philippines. Mais, quelques annés plus tard, un chef Carolin, nommé Mouak, parti de l'île Feïs, une des îles Egory, s'étant vu contraint d'aborder à Palapag, un navire espagnol, commandé par Don Francisco Padilla, fut chargé de le rapatrier. Ce navire profita de l'occasion pour emmener jusqu'aux Caro-

lines quatre-vingts personnes, parmi lesquelles étaient les religieux français Duberron, Cortil et Baudin. Le roi avait mis, suivant une pièce officielle conservée à Séville, « à la charge de la sainte religion, la découverte, *conquête* et conversion à notre sainte foi catholique » des îles vers lesquelles se dirigeait l'expédition. Le 30 novembre 1710, celle-ci arrivait devant Sonsorol, les Pères Duberron, Cortil et 14 hommes de l'équipage descendirent à terre, mais le navire ne trouvant aucun mouillage, entraîné par de violents courants, fut forcé d'abandonner à leur seules forces les seize hommes ainsi débarqués. On n'a jamais eu depuis lors, de nouvelles de cet établissement.

Ainsi donc, cette première tentative de colonisation du gouvernement espagnol, depuis la découverte de l'île, avortait complètement.

Une seconde tentative eut lieu en 1721. Le 19 juin, onze hommes, sept femmes et six enfants, montés dans une pirogue et surpris par un coup de vent d'Ouest, pendant qu'ils se dirigeaient de Faroilep vers Ulea, deux des Carolines, furent conduits sur la côte orientale de Guam, la principale des Mariannes. Deux jours plus tard, une nouvelle barque étrangère, entraînée par le même ouragan, abordait à Orote, dans la même île. Traités avec bonté, les naufragés fournirent aux Espagnols, et notamment au jésuite Cantova, des renseignements détaillés qui permirent à ce missionnaire lorsqu'il put retourner aux Philippines, de dresser la célèbre carte publiée dans le dix-huitième recueil des *Lettres édifiantes* et d'y joindre la meilleure et à peu près la seule relation qui soit restée des tentatives faites au commencement du XVIIIe siècle pour reconnaître ces îles. Après bien des démarches infructueuses, le P. Cantova obtint de nouveau en mars 1722, « la permission de reconnaître ces terres infidèles » et de monter une des barques que le gouverneur des Mariannes y envoyait. Cette mission ne réussit point; mais le 2 mars 1731, le même jésuite, accompagné du Père Victor Valter, de douze soldats d'escorte et de huit matelots, tant espagnols que tagals, débarquent à l'île Mogmog. C'était ainsi, en combinant l'action du missionnaire et du soldat, qu'on avait commencé la conquête des Mariannes, sous San Vitores, quelque soixante années plus tôt. La nouvelle expédition des Carolines, à la fois religieuse et civile, comme les précédentes, fondait à Falalep (une dépendance de l'île Yap) un établissement modeste — case d'habitation, petite chapelle, magasin — défendu par quatre petits canons. Mais bientôt le P. Cantova et ses compagnons, soldats et mariniers, furent traîtreusement assassinés vers la fin de mai 1731, comme nous l'apprend un

rapport officiel du gouverneur des Philippines, Hernando Valdès Tamon, et l'établissement, pillé et brûlé par les indigènes, ne fut pas relevé, lorsque en 1733 les secours demandés à Manille arrivèrent enfin à Falalep.

On conçoit qu'en présence de ces désastres, les gouverneurs des îles Philippines aient hésité à recommencer de nouveaux essais d'occupation. Jamais cependant ils n'ont renoncé à intervenir, lorsque cela leur a paru nécessaire. Ainsi, par exemple, il est parfaitement établi que don Luis de Torrès est allé, de Guam, visiter les Carolines en 1804, pour renouer avec les indigènes des relations interrompues à la suite d'une tempête qui avait englouti leur flotte en 1788; que don Medinilla, un autre gouverneur, accueillit, en 1816, Kaoutao, chef ou *tamolu* de Lamourrek et lui concéda un établissement à Saypan, l'une des Mariannes; que plusieurs fois encore, dans le cours de ce siècle, les autorités espagnoles ont rapatrié des Carolins naufragés ou amené des immigrants des Carolines aux Mariannes; enfin lorsqu'en février 1885, le *Velasco* a visité Yap et Koror, il a surtout étudié sur place les moyens d'installer des ports militaires pour la protection du commerce espagnol. C'est quelques jours après la rentrée de ce bâtiment, au moment même où arrivait aux Carolines l'expédition qui allait relever les ruines de l'établissement de 1731, que les Allemands ont débarqué à Yap et y ont planté leur drapeau.

Les questions de droit international que soulève cette intervention ne sont point de notre compétence. Néanmoins, l'exposé que nous venons de faire, a permis de constater que l'archipel des Carolines fait, *historiquement*, partie du domaine colonial espagnol, mais que le gouvernement de ce pays, qui a toujours négligé de faire constater les droits qu'il pouvait y avoir, n'a que bien rarement exercé une action directe et officielle sur ces îles, dont l'importance coloniale, il faut le dire, est nulle.

On a bien cité dans les journaux espagnols la célèbre bulle par laquelle le pape Alexandre IV, a séparé en deux le « Pays des Épices » en attribuant une moitié à l'un et une moitié à l'autre pays, pour mettre fin au différend qui divisait alors l'Espagne et le Portugal, qui, seules envoyaient des navires dans ces pays. Mais il est bien évident qu'en supposant que ce fait historique ait force de loi, il ne concerne en rien les Carolines, par la raison que la mort du pape Alexandre IV a eu lieu en 1503, bien avant la découverte de ces îles, et que si on appliquait la dite bulle aux découvertes ultérieures, il ne serait plus possible aujour-

d'hui de reconnaître aucune colonie française, anglaise, hollandaise ou allemande.

L'Espagne a toujours considéré ce pays comme sien. Un voyageur qui a longtemps habité ces parages, M. Ed. Planchut, écrit à la *Revue Scientifique*, le 5 septembre dernier : « Une de mes plus grandes surprises aura été de voir l'Allemagne nier les droits de l'Espagne sur l'archipel en question. J'ai vêcu pendant de longues années à Manille, dans le voisinage des Mariannes et des Carolines, et jamais, autour de moi, je n'ai entendu personne mettre en doute les prétentions des Espagnols sur ces deux archipels. A tous moments j'y ai rencontré des pêcheurs Carolins qu'un typhon avait jeté sur les côtes Est des Philippines ; on les traitait non comme des sauvages naufragés, mais comme des compatriotes malheureux, et dès qu'il y avait un navire en partance, on les rapatriait. Ces Carolins sont en continuelles relations avec les Mariannes ; ils y viennent comme chez eux : ils s'y livrent à la culture, et c'est même grâce à leur immigration que les produits du sol ont beaucoup augmenté. Ils y sont comme de la famille. »

La seule tentative connue que l'Espagne ait faite pour réclamer les Carolines comme propriété espagnole, a cependant été repoussée par l'Allemagne et l'Angleterre, en 1875, dans des notes rédigées en même temps. Nous sommes en état de communiquer le texte de la protestation allemande qui, d'après son contenu, se trouve d'accord avec celle de l'Angleterre et a fait l'objet d'une note que l'ambassadeur de l'empire à Madrid, a remise au gouvernement espagnol au mois de mars 1875. Cette note dit :

« A Son Excellence le Ministre d'État du roi d'Espagne
M. A. de Castro, etc.

» Madrid, 4 mars 1875.

» Monsieur le Ministre,

» Par des rapports du consulat allemand à Hong-Kong, le gouvernement allemand a reçu connaissance que le consul espagnol dans cet endroit, au sujet du refus d'acquitter les droits douaniers du navire de commerce allemand *Coervan*, dans les îles Palaos ou Pelews, a émis la prétention d'étendre la souveraineté et l'autorité douanières de l'Espagne sur le territoire supposé des îles Carolines, et spécialement des îles Palaos ou Pelews, tandis que jusqu'à présent ces îles sont considérées par le monde commercial comme n'appartenant à aucune

puissance civilisée, et ont toujours été visitées librement par les vaisseaux de l'Allemagne et des autres États.

» D'après les principes généraux du droit des gens moderne, le gouvernement impérial ne serait pas en situation de reconnaître la souveraineté sur ces îles, réclamée par le consul espagnol à Hong-Kong, tant que cette souveraineté n'aura pas été sanctionnée par un traité ou pour le moins établie par le fait. Or, on ne connaît pas de traité relatif aux possessions espagnoles dans l'Océan Pacifique, dans lequel les îles Carolines ou Pelews (Palaos) soient mentionnées, et une occupation effective, c'est-à-dire une installation administrative, par laquelle l'Espagne aurait indiqué sa volonté d'exercer sa souveraineté sur les Pelews (Palaos), n'est, de reste, pas invoquée comme argument par le consulat de Hong-Kong. Au contraire, il est établi, par des affirmations dignes de toute croyance, que l'archipel, depuis des années, a été visité, sans que personne y mette obstacle, par des navires de commerce de toutes les nations, et qu'à l'exception de l'Angleterre aucune autre puissance n'y a envoyé des vaisseaux de guerre. Il en résulte donc ce fait que sur les îles Pelews (Palaos), comme sur les îles Carolines, il n'y a pas de fonctionnaires espagnols, et qu'il n'y existe donc pas d'administration espagnole.

» Le gouvernement espagnol croit pouvoir espérer que la revendication de souveraineté sur les îles Carolines et les îles Pelews ou Palaos, soulevée par le consulat espagnol de Hong-Kong, repose donc que sur une interprétation erronée de ses instructions. Le gouvernement impérial m'ayant chargé d'appeler l'attention de Votre Excellence sur ce point et d'ajouter qu'il ne peut reconnaître pour les raisons ci-dessus exposées, le bien fondé de la réclamation du consul espagnol de Hong-Kong, j'ai l'honneur, au nom de mon gouvernement, d'exprimer l'espoir que le gouvernement espagnol voudra bien ordonner à ses autorités coloniales et aux commandants des navires stationnés dans les eaux de ces îles, ainsi qu'à ses consuls dans l'Asie orientale et en Polynésie, de ne mettre aucun obstacle au transit direct des navires et au commerce des négociants allemands dans ces îles.

» Veuillez agréer, etc.

» DE HATZFELDT. »

Dans la note relative à la même affaire et adressée au mois de mars 1875 au gouvernement espagnol par l'ambassadeur d'Angleterre, M. Laynard, il est dit à la fin : « Le gouvernement de Sa Majesté ne

reconnaît pas les droits que l'Espagne prétend posséder sur les îles Carolines et sur les Pelews (Palaos), où cette puissance n'a exercé et n'exerce en fait aucune souveraineté. » Contre une pareille protestation, sur laquelle la presse espagnole garde jusqu'à présent un silence significatif, le gouvernement espagnol, depuis dix ans, n'a répondu par aucune contre-protestation.

Est-ce à dire que l'Espagne n'ait pas eu raison de protester contre ce qu'elle appelle « le rapt de l'Allemagne ». Telle n'est pas notre pensée. Outre que nous ne prétendons nullement trancher ce nœud gordien, nous nous demandons si, au point de vue purement géographique, M. de Bismarck n'a pas eu un autre but, en s'emparant d'îles qui véritablement, ne valent pas la peine qu'on s'intéresse à elles.

Un explorateur espagnol, Saturnin Jimensz, expulsé d'Oran par le Préfet, invitait dernièrement sa patrie dans le *Deutsche Colonial Zeitung*, à faire cadeau à l'Allemagne des îles Chaffarines, où se trouve l'unique port entre Tanger et Mers-el-Kébir, à l'embouchure de la Maluya, et qui, depuis 1848, ne servent à rien à l'Espagne. « L'Allemagne, écrivait-il, se chargerait alors, d'équilibrer les intérêts français et les intérêts espagnols. Les intérêts allemands se trouveraient fortifiés en Europe, du moment où le drapeau impérial flotterait sur les rives de la frontière algérienne. »

Cette citation nous est revenue à l'esprit au moment où il a été question de la descente des Allemands aux Carolines. L'occupation de ces îles ne serait-elle pas pour M. de Bismarck un moyen détourné pour s'emparer des Chaffarines ?

Dans tous les cas, au point de vue commercial français, nous avons le ferme espoir que la France retirera quelque chose du conflit germano-espagnol. Il résulte de documents officiels que, dans une période d'environ cinq années, l'Allemagne a importé en Espagne pour environ 318,750,000 francs de marchandises ; le chiffre est respectable, comme on le voit, et il y a sujet de penser que désormais c'est à la France mais non plus à l'Allemagne que l'Espagne demandera les produits dont elle a besoin. Cet avenir est plein de promesses : gardons-nous de n'en pas profiter.

Alfred Renouard.

PROCÈS-VERBAUX DES ASSEMBLÉES GÉNÉRALES.

Assemblée générale du 30 Juillet 1885.

Présidence de M. Paul Crepy

La séance est ouverte à 8 h. 1/4. MM. Paul Crepy, président; Alfred Renouard, secrétaire-général; Alexandre Eeckman, secrétaire-général adjoint; Van Hende, bibliothécaire; Leburque-Comerre, Delessert, membres du Comité, prennent place au bureau.

M. le Président dépouille la correspondance; il lit successivement:

1° Une lettre de M. Challamel, libraire à Paris, demandant à la Société de vouloir bien patronner, comme l'ont fait la Société de Paris et les principales Sociétés de province, le *Guide médical dans l'Afrique centrale* dont il va être publié une seconde édition. — Cette proposition est adoptée, et il est décidé que le nom de la Société de Lille pourra figurer au recto de la couverture de cet excellent ouvrage;

2° Une lettre de M. R. Monner-Sans, consul général de Hawaï, à Barcelone, remerciant la Société d'avoir bien voulu lui accorder le titre de membre correspondant.

M. Alfred Renouard, Secrétaire-général, donne lecture des noms de 47 membre nouveaux admis depuis la dernière séance.

M. le Président fait part à l'Assemblée du décès de deux membres: M. Baratte, aide-commissaire de la marine de l'État, membre fondateur de la Société, naufragé sur l'aviso le *Renard*, disparu, comme on le sait, dans le cyclone qui a sévi entre Obock et Aden dans la nuit du 3 au 4 juin 1885; et M. Simon, lieutenant-colonel de gendarmerie, commandant la première légion (Nord et Pas-de-Calais), que le Comité venait de nommer membre adjoint de la Commission des excursions, décédé accidentellement le 6 juillet dernier.

Il se fait l'interprète des sentiments que la perte de ces deux membres dévoués inspire à la Société.

Il entretient ensuite les sociétaires présents du concours de l'année.

Les corrections des copies viennent d'être terminées, et on a vu que le résultat en avait été publié récemment par les journaux de l'arrondissement. Cette année, le concours a été particulièrement brillant : 418 concurrents y ont pris part. M. le Président se fait un devoir d'adresser des remerciements publics aux personnes qui ont bien voulu s'occuper de la correction et du classement : à MM. les professeurs Mamet et Epinay, ainsi qu'à MM. Van Hende, Leburque-Comerre, Junker, Jacquin et Alfred Renouard.

Divers dons sont déposés sur le bureau pour la bibliothèque :

1° Par M. Paul Crepy, de la part de M. P. Foncin, le volume qu'il vient de publier récemment, intitulé : « La troisième année géographique », remarquable ouvrage d'enseignement qui ne saurait être trop consulté ;

2° Par M. Delessert, « Les Belges au Congo », l'Atlas de poche de Justus Perthes de Gotha, et une notice sur un explorateur africain, Aug. Stahl ;

3° Par M. de Grimbry, divers romans géographiques.

Des remerciements ont été adressés à ces généreux donateurs.

M. le Président annonce à l'Assemblé que Mme Maracci, de Lille, a offert une somme de 300 fr. à la Société, en laissant le Comité libre d'en faire l'usage qui lui conviendrait. Des remerciements lui ont été adressés et il a été décidé que, pendant trois ans, une somme de 100 fr. serait ajoutée, au nom de la donatrice, au total des sommes affectées à l'achat des prix pour le concours.

Le Comité a appris avec une vive satisfaction que les palmes d'officier de l'Instruction publique avaient été accordées à M. le commandant Delamare, membre du Comité d'études. Des félicitations ont été adressées à ce membre dévoué pour cette distinction si méritée. *(Approbation.)*

M. le Président annonce la clôture des excursions d'été. Un compte-rendu détaillé en sera inséré dans le Bulletin par les soins de MM. Alfred Renouard et Alex. Eeckman. Il est à remarquer que, cette année particulièrement, ces excursions ont pris une ampleur qu'elles n'avaient pas encore atteint, puisqu'elles ont eu plusieurs fois pour but la Belgique

et une fois l'Angleterre. On compte les reprendre l'année prochaine avec plus de succès encore

M. le Président annonce que, d'après les statuts, il y a lieu de remplacer un membre du Comité lorsque celui-ci se retire. Or, M. Ardouin-Dumazet ayant exprimé le désir d'être relevé de son mandat, ses occupations nombreuses ne lui permettant pas de s'occuper des intérêts de la Société aussi utilement qu'il le voudrait, il convient de lui donner un remplaçant.

Au scrutin secret, et à l'unanimité, M. H. Crépin, inspecteur des postes et télégraphes, déjà membre adjoint, est proclamé membre effectif du Comité d'études de la Société de Lille. *(Applaudissements.)*

M. le Président fait part de l'accueil empressé qu'a reçu récemment à la Société royale de géographie d'Anvers, M. A Eeckman, secrétaire-général-adjoint, de M. le Général major Wauwermans, président de cette Société, de M. le secrétaire-général, P. Génard, et de M. le conseiller Baguet.

Présenté par M. le lieutenant L. Haneuse, l'un des vaillants officiers Belges explorateurs du Congo, qui a bien voulu lui faire les honneurs du pavillon du nouvel État, M. Eeckman a été invité à assister à la séance du 15 juillet dernier, où l'on devait recevoir M. le lieutenant du génie Valke, de retour du Haut-Congo. M. Valke est, on le sait, un des premiers officiers pionniers belges partis il y a près de 6 années, pour y établir les stations de l'Association internationale africaine. Ce fut lui qui dirigea et mena à bonne fin l'œuvre si difficile de transporter au-delà des cataractes, les steamers démontés qui naviguent aujourd'hui sur le Haut-Congo. — Dans un langage aussi élevé qu'éloquent, M. le lieutenant Valke a fait ressortir toute l'importance et l'avenir du pays dans le haut du fleuve, il a adjuré la nation Belge d'y consacrer largement les capitaux voulus, sous peine de voir d'autres y prendre la place qu'elle occupe. Enfin, il a déconseillé à tous, de songer à s'établir dans le Bas-Congo. Dans le haut du fleuve, au contraire, pays favorisé du meilleur climat et d'une foule de richesses à exploiter, il y a autant d'avenir et de ressources qu'il y en a peu vers son embouchure.

M. le Président dit qu'« il se fait l'interprète de la Société de géographie de Lille pour remercier M. le président, Général major Wauwermans, M. le secrétaire-général, P. Génard, et les membres conseillers de la Société Royale de Géographie d'Anvers, pour l'accueil bienveillant que le Secrétaire-général adjoint a reçu auprès d'eux le

15 juillet dernier ». — Ces paroles sont accueillies par les unanimes applaudissements de l'Assemblée.

M. Al. Eeckman termine la séance en rendant compte à l'Assemblée des fêtes de Nancy pour l'inauguration du buste du Dr Crevaux, auxquelles il s'est rendu comme délégué de la Société. Cette communication intéresse vivement l'Assemblée : il est décidé qu'elle figurera *in extenso* dans le Bulletin. (Voir p. 495.)

A ce propos, M. Alfred Renouard, secrétaire-général, donne lecture de divers passages extraits de journaux et revues très répandus, notamment du *Monde Illustré*, où la place qu'a tenue aux fêtes de Nancy le délégué de la Société de Lille, est relevée en des termes très flatteurs pour la Société et son représentant. Les paroles de M. le Secrétaire général sont vivement approuvées de l'Assemblée.

La séance est levée à 10 heures.

CONCOURS DE GÉOGRAPHIE DE 1885.

I. — Dispositions générales.

Le concours de 1885 a eu lieu entre les élèves appartenant à l'enseignement *public* ou *libre*, domiciliés dans l'arrondissement de Lille et appartenant aux catégories ci-après :

JEUNES GENS :

1° *Enseignement secondaire :* âgés au moins de 15 ans à la date du concours ;

2° *Enseignement primaire supérieur :* âgés au moins de 13 ans à la date du concours ;

3° *Enseignement primaire élémentaire, 1re série :* âgés de 11 ans au moins et de 13 ans au plus ;

4° *Enseignement primaire élémentaire, 2e série :* âgés de 9 ans au moins et de 11 ans au plus.

JEUNES FILLES :

1° *Enseignement secondaire :* âgées au moins de 14 ans à la date du concours ;

2° *Enseignement primaire supérieur :* âgées au moins de 13 ans à la date du concours ;

3° *Enseignement primaire élémentaire, 1re série :* âgées de 11 ans au moins et de 13 ans au plus ;

4° *Enseignement primaire élémentaire, 2e série :* âgées de 9 ans au moins et de 11 ans au plus.

II. — Date du concours.

La date du concours avait été fixée au jeudi 18 juin à 8 heures du matin.

Au jour dit, le concours a eu lieu simultanément à Lille dans les salles de la Société de géographie ; et à Roubaix dans les salons de l'Hôtel-de-Ville. Les copies ont été fournies par la Société, elles étaient toutes munies d'un voile de couleur permettant de cacher le nom du concurrent, de façon que celui-ci ne fut pas connu des correcteurs.

III. — Admission au concours.

Les élèves qui désiraient prendre part au concours se sont fait inscrire, avant le 7 juin, à Lille, chez M. Paul Crepy, Président de la Société, place aux Bleuets, 10 et 12, ou chez M. Renouard, Secrétaire-général, 46, rue Alexandre Leleux ; à Roubaix, chez M. Henry Bossut, vice-président, Grand-Rue, 5.

La demande d'inscription devait mentionner :

1° Les noms, prénoms et l'âge de l'élève ;

2° L'indication de l'établissement d'où il suivait les cours, et, pour les élèves recevant l'instruction dans leur famille, l'adresse de leurs parents ;

3° La catégorie ou la section de catégorie dans laquelle l'élève désirait concourir suivant son âge.

Toute demande d'inscription qui n'a pas renfermé ces renseignements a été considérée comme nulle et non avenue.

Le comité, qui s'était réuni quelques jours auparavant sous la présidence de M. Brunel, avait décidé en outre : 1° que toute déclaration fausse ou incomplète serait une clause d'élimination ; 2° que les lauréats du concours de 1884 qui, se présentant en 1885 dans la même catégorie auraient mérité un nouveau prix, recevraient un diplôme remplaçant et mentionnant le prix qui leur aurait été accordé dans le dernier concours.

IV. — Prix et récompenses.

Les prix et récompenses décernés aux lauréats consistent en ouvrages, atlas, médailles, bourses de voyage et diplômes ; ils se décomposent de la manière suivante :

1°	Prix offert par M. Paul Crepy.....	300 fr.
2°	» » » M. Henry Bossut.....	150 »
3°	» » » la Société de géographie.....	200 »

4° » » » les membres du Comité d'études, (médailles et diplômes).

4° » » » M. Léonard Danel (ce prix consistant en un voyage dans un des ports de la région Nord, est offert à plusieurs lauréats et remplace le prix Verkinder) ..... 200 »

En dehors de ces prix, un membre du Comité d'études, pour remercier la musique du tissage de Marquette, qui veut bien chaque année prêter son gracieux concours à la solennité de la distribution des récompenses offre un prix de 50 fr., à scinder au besoin, à l'enfant de l'un des membres de ladite Société musicale, lauréat du concours à l'école du Pont-de-Marcq. En outre, au nom de feu M. le marquis d'Audiffret, une somme de 600 fr est offerte *à l'auteur du meilleur mémoire traitant des débouchés à ouvrir ou à développer pour la production industrielle du département du Nord* Les mémoires pour ce dernier prix doivent être envoyés avant le 1er décembre prochain au siège de la Société, rue des Jardins, 29, à Lille.

V. — Sujets du concours.

La Commission des prix et récompenses s'est réunie la veille du concours dans la salle ordinaire des séances sous la présidence de M. Brunel. Six questions ont été choisies pour chaque catégorie et chacune d'elle placée sous une enveloppe spéciale cachetée et numérotée. Le lendemain, à 7 heures, M. le Président Crepy et M. le Secrétaire-général, Alfred Renouard, ont tiré au sort chacune des questions, et le numéro en a été télégraphié à Roubaix à M. le vice-président, Henry Bossut,

Voici quelles ont été ces questions :

Pour l'enseignement secondaire (jeunes gens) :

Région des Alpes françaises, aux points de vue physique, politique et économique — avec carte.

Pour l'enseignement secondaire (jeunes filles) :

L'Algérie physique, politique, économique — avec carte.

Pour l'enseignement primaire supérieur (jeunes gens) :

Description physique, politique et économique de la Suisse — avec carte.

Pour l'enseignement primaire supérieur (jeunes filles) :

L'Inde anglaise — avec carte.

Pour l'enseignement primaire élémentaire, de la première série des jeunes gens :

Chemin de fer de Paris à Lille ; faire la description physique, politique et économique des départements traversés — avec carte.

Pour l'enseignement primaire élémentaire, de la première série des jeunes filles :

Itinéraire en chemin de fer de Douai à Châlons-sur-Marne, par Tergnier, et retour par Paris ; indiquer les départements traversés et les villes importantes du parcours — avec carte.

Pour l'enseignement primaire élémentaire, de la seconde série des jeunes gens :

Le bassin de la Seine, sans les bassins côtiers ou secondaires — avec carte.

Pour l'enseignement primaire élémentaire de la seconde série des jeunes filles :

Cours de la Saône, de Châlons à Lyon, et du Rhône, de Lyon à la mer — avec carte.

VI. — Inscriptions.

Les élèves qui ont pris part au concours étaient au nombre de 418, répartis de la manière suivante :

Enseignement secondaire.	Jeunes Gens.	Lille	24
		Armentières	2
		Tourcoing	2
			28
	Jeunes Filles.	Lille	14
Enseignement primaire supérieur.	Jeunes Gens.	Lille	51
		Haubourdin	24
		Roubaix	23
		Fournes	8
		Tourcoing	5
		Bondues	2
		La Madeleine	2
			115
	Jeunes Filles.	Lille	23
		Roubaix	5
			28

Enseignement primaire élémentaire (1re série).	Jeunes Gens.	Roubaix	28
		Lille	20
		Fournes	11
		Tourcoing	9
		Haubourdin	8
		Marcq-en-Barœul	5
		Marquette	4
		La Madeleine	4
		Annœullin, Provin, Beauvin et Bousbecques	4
			93
	Jeunes Filles.	Lille	38
		Roubaix	13
		Fretin	1
		Roncq	1
			53
Enseignement primaire élémentaire (2e serie).	Jeunes Gens.	Fournes	14
		Roubaix	10
		Lille	10
		Tourcoing	9
		Haubourdin	9
		Annœullin	1
			43
	Jeunes Filles.	Lille	30
		Roubaix	13
		Roncq	1
			44

VII.— Résultats du Concours.

1° Enseignement secondaire..

JEUNES GENS.

1er prix MM. Edouard Veret, *lycée de Lille*; 50 fr de livres et médaille d'argent; mention spéciale.

2e — Adrien Debay, *lycée de Lille*; 40 fr. et médaille d'argent;

3e — Camille Delezenne, du *collège d'Armentières*; 25 fr. et médaille de bronze;

4e — Julien Thelliez, du *lycée de Lille*; 15 fr. de livres;

5e — Charles Hainez, id 10 fr. de livres;

6° — Achille Danès, du *collège d'Armentières*, 10 fr. de livres.

JEUNES FILLES.

1er prix MMlles Louise Merveille, du *collège Fénelon*; 25 fr. de livres médaile d'argent;
2e — Jeanne Sée, du *collège Fénelon*; 15 fr. de livres;
3e — Margueritte Messien, id 10 fr. de livres;

2° Enseignement primaire supérieur.

JEUNES GENS.

1er prix MM. Louis Boulanger, de *l'école primaire supérieure d'Haubourdin*; 40 fr. de livres et médaille d'argent;
2e — Georges Dupuis, de *l'école primaire supérieure d'Haubourdin*; 30 fr. de livres et médaille d'argent;
3e — Georges Coldre, de *l'école primaire supérieure de Lille*; 25 fr. de livres et médaille d'argent;
4e — Joseph Delannoy, de *l'école primaire supérieure d'Haubourdin*; 20 fr. de livres et médaille de bronze;
5e — Joseph Harding, du *pensionnat Sainte-Marie à Lille*; 15 fr. de livres et médaille de bronze;
6e — Louis Delobel, de *l'école primaire supérieure d'Haubourdin*; 10 fr. de livres et médaille de bronze;
7e — Jules Lecocq, de *l'école primaire supérieure d'Haubourdin*; 10 fr. de livres;
8e — Charles Varin, de *l'école primaire supérieure de Fournes*; 10 fr. de livres;

Les lauréats du *prix Danel* (voyage à la mer) sont:

MM. Alcide Debaisseux, de *l'école primaire supérieure de Fournes*;
Georges Maret, de *l'école primaire supérieure d'Haubourdin*;
Pierre Fourlignie, de *l'école municipale de la rue de Gand*;
Oscar Delannoy, de *l'école primaire supérieure de Lille*;
Napoléon Druart, de *l'école primaire supérieure de Fournes*;
Charles Decottignies, de *l'école primaire supérieure de Lille*;
Jules Devisme, de *l'Institut Turgot à Roubaix*;
Louis Barot, de la même école.

JEUNES FILLES.

1er prix MMlles Jeanne François, de *l'école primaire supérieure* du boulevard de la Liberté, à Lille, 20 fr, de livres et médaille d'argent ;

2e — Angèle Bourgoignon, de la même école 15 fr. de livres et médaille d'argent ;

3e — Marthe Canonne, de la même école, 10 fr. et médaille de bronze ;

3e — Henriette Hache, de la même école, 10 fr. de livres ;

4e — Marie Vandamme, de *l'Institut Sévigné* à Roubaix,

3° Enseignement primaire élémentaire, première série.

JEUNES GENS.

1er prix MM. Théodore Dujardin, de *l'école primaire élementaire de Fournes*, 30 fr. de livres et médaille d'argent ;

2e — Achille Brunet de la même école, 20 fr. de livres et médaille d'argent ;

3e — Julien Descamps, de *l'école primaire élémentaire d'Haubourdin* , 15 fr. de livres et médaille de bronze ;

4e — Marcel Pécheur, du *Pensionnat Sainte-Marie à Lille*; 15 fr. et médaille de bronze ;

5e — Oscar Fournie, de *l'école primaire élémentaire d'Haubourdin*, 10 fr. de livres et médaille de bronze ;

6e — Télesphore Offroy, de la même école, 10 fr. de livres et médaille de bronze ;

7e — Désiré Legrand, de *l'école primaire élémentaire de Fournes*, 10 fr. ;

8e — Clément Plateau, de *l'école libre de la Rue du Tilleul* à Roubaix, 10 fr.

9e — Fortunat Leblond, de *l'école primaire élémentaire de Fournes*, 5 fr. ;

10e — Léon Déplanque, de *l'école libre de la Rue de la paix*, à Roubaix, 5 fr.

11e — Alcide de Harchelon, du *pensionnat Sainte Marie*, à Lille ;

12e — Emile Helbig, de *l'école libre de la rue du Tilleul*, à Roubaix :
13e — Henri Molet, de *l'école primaire élémentaire de Fournes* ;
14e — Alcide Bringuet, de *l'école communale de la Madeleine-lez-Lille* ;
15e — Alfred Herchueltz, de *l'école libre de la Rue du Tilleul*, à Roubaix ;
16e — Emile Delvinquier, de *l'école libre de la Rue de la Paix*, à Roubaix ;
17e — Louis Leroy, de *l'école communale de Provin*.

JEUNES FILLES.

1er prix MMlles Cécile Vanmoë, de *l'école municipale de la rue de l'Hôpital-Militaire*, à Lille, 20 fr. de livres et médaille d'argent ;
2e — Marie Vallat, de la même école 15 fr. et médaille d'argent ;
3e — Emma Agneray, de la même école, 10 fr. médaille de bronze ;
4e — Cécile Defretin, du *pensionnat de Melles Gosselet* à Lille, 5 fr. et médaille de bronze ;
5e — Alice Duribreux, de *l'école municipale de la rue de l'Hôpital-Militaire* à Lille ;
6e — Berthe Lecocq de la même école ;
7e — Angèle Leplat, de *l'école municipale de la rue Saint-Gabriel*, à Lille.

4° Enseignement primaire élémentaire — Deuxième série.

JEUNES GENS.

1er prix MM. Jules Quoirez, de *l'école primaire élémentaire de Fournes*, 20 fr. de livres et médaille d'argent ;
2e — Abel Vasseur, de la même école, 15 fr. et médaille de bronze ;
3e — Achille Desreux, de la même école, 10 fr. et médaille de bronze ;

4 — Emile Cornaille, de la même école 10 fr. et médaille de bronze ;
5e — Arnould Bélin, de la même école 10 fr. de livres ;
6e — Arthur Colin de la même école, 5 fr. ;
7e — Charles Lenglet de la même école, 5 fr.
8e — Louis Pillon de la même école, 5 fr. ;
9e — Edmond Simonet, de *l'école primaire de la rue d'Artois* à Lille.
10e — Georges Deuil, de *l'école communale de la rue Archimède*, à Roubaix ;

JEUNES FILLES.

1er prix MMlles Marguerite Lang, de *l'institut Sévigné*, à Roubaix, 20 fr. et médaille d'argent ;
2e — Eugénie Hurteau, de la même école, 15 fr. médaille de bronze ;
3e — Berthe Poulet, de *l'école municipale de la rue de l'Hôpital Militaire* à Lille, 10 fr. et médaille de bronze ;
4e — Jeanne Deschemaker, de *l'Institut Sévigné* à Roubaix 5 fr. de livres ;
5e — Justine Normand, de *l'école municipale de la rue Gabriel* à Lille, 5 fr.
6e — Blanche Delahaye, de *l'institut Sévigné*, à Roubaix, 5 fr.
7e — Jeanne Rogeaux, de la même école ;
8e — Fanny Odoux, de *l'école municipale de la rue Racine* à Lille.

COMPTE-RENDU DES FÊTES DE NANCY

A L'OCCASION

DE L'INAUGURATION DU MONUMENT DU DOCTEUR CREVAUX

Par M. EECKMAN, Secrétaire-général adjoint, délégue de la Société.

MESSIEURS.

En avril dernier, la Société de géographie de l'Est conviait toutes les Sociétés de géographie de France à assister à l'inauguration du monument élevé à la mémoire du vaillant et infortuné explorateur lorrain, le Dr Jules Crevaux, médecin de 1re classe de la marine française de l'État, traîtreusement assassiné en 1882, sur le Rio Pilcomayo, par les Indiens Tobas du Grand-Chaco.

Comme vous l'a bien dit M. A. Thouar, il y a quelques mois, le désert de ce nom, jusqu'alors inexploré, sépare le Paraguay de la Bolivie ; plus heureux, M. A. Thouar a pu y passer au prix des plus grands sacrifices corporels, y recueillir de la bouche même des Indiens Tobas les détails de cet attentat, retrouver même quelques objets ayant appartenu à la victime et venger sa mort en traversant quand même leur territoire, en dépit des combats qu'il eût à subir.

Au vœu qu'exprima M. le Président, en séance de notre Comité d'études, de voir la Société de Lille représentée à cette cérémonie, votre secrétaire-général adjoint fut délégué par l'assemblée générale à cette cérémonie.

Il emporta avec lui une couronne de lauriers enlacée d'un crêpe et d'un ruban tricolore portant cette mention en lettres d'or : « La Société de géographie de Lille au Dr Jules Crevaux », destinée à être déposée au pied du monument, comme hommage rendu au célèbre explorateur, victime de son dévouement au progrès des découvertes géographiques, et il arriva le 13 juin à Nancy, veille de la date de l'inauguration.

M. le président Debidour, M. Barbier, secrétaire-général, les vice-présidents et les membres de la Société de géographie de l'Est attendaient à la gare les délégués et les accompagnaient en calèche à l'*Hôtel de France*, où des appartements avaient été retenus à leur intention.

Le soir, M. le Président et Mme Debidour recevaient chez eux les délégués des Sociétés de géographie avec l'affabilité la plus grande.

Des programmes préparés, étaient remis à chacun d'eux, réglant tous les détails de la cérémonie du lendemain, et M. le Maire de Nancy, au nom de la ville, avait également envoyé à chacun d'eux, des invitations aux fêtes données à ce sujet et au banquet offert le dimanche, 15 juin, dans les grands salons de l'Hôtel-de-Ville, puis des cartes de circulation et d'entrée dans toutes les parties du Concours régional, de gymnastique, de musique, d'horticulture qui coïncidait avec la fête, etc., etc.

Le lendemain, à 9 heures du matin, tous les invités se réunissaient, place Stanislas, à l'Hôtel-de-Ville de Nancy, et composaient le cortège devant se rendre au Jardin botanique où est érigé le monument élevé à la mémoire de l'infortuné docteur Jules Crevaux.

Voici quelles étaient successivement les personnes présentes dans le cortège :

MM. le Maire de Nancy, ses adjoints et le Conseil municipal ;
Noblot, Duvaux et Mézières, député de la Meurthe ;
le Dr Liouville, député de la Meuse ;
Noblot, sénateur de la Haute-Saône ;
Lambert, député de Chatenois (Vosges) ;
Debidour, président de la Société de géographie de l'Est,
Bleicher, vice-président ;
Barbier, secrétaire-général ;
Les membres du Comité de la dite Société ;
Levasseur, de l'Institut, le célèbre géographe ;
Ch. Maunoir, Secrétaire-général de la Société de géographie de Paris ;
le D^r^ De Marsay, de Montargis, le doyen des explorateurs du Paraguay ;
Coudreau, professeur au Lycée de Cayenne, le plus jeune explorateur des Rios, affluents de l'Amazone et de l'Orénoque ;

Gauthiot, secrétaire-général de la Société de géographie commerciale de Paris ;

le Dr Neis, médecin de 1re classe de la marine, l'explorateur du Haut-Laos et du Mékong (1) ;

Giraud, enseigne de vaisseau, explorateur de l'Afrique orientale et australe, tous deux lauréats (médailles d'or) de la Société de géographie de Paris. Ceux à qui l'on doit les plus belles explorations de 1882-84, a dit M. de Lesseps

le Dr Collin, explorateur du Bourré et du Ouassola (Haut-Sénégal) ;

le Dr André, de la marine de l'État ;

le capitaine de vaisseau Fournier : signataire du traité de Tien-Tsin ;

le vicomte de Bizemont, capitaine de frégate, président de la Société de Géographie de Lorient :

Gaillardot, membre et délégué de la Société Khédiviale de géographie, habitant le Caire, ami d'enfance de Crevaux ;

Velin, de Rambervillers, arrivant du Japon par terre, voie de Sibérie et l'Asie centrale ;

Gravier, secrétaire-général de la Société de géographie de Normandie ;

Grosjean, délégué de Dijon,

De Guerne, de la Mission du Cap Nord, représentant l'Union géographique de Douai, et se rendant en mission à Kiel ;

Un commandant du 94e de ligne, représentant la section de la Société de l'Est, de Bar-le-Duc ;

Gottereau, Ingénieur, membre de la Société de Nancy, ami de M. de Lesseps, et qui l'a connu dans des circonstauces critiques, alors qu'il était, en 1842, consul général de France à Barcelone ;

A. Eeckman, secrétaire-gnéral adjoint et délégué de la Société de géographie de Lille ;

le Recteur et les Inspecteurs de l'Académie de Nancy ;

les Doyens honoraires et les Doyens des cinq Facultés de Nancy ;

---

(1) Le Dr Neïs, nommé membre de la Commission de Délimitation des frontières du Tonkin, s'est embarqué fin septembre pour Shanghaï, avec la mission désignée à cette occasion.

les Directeurs de l'École forestière et de l'École nationale d'Agriculture ;

les membres de la famille Crevaux, de Lorquin, près Sarrebourg, patrie de l'infortuné docteur, aujourd'hui annexée à l'Allemagne ;

Enfin, les Présidents et membres des Académies Stanislas et des Sociétés savantes de Nancy.

Le cortège, favorisé par un temps magnifique, se mit en marche à l'heure précisée : il a été reçu à l'entrée du Jardin botanique par le professeur-directeur, M. Le Monnier, entouré du Préfet, du premier Président de la Cour d'appel, du Procureur-général, des avocats généraux et autres notabilités.

Des chaises étaient disposées pour le public autour du monument.

Une estrade, sur laquelle ont pris place les autorités et les invités, y avait été dressée également.

La gendarmerie formait la haie et la musique du 26me de ligne prêtait son concours à la cérémonie.

Quand M. le Président Debidour se leva, le voile qui couvrait le monument tomba, et l'on put admirer les traits énergiques du célèbre marin dont on allait célébrer la mémoire.

Le buste de Crevaux est placé dans la grande allée du Jardin botanique de Nancy, au sommet d'une pyramide de granit, haute de sept mètres environ et dont le soubassement forme une fontaine, d'où l'eau sort par la bouche de quatre têtes d'Indiens, types des tribus visitées par lui. Sur les quatre faces, sont inscrites les dates et noms de ses explorations, etc. Un bassin circulaire où surnagent des plantes aquatiques rares, entoure le monument.

Dans un discours élevé et éloquent, M. Debidour a exprimé les regrets de M. de Lesseps, empêché d'assister à la cérémonie, et à qui Crevaux devait la plupart de ses missions et ses récompenses obtenues. Le Président a rendu ensuite hommage à la mémoire du vaillant explorateur ; il a rappelé la prédilection de ce lorrain pour Nancy et pour Lorquin, sa terre natale, où il aimait à venir se reposer, son courage en 1870, où il avait été blessé, ses hardies explorations de 1877 jusqu'au 22 avril 1882, date où il fut assassiné par les Indiens Tobas.

« N'oublions pas, a dit M. Debidour, ce qu'ont fait pour le relèvement du prestige français à l'étranger, Jules Crevaux et tant de hardis voyageurs. Nul ne fut plus grand que Crevaux ; nul ne fut plus populaire en Amérique. Depuis deux ans déjà, Buenos-Ayres lui a élevé un monument.

» L'inconnu l'attirait. Il faisait quinze cents lieues pour découvrir un torrent, parfois il naviguait sur un tronc d'arbre ; il dominait même les anthropophages : « Tiens bon ! » telle était sa devise ; il se risqua où nul n'avait passé encore. »

En terminant, M. Debidour donne un souvenir à son fidèle compagnon, le nègre Apatou, qui était venu à Nancy avec Crevaux, il y a deux ans.

« Les restes de ce vaillant ont disparu, ajoute l'orateur, raison de plus pour lui élever un monument. La Société de géographie de l'Est le lui a élevé en terre française. Mort, comme vivant, ce soldat sera où il aimait à être toujours : à l'avant-garde ! »

Puis M. le Président a remercié les souscripteurs qui ont permis d'élever le monument, l'État qui a fourni le marbre, et il en fait la remise à la ville de Nancy qui, elle également, a donné le nom de Crevaux à l'une de ses rues.

Après ce discours très applaudi, M. le Maire de Nancy s'est associé à cet éloquent hommage. Il a salué le Lorrain qui avait porté au loin, à travers mille dangers, le drapeau de la science, le drapeau tricolore.

« Crevaux a prouvé, dit M. Volland, que nulle force au monde ne peut empêcher un Lorrain de vivre et de mourir pour la France ! » *(Bravos.)*

M. Maunoir, parlant au nom des Sociétés de géographie de Paris, Toulouse et Montpellier, a montré l'utilité de l'exemple glorieux donné par Crevaux, dans un pays où tous sont soldats.

M. Gauthiot, de la Société de géographie commerciale de Paris, s'est fait l'interprète du deuil qu'a causé la mort de Crevaux dans les Sociétés de géographie de Lyon, Bourg, Bordeaux, Nantes et Le Hâvre.

Reprenant la devise de Crevaux, l'honorable orateur a dit : « Tenez bon ! », à tous ceux qui ambitionnent de marcher sur les traces de l'illustre voyageur.

Après que votre Secrétaire eût déposé au pied du monument une couronne d'or, au nom de la Société de géographie de Lille, et exprimé l'admiration que suscite partout le dévoûment du Corps des docteurs de la marine de l'État, M. le Dr Colin, son collègue et ami, a passé en revue les travaux scientifiques de l'explorateur, travaux médicaux qui lui ont valu une médaille d'or à la Faculté de Paris, ses travaux géologiques, ses découvertes en botanique et sur la préparation du curare.

M. de Bizemont, ancien capitaine de frégate, Président de la Société

Bretonne de géographie de Lorient, a présenté ensuite un historique des officiers de marine, originaires de la Lorraine, et il a rappelé qu'en 1855, quand il y est entré, bien peu de Lorrains embrassaient cette carrière : aujourd'hui on compte deux vice-amiraux, un contre-amiral, un capitaine de vaisseau, deux capitaines de frégate, un général d'infanterie de marine et trois lieutenant de vaisseau. La séance a été ensuite levée et l'on a rendu hommage au dévoué Secrétaire-général de la Société de géographie de l'Est. M. Barbier, ordonnateur de cette belle cérémonie.

A trois heures, avait lieu au Grand-Théâtre, la séance solennelle de la Société.

Le Président et tous les membres du Comité, les délégués et invités étrangers entourent sur la scène, le buste du Dr Crevaux, sur lequel était déposée, je dois le dire et rendre hommage à l'attention délicate de MM. Debidour et Barbier, la couronne de la Société de géographie de Lille qui avait été apportée du Jardin botanique. La fanfare du 10e régiment de hussards prête son concours en exécutant ses morceaux les plus attrayants.

Puis M. le Président, ayant à ses côtés M. le Dr Demersay, de Montargis, le Doyen des explorateurs du Grand-Chaco et du Picolmayo, et M. Coudreau, le plus jeune des explorateurs de la Guyane et du Rio de l'Amazone, déclare la séance ouverte.

M. Levasseur, de l'Institut, le célèbre Géographe, a fait une conférence sur tous les explorateurs français dans l'Amérique du Sud, y compris celle de Crevaux.

Puis MM. Demersay et Coudreau ont relaté chacun leurs explorations, le premier celle de 1840, et le deuxième celle de 1883, en ajoutant que les Indiens, ne voyant plus Crevaux, lui demandaient souvent si le « Bon Blanc » allait bientôt revenir parmi eux.

Enfin, M. le Maire de Lorquin, patrie de Jules Crevaux, est venu affirmer l'attachement des habitants de cette commune à la France, quoi qu'ils en aient été arrachés momentanément, ajoute-t-il.

Le soir, à six heures, avait lieu, dans la salle des fêtes de l'*Hôtel de France*, le banquet de 80 couverts offert par les notabilités scientifiques et la Société de géographie de l'Est, aux explorateurs et délégués des Sociétés de géographie venus à Nancy.

Là encore, la couronne de Lille avait été apportée et ornait le buste de Crevaux,

Les autorités civiles et militaires, les sénateurs et les députés des

cinq départements de l'Est, les doyens de toutes les Académies de Nancy, les Recteurs et les Inspecteurs, la magistrature de la Cour d'appel et des Tribunaux et toutes les sommités scientifiques et administratives de la ville de Nancy y étaient réunis. La cordialité la plus grande n'a cessé d'y régner pendant toute sa durée.

Plusieurs toasts ont été portés :

Par M. Debidour, Président, à l'Union des Sociétés de géographie et au succès des explorateurs ;

Par M. le capitaine de vaisseau Fournier : à la ville de Nancy, pour l'accueil fait à tous les délégués ;

Par M. le Maire, qui l'en a remercié ;

Par M. Levasseur, qui a porté la santé de M. de Lesseps ;

Par M. Barbier, Secrétaire-général, à l'Alsace-Lorraine et à la Presse ;

Par M. Maunoir, de la Société de Paris, aux explorateurs français, présents et absents ;

Par M. Gauthiot, qui a fait part d'une peine de cœur qu'éprouvait Crevaux, et qui l'a poussé à aller, pour ainsi dire, au-devant d'une mort qu'il savait presque certaine ;

MM. le député Liouville, le délégué du Caire et le député Lambert ont aussi porté les leurs ; et un télégramme de sympathie et de regrets du Professeur Nordenskiold est parvenu pendant cette série successive de toasts qui ont rendu la réunion très intéressante, car il y avait là des délégués de toutes les parties de la France et des explorateurs arrivant des cinq parties du monde, tant de l'Afrique australe et de la Guyane, de Siam et de la Laponie, que de l'Asie centrale et du Haut-Sénégal.

MM. le docteur Neïs, le sénateur Noblot et votre Secrétaire, ont terminé le banquet par des remerciements à la Société de géographie de l'Est pour l'accueil fait à ses invités, et l'on se sépara, satisfaits d'une journée pendant laquelle avait été rempli par tous, un pieux hommage à la victime, aussi modeste qu'infatigable, de son dévouement à l'exploration des parties encore inconnues de notre globe terrestre (1).

Messieurs ! il n'est pas possible à des géographes, vous le compren-

(1) Le fils de son tuteur, car Crevaux avait perdu son père étant encore enfant, me disait que jusqu'à l'âge de 10 ans on ne put le faire aller à l'école qu'en l'y portant de force. Plus tard, envoyé au Lycée de Lunéville, puis à celui de Nancy, il travailla si sérieusement qu'il fut reçu docteur et entra dans la marine de l'État.

drez aisément, de se trouver quelque part sans faire une excursion quelconque, aussi le lendemain dimanche, sur la proposition de l'honorable M. Gauthiot, fut-il fait un voyage à Liverdun, ancienne forteresse des Romains et des Rois d'Austrasie, puis plus tard, domaine et résidence des évêques de Toul ; c'est une ville située sur une côte escarpée, entourée de forêts, dominant toute la vallée de la Moselle et du canal de la Marne au Rhin, lequel passe là sous un tunnel : c'est une situation très pittoresque que nous avons beaucoup admirée, malgré un soleil des tropiques qui nous consumait.

Un déjeuner, arrosé de vins de la Moselle de 1865, rareté dans le pays, acheva cette charmante promenade, et ce fut à qui, de ces Messieurs, arrivant de l'Indo-Chine, de la Laponie ou de l'Amérique du Sud, raconterait le plus d'anecdotes et d'émotions éprouvées dans ses explorations.

Étaient présents : MM. le docteur Neïs, de la marine de l'État, De Guerne, de Douai, le Professeur Coudreau, du Collège de la Guyane ; Gauthiot, de la Société de géographie de Paris, Gravier, de Rouen, Deille et Eeckman qui, en souvenir de satisfaction, et à la grande joie de l'aubergiste Poirel, ont inscrit la date, noms et qualités sur la porte de la salle à manger. De retour à Nancy, ils assistaient chez le Secrétaire général, M. Barbier, à un lunch de rafraîchissements, puis le soir à un banquet de 250 couverts, offert par la ville de Nancy dans la splendide salle des fêtes de l'un des palais du roi Stanislas. Là ils avaient la satisfaction de voir la distinction d'officier de l'Instruction publique, remise par M. le Ministre de l'Agriculture, à M. Barbier, Secrétaire-général de la Société de géographie de l'Est, récompense certes bien méritée, et qui fit le plus grand plaisir à tous les assistants.

Enfin, des balcons du palais, nous assistions plus tard à des feux d'artifice, exécutés sur la place Stanislas même, et dont le plus réussi fut la reproduction du monument inauguré le matin, à quelques pas de là.

Après des visites de gratitude faites aux Président et Secrétaire de la Société de géographie, nous quittions Nancy, que, pour ma part, j'ai visité plus de 50 fois, depuis 20 ans et que j'ai toujours revue volontiers, chacun se dirigeant où ses devoirs l'appelaient, enchantés de deux journées si bien remplies et désirant vivement, pour plusieurs d'entre nous qui vont s'expatrier encore, les voir revenir sains et saufs chargés d'une ample moisson de nouvelles découvertes.

Je dois, par déférence, vous mentionner l'attention délicate que M. le Président Debidour et M. V. Barbier ont eue, à l'égard de la Société de géographie de Lille, en nommant M. Paul Crepy, membre honoraire et votre Secrétaire-général adjoint, membre correspondant de la Société de géographie de l'Est.

Voilà, Messieurs, le compte-rendu de votre délégué aux fêtes de l'inauguration du monument élevé au docteur Jules Crevaux, heureux si j'ai pu vous y représenter à votre entière satisfaction.

EXCURSIONS DE 1885.

I.

Excursion au Mont de Kemmel et Ypres.

Sur la demande de quelques sociétaires, les excursions de 1885 ont commencé cette année avec les vacances de Pâques.

La première a eu pour but le mont de Kemmel ; elle a été organisée le 5 avril, sous la direction de MM. Ardouin-Dumazet et Leburque-Comerre, membres du Comité d'études.

Partis de Lille par l'express du matin, et joyeusement installés dans des compartiments spéciaux, les excursionnistes ont été transportés à toute vapeur, sans le moindre accident, jusque la station de *Bailleul*, qui a été leur première halte.

Pour beaucoup de monde, Bailleul est une petite ville fort étendue et très calme, où l'on ne saurait rien signaler qui puisse retenir le touriste. Eh bien, détrompez-vous, car nos sociétaires ont su y relever quelques curiosités trop ignorées.

L'église Saint-Vaast, entre autres, que les guides ne signalent même pas, est tout à fait digne d'être remarquée. Nous y avons vu un buffet d'orgue avec tribune en chêne sculpté d'une architecture élégante, un tabernacle en bois sculpté et doré, et des piliers à chapiteaux sculptés que le vandalisme moderne a malheureusement cachés presque entièrement sous d'affreux platrages. Au-dessus de la porte d'entrée règne en arceau cintré une branche de vigne portant deux petites têtes, et sous cet arceau deux socles en pierre avec traces d'inscriptions ; au milieu est un petit couronnement sculpté que surmontait une statue. Pas de tableaux de valeur, sauf dans la chapelle de la Vierge, une toile représentant l'Assomption, attribuée à De Crayer, et deux bons portraits de Saint Ignace et de Saint François, de l'école de Van der Helst, le grand portraitiste d'Harlem. L'édifice remonte à 1609, il a trois nefs, avec tour carrée placée au transept, anciennement surmontée d'une flèche.

A signaler encore le beffroi, construction de la seconde moitié du XVIe siècle, en style flamand de l'époque, ce que le public appelle vul-

gairement style espagnol. Ce monument a été restauré en 1681, après un incendie. La partie inférieure forme une salle voûtée soutenue par un pilier à chapiteau cubique style roman : on croit qu'elle date du Xe siècle.

Enfin, nous ne dirons pas la merveille — ce mot est trop expressif mais la principale curiosité de la ville est le musée De Puydt, qui constitue une réunion de bien jolies choses comme peu de de nos villes du Nord peuvent s'enorgueillir d'en posséder. Benoît-Armand De Puydt, aujourd'hui défunt, était un Bailleulois éclairé qui, après avoir passé sa vie à recueillir de vieux meubles, de vieux ustensiles, des objets d'art de toute sorte, a eu le bon esprit de les léguer en mourant à sa ville natale qui en a fait un musée ; en outre, il a donné à Bailleul la plus grande partie de sa fortune pour fonder, doter et entretenir des écoles académiques de dessin. Chaque pièce de sa maison, sauf le salon, qui est du siècle dernier, a été aménagée de façon à ressembler aux intérieurs de nos aïeux, à cette période incertaine où la Renaissance n'avait pas encore triomphé sur toute la ligne. La cuisine est meublée d'ustensiles culinaires de tous genres, on y voit jusqu'au « carreau » ou coussin à dentelles sur lequel le cordon bleu du maître employait autrefois ses loisirs : chaque pièce est ainsi rigoureusement meublée selon sa destination, les objets qui n'ont pu y être classés sont disposés dans les vestibules. Il y a là des vieux cuivres et faïences anciennes, des chiffonnières peintes ou incrustées d'une valeur inestimable ; les objets d'art y sont par milliers, et fait étonnant, bien peu de choses détonnent dans cette collection accrue par des dons d'amateurs souvent moins bien éclairés que le principal donateur. L'Etat a ajouté à tout cela quelques tableaux originaux ou copies, statuettes et bustes : il y a notamment trois admirables pastels de Latour, qui rappellent les plus belles œuvres du maître au musée de Saint-Quentin.

Les excursionnistes n'ont séjourné à Bailleul que le temps nécessaire pour visiter les monuments et le musée que nous venons de signaler : ils ont bientôt pris place dans les voitures spéciales qui devaient les conduire au mont de Kemmel.

Sortons avec eux de la ville et observons les points remarquables de la route :

Au-delà des dernières maisons du faubourg se trouve l'asile départemental des femmes aliénées, avec un beau parc, des pelouses admirablement entretenues et qu'on prendrait pour un domaine seigneurial,

Cet édifice a été commencé en 1857 par MM. Marteau et Mourcou, architectes lillois, et terminé en 1865, il a été exécuté par M. Émile Rouzé, entrepreneur à Lille. Les aliénées, qui se trouvaient alors à Lille dans l'ancien asile installé rue des Buisses, y ont été transférées en 1863 : depuis cette époque, l'établissement est pour ainsi dire en construction continue, car il ne se passe pas d'année sans que le Directeur ne soit autorisé à y édifier de nouveaux bâtiments. De l'avis des hommes compétents, aucun asile de France ne saurait être comparé à celui-là, qui comprend en superficie 7 hectares pour l'établissement proprement dit, 5 hectares pour le potager, 4 hectares 75 c. pour le parc d'entrée, 43 hectares 95 c. pour les paturages et terres à labour, et qui est habité par un directeur, un médecin en chef, un médecin-adjoint, un interne en médecine, un receveur, un économe, 50 religieuses, 71 infirmières et 1210 malades. Le coût de l'installation a, jusqu'ici, atteint près de 3 millions.

Mais laissons là ces pauvres folles, et continuons notre route. Un peu plus loin, le paysage des collines de Flandre se développe aux regards. Cette campagne a bien son cachet, et quiconque ne connaît pas le Nord, réputé pays plat, ne devinerait pas combien dans certaines parties il est parfois accidenté. Voici d'abord de faibles renflements de terrains où la route serpente entre les grands près verdoyants et les houblonnières ; puis, à mesure qu'on avance, on voit s'élever lentement à l'horizon la chaîne entière des collines flamandes : du mont des Kattes au mont Rouge, ces monticules se suivent, régulièrement ballonés comme des Vosges en miniature et couronnés de bois verdoyant ; entre les coteaux, s'étalent des vallons tapissés de prairies.

Un peu au-delà de Bailleul, on atteint la frontière, délimitée par la route ; et bientôt on entre entièrement en Belgique en franchissant la *Douve*, petite riviérette qui atteint la Lys à Warneton. Un château blanc, placé au milieu d'un vaste parc, est le premier édifice important du pays : il appartient à un Bruxellois. Un quart de lieue plus loin, le village tranquille de *Locre* s'étend entre le mont Rouge et le *mont de Kemmel*.

Ce dernier apparaît alors aux excursionnistes dans toute sa majesté ; il surgit, couvert de bois, au-dessus d'humbles coteaux. Un chemin, bordé d'arbres, conduit rapidement au pied de la colline. Là, tout le monde descend de voiture, l'ascension devant se faire à pied.

Le chemin est un peu raide, 154 mètres presque à pic au milieu de jeunes plantations de mélèzes. La voie tranche vigoureusement par

une teinte de rouille sur la verdure naissante ; l'ossature du mont est un grès ferrugineux très friable, qui perce le sol et s'effrite sous les pieds. On atteint bientôt le sommet, sur lequel a été érigé un monticule de terre où l'on a accès par un sentier en colimaçon. Du haut de ce belvédère, on peut enfin admirer un magnifique panorama, car on domine les arbres qui couvrent les pentes et on découvre une immense étendue de pays.

Toute la Flandre apparaît, en effet, aux regards éblouis des excursionnistes. Le *mont Cassel* se dresse au-dessus du massif du *mont des Kattes* et se montre par le col ouvert entre ce dernier et le *mont Vidaigne*. Toute la petite chaîne se présente au regard ; voici le *mont Rouge*, là le *mont Noir ;* le *mont Aigu*, isolé dans la plaine, est en face ; son moulin qui chôme, puisqu'il est dimanche, déploie ses grandes aîles immobiles, comme piquées sur le bleu du ciel. A l'extrême limite de l'horizon, vers le Nord, la ligne blanchissante des dunes étincelle ; des points noirs tranchent sur elle : ce sont les flèches de *Furnes* et de *Nieuport*. Cette ville, aux toits roux, qui est assise dans la verdure, au pied du mont Aigu : c'est *Poperinghe* ; cette grande nappe d'eau, unie comme une plaque d'acier, capricieusement découpée en golfes et en baies, entourés de prés, de bois et de hameaux, semblable à un lac : c'est *l'étang de Dickbusch*. Près de là, ces tours, ces flèches, ces dômes qui pointent au-dessus d'une ville : c'est *Ypres*, dominée par la lourde toiture des halles.

A l'Est, on aperçoit tout un vaste moutonnement de petites hauteurs, rides parallèles du sol plutôt que collines, semées de villes, de bourgs et de villages et dominées par quelques coteaux aux allures de montagne comme le *mont de l'Enclus* et le *mont de la Trinité*. Au premier plan, au-dessous de nous, le mont de Kemmel qui, en ce point s'escarpe, les villages de *Kemmel* et de *Wytschaete*, puis *Messines* dont les édifices font de loin une grande ville ; au-dessous, *Comines ;* plus loin, la mer de briques qui est *Roubaix-Tourcoing ;* puis des flèches et encore des flèches surgissent au loin dans un horizon vaporeux : c'est Lille, notre capitale des Flandre, siège de la Société.

Voilà ce que l'on voit du haut du mont de Kemmel.

Rien ne saurait rendre la grandeur du tableau que l'on a sous les yeux. Ce ne sont pas les grands sites de la montagne, il n'y a ni roches, ni glaciers, ni torrents, ni forêts ; mais l'immensité même de la plaine qui se déroule jusqu'aux limites extrême de l'horizon, finit

par prendre un caractère de telle grandeur, que l'impression est la même.

Après avoir contemplé ce spectacle, il faut descendre : le dîner attend en bas.

La descente a lieu par des talus à pic, car, de ce côté, la masse de la colline est abrupte et plonge de plus de 100 mètres sur le village de Kemmel.

La caravane s'engage dans un chemin creux, talus d'argile à droite, bois de coudriers et de chênes à gauche. Sous les arbres, quelques fleurettes bleues étoilent les mousses Cette pente du mont de Kemmel, abritée des vents du Nord, est beaucoup plus verdoyante et fleurie que celle par laquelle on est monté.

Mais voici le village : tout le monde s'arrête. L'auberge s'ouvre devant les excursionnistes affamés.

Sur le tableau qui suit, jetons un voile obscur, nous nous ferions accuser de voracité en décrivant l'appétit magistral dont les membres de la Société ont fait preuve.

C'est le cas de retracer ici, en quelques lignes, l'histoire de Kemmel.

D'après les renseignements qu'a bien voulu obligeamment nous communiquer M. Ign. de Coussemaker, délégué de la Société pour Bailleul, Kemmel, autrefois Kemble, aujourd'hui village Belge de la Flandre occidentale, dépendait de la chatellenie et du doyenné d'Ypres, il fit plus tard partie du doyenné de Warneton, il était à collation du chapitre de St-Donat de Bruges, qui y possédait déjà en 1089 la dîme et quelques terres.

Les échevins de la montagne de Kemmel (ou mont de Kemble) figurent dans des actes du mois de juillet 1260.

Gautier de Kemble, chevalier, pair de Warneton, se trouve mentionné dans des chartes de 1227 (v. st.) et 1231. Sanderus, d'après le témoignage des archives d'Ypres, dit qu'en 1291 Geodefroy de Ransières, chevalier, qui devint successivement sergent, receveur, écuyer et chambellan du comte Guy de Flandre, était seigneur de Kemmel.

Pierre Bommaere, licencié ès-lois, natif d'Ypres, seigneur de Kemmel, anobli par lettres-patentes du 3 décembre 1601 enregistrées à Lille, mourut au château de Kemmel, le 30 octobre 1652, et y fut inhumé avec épitaphe au chœur de l'église paroissiale sous une dalle bleue armoriée ; il était fils de Nicolas et d'Anne de Navigher, dame de Kemmel.

Les recettes domaniales de cette commune pour l'année 1731 exis-

tent à la Bibliothèque royale de Bruxelles, section des manuscrits, fonds Le Candèle, manuscrit N° 12.085, fol. 33 et suivants.

L'abbaye de Notre-Dame de Messines possédait à Kemmel huit écus de rente et trente mesures de terre.

Il y eut une famille de ce nom : Jean van Kemel, échevin du métier d'Ypres en 1366, 67, 1377 et 78 ; Gilles van Kemmel, échevin du métier d'Ypres en 1398, 1400, 1404, 1407 et 1412 ; Guillaume van Kemmel, échevin du métier d'Ypres en 1366-67 ; et Laurent van Kemmel, échevin du métier d'Ypres en 1398 et 1400. (1).

Au sortir de l'auberge, l'un des géographes, qui connait le pays, s'écrie que l'on ne peut partir de Kemmel sans aller rendre visite au fameux « *labyrinthe* » formé d'une série de haies enchevêtrées les unes dans les autres, qui se trouve au parc du « château de Kemmel ». C'est là une des curiosités du pays, à ce qu'il paraît : il faut donc se rendre à l'invitation qui est faite.

Et malgré les cochers, qui attendent le signal du départ, voilà de nouveau les géographes en route pour le merveilleux ornement du pays ! C'est d'ailleurs à deux pas ; la grille s'ouvre bientôt devant eux au nom de la Société de géographie de Lille, puis les uns et les autres s'engagent un à un entre entre les haies qui constituent le dédale en question.

On avait bien dit, au départ, à quelques fidèles, de toujours suivre la droite jusqu'au peuplier central, pour entrer ; et au contraire, de prendre la gauche pour sortir. Mais au bout de quelques instants, on se lasse de toujours chercher sa droite de culs-de-sac en culs-de-sac ; l'attention se porte ailleurs, on regarde ses voisins perdus qui s'agitent, et finalement on se croit perdu soi-même. En somme, les excursionnistes se prirent bientôt à tourner comme des écureuils dans une cage tournante. Ils sont là près l'un de l'autre, et cependant, impossible de se rejoindre ! D'aucuns se dépitent, mais le mieux est de rire.

A force de chercher, voici enfin le fameux peuplier, on se groupe autour du colosse et là, un bon paysan flamand, charmé d'avoir tant

---

(1) Voir Sanderus : *Flandria illustrata*, tome III, p. 333. Mirœus, *Opera diplomatica*, tome III, p. 566. *Monuments anciens*, tome I, p. 518, 705, 706, 723, 734, 737, 793, 799, 832, 855 et 870. *Chartes de Ruppelmonde*, f° 265. Archives départementales du Nord. Copie authentiquée à Lille, le 11 janvier 1393 : *Premier Cartulaire de Flandre*, pièce 191 ; *Deuxième Cartulaire de Flandre*, pièce 25 ; *Registre des Chartes*, cote 2, folio 83. Mirœus : *Opera diplomatica*, tome I, p. 359.

d'auditeurs, raconte à sa façon l'histoire des labyrynthes. Sur sa conclusion, on reprend les allées ; on doit tenir sa gauche cette fois ; mais on s'y perd encore ; enfin, à force de se trémousser, d'aller de sentiers en sentiers, on finit par trouver la sortie. Tout le monde est sauvé !

Tous ? non, hélas ! des cris d'angoisses se font entendre ; une dame qui s'est arrêtée pour cueillir des violettes, ne peut retrouver son chemin. On demande pour elle un sauveur. Personne ne se dévoue ; l'un des organisateurs de l'excursion est désigné alors d'office pour aller la délivrer ; il s'y rend en méditant une stratégie profonde : de la pointe d'un bâton, il trace sur le sol une longue raie et, zizaguant ainsi, arrive à la captive, puis repart en suivant la trace : tel petit Poucet ramenait ses frères à la maison ! Malheureusement, un de ses compagnons avait eu la même idée que lui, les tracee s'embrouillent, et tout est à refaire ! Enfin l'on se retrouve et l'on revient au village où toute la population enfantine attend les excursionnistes avec des fleurs qu'on leur tend, ... mais qu'on leur fait payer.

Bref, on remonte bientôt en voiture, et après 8 kilomètres de route, on arrive à la ville d'*Ypres*, point *terminus* de l'excursion. Contentons-nous de mentionner ici cette ville, dont les principales « attractions » sont décrites dans le compte-rendu qui suit, et rappelons que les géographes sont rentrés à Lille, enchantés des quelques heures de villégiature passées dans les environs sous l'égide agréable de la Société.

Alfred Renouard.

II.

Excursion au Mont des Kattes (Kat's-Berg), Poperinghe et Ypres.

Le Lendemain, 6 avril, 40 excursionnistes, membres de la Société, quittaient Lille à 7 h. 13, sous la conduite de MM. H. Crépin, membre adjoint du Comité d'études, et A. Eeckman, Secrétaire-général adjoint, ayant pour but le Mont des Kattes et Ypres par Boeschepe et Poperinghe.

Ils mettaient pied à terre vers 9 heures du matin à *Godewaersvelde* (*Godsvelde* en flamand) aujourd'hui jolie gare-frontière de Belgique, située dans une contrée vallonnée au pied même du Mont. Il y avait autrefois dans ce village au 16e siècle, un château appartenant à la famille d'Attignies, mais il n'existe plus; toutefois, il reste encore à visiter dans la commune une église construite vers l'an 1600, sur les restes d'une autre, datant du onzième siècle.

Aussitôt débarqués, nos touristes de tout âge, bravant une pluie bénigne mais persistante, ont gravi bientôt d'un pas allègre l'excellent chemin qui mène au sommet, lieu de retraite des Trappistes qui, comme on le sait, habitent le haut du Mont.

Nous, habitants du Nord, qui avons en très grand nombre exploré dès notre jeunesse cette pittoresque colline et ses satellites environnants, la revoyons toujours avec plaisir. Nous jouissons avec malice de l'étonnement que subissent les étrangers à la Flandre qui, ne connaissant notre département que de réputation, s'en font l'idée comme d'une contrée très fertile, mais ennuyeusement plane et sont bien loin de se douter qu'il s'y trouve une chaîne de jolis monticules, de Watten au Mont de Trinité près Tournai, du sommet desquels le touriste jouit d'un horizon immense et sans limites. Nous rappellerons à ce sujet que, du Mont Cassel, par exemple, on peut apercevoir non seulement la mer du Nord et ses ports, depuis Gravelines et Dunkerque jusqu'à Ostende, mais encore toutes les villes et communes belges de la Flandre occidentale, et de plus Armentières, Béthune, Aire, Saint-Omer et ses monuments, les monts du Boulonnais jusqu'au Calaisis, le tout alterné de bois, cultures et prairies verdoyantes, formant un panorama unique dont le souvenir ne s'oublie jamais.

Nos touristes, arrivés en 20 minutes au sommet du mont des Kattes, sonnaient bientôt à la porte du couvent et parlementaient pour obtenir droit de visite. Le père hospitalier leur a ouvert la porte; il a bien essayé d'objecter que c'était jour de Fête pour les Trappistes, puis finalement a bien voulu laisser entrer la caravane. Dirigés par l'un d'eux, nous avons parcouru de suite leur intéressante retraite.

Mais disons d'abord quelques mots du mont où ils habitent.

Le *mont des Kattes* (*Kat's-Berg* en flamand) a, suivant les historiens, été occupé par des Kattes ou Suèves, peuple de la Germanie ancienne, dont le nom signifiait chasseurs, et qui, originaires des bords du Mein étaient venus, dirigés par leur chef Godtsveld, s'y établir à

côté des Gaulois Morins et Menapiens (peuples pasteurs de même origine), occupant déjà le pays. De là, présume-t-on, le nom de mont des Kattes ou *des Cats*, usité aujourd'hui *par corruption*. Selon M. Alexandre Bertrand, les Galates ou Gaulois proprement dits, descendants des Cimmériens, étaient arrivés en Gaule 7 à 800 ans avant J.-C., et, suivant M. A. Wauters, les Suèves ou Kattes y vinrent l'an 406 de notre ère, lors de la grande invasion germanique. Séparés du gros de leur nation qui pénétra jusqu'en Espagne, cette fraction se dirigea vers l'Escaut et la Lys, et reconnut plus tard l'autorité des rois Mérovingiens. Ces Kattes ont laissé leur nom à des communes telles que Sueveghem (habitation des Suèves) à 4 kilom. de Courtrai, Swvezele (château des Suèves) près de Bruges, Swefiycke (chêne des Suèves) près de Termonde, et l'on a également Kattebeke, Kattevliet, Kattegracht, Kattegat, Kattestraet, puis, enfin, Kattes-Berg. En Flamand, *Katte* signifie *noble*, c'est-à-dire chef, c'est peut-être d'eux que descendent les chevaliers bardés de fer, qui dans les guerres civiles, ont tenu le rôle de maîtres. Leurs principales résidences étaient Cassel et le pays environnant.

Si l'on en croit les historiens, l'aspect du mont était, dans les temps anciens, sauvage, livré aux buissons et aux plantes épineuses. On y mentionne cependant au XVIe siècle, dans les environs, des ouvriers protestants tissant des draps pour Bailleul, et qui y furent persécutés. Ce qui est certain, c'est qu'avant 1789, il y avait sur le mont un ermitage de moines Antonins donnant quelques bribes d'instruction aux enfants du pays. Ils furent dispersés par la révolution. Après eux, un instituteur du pays s'installa dans le local trouvé ; mais, sans élèves, il l'abandonna.

C'est sur ces entrefaites que vers 1803 un sieur Nicolas Ruyssen, né à Hazebrouck en 1757, qui était allé à Rome y étudier la peinture et avait été ensuite professeur de dessin des filles du roi d'Angleterre Georges III, revint dans son pays natal, dégouté du monde selon les uns et suivant les autres ayant fait vœu dans une tempête de se faire trappiste, s'il échappait à la mort. Il choisit le mont des Kattes dont l'aspect sauvage et la salubrité de l'air lui plûrent et, suivi de quelques religieux trappistes voués à la règle de St-Bernard, il s'y s'installa. Tous se mirent à l'œuvre et défrichèrent la montagne. En 1850 au nombre de quarante-sept, ils avaient mis en culture 12 hectares de landes et broussailles et construit peu à peu l'importante exploitation rurale qu'ils régissent aujourd'hui.

Disons quelques mots sur l'origine de cet ordre de religieux.

Fondé à Soligny en 1148, par le sire de Rotrou, comte du Perche, sous le nom d'abbaye de la maison Dieu-de-la-Trappe, de l'ordre de Citeaux (1), l'ordre des Trappistes fut longtemps célèbre par la haute vertu de ses abbés et de ses religieux. Plus tard un relâchement survint par suite des incursions des Anglais, qui les dispersèrent plusieurs fois, les moines rentrèrent au couvent tout autres de ce qu'ils étaient autrefois. Un abbé gentilhomme, d'ancienne famille bretonne, Armand Bouthillier de Rancé, renonçant à la vie mondaine, entreprit alors la réforme des Trappistes. Il vendit tous ses biens et en donna le fruit à l'Hôtel-Dieu de Paris, ne conservant pour lui que peu de chose, il se fit recevoir abbé de la Trappe et arriva en 1662 à l'abbaye qu'il trouva occupée seulement par sept religieux y vivant inconsidérément. Il voulut les rappeler aux anciens réglements, mais, rencontrant de leur part la plus vive résistance, menacé même d'être poignardé par eux, il partit pour Rome le 16 Novembre 1664 demander au Pape de réformer l'ordre de Citeaux, sous le régime austère d'autrefois : il quitta la capitale sans avoir obtenu tout ce qu'il désirait.

Il ne se découragea pas cependant, et rentré dans le couvent de Soligny-la-Trappe, il y introduisit des Religieux de l'Étroite observance supprima toutes études et limita aux oraisons et lectures de l'Écriture Sainte, les heures de ses religieux : il rétablit la Règle du silence absolu, les travaux corporels et l'interdiction de la viande, du poisson et du vin. Son exemple les convertit et il dirigea le monastère jusqu'en 1705, époque à laquelle il mourut sur la cendre après y avoir vécu 34 ans.

Les paroles fondamentales du célèbre réformateur sont : « L'abbaye » est sise dans un vallon fort solitaire, quiconque voudra y demeurer n'y » doit apporter que son âme. La chair n'a que faire là dedans. » Chateaubriand a de nos jours immortalisé le nom de Rancé.

La révolution supprimant les ordres religieux, les Trappistes se retirèrent à cette époque à Fribourg. Rentrés en France en 1817, ils s'établirent à La Meilleraye (Vendée), et en 1828 ils furent de nouveau interdits, mais d'une façon non effective. En 1830 ils comptaient un certain nombre de couvents, se livrant à la culture du sol : un Édit Papal

(1) La Trappe (dans le patois du Perche : Trapan), signifie Degré. La maison-mère s'appelait L'abbaye de la Maison-Dieu-des-degrés, et existe toujours dans le département de l'Orne, entre Laigle et Mortagne.

empêcha le gouvernement de les dissoudre. Ce sont eux qui, en 1845 après la conquête de l'Algérie, ont fondé dans notre colonie la célèbre exploitation de Staouéli.

Nous avons dit que le monastère du mont des Kattes avait été fondé en 1803. L'auteur de ces lignes, se rappelle que l'ayant visité vers 1850, il ne se composait que d'un modeste bâtiment, près duquel un moulin battait des ailes à pleines voiles, au gré des vents. Depuis lors, les Trappistes ont créé deux routes carrossables et considérablement agrandi leur demeure. Ils occupent pour ainsi dire tout le sommet du mont ; ils y ont construit une seconde église à l'extérieur de leur couvent, et ont installé sur une grande échelle l'élevage des bêtes à cornes, qui y sont au nombre de 90.

Actuellement une fromagerie très importante, munie des engins les plus perfectionnés, fait l'admiration des visiteurs et ils sont les bienfaiteurs de la contrée. Ils ont, en un mot, fertilisé le sol. Le houblon et la pomme de terre croissent maintenant sur cette terre inculte. Je crois que bon nombre de nos concitoyens se rappellent bien le Père Albéric, l'économe, homme d'affaires du couvent, venant à Lille s'approvisionner des tissus et engins agricoles nécessaires, et qui mourut, il y a quelques années, en laissant les souvenirs les plus sympathiques. On conserve avec un soin religieux, le cheval qui, pendant nombre d'années, lui a servi pour cheminer aux environs, et assurer le service à l'extérieur.

Le Supérieur actuel, le Père Wyart, abbé mitré, est un ancien capitaine qui, après la guerre, s'est retiré dans ce couvent. Les religieux sont au nombre de soixante, dont un Prieur. Ils portent la robe de laine blanche recouvert d'une dalmatique brune et observent toujours le silence le plus absolu.

Voici quelques détails sur la vie de ces Trappistes, tels que nous les avons recueillis dans notre visite au couvent : Ils se lèvent à deux heures et demie pour assister aux matines et quelques-uns y chantent au lutrin. De chaque côté du chœur, immmobiles, le pâle visage et la tête couverte d'un capuchon, ils psalmodient des prières jusque quatre heures et demie. Deux lampes fixées au mur les éclairent faiblement. A cinq heures ils disent Primes, et deux fois la semaine se rendent au chapitre des coulpes, où après s'être prosternés et s'être accusés devant l'abbé, ils se rendent à leurs travaux corporels. Le dîner a lieu à midi au réfectoire : là, sur une table de bois, ils font un repas composé de bière, de légumes et de pain de son qui est découpé par l'un d'eux, ils ne mangent jamais de viande ni poisson. Après le repas, et toujours dans le silence le

plus complet, ils sont quelques instants en contemplation, puis retournent à leurs occupations manuelles. Ils sortent alors du couvent en file italienne, leur robe retroussée par un crochet à la ceinture de cuir, le capuchon rabattu, et vont, les fourches, pelles ou rateaux sur les épaules, bêcher la terre ou soigner les cultures sur la montagne. Des frères convers portent le lait dans de grandes jattes, cueillent les légumes, portent l'eau dans de grands sceaux pendus de chaque côté, ou vont battre le beurre. A cinq heures du soir, ils prennent une collation au réfectoire, puis ils ont retraite avec lecture au chapitre, et, à sept heures, après avoir reçu l'eau bénite des mains de l'abbé, ils rentrent dans leur cellule pour s'y coucher.

Cette dernière est une sorte de salle soupente divisée par des cloisons de planches et en nombreux compartiments, dans chacun desquels se trouve un lit en bois assez court, une paillasse et une couverture de laine, un pot de grès, un crucifix, un livre de prières puis aussi des disciplines sous la paillasse. Les religieux se couchent tout habillés, malades ou non, mais leurs vêtements de bure sont lavés chaque quinzaine. Près de là est le vestiaire composé de cases numérotées où sont déposés les vêtements que portaient les néophytes à leur arrivée au couvent ; il y aurait là une étude bien curieuse à faire pour un philosophe, et selon la nature de ces hardes, bien différentes à coup sûr les unes des autres, on devinerait peut-être les motifs qui ont pu déterminer leurs propriétaires à renoncer en quelque sorte à la vie d'ici bas. A côté de ces vêtements sont ceux de rechange actuels de la communauté. Le cimetière est situé dans une cour-jardin, au pied d'un calvaire élevé sur une éminence et les tombes, surmontées d'un simple monticule de terre en dos d'Ane avec une croix de bois au sommet, sont d'une propreté d'entretien ramarquable. Elles ne sont pas nombreuses, d'ailleurs, car on meurt peu à la Trappe malgré la privation de viande et de vin.

Dans un petit enclos attenant au couvent se trouve l'ancien cimetière des Antonins.

L'entrée des femmes est interdite dans le monastère. Elles sont admises dans une très jolie Église, dédiée à Saint-Constantin, qui y est attenante au dehors. Elles peuvent également séjourner dans le réfectoire extérieur où un Père dit hospitalier est là en robe blanche. (Il est un des rares Trappistes qui puisse transgresser la régle du silence) chargé d'offrir l'hospitalité aux visiteurs, et de leur servir du pain frais, du beurre exquis, des salades, des pommes de terre cuites à l'eau et

le fromage du couvent, le tout additionné de bière. Les Touristes qui y couchent, sont reçus dans des cellules très propres, et reçoivent le matin du café avec lait et petits pains. Sur les murs du réfectoire blanchis à la chaux, sont les portraits du Pape, de Mgr Giraud, de l'abbé Don Etienne, mort à 90 ans, et de Nicolas Ruyssen, fondateur de la communauté, en habit séculier et devant un chevalet; puis un extrait des règlements du couvent.

Une grande aisance règne dans tout le pays environnant la Trappe, et, au lieu des bruyères incultes, que les chèvres seules pouvaient hanter autrefois, le mont des Kattes est aujourd'hui converti en pâturages et champs très fertiles.

Nos touristes, conduits d'une façon très obligeante par deux Trappistes, ont pu, du haut du Calvaire, élevé sur l'éminence sise au milieu du cimetière du couvent, jouir du plus beau panorama que l'on puisse désirer. Nous allons en indiquer sommairement les différents points à nos lecteurs, en donnant quelques mots d'histoire sur les principaux villages aperçus :

Au Sud, toutes les plaines et communes du Pas-de-Calais, des environs de Lille, et d'Ypres vers Courtrai.

Au Nord, les vallées vraiment profondes des environs du mont des Récollets et de *Steenvoorde*. Dans ce village existait, jusqu'en 1793, un château à tourelles que Sanderus décrit dans ses ouvrages, un hôpital datant de 1404, fondé par Mathieu de Liergue, seigneur de Steenvoorde, et qui fut desservi par les dames chanoinesses de St-Augustin; puis sous le nom de Prieuré de St-Laurent, existait aussi au 12e siècle, un couvent de templiers ensuite occupé par des religieux Carmes. On sait aussi que, en 1214, lors de la guerre entre Philippe-Auguste et le comte de Flandre, Steenvoorde fut pris et pillé par les Français.

Vers l'Ouest nous apercevons :

Le village de *Flètre*, dont l'église datant du XVe ou XVIe siècle, a des vitraux remarquables de cette époque, et quelques-uns portent la date de 1540. (On y voit plusieurs pierres sépulcrales des seigneurs de Flètre, les de Vignacourt et Van Houtte, qui lui donnèrent leurs armes, un bas-relief sculpté en albâtre, daté de 1543, et d'anciens fonds baptismaux en bois de chêne sculpté. Il y avait autrefois un château, dont il ne reste que la tour, qui était une forteresse considérable. On cite dès 804 un abbé de Saint Bertin y achetant des domaines, et en 1657 la terre de Flètre fut érigée en comté. Jacques Meyer, célèbre historien, y naquit en 1491.)

Dans la même direction, on aperçoit encore *Caestre* que l'on mentionne en 1335, qui possède une église qui remplaça, sauf la tour, celle brûlée en 1793, et il y a une chapelle dite des Trois-Vierges, datant du XVe siècle, à laquelle se rattache une légende, de trois jeunes filles fuyant d'Angleterre au IXe siècle, qui y périrent d'une façon tragique. Six tableaux en reproduisent les faits. Il y existait au XIIe siècle une commanderie de Templiers qui, fondée en 1118, et supprimée en 1307, avec la sentence qui menaça du bûcher le Grand-Maître de l'Ordre, ont laissé comme souvenir, près de là, un oratoire appelé encore aujourd'hui « Commanderie-Cappel », et leur souvenir, datant de six siècles, y survit encore dans le pays.

Vers le Nord :

Voici *Eecke* : commune qui possédait également une commanderie de Templiers et qui ensuite appartint à l'Ordre de Malte qui leur fut substitué. (Il y existe encore une Société de Rhétorique qui est antérieure à 1542, elle a donné un concours de poésie et de déclamation en 1861. Steenvorde en possédait une également. Sainte-Dorothée, patronne des brasseurs, fleuristes, et de maintes Sociétés de Rhétorique, y était l'objet d'un pélerinage très suivi de toute la Flandre maritime, on y venait, dit l'abbé Flahaut, faire bénir l'eau, le fil de soie et le sucre qui devaient être rapportés aux enfants malades. Ulmar Bernaert, né à Eecke en 1510, mourut Recteur de l'Université de Louvain. Il fut délégué au Concile de Trente. L'histoire mentionne plusieurs seigneurs d'Eecke aux XIe et XIIe siècles, et une légende fait remonter Eecke aux premièrs siècles de notre ère.)

Près de là est le *château de Haghedorne*, autrefois seigneurie dont Bavinchove et Renescure dépendaient et qui appartenait à l'abbaye de Bourbourg.

Nos excursionnistes satisfaits de leur visite aux Pères Trappistes, les quittèrent en les remerciant de leur hospitalière bienveillance, et après une collation d'excellent fromage fabriqué au monastère, de pain, bière, jambon et café, à l'auberge, située à côté même du couvent (où en y écrivant à l'avance, on peut y faire un repas très convenable), la caravane descendit la côte vers Berthen, à travers des collines boisées des plus agréables.

Berthen, que nous traversons, est un joli village au pied du mont de Boeschèpe, à l'intersection de la route de Bailleul, dont l'origine est inconnue, mais qui remonte au-delà du XIVe siècle. On y a construit en 1884 une école importante, un véritable palais du meilleur

effet, flanqué de pavillons de chaque côté, avec vérandah au milieu, le tout donnant vue sur un jardin et un panaroma des plus étendus.

De Berthen à *Boeschèpe* on gravit une côte assez raide au milieu des houblonnières, et l'on y arrive au bas de l'autre versant du mont que l'on vient de gravir

Boeschèpe est une pittoresque commune de 400 habitants dont le nom doit être tiré du milieu boisé dans lequel il était situé, (*bosch*) (*busch*, bois). Ses houblons sont très recherchés.

De Boeschèpe à Poperinghe il y a environ 6 kilomètres, la route en pays Français est toujours sèche et agréable, même par la pluie que nous essuyions ; mais, aussitôt arrivés sur le territoire Belge, nous fûmes sur un petit pavé boueux qui nous fit apprécier et regretter le service Français des Ponts et Chaussées.

A midi 40, c'est-à-dire 2 heures 1/4 après notre départ du couvent des Trappistes, nous faisions notre entrée dans la ville de *Poperinghe* au grand ébahissement de ses habitants accourus sur le seuil de leur demeure. Les premiers arrivés annoncent aux indigènes que ce n'est pas tout, que la cavalerie va suivre, et nous atteignons l'hôtel du *Grand Cerf* où doit nous être préparé le dîner fixé pour midi 1/2.

Poperinghe est une ancienne ville forte d'une antique prospérité déchue, elle a 12.000 habitants aujourd'hui, et est un centre de commerce de houblon très important. Elle a quelques tissages, brasseries, tanneries et manufactures de tabac. Elle possède une église du XVe siècle, dédiée à Saint-Jean. La ville est longue à traverser, elle possède un Hôtel-de-Ville assez convenable situé sur la place principale de la ville. Un ancien député de cette ville, M. Van Merris, a organisé, il y a quelques années, une Société Philarmonique qui a obtenu un certain succès dans le Nord de la France.

A en juger par la difficulté que nous avions eue à faire accepter de préparer à dîner pour nos 40 collègues de cette excursion, la ville offre peu de ressources. C'est également avec la plus grande peine que nous avons pu parvenir à nous faire servir avec la célérité que doit avoir tout maître-d'hôtel dont les convives n'ont qu'une heure 1/2 à rester à table, et si plusieurs d'entre nous ne s'étaient pas dévoués à aider et à secouer vigoureusement le service, ce n'est pas à 4 heures du soir que notre apathique hôtelier aurait terminé de nous servir. Mais nous étions en vrai pays Flamingant, et nous nous rappellerons longtemps notre légitime impatience.

Avec la grande obligeance du chef de gare qui avait bien voulu faire

attendre le train que nous devions prendre, nous pûmes arriver à Ypres à 3 heures après-midi.

Ypres — c'est ici le moment de nous arrêter un instant — est une des villes les plus intéressantes de la Flandre par les souvenirs qu'elle évoque et le rôle important qu'elle a joué il y a 5 à 600 ans. Son origine remonte au VIIIe siècle, c'était à cette époque un château-fort, qui, 200 ans plus tard, fut agrandi par Beaudouin, comte de Flandre. Sous la protection de ses murailles, vint se grouper un noyau de population qui constitua bientôt une véritable ville.

Vers le Xe siècle, et contrairement à la France et à l'Angleterre, où la barbarie dominait, la Belgique jouissait d'un régime plus civilisé, et son peuple était plus éclairé et plus fortuné que celui des nations voisines. Ses princes, les comtes de Flandre, de Brabant et du Hainaut, ainsi que les ducs de Bourgogne, surent élever sa puissance au plus haut degré. La bourgeoisie Belge sut donner aux arts et à l'industrie un tel essor, elle parvint à un si haut degré de prospérité, que ses centres principaux, tels que Gand, Bruges, Ypres, etc., purent rivaliser avec l'Italie qui, seule, à cette époque, était la tête de la civilisation, des arts et du commerce en Europe. — Seul, le peuple Flamand, possédait l'organisation communale et savait faire ployer la tête à la noblesse dans toute l'acception du mot. Quelques exemples en donneront la preuve.

Une des princesses de l'époque, Richilde, orgueilleuse et cruelle, ayant voulu résister à la bourgeoisie Flamande est, malgré l'aide de l'armée Française, appelée par elle, battue près de Cassel, et les Flamands nomment Robert-le-Frison comte de Flandre.

Au XIIe siècle, le jeune comte Beaudoin, dit à la Hache, se pose comme le défenseur du peuple, contre les exactions de la noblesse, et son successeur, Charles-le-Bon, ayant manifesté les mêmes intentions favorables au peuple Flamand, est assassiné par un membre de cette noblesse. Les bourgeois jurent de le venger et commencent une lutte à mort contre la noble aristocratie. Louis-le-Gros, roi de France, vient alors leur offrir un nouveau comte de Flandre, Guillaume de Normandie. Ils ne l'acceptent qu'après lui avoir fait signer l'engagement formel de respecter leurs lois et usages. Ayant violé le serment prêté, il est bientôt remplacé par Thierri d'Alsace.

Passé sous la domination de Philippe-le-Bel, le peuple Brugeois et Yprois, ses Doyens en tête, lui résistent, et trois fois battent le roi de France. Les Gantois, en cette occasion, ne s'étaient pas joints à leurs

compatriotes. Enfin, en 1302, la bataille de Courtrai, dite des Éperons-d'Or, est remportée par les Flamands (des Hommes de Bergues, de Bourbourg et de Cassel en étaient) qui, après trois ans de joug, en sortirent victorieux et libres, imposant à leurs princes leurs lois et coutumes.

Le commerce prit alors un essor immense, et la plus brillante cour de l'Europe, fut celle des ducs de Bourgogne. En Flandre Ypres devint un grand centre industriel et possédait alors près de 200,000 habitants et plusieurs milliers de tisserands de draps et de toiles. Grâce aux chartes, franchises communales et aux privilèges qui l'autorisaient à entretenir des relations avec l'Allemagne et la France, elle devint un centre de transactions considérables. Ses Foires étaient les plus sûres du monde, grâce à des immunités spéciales. Elle avait pour son industrie des Règlements qui la garantissaient de toute fraude, et dès lors ses produits, de même qu'à cette époque les draps et tissus de Lille qui allaient jusqu'en Orient avec leurs plombs d'origine (1), avaient une réputation de qualité inattaquable. Elle fonda en 1252 les premières écoles libres dont il soit fait mention dans l'histoire (2). Les bourgeois portaient l'épée dans leurs voyages. Ils prêtaient hommes et argent à la noblesse, et ses magistrats rachetèrent, en 1248, le fils de la comtesse Marguerite, prisonnier en Égypte. En reconnaissance, elle n'appela plus les Yprois que « ses chers enfants ».

Le magnifique monument que l'on appelle « les Halles », sont le plus beau témoin de ses splendeurs passées. Ces immenses galeries à ossature de bois sans pareille et qui sont depuis des siècles mornes et vides, ont été le théâtre de ses transactions où tous les produits de l'Europe et de l'Orient s'échangeaient. Il s'y donnait chaque année, depuis le IXe siècle, des fêtes et festins mémorables en l'honneur des souverains. Tel le repas de noces donné en 1314 à Mathieu, duc de Lorraine et de Bar, en l'honneur de son mariage avec Mahaut, comtesse de Flandre, où au milieu des tentures de brocart, d'or et d'argent, les drapiers d'Ypres avaient étalé leurs plus riches vaisselles.

Ypres faisait partie aussi de cette ligue d'association de villes entre elles, pour assurer la protection et l'extension de leur commerce, contre le brigandage et la piraterie. C'était ce que l'on appelait « la Hanse »,

---

(1) Ces plombs se retrouvent encore de nos jours à Lille, jusque dans les anciens canaux de la ville et sont recueillis avec le plus grand soin pour notre musée numismatique par notre si sympathique bibliothécaire, M. Ed. Van Hende.

(2) Fait bien digne de remarque à une époque déjà si éloignée.

créée en vue de suppléer à l'impuissance des seigneurs ne sachant pas défendre leurs franchises contre les princes voisins. Elle prit naissance en 1241 à Lubeck : Hambourg et Mayence, et bientôt d'autres villes reconnaissant les avantages immenses de cette association, cherchèrent à s'y joindre. Il y en avait soixante en 1255. Elles levaient des armées pour assurer leurs droits et possédaient des flottes, témoin Lubeck qui, en 1227, contribua à sauver l'Allemagne de l'invasion danoise. La paix de Calmar en 1289 et le le traité de 1370, après avoir vaincu Éric de Norwège, mirent le comble au prestige de ces bourgeois commerçants qui savaient par les armes combattre et vaincre, et s'ériger en arbitres des princes et seigneurs.

Les principales villes formant cette chaîne ininterrompue en quelque sorte, de cités, se tenant toutes entre elles, étaient : Londres, Calais, Dunkerque, Bruges, Ypres, Poperinghe, Lille, Gand, Anvers, (1), Rotterdam, Amsterdam, Dordrecht, Fulda, Trèves, Lauterburg, Spire, Wesel, Worms, Aix-la-Chapelle, Dokkum, Deventer, Stawern, Cologne, Mayence, Heidelberg, Munster, Frankfort, Brême, Lubeck, Hambourg, Bergen, Dantzig et jusqu'à Riga, Ladoga, Pleskow, Smolensk, Nijni-novgorod, Archangel. et l'Asie par l'Oural ; puis vers le Sud : Haguenau, Strasbourg, Colmar, Schélestadt, Brisack, Fribourg, Bâle et Zurich.

Gand tint la tête de la Ligue Hanséatique en Flandre et communiquait et écoulait ses produits par le Rhin jusqu'en Lombardie, et en Orient, par Augsbourg, Nuremberg, Ratisbonne, Vienne et la vallée du Danube. Beaudoin, comte de Flandre, empereur de Constantinople, ne fit qu'y contribuer par ses campagnes en Orient. Bruges était au XIIIe siècle à l'apogée de sa gloire et de son opulence commerciales ; 300 facteurs allemands y traitaient les affaires pour leur pays ; ils étaient les agents spéciaux de la Hanse, et étaient dirigés par un Conseil de 18 membres, dont six chefs chargés du pouvoir exécutif.

Le Guildhall de Londres a pour origine la colonie allemande fondée par la ville de Cologne pour être le siège de la Hanse dans cette ville.

La Ligue hanséatique tenait tout le commerce du monde au commencement du XVe siècle, et pour se garantir des contestations dans leurs relations avec les villes des pays où la législation était différente, elle créait des comptoirs qui étaient soumis à ses lois et y faisaient respecter ses conditions. A Nijni-Novogorod, un magistrat

(1) La maisen Hanséatique ancien hôtel Princier, siège du gouvernement de la Hanse à Anvers y existe toujours, au centre des Bassins Impériaux sur les bords de l'Escaut.

était spécialement chargé par la Hanse de faire respecter ses droits et ses intérêts et de juger selon ses lois. Il avait le pouvoir d'infliger des amendes et même la peine de mort. Bien des traités conclus la mettait à l'abri des éventualités, risques, etc., et les derniers défenseurs de ses privilèges en cette villecontre la barbarie Russe envahissante furent, en 1477, les comptoirs de la ville Hanséatique de Lubeck, aujourd'hui encore ville libre, de même que Brême et Hambourg.

Si on élevait des droits de douane sans l'avoir consultée ou s'être assuré de son consentement, la Hanse les faisait annuler par la force au besoin. Les villes de Rouen, Dieppe, Honfleur, Harfleur, Cherbourg, Saint-Malo, La Rochelle, Bordeaux, Bayonne, Lisbonne, Cadix, Séville, Barcelone, Marseille, Livourne, Naples, Messine se joignirent à elle, et, en 1512, il y avait 92 villes ainsi unies. Cette puissance Hanséatique dura jusqu'en 1533, époque à laquelle le roi d'Angleterre, Édouard VII, après plusieurs conflits de jalousie mercantile avec une Hanse exclusivement anglaise qui s'était fermée dans la Grande-Bretagne, dépouilla la Hanse de tous ses droits et privilèges dans son pays (1). — Malgré la résistance qu'elle y opposa, la reine Elisabeth parvint à semer la discorde entre plusieurs villes de la Ligue, Hambourg entre autres, et fit plus tard saisir sur les actes du partage, 60 navires Hanséatiques chargés de richesses. Ce fut un coup de massue pour la Hanse L'excès des privilèges qu'elle avait obtenus, devenait aussi préjudiciable aux princes et souverains qu'à leurs sujets eux-

---

(1) A ceux de nos contemporains, en relations d'affaires aujourd'hui avec la Russie, qui ignoreraient la fréquence des rapports et l'importance qu'avait le commerce de la Flandre à cette époque éloignée, nous dirons que, déjà au XIIIe siècle, sous la protection du monopole commercial de la Hanse, si savamment organisé (depuis l'an 1250), un service de transports des marchandises par voie de terre existait régulièrement à cette époque éloignée pour la Russie centrale, et que des convois d'énormes chariots, dont il a été exhibé un curieux spécimen au dernier cortège historique du 16 août dernier à Bruxelles, faisaient le service des Flandres jusqu'à Nijni-Novogorod, où là, comme de nos jours, les caravanes des peuples de l'Asie venaient s'approvisionner des produits de l'Occident.

D'un autre côté, par mer et des ports de Bruges et d'Anvers, partaient pour les côtes d'Espagne, d'Italie, d'Afrique et de l'Orient des quantités de nos produits des Flandres qui, comme on le voit, faisaient alors l'exportation sur une grande échelle, source de richesse perdue aujourd'hui. Nos commerçants et industriels de Lille, Cassel, Saint-Omer, Cambrai, Valenciennes fabriquaient alors les draps et tissus de lin sur une grande échelle. Dans le Bulletin des Archives d'Anvers, dont l'auteur est M. P. Génard, archiviste de la ville et Secretaire-général de la Société Royale de Géographie nous voyons un certain nombre de nos ancêtres de Lille qui avaient aux XVe et XVIe siècles des succursales à Anvers d'où, avec des agents leurs employés,

mêmes, déjà les Pays-Bas s'en étaient détachés en 1474, et, 30 ans après, le nombre des villes y renonçant, était déjà assez notable. Elle cessa d'exister après avoir vécu 300 ans, la découverte du Nouveau-Monde et celle de la route des Indes, par le cap de Bonne-Espérance, avaient dirigé le commerce européen vers d'autres régions.

En 1669, néanmoins, on essaya de la ressusciter, mais ce fut en vain.

La ville d'Ypres alors dans toute sa puissance commerciale et industrielle due à sa participation à cette fameuse Ligue, finit par avoir des excès d'exigences. Ses bourgeois, potentats de la finance et du commerce, provoquèrent dans la population une insurrection qui obtint d'eux une part d'immixtion dans la régie de la cité. Une guerre civile s'ensuivit, et de ce moment, date le commencement du déclin de sa prospérité. En 1490 et en 1552, la peste la décima, et les sièges et les luttes incessantes qu'elle eût à subir sous les comtes de Flandre et les

---

ils dirigeaient leurs produits dans toute l'Europe et en Orient. En voici quelques-uns :

Les sieurs : Castelins ou les Castelans ;
» Hubert du Liot ;
» Du Bosquel ;
» Du Pont ;
» De Lias, Couve, Malapart, François Fasse, Des Bucnois ;
» Malapert de Valenciennes ;
» Guileyn Ketele d°
» Jan Dorville d°
» Michiel Lenain d°
» Jean le Carlier de Cambrai ;
» D'Andelot d°
Jan de Has de Lille, qui avait Charles de l'Escluse comme facteur, (son agent) à Anvers en 1566 ;
» Jacques de Lobel, marchand à Lille, résidant à Anvers sous le nom de Jacques de Lobel et Compagnie ;
» Jehan et Robert de Fourmestraux, de Lille ;
» Nicolas du Bosquel d°
» Charles Sanglier d°
» Nicolas Chevalier d°
» Jehan des Camps d°
» Guillaume Rubie, (calviniste), d'Armentières ;
» Jacques Gillon d° qui fut emmené prisonnier de Bruxelles, lors des troubles religieux des calvinistes.

Nous y voyons aussi que le 30 novembre 1567, la gouvernance de Lille a condamné Jehan Motte à être roué pour avoir, en carême de 1567, résisté aux soldats à Armentières et tué l'un d'eux, après avoir déjà porté les armes contre Sa Majesté à Tourcoing et à Quesnoy, en faveur de la nouvelle religion des Calvinistes et Martinistes puis le 17 août 1568, Adrien Favier, au bannissement perpétuel et à la confiscation, pour troubles dans le pays, et le 19 novembre 1559, le sieur Chrétien Houvenaghel, de Neuve-Église, l'avait été pour les dits faicts, ainsi que les frères Dezwarte, de Lille, condamnés le 27 avril 1563, sur réquisition de l'Inquisiteur Titelmans, à être brûlés vifs.

ducs de Bourgogne, contribuèrent à anéantir sa puissance passée. Sa population se voit réduite à 5.000 habitants.

Elle fut, à partir du XVIe siècle, le siège d'un évêché, dont le célèbre Jansénius, fondateur de la secte des Jansénistes, fut un des titulaires en 1635 à 1638, et dont le tombeau est dans la cathédrale de Saint-Martin. — Sous le règne de Louis XIV, les guerres incessantes la troublèrent sans relâche. — Elle fut prise trois fois par les Français de 1648 à 1678, et léguée à la France par le traité de Nimègue, mais vers le milieu du XVIIIe siècle les impériaux la reprirent pour la laisser ensuite reprendre par les Français. Remise à l'Autriche, elle lui fut encore enlevée par la France, sous la Révolution, et devint plus tard le chef-lieu du département de la Lys. On y voit encore sur la façade de ses Halles, l'inscription à demi effacée du corps-de-garde des dragons du premier Empire, qui y tenaient garnison avant 1814. — En 1815, elle échut aux Pays-Bas et enfin à la Belgique après 1830.

Ville fortifiée qu'elle était depuis plus de mille ans, ses murs furent rasés et, de même que Bruges, Ypres est une cité morte aujourd'hui, il ne lui reste de ses grands souvenirs que ses monuments, témoins muets et vides de son antique splendeur, aucune animation ni mouvement dans ses longues rues et places publiques où l'herbe croît à volonté, quoique leur entretien de propreté soit parfait. De temps en temps, les élèves de l'Ecole de cavalerie que l'Etat Belge y a installée, font encore résonner les pavés du pas de leurs chevaux, mais c'est tout, et le touriste peut à l'aise et l'esprit tranquille, admirer en détail le Palais des Halles, la cathédrale, le Musée, les hôpitaux, les vieilles maisons, l'église St-Pierre, etc., dont voici quelques détails pour les visiteurs d'aujourd'hui :

Ypres ne possède plus que 18 à 20,000 habitants, mais elle est encore le centre d'une fabrication de dentelles assez importante dite de Valenciennes, elle possède quelques brasseries, et occupe encore pas mal d'ouvriers tissant la toile dans son arrondissement.

Quand on sort de la gare, on entre en ville en passant sur un pont flanqué de chaque côté par deux grosses demi-lunes baignant dans l'eau, seuls vestiges de ses anciennes fortifications de ce côté de la ville. Tournant vers la droite, vous vous trouvez sur un *Champ-de-Mars* où l'on voit encore, très bien entretenue, l'une des anciennes portes de la ville, puis au fond un énorme monument carré dont les murs, d'une épaisseur de 0^m^,80 c., ont été construits à l'abri de la bombe. Ses toits intérieurs sont casematés et recouverts d'une couche

de terre également épaisse, une autre toiture recouvre le tout. — Plus loin se trouve le séminaire. — Près de là la maison de M. Boehm, propriétaire, qui possède une jolie collection d'antiquités, de même que celle de M. Bernard Fargell, et l'on arrive au Musée qui se trouve au-dessus des Boucheries datant du XVe siècle.

En face des Boucheries se trouve le fameux « *palais des Halles* », qui développe à nos yeux ébahis sa magnifique façade principale. Nous avons dit qu'il date du XIIIe siècle ; en effet, Beaudoin, comte de Flandre, empereur de Constantinople, en posa la première pierre en l'an 1200, et il ne fut achevé qu'en 1304, aux frais des Drapiers. — Les 140 mètres de façade de ce splendide édifice sont ornés de 50 hautes fenêtres ogivales, reposant sur une même quantité d'autres demi-fenêtres, posées elles-mêmes sur les arcades qui forment la base de ce palais colossal. Au milieu, s'élève un admirable beffroi, belle tour carrée, composée de 36 hautes fenêtres gothiques et flanquée de quatre élégantes tourelles, toutes formant clocher, et encadrant la flèche centrale, qui s'élance élégamment dans les nues. C'est assurément le beffroi le plus monumental que l'on connaisse, comme pureté de style et élégance si imposante. Il surplombe et forme le centre de ce magnifique édifice, véritable Louvre, d'une superficie de 4,872 mètres carrés.

Sur l'aile gauche se profilent 34 statues de souverains de la Flandre ; sur celle de droite est adossé le Stedehaus, ou « Hôtel-de-Ville », d'un style moins sévère et dont les hautes arcades et les deux étages de fenêtres carrées, couronnées d'autres ornementations Hispano-Flamande, forment une bizarre addition au palais lui-même. A l'extrémité du Stedehaus est située l'ancienne Conciergerie, très curieux vestige des habitations d'Ypres au XIIIe siècle, et qui est d'une conservation parfaite ; il sert aujourd'hui d'estaminet et doit être l'objet de toute l'attention du touriste.

On entre dans le palais des Halles par la porte centrale située sous le beffroi. Immédiatement au-dessus de cette porte, se voit une pierre faisant saillie, sur laquelle fut exposé, au XIVe siècle, le fils du gardien du beffroi, qui, jaloux de son père gagnant plus que lui (6 liards par jour), le tua et fut pendu après avoir été durant trois jours exposé au peuple sur ladite pierre. — Passant sous une énorme voûte, qui rappelle celle de nos châteaux féodaux d'Angers et de la Loire, on gravit un escalier au haut duquel se trouve la salle servant actuellement aux mariages des Yprois. De style gothique, elle renferme de grandes peintures murales, faites sur bitume en 1869, reproduisant : Philippe-le-

Hardi et Marguerite de Mâle, reçus à Ypres en 1383, par le clergé de la ville ; puis les enfants des écoles d'Ypres passant leurs examens devant les magistrats de la ville en 1252 (1) ; enfin, la publication faite par le premier magistrat d'Ypres sur l'entretien des pauvres de la ville ; toutes peintures reproduites fidèlement d'après les archives du temps.

Le fond de la salle est de l'époque, et quatre couples de comtes et comtesses de Flandre complètent son ornementation, très intéressante à tous égards. — On pénètre alors dans l'immense salle de ce palais des Halles, formée par la façade principale décrite plus haut. L'impression en est très grande, car elle produit un effet imposant.

D'une longueur à perte de vue, d'une élévation telle, que le vent y corne dans la magnifique et antique ossature de bois de chêne qui s'élève jusqu'au faîte de l'édifice. Les murs sont ornés de magnifiques peintures murales de Ferdinand Pauwels, d'un coût de dix mille francs chacune — et pour lesquelles l'État a contribué pour quatre cinquièmes et la ville pour le reste. Exécutées de 1873 à 1881, elles reproduisent les principaux faits historiques de la ville d'Ypres à son époque glorieuse ; les personnages y sont de grandeur naturelle et d'un soin de fidélité historique très remarquable. Les voici énumérés :

1° L'an 1187, Philippe d'Alsace, comte de Flandre, visite l'hôpital d'Ypres ;

2° Le Vendredi-Saint de l'année 1206, Jeanne de Constantinople, comtesse de Flandre, libère des prisonniers en mémoire de la Passion ;

3° En 1214, Ferdinand de Portugal, comte de Flandre, ordonne de reconstruire les fortifications d'Ypres détruites par un siège ;

4° En 1248, les magistrats d'Ypres remettent à Marguerite, comtesse de Flandre, la rançon de son fils fait prisonnier en Égypte, lors de la VIIe croisade de Louis IX, et, en reconnaissance, elle appela désormais les Yprois « ses chers enfants » ;

5° 1302 Retour des Yprois de la bataille des Éperons d'Or ; les Doyens des Corporations à la tête de leurs hommes, reçus par le clergé et la population ;

6° En récompense de leurs exploits, le comte Jean de Daone étend leurs privilèges et institue les Gildes (Gilses) corporations armées ;

7° 1314 : Le repas de noces offert à Mathieu, duc de Lorraine et de Bar, lors de son mariage avec Mahaut, comtesse de Flandre, dans lequel les drapiers d'Ypres firent montre d'une grande magnificence de vaisselle d'or et d'argent ;

---

(1) Fait attestant les mœurs civilisées de l'époque.

8° 1383 : Le siège d'Ypres ;
9° La peste d'Ypres ;

Faisant face à ces peintures, ont été reproduits les armes et blasons de toutes les communes dépendant autrefois de la ville d'Ypres : puis, sur un énorme écusson, sont inscrits les noms de treize seigneurs qui, en 1303, le jour de Saint-André, furent jetés par les fenêtres et tombèrent sur les piques de la populace.

Continuant la visite de cette immense galerie des Halles, nous y voyons une série de statues et groupes en plâtre d'artistes Yprois, donnés à la ville par M. Vandenpeereboom ; entr'autres le joli *Colin-Maillard*, de M. Fiers : puis une énorme statue équestre de Baudoin, empereur de Constantinople, et à droite, la façade tout entière d'une maison à deux étages de la cité, construite en 1304, et transportée là au 1er étage comme souvenir historique de cette époque mémorable. Aux angles de chacune des quatre grandes galeries de ce palais des Halles, nous remarquons les énormes armatures de chêne qui supportent l'édifice et méritent d'être remarquées

Notre cicérone nous fait visiter ensuite les salles du Conseil et les salons de réception de la municipalité actuelle. Ils sont de style premier Empire et l'on y voit les portraits des Bourgmestres d'Ypres ; puis nous visitons les salles gothiques de l'État-Civil et le cabinet du Magistrat actuel, puis redescendant, nous parcourons le rez-de-chaussée de ce grand monument, grandes salles voûtées, à piliers gothiques, remarquables d'élégance et très heureusement aménagées, par le Bourgmestre, M. Van Heule, en marché couvert pour la population actuelle.

Après avoir visité en détail le palais des Halles, les excursionnistes se sont rendus à la magnifique *cathédrale* de la ville.

Située derrière le palais des Halles, la basilique de Saint-Martin n'est pas moins remarquable que son célèbre voisin et remonte à la même époque, c'est-à-dire vers l'an 1200 : elle a subi des adjonctions au XVe siècle, notamment la tour et le portail, mais la conservation générale en est parfaite.

La nef principale, un immense vaisseau, est d'une grande hardiesse, les piliers sont ornés de statues de granit monumentales et le chœur, non obstrué par le jubé que l'on voit si souvent en Belgique, est renommé pour sa pureté architecturale du style romano-ogival. Cinquante stalles en chêne, merveilleusement sculptées et ayant au-dessous d'elles, la

même quantité de moindre hauteur, ornent ce chœur d'une richesse incomparable d'ornementation (1).

Un pupitre monumental en bronze, monté sur un pied de marbre blanc, est placé au milieu du chœur, et le maître-autel est surmonté de hautes colonnes torses et d'un frontispice au milieu duquel est placée la statue équestre de Saint-Martin en marbre blanc. Un tapis d'une grande richesse et des prie-dieu recouverts d'épais coussins de velours rouge, recouvrent les marches de l'autel. — De chaque côté sont les riches mausolées de marbre de trois évêques d'Ypres, exposés revêtus de leurs ornements sacerdotaux, puis, à gauche, celui de la supérieure d'un couvent d'Ypres, morte au même moment que l'un de ces évêques, Jean Visschérius. Une religieuse que nous abordons, et dont le costume rappelle celui des abbesses du moyen-âge, nous raconte à ce sujet qu'accusée par cet évêque d'être allée au bal masqué à la faveur d'un déguisement, une discussion très vive eut lieu, et, après ses protestations d'une pareille calomnie, la supérieure quitta l'évêque après lui avoir donné rendez-vous au Jugement de Dieu. L'évêque alla à la cathédrale et tomba mort au pied de l'autel, et la religieuse rentrant au couvent, mourut aussi en y arrivant.

On remarque encore la pierre tumulaire de l'évêque, le célèbre Jansénius, puis dans le transept, un énorme tableau de 10 à 12 mètres de largeur, reproduisant le char du Saint-Laurent foulant sous ses roues les péchés capitaux. Un très curieux coffre en bois sculpté, avec peintures très anciennes, adossé contre la grille du chœur, sert de tronc, et enfin dans la nef latérale de gauche, sont placés plusieurs tableaux d'une grande valeur, entr'autres un Dyptique de 1525 avec scènes guerrières pour peintures extérieures, et à l'intérieur « Adam et Ève ». Ce tableau intérieur ne s'ouvre que pour les princes, nous est-il dit. A côté, un autre rappelant Ypres assiégé et une procession où figure la Vierge vénérée qui est encore actuellement sur l'autel placée au côté gauche du chœur.

Enfin, de grands Rubens et un buffet d'orgues en demi-lune, œuvre très curieuse de 1333, la pierre tumulaire d'un officier de la garde impériale du 1er Empire, commandeur de la Légion d'honneur, puis de beaux vitraux complètent l'ensemble de ce magnifique témoin des siècles passés,

Nous n'avons maintenant que le temps de visiter rapidement le reste de la ville.

A. Eeckman.

(*à Suivre*).

---

(1) Nous y relevons une inscription, gravée à la main dans une des stalles (Leblan, 1777).

PROCÈS-VERBAUX DES ASSEMBLÉES GÉNÉRALES.

Assemblée générale du 31 Octobre 1885.

Présidence de M. Paul Crepy

La séance est ouverte à 8 heures 1/4. MM. Paul Crepy, Président; Alfred Renouard, Secrétaire-général; Alex. Eeckman, Secrétaire-général-adjoint; Van Hende, Trésorier; Delamare, Leburque-Comerre, Jacquin, Crépin, Membres du Comité d'études, prennent place au bureau.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. Alfred Renouard, Secrétaire-général, donne lecture des noms de 42 membres nouveaux qui se sont fait inscrire pendant le 3e trimestre de 1885. Leur admission est prononcée.

M. le Président dépouille la correspondance. Il lit successivement:

1° Une lettre du Président de la Société Industrielle de Reims, annonçant qu'une section de géographie s'est formée dans son sein depuis le mois de juillet dernier et demandant l'échange de ses publications avec notre Bulletin. — Accordé;

2° Une lettre du Secrétaire de la Société de géographie de Nantes, donnant avis que le Congrès géographique de l'année aura lieu dans cette ville au mois d'août, et invitant la Société de Lille à y participer. — Renvoyé au Comité d'études.

Divers dons sont déposés pour la bibliothèque:

1° Par M. Leburque-Comerre, une carte de l'Asie orientale (Andriveau-Goujon, 1885);

2° Par M. Quarré-Reybourbon, un ouvrage d'histoire locale dont il est l'auteur: « Histoire d'une maison d'après ses parchemins ».

Des remercîments sont adressés à ces généreux donateurs.

M. le Président annonce que M. Cosserat, de Saint-Amand, duquel on a entendu plusieurs conférences intéressantes l'hiver dernier, quitte le Nord pour se rendre à Lons-le-Saulnier. Il propose d'accorder à ce sociétaire dévoué le titre de membre correspondant. — Cette motion est adoptée.

Les cours du jeudi réouvriront le mois prochain. Ils seront inaugurés le 11 novembre par M. Guillot, qui prendra comme sujet : « Les progrès des Russes et des Anglais dans l'Asie centrale ». Plusieurs personnes sont inscrites pour la suite, entre autres MM. Quarré-Reybourbon, Castonnet des Fosses, Ludovic Breton, Epinay, Alfred Renouard, etc.

Quant aux grandes conférences, elles recommenceront aussi le 22 du mois prochain. M. Coudreau, professeur au lycée de Cayenne, les inaugurera audit jour en parlant « Du territoire contesté entre la France et le Brésil ».

M. le Président ajoute qu'il a récemment représenté la Société de Lille au « banquet du millième » organisé à Paris par la Société de géographie commerciale. Il s'est entretenu à cette occasion avec un grand nombre d'explorateurs et de voyageurs de mérite dont plusieurs lui ont promis leur concours pour les conférences de la Société.

Enfin, toutes les mesures ont été prises par le bureau pour que, lors de la séance solennelle de la distribution des récompenses, un conférencier de premier ordre vienne apporter l'appoint de son talent à cette importante solennité.

Suivant l'ordre du jour, M. Alex. Eeckman, Secrétaire-général-adjoint, prend la parole pour exposer le récent voyage des deux grands explorateurs portugais, MM. Capello et Yvens, accompli cette année, de l'Atlantique à l'Océan indien (Voir page 581).

La séance est terminée par une conférence de M. Alfred Renouard, Secrétaire-général, sur les origines du conflit bulgare et l'union de la Bulgarie avec la Roumélie orientale.

Ces deux communications sont accueillies par les applaudissements de l'Assemblée.

La séance est levée à 10 heures.

EXCURSIONS DE 1885.

Excursion au Mont des Kattes (Kat's-Berg), Poperinghe et Ypres.

(Suite et fin). (1)

Sur la place d'Armes est « *l'hôpital civil* », fondé par Philippe d'Alsace, comte de Flandre, très intéressant à visiter.

L'« *Hospice des vieilles femmes* », fondé en 1270, vous reporte à la vie du moyen-âge. Rien de curieux comme l'entrée sous ce vestibule carré et dallé de marbre, dont les murs renferment, scellées dans leurs flancs, les pierres tombales avec figures gravées de six seigneurs de haute antiquité. Le bureau de l'économe de l'hospice tout en bois sculpté est meublé de tableaux très curieux. Les longs couloirs, sortes de cloîtres, dont les murs sont tapissés du haut en bas de carreaux céramiques de vieux Delft et de six grands tableaux datés de 1697. Les religieuses portent encore le costume et la coiffure du XIIIe siècle. — La chapelle mérite un examen tout particulier. L'autel et le tabernacle sont d'or et de marbre noir, et sont surmontés d'un dôme en bois sculpté. A gauche, le mausolée du comte de Lichtervelde. Puis de curieuses pierres sculptées et coloriées, datant de 1279, et rappelant la famille du fondateur de l'hospice créé en 1270. Des tableaux datant du XVe siècle et reproduisant les familles de l'époque, entre autres les Van Bœsinghe, et enfin les vitraux. Le tout formant un ensemble d'une très grande valeur archéologique et artistique.

La ville d'Ypres possède encore « *l'église Saint-Pierre* », de pur style roman, où l'on voit une très belle chaire, des confessionnaux richement sculptés, des fonds baptismaux remarquables. Puis si l'on se dirige vers la rue du Lombard et de la Bouche, on s'y arrête volontiers à examiner toutes les maisons en bois et à fenêtres à petits carreaux du XIIe siècle, qui s'y trouvent encore, les unes assez grandes, les autres d'artisans, mais d'une conservation parfaite.

(1) Voir page 510 du présent volume.

C'est sur ces impressions des souvenirs de cette époque si mémorable pour la ville d'Ypres, que les excursionnistes de la Société de Géographie de Lille ont quitté cette antique cité, et sont rentrés à Lille, satisfaits de leur journée du 6 avril, si bien remplie.

ALEX. EECKMAN.

Note relative à l'origine des contrées qui ont fait l'objet des excursions des 5 et 6 avril 1885.

(Par M. Alex. EECKMAN, Secrétaire-général adjoint.)

Nos lecteurs savent qu'à l'époque la plus reculée de l'histoire des Flandres, le Nord était couvert de nombreuses forêts séparées par des marécages ou des landes incultes.

Il ne reste aujourd'hui que bien peu de traces de ces forêts, les bois de Nieppe, d'Éperlecques, de Carnois, d'Estaires, de Fontaine, mais il n'y a pas encore bien longtemps que l'on désignait sous le nom de « Pays au bois », toute la contrée située au Sud de la Colme; beaucoup de communes portent des noms qui s'y rapportent, Wormhoudt (bois vermoulu); Quaedypre (mauvais orme); Arnecke (chêne desséché); Lynden (tilleul); Lynde, Lyndenhoucke, Eltslande, Eltshaeghe, Walhelst (aulne): Eschem, Eschouck (frêne).

La contrée était sauvage et pauvre, toujours brumeuse, battue par des vents glacés et souvent envahie par la mer dans ses parties basses.

Des hommes y ont vécu cependant de temps immémorial, car à l'arrivée de Jules-César, d'autres générations bien antérieures aux peuplades qu'il eût à combattre alors y avaient subisté.

Pour mémoire, on a trouvé sous les galets d'Arques un *grand nombre* de mollaires et d'énormes défenses d'éléphants, des os de tapirs; à Wormhoudt et à Quaedypre, mêmes trouvailles. A Leyzeele, des haches en silex. A Ste-Mariakerque, en 1835, on a retiré du sol des os de dromadaire et de chameau; à Bergues, des vertèbres de baleine. Il y a au musée de Cassel des filets à l'état fossile qui sem-

bleraient reporter bien loin l'existence de l'homme dans notre pays. Les ours, les rennes et les fauves qui y existaient ont disparu avec les changements de climat qui se sont produits successivement depuis lors.

Aux environs de Clairmarais, de Wizernes, de Blandecques et jusqu'à Flines, près Douai, on a trouvé des débris de navires de mer, des ancres, etc. La cloche de l'église de Wizernes a eu longtemps pour battant une de ces ancres de mer.

Il y avait sur le détroit de Gaule (Pas-de-Calais), vers Guînes, Landrethun, Fiennes, Tournehem, jusque Watten et Saint-Omer, un golfe fameux, le Sinus-Itius, vaste mais peu profond. Les Noires-Mottes, à 134^{m} au-dessus du niveau de la mer, étaient autrefois un poste de vigie, à l'entrée de ce golfe, près de Portus-Itius, où César s'embarqua pour conquérir la Grande-Bretagne, (probablement l'emplacement de Wissant aujourd'hui), qui était encore aux XIe et XIVe siècle un port renommé et très fréquenté.

Les eaux de ce golfe ont formé l'*Aa*, qui veut dire *grande étendue d'eau*.

Montoire était sur le golfe Itius, et au IXe siècle, le pays de Bredenarde, dont Audruick est le centre, était sous les eaux (1).

On a trouvé, d'ailleurs, aux environs de Saint-Omer, des proues de navires Romains et Normands.

Pline le Naturaliste ou l'Ancien, né en l'an 23 de notre ère, qui voyagea beaucoup et parcourut tout le Nord des Gaules et la Germanie jusqu'au Danube (2), raconte qu'ayant visité le pays des Cauques, situé au Nord de la Gaule-Belgique, il y vit la mer s'y épancher deux

---

(1) Notre honorable Professeur, M. Gosselet, nous rappelait l'an dernier aux cours de la Faculté, que des documents du Xe siècle sur l'Itinéraire des Reliques des Saints que l'on transportait de Boulogne à Bruges, constatent que la Procession passa à Frethun (au Sud de Sangatte) et bientôt y rencontra la mer.

Il fallut attendre la marée basse pour arriver à Coulogne, entre Calais et Ardres, et entre cette bourgade et Oye ils durent traverser une rivière.

Arrivés à Loo, près Dixmude, (à 18 kil. de la côte actuelle) qui tous deux étaient alors ports de mer, les pèlerins furent encore arrêtés par la marée montante.

Il existait donc probablement deux golfes à cette époque, un vers Frethun et un autre vers la vallée de l'Yser.

(2) Étant Préfet de la Flotte, en l'an 79 de notre ère, devant Portici, il périt asphyxié, victime de son dévouement à secourir les habitants d'Herculanum et de Pompeï, surpris par la mémorable éruption du Vésuve.

fois par jour et qu'il se demandera longtemps si ces contrées sont de la terre ferme ou bien une partie de la mer.

Les habitants vivent sur des éminences ou sur des cabanes élevées à l'abri des hautes mers, qui de loin ressemblent à des navires au milieu des vagues. Ils vivent des poissons que la mer laisse en se retirant et boivent l'eau de pluie tombée et recueillie dans des vases en terre.

Ils se réchauffent en brûlant de la terre (la tourbe), et il a vu deux grandes étendues d'eau où croissent d'épaisses forêts de gros chênes.

Vers l'an 400 après J.-C., le Rhéteur Eumène, dans un panégyrique à l'empereur Constance, dit que dans le territoire Batave et Ménapien, toute cette contrée conquise, que l'Escaut et d'autres cours d'eau arrosent, est tellement imbibée d'eau que partout le sol fléchit et garde l'empreinte des pas des habitants.

Notons que la tourbe dont ces historiens veulent parler, est encore signalée en 1734 à Coudekerque, où elle était si molle que l'on ne pouvait circuler sur les chemins pendant plusieurs mois de l'année.

Voyons maintenant ce que l'histoire nous dit des Morins et des Ménapiens habitant les Flandres il y a 2,000 ans :

200 ans avant J.-C., les Celtes ou Gaulois, furent chassés de la Gaule-Belgique par une invasion de tribus germaniques qui s'y implantèrent.

Les Morins, peuplade de Gaulois pasteurs, occupaient le pays entre la mer et la Lys (c'est-à-dire le Boulonnais et l'Artois vers le Téroua-nais, on les y constate 120 ans avant notre ère.

Leur langage était le Gallo-Kymrique. Le peuple Kymris, dont les Morins et les Ménapiens formaient l'une des branches, étaient, dit-on, les descendants de cette grande race Gauloise d'origine asiatique qui, émigrant et se dirigeant toujours vers le soleil couchant, se fixèrent dans notre pays, qui devint la Gaule.

Lors de l'invasion de Jules-César, les Morins mirent en ligne contre lui 2,500 combattants, et, dans ses commentaires, le grand capitaine raconte que, retranchées dans leurs forêts les légions étaient harcelées et décimées par la guerre de partisans que lui faisaient les Morins et que ce n'est qu'en rasant ces forêts qu'il parvint à les conquérir.

Peut-être ces rangées de chênes et sapins que l'on a retrouvées, à Warhem, près Bergues, abattus dans les tourbières proviennent-elles de ces destructions des Romains.

Les grands historiens, Polybe, Tacite, Strabon et Ptolémée en

parlent ; Pline l'Ancien cite les Morins conduisant leurs oies jusque sur les marchés de Rome et, suivant Martial, elles faisaient les délices de la capitale Romaine (1).

Cet élevage d'oies s'est d'ailleurs perpétué dans le pays. Un acte de l'an IIII mentionne à Looberghe une terre de 30 mesures (12 hectares) pour y élever ces volatiles.

La crique d'Oye, terre ferme aujourd'hui, formait un port vers l'an 800. Le port de Ganzord ou Ganzes (Port-aux-Oies), proche de Looberghe, entre Bergues et Watten, fut celui où les Normands s'embarquèrent après avoir ravagé le pays ; aujourd'hui, Gravelines est le seul port qui en exporte dans la Grande-Bretagne. Les Morins faisaient usage de monnaies, on en a trouvé à Crochte, près Bergues, à Watten et à Ledringhem, près Wormhoudt, 200 pièces environ.

Le nom de Morins disparut vers le Xe siècle, et fut remplacé par celui de Térouanais. Selon M. Courtois, le Flamand y était parlé jusqu'à l'Authie (Somme) au Xe siècle et au XVIIIe siècle dans la Bredenarde (Audruick et environs).

Notons aussi que la langue Flamande a un grand nombre de radicaux communs avec celle des Tartares du Don et presque tous se rattachent à la langue Saxonne.

Les Ménapiens, voisins des Morins, dans les Flandres, et de même origine et langage, étaient antérieurement voisins aussi des Bataves sur les bords du Rhin, et avaient eu pour résidence Kessel, aujourd'hui bourg du Limbourg Hollandais.

Ils occupaient le territoire compris entre la mer vers Dunkerque, Nieuport, Thourout, Roulers, Poperinghe, Gand, Tournai, Cassel, Lederzeele et Watten.

Ils filaient et tissaient le lin et exploitaient les marais salins sur le territoire à l'Ouest de Dunkerque (2).

Ils s'allièrent au nombre de 9,000 environ, aux Morins, aux Ner-

---

(1) Il est bon de rappeler à ce sujet que des routes, dites voies romaines, existaient depuis la mer du Nord jusqu'à la Méditerranée, que des mansiones, c'est-à-dire des lieux d'étapes, où l'on trouvait des hôtelleries pour les voyageurs, les légions, etc., des relais et des magasins de ravitaillements militaires étaient échelonnés le long de ces routes avec bornes milliaires, et que les communications de Flandre en Italie étaient ainsi relativement faciles à cette époque reculée.

(2) A Zuydcote ou Zoutcote (chaumière à sel) il y avait une de ces exploitations

viens (Bavai et environs) et aux Atrebates (Artois) pour combattre l'invasion de Jules-César, et avaient à leur tête Lépidus qui, en l'an 50 de notre ère, dirigeait la défense de leur pays.

Il fallut aux Romains neuf années de luttes incessantes pour arriver à conquérir le Nord des Gaules ; aucun peuple ne leur avait donné autant de peine que ces hommes à la taille gigantesque, à l'œil bleu et sauvage et à la chevelure d'un rouge ardent ; et quand les Romains quittèrent le pays, après l'avoir occupé pendant 400 ans, ces peuplades avaient conservé le même caractère de sauvage indépendance que lors de leur arrivée chez eux.

Pendant l'occupation Romaine, le Christianisme et le Polythéisme y vécurent côte à côte, on voit parmi les missionnaires de Jésus-Christ, Saint Firmin à Boulogne en 269, Saint Fuscien en 262, Sainte Hélène en l'an 300, Saint Amand, en 610, allant d'Estaires à La Basssée par la voie romaine, Saint Piat, Saint Euchère et Saint Chrysole martyrisés à Tournai et à Comines au 3e siècle aussi. Enfin, après l'établissement définitif du christianisme, les trois premiers évêchés furent Thérouanne, Tournai et Cambrai, et vers l'an 450, la Gaule-Belgique comprenait les diocèses de Maestricht, Tournai et Cambrai, Noyon, Arras et Thérouanne.

Les Romains laissèrent dans le pays nombre de voies qui existent encore, des cités, des stations militaires, des camps retranchés et un port, le Portus Itius, près Sangatte, etc.

Si maintenant nous examinons les modifications topographiques qui se sont produites dans notre contrée depuis deux mille ans, en rappelant ce que nous disons plus haut du golfe Itius, allant jusqu'à Saint-Omer, des épaisses forêts de gros chênes qui la couvraient, des habitants vivant au-dessus des eaux et se chauffant avec la tourbe, que de changements sur notre côte depuis la conquête de Jules-César !

La mer envahit graduellement la partie Nord du littoral, c'est-à-dire vers Anvers, la Zélande et la Hollande ; et elle s'éloigne de la partie méridionale, c'est-à-dire à Étaples, Boulogne, Ambleteuse, Gravelines et Ostende, Dunkerque jusque Nieuport, Wissant et Sangatte n'ont plus d'eau.

Marck, dont le port au 6e siècle était si fréquenté, Mardyck, Zuydcote, Lombarsyde, près Nieuport, sont dans les terres après avoir subi d'effrayantes catastrophes.

Depuis 100 ans seulement, le Pas-de-Calais lui-même a perdu plus

de 1,000 mètres de largeur, et les eaux qui s'éloignent de la côte française, semblent aussi se retirer de la rive opposée.

En l'an 1100, Damme, près de Bruges, avait la réputation d'être le premier port du monde ; 100 ans après, il se comblait graduellement.

Le Zwin formait une rade qui, disait-on, pouvait contenir toutes les flottes du monde ; aujourd'hui, il n'existe plus.

En 1720, le banc de Mardyck s'est élevé de 3 à 5 mètres.

Au contraire, plus au Nord, la côte est sans cesse envahie par les eaux. Ostende a déjà reculé trois fois dans l'intérieur des terres. M. Pasquini, dans son histoire de cette ville (1842), l'établit formellement.

Près de là, l'île de Schoonvelde est descendue peu à peu aussi, habitations et l'église sont sous les eaux : c'est un écueil aujourd'hui.

Zuydcote a été, le 31 janvier 1777, enseveli sous une avalanche de sable déversée par un typhon.

L'histoire de la Flandre du Nord depuis le moyen-âge, mentionne 15 tremblements de terre ; et 35 inondations, plus ou moins considérables, ont répandu sur notre contrée les eaux que l'Océan y déversait de son fond soulevé ; Cadzand et Vulpen ont été détachés du continent dans un de ces cataclysmes, et Dombourg, en Zélande, avait, vers l'an 250 de notre ère, un temple dédié à la déesse Nehalennia, il a disparu tout entier, peu à peu, sous la mer.

En 1250, en face de Katwyck et de l'ancienne embouchure du Rhin, à 800 mètres du rivage, on a constaté un fort romain ; on y a trouvé des souvenirs de la 30e légion formée par Trajan. C'est vers l'an 850 que ces ruines furent couvertes par les eaux, sous l'épiscopat de Hangerus d'Utrecht. Dans certaines parties de la Hollande, le sol s'abaisse avec une régularité effrayante. Malgré les digues les plus puissantes, l'Océan les dépassait encore parfois il y a quelques années.

D'après les observations faites, l'écorce terrestre qui porte notre Flandre, s'élève au Midi du littoral, depuis Nieuport jusqu'à Boulogne, soulevant le sol et repoussant la mer, tandis que s'abaissant au Nord, les eaux envahissent à leur gré, les Pays-Bas.

La partie Sud de nos côtes était couverte de forêts dont on a trouvé des vestiges depuis Wissant jusqu'en Normandie et en Bretagne. Les nombreux chênes et sapins couchés pêle-mêle qui ont été trouvés dans

la tourbe comme s'ils avaient été renversés par un typhon, en sont bien une des preuves irréfutables (1).

Les grandes modifications du niveau du sol de notre contrée ont été contemporaines de conditions climatériques bien autres que celles qui nous régissent actuellement. Ainsi, il y avait à Coyecques, en 858, près Fauquembergues et communes environnantes, des vignes en quantité, et l'on voit encore dans le canton de Bourbourg des propriétés ayant nom Wyngaert, Wyngaert-gracht (Pré à vin.)

Dans le fond d'un marais à Slype, entre Bruges et Nieuport, on a trouvé au fond d'un marais un vignoble dont les ceps étaient régulièrement plantés et espacés.

Depuis lors, il y a 150 à 200 ans, les domaines de la Motte-au-Bois, près Hazebrouck, étaient infestés de serpents, et au 14e et 15e siècle, les sangliers pullulaient dans le Térouanais, les aigles, les paons, les renards, les cerfs y vivaient en grand nombre. (*Cartulaire* de Saint-Bertin.)

Nous avons dit plus haut ce que l'histoire nous a légué sur l'origine du mont des Kattes, l'objectif le plus pittoresque de l'excursion du 6 avril.

Au sujet des différentes modifications du sol et des côtes dont il vient d'être parlé, voici quelques données sur les observations faites récemment dans le Nord de notre pays :

Des constatations très intéressantes ont été faites sur le littoral d'autres pays.

Ainsi, en Suède en 1884, M. Jules Girard, constate, que les rives de la mer Baltique, s'exhaussent d'une façon très notable dans le fond du golfe de Bothnie et moins sensible vers Stocklom, il est nul à Calmar. Plus bas, à la pointe Sud, et à la hauteur de Copenhague la côte de Scanie subit un affaissement réel, des points de repère l'établissent formellement, car il y a longtemps, 150 ans environ, qu'un savant Suédois nommé Celsius en avait gravé sur des rochers ; près de Talborg, on voit une pierre marquée d'entailles faites par le célèbre Linné et l'académie d'Upsal a continué cette curieuse observation.

---

(1) Au douzième siècle la Deûle, dit M. Gosselet, roulait des galets, donc une inondation a probablement modifié cette rivière d'un courant autrefois si rapide et aujourd'hui tout à fait nul.

Place de Tourcoing, à Lille, on a trouvé un gué et des pièces gallo-romaines de Posthume, il y avait là donc beaucoup d'eau dans notre rivière.

On a établi en 1851 treize repères depuis la Tornéa jusqu'à la Naze et sur le littoral de la Baltique et en 1884, il a été constaté par l'académie des sciences de Suède, que l'élévation du sol se continue sur la côte Suédoise du Nord de la Baltique et que au contraire l'affaissement se produit au sud des côtes de ce même pays.

Il a été démontré que depuis 1750 après les premières observations de Celsius le fond du golfe de Bothnie s'est élevé de deux mètres dix centimètres, et si l'on descend vers les côtes sud de la Suède cette élévation diminue progressivement et en face de l'Ile Barnholm le niveau est le même qu'il y a 130 ans, et en résumé, la côte Suédoise a subi dans le nord de la Baltique une élévation du sol de un mètre soixante par siècle.

Des cordons littoraux que l'on appelle Asat se trouvent dans l'intérieur du pays, et font croire avec presque certitude que la mer baignait les lacs Maclats, Wetter et Wener au cœur de la Suède, sur les côtes de Russie en Courlande, on a constaté en 1875, que le niveau de la Baltique est de 0^m 50 plus élevé à Memel qu'à Kiel en Sleswig-Holstein.

Sur la côte Norwégienne, c'est-à-dire sur la mer du Nord, à Bergen le sol s'est élevé également, il a été constaté il y a déjà plusieurs années que certains rochers où l'on pouvait amarrer des barques, à des anneaux placés au niveau de l'eau, se trouvent maintenant à 70 pieds au-dessus du niveau de la mer.

Nous ne rappellerons pas en France les grandes retraites de la Méditerrannée à Aigues-Morte etc, etc.

Dans d'autres parties du monde, même variation d'élévations ou affaissements des côtes, à Valparaiso, capitale du Chili, la mer baignait en 1828, le pied des constructions, de la rue principale ; depuis lors la grève s'est étendue et l'on a pu construire entre cette ancienne rue et la plage actuelle deux rangées de maisons.

Il était donc très intéressant pour toutes les nations d'établir sur leurs côtes des points de repère, tels que l'ont fait la Suède et notre mission scientifique de la Romanche au cap Horm il y a trois ans, afin de comparer sur toutes les mer du globe les mouvements d'élévation ou d'affaissement du sol sur les côtes.

III.

Excursion à Bon-Secours et au bois de l'Hermitage.

Le dimanche 7 juin, une nouvelle excursion a eu lieu, dirigée par MM. Alfred Renouard et Fernaux.

Dès 6 h. 17, les excursionnistes, au nombre de 27, se trouvaient réunis dans la salle des Pas-Perdus de la gare de Lille et prenaient bientôt la ligne belge qui les conduisait à Tournai, première halte.

On arrive dans cette ville par une gare splendide, inaugurée avec le plus grand éclat, en 1879, par le roi et la reine des belges. Le court arrêt que nous y avons fait nous a permis de visiter rapidement les principaux édifices de la ville.

Nous notons d'abord sur la grand'place le *Beffroi*, le plus ancien monument de ce genre existant en Belgique, puis nous nous rendons à la cathédrale. Celle-ci appartient au style lombard. Il faut surtout en remarquer le transept, le jubé, le chœur et les cinq tours (les *chonqclotiers)* qui distinguent Notre-Dame de Tournai de toutes les Notre-Dame du monde. On voit à l'intérieur la statue colossale de Saint-Michel terrassant le dragon, par Lecreux, un Rubens, un Jordaens et plusieurs œuvres capitales.

Mais nous remontons bientôt dans le train, et, au bout d'une heure, nous voici débarqués à Péruwelz, qu'on a successivement orthographié Petrewez, Pierweiz, Pieriwez (ce dernier mot employé encore maintenant dans le patois local), ville de 8,000 habitants, située à un quart de lieue de Bon-Secours.

A la gare, nous attendent MM. Ch. Cousin, ancien adjoint au maire de Condé : Caille, secrétaire-général de la mairie de cette ville, et Dormy, rédacteur à l'*Éclaireur*, qui viennent nous souhaiter la bienvenue et s'offrent gracieusement à nous servir de guides. Nous ne pouvons être mieux dirigés, M. Caille, entre autres, membre de la Commission historique du Nord et auteur d'un ouvrage remarquable sur l'*Histoire de Condé*, ne cesse de nous narrer mille choses pleines d'intérêt sur les lieux que nous traversons.

C'est ainsi qu'il nous apprend que Péruwelz est d'une antiquité dont les Péruwelziens sont aujourd'hui extrêmement fiers, comme s'ils y

étaient pour quelque chose ; un Nicolas de Péruwelz se distingua parmi les hôtes des croisades : en outre, des vases étrusques, médailles, etc., découverts en 1838, lorsque l'on construisit la fabrique de sucre, dite la Grande-Sucrerie, témoignent qu'elle remonte à l'époque gallo-romaine ; on y a aussi mis à jour en 1825, lorsqu'on creusa le canal, à un endroit dit *Clovis*, des fragments de colonnes et les restes d'une ancienne église. Péruwelz a été français en 1797, et est redevenu belge en 1815. En 1641, la seigneurie de ce nom fut achetée par Philippe de Croy ; à partir de ce moment, les seigneurs de Croy en firent leur manoir d'été. Tristes vicissitudes des choses humaines ! Les restes du chateau seigneurial servent actuellement de brasserie ; en face, est un antique moulin, encore exploité aujourd'hui, où les habitants devaient moudre leur grain moyennant une redevance en nature au profit de leur seigneur et maître. A une époque plus moderne, Péruwelz a donné naissance à quelques célébrités de la Belgique, entre autres à Adelson Castiau, l'un des orateurs les plus remarqués de ce pays ; le bourgmestre actuel, M. Édouard Simon, est député.

Mais pendant que nous causons, nous avons à peine le temps d'admirer la belle avenue ombragée de tilleuls par laquelle nous cheminons : nous arrivons rapidement à Bon-Secours, à l'extrême frontière de la Belgique, dans un site charmant, au sommet d'une colline. Vingt minutes de marche entre la ville et le hameau, reliés d'ailleurs par un tramway qui a eu l'honneur de conduire quelques-unes des dames de notre caravane.

Bon-Secours nous apparaît, dès les premières maisons, simple et propret. Presque toutes les habitations sont garnies de plantes fleuries. Là, nous nous groupons à nouveau et faisons momentanément une courte halte, en attendant l'arrivée de M. Moulin, régisseur du château de l'Hermitage, qui veut bien lui-même nous guider jusque-là. Nous l'attendons près des murs de l'ancienne chapelle que la pioche est en train de faire disparaître, jusqu'à ce que, dans quelques jours, l'on pose la première pierre d'un nouveau sanctuaire.

Nos guides nous expliquent alors l'origine de la station d'été et du pèlerinage. La position du bourg sur le penchant d'une colline qui le garantit des vents secs de l'Est, l'animation et l'entrain causés par le pèlerinage, la facilité des communications et par-dessus tout le voisinage du bois d'où arrive un air revivifié et constamment renouvelé : telles sont les causes qui font de Bon-Secours un séjour recherché. De l'avis des médecins, cet air très oxygéné fait bien à tout le monde ;

aux bien portants comme aux malades. C'est là qu'en respirant l'atmosphère salutaire des sapins, les anémiques récupèrent un sang qui leur manque, et les poitrinaires des poumons qui leur font défaut.

Quant au pèlerinage, il a toute une histoire à lui. L'origine en remonte à une statue de la Sainte-Vierge, attachée au tronc d'un chêne et vénérée par les bûcherons qui venaient travailler dans la forêt voisine ; cette image était alors connue sous le nom de *Notre-Dame du Chêne d'entre deux bois*, très longue appellation provenant, suivant les uns, de ce que le chêne où elle était attachée marquait la limite entre les bois de Condé et de Blaton, suivant les autres, de ce que l'image s'était trouvée cachée avec le temps par le tronc d'un hêtre qui avait fini par l'embrasser en entier.

En 1603, un vieillard de Péruwelz, Jean Watteau, en accomplissement d'un vœu qu'il avait fait, éleva à ses frais, à la place même du chêne, un oratoire en forme de pyramide ; trois niches y furent pratiquées, dans l'une on mit l'image de Saint-Quentin, dans l'autre celle de Saint-Martin, et dans celle du milieu, Lebrun, curé de la ville, pour remplacer l'ancienne image que le temps avait détériorée, y fit placer une statue de chêne représentant la Vierge-Mère, avec l'enfant Jésus sur le bras gauche, qu'il nomma *Notre-Dame de Bon-Secours*. La pose de cette statue provoqua un commencement de pèlerinage qui, tout d'abord, ne dépassa pas les environs. Mais voici qu'en 1636 la peste sévit dans le pays ; les habitants de Péruwelz, conduits par leur nouveau curé, Guillaume Denyse, se rendent processionnellement au petit oratoire pour implorer la Vierge et être préservés du fléau ; celui-ci cesse et dès lors chacun se cotise pour faire bâtir en cet endroit une véritable chapelle, sous le vocable de Notre-Dame de Bon-Secours : c'est en 1637 qu'a été édifié ce sanctuaire, qui plus tard fut agrandi en 1643 et que l'on démolit aujourd'hui pour le remplacer par un édifice plus vaste et plus moderne, de forme polygonale, et ressemblant tout à fait l'ancien. L'image miraculeuse en chêne a été transportée momentanément dans une chapelle provisoire, jusqu'au 1er juillet, où aura lieu la cérémonie de la pose de la première pierre.

Cette image n'est pas toujours restée dans la chapelle, mais elle n'est jamais sortie de la Belgique. En 1656, l'armée française ravagea les environs de Péruwelz, et l'on s'occupa de la placer en lieu sûr. Les bourgeois de Tournai voulaient l'obtenir, tandis que les Brigittins, qui desservaient la chapelle, cherchaient à la transporter à Armentières. Un procès s'ensuivit entre ces derniers et les Tournaisiens, et durant

la contestation. l'abbé de Saint-Adrien la fit venir à Grammont : elle ne fut ramenée à Bon-Secours que l'année suivante. En 1672, l'image dut encore être transportée, mais à Tournai cette fois, à cause de la guerre qui désolait le pays.

En 1794, le culte catholique ayant été interdit, la chapelle fut fermée; elle servit de prison militaire d'abord, puis on y établit un conseil de guerre : l'image miraculeuse fut alors confiée à M. Dubois. Lorsque la crise révolutionnaire fut passée, la statue de Notre-Dame fut replacée sur l'autel. Ces détails intéressants, et d'autres que nous ne mentionnons pas, nous ont été donnés sur les lieux mêmes avec une bonne grâce charmante par nos aimables guides.

C'est le pèlerinage de Bon-Secours qui a donné naissance au hameau de ce nom, l'affluence continuelle des étrangers ayant décidé quelques habitants du bourg de Péruwelz à aller s'établir sur le Mont-de-Péruwelz, près de la chapelle.

Vraiment, on ne s'ennuie pas à écouter M. Caille, et n'était le désir que nous avions de visiter le bois et le château qui s'y trouve, nous serions restés bien longtemps autour des « ruines » de la chapelle.

C'est maintenant M. Moulin, ingénieur des mines et régisseur du château, qui veut bien nous guider. Nous nous engageons sur la grande route de Bon-Secours à Condé : nous sommes passés, sans nous en apercevoir, de Belgique en France. Cette route coupe en deux le grand bois de Bon-Secours, formé actuellement des anciens bois de Condé et Blaton réunis, comprenant environ 900 hectares, propriété du prince de Croy.

Bientôt nous tournons à droite et nous nous engageons dans l'une des allées du bois : le *sentier du pauvre*, nous dit M. Moulin ; puis nous contournons l'avenue du cul-de-sac pour arriver à l'*allée des soupirs*, près de la *Fontaine-au-Cerf*, située dans une retraite charmante du bois, dont l'eau est excellente et appréciée des habitants de la localité; nous sommes conduits ainsi à la grille du château. M. Caille et M. Cousin qui nous accompagnent, nous font pendant cette courte promenade (25 minutes à peine) l'historique du bois que nous traversons. Il comprenait autrefois quatre fiefs, qui appartinrent en 1615 à Rogier de Condé, Nicolas de Condé, Jean de Croy et au roi de France, et dont les Croy achetèrent successivement en 1718, 1752 et 1770 les parties qui ne leur appartenaient pas. En 1676, la partie du bois dite forêt de Condé, fut abattue presque entièrement pour l'investissement de cette place de guerre. Le siège fut dirigé par Louis XIV en personne, qui

avait sous lui cinq maréchaux de France, La Feuillade, de Créquy, Schomberg, de Lorge et d'Humières ; la ville fut prise le 26 avril. L'année suivante, Valenciennes subit le même sort. Cette partie du Hainaut resta définitivement à la France par le traité de Nimègue, conclu en 1678. Le traité de démarcation laissa la chapelle de Bon-Secours à l'Empire : un poteau en bois, placé derrière le chœur, indiquait la nouvelle frontière entre les deux pays ; il fut remplacé en 1761 par une borne en pierre aux armes de France et d'Autriche.

C'est justement dans la « forêt de Condé » que se trouve le *château de l'Hermitage*, ainsi nommé de la présence d'un ermite qui, en 1402, y vivait retiré,

Cette résidence ne fut dans l'origine qu'un rendez-vous de chasse, dit rendez-vous de l'Hermitage, bâti en 1544 par Christophe de Roggendorf, seigneur de Condé, du chef de sa mère, Isabelle de la Hamaïde. Il fut agrandi une première fois par Alexandre de Croy, au commencement du XVIIIe siècle, et rebâti ensuite sur un nouveau plan, de 1749 à 1772, par Emmanuel de Croy, depuis maréchal de France, et par son fils Ferdinand-François, qui fut le premier duc de Croy-Dulmen. Celui-ci, après la mort de son père, le 30 mars 1784, ne conserva que les dépendances de l'ancien manoir, et entreprit la construction du château actuel, qui ne fut achevé qu'au retour de l'émigration.

Mais nous voici arrivés devant le château dont on nous parle. Celui-ci, autrefois décrit par Charles Deulin dans « Chardonnette», est bâti en forme de carré aux angles arrondis, avec quatre perrons d'aspect différent à chaque face et près de deux cents fenêtres ; il se déploie au bas d'une immense pelouse, entre de superbes massifs d'arbres séculaires. Tout autour, sur la ligne courbe d'un chemin sablé, des plates-bandes d'arbustes et de fleurs bombent leurs touffes de verdure. Un peu plus loin, sur une pièce d'eau, nagent de beaux cygnes ; à gauche, à demi cachés sous les charmilles, les dépendances et les jardins potagers. Le charmant édifice est couvert d'une couche de badigeon jaune-clair qui tranche, ajoute notre auteur, plus agréablement que ne le feraient les tons verdâtres de la pierre de Grandglise sur le fond vert du paysage. Il est convenu que le badigeonnage est chose ridicule. Il met, comme a dit Victor Hugo, un masque de plâtre à la face vénérable des vieux monuments ; mais l'Hermitage n'a rien de vénérable, et Victor Hugo eût été lui-même désarmé par sa jolie teinte dorée.

Bientôt M. Moulin fait ouvrir les portes et les fenêtres du château : les géographes de Lille y entrent à sa suite. L'intérieur est remarquable. — Voici d'abord le vestibule, qui renferme deux belles terres cuites, Apollon et Diane, et deux grands vases en marbre vert ornés de nombreuses figures en relief. Les murs sont couverts de portraits des ancêtres de la famille de Croy, imposantes figures qui nous regardent du haut de leurs cadres sculptés et blasonnés. Il y a là des guerriers bardés de fer et des courtisans habillés de soie et de velours. Ces hommes d'un autre âge sont pleins de majesté. Leurs noms sont inscrits au bas des cadres en caractères gothiques et quelquefois indéchiffrables. Un certain nombre sont désignés sous le nom de Philippe et on les a distingués par des numéros d'ordre comme des rois. La plupart ont joué un rôle dans l'histoire. Ici, c'est Jean de Croy, chambellan et grand bouteiller de France, gouverneur d'Artois et du Boulonnais, tué à la bataille d'Azincourt avec ses deux fils ; cet autre, que décore le collier de la Toison-d'Or, c'est Guillaume de Croy, seigneur de Chièvres, duc de Soria et d'Archies, gouverneur et commandeur des armées navales de l'empereur Charles-Quint ; celui-ci a négocié la paix de Vervins, jurée en sa présence à Notre-Dame de Paris par Henri IV : celui-là, avant l'âge de 23 ans, a été élevé à la dignité d'archevêque de Tolède, de grand chancelier de Castille et de cardinal. Les femmes, très roides dans leurs robes de brocart, sous leurs longs manteaux de velours rouge brodés d'or, le cou emprisonné dans la fraise blanche, la couronne ducale en tête, ont une tournure étrange, mais qu'on ne songe nullement à trouver ridicule. Quelques-unes ont dû être fort belles, d'une beauté noble et délicate. — Nous entrons ensuite dans le grand salon central, entouré de seize colonnes en stuc, surmontées d'une galerie ; puis nous visitons les salles qui l'entourent : le salon de réception, où l'on voit un délicieux tableau représentant les trois filles aînées du duc, par De Kayser ; la salle de billard, où l'on remarque le portrait de la duchesse d'Urfé, par Van Dyck, celui du maréchal de Croy et de sa femme ; la salle à manger, etc. : les parquets, très riches, forment partout des dessins variés. — Au second étage, nous visitons une fort jolie chapelle, et une infinité de chambres fort bien aménagées et richement meublées. — Enfin, un certain nombre des excursionnistes, les plus courageux ou les plus curieux, montent jusque sur la plate-forme de l'édifice. On y découvre, sur une assez grande étendue, la belle et large route de Condé, avec un trottoir réservé aux piétons, commencée sous la direction d'Am-

broise de Croix vers 1662, achevée en 1665, jusqu'à la sortie de la forêt, prolongée jusque Condé en 1745, et qui divise le bois en deux parties égales par une ligne oblique courant du Nord au Sud, dans le sens de sa largeur. De six endroits différents rayonnent vers le château, en dehors des petites allées, des avenues bien taillées et soigneusement sablées, percées, paraît-il, par les ordres du maréchal de Croy en 1750, pour la chasse au sanglier ; c'est l'avenue de Blaton, droite comme une flèche et longue de cinq kilomètres, la plus connue ; puis, à partir de la droite, l'avenue de Saint-Calixte, l'avenue d'arrivée qui conduit à la porte d'honneur, l'avenue du Sarot, celle du menu bois, et enfin l'avenue du cul-de-sac, cette dernière conduisant au Sentier du pauvre, par où nous sommes venus. Et si nous jetons les yeux plus loin, l'horizon se déploie sur un parcours immense. Du fond du paysage, à gauche, émerge l'imposante et magnifique tour de l'ancienne abbaye de Saint-Amand, bâtie en 1662, dont la flèche hardie, haute de 82 mètres, se perd dans les nues ; tout à côté, on voit le clocher de l'église paroissiale ; plus à droite, la tour de Flines-lez-Mortagne. Dans la même direction, mais plus près de nous, la flèche du clocher de Wiers, véritable aiguille de pierre, s'élance svelte et gracieuse dans l'espace. Plus à droite encore, et dans le lointain, se montre la tour d'Antoing. Les cinq tours romanes de la cathédrale de Tournai, que nous avons vues ce matin, disposées en bouquet, sont plus éloignées encore ; près d'elles, à gauche, on voit le beffroi. Un peu à droite de la drève de tilleuls qui conduit de Péruwelz à Bon-Secours, à l'extrême horizon, le mont de la Trinité à 4 kilomètres de Tournai, à 111 mètres au-dessus du niveau de l'Escaut. En portant nos regards de l'Ouest vers le Nord, nous voyons successivement les clochers de Brasmesnil, Roucourt, Thumaide, Wadelincourt et Basècles. A nos pieds, les ruines de la chapelle de Bon-Secours et le clocher gothique de Péruwelz, qui domine la ville, accompagné de quatre clochetons aigus et terminé par une longue flèche hexagone : ses quatre faces grises sont orientées suivant les points cardinaux.

Mais voici que le carillon de la plate-forme répand dans tout le bois ses notes douces et joyeuses ; nous allions oublier l'heure fixée pour le retour au hameau ; nous sommes bruyamment rappelés à la réalité. Ce que c'est que de rêver !

Quand nous dirons que nous avons parfaitement dîné au bourg au *Grand-Logis*, nous n'apprendrons à personne rien de bien neuf sur la réputation de cet excellent hôtel ; quand nous ajouterons que des toasts

ont été portés par M. Alfred Renouard, à la Société et aux dames de l'excursion; par M. le commandant Delamare à MM. Renouard et Fernaux, directeurs de l'excursion, et par M. Leburque-Comerre à MM. Moulin, Cousin et Dormy, nos excellents guides, c'est ce dont nos lecteurs se sont déjà douté.

Bientôt cependant, nous nous levons de table : il s'agit de visiter les parties du bois que nous n'avons pas parcourues. M. Moulin, le régisseur, qui ne peut nous accompagner l'après-midi, nous confie aux soins de M. Albert Hanarte, garde-général de la forêt : M. Hanarte est né au château, il n'a jamais quitté le bois ; nous dirons, pour nous servir d'une expression vulgaire. qu'il le connaît comme sa poche. Encore un garde avec lequel on ne peut s'ennuyer.

Et que de choses à voir dans un bois comme celui-là ! Voici d'abord le Tapis-Vert — tous les bois ont leur tapis vert — où, à l'instar du temps passé, près d'une auberge avenante, l'on danse tous les dimanches aux sons de l'orgue de Barbarie ; près de là est le rond-point du Tapis-Vert, endroit agréable et très fréquenté situé sur une élévation près de la limite du bois et d'où la vue embrasse un vaste horizon. M. Hanarte nous fait voir ensuite tous les géants du bois : d'abord, le chêne de la Duchesse, pas bien haut cependant, mais d'une envergure remarquable (8 mètres de circonférence), qu'on a entouré d'une grille pour empêcher les archéologues de circonstance de léguer quand même leurs noms à la postérité ; puis le peuplier du Prince, l'arbre le plus haut de la forêt, de 4 mètres 60 de circonférence ; enfin, un gros hêtre, non dénommé. Près du château, on nous fait remarquer en passant la grotte de Calypso, caverne artificielle dont la présence en ces lieux ne manque pas de charme ; le parc des kanguroos, où l'on voit quelques-uns de ces animaux, qui s'enfuirent à notre approche ; enfin, l'étang des Cygnes, que des excursionnistes à instincts sanguinaires se plaisent à effrayer sans produire cependant beaucoup d'effet. En nous engageant sur la route de Blaton, nous voici au bois des sapins; d'une étendue de 10 hectares environ. Mais il faut marcher vite, l'heure s'avance impitoyable, et nous fait songer malgré nous au retour; ce n'est parfois que de loin qu'on peut signaler à notre attention les endroits remarquables.

Citons encore la borne du Maréchal, pierre saillant du chemin, où l'on voit représenté en relief un personnage qui tire, en dessous duquel on a inscrit : « Ici était le duc », en face de laquelle, à 100 mètres de distance, est la borne du Sanglier où est gravé en relief un sanglier

au-dessous duquel on lit : « Ic un sanglier fut tué à 312 pieds de distance, le 28 octobre 1761 ». Fameux tireurs que ces Croy ! Il y a longtemps que faute de sangliers, le coup ne saurait être recommencé. Raison de plus, par conséquent, d'en conserver le souvenir à la postérité.

Voici encore le banc du Prince, simple banc de pierre en ruines, sur une terrasse circulaire. Il paraît qu'autrefois le maréchal de Croy venait là songer, et qu'en regardant devant lui, il pouvait, vu la disposition de la coupe du bois, distinguer 22 clochers. Nous croyons certainement nos guides sur parole, mais il faut bien avouer que les arbres qu'on a, depuis cette époque, laissés croître à leur guise, en cachent plus de la moitié à notre vue. Pendant que nos lorgnettes nous aident à considérer cet horizon, l'un de nous — *horrendum !* — croit voir à une horloge des environs qu'il est l'heure.... qu'il est l'heure du retour. Nos montres, aussitôt sorties de nos goussets, confirment malheureusement cette mortifiante révélation, le *Mane Thecel Pharès* de l'excursion.

Notre promenade touche donc à sa fin. Il faut nous arracher à la vue du feuillage, il faut revenir à Bon-Secours dont nous sommes maintenant assez éloignés, et de là regagner Péruwelz. En marche, donc ! *Mens sana in corpore sano*, comme disent les devises des Sociétés de gymnastique. En une demi-heure nous avons regagné notre hôtel ; nous nous y arrêtons un instant sous prétexte d'humecter avant notre départ nos gosiers altérés, et, quelques instants après, nous prenons joyeusement le train de Tournai, en remerciant chaleureusement le dernier de nos guides, M. Dormy, qui a bien voulu nous accompagner jusque là.

Alfred Renouard.

COMMUNICATIONS AUX ASSEMBLÉES GÉNÉRALES

(in extenso).

LES RUSSES & LES ANGLAIS DANS L'ASIE CENTRALE

Par M. E. GUILLOT,

Professeur agrégé d'Histoire au Lycée Charlemagne,
Membre d'honneur de la Société de géographie de Lille,
Vice-président de la 4e section de la Société de géographie commerciale de Paris,
Officier d'Académie.

Suite (1).

II.

Le Turkestan méridional. — Les fleuves.

La quantité d'eau qui tombe annuellement dans la région montagneuse ou dans les plaines du Turkestan est absolument insuffisante pour les besoins de la culture. Or, dans ce pays, comme en Espagne, en Tunisie, en Chine même, l'eau est la source des principales richesses de la population fixée au sol. Sans eau, point de cultures ; partout où elle manque, le vaste désert, la steppe aride, jaune et brûlée. On conçoit sans peine quelle importance la question des fleuves et des irrigations artificielles a pu acquérir dans une semblable contrée. Avant les conquêtes des Russes, l'inspecteur des canaux était un grand personnage à la cour des Khans ; aujourd'hui, un maître des irrigations choisi par le gouvernement Russe le remplace et surveille tout le régime des eaux.

(1) Voir page 454 du présent volume.

Les fleuves de l'Asie centrale traversent en général deux régions parfaitement distinctes. Issus presque tous des hautes chaînes qui forment à l'Est et au Sud la limite naturelle du pays, ils coulent d'abord dans des vallées étroites et accidentées, recevant de clairs torrents qui leur apportent les eaux provenant des glaciers ou de la fonte des neiges ; puis ils pénètrent dans la plaine, fertilisant par les nombreux canaux qui en dérivent, toute la contrée voisine.

Le débit de leurs eaux se distingue par son irrégularité. Au printemps, les rivières grossissent pendant environ deux mois ; puis cette crue subite est suivie d'une descente rapide des eaux qui fait souvent le plus grand tort aux irrigations. C'est ainsi que « l'Amou-Déria » (ancien Oxus) a ses crues régulières provenant de la fonte des » neiges. L'inondation commence en mai, et vers la fin de juillet ou le » commencement d'août, le flot atteint son maximum. En octobre, le » fleuve est complètement rentré dans son lit, et continue à baisser » pendant l'hiver. C'est l'époque des *maigres* qui durent jusqu'aux » pluies du printemps » (1).

M. Capus, qui accompagna M. Bonvalot pendant le très intéressant voyage que ces deux explorateurs firent dans l'Asie centrale, cite une rivière, l'Angrène qui, « comme beaucoup d'autres, devenue torren- » tielle à l'époque des grandes pluies, se précipite avec fracas sur un » lit caillouteux et peu profond, mais qui a, en certains endroits, plus » de deux kilomètres de largeur.

» Elle charrie alors de gros cailloux et souvent même les poteaux » télégraphiques, malgré leur solide attache, ne résistent pas à la » violence du courant. Les communications d'une rive à l'autre, sur » la route postale qui mène de Tashkend à Samarcand, sont interrom- » pues pendant quelques heures, souvent pendant des journées entières. » Quand on repasse au même endroit deux ou trois mois plus tard, le » lit est complètement à sec » (2).

Si les déserts occupent aujourd'hui une bonne partie du Turkestan, il est juste de dire qu'il n'en fut pas toujours ainsi. Les savants modernes s'accordent à placer dans l'ancienne Bactriane le berceau des diverses familles de la race blanche qui ont occupé, en se dispersant,

---

(1) Élisée Reclus. — Géographie universelle — L'Asie Russe.

(2) Capus. — L'Asie centrale. — Communication faite à la Société de géographie de Lille — 1883.

la Perse, l'Inde et le continent Européen : or, il est certain qu'à cette époque le pays était plus fertile, mieux arrosé et plus peuplé qu'aujourd'hui : le climat était différent, le débit des fleuves plus considérable.

On sait, d'autre part, qu'il y a plusieurs siècles les cultures étaient beaucoup plus étendues que maintenant, témoins les traces d'anciens canaux ou d'anciens lits de rivières que l'on trouve dans la steppe de la Faim, les ruines retrouvées par MM. Bonvalot et Capus dans la vallée du Sourchane, et celles du plateau de l'Oust-Ourt. Partout se remarquent de nos jours des traces évidentes d'assèchement.

Beaucoup de rivières, anciens affluents des deux grands cours d'eau qui traversent la plaine Aralo-Caspienne se perdent aujourd'hui dans les sables ou dans des lacs avant d'atteindre les fleuves qu'elles rejoignaient jadis. Tels sont beaucoup de tributaires du Syr-Déria dans le Ferghanah ; tel est le puissant Zerafchan qui, après avoir arrosé les champs de Samarcand et de Boukhara, se perd à une centaine de kilomètres de l'Amou-Déria dans le Dengiz-Koul. Tels sont aussi les rivières de Khulm, de Balk, de Maïmène, le Mourghab qui fertilise l'oasis de Merv, et le Hériroud-Tedjend qui baigne les murs de Hérat, traverse le défilé de Zulfikar et, après avoir arrosé les jardins de Saraks, se perd dans les steppes méridionales du désert de Karakoum.

Deux fleuves importants traversent les vastes plaines qui, à partir des dernières ramifications du Pamir, et de l'Hindou-Kouch s'abaissent dans la mer d'Aral et la Caspienne. Il n'existe pas dans notre plan de présenter une description détaillée du Syr-Déria, notre étude se bornant aux parties méridionales du Turkestan qui ont, depuis les récents événements, acquis une réelle importance. Remarquons cependant dans son bassin, Khokand, capitale d'un ancien Khanat conquis par les Russes et qui a formé maintenant la riche province du Ferghanah ; Khodjend, prise en 1866 ; Tackend, le chef-lieu de toutes les possessions Russes de l'Asie centrale, enfin plusieurs forts échelonnés le long du fleuve jusqu'à ses bouches, et dont l'un rappelle par son nom, le désastre lamentable du général Perowski.

L'Amou-Déria, l'Oxus des anciens, arrose un bassin d'environ 250 kilomètres de long sur 300 de large ; plusieurs cours d'eau le constituent.

Le Sahrad, qui peut être considéré comme sa source méridionale, descend du lac Sari-Koul, exploré par Wood en 1838. Il rejoint à

Langar-Kicht l'Ak-Sou, qui est la source septentrionale, venant du lac Oïkoul, et dont la vallée fut visitée en 1868 par Mirza-Soudja

Entre les deux rivières, s'étendent des États assez mal connus, le Ouakhan, le Chignan et surtout le Badackan, dont l'ancienne métropole, Djerm, située dans les montagnes, a été remplacée par Fayzabad, la capitale actuelle, tandis que l'emplacement de la ville de Badackan qui a donné son nom au pays, est resté inconnu.

Le fleuve, ainsi constitué, reçoit à la sortie des montagnes un puissant affluent qui peut être considéré comme sa troisième source, le Sourghab déversoir des glaciers et des neiges du Trans-Alaï. Le plateau qu'il traverse, contient des dépôts de sel, de verdoyants paturages et apparaît comme une terrasse intermédiaire entre les régions élevées du Pamir et la plaine.

A travers elle, coule et s'étend le vaste fleuve entraînant de nombreuses alluvions. Il a parfois jusqu'à 2 kilomètres de large, et son lit, dominé par des berges abruptes, est souvent divisé par des îles basses. L'Amou gèle parfois en hiver et subit, entre les mois de mai et d'août, des crues régulières. Les Russes ont relevé son cours avec exactitude à partir de Kilif. A Khodja-Salé, son débit, quoique considérable, est cependant inférieur à celui du Volga et du Danube.

A quelque distance de la rive gauche, s'étend la riche oasis de Khiva. Les champs bien arrosés, les jardins où fleurissent les roses et où chante le rossignol, remplacent la maigre végétation des steppes. Les Russes ne sont pas restés à Khiva qu'ils avaient occupé en 1873 ; mais le Khan est leur vassal et le ministre résidant exerce une influence prépondérante. Près de Noukous, l'Amou se divise : ses eaux, ıstraites par les canaux d'irrigation qui entourent Khiva, sont lentes et peu abondantes. Le delta actuel occupe l'emplacement de l'ancien golfe d'Aiboukir ; les différentes bouches sont obstruées par des barres de sable qui empêchent de les remonter : aussi l'arivée à Noukous, en 1873, d'un navire russe, fût-elle considérée comme un prodige menaçant pour la contrée. Le fleuve couvre fréquemment de ses eaux la plaine qui borde la rive gauche, et les habitants se souviennent encore des terribles inondations de 1878.

Une des questions les plus importantes, non seulement au point de vue des études topographiques, mais encore au point de vue des résultats à venir, est certainement celle des déplacements successifs de l'Amou.

L'Oxus qui, à l'époque de Strabon se rendait dans la mer Caspienne,

est cité par Edrisi comme se jetant dans la mer d'Aral. Au XIV siècle, il retourna à la Caspienne pour reprendre de nouveau, vers le milieu du XVIe, la direction de la mer d'Aral qu'il a conservée encore aujourd'hui.

Beaucoup de géographes ont contesté, nié même ces déplacements de l'Amou qui sont aujourd'hui très réellement prouvés.

En 1819, Mouraview reconnut l'ancien lit que suivait le fleuve pour se rendre dans la Caspienne; Eichwald, en 1826, Karelin, dix ans plus tard, Vambéry en 1863, et Strebnitzkiy en 1871, ont confirmé cette découverte. L'ancien lit, encore très visible sur plusieurs points, était dominé par des rives abruptes le long desquelles on retrouve des ruines de villes ou de villages jadis prospères. L'Ouzboï, tel était son nom, se détachait de l'Amou-Déria actuel vers le sommet du delta, contournait le plateau de l'Oust-Ourt et aboutissait à la Caspienne entre le Grand et le Petit-Balkan. Cette importante découverte fit grand bruit en Europe, et les conséquences qu'on espérait en retirer ont été fort justement résumées par M. Paquier, dans son article sur la question de Hérat : « Les esprits s'enflammèrent, dit-il, et » tout aussitôt on rêva de rendre le grand fleuve à sa direction » première et de créer ainsi une magnifique voie de communication » fluviale qui, partant du Pamir, aboutirait à la baie de Krasnovodsk. » En face, le Volga trace, lui aussi, à travers la Russie, la plus grande » route commerciale qui existe en Europe. Uni par plusieurs canaux » au lac Onéga et à la Néva, il conduit de la Caspienne à la Baltique, » comme l'Oxus pourrait conduire de la Caspienne au pied du grand » plateau central Asiatique. Quelle splendide perspective n'ouvrait » pas à l'ambition moscovite ce canal continu de 7,500 à 8,000 kilo- » mètres, coupant en diagonale du Nord-Ouest au Sud-Est la Russie » tout entière » (1).

Les études récentes ont montré qu'il fallait renoncer à ce projet grandiose, mais difficile à exécuter, et nécessitant des travaux peu rémunérateurs. Toutefois, une importante découverte a été faite par Lessar qui, de 1882 à 1884, a parcouru la plaine Aralo-Caspienne et la région des Attak. Il a reconnu le tracé d'un ancien fleuve, aboutissant jadis à Michælow ; son cours supérieur se détachait de l'Amou vers Kharjoui : c'était l'ancien Margus, dérivation probable de l'Oxus,

---

(1) Paquier. — La question du Hérat. — Revue de Géographie. Juin 1884.

qui recueillait, en se dirigeant vers la Caspienne, les affluents perdus aujourd'hui au milieu de la vaste plaine. Il y aurait là tout un système hydrographique à créer, tout un monde à rappeler à l'existence. L'Amou, par des dérivations savamment combinées, pourrait communiquer à la Mourghab, puis au Tedjend et à la baie de Michaelow, ces travaux modifieraient d'une façon avantageuse l'aridité de la région des steppes, apportant avec l'eau la fertilité et la vie.

L'Oxus, recevait jadis de puissants affluents, qui n'arrivent plus aujourd'hui jusqu'à l'Amou et se perdent dans des lacs ou au milieu des sables. Le Zerafchan est le plus important de tous. Sorti d'un vaste glacier, qui a près de 50 kilomètres de long, il traverse d'abord une région montagneuse, puis de vastes plaines fertilisées par de nombreux canaux d'irrigation. Dans sa vallée, s'élève Samarcand, l'ancienne métropole religieuse du Turkestan, prospère au temps des invasions Mongoles. Les Russes l'ont occupée en 1866.

Boukhara, qui est un peu plus bas dans la plaine, possède encore un souverain : c'est sans doute pour ce motif que quelques géographes la placent dans ce qu'ils appellent pompeusement le Turkestan indépendant. Nulle ville, cependant, n'est plus dépendante des Russes, qui peuvent, suivant leur bon plaisir, la priver d'eau et la ruiner. Maîtres du cours supérieur de Zerafchan, les Russes disposent par cela même du cours inférieur d'où Boukhara tire ses canaux de dérivation. Il suffirait de faire quelques travaux en amont de Samarcand et de détourner une partie des eaux du fleuve vers la steppe de la Faim par des ariks déjà existants, pour mettre à sec une partie de l'oasis dont Boukhara est le centre.

On comprend, dès lors, l'importance qu'a acquise pour les Russes, la possession de Samarcand, et la soumission dont l'émir fait preuve en toute circonstance. L'annexion de son territoire serait un acte inutile : sans occuper Boukhara, les Russes en sont les maîtres et dominent son souverain par la crainte de la sécheresse et de la ruine.

Le Sourchane est une autre rivière, qui ne parvient pas actuellement jusqu'à l'Amou. Là encore, les traces d'assèchement sont évidentes. MM. Bonvalot et Capus ont retrouvé dans la vallée de ce fleuve, les ruines de Schaar-i-Samarst, Schaar-i-Goul-Goula et Termez, villes autrefois entourées de jardins et de champs bien arrosés, comme le prouvent les restes de plusieurs grands canaux qui sillonnent les environs. Karschvest est aujourd'hui le seul centre de culture important de la région.

Les mêmes observations peuvent s'appliquer aux anciens affluents de gauche de l'Amou-Déria. Si la rivière qui arrose Fayzabad atteint encore le fleuve, les rivières de Chulm, de Balk, de Maimène se perdent dans les sables avant de parvenir jusqu'à lui.

Tel est aussi la Mourghab, dont la vallée a été le théâtre des évènements récents. Descendue des pentes septentrionales du Safid-Koh et formée par plusieurs ruisseaux de montagnes, elle passe à Bala-Mourghab où les Russes voudraient porter maintenant les limites de leurs possessions. Marouchak est située dans une contrée malsaine : l'eau qu'on y recueille « tue son homme », dit le proverbe : c'est là que résidait au commencement de 1884 la Commission anglaise de délimitation de la frontière.

Pendjeh, qui vient ensuite, est devenue célèbre depuis le combat du 30 mars dernier : mais le point capital de la vallée, est l'oasis de Merw, que les Russes ont occupé il y a un an. C'est une des clefs de l'Inde, la reine du monde, la mère des cités de l'Asie, comme l'appellent parfois les orientaux. A l'époque des Arabes, elle comptait de nombreuses et florissantes écoles : sous les Mongols, on évaluait sa population à 700,000 habitants. Détruite plusieurs fois, elle se releva toujours, mais perdit son antique et légendaire prospérité. L'oasis a 120 kilomètres de long sur environ 12 de large : elle est à peine habitée aujourd'hui par 2,500 à 3,000 Ouzbeeks et Tekkes. La fécondité du sol est bien connue : « Sème un grain pour en récolter cent », dit un proverbe merwien.

L'oasis est peuplée par les Turkmènes, dont les instincts belliqueux et pillards ont été longtemps célèbres. « Si tu rencontres une vipère et » un Mervi, disait-on jadis, commence par tuer le Mervi et dépêche la » vipère ensuite. » Les Tekkes ou Turkmènes, ont eu longtemps pour la culture du sol une répugnance invincible. Errants dans les steppes qui s'étendent au Sud de l'Amou-Déria, ils fatiguaient indifféremment de leurs incursions dévastatrices la région des Attak et la province Persane du Khorassan. Il a fallu de longues années et plusieurs expéditions Russes pour modifier quelque peu leurs coutumes.

Autrefois, le Turkmène ne se permettait qu'un seul travail : il soignait et entraînait son cheval qui était son compagnon de fatigues et de dangers, et du haut duquel il ne connaissait plus ni père ni mère. Il abandonnait la culture et l'exercice des métiers aux femmes et aux esclaves. Ramener des captifs, telle était sa gloire. Quand les cavaliers partaient au milieu de la nuit pour un alaman (incursion de pillage).

un ichan ou derviche ne manquait jamais de les bénir et d'appeler les faveurs célestes sur leur noble entreprise. Les captifs malades, les vieillards, étaient égorgés, non seulement parce qu'ils n'avaient pas de valeur, mais aussi parce que leur sang devait plaire au dieu des armées.

Un de leurs proverbes était : « Si des brigands attaquent la tente de ton père, aide-les, et prends ta part du butin (1). »

Aujourd'hui, ces coutumes sont devenues plus rares, et bien qu'ils conservent encore précieusement plusieurs de leurs vieilles traditions, les Turkmènes sont fixés au sol par crainte des Russes. Ils ont des maisons, se livrent à la culture et à la construction des canaux. Quelques moralistes osent même, maintenant, condamner chez eux le meurtre et le pillage.

La rivière de Koush est le principal affluent du Mourghab ; sur ses bords se remarquent Koush, Poul-i-Khisti, avec son pont de briques, et Ak-Tapa ; les Russes ont débordé dans les plaines qu'elle arrose, comme dans la vallée du Mourghab.

La plaine Aralo-Caspienne est réunie aux plateaux de l'Afghanistan et à la dépression du lac Hamoun par une étroite échancrure, dont l'importance stratégique est devenue considérable depuis les derniers évènements, et dans laquelle coule le Heriroud-Tedjend.

Ce fleuve, dont la vallée livre passage à la route la plus facile qui conduise aux frontières de l'Inde, descend du massif élevé du Kohi-Baba ; après avoir traversé des plateaux où se trouvent des mines de plomb argentifère et des carrières de marbre, il passe près de Obeh, connue par ses sources chaudes, et pénètre dans la vallée que domine Hérat.

De toutes les villes qu'on a surnommées les clefs de l'Inde, Hérat est celle qui mérite le mieux ce titre. Nadir-Shah, le conquérant de la Perse et de l'Empire du Grand-Mogol, 1737-1747, avait compris son importance : « Le Khorassan, disait-il, est le sabre de la Perse. Qui-» conque possède Hérat, en possède la poignée, et peut dominer à la » fois l'Iran et le Touran » (2).

Maîtresse de la route qui conduit à l'Indus, à Caboul et Kandahar, elle commande aussi les débouchés du Turkestan, de la Perse et de la

---

(1) E. Reclus. — Géographie universelle. — L'Asie Russe.

(2) Paquier. — La question de Hérat. — Revue de Géographie, Juin 1885.

Caspienne. Quoique située à 800 mètres d'altitude, la plaine où elle s'élève est d'une fertilité merveilleuse, ce qui lui a valu le surnom de « perle du Khorassan », de « ville aux cent mille jardins ». Fondée ou tout au moins colonisée par Alexande-le-Grand, elle fut saccagée par Gengis-Khan qui aurait égorgé, dit la légende, 1,600,000 hommes : les ruines nombreuses que l'on aperçoit dans la plaine, attestent qu'elle fut jadis plus étendue et plus puissante que de nos jours. Elle est entourée d'un talus protégé par un fossé qui fait le tour de la ville, divisée en quatre îlots par deux grandes rues se coupant à angle droit : au Nord, s'élève la citadelle.

Son climat est exceptionnellement salubre : « Si la terre d'Ispahan, » dit un proverbe persan, l'air de Hérat et l'eau de Kharesm étaient » réunis au même endroit, l'homme y serait immortel. » Les eaux très claires du Hériroud arrosent de verdoyants jardins où viennent les melons, les abricots et la vigne.

L'industrie est assez active, et l'on vend dans de nombreux bazars, des laines, des tapis, des cotonnades, produits fabriqués dans la ville même, et aussi des denrées russes ou anglaises.

En quittant Hérat, le Hériroud laisse à quelque distance les ruines de Ghourian et Kousan, villes autrefois populeuses, et s'engage entre les contreforts du Safih-Koh et des monts du Khorassan dans le défilé de Zulfikar.

Dans un article récent, M. Simonin a décrit avec une grande précision cet important passage ; la carte, claire et exacte, qu'il a donnée du cours du Hériroud à travers la région de montagnes, présente le tracé de la frontière réclamée successivement par les Russes et les Anglais : elle est tirée d'une carte officielle dressée par deux officiers attachés à l'état-major de Sir Peter Lumsden au moment de la prise de Pendjeh.

Le défilé commande toute la vallée du Hériroud ; une armée cherchant à pénétrer de Hérat dans le Turkestan ou s'avançant de Saraks vers l'Afghanistan et l'Inde, doit nécessairement le traverser. Il fut de tout temps fortifié pour arrêter les incursions des Turkmènes.

« Zulfikar veut dire en Turkmène, l'épée du prophète, de Mahomet, » (Zu-al-Fakar); le col a une longueur de cinq kilomètres. Il est large » à l'entrée de cinq cents mètres, mais se rétrécit considérablement, et sur un point n'a pas plus de trente mètres de large. Les flancs de cette étroite vallée tombent en précipices. Ce sont les Thermopyles

» de Hérat, et une poignée de braves pourrait les garder et les » défendre contre une force beaucoup plus nombreuse » (1).

Les Turkmènes traversaient jadis ce défilé pour se rendre à Mesched, dans le Khorassan ; c'est encore aujourd'hui la route que suivent les caravanes venant de Boukhara et de Khiva. L'avantage du défilé est de permettre à une armée de passer d'une rive à l'autre du Hériroud par le gué de Zulfikar ; la passe n'est praticable actuellement qu'à l'infanterie et la cavalerie, mais des travaux peu considérables et peu coûteux permettraient à l'artillerie de la franchir.

La marche des Russes a été vraiment foudroyante et, leurs prétentions augmentent de jour en jour. Après avoir occupé Merv (1884) ils ont pris Saraks, le col de Poul-i-Khatoum, et Pendjeh qu'ils ont fortifié et y ont placé un gouverneur de leur choix. Il fut alors spécifié dans un accord entre M. Gladstone et M. de Giers, qu'en échange de la concession de Pendjeh aux Russes, la frontière de l'Afghanistan partirait de l'Hériroud vers un point placé au Nord de Zulfikar. Cette condition, tout en sanctionnant les progrès des Russes, arrêtait momentanément leur marche victorieuse, et laissait à l'émir de Caboul la possession des défilés qui peuvent ouvrir son territoire à l'invasion. Mais les prétentions des Russes ont grandi avec les embarras de l'Angleterre Ils réclament aujourd'hui ce passage, étendant leur nouvelle frontière bien au-delà du défilé que les Anglais voudraient conserver à l'émir. Le règlement de cette importante contestation peut avoir un résultat décisif. Zulfikar laissé aux Afghans, c'est l'ajournement pour quelques mois, pour quelques années peut-être de la question de l'Asie centrale ; et si, au contraire, les Russes, comme tout permet de le supposer, s'emparent de ce défilé où ils ont concentré une partie de leurs forces, l'Afghanistan est menacé, envahi, et c'en est fait du prestige de l'Angleterre dans l'Inde. On conçoit donc quelles difficultés peut soulever un pareil conflit, quelles discussions doivent se produire, et quel acharnement légitime les deux puissances rivales s'efforceront de déployer.

E. Guillot.

(*A suivre.*)

---

(1) Simonin. — Le conflit Anglo-Russe.

LES DEUX BULGARIES

Par M. Alfred RENOUARD, Secrétaire-général.

Depuis la parution de notre dernier Bulletin, l'attention publique s'est trouvée subitement rappelée sur les affaires d'Orient. La « révolution rouméliote », comme l'appellent les journaux politiques, est survenue : le 17 septembre dernier, la Bulgarie et la Roumélie orientale ont fusionné en un seul État, sous la souveraineté du prince Alexandre de Battenberg, neveu de l'empereur de Russie.

Voici dans quelles circonstances ces faits se sont produits

A la date que nous venons d'indiquer, des paysans, armés de vieux flingots à baïonnettes, se sont rués dans les rues de Philippopoli et, conduits par une femme bulgare armée jusqu'aux dents, dont le nom est resté inconnu, sont allés réveiller S. Exc. Gabril-Pacha Krestovitch, gouverneur du Sultan : séance tenante, ils l'ont réexpédié en Turquie dans un vieux carrosse.

Puis, ils se sont dirigés vers le consulat russe, dont le titulaire refusa de les recevoir, mais fit arborer son pavillon en signe de salut, exemple qui fut suivi par tous les autres. La colonne se remit en chemin, accompagnant le gouverneur et l'héroïne en voiture jusqu'à une heure de la ville. Là, celle-ci descendit, souhaita bon voyage à Gabril-Pacha, et celui-ci continua sa route sous l'escorte de six gendarmes, qui avaient auparavant fraternisé avec le peuple.

Il se forma immédiatement un gouvernement provisoire, sous la présidence du docteur Stranski, apothicaire. Les pharmaciens ont toujours joui d'une grande influence en Orient. Le premier acte du nouveau gouvernant fut de mettre la main sur le commandant des milices rouméliotes, Drigalski-Pacha, prussien au service de la Porte ; son second, fut d'appeler tous les bulgares à s'enrôler.

Drigalski fut retenu trois jours avec d'autres fonctionnaires ottomans, puis relâché. Quant aux enrôlements, ils marchèrent à merveille, tous les citoyens, âgés de plus de 18 ans, ayant été « engagés » à s'inscrire, sous peine d'être fusillés comme traîtres à la patrie.

Le gouvernement provisoire s'étant proclamé définitivement com-

posé des docteurs Stranski et Tchomakoff, et d'un Comité militaire, dit des quatre majors, le prince Alexandre accourut faire son entrée à Philippopoli. Il fut reçu par l'évêque bulgare et son clergé, pendant que les étudiants entonnaient un chœur patriotique. Puis, au bout de quelques jours, il s'empressa de retourner à Sofia, jugeant que le gouvernement de Philippopoli et celui de Sofia étaient, par suite de ces faits, suffisamment confondus pour ne plus être considérés à l'avenir que comme une seule et même nation.

A cette occasion, il nous a semblé utile de donner dans le *Bulletin de la Société de Géographie de Lille* quelques détails techniques et géographiques sur les deux États qui se sont soulevés.

L'origine de cette révolution remonte à 1878.

En février de ladite année, après la defaite définitive des Turcs à Plewna, le traité de San-Stefano, que les vainqueurs (russes) imposèrent directement aux vaincus (turcs), déclara l'indépendance absolue de la Bulgarie d'une part et de la Roumélie d'autre part.

Mais, au mois de juin, les puissances européennes s'étant réunies à Berlin, ces bases, grâce aux manœuvres de M. de Bismarck et de lord Beaconsfield à la Conférence, furent complètement changées. La Bulgarie du Nord, d'un côté, sous le simple nom de *Bulgarie*, fut encore reconnue État indépendant, mais placée sour les ordres du prince Alexandre que nous venons de nommer, et qui avait pris part à la dernière guerre d'Orient en qualité d'aide de camp de son oncle : elle eut pour capitale *Sofia*. La Roumélie, d'un autre côté, fut divisée en deux tronçons, l'un : la Roumélie turque, qui resta directement sous l'autorité du sultan ; l'autre, la *Roumélie orientale*, qui, tout en continuant de rester province ottomane, eut le droit d'être administrée par un gouverneur-général chrétien nommé par le sultan : on lui donna comme capitale *Philippopoli*, nom grec officiel que les Turcs appellent Filibèh et les Bulgares Plovdi.

Il est résulté de cette situation, que les habitants de la Roumélie orientale, lorsque celle-ci fit partie de la Bulgarie après le traité de San-Stefano, ont joui pendant plusieurs mois d'une indépendance complète, et qu'ensuite, après le traité de Berlin, ils se sont trouvés sous la dépendance directe de la Turquie, à la seule condition que le gouverneur désigné par elle fût chrétien. De là, une irritation sourde chez ce peuple, irritation qui a fini dernièrement par éclater, et l'a poussé à réaliser d'une façon effective son désir de redevenir bulgare indépendant.

Cette situation, dont, à l'heure actuelle, on cherche encore la solution, a mis en émoi tous les petits États des Balkans et même les grandes puissances signataires du traité. C'est ainsi qu'on a vu des manifestations armées chez les Turcs, dépossédés subitement d'une partie de leur territoire et craignant toujours un démembrement de l'empire ottoman ; chez les Macédoniens, en majorité de race bulgare, qui se sont demandés si le moment n'était pas venu pour eux de se réunir aux révoltés pour former une grande Bulgarie, du Danube à la mer Egée ; chez les Grecs, qui toujours ont convoité la Macédoine, l'Épire et la Crète, et ont senti que l'instant était peut-être opportun d'accaparer ces provinces turques ; chez les Serbes, enfin, de race slave, qui se seraient volontiers appuyés sur la Russie, mais qui, à son défaut, se sentant soutenus par l'Autriche qui prétend au cours du Danube, ont marché en avant pour s'annexer le sandjak de Sofia qu'ils disent leur avoir été enlevé à tort et qu'ils réclament comme leur territoire. Il n'est pas jusqu'au Montenegro qui ne se soit apprêté de son côté à exiger des agrandissements le long de la côte, du côté de Scutari. La Roumanie n'a pas bougé. Enfin, au milieu de ce conflit, la Russie, fidèle au fameux testament de Pierre Ier, et l'Angleterre qui désire se rapprocher le plus possible des Dardanelles, se retrouvent indirectement en présence.

Nous n'apprendrons rien à personne, en rappelant que c'est en vue d'éviter cette conflagration des principautés balkanes, qu'avait été faite au traité de Berlin, la scission de la Bulgarie d'avec la Roumélie orientale. Non seulement, en délimitant exactement chaque principauté, on maintenait dans des limites strictes, des peuples de race et de langue différentes, comme les Serbes et les Bulgares, toujours prêts à marcher les uns contre les autres, prêts aussi à oublier leurs ressentiments pour s'avancer ensemble contre l'ennemi commun, le turc ; mais encore on avait en vue la position politique en même temps que stratégiqne et commerciale de Philippopoli, au nœud des routes qui conduisent de Constantinople à Belgrade, de Salonique au Danube et de la mer Adriatique à la mer Noire ; et la création de la Roumélie orientale était spécialement destinée à jouer entre la Turquie et la Bulgarie, considérée comme avant-garde de la Russie, le rôle d'un tampon, un peu comme la Belgique et la Suisse.

La révolution rouméliote a changé cette situation.

C'est ce qui fait qu'aujourd'hui, ce déplacement dans la carte continentale, qui semble peu de chose au premier abord, occupe

toute l'Europe diplomatique, et que le principal souci des grandes puissances est, actuellement, d'empêcher que l'insurrection ne se propage, parce que ce serait alors la succession de l'empire ottoman qui s'ouvrirait tout entière.

Néanmoins, lorsqu'on s'en rapporte à la seule statistique, on comprend combien il est peu étonnant que la Bulgarie actuelle (ancienne Bulgarie du Nord) se soit rapprochée de la Roumélie orientale (ancienne Bulgarie du Sud). L'élément bulgare est plus considérable, en effet, dans cette dernière que dans la première, si l'on en croit le recensement de 1880, qui donne les chiffres suivants :

Bulgarie : 1,998,983 habitants. Population bulgare : 66,7 pour 100 ;

Roumélie orientale : 815,951 habitants. Population bulgare : 70,3 pour 100.

Il résulterait de là que le Congrès de Berlin a attribué le nom de Bulgarie précisément à la fraction du territoire qui, entre les deux versants des Balkans, le méritait le moins, et qu'en en rayant de la carte le nom des Bulgares du Sud, il n'a nullement coupé court à leurs aspirations, ni anéanti leurs droits.

La réunion de ces deux provinces était donc, tôt ou tard, à prévoir. Nous n'avons pas à prendre parti dans la question de savoir s'il vaut mieux, comme on l'a dit, rétablir le *statu quo ante* ou laisser les choses en l'état où elles sont. Mais il est certain qu'on ne pourra jamais revenir à une séparation des deux provinces, sans modifier le fameux Statut imposé par les puissances à la Roumélie orientale, par la raison qu'on ne peut supposer que les Bulgares du Sud ou *Roumélioles orientaux* vont, de gaîté de cœur, continuer à recevoir un gouverneur de la main du sultan, voir leurs milices commandées par des officiers également à la la nomination du cabinet ottoman, s'obliger à vivre côte à côte dans les places frontières avec des garnisons turques, alors que les Bulgares du Nord, aujourd'hui *Bulgares* sans épithète, de même race qu'eux et parlant la même langue, s'organisent à leurs côtés comme puissance autonome, avec une administration, une armée, une vie sociale à eux, guidés dans leurs premiers pas le commissaire russe chargé de l'assister dans cette période d'éclosion. Le supposer serait inadmissible. Il faut donc s'attendre à un changement quelconque dans la situation de la Roumélie orientale.

La Roumélie orientale.

La Roumélie orientale est la partie angulaire de l'ancienne province ou villayet turc de Roumélie. Elle est bornée : au Nord, par la chaîne des Balkans, qui la sépare de la Bulgarie proprement dite ; à l'Ouest et au Sud, par la Roumélie turque ; à l'Est, sur une faible étendue, par la mer Noire. C'est donc, comme on le voit, une partie de l'ancien pays de Thrace, civilisé par les Grecs, conquis par les Romains, puis, à partir de 1389, par les Turcs du sultan Bajazet.

Voilà pour la situation géographique.

Sa situation administrative a été réglée par les représentants des grandes puissances au Congrès de Berlin : elle n'a précisément rien d'enviable.

D'après l'art. 1er du Statut organique, « la Roumélie orientale est une province placée sous l'autorité politique et militaire directe de S. M. le sultan, dans des conditions d'autonomie administrative ». Cette définition, qui est expliquée par les articles suivants, signifie, comme nous l'avons dit tout à l'heure, que, tout en restant province ottomane, elle est administrée par un gouverneur-général chrétien, Celui-ci, d'après les statuts imposés par les puissances, est nommé pour cinq ans et doit être agréé par les puissances, il a un lieutenant qu'il peut choisir lui-même parmi les Rouméliotes de foi musulmane. Mais comment, dans la pratique, l'autorité du sultan s'est-elle fait sentir en Roumélie depuis sept ans que cette situation existe ? Nous allons le voir.

Le Congrès de Berlin n'a pas accordé à la Roumélie orientale le droit de lever une véritable armée : Il n'y a qu'une milice et une gendarmerie dont les officiers supérieurs sont à la nomination du sultan. Or, croit-on que le sultan ait jamais été consulté pour cette nomination ? Il l'a été jusqu'en 1883, époque où ces officiers n'étaient encore qu'au nombre de trois : à savoir, un allemand, Drigalski-Pacha, commandant la milice et la gendarmerie ; un anglais, le général Borthwick, inspecteur de la gendarmerie ; et enfin un français, le baron Toustain du Manoir, ancien officier de notre armée, et colonel chef d'état-major de la milice roumélioto. Mais il faut ajouter que depuis ce temps là, douze majors ont été nommés, et que le sultan n'a été pour rien dans la promotion de leurs grades : ce souverain n'a fait qu'approuver des propositions faites en faveur d'officiers dont la plupart, russes ou bulgares, avaient fait la campagne de 1877-78 dans les rangs de l'ar-

mée russe et n'étaient, par conséquent, nullement à la dévotion des Turcs.

La gendarmerie comprend 1.500 hommes. Quant à la milice, on a divisé, pour son recrutement, la Roumélie orientale en douze arrondissements, qui sont supposés entretenir chacun d'une façon normale un bataillon de 1er ban, un bataillon de 2e ban, et éventuellement un bataillon de réserve. Tout Rouméliote fait obligatoirement partie pendant quatre années successives de chacun de ces bataillons, de sorte qu'il n'est libéré qu'au bout de douze ans, mais le gouvernement et le Conseil de gouvernement ne peuvent réunir sous les armes plus de quatre mille hommes chaque année. De la sorte, bien que le service comprenne environ 60,000 hommes inscrits dans les trois bans, si la Roumélie orientale mobilisait la totalité de ses classes, son armée ne pourrait constituer qu'un ensemble de 24.000 hommes de première ligne disponibles, la pénurie des cadres ne permettant guère de compter sur la réserve qui est actuellement de 36,000 hommes. On voit que c'est là peu de chose.

Le sultan, d'ailleurs, faisant preuve d'une mauvaise volonté évidente, n'a jamais voulu donner de drapeau national à cette province qui cependant dépend de lui. Il a même toujours fait en sorte que l'artillerie fût complètement inoffensive, les munitions ayant toujours été refusées par ordre au ministère de la guerre de Constantinople. L'armement actuel de l'infanterie ne comprend que quelques mauvais fusils Berdan, Martini et Kernka ; l'artillerie dispose de pièces en bronze se chargeant par la culasse.

Les troupes turques n'ont le droit de franchir la frontière de Roumélie, dit le Statut, qu'en un seul cas, c'est celui où elles seraient appelées par le gouverneur-général « pour rétablir l'ordre » : elles peuvent alors occuper les passages des monts Balkans, mais non séjourner dans la province. Il va sans dire que cette clause est de pure fiction et que le gouverneur qui se permettrait de l'appliquer serait immédiatement assassiné. On sait, du reste, comment les Rouméliotes soulevés ont tranché la question en ce qui concerne le gouverneur actuel : Gabril-Pacha, arrêté est sous bonne garde.

Dès le principe, quelques officiers d'origine turque, notamment un major, avaient pu se faufiler dans la milice rouméliote ; mais en petit nombre, sans autorité, qu'auraient-ils pu faire dans une milice organisée suivant les règlements russes, armée de fusils russes, et où les commandements se font en langue russe ? C'est ce qui fait que les

troupes rouméliotes n'ont jamais été que nominalement sous l'autorité directe du Sultan et qu'elles ne peuvent jamais l'être tant que leur constitution actuelle sera maintenue. Telle est, en quelques mots, la situation, au point de vue militaire, de cette contrée turco-bulgare.

Au point de vue politique, l'autorité du Sultan n'est guère plus effective ; elle se réduit :

1° A la nomination, comme nous l'avons dit, du gouverneur-général et de son lieutenant (art. 7 du Statut) ;

2° A l'approbation de la nomination des directeurs, des préfets et des magistrats de la Cour supérieure de justice (art. 7) ;

3° A l'approbation des lois (art. 10).

De quelle façon, ces différentes prérogatives ont-elles été entendues dans la pratique ? C'est ce que nous allons voir.

En ce qui concerne le premier point, de ce que le Sultan ne peut désigner un gouverneur de son choix et de ce qu'il ne peut révoquer ce gouverneur une fois qu'il l'a nommé, il résulte que le gouvernement de la Roumélie orientale dépend plus des puissances que de la Porte, et qu'il échappe complètement à l'autorité de la Turquie En cas de haute trahison seulement, le Statut organique spécifie spécialement que le « gouverneur peut être traduit devant une haute Cour ». Mais, en réalité, comme cette haute Cour est composée de onze membres (art. 46), que *six* de ces membres sont nommés par la Sublime Porte et *cinq* par l'Assemblée provinciale, qu'en outre, la déchéance ne peut être prononcée sinon par une majorité de *sept* membres, il s'ensuit que dans un conflit entre le gouverneur et le Sultan, l'Assemblée se rangerait toujours du côté du premier, la Porte se trouvant désarmée par le petit nombre de ses représentants qui peuvent prononcer la déchéance.

En ce qui concerne l'approbation de la nomination des directeurs, préfets, etc., il n'y a pas eu, en six années, d'exemple que la Porte ait refusé son adhésion.

Enfin, bien que la plupart des lois votées depuis six ans aient été rejetées par la Porte, il n'en est pas moins vrai que toutes ont été mises à exécution sans que cela soulevât la moindre difficulté. Les budgets, pour ne citer qu'un exemple, ont tous été régulièrement rejetés, sauf celui de 1882-83, et cela n'a pas empêché les impôts de rentrer tous les ans.

Ainsi donc, nulle part, bien que cette province ait été déclarée par le Statut comme étant sous l'autorité directe du Sultan, nulle part, disons-nous, nous ne pouvons trouver trace de cette autorité sur l'administra-

tion de la province. Quoi d'étonnant, après cela, que le pays se soit proclamé tout à fait indépendant, trouvant sans doute qu'il avait bien peu de chose à faire pour le devenir effectivement, trouvant aussi que c'était là le seul moyen de se débarrasser du peu qui restait de la prépondérance turque en Roumélie orientale.

Comme nous l'avons dit tout à l'heure, si l'on admet la scission des deux provinces de Bulgarie et Roumélie, on ne pourra le faire qu'en modifiant profondément le Statut. En le rédigeant, la Commission européenne de 1878 s'est, à notre avis, plus inspiré d'idées théoriques que d'idées pratiques; à un pays « nouveau » comme la Roumélie orientale, il fallait des institutions simples, et un pouvoir exécutif puissant ; au lieu de cela, elle a pris à tâche de compliquer la machine administrative, de l'alourdir, et de donner au pouvoir électif une force considérable. Qu'en est-il résulté ? une confusion entre le pouvoir législatif et le pouvoir exécutif, qu'aucun bulgare n'a jamais su délimiter, une véritable anarchie administrative qui a nécessairement aidé au mouvement révolutionnaire du 17 septembre dernier. Il aurait fallu avoir, pour appliquer ce régime, des hommes rompus aux affaires : on ne pouvait les trouver chez les Bulgares, trop éloignés, jusque-là, du gouvernement ; on ne pouvait non plus songer à en demander à l'Occident, parce que le pays n'aurait jamais été assez riche pour les payer. Mais quel est donc le système en vigueur ? En voici le mécanisme en quelques mots :

La province est divisée en six départements et 28 cantons, à la tête desquels se trouvent des préfets, assistés d'un Conseil de préfecture et de baillis ; c'est, en résumé, l'administration française moins l'arrondissement, ou plutôt moins le canton, car le canton rouméliote a à sa tête un administrateur, et il est pourvu d'un tribunal tout comme notre arrondissement français. L'organisation départementale a été calquée sur la nôtre, car chaque département possède comme nous un Conseil général. Et la composition de ce Conseil, véritablement hybride, comme d'ailleurs tout ce qui a été fait dans la province, a été réalisée de la façon suivante (art. 25) :

1° Il y a d'abord des membres de droit, savoir : les chefs des trois communautés religieuses les plus nombreuses dans le département ;

2° Des membres électifs, en nombre quintuple de cantons que comprend le département ;

3° Des membres désignés par le gouverneur-général, en nombre égal à celui des dits cantons.

C'est, en résumé, pour chaque département, une assemblée de 30 à 35 membres d'origine et de races différentes, ayant par an deux sessions ordinaires, votant le budget à la session de septembre, comme les nôtres à la sessien d'août, et enfin, nommant une Commission départementale de 3 membres. Là ne s'arrête pas l'analogie. On a cru devoir donner aux préfets toutes les attributions qui sont concédées à ces fonctionnaires en France par le décret du 13 avril 1861, et l'on a copié autant que possibleles quatre tableaux qui y sont annexés, en appliquant mot pour mot aux Conseils généraux et aux Commissions départementales, la loi du 10 août 1871.

L'administration provinciale est à l'avenant. L'assemblée provinciale de la Roumélie orientale est composée d'après le Statut (art. 68) de cinquante-six membres, qui sont :

1° Dix membres de droit. Ce sont, dans l'ordre religieux : le mufti, les chefs des cinq communautés religieuses chrétiennes, et le rabbin ; dans la magistrature : le président de la Cour supérieure de justice ; dans l'administration : le président de la Cour supérieure du contentieux administratif ; dans la finance : le contrôleur en chef des finances ;

2° Trente-six membres élus par le suffrage universel ;

3° Dix membres nommés par le gouverneur-général et choisis dans des catégories déterminées dont nous ferons grâce au lecteur.

Cette assemblée délibérant en trois langues, chaque orateur ayant le droit de parler en turc, en grec ou en bulgare, il s'ensuit qu'elle a toujours été une véritable tour de Babel. Elle pourrait néanmoins rendre des services si elle se contentait de voter le budget et d'exprimer des vœux, mais comme elle a le droit de légiférer et d'interpeller le gouvernement, elle ne se fait pas faute de se livrer à ces occupations, réservant pour la fin de la session le budget qu'elle n'a jamais discuté durant plus de quatre jours. Cette session dure deux mois ; pendant les dix autres, elle est remplacée par la pire des institutions de la Roumélie orientale, le « Comité permanent », comprenant dix membres nommés par l'Assemblée, et jouant vis à vis du pouvoir exécutif le rôle d'une Commission de surveillance absolument autoritaire.

Quant à l'administration proprement dite, sa complication a de quoi faire envie à l'Europe. Il y a, en effet, deux espèces différentes de tribunaux, les tribunaux civils et les tribunaux administratifs, sans compter les tribunanx religieux très importants dans tout l'Orient. Eh bien, non seulement les Rouméliotes ne savent jamais à quel tribunal s'adresser, mais encore ces tribunaux eux-mêmes ne savent pas

discerner ce qui est ou ce qui n'est pas de leur compétence. Il y a aussi dans les finances nombre de fonctionnaires spéciaux, entre autres des percepteurs et des caissiers, les premiers chargés de faire les prélèvements, les seconds de les encaisser ; comme si une province de 800,000 habitants devait posséder une armée d'employés de gouvernement à l'instar de la France elle-même !

Qu'est-il résulté de tout ceci ? C'est que, grâce à cette organisation, les législateurs de la Roumélie orientale ont passé six années à interpréter et surtout à mal interpréter le Statut organique. Ajoutez à cela les erreurs d'administration et de juridiction, et vous verrez clairement où l'on en est arrivé, en voulant appliquer le régime représentatif à un pays aussi peu préparé à la liberté.

Les Commissions départementales crurent de bonne foi qu'elles avaient à administrer le département et les préfets s'y soumirent : elles nommèrent seules et révoquèrent les fonctionnaires, ordonnèrent les travaux et en firent l'adjudication, recouvrèrent et encaissèrent les impôts départementaux, et finalement payèrent directement tous les employés du gouvernement de Roumélie. Le coulage que de pareils procédés a amené se conçoit facilement.

Enfin, dans ces derniere temps, le « Comité permanent » qui remplace l'Assemblée provinciale pendant dix mois, avait pris peu à peu les rênes du gouvernement : le gouvernement avait fini par promulguer simplement les arrêtés de ce Comité et lui soumettait la plupart des questions qui étaient du ressort du pouvoir exécutif. C'était donc en quelque sorte une façon de Comité de salut public, en présence duquel tout gouvernement devenait nécessairement impossible, les directeurs étant réduits aux fonctions de chefs de bureau.

Telle a été l'œuvre de la Commission européenne de 1878 ; si nous avons insisté un peu longuement sur son organisation, c'est afin de pouvoir conclure sans discussion que les vices dont elle est émaillée ont été pour beaucoup dans la révolution du 17 septembre 1885.

— La Roumélie orientale est une grande plaine bien arrosée, couverte en partie de belles forêts à peine exploitées, mais située sous un climat assez variable. En été, la chaleur est très forte ; en hiver, le froid est vif ; et dans certaines parties, l'ouverture du Nord au Sud de certains défilés montagneux, détermine quelquefois, même en plein été, des coups de froid extrêmement intenses. Le sol est fertile en céréales et en fruits des pays du centre et du Midi de l'Europe.

La population y est en grande partie agricole et pastorale; elle se

livre à la culture du blé, des fruits, de la vigne, des oliviers, et aussi à l'élevage des bestiaux, surtout à celle des moutons : pendant de longues années, l'impôt qui frappait la laine de ces moutons de Roumélie, a été la garantie principale offerte aux souscripteurs des emprunts turcs. L'industrie est peu développée.

Depuis qu'on les a séparés de la Roumélie Turque, les Rouméliotes orientaux ont moins subi l'influence mulsulmane, ils ont progressé dans la civilisation et réagi contre leur ancienne ignorance. Aujourd'hui, il y a dans le pays des bibliothèques nombreuses et des musées qui n'existaient pas il y a sept années et, d'après les dernières statistiques, les écoles y reçoivent plus de quatre-vingt mille enfants. Il ne faudrait pas supposer cependant que, notamment sous ce rapport, il n'y ait plus de progrès à faire.

La ville principale de la contrée est la capitale *Philippopoli*. C'est une cité de quarante-cinq mille âmes, construite sur une rive de l'Hèbre, qui porte aujourd'hui le nom slave de Maritza (que les Turcs ont barbarisé en Meridche-Sou) et adossée à trois collines escarpées, le Djambas-tepeh ou mont des Jongleurs, le Nsoet-tepeh ou montagne de la Prophétesse, et le Sahat-tepeh ou mont de l'Horloge, d'où son nom romain de *Trimontium* : près du Sahat-tepeh se trouve une pyramide blanche, monument élevé à la mémoire des russes tués dans la dernière campagne (fait assez étonnant dans un pays théoriquement soumis à l'autorité du Sultan). Son origine est bien lointaine, puisque ses fondateurs auraient été les ouvriers thraces qui élevaient des constructions à la manière des Pélasges, c'est-à-dire au moyen de blocs énormes de rochers posés les uns sur les autres sans liaison de ciment : on l'appelait alors Porenopolis, littéralement ville des coquins, parce qu'on en avait fait une colonie pénitentiaire. Mais comme il est rare qu'une ville à laquelle on impose un nom ridicule s'en accommode bien longtemps, elle changea son nom en celui de Philippopoli, lorsqu'elle fût rebâtie par Philippe de Macédoine, père d'Alexandre-le-Grand.

Actuellement, malgré d'incontestables progrès, la ville de Philippopoli n'est pas encore parvenue à se moderniser ; elle aurait besoin pour cela d'être complètement délivrée du régime turc : c'est encore actuellement la langue turque qu'on y entend parler le plus, bien que la population soit en majorité de race bulgare et que la colonie grecque y soit considérable. Les trois idiomes turc, grec et bulgare sont

employés par l'administration municipale, mais il n'y a qu'un seul journal dans la localité, rédigé en grec et en français.

C'est l'élément étranger qui civilisera Philippopoli. Ainsi, par exemple, les consulats sont tous installés, sauf ceux d'Autriche et de Russie, dans un faubourg neuf, près du chemin de fer, rempli de villas élégantes ; tandis que le quartier du Bazar, qui est bien indigène, est entièrement construit en bois, couvert de toitures en charpente, et constitue un foyer d'incendies et d'épidémies.

La Maritza, dont les flots rapides et boueux sont impropres à la navigation, est la seule rivière qui traverse la ville et lui fournisse l'eau dont elle puisse s'abreuver : elle est recueillie dans de larges outres que les sakadjas ou marchands d'eau, conduisent au travers la ville à dos de cheval.

Les monuments sont rares à Philippopoli, aussi les autorités sont-elles installées où elles ont pu trouver place. Ainsi, l'Assemblée nationale siège dans un ancien hammam turc, étonné de se voir transformer en Parlement ; le gouverneur-général siège dans le Konak où trônait naguère le pacha.

Grâce au voisinage de Constantinople, les classes intelligentes dominent à Philippopoli, il y a très peu de paysans. Les produits frelatés des grandes villes d'Europe commencent à se rencontrer dans les boutiques, et dans le principal hôtel de la ville, qui porte l'enseigne ronflante de « Grand Hôtel de Bulgarie », on parle la langue française, ce qui donne quelquefois lieu à des néologismes bulgares, effrayants pour la philologie.

Un chemin relie Philippopoli à Constantinople à l'Est, et à Tatar-Bazardjik à l'Ouest.

Il y a encore quelques autres villes à citer dans la Roumélie orientale. Nous signalerons *Eski-Sagra*, ancien chef-lieu de district, appartenant autrefois au villayet d'Andrinople, mais surtout *Slivno* (ou Sliven), *Kesanlik* (qu'on écrit encore Kazanlik) et *Tatar-Bazardjik*, dont nous venons de citer le nom.

Slivno a acquis une certaine célébrité dans le pays, car elle a joué un rôle prépondérant sous la domination bulgare : dans ces derniers temps, elle a donné plus d'une fois l'impulsion aux mouvements en faveur de l'indépendance. Les Bulgares auraient voulu qu'elle fît partie de la Bulgarie indépendante, et quand ils apprirent que le Congrès de Berlin l'avait placée parmi les cités de la Roumélie orientale, ils suscitèrent dans la ville des scènes violentes à l'aide de ceux

de leurs compatriotes qui l'habitaient, scènes qui provoquèrent la visite du directeur des finances de la Roumélie orientale, M. Schmidt. Slivno est, en outre, une ville industrielle — chose rare dans ce pays où les fabriques peuvent se compter sur les doigts — : c'est là qu'on fait ces couvertures de laine à longs poils qui ont tant de faveur dans la Turquie orientale, et dans ses environs, on travaille la laine sous tous ses états; dans la ville, est établie depuis de longues années, une manufacture impériale de draps militaires pour l'habillement des troupes ; enfin, sur les mûriers qui l'entourent, on cultive le ver à soie, qui produit dans les bonnes années jusque 5,000 coques de soie, et les nombreux vignobles qui l'entourent permettent d'y fabriquer un vin noir et généreux célèbre dans toute la contrée.

Kesanlik, si connue des parfumeurs des capitales européennes, a été bâtie il y a 275 ans environ, près de l'endroit où le ruisseau de Ketchidéré, venant du Balkan, tombe dans le Toundja. Elle possède environ 25,000 habitants dont 2,500 maisons bulgares et 1,500 turques, les autres juives et tsiganes. De tout temps, elle a été éminemment propère. Il y a nombre d'industries privées dans la vallée où elle est abritée : tourneurs, couteliers, tisseurs de toiles fines, mais c'est surtout la récolte des roses en vue de la fabrication de l'essence qui, dans la belle saison, occupe le plus grand nombre de bras. Cette vallée est profonde, protégée contre les ouragans du Sud par des montagnes à pente douce, qui la garantissent des intempéries des saisons : le sol, d'une fertilité admirable, récompense richement le moindre effort ; c'est à peine si l'une des plus grandes et des plus belles vallées de la Thrace saurait lui être comparée. Des 123 villages de la Thrace qui s'adonnent à la culture des roses, 42 appartiennent à la vallée de Kesanlik qui récolte pour sa part plus de la moitié des 1650 kilogr. d'essence (3,200 kil. donnent 1 hect. d'huile) produits par le « Gulistran européen ». Les paysans distillent généralement eux-mêmes leur huile dans un appareil fort primitif ; d'autres vont vendre leurs fleurs de 12 à 24 centimes le kilogr. aux grandes distilleries de la ville dont la plus célèbre est celle de MM. Papasoglou frères.

Tatar-Bazardjik est moins important que Slivno et Kazanlik, mais le voisinage de Philippopoli tend à lui donner du relief. Elle est fondée sur l'emplacement d'une ancienne cité romaine. Son nom, qui signifie Marché tartare, lui vient d'une ancienne colonie tartare que Bajazet y installa, mais dont il ne reste plus de traces ; autrefois, s'y tenait le grand marché des esclaves, produit des razzias que chaque année les

sultans faisaient sur les pays chrétiens du Nord-Ouest (slaves, allemands ou hongrois) : la bataille de Lépante, où l'Europe, ranimée par un éclair de bon sens, mit si rudement les barbares a la raison, vint mettre fin à ce trafic incessant de bétail humain.

Une voie moderne de communication passe à Tatar-Bazardjik, partant de Philoppopoli, et aboutissant à Sofia, capitale de la Bulgarie indépendante. C'est sur cette route, qu'après environ trois jours de marche, le voyageur rencontre une ruine toute moderne, la Porte Trajane, nom dont l'origine est inconnue, et que dans les cartes russes on appelle Stara-Vorota, c'est-à-dire la Vieille-Porte ; longtemps, cette ruine a été défendue par trois *castella* antiques, mais aujourd'hui il ne reste plus de trace que de trois de ces forteresses. Quelques heures après, on entre en Bulgarie.

La Bulgarie.

La principauté de Bulgarie, que le traité de Berlin du 13 juillet 1878 a placée sous la dépendance d'un prince dévoué à la Russie (articles 1 et 3) a une superficie de 24.310 milles anglais, soit 45,114,720 mètres carrés.

Elle comprend la région située entre le Danube au Nord, qui la sépare de la Roumanie, et les Balkans au Sud, qui lui servent de limite commune avec la Roumélie orientale.

Le gouvernement y est constitutionnel. Le chef du pouvoir exécutif s'aide des conseils de sept ministres dont le choix lui est réservé ; le pouvoir législatif réside dans une assemblée constituante, élue pour trois ans par le suffrage universel.

Au point de vue de l'armée, le service est obligatoire. Le contingent à appeler sous les drapeaux, est fixé chaque année par le prince en Conseil des ministres. Pour l'artillerie et l'infanterie, le service actif est de deux ans, et il y a en outre un service de réserve de huit ans : pour les autres armes, le service actif est de trois ans, plus cinq ans de réserve. Après ces diverses périodes, les hommes passent dans ce qu'on appelle l'*opottchéiniéh* (armée territoriale) où ils sont inscrits jusque quarante ans.

Sept contingents d'environ 10,000 hommes, ont été appelés depuis le fonctionnement de cette organisation ; c'est donc de 70,000 hommes instruits, ou mieux 65,000, en tenant compte des déchets annuels, que

peut actuellement disposer la Bulgarie, en supposant que tout soit appelé. L'infanterie est armée du fusil Berdan, modèle russe, la cavalerie porte le sabre et la carabine Berdan, l'artillerie dispose de canons assez médiocres et de calibres divers.

La population est, avant tout, agricole ; elle vit en grande partie de la culture du sol et de l'élevage du bétail.

Géographiquement, la principauté a été divisée en 14 districts, 56 arrondissements ou cercles et 76 communes.

Comme nous l'avons dit plus haut, sa capitale actuelle est *Sofia*, à laquelle sa position favorable sur la grande route de Belgrade à Constantinople a toujours donné une importance stratégique et commerciale considérable. Elle s'appelait du temps des Romains, Sardica, d'où on a fait plus tard Serdik. Son nom moderne lui vient d'une basilique bulgare qui tombe maintenant en ruines, devenue plus tard mosquée, puis rétablie chrétienne, et bâtie sous le vocable de sainte Sophie, en imitation de la fameuse mosquée de Constantinople : de nos jours, ce monument, couvert de mousses et d'herbes folles, dresse sa coupole solitaire au milieu d'une place silencieuse. La ville a été pendant cinq siècles le siège des béglerbegs de Roumélie, puis elle n'a plus été qu'un chef-lieu de district du villayet du Danube, et enfin, en 1879, elle a été proclamée capitale de la Bulgarie.

D'après une statistique, qui remonte à 1871, on lui donnait 50,000 âmes, dont 8,000 bulgares, 5,000 turcs, 5,000 juifs, 900 tsiganes et 100 étrangers domiciliés ; aujourd'hui le nombre des bulgares est augmenté et le nombre des musulmans considérablement diminué (700 environ).

Bien que les tremblements de terre qui l'ont périodiquement visité, aient notablement retardé son développement, on trouve encore à Sofia de jolis édifices, notamment dans le centre de la ville et le quartier de l'Est ; il y a lieu de citer le Konak du Moutessarif, spacieux bâtiment à un étage dans lequel se casaient autrefois presque tous les bureaux du gouvernement et de l'administration communale, la mosquée Sofia-Djamési, sur le point le plus élevé de la cité et qui passa, lors de la conquête, du culte chrétien à celui de l'islam, la bibliothèque, l'imprimerie de l'État et le musée, installés dans l'ancienne mosquée aux neuf coupoles, Buyuk-Djamési, qui sert aussi au ministère de l'instruction publique. Il y a aussi plusieurs églises chrétiennes sans clochers ni coupoles, comme tous les édifices construits sous la domination turque et dont la principale est la cathédrale orthodoxe, etc. En ce moment, d'ailleurs, on peut dire que cette ville est en train de

naître à la vie moderne : on y compte plusieurs ateliers d'imprimerie et de lithographie, notamment l'imprimerie nationale dont nous venons de parler, dirigée par un bulgare, Nokirkov, et qui compte une soixantaine d'ouvriers; les établissements scolaires s'y sont multipliés et améliorés: il y a une bibliothèque publique de 12,000 volumes ; l'affluence toujours plus considérable de diplomates, de savants, de journalistes étrangers, a amené la création d'hôtels et développé l'industrie des voitures publiques ; les anciens hans se sont rapidement changés en auberges aux enseignes sonores ; enfin, les ministères vont avoir chacun leurs hôtels, et on étudie un plan général d'alignement des rues. Plus que jamais, la Bulgarie y conserve le souvenir des hommes qui ont rendu des services au pays : le général Gourko, le consul d'Italie Positano, le français Louis Léger (que nous avons entendu à l'une de nos premières séances de la Société de géographie de Lille), ont donné leurs noms à des places ou ont été les parrains d'une rue.

D'une manière générale, Sofia se divise en deux villes : la ville turque, avec des rues étroites, plantées de saules, bordées de boutiques en bois et peuplée surtout d'Arméniens, de juifs espagnols et d'osmanlis ; et la ville neuve, avec de larges rues, des maisons en pierre de taille, un beau parc, un « grand hôtel » et le palais du prince, la plupart des trottoirs sont pavés avec des pierres tombales (*turbés*) couvertes d'arabesques délicates et d'inscriptions.

Depuis l'émancipation, il y a aussi une presse à Sofia, dont un journal turc (ce qui n'existait pas sous la domination du sultan) et un autre qui publie des articles en russe et en français. L'agence Havas y a un correspondant.

J'ajouterai qu'au point de vue commercial, Sofia se classe parmi les plus actives. Les importations y sont considérables ; longtemps, la ville n'a dû son importance qu'à ses relations avec les côtes de l'Adriatique ; actuellement la plus grande partie de ses marchandises lui arrivent par Salonique, où elles sont transportées par mer ou par chemin de fer ; elle reçoit directement par le Danube les marchandises autrichiennes ou allemandes, et par la voie de mer, celles d'Angleterre, de Belgique, de France et de Suisse. Quant aux exportations, elles consistent surtout soit en maïs et en blé dans les années fructueuses, soit surtout en peaux brutes et à demi travaillées, destinées aux fabriques de gants françaises et recueillies par des commissionnaires juifs à Lom, Vidin et Nisch (capitale de la Serbie).

— On sait qu'au temps de ses rois, la Bulgarie a eu trois capitales

successives : Prîslava, Tirnova et Sofia, puis, que dans l'organisation du villayet (province) du Danube qui suivit cette période, le gouvernement turc donna audit villayet Roustchouk comme chef-lieu. Nous allons voir ce que sont ces différentes villes.

Prîslava (ou encore Pristhlava, Preslav) n'existe plus qu'à l'état de ruines, elle ne figure plus sur les cartes : nous ne la mentionnerons que pour mémoire.

Tirnova (qu'on écrit encore Tirnovo) est encore aujourd'hui l'une des villes les plus importantes de la Bulgarie. Au point de vue commercial, elle alimente un transit assez actif entre elle et le Danube. La ville est divisée en nombreux quartiers perchés sur des terrasses circulaires et traversés par les méandres inextricables de la Yantra : elle est reliée par un pont de rochers naturel au Tsarevets qui lui fait face, et que son nom désigne comme l'ancien lieu de résidence des tzars bulgares.

C'est à Tirnova que, le 29 avril 1879, l'assemblée des notables bulgares se réunit, et qu'après avoir voté le statut organique, elle élut à l'unanimité prince de Bulgarie, Alexandre-Joseph de Battenberg, de la maison ducale de Hesse, qui prit le nom d'Alexandre Ier.

Roustchouk, forteresse du Danube, n'a pas d'histoire ; aussi les Bulgares ont-ils considéré longtemps la promotion de cette ville au titre de chef lieu de villayet comme un véritable attentat à leurs souvenirs nationaux. Aucune ville, cependant, n'a une position topographique aussi exceptionnelle : d'une part, le Danube la met en comunication avec Vidin, Toultcha et Kustendjé ; de l'autre, le chemin de fer la met à quelques heures de Choumla, de Varna, de Constantinople, enfin, la voie ferrée roumaine en fait une porte ouverte toute grande sur la Valachie et la Hongrie orientale.

Comme tous les ports bulgares du Danube, elle est bâtie à l'embouchure d'une des rivières qui descendent des pentes septentrionales du Balkan, le Lom, qui baigne seulement la partie Ouest de la ville. Roustchouck a été transformé par Midhat-Pacha, qui s'est employé sans relâche à son renouvellement : celui-ci a jeté à terre presque tous les vieux quartiers, percé des rues convergeant vers le centre, commencé la construction d'un quai, et s'il était resté plus longtemps vali, Roustchouk eût sûrement remporté la palme sur toutes les escales du bas Danube. A beaucoup de points de vue, elle est aujourd'hui, malgré cela, inférieure à Giurgevo et Belgrade.

Enfin, parmi les autres villes importantes de la Bulgarie indépen-

dante, il y a lieu de citer Varna, Choumla, Plevna, Rasgrad et Viddin. Nous allons dire quelques mots de chacune d'elles.

Varna n'a pas l'importance qu'il devrait avoir, à cause de l'abri très insuffisant qu'offre son port contre les vents du Nord et du Nord-Ouest, si terribles sur la mer Noire. Il y a plus de trente ans, lors de la tournée du sultan Abdul-Medjid dans les provinces, on résolut de porter remède à cette situation, en transférant le port dans le vaste et profond lac de Devna. Mais les ingénieurs chargés d'élaborer les projets, présentèrent un devis si élevé pour le percement d'un isthme de deux mille pas, que cette façon de songer avant tout à leur poche, fit renvoyer la réalisation de l'entreprise aux calendes... turques.

Choumla (Choumen pour les Bulgares et Choumna pour les Turcs), entourée de fortifications modernes, est une ville qui, en Bulgarie, a acquis une certaine célébrité par le siège qu'elle supporta contre les Russes en 1878.

La garnison prétendit garder la place, malgré le traité de San-Stefano, et. jusqu'au traité de Berlin, on répéta que la Porte se laisserait réduire à toute extrémité plutôt que de livrer aux Russes cette clef du Balkan. Le tcherkesse Fazil-Pacha, commandant, qui avait reçu l'ordre de ne pas capituler, résista quand même : ni le traité de Berlin, dont on lui mit la signature sous les yeux, ni l'ordre du grand-maître d'artillerie, Réouf-Pacha, ne l'amenèrent à se rendre ; il ne se décida à livrer la ville qu'après avoir reçu une lettre autographe du sultan qui le lui recommandait et après avoir subi les réclamations de l'ambassadeur anglais, Layard. La reddition eut lieu le 11 juin 1878, la garnison eut tous les honneurs de la guerre ; sur la place du Sérail, en présence des commandants turcs et russes, on lut un firman, dans lequel le sultan remerciait les habitants de leur loyale conduite, et les exhortait à obéir à leurs nouveaux maîtres, puis on salua le croissant, les forts occupés par les Russes firent retentir leurs canons, et le drapeau russe, avec la croix de Saint-André, fut hissé lentement. Le traité de Berlin avait stipulé la démolition des fortifications, mais cet article est resté lettre morte : les troupes bulgares tiennent encore aujourd'hui garnison dans les forts.

Plevna (Pleven pour les Bulgares), autre ville par nous mentionnée, est située à 120 kilomètres au-dessus du niveau de la mer, dans la vallée ouverte de la Toutchénista qui, après avoir reçu le ruisseau de Grivitsa, se jette dans le Vid à 7 kilomètres de là. Quatre routes partent de cette ville et en font avec les plateaux qui l'entourent et

dépassent de 200 mètres, une position stratégique de premier ordre : ces routes sont celles de Plevna à Nicopoli par Tchalousovat (N.-E.), celle de Plevna vers Rahova sur le Danube (N.-O.), la grande chaussée de Roustchouk à Sofia, enfin, la voie qui part vers le Sud par Bogot et Lovets vers le Balkan. Plewna a son nom dans l'histoire par les combats grandioses qui se sont livrés autour d'elle en 1877 : elle subit à cette époque un siège de cinq mois et se rendit le 10 décembre de l'année précitée ; quatre jours après la chute de la place, les troupes de l'armée d'investissement l'abandonnèrent aussitôt pour appuyer les opérations du général Gourko sur la route de Sofia, et celles du général Radetzki contre Chipka et Kesanlik.

Rasgrad, ancien chef-lieu d'un cercle de 141 villages, est une ville d'environ 10,000 habitants, dans une situation favorable qui lui assure un bel avenir. Il s'y fait un important commerce de produits bruts et son bazar appartient aux plus riches du pays. Pendant la campagne de 1877, cette ville servit de quartier-général aux commandants de l'armée turque et ses collines furent transformées en un camp retranché dont l'organisation, très vantée, ne fut mise à aucune épreuve sérieuse. Elle est fortifiée et reliée par voie ferrée avec Roustchouk et Varna

Enfin, nous avons nommé *Viddin* ou Widin (la *Bononia* des Roumains) parmi les cités importantes de la Bulgarie indépendante. Cette ville est située dans une dépression de la terrasse naturelle que forme la rive droite du Danube depuis l'embouchure du Timok (limite des pays serbe et bulgare) jusqu'à Roustchouk, à l'endroit où la Delenka et la Topolovitsa réunies jettent leurs eaux dans le grand fleuve. On y fabrique surtout la bijouterie orientale, et malgré la domination bulgare, elle a conservé encore toutes les apparences d'une ville turque. Sous la domination musulmane, c'était le chef-lieu de six districts qui formaient le pachalik de Viddin, c'était aussi l'une des plus fortes places de la frontière Nord de la Turquie. Mais les évènements de 1877 et 1878 ont fait disparaître la citadelle qui était sa principale forteresse. En 1877, elle était bombardée par les Roumains de Kalafat, ville roumaine située en face sur la rive opposée du Danube, puis assiégée par des renforts roumains. Après la chute de Plewna, on devait lui donner un assaut général, quand arriva la nouvelle de l'armistice d'Andrinople, dont un article stipulait l'évacuation de la ville par les troupes turques : les Roumains entrèrent alors dans Viddin, ils furent remplacés peu de temps après par une garnison

russe et un gouvernement de même nationalité, lequel administra la cité au nom du tzar jusqu'à la fondation de la principauté, époque où il la remit aux Bulgares. En 1878, nouveaux bombardements par les troupes russes : le traité de Berlin stipula finalement qu'on devait faire sauter la vieille citadelle turque de la ville, ce qui fut pour les Bulgares l'occasion d'une manifestation nationale ; à peine la fumée des explosions fut-elle dissipée, que la masse populaire se précipita vers l'endroit où s'était élevée la forteresse, chacun voulant arriver le premier ; les fossés en furent comblés séance tenante, et les pierres enlevées pour être employées à la construction des monuments nouveaux.

Telles sont les principales villes de la Bulgarie.

Nous ne saurions, pour nos lecteurs, étudier ce pays sans les entretenir du grand fleuve qui le limite au Nord, le Danube, et de la chaîne de montagnes qui lui sert de frontière au Sud, les Balkans.

Contentons-nous de rappeler que le *Danube* possède nombre d'affluents qui sillonnent la Bulgarie : le Timok d'abord, qui sert de limite entre la Serbie et la Bulgarie, puis successivement, la Topolovitsa, la Deléna, le Lom, l'Artcher, le Vitbol, la Tchibutsa, l'Ogoustoul ou Ogost, le Skit, l'Isker, la Panéga, le Vid, l'Osma, la Yantra, etc.

Quant à la chaîne des Balkans, qui appartient plus généralement à ces provinces, elle s'étend au Sud, de l'Ouest à l'Est, sur 6,3 degrés de longitude. Khanitz qui, dans son ouvrage *Donau-Bulgarien und der Balkan*, en a fait une étude approfondie, a divisé la chaîne en trois parties : le Balkan oriental, du cap Emineh à Sliven ; le Balkan central, de Sliven à la trouée de l'Isker ; et le Balkan occidental, de l'Isker au Timok.

Tous les géographes, y compris Reclus, donnent au Balkan une chute rapide vers le Sud et une pente adoucie vers le Nord. Cela n'est vrai que pour le Balkan central. Dans le Balkan de l'Ouest, par exemple, le versant méridional de la base à l'arête (de près de Kostimbrod au col de Guintsi) mesure 30 kilomètres, tandis que le versant Nord n'en mesure que quinze : la pente la plus rapide se trouve donc au Nord et non au Sud. Quant au Balkan oriental, la qualification de rapide ne peut lui être appliquée que d'une manière toute relative, puisque, sur les 60 kilomètres de largeur que lui donnent entre Varna et Missivri les basses chaînes parallèles qui le longent au Nord et au Sud, la pente déroulée de l'arête du col de Nadir à la ville d'Aïdos, comporte plus de 15 kilomètres en ligne directe.

Il n'y a dans les Balkans ni pointes, ni pics, ce qui les fait paraître aux regards d'une altitude moins élevée qu'ils ne le sont en réalité. Khanitz rapporte cependant que la mensuration du Mara-Guéduk, dans le Balkan central, lui a donné 2,330 mètres.

Suivant les différentes parties de la chaîne, le climat et la végétation présentent des différences caractéristiques. Dans le Balkan oriental et le Balkan central, l'air est doux, l'été dure longtemps sur la pente Sud où croissent la vigne, les roses et les noyers : la température est rude et l'hiver très long sur la pente Nord, comme du reste dans tout le Balkan occidental. Les pentes Sud du Balkan, de l'Est et de l'Ouest sont couvertes jusqu'aux cîmes d'épaisses forêts, tandis que le versant méridional du Balkan central est complètement dépouillé.

On a longtemps cru qu'il n'y avait que très peu de passages qui donnaient accès de la Roumélie orientale dans la Bulgarie. En 1215, le chevalier français, Robert de Clary, croyait même qu'il n'y en avait qu'un. En réalité, il y en a 30, la plupart carrossables, dont 9 dans le Balkan occidental, 15 dans le Balkan central, et 6 dans le Balkan oriental.

Nous ajouterons, pour compléter cet aperçu, que les Turcs peuplent en masses compactes les deux versants du Balkan oriental, que les Bulgares se groupent au Nord du Balkan central et sur les deux pentes du Balkan occidental, tandis que les vallées meridionales de la chaîne centrale abritent une population mélangée de Turcs et de Bulgares.

Ces données sommaires permettront à nos lecteurs de connaître suffisamment les deux pays bulgares qui, en ce moment en Europe, attirent l'attention publique.

Avant de terminer cette étude rapide, et afin que l'on puisse se rendre compte de la situaton militaire des partis, au cas où une guerre viendrait à se déclarer entre les diverses principautés balkanes, nous indiquerons l'importance des effectifs que pourraient mettre en ligne contre la Bulgarie la Serbie, et contre la Turquie le Montenegro.

Réorganisée en 1883, sur les principes du service obligatoire personnel, l'armée serbe est scindée organiquement en trois bans : un premier, pour les hommes de 20 à 30 ans, comprenant actuellement 110,000 hommes, un second, pour ceux de 30 à 37 ans, de 56,000 hommes, et un troisième, pour les hommes de 37 à 50 ans, comprenant 52,000 hommes, en tout 218,000, auxquels le pays peut donner 37,000 chevaux et 9,000 voitures. C'est donc un ennemi redoutable pour la Bulgarie.

D'un autre côté, au Montenegro, tout habitant est astreint au service militaire de 17 à 50 ans, et, en temps de guerre, le prince s'est réservé la faculté d'appeler les jeunes gens de 14 à 15 ans et de maintenir les anciens soldats jusque 60 ans. En supposant que cet appel excentrique puisse avoir lieu, les Montenegrins pourraient disposer de 25,000 hommes.

Si nous récapitulons la totalité des forces bulgares que pourraient fournir les populations établies sur la rive gauche du Danube, nous arrivons à un chiffre de 300.000 hommes. Et quand nous songeons que, si cette armée savait s'entendre et rester unie, elle marcherait comme un seul homme contre les Turcs, son ennemi commun, nous ne pouvons nous empêcher de trouver que les puissances ont créé là à l'empire ottoman une série d'ennemis bien redoutables. Nous négligeons encore en tout ceci l'appui de 40,000 hommes environ que pourrait fournir l'armée grecque. Le sultan a donc toutes raisons de manifester des inquiétudes. Les intérêts des grandes nations d'Europe sont le plus sûr garant de la stabilité de ses États.

Disons, en terminant que, bien que la question des Balkans touche de très près la Grèce et l'Italie, qui font partie intégrante de notre système méditerranéen, nous autres, Français, n'avons aucun intérêt direct engagé dans la question et, par conséquent, nous ne pouvons jouer qu'un rôle de surveillants attentifs et désintéressés. Notre attitude nous a déjà rapprochés de la Turquie, qui avait perdu l'habitude de faire attention à nous, il est possible que nos intérêts commerciaux en profitent.

Alfred Renouard.

CARTE DE LA BULGARIE ET DE LA ROUMELIE ORIENTALE

LES EXPLORATIONS PORTUGAISES

et le

VOYAGE DE MM. DE BRITO CAPELLO & ROBERTO IVENS,

Officiers de la Marine Portugaise.

Traversée de l'Afrique, de l'Atlantique à l'Océan Indien

1884-1885.

Par M. Alex. EECKMAN, Secrétaire-général-adjoint.

Parmi les nations européennes qui, depuis vingt ans surtout, se sont mises résolument à l'œuvre pour pénétrer dans le mystérieux continent, l'Afrique centrale et australe, il faut mentionner le Portugal, et rendre pleine justice aux efforts que ce pays fait depuis quelques années pour connaître et révéler au monde, les immenses territoires, que leur importance et leur proximité relative de l'Europe, ne permettaient pas d'ignorer plus longtemps.

Cette nation a d'autant plus droit à la considération générale que, quoiqu'on en ait pu dire et controverser, elle est la première, qui ait inauguré l'ère des grands voyages et des découvertes géographiques, qui ait découvert et exploré les côtes, les îles et l'intérieur du grand continent africain, depuis le Maroc jusqu'à la mer Rouge, et qui ait aussi, dès le XVe siècle, cherché à les étendre le plus possible, tant par l'initiative de ses souverains que par ses hardis navigateurs, ses missionnaires et ses commerçants.

Le Portugal est encore la première nation, lorsqu'elle tenait la tête de la puissance coloniale dans le monde, il y a 3 ou 400 ans, qui ait dirigé des hommes érudits, comme explorateurs du centre Afrique, et aujourd'hui, sous l'impulsion de son souverain actuel, S. M. Dom Luiz Ier, elle tient toujours un rang glorieux dans le monde par des explorations qui font époque dans la science géographique, avec

des officiers distingués, tels que les majors Serpa-Pinto, Brito Capello et Roberto Ivens, de l'armée et de la marine Portugaise, dont je vais vous entretenir aujourd'hui. Ce sont là de dignes successeurs de leurs illustres devanciers, les Alvaro Fernandès, les Fernao-Gomès, en 1447 et 1469, les Diego Cam et Ruy de Sousa, en 1484-91, les Bartholomé Diaz et Rebello, en 1606, les Godinho de Eredia, les Vasco de Gama, Améric Vespuce, Alburquerque, Andrade (arrivé, par mer, le premier en Chine), Fernand Perez (qui, en 1516, découvrit la Cochinchine et le Tonkin), et enfin, des Lacerda, des Monteiro et Silva Porto, dans la cadre d'exploration des deux officiers Portugais qui viennent d'effectuer la huitième traversée du continent africain.

Le Portugal est une nation trop sympathique à la France, une nation dont les traditions sont trop Françaises, par la longue suite de princes Français qui en ont été les premiers souverains et se sont succédé de 1092 à 1383 (1) sur le trône de Portugal, pour que nous n'applaudissions

---

(1) Henri, duc de Bourgogne, s'étant couvert de gloire contre les Maures qui, après les Phéniciens, les Carthaginois, les Romains, les Suèves et les Visigoths, occupaient jusqu'alors une partie du pays de Portucalia, dont le centre était Porto-Calle, reçut en dot des mains de son beau-frère, Alphonse VI, roi de Léon et de Castille, en 1095, le comté de Porto-Calle, noyau du futur royaume de Portugal.

Alphonse Henriquez, son fils, dit le Conquérant, lui succède en 1112, refoule les Musulmans, étend ses États et est proclamé roi en 1139.

Sanche Ier en 1185, Alphonse II en 1211, Sanche II en 1223, Alphonse III en 1248, occupent successivement le trône de Portugal et augmentent le territoire par l'annexion de l'Algarve en 1249.

Denis, dit le Laboureur, fut roi en 1279, et donna la plus grande impulsion à l'agriculture, à la navigation et au commerce du pays. Il fonda à Lisbonne, la première Uuniversité, qui plus tard fut transferée à Coïmbre.

Alphonse IV, dit le Brave, lui succède en 1325 et sous son règne survint, en 1344, le fameux tremblement de terre de Lisbonne, puis la peste qui ravagea la moitié de la population du royaume.

Pierre Ier en 1357, et Ferdinand Ier en 1367, régnèrent ensuite jusqu'en 1383, faisant les plus grands efforts pour soutenir leur trône contre la Castille.

Avec eux cessa la série de la branche directe des dix princes Français de la maison de Bourgogne, ayant fondé et occupé le trône de Portugal de 1095 à 1383, et la branche d'Aviz leur succéda avec Jean Ier, le souverain qui inaugura les grands voyages d'outre mer qui illustrèrent son règne, avec l'Infant Prince Henri, dit le Navigateur, découvrant Madère en 1418, et occupant les Canaries et les Açores, de 1427 à 1432.

Puis, avec les rois Édouard, Alfonse Ier, dit l'Africain, qui voit découvrir l'île d'Arguin, le cap Vert, le Sénégal, la Guinée, Saint-Thomas et Fernando-Pô, etc; Jean II, dit le Grand, qui dirigea Diego Cam et Bartholomé Diaz dans leurs grands voyages au Congo et au Cap.

Emmanuel, dit le Fortuné, qui, en 1497, envoie Vasco de Gama doubler le Cap

avec le plus vif empressement, aux succès notoires qu'elle remporte, résultats de ses louables efforts pour faire pénétrer la civilisation, là où elle n'est pas encore parvenue.

Les mœurs et la langue Françaises, importées en Portugal dès 1092, par son premier souverain, Henri duc de Bourgogne, et sa suite de gentilshommes, de soldats et de colons, sont toujours trop en faveur et trop pratiquées dans la capitale de ce pays ami, pour que la Société de géographie de Lille, dont le Président est membre correspondant de la Société Royale de géographie de Lisbonne et vice-consul de Portugal, ne se rappelle que, dans notre antique cité, la première et la plus populaire de ses bienfaitrices, la comtesse Jeanne de Flandre, fille de Baudouin, Empereur de Constantinople, et dont le palais de la Salle (1), converti en l'Hospice Comtesse qui existe encore aujourd'hui, fut l'épouse de Fernand de Portugal, comte de Flandre.

Il était fils du Roi Sancho Ier, qui régna dans son pays, de 1185 à 1211, et fut le troisième membre de cette maison Française de Bourgogne, qui donna dix souverains à la nation Portugaise.

Fernand de Portugal fut le XIXe comte de Flandre, fit de Lille sa seconde patrie, y résida souvent, et se battit héroïquement à la bataille de Bouvines, le 6 janvier 1227, à la tête des Flamands nos ancêtres,

---

des Tourmentes et jusqu'à la côte du Malabar, explorer tout l'Océan Indien ; puis Cabral découvrir le Brésil en 1500 ; Cortereal, Terre Neuve, le Saint-Laurent et le Labrador.

Americ Vespuce explore et occupe le Brésil ; le grand Albuquerque reconnaît le Zanzibar et conquiert jusqu'au golfe Persique et l'Inde : Ant. Abren, les Moluques ; Audrade, les côtes de Chine, et Correo explore le royaume de Pégou, accaparant ainsi, au détriment des Vénitiens, tout le commerce de l'Orient.

Hélène, reine d'Abyssinie, envoie une ambassade au roi Emmanuel, et Alvarez envoyé en mission fit connaître ce pays à l'Europe.

Jean III succède à Emmanuel en 1521 et fait occuper Java, Bornéo, Daman, Mindanao, la Nouvelle-Guinée ; il noue les premières relations commerciales avec le Japon.

La mort de Sébastien, tué en Afrique à la bataille d'Alcazar en 1578, et de Henri, son successeur, favorisèrent les intrigues du roi d'Espagne, Philippe II, qui envahit le Portugal ; l'occupation des Espagnols cessa en 1640 par l'avènement du duc de Bragance, Jean Ier, qui les chassa définitivement du pays.

(1) Le Palais de la Salle, ancienne résidence des comtes souverains de la Flandre, était situé sur l'emplacement du carré de maisons, limité actuellement par les rues de la Monnaie, la place Saint-Martin, le quai et la rue Comtesse : L'hospice actuel a, par ordre de Jeanne, remplacé le Palais, les maisons et les jardins qui y attenaient, et la chapelle est presqu'entièrement ce qu'elle était alors.

supportant lui-même en tête le premier et le plus terrible choc de l'armée de Philippe-Auguste. Fait prisonnier et retenu au Louvre, la comtesse Jeanne réunit la somme de 50,000 livres (soit 2,500,000 francs), le délivra, et il mourut à Lille, sans enfants, l'an 1232; il fut inhumé près d'Elle à l'abbaye de Marquette, près Lille, que malheureusement les événements survenus depuis lors, ont détruit et tout dispersé.

Quatre de nos comtes de Flandre épousèrent des filles de Rois de Portugal :

Philippe, qui épousa Mahaut, fille du Roi Alphonse Henriquez dit le Conquérant;

Guy de Dampierre, 22e comte, de 1252 à 1304, se maria en premières noces avec une princesse de Portugal;

Philippe-le-Bon, 28e comte de Flandre, 1419-1467, fondateur de la Toison d'Or (1429) épousa en troisièmes noces, Isabelle, fille de Jean Ier, Roi de Portugal, (1383-1433), qui fut ensevelie à Dijon au couvent des Chartreux, en 1474 : Le frère de cette princesse était le célèbre prince Henri dit le Navigateur, qui, par son esprit d'initiative, découvrit les îles de la côte d'Afrique, Madère, etc., inaugurant ainsi les premières et grandes découvertes qui ont illustré à jamais l'histoire du Portugal;

Charles-Quint, 32e comte de Flandre, 1505-1558, Empereur de Rome, Roi d'Espagne et de Naples, conquérant de l'Allemagne en moins d'une année, épousa la princesse Isabelle, fille du Roi de Portugal Emmanuel, et sœur du roi Jean III, qui lui succéda en 1521.

Puis enfin deux comtes de Flandre étaient les fils de princesses de Portugal :

Charles, comte de Charolais, dit le Téméraire (1467-1476), 29e comte de Flandre, était fils unique d'Isabelle de Portugal.

Et Maximilien, archiduc d'Autriche, 30e comte de Flandre, 1476-1519, était fils de Léonor de Portugal, fille elle-même du Roi Édouard;

Une fille de Guy de Dampierre, 22e comte, épousa Édouard, fils ainé du Roi Denis de Portugal, et enfin :

Philippe, duc de Bourgogne, 31e comte de Flandre, fut le père de Charles-Quint et de Léonor, qui devint épouse en première noces du Roi Emmanuel de Portugal et, en secondes noces, de François Ier, Roi de France.

Philippe était également père de Catherine, qui épousa le Roi Jean II, fils dudit Roi Emmanuel, qui chassa les Espagnols.

Enfin aussi, les relations de la Flandre avec le Portugal au XVe siècle étaient telles que, après les navigateurs Brugeois, que d'anciens

auteurs et Kingston Tuckey, navigateur Anglais, mentionnent avoir abordé aux Açores à la fin du XIVe siècle., le Roi Alphonse V donna à sa sœur Isabelle, duchesse de Bourgogne, l'île de Fayal, une des Açores, où plus de deux mille Flamands des deux sexes et de tous les métiers, débarquèrent en 1466, envoyés et approvisionnés par cette princesse, pour deux années, de meubles, d'instruments agricoles et matériaux pour bâtir des maisons, malgré la famine et la guerre qui désolaient la Flandre à cette époque.

Cette colonie y prospéra bien vite, et d'autres Flamands, Josué Van den Berge et Guillaume Van Dagora, peuplèrent plusieurs des îles Açores, Martin Behaim, le grand cosmographe et géographe de l'époque, qui avait habité longtemps la Flandre, y vécut aussi et devint seigneur de Fayal et de Pico.

Van den Berge, qu'une tempête avait poussé aux Açores, par le hasard, les avait ainsi connues et appelées Iles Flamandes, et l'île Fayal « la Nouvelle Flandre », nom qui leur resta un certain temps, car Pierre Van den Broeck, navigateur Flamand, les désigne ainsi en 1629.

En 1490, il y existait encore plusieurs milliers de Flamands, et en 1622 on y comptait encore des descendants. Un historien, Herera, dit qu'un torrent s'appelait Ribera dos Flamingos, et que, bien qu'on y parlât Portugais, le caractère Belge n'y était pas encore dégénéré.

Les relations de l'époque relatent les ressources de ces îles, où les fruits mûrissent deux fois par an, car il n'y a pas d'hiver, et où tous les vivres sont à bon marché, de telle sorte que beaucoup de monde peut encore y aller chercher facile existence et agréable vie. (1)

Toutes ces généalogies et traditions ont uni, de trop près, le Portugal et notre Flandre pour que la Société de géographie de Lille n'ait pas tenu, essentiellement, à être une des premières des Sociétés de géographie de France à voter une adresse de félicitations à la Société Royale de géographie de Lisbonne, pour l'heureuse issue de la traversée du continent africain par MM. Brito Capello et Roberto Yvens, et à faire aussi la première une conférence dans son asssemblée générale d'octobre dernier, sur ce grand voyage ; puis, enfin, de voir volontiers M. A. Eeckman, son Secrétaire-général-adjoint, se rendre à

(1) Extrait textuel des relations de ces colons, et l'on voit que la colonisation, question si souvent évoquée de nos jours, se réalisait facilement il y a 400 ans.

Paris lors de la réception solennelle qui leur a été faite à la Sorbonne, pour les inviter à se rendre à Lille, où l'accueil le plus chaleureux leur était réservé.

Leur état de santé les a, à notre grand regret, empêchés de pouvoir réaliser notre désir, s'abstenant, également pour ce motif, d'aller à Bruxelles, à Londres et à Berlin et les forçant à retourner à Lisbonne aussitôt.

L'Afrique occidentale et australe, terre si fouillée aujourd'hui, est un pays immense, oublié peut-être, mais non pas inconnu.

Elle était plus exploitée il y a 3 ou 400 ans, qu'on ne le croit généralement, et, pour être impartial et non de parti-pris, on comprend que, vu leur priorité d'ancienneté sur le continent africain, les Portugais aient défendu le plus possible leurs droits, lors de la conférence de Berlin, en 1884, devant les dix puissances de l'Europe, assemblées pour délimiter les zones futures de chaque nation intéressée, dans l'Afrique centrale.

Comme preuves à l'appui et qui ont certes une importance très intéressante, voici les archives de leurs ancêtres explorateurs, qu'ils y ont présentées, avant d'avoir adhéré audit Traité de Berlin, qu'ils ont, d'ailleurs, signé le 14 février 1885 :

En 1447 : *Alvaro Fernandès* découvre la Sierra-Leoa ;

En 1462 : *Sœro da Costa et Pedro de Cintra* doublent et dépassent le cap Ledo ;

En 1464 : Les navigateurs Portugais avaient déjà dépassé l'équateur, allant vers le Sud. *Goé de Sequeira* ayant découvert le Cap de Santa-Catharina.

Le gouvernement, poursuivant les projets de découvertes, faisait explorer le littoral africain, accordait des primes d'encouragement, etc. ;

En 1469 : Il concéda à *Fernao Gomès* l'exploration de 500 lieues de côtes, pendant cinq ans, et *Lopo Gonsalves* donne son nom au *Cap, dit Lopez,* aujourd'hui par corruption ;

En 1470 : *Sœrio da Costa* donnait son nom au fleuve Costa, le Grand-Bassam de nos jours ;

En 1471 : *Joao de Santarem et Pedro d'Escobar*, exploraient toute la côte de Mina et de Benim ;

En 1481 : *Diego d'Azambuja* part avec 12 vaisseaux et va élever le fort de la Mina sur la côte de Guinée ;

En 1484 : *Diego Cam*, navigateur parti de Lisbonne avec 2 caravelles, sur les ordres du Roi Jean II, entre dans le Zaïre, établit des relations du Sonho au Manicongo et au Makoko, et, jusqu'en 1486, élève trois monuments commémoratifs en pierre du pays, comme titre de prise de souveraineté. Le premier, élevé à la Ponta da Padrao, fut détruit au XVIIIe siècle, pendant la guerre avec les Hollandais, et réédifié par le Portugal en 1858 ; le le second, érigé au cap Santa-Maria, au 13°, et le troisième au cap Negro.

A son retour, accompagné de quatre indigènes du Congo, Jean II le nomma seigneur de Guinée ;

En 1487 : *Bartholomé Diaz de Novaes* decouvre le littoral du Sud-Ouest, atteint le cap de Bonne-Espérance, ouvrant la route maritime des Indes, et la cartographie de la véritable forme de l'Afrique fut alors pour la première fois établie.

Madagascar, la côte orientale, les Indes, le Brésil et le Canada sont successivement découverts par les Portugais.

Sous le règne du Roi Jean II et de l'Infant Henrique, une nombreuse expédition Portugaise, sous les ordres de *Ruy de Sousa*, et partie de Lisbonne le 19 décembre 1490 pour le Zaïre, entrait le 29 avril 1491 dans la capitale de San-Salvador, évangélisait le pays, explorait le cours du Congo inférieur, et avait l'ordre de pénétrer, si possible, jusqu'à l'autre mer, sur la côte de l'Afrique orientale et l'Océan Indien ;

En 1493 : Le Roi du Congo, Jean Ier, autorisé à porter ce nom, envoie un ambassadeur à son souverain, Jean II, Roi de Portugal. Son fils, lui succédant en 1512, reconnait aussi sa vassalité. Le drapeau Portugais, donné au Roi Conçolan Mguigei, baptisé chrétien et allié, est porté par lui, de concert avec les soldats Portugais, dans des expéditions contre les tribus du pays, les Batékés, les Makokos et autres peuples de l'Afrique équatoriale, et rencontrant le lac qu'il croit être la source du Congo (le Lac Léopold) (le Stanley-Pool) d'aujourd'hui, *Ruy de*

Sousa donne des ordres pour passer par-delà ce lac, afin de reconnaître le pays ;

En 1520 : *Manuel Pacheco* et *Balthasar de Castro* sont envoyés explorer, depuis l'Angola jusqu'au cap de Bonne-Espérance :

En 1521 : Le Roi Manoël envoie l'explorateur *Gregorio de Quadra* avec mission de tenter par le Congo, la traversée de l'Afrique jusqu'en Abyssinie ;

En 1526 et 1537 : *Balthasar de Castro* et *Manuel Pacheco*, rendent compte au gouvernement de Lisbonne, de leurs préparatifs pour explorer le Haut-Zaïre, avec la certitude de pouvoir naviguer au-dessus des cataractes :

Vers la fin du XVe siècle : *Henri VII*, roi d'Angleterre, accorde aux Anglais navigateurs, le droit de s'implanter sur toutes les terres qu'ils découvriraient, à l'exception de celles découvertes par les Portugais ;

En 1546, le 15 mars : Le Roi, *Jean de Portugal*, écrit à son ambassadeur et à ses sujets résidant en Abyssinie, de chercher à découvrir et explorer la route entre ce pays et le Congo ou la côte occidentale d'Afrique, et donnait l'ordre au Gouverneur de l'Inde de leur envoyer des instruments pour les observations astronomiques, et autres instructions pour ce grand voyage. (Pour la première fois, le lieutenant *Italien Massari* et le Dr *Mateucci* l'ont ainsi traversée en 1881.);

En 1592 : *D'Abreu de Briteu* trace un plan de communication entre les deux côtes, avec formation de lignes stratégiques et postes militaires :

En 1606 : Le capitaine *Balthasar Rebello de Aragao* entreprend la traversée de l'Afrique et s'enfonce jusqu'à 600 kilomètres dans l'intérieur :

De 1679 à 1689 : *Antonio de Oliveira de Cadddornega* parcourt le pays jusqu'au Haut-Zaïre :

En 1667 : *Le Descobridor Manoel Godinho*, dans sa relation de voyage de l'Inde à Lisbonne à travers l'Asie, cite la route d'Angola parmi celles que l'on peut prendre, car elle n'est pas inconnue : c'est cet illustre navigateur qui passe pour avoir découvert l'Australie, cette riche succursale de l'Angleterre aujourd'hui :

En 1563 aussi, *Garcia da Cota*, avait déjà cité cette route comme ayant été déjà parcourue par un missionnaire ;

Vers 1690 : *José da Rosa* essaie la traversée, et *Alvarès*, *Joao de Barras* et *Duarte Lopès* donnent des détails très intéressants sur le continent noir ;

Vers 1695 : *Garcia Mendès Castello Branco*, l'un des premiers conquérants de l'Angola, parle du Royaume de Makoko, avec lequel ils sont en relations, et mentionne aussi le pays de Ybare qu'ils fréquentaient. (L'Ibarie de Stanley et le pays des Bassongos.) ;

De 1622 à 1624 : Cinq Portugais sont faits prisonniers sur le territoire de Makoko, qui les fait escorter jusqu'à San-Salvador pour éviter des représailles, et exprime ses regrets de cet incident.

Les cartes Portugaises du XVIe siècle mentionnent le Makoko.

Enfin, les Portugais ont établi à cette époque des relations commerciales jusque dans le Haut-Congo, région de l'équateur, institué des foires, fondé des écoles publiques, des églises avec le prêche du christianisme, y ont élevé des postes fortifiés, etc.

Les documents Allemands, Le Globe de Nuremberg (1492), et de l'Italie (Soliga 1489), les cartes de Jean Rotz et de Nicolas Vallard de Dieppe (1547), et bien d'autres, tels que Martin Behaïm et Hartmann Schedel, chroniqueurs de Jean II, dont leurs globes sont conservés à Nuremberg, leur ville natale, constatent que les Portugais sont les premiers ayant déterminé les données géographiques et cartographiques des côtes et du continent africain, de même aussi une quantité énorme d'autres documents Portugais de l'époque existant aux archives de Lisbonne, et enfin un titre très important, un Portulan de 1502 (livre descriptif complet des ports de mer) qui est entre les mains de M. le Docteur Hamy, l'un des membres les plus érudits de la Commission centrale de la Société de géographie de Paris, fondateur du musée ethnographique du Trocadéro, mentionne toutes les côtes d'Afrique avec une foule de noms micros-

copiques (1), les terres et les mers connues à cette époque, (400 ans de cela bientôt) ; la forme de Madagascar et Zanzibar sont les seules contrées un peu erronées.

L'Arabie, l'Inde, Ceylan, les îles Andaman, et à l'occident la terre de Corte-Real, découverte un an auparavant, y figurent déjà, de même que les Antilles et la Guyane, puis les côtes du Groënland.

Les annales historiques du Portugal ainsi établies, voyons par ordre chronologique les différents essais de traversées de l'Afrique exécutés par leurs nationaux ou sous leurs ordres :

Le voyage du Docteur Lacerda en 1796.

Nous avons dit que les Portugais avaient, les premiers, dirigé des hommes érudits comme explorateurs de l'Afrique intérieure. En effet, en outre des navigateurs, officiers ou missionnaires envoyés en exploration aux XVe et XVIe siècles, nous voyons qu'en 1796 le Ministre de Portugal, vicomte de Linharès, comprenant l'importance du pays de Casembé, Afrique australe, d'où l'on pouvait détourner au profit de Lisbonne, l'or et l'ivoire qui s'en allaient vers Zanzibar et l'Asie (2), chargea le Docteur Lacerda, Brésilien, qui déjà s'était distingué par une carte de l'Amazone, (la meilleure que l'on connaisse de cette époque), d'aller explorer le Zambèse et ses affluents où dès le XVIe siècle, les Portugais s'étaient déjà établis, puis de revenir vers l'océan Atlantique, dans l'Angola.

Parti de Tété, sur le Zambèse, le 8 juillet 1797 avec un vieux portugais de Goa. Perena, qui s'était enrichi depuis de longues années au centre du pays, Lacerda mit trois mois pour arriver au chef-lieu de ce vaste Empire du Casembé, où des ambassades venues des environs, vinrent saluer le Représentant de la Reine de Portugal, Dona Maria.

Grâce à une riche et généreuse femme de la contrée, Dona Josépha de Moura, qui lui donna ses Cafres, cultivateurs noirs, comme porteurs, il put continuer sa route, mais des désertions désordonnées, d'esclaves fuyant avec leurs charges, le manque de vivres et les exi-

---

(1) Sur lesquels il s'est fatigué la vue, me disait-il.

(2) Les cartes de cette époque mentionnent des mines d'or dans ces contrées.

gences à main armée des chefs sur les territoires desquels il passait, rendirent la traversée très pénible au Docteur qui, quoique malade des fièvres, fit néanmoins toutes les observations astronomiques et d'histoire naturelle possibles.

Les annales maritimes des colonies, de 1841 à 46, à Lisbonne, en font foi, et relatent tous les détails des efforts que Lacerda fit pour accomplir son voyage mais, vaincu par le climat, les déceptions et les privations, il succomba le 18 octobre 1798 d'un accès de fièvre pernicieuse sur le territoire des Maraves, non loin du lac Moero.

Un de ses compagnons, le chapelain Joa Pinto, prit alors la direction de l'expédition, mais la division s'y mit et l'obligea de rétrograder à Tété, où elle revint désorganisée au commencement de 1799, mais après avoir obtenu, du Chef du pays, de laisser passer deux membres de l'Expédition pour porter de ses nouvelles au but désigné du voyage, à l'Angola sur l'Atlantique (1). Si les guerres du premier empire, qui étaient alors la grande préoccupation de l'Europe, n'eussent absorbé tous les esprits, nul doute que l'exploration du Docteur Lacerda eût captivé l'attention du monde savant comme elle le méritait.

MM. Capello et Yvens (2) tiennent en grande considération l'œuvre de Lacerda qu'ils disent avoir été un homme remarquable.

Donc si le grand Livingstone fut le premier anglais explorateur de l'Afrique australe et centrale (3), (car nous avons eu aussi dans notre Nord des explorateurs de ce pays, notamment Adulphe Delegorgue, de Douai, qui fit un voyage de près de sept années, de 1838 à 1844, dans l'Afrique australe et remonta jusqu'au delà du Tropique du Capricorne, après avoir exploré le Zululand, le Natal, les Etats du Griqualand et du Transvaal); le premier explorateur européen du pays fut le Dr Lacerda, missionné par le Gouvernement Portugais, pour l'exploration scientifique du centre de l'Afrique australe; c'est un point historique qu'il ne faut pas oublier.

---

(1) Annales maritimos e coloniaes, Lisbonne, 1841 à 1856.

(2) Communication faite par eux à M. Alex. Eeckman, le 12 novembre 1885, lors de leur séjour à Paris.

(3) Il a été publié en Angleterre, en 1873, un ouvrage du capitaine Burton, sur le voyage du Docteur Lacerda à Cazembé, et M. Roberto Yvens me disait qu'il était un homme réellement remarquable.

Les voyages des Pombeiros (Trafiquants noirs).

1802-1809.

Deux esclaves trafiquants noirs, nommés Pedro Joaô Baptista, et Andraô José, appartenant à un propriétaire de Cassangé, nommé Joaô Honorata, partirent sur ses ordres en 1802, de ce pays situé à l'est de Loanda, à 300 milles de l'Océan atlantique, avec mission de porter à Tété sur le Zambèse, des dépêches du gouverneur de l'Angola.

Ils traversèrent le pays du Mouata-Yamvo, visitèrent Mussumba, le pays de Garanganja, passèrent à Cazembé, traversèrent le fleuve Lualaba qu'ils constatèrent avoir 300 mètres de largeur au-dessous du lac Lohemba et 90 mètres non loin de sa source; puis le Luapula la contrée du lac Banguelo et arrivèrent à Tété, but de leur voyage.

Ils séjournèrent dans le Zambèse pendant sept années et repartirent en 1809 pour leur pays de Cassangé, porteurs des missives du Gouverneur du Mozambique qu'ils remirent à Cassangé leur point de départ en 1802, effectuant le voyage prescrit par leur maître Honorata.

Livingstone, dans son récit de voyage au Zambèse, relate avoir vu à Tété une dame nommée Dona Eugenia, habitant cette ville, qui se rappelait très bien avoir connu ces deux Pombeïros à tête chevelue et laineuse, selon la coutume du Longa.

Le voyage de Graça.

1843-1846.

En 1843, le portugais Graça partit de Loanda, visitant Dondo, Malangé, suivant la rivière Cuanza jusque près de Bihé et se dirigeant vers le nord-est, visitant les sources des Rios, Cuango, Lungo et Ungo, probablement aussi celles du Kassaï et parcourant le pays du Mouata-Yamvo, atteignit Mussumba, au nord de ce pays; son voyage dura jusqu'en 1846.

Les Portugais Gamitto et Monteiro effectuèrent aussi un voyage de Tété vers le nord, en traversant Muschinga, le pays des Maravi, et celui au sud-ouest du lac Nyassa; arrivés dans le pays des Mangandsha, passant la rivière Azuangoa, la chaîne des monts Lokinga ou Baliva, et longeant à l'est la région du lac Bemba, ils atteignirent Casembé au sud du lac Moero.

(*à Suivre*).

EXCURSIONS DE 1885.

IV.

Excursion scolaire à Dunkerque.

On sait que chaque année, grâce à la générosité de M. Léonard Danel, un voyage à la mer est offert à un certain nombre de jeunes gens, lauréats du concours, appartenant à l'enseignement primaire supérieur. La première et la seconde excursions de ce genre ont eu lieu à Calais et au tunnel de Sangatte, il en est rendu compte p. 173 et 178 du tome II; la seconde a eu pour objet Boulogne et ses environs, nos sociétaires en ont lu le compte-rendu p. 33 du présent tome: cette année, le comité des excursions a choisi Dunkerque. Nous allons rapidement décrire ce qu'a été cette petite excursion scolaire.

Le 21 mai, de grand matin, les jeunes lauréats convoqués chacun par lettre spéciale se trouvaient réunis dans la salle des pas perdus de la gare de Lille; deux heures après ils débarquaient à Dunkerque. Nous ne dirons rien de la route que tous nos sociétaires ont si souvent parcourue, contentons-nous de rappeler que les dévoués directeurs de cette excursion, MM. Alex. Eeckman, secrétaire-général adjoint, et Jacquin, Inspecteur de l'Exploitation du chemin de fer du Nord, ont fait en sorte de la rendre aussi courte et aussi instructive que possible pour les voyageurs: l'un en les renseignant sur la topographie et la situation géographique des endroits traversés; l'autre en leur donnant mille explications intéressantes sur les nombreux signaux rencontrés sur la voie.

Arrivés aux environs de Dunkerque, les directeurs de l'excursion ont expliqué aux lauréats l'origine du mot *Dunkerque*, en flamand église des Dunes (*Dune-Kerke*), nom provenant d'une chapelle bâtie par Saint Éloi qui en 646 s'arrêta dans les dunes pour évangéliser les

Diabintes, premiers habitants de la contrée. Le nom de ces habitants ne serait autre, paraît-il que la corruption des mots *Die-hap-inden*, signifiant « ceux qui naviguent dans le port fait comme une hâche. »

Nous voici dans la gare « tout le monde descend » comme disent les employés du train. Sur le quai de débarquement, quelques renseignements géographiques sont donnés aux excursionnistes sur la situation de la ville :

Ils expliquent que l''entrée du port se trouve à peu près au milieu de la rade, à environ 14 kilomètres à l'ouest de la frontière. La ville est l'exutoire le plus à l'Est du grand delta ou bassin d'alluvion de l'Aa, comprenant les Waeteringues du Nord et du Pas-de-Calais. La rive droite de l'Aa (de Watten à la frontière de Belgique) est inférieure au niveau des hautes mers et disposée en pente vers Dunkerque, de sorte qu'elle écoule ses eaux douces, au moment des basses mers par les écluses de la ville, qui sont à cet effet organisées en vue du double service des dessèchements du pays et des chasses du port.

M. le chef de gare de Dunkerque, avec une amabilité parfaite, a évité au petit groupe le passage par les salles de sortie et, par une porte spéciale, a permis aux jeunes gens de se diriger du côté des bassins à flot où il a bien voulu les accompagner.

Ces bassins sont, comme on le sait, au nombre de quatre ; nous en avons recueilli les dimensions,

	Superficie.	Longueur des quais utilisables.
Bassin Freycinet.....	8 hect.	1325 mèt.
Bassin du Commerce...	5 h. 1/2	845 »
Bassin de la Marine....	3 hect.	700 »
Bassin d'arrière-port...	2 h. 1/2	300 »
		3170

On sait que leurs quais en pierre, comme du reste ceux du port, sont garnis de voies ferrées raccordées avec la gare ; les trains de marchandise ou de matériel arrivent ainsi directement au droit des navires, et les opérations de transbordement peuvent de la sorte s'effectuer dans les meilleures conditions. Les raccordements de toutes les voies se font par aiguilles ; la traction s'opère par locomotives dans toutes les

parties. Les voies sur les quais sont considérées comme prolongement de celles de la gare et dans ces conditions, il n'y a aucune taxe supplémentaire à payer pour le transport des marchandises sur lesdites voies ; le tarif de gare est seul applicable. C'est là un point intéressant à signaler pour le commerce.

Les quais sont encombrés de marchandises de toutes sortes, parmi lesquelles des bois, des lins, des laines, etc. Au sujet de ces derniers textiles, nous ferons remarquer, en passant, la grande importance de Dunkerque, qui vient aujourd'hui bien avant Marseille, Bordeaux et Le Hâvre, cités pourtant en France comme nos principaux ports d'importation pour ces matières. On s'en convaincra en jetant les yeux sur le tableau suivant, qui résume toute l'exportation des laines de la province de Buenos-Ayres et des Rivières, du 1er octobre à la fin de septembre de chaque année :

ANNÉES.	DESTINATION DES LAINES.			
	MARSEILLE.	BORDEAUX.	LE HAVRE.	DUNKERQUE.
	Balles.	Balles.	Balles.	Balles.
1879-1880	724	2.640	76.216	7.341
1880-1881	851	1.290	82.096	1.617
1881-1882	798	2.614	67.044	27.544
1882-1883	1.196	2.743	51.355	58.046
1883-1884	601	1.804	46.912	104.080

D'ailleurs, le mouvement général du port suit une progression identique. Les chiffres suivants, que nous avons pu recueillir, l'établissent de tous points :

ANNÉES	NAVIRES	TONNAGE	MARCHANDISES en TONNES
1850	4.042	307.311	260.608
1851	4.439	362.177	301.898
1852	4.187	335.378	328.278
1853	3.941	387.253	301.231
1854	4.093	335.116	282.610
1855	4.919	429.159	373.690
1856	4.605	440.468	367.596
1857	5.422	528.426	431.906
1858	5.237	528.762	461.294
1859	5.155	537.234	492.068
1860	5.295	561.515	484.249
1861	6.539	732.998	608.344
1862	4.979	579.244	525.057
1863	4.968	578.616	524.948
1864	5.231	652.755	566.090
1865	5.728	743.916	654.581
1866	6.161	860.870	814.061
1867	5.970	869.146	781.684
1868	5.631	888.060	761.240
1869	5.380	849.523	745.771
1870	5.699	973.515	831.834
1871	6.567	1.126.723	1.029.363
1872	5.053	891.232	867.757
1873	6.367	1.305.063	1.097.261
1874	5.406	1.137.860	906.397
1875	5 858	1.303.025	1.151.611
1876	5.798	1.360.454	1.155.600
1877	5.936	1.410.431	1.157.095
1878	5.731	1.485.232	1.180.104
1879	5.784	1.598.807	1.268.232
1880	6.060	1.651.896	1.317.020
1881	5.832	1.801.086	1.442.595
1882	5.740	1.875.684	1.489.820
1883	5.314	1.927.020	1.555.409
1884	5.146	2.126.938	» »

Dunkerque peut recevoir des navires dont le tirant d'eau ne peut dépasser $6^m,70$ pendant les vives eaux extraordinaires, et $3^m,70$ pendant les mortes eaux minima. Parmi les navires entrés, ceux dont le tirant est égal ou supérieur à 6 mètres, a été dans ces dernières années :

ANNÉES	TIRANT D'EAU				TOTAL
	de 6^m à 6^m25 (1)	de 6^m25 à 6^m50 (2)	de 6^m50 à 7^m (3)	au-dessus de 7^m (4)	
	Navires	Navires	Navires	Navires	Navires
1882	48	29	6	»	83
1883	55	30	13	1	99
1884	43	34	35	»	112

(1) Pieds et pouces anglais 19,8 à 20,6.
(2) » » 20,6 à 21,4.
(3) » » 21,4 à 23.
(4) » » au-dessus de 23.

Mais le moment est venu de circuler dans la ville et de montrer à nos jeunes lauréats ses rues et ses monuments. Dunkerque, comme on le sait, se divise en trois parties distinctes : la ville proprement dite, la basse-ville et le quartier de la citadelle. La première, percée de rues propres, mais qui pourraient être mieux pavées, présente une certaine animation, surtout du côté du port, elle est d'un bel aspect. Dans la basse-ville, coupée à angle droit de rues très larges, se trouvent les principaux établissements industriels. Enfin, le quartier de la citadelle est surtout habité par des marins ou des cabaretiers.

Comme monuments, tout le monde connaît l'*église Saint-Éloi*, reconstruite en 1560 dans le style ogival, et dont la façade, avec son péristyle d'ordre corinthien, élevée en 1783 sur les plans de l'architecte Louis, est en complet désaccord avec le reste de l'édifice ; elle va d'ailleurs être changée. On connaît aussi le *beffroi*, du XVe siècle, de 63 mètres de haut, ancien clocher de cette église, aujourd'hui isolé par suite de l'ouverture de la rue de l'Église, à la plate-forme duquel on peut monter par un escalier de 265 marches, et renfermant au dernier étage un carillon célèbre qui exécute une phrase musicale aux heures et aux demi-heures. Enfin, il y a encore à citer *la chapelle de Notre-Dame des Dunes*, entre le port et les remparts, à l'intérieur de laquelle se trouve une statue miraculeuse entourée d'innombrables *ex-voto* suspendus à la voûte et aux murs. Les autres monuments — Hôtel-de-Ville, Sous-Préfecture, Palais de Justice, Théâtre, Hôpitaux, Arsenal, etc., — ne sont remarquables à aucun point de vue.

Dans l'Hôtel-de-Ville, les jeunes excursionnistes ont visité *le Musée*. Celui-ci, fondé en 1838, renferme 250 tableaux, quelques sculptures, une collection de vases étrusques, des curiosités diverses rapportées des pays d'outre-mer, quelques modèles de constructions navales, environ 3,000 médailles et monnaies de divers pays, des collections d'histoire naturelle (parmi lesquelles une riche collection de lépidoptères exotiques, donnée par M. Benoist Gernaert, ancien consul de France à Canton), et enfin une collection de coquilles, remarquable par la beauté des échantillons et leur excellent classement.

Dans leur promenade rapide, les directeurs de l'excursion ont fait remarquer aux jeunes lauréats la statue de Jean Bart, par David d'Angers, sur la place du même nom, et ils ont traversé le parc de la Marine, en forme d'éventail, orné de massifs de fleurs et d'arbres, etc.

Ne laissons pas passer ce célèbre enfant du Nord, qui fût certainement le plus populaire qu'il y eût jamais dans la contrée Dunkerquoise, sans y consacrer quelques mots :

Né en 1650, et fils du marin Cornil Bart, faisant la course aux anglais, il commença sa carrière à l'âge de 12 ans, comme second maître d'un brigantin, chargé d'épier les mouvements des anglais sur nos côtes, et servit sous les ordres du grand-amiral Hollandais, Ruyter, jusqu'au moment où la guerre éclata entre la France et la Hollande.

Il se couvrit de gloire, comme chef corsaire, durant cette campagne, et, pour l'en récompenser, Louis XIV le nomma lieutenant de vaisseau.

Envoyé pour venger la France des insultes faites à son pavillon par les pirates de Salé, il les anéantit, captura leurs chefs et les ramena captifs. En 1689, les Anglais, dont il était si redouté, le firent prisonnier, mais il réussit, quoique blessé, à s'évader de Plymouth, par une nuit obscure, dans un simple canot et, traversant la Manche, aborda à Saint-Malo.

Récompensé de ses exploits par le grade de capitaine de vaisseau, on le vit, seul, enlever à la bataille de Lagos, en 1693, six navires ennemis, et, un an plus tard, sauver le pays de la famine en délivrant un convoi de 100 navires chargés de blé de Flecker, dont s'étaient emparée la flotte Anglo-Hollandaise. Il entra dans Dunkerque avec son précieux chargement. Le prix du pain baissa aussitôt des deux tiers.

Ajoutons qu'en 1696, Jean Bart s'empara encore de 40 vaisseaux au Texel, et les brûla devant l'ennemi qui, arrivant en force, l'obligea à

se retirer, mais sans oser l'attaquer. Peu de temps après, il prit trois frégates anglaises chargées de poudre. Ce fut à cette occasion que Louis XIV, enthousiasmé des services qu'il avait rendus, le fit venir à Versailles, en 1697, et là, entouré de Colbert, de Vauban et du célèbre de Tourville, sous lequel il avait servi, le nomma chef d'escadre, chevalier de Saint-Louis et l'anoblit avec le droit de la fleur de lys d'or dans son blason. La paix de Ryswick survenue, Jean Bart se retira couvert de gloire, et mourut accidentellement le 17 avril 1702, à l'âge de cinquante-deux ans, laissant 13 enfants, dont l'un d'eux devint vice-amiral sous Louis XV, d'autres chefs d'escadre et de brigade (1).

---

(1) On nous communique à ce propos, la pièce suivante intitulée « la Légende de Jean Bart, » pièce absolument inédite, que connaissent les marins dunkerquois, et dans laquelle se révèle un souffle de patriotisme qu'il est bon de ne pas laisser évaporer :

A bord, tant qu'on fera le quart,
A la belle étoile
Torchant de la toile (1).
A bord, tant qu'on fera le quart,
On chantera Jean Bart !

Toujours calme dans le danger
Il n'avait pas l'air d'y songer,
Hardi croiseur, pilote sage,
Fin matelot, bon canonnier,
Comme pas un manœuvrier,
Il venait à l'abordage,
Notre Jean Bart !

Ne craignant que d'offenser Dieu,
Il ne savait pas de milieu
Entre le devoir et sa route ;
Rien à l'envers, tout à l'endroit,
Sans embarder, naviguant droit
D'un cœur franc, coûte que coûte,
Voilà Jean Bart !

Simple corsaire, il commença,
Et par ses exploits surpassa
Tous les plus fameux en vaillance,
Des ennemis c'était l'effroi.....
Tant on en parla que le Roi
Au service de la France,
Voulût Jean Bart !

Un jour que Monsieur de Forbin
Le taquinait d'un air malin,
Disant un tas de fariboles,
La pipe aux dents, sans se fâcher :
— Je n'ai pas le temps de chercher
Les puces à vos paroles,
Lui dit Jean Bart !

Le petit Cornil Bart, son fils,
Au premier feu des ennemis,
Paraît se troubler, il tressaille :
« Que jusqu'à la fin du combat
On l'attache au pied du grand mât,
» Le front devers la mitraille, »
A dit Jean Bart !

Tant il gagna de grands combats
Que le vrai nombre on n'en sait pas !
Faudrait avoir trop de mémoire !
Mais on sait comment il fut pris,
Se risquant seul pour ses brebis ;
Ça ne gâte pas l'histoire
Du bon Jean Bart !

Tout le convoi qu'il escortait
Fut sauvé, pendant qu'il prêtait
Le flanc à deux vaisseaux de guerre.
Ah ! s'il n'avait été blessé !
Autrement, çà se fut passé.
Les Anglais perdaient l'affaire
Contre Jean Bart !

(1) Ployant et déployant la voile.

Le dernier descendant mâle direct, est mort en 1784, et le nom de Bart dont on avait réuni le nom et le prénom pour en faire un nom patronimique s'est éteint en 1860 dans la personne de Pierre Jean-Bart, enseigne de vaisseau. Toutefois, il existe encore des personnes alliées à la famille Jean-Bart et notamment dans la ville de Lille, les familles De Vicq de Mondhyver et Briansiaux-Bigo : de cette dernière fait partie M. Scrive-Loyer, membre de notre Comité d'études.

Il s'en faut qu'après la mort de Jean-Bart, la bravoure dunkerquoise

---

Droit en prison, il est conduit,
Il s'évade une belle nuit ;
En prison s'il ne resta guères,
Toujours il se le rappela,
Et bravement s'en consola
Aux dépens de l'Angleterre,
Notre Jean Bart !

L'Anglais a beau faire son fier,
Jean Bart était maître sur mer,
Il n'avait qu'à suiffer ses bottes !
Nuit et jour, sans être arrêté,
Comme l'éclair, sabre au côté,
Passait à travers leurs flottes
Le grand Jean Bart !

La France n'ayant plus de pain,
Etait quasi morte de faim ;
Pour elle, c'est le cas de moudre.
Les Hollandais avaient raflé
Le grand convoi chargé de blé....
Sur eux va tomber la foudre
Avec Jean Bart !

Gare dessous, le ving-neuf juin (1694)
Sur les six heures du matin
Attrape à commencer la danse
Bord contre bord et main sur main !
« A toute la France demain
» Nous donnerons l'abondance »
A dit Jean Bart.

Tenant tout ce qu'il promettait
Comme un vieux brave qu'il était,
Il met la famine en déroute,
De façon que les bons Français
Qui ne manquaient plus de pain frais
Disaient en cassant la croûte :
Vive Jean Bart !

A la cour, chacun le fêtait,
Durant qu'on le complimentait,
Le Roi s'approche pour lui dire :
« Jean Bart, vous m'avez satisfait,
» Chef d'escadre, je vous ai fait.
Et vous avez bien fait, sire !
Répond Jean Bart.

De Dunkerque il était sorti
Portant le prince de Conti,
On courut grands risques en route.
— « Vous pouviez être, Monseigneur,
» Sans crainte, en cas de malheur,
» J'aurais fait sauter la voûte, »
Lui dit Jean Bart !

Devant que de rendre l'esprit,
Dans sa maison et dans son lit,
Comme un bon bourgeois de la ville.
— Le bon Dieu m'appelle là-haut,
Cornil, je te fais matelot,
Je puis m'en aller tranquille,
Disait Jean Bart.

Dans sa maison et dans son lit,
Il mourut donc comme on le dit ;
Dunkerque n'y voulut pas croire,
Les pauvres gens, et les marins
Pleuraient comme des orphelins.
Depuis, la France et la Gloire
Pleurent Jean Bart.

A bord, tant qu'on fera le quart,
A la belle étoile
Torchant de la toile.
A bord, tant qu'on fera le quart.
On chantera Jean Bart.

ait eu quelque répit sur mer ; bien au contraire, nombre d'armateurs de la ville équipèrent des bateaux corsaires pour faire la course. A ce sujet, il nous a été communiqué nombre de curieux documents, extraits des archives départementales, sur les armements de ce genre au cours de la guerre de sept ans. Dunkerque possédait à cette époque un tribunal des prises, et l'importance de ces dernières, pendant toute la période de cette célèbre guerre, s'est élevée à plus de 30 millions de francs. L'un des principaux armateurs, le chevalier Briansiaux de Milleville, l'un de ceux de ce nom alliés à la famille Bart, et qui portait en même temps le titre de conseiller-secrétaire du roi, équipa à lui seul 28 corsaires de 1756 jusqu'à la paix : ceci résulte d'une lettre du 10 août 1759 adressée à Coppens d'Hersin, lieutenant-général de l'Amirauté à Dunkerque. Briansiaux en fut d'ailleurs récompensé ; il fut en 1765 nommé chevalier de Saint-Michel, et en 1760 anobli par Louis XV.

Au moment de la guerre américaine, un grand nombre d'armateurs dunkerquois demandèrent au Gouvernement de pouvoir affrêter des corsaires pour courir sus aux Anglais, ils ne purent en obtenir l'autorisation.

Mais nous sommes loin de notre récit d'excursion. Il est temps que nous le reprenions.

Dirigeons-nous maintenant du côté du port. Celui-ci, comme on le sait, s'ouvre dans la direction du N.-N.-O, entre deux *estacades* de charpente qui forment l'avant-port de la ville ; l'une, celle d'Ouest, de 1 kilomètre de longueur, l'autre, celle de l'Est, de 800 mètres ; c'est cette dernière, terminée par une plate-forme avec bancs, qui est la plus fréquentée des promeneurs. Devant les estacades, s'étend une vaste rade foraine très sure, toujoure éclairée de nuit par trois bateaux à feux : le *Mardyck*, le *Gravelines* et le *Ruytingen*. Les directeurs expliquent aux jeunes excursionnistes que le *chenal*, long de 2,200 mètres, se divise en trois parties distinctes, de longueur à peu près égale : le chenal proprement dit, l'avant-port et le port d'échouage. Ce chenal est éclairé de nuit par le feu établi au sommet d'une tour, dite *tour de Leughenaer*, qui domine, à l'Est du port, des bâtiments du XVIIIe siècle, où sont installés le service actif de la douane, la Chambre de commerce, le bureau du capitaine du port, le poste des pilotes et le bureau central d'octroi.

A l'Ouest du port, s'ouvre un vaste bassin, en forme de poire, dit *bassin des chasses*, de 30 hectares d'étendue, relié au chenal par une

écluse à cinq passages. Ce bassin a été creusé en 1825 pour recevoir, à la marée haute, des eaux qui, retenues en abondance, puis lâchées à marée basse, les jours de syzygies, balaient les sables amoncelés en forme de barrage à l'entrée du chenal.

Mais voici *le phare*. C'est une tour cylindrique en briques, de 59 m. de haut, au centre d'un soubassement rectangulaire. Le feu est à éclipses, de minute en minute, il est de premier ordre, lenticulaire et de 25 milles de portée. Pendant la nuit, les phares du cap Gris-Nez, de Calais et de la pointe de Walde, combinent leurs feux avec ceux de Gravelines, du banc Ruytingen et Dunkerque, pour donner les indications nécessaires en vue d'éviter les « bancs de Flandre », si les navigateurs n'ont pas à atterrir vers les ports de Calais, Gravelines ou Dunkerque, ou pour guider ceux qui se disposent à gagner ces ports ou du moins à venir prendre leur mouillage dans la rade de Dunkerque. Les approches de ces bancs de Flandre dont il est ici question et qui sont le banc de Bergues, le grand et le petit banc d'Out-Ruytingen, se trouvent indiqués aux navigateurs par sept bouées en tôle de grande dimension qui en signalent la limite extérieure.

En nous promenant du côté de l'estacade Ouest, un vieux loup de mer veut bien expliquer aux élèves la coloration et le numérotage des *bouées*, que les excursionnistes aperçoivent en pleine mer, ainsi que le système des *signaux de marée*. Nous donnons ici toutes les indications que nous avons pu retenir :

Toutes les bouées que les navigateurs doivent laisser à tribord en venant du large, sont peintes en rouge, avec couronne blanche au-dessous du sommet ; celles qui doivent être laissées à babord, sont peintes en noir ; celles qui peuvent être laissées indifféremment de l'un ou de l'autre côté sont peintes en bandes horizontales, alternativement rouges et noires. Ces couleurs sont ou uniformes ou distribuées suivant divers dessins se détachant sur fond blanc, tels que damiers, losanges, bandes verticales ou horizontales, de manière à prévenir les méprises. Les bouées d'appareillage sont peintes en blanc — sur chaque bouée est inscrit, soit en entier, soit en abrégé, le nom de l'écueil qu'elle signale ; et l'on donne en outre une suite de numéros à celles qui appartiennent à une même passe ou à un même groupe de bancs. Ces numéros ont leur point de départ du côté du large : les numéros pairs sont affectés aux bouées que le navigateur venant du large, doit laisser à tribord, c'est-à-dire à celles qui sont peintes en

rouge ; et l'on donne les numéros impairs à celles qu'il doit laisser à babord, c'est-à-dire aux bouées noires.

Quant au système des signaux de marée, tous nos sociétaires savent qu'il fonctionne à l'entrée du port de Dunkerque à l'aide d'un mât de signaux muni d'une vergue et installé à l'extrémité de la jetée Ouest. Ces signaux indiquent, pendant le jour, les hauteur de la marée de $0^m,25$ en $0^m,25$, à partir de 2^m au-dessus du zéro des cartes marines ; ils sont produits au moyen de ballons et de pavillons, qui se hissent sur le mât et la vergue. Un ballon placé à l'intersection annonce une profondeur d'eau de 3^m dans toute la longueur du chenal ; chaque ballon placé sur le mât au-dessous du premier, ajoute 1^m à cette hauteur d'eau, et 2^m s'il est placé au-dessus. Hissé à l'extrémité de la vergue, un ballon représente $0^m,25$ quand le navigateur le voit à gauche du mât et $0^m,50$ quand il le voit à droite. Afin d'indiquer le mouvement de la marée, on emploie un pavillon blanc avec croix noire et une flamme noire en forme de guidon ; ces pavillons se hissent dès qu'il y a 2^m d'eau dans le chenal, et sont amenés dès que la mer est redescendue à ce même niveau. Pendant toute la durée du flot, la flamme est au-dessus du pavillon ; au moment de la pleine mer et pendant la durée de l'étale, la flamme est amenée ; enfin, la flamme est au-dessous du pavillon pendant le jusant. Le pavillon permet ainsi de signaler les hauteurs d'eau de $0^m,25$ en $0^m,25$ à partir de 2^m de profondeur. Lorsque l'état de la mer interdit l'entrée du port, tous ces signaux sont remplacés par un pavillon rouge également hissé au sommet du mât. On ne fait encore à Dunkerque que des signaux de jour, mais ceux-ci sont de nature à être employés aussi de nuit par la substitution de fanaux aux ballons.

Toutes ces explications ont été écoutées avec la plus grande attention par nos lauréats.

Les directeurs expliquent encore aux lauréats que deux canaux d'écoulement principaux, les *canaux de Bergues* et *des Moëres* aboutissent au port, le premier servant à la navigation locale et restreinte de l'arrondissement entre Dunkerque, Bergues et Watten, le second étant exclusivement affecté aux dessèchements des parties les plus basses des Waeteringues et des Moëres. Un autre canal, celui *de Bourbourg* n'est qu'une grande artère de navigation, mettant le port de Dunkerque en communication avec l'Aa et le réseau des voies navigables du Nord et du Pas-de-Calais, c'est lui qui amène la batellerie de l'intérieur de la France ; il est aussi la seule source d'alimentation

du pays en eaux douces et potables, dérivées du cours de l'Aa proprement dit ; un quatrième canal, celui *de Furnes* est une voie de navigation concédée, qui réunit directement le port aux voies navigables de la Belgique. Tous ces canaux se rendent à la mer par les fossés de la place et les canaux de dérivation de l'ouest et de l'est, le premier désigné sous le nom de *canal de dérivation* proprement dit, le second sous le nom de *canal de la cunette*,

Avec toutes ces artères, Dunkerque est encore en relation par voie ferrée avec les chemins de fer français et belges, d'une part au moyen du réseau de la Compagnie du Nord que viennent de traverser les excursionnistes, d'autre part la ligne de Dunkerque à Furnes, concédée à une compagnie belge et exploitée par la Société générale d'exploitation de Belgique.

Les excursionnistes se sont ensuite rendus par le tramway à la station balnéaire de Dunkerque, *Rosendaël*, au N.-E. de la ville, bordée dans toute sa longueur de villas et de jardins et ils y ont pris, au *restaurant Deconinck*, un substantiel repas. Un toast a été porté au dessert par M. Jacquin à M. Léonard Danel, « à la générosité duquel on doit de pouvoir continuer ce voyage à la mer annuel offert aux lauréats du concours pour l'enseignement primaire supérieur ». D'unanimes acclamations ont approuvé le toast de M. Jacquin.

Une promenade dans la commune et sur la plage a suivi ces agapes. C'est seulement, on le sait, depuis 1860 qu'un décret a érigé le hameau de Rosendael en commune. Jusque là il faisait partie des communes de Teteghem et Coudekerque-Branche, dont il n'a formé une paroisse spéciale qu'à partir de 1842 : on y a élevé à cette époque une église qui n'a été terminée qu'en 1846. Aujourd'hui Rosendaël a 4391 habitants ; d'après les statistiques de 1881, Dunkerque qui en 1846 n'en avait que 27.355 en possède aujourd'hui, d'après les mêmes statistiques, 37.328.

Revenus dans la soirée du côté du port, les lauréats ont dîné à l'*Hôtel du Chapeau-Rouge*. Avant le départ, les directeurs de l'excursion ont fait l'acquisition au nom de la Société d'un certain nombre de photographies de la ville, qu'ils ont offertes aux jeunes gens en souvenir de leur petit voyage. Les excursionnistes sont renrés à Lille quelques heures après, enchantés de cette journée, excellente pour eux à tous les points de vue.

ALFRED RENOUARD.

V

Les Carrières de Quenast.

Excursion du 5 Juillet 1885.

Désireux de visiter l'importante exploitation des célèbres carrières porphyriques de Quenast, sises en Belgique dans la jolie vallée de la Senne, plusieurs membres de notre Société prièrent M. le Président, Paul Crepy, de vouloir bien leur en faciliter l'accès.

Avec sa bienveillance habituelle, ce dernier s'adressant à M. D. Urban père, Directeur de cette grande exploitation, lui demanda l'autorisation de la visiter, et bientôt arrivait de sa part une réponse accueillant favorablement la requête de notre cher Président, et assurant les géographes du meilleur accueil.

D'un commun accord, une excursion y fut décidée pour le dimanche 5 juillet, et la députation, à laquelle s'étaient joints : M. Germain Delebecque, agent général du contrôle de la Compagnie du chemin de fer du Nord, membre de la Société, venu exprès de Paris à cet effet, M. Léon Faucher, Ingénieur en chef des poudres et salpêtres, membre du Comité d'études, M. Achille Six, géologue, votre secrétaire général-adjoint, et d'autres Sociétaires, partirent par l'express de Bruxelles à 6 h. 17 du matin.

Brûlant les villes de Tournai, le château féodal de Maulde, les villes de Leuze et d'Ath, où dans cette dernière ville, M. Cauchie, chef de gare, leur rendit service de la façon la plus courtoise en voulant bien leur faire assurer pour le soir, un dîner que nous n'avions pu nous faire préparer ailleurs, et de qui les excursionnistes conserveront le meilleur souvenir, ils descendaient, à 9 h. 45, à la station de Bierghes, située entre Enghien et Hal.

Sortant de la gare, à gauche, et traversant la voie ferrée, n'ayant d'autre guide que leur langue, leurs yeux et la boussole, nos touristes s'engageaient bientôt dans une contrée charmante à demi boisée et entrecoupée de riches prairies, qu'un temps très propice permettait d'apprécier d'autant mieux.

Coupant la grande route nationale Belge, de Lille à Bruxelles, Maestricht et Aix-la-Chapelle, toute bordée d'ormes magnifiques, nous suivîmes un sentier tracé au milieu de prairies vallonnées, encadrées de beaux arbres, véritable bocage, d'un ensemble très pittoresque.

Nous arrêtant de temps à autre pour contempler les sous-bois et percées, que bien des peintres, amateurs de belle nature, admireraient, nous cheminions en file indienne, enchantés de nous trouver en si peu de temps, transportés dans une contrée ravissante, véritable paysage des Flandres, orné çà et là de quelques maisons proprettes, demeure de ses heureux habitants.

Puis, presque subitement, un immense horizon se découvrit à nos yeux, ce n'était à perte de vue que coteaux et vallons, dorés de riches moissons panachées de bluets et coquelicots ou de prés verdoyants encadrés d'arbres, sortes d'oasis émaillés de quelques jolis villages, faisant saillie dans ce beau panorama, qui excita toute notre admiration.

Nous arrivâmes bientôt au bourg de Wisbecq, situé au fond d'une vallée, et flanqué sur sa droite d'une propriété seigneuriale, que nous apprîmes être l'une des résidences du duc d'Arenberg.

Sur la proposition de votre secrétaire général, nous ne laissons pas passer l'occasion de visiter ce château et ses dépendances. et nous présentant à la grande poterne du donjon d'entrée, surmontée d'un fronton aux armes du duc portant la date de 1750, nous déclinions notre qualité, appuyée de la carte de la Société de géographie, et nous obtenions bientôt du régisseur-intendant, qui s'y prêta de la meilleure grâce, l'autorisation de visiter cette demeure princière.

Aussitôt introduits dans la grande cour du château, nous nous trouvâmes dans un quadrilatère de gros bâtiments, style Louis XIV, surmontés de grosses tours carrées, sortes de donjons en porphyre du pays, au sommet desquels se trouve, en fer forgé, le grand Lion armorial des Flandres supportant des flèches roses des vents, le tout d'un travail assez remarquable.

Sur la droite, à quelque distance, se trouve sur une terrasse, le château proprement dit, de style moderne, et dont l'entrée principale, donnant sur le parc, a pour frontispice le blason doré de la famille d'Arenberg.

Un bel étang, où nagent des cygnes, et les beaux bosquets

d'arbres du parc où foisonne le gibier, l'entourent de tous côtés. Les parterres de fleurs embaument l'air de senteurs, que nous humons volontiers, et ce n'est qu'à regret que notre temps, limité, nous force à prendre congé de notre aimable cicérone que nous remercions de sa gracieuse hospitalité.

Malgré tout l'attrait qu'il peut y trouver, il paraît que son noble propriétaire n'y vient pas souvent.

En 1882, il fit meubler le château et y dépensa une vingtaine de mille francs pour l'aménager ; il y séjourna ensuite trois semaines et n'y est pas encore revenu depuis.

Reprenant notre marche, nous passons à côté d'une jolie glacière naturelle, située sous un bosquet de quelques très vieux tilleuls, puis longeant les pièces d'eau formant fossés du château, nous entrons dans Wisbecq dont nous visitons l'église.

Elle possède, enchâssées dans ses murs, de grandes pierres tumulaires verticales, sur lesquelles sont sculptés, de grandeur naturelle, des seigneurs et dames de la famille d'Overchies de St-Josse Ten-Oode, en costume du temps. Les chevaliers, entr'autres le sire d'Anthoie de Marrais, tenant d'une main le casque panaché et de l'autre le glaive, les gantelets de fer sur le sol.

Ces dalles portent la date de 1670.

Poursuivant sans arrêt notre route, quoique l'appétit s'éveillât chez quelques-uns de nous, nous nous hâtons d'atteindre le but de notre voyage, et, chemin faisant, nous sommes frappés de l'air d'aisance qui règne dans ce pays, du bon esprit des habitants qui tous, saluent au passage, se montrant très obligeants pour nous renseigner, nous laissant cueillir les roses qui ornent les jardinets sur le bord de la route, et il était 11 heures du matin quand nous aperçûmes, au fond d'une vallée profonde, le bourg de Quenast, entouré de hauts escarpements de rochers que nous devinâmes être les carrières que nous allions visiter.

Nous descendons presque à pic un étroit et pittoresque sentier au pied duquel coule vers la capitale belge la jolie rivière de la Senne, qui va se jeter dans l'Escaut au-dessus de Malines ; nous saluons au passage d'un œil sympathique les nombreux pêcheurs installés sur ses bords, et la traversant sur une écluse, nous arrivons bientôt au pied même des énormes roches de porphyre de plus de cent mètres de hauteur, qui se dressent devant nous, à notre arrivée aux carrières.

Nous gravîmes une côte de quelques centaines de mètres, et là, sommes reçus cordialement par M. Maurice Urban, délégué de Bruxelles par M. Urban père, pour nous faire les honneurs de leur immense exploitation.

Après les présentations faites et une gracieuse invitation à déjeuner de la part de M. Maurice Urban, ce dernier nous fait parcourir une partie des longues voies ferrées qui gravissent les flancs de ces énormes escarpements de déblais porphyriques, véritables petites chaînes de montagnes de débris de pavés, accumulés là chaque jour depuis des années. Puis, arrivés à l'une des intersections principales, près de l'entrée du grand tunnel menant aux carrières même et d'où l'on plane sur toutes les grandes voies d'expédition, M. Urban nous fait l'historique et nous décrit de la façon la plus intéressante, toute l'Exploitation de ce grand gisement de porphyre, laissant à M.Achille Six, le sympathique géologue qui nous accompagnait, le soin d'en faire la description géologique.

Ces carrières sont une des plus importantes entreprises du royaume de Belgique, et elles sont les plus importantes du monde pour la production des pavés proprement dits. Celles d'Écosse et autres, ne les égalent pas à beaucoup près. Leur origine remonte vers l'an 1550, et trente ou quarante ans plus tard, un prêtre, nommé Remy Quiva, qui entrevoyait la qualité et la valeur de ce gisement porphyrique, prédit, avec une justesse que les évènements ont pleinement justifiée, qu'elles feraient la richesse et l'avenir de la contrée.

C'est vers la fin du XVIIIe siècle, que l'exploitation commença à y avoir une certaine importance, et au commencement du nôtre, la fabrication des pavés avait acquis déjà une importance assez considérable, quoique l'extration de la roche ne s'y fit encore que d'une façon assez rudimentaire.

En 1845, l'installation d'une machine à vapeur vint apporter un réel perfectionnement à la manière d'exploiter, et en 1848, un chemin « à ornières de fer » et à traction de chevaux, reliant les carrières au canal de Charleroi, permit d'étendre les débouchés, en en diminuant les frais de transport.

En 1851, fut formée une Société en commandite, sous la raison sociale Zaman et Cie, et la fabrication des pavés de Quenast prit un plus grand essor ; mais bientôt on reconnut l'insuffisance des moyens d'exploitation eu égard à l'importance du gisement, et le 1er juillet

1864, fut érigée « la Société anonyme des carrières de porphyre de Quenast, au capital de 4,000,000 de francs », capital qui fut porté plus tard à 4 millions 500,000 francs.

C'est elle qui régit actuellement cette grande entreprise, et de cette époque date la magnifique organisation industrielle et économique, que nous avons admirée.

Tâche difficile, quand l'on songe que tout était à créer, pour mettre le gisement à même de produire tout ce qu'il pouvait donner, et en tirer la plus parfaite quintescence, tant au point de vue de l'extraction proprement dite, qu'à celui des voies à créer pour les transports des déblais hors des carrières et des moyens d'expédition des produits fabriqués, pour les diriger ensuite jusqu'aux réseaux des grandes voies ferrées belges.

Difficiles aussi, étaient la formation d'un noyau de bons ouvriers et le moyen d'assurer leur existence dans le pays au point de vue hygiénique, matériel, moral, etc., etc.

Tout cela a été parfaitement ordonnancé par la nouvelle administration qui a taillé largement en plein drap, et l'avenir est là tout prêt à récompenser de tels efforts. Efforts, d'ailleurs, en partie déjà réalisés, car toutes les villes de l'Europe, transformées depuis vingt-cinq ans, sont pavées avec le porphyre des carrières de Quenast.

L'exploitation comprend une étendue de terrain de 155 hectares, d'un seul tenant, propriété de la Compagnie, sillonnée par de nombreux réseaux de railways horizontaux ou ascensionnels.

Tous les travaux s'y font à ciel ouvert.

Le gisement proprement dit, comme vous le verrez plus loin, décrit par M. Achille Six, l'érudit collaborateur de M. le Professeur Gosselet, a été produit par une éruption de lave d'essence porphyrique projetée, lancée en quelque sorte du centre de la terre à la surface du sol de Quenast, au milieu des schistes dans lesquels elle ne s'est pas du tout infiltrée. C'est aujourd'hui un imposant spectacle de voir du haut de cette immense excavation, sorte de grand cirque de soixante mètres de profondeur, le mouvementqui y règne pour son exploitation.

Une myriade d'ouvriers, ressemblant de là haut à une quantité de fourmis, y travaillent, allant et venant sans cesse dans tous les sens.

Les uns, étagés sur les gradins taillés dans le roc des flancs de l'immense carrière, font sauter et détachent par la poudre, les gros blocs de porphyre, première opération d'où sortiront bientôt après, les

pavés tout taillés, prêts à être expédiés sous la forme commandée ; les autres en roulent les débris sur les voies ferrées.

Ces opérations de forage de trous de mines, qui se faisaient autrefois à la main et exigeaient l'emploi de trois hommes et 10 heures de travail pour chaque percée d'une profondeur de 2 mètres cinquante, se font maintenant par des perforatrices mécaniques qui atteignent jusqu'à 7 mètres pour le même laps de temps.

Les machines du type Dun et Ingersoll, fournissent l'air comprimé sur tous les points de l'exploitation, et pèsent de 130 à 220 kilogrammes, poids bien frêle quand on songe aux énormes volumes de porphyre qu'elles déplacent.

Il a fallu une grande patience de la part des ingénieurs pour faire adopter par les ouvriers ces nouveaux engins, et ce n'est qu'en les manœuvrant eux-mêmes sous leurs yeux, qu'ils ont fini par leur en faire apprécier les immenses avantages et l'économie de peine corporelle qui leur est évitée. Aujourd'hui, bien que les frais de forage soient à leur charge, tous manient ces machines perforatrices avec la plus grande satisfaction.

Le forage à l'air comprimé a eu pour principal avantage de diminuer la quantité d'ouvriers et d'augmenter annuellement la production des blocs de granit détachés du gisement.

Sur le sol même, au fond de la carrière, se meuvent une foule d'autres travailleurs qui s'efforcent de séparer et diviser les énormes monolithes détachés des parois des murs du grand cirque.

Des brigades d'autres ouvriers en saisissent à leur tour les parties réduites pour les tailler à la grosseur, à la forme demandée, puis d'autres encore les chargent sur une foule de petits wagonnets, dits berlines, qui, glissant sur des voies ferrées, vont s'engouffrer, formant de longues suites de trains de pavés, sous un majestueux tunnel, aboutissant de l'autre côté de la montagne, en face de la grande gare d'expédition de la Société des carrières de Quenast.

Il sort de là, *chaque jour*, 2,500 wagonnets remplis, les uns de débris de roches, les autres de pavés tout prêts à être expédiés, le tout représentant un poids de un million cinq cent mille kilogrammes.

Un gardien est là en permanence à la sortie du tunnel annotant le nombre exact de chaque berline sortant.

En face, et un peu au-dessous, se trouvent les grandes gares d'expédition où se chargent, sur vingt-et-une grandes voies parallèles, bordées de nombreux quais d'embarquement, et couvertes de

wagons de l'État Belge, tous les produits manufacturés. Il y a là un mouvement journalier de 600 de ces wagons, entrant vides et sortant bondés d'une quantité, de cent mille pavés, partant chaque jour, soit pour la Belgique, la Hollande et la Russie, soit pour Paris et les départements du Nord, dont les routes et les villes, entr'autres Lille, en ont été dallées (1).

Soit encore vers le port de Terneuzen, à l'embouchure de l'Escaut, pour s'y embarquer à destination du Hâvre, de Bordeaux, Londres et vers la mer Noire pour la Turquie et la Roumanie, même jusqu'au-delà de l'Atlantique, à la Nouvelle-Orléans. Il est ainsi sorti des carrières de Quenast, l'an dernier, 25 millions de pavés pesant environ 180,000 tonnes.

Tous ces travaux d'extraction, toute cette taille de gros et de petits blocs de porphyre ne se font pas sans laisser sur place des débris de roche qui, s'ils n'étaient pas enlevés presqu'au fur et à mesure qu'ils tombent sur le carreau, obstrueraient complètement le sol des carrières et en gêneraient l'exploitation.

Aussi, toute cette quantité de non-valeurs encombrantes est-elle enlevée chaque jour sur des wagonnets qui, par des railways à voie étroite et sur des plans inclinés au moyen de chaînes flottantes, sont mis en mouvement par une machine de 120 chevaux qui commande tout et actionne un énorme treuil vertical formant poulie, centre de toutes les transmissions, faisant rouler ces berlines, allant se déverser et former de véritables chaînes de montagnes de débris de porphyre accumulés au fur et à mesure sur le territoire de la Compagnie.

Ils ne sont cependant pas destinés à toujours y rester car, poursuivant leur œuvre en cherchant à en tirer toute la quintescence, MM. Urban père et fils, les intelligents directeurs actuels de la Compagnie de Quenast, ont imaginé, en 1873, de les utiliser en les concassant, pour en faire du macadam.

La roche extraite, donnant 50 pour cent de pavés et autant de débris, leur utilisation était donc du plus grand intérêt.

A cet effet, il a été construit à l'extrémité des chantiers de la grande carrière, une grande usine et un bâtiment à concassage, où se font

---

(1) Nous en voyons partir pour Paris 50,000, taillés sur une forme de $0^m,17$ sur $0^m,16$ c., même conformation que les pavés de bois que l'on essaie aussi depuis quelque temps, mais dont le prix de revient est très élevé.

avec les concasseurs Blake, toutes les opérations de ces produits à macadamiser, qui rendent excellentes, les routes où on les dépose, et font un excellent ballast pour les voies ferrées, évitant ainsi toute poussière soulevée par le roulement des trains en marche, sans compter la bonne conservation des matériaux même de la voie, le drainage des eaux en étant très facile. Il est sorti de ces usines, en 1884, deux cent dix mille tonnes de macadam et de ballast pour les voies ferrées et charretières de Belgique, de France et d'Angleterre.

Nos touristes, toujours dirigés par M. Maurice Urban, contemplaient du haut d'une terrasse-belvédère établie sur la crête des montagnes de débris de porphyre, appelés Terris, l'imposant panorama qui se déroulait à leurs yeux de tous côtés.

A gauche, les vingt-et-une grandes voies ferrées parallèles des gares d'expéditions, les chemins de fer à voie étroite, à double voie et sur plans inclinés, grimpant sur les flancs de la grande carrière ; à droite, sous leurs pieds, l'immense et grandiose gouffre béant de l'exploitation proprement dite, véritable petit cirque de Gavarnie ; derrière, le bourg de Quenast et la vallée de la Senne, et enfin, devant eux, toutes les installations de l'Administration, les cantines, l'infirmerie, les cités des ouvriers célibataires et la longue file des maisons de ceux mariés, habitant des maisons spécialement construites pour eux.

Rien n'est plus intéressant de voir la cessation des travaux, arrêtés subitement pour cause d'explosion de mines.

Trois cloches à timbre clair se font entendre sur divers lieux de l'exploitation. Aussitôt tous les ouvriers quittent leurs travaux et les carrières et se précipitent vers toutes les issues.

Le vide s'est bientôt fait partout, le silence le plus complet a succédé à la plus grande activité, la carrière est morne dans toute son étendue.

Les cloches sonnent toujours, et, à elles, se sont joints les sons bruyants des cornets que font vibrer les vigies, qui, le guidon rouge en main, empêchent toute circulation sur les routes longeant l'exploitation.

Après un certain laps de temps, on voit se hisser sur les trois observatoires dominant toute la contrée, des drapeaux blancs.

Ces drapeaux donnent l'ordre à quelques hommes de se diriger sur des points déterminés des chantiers d'extraction.

Ils y vont, en effet, au pas de course, à travers tous obstacles, remplir une mission sur de nombreux points désignés, et aussitôt arrivés à leur but, ils se baissent, se rapprochent d'un objet que l'on ne

distingue pas exactement de notre observatoire, sauf peut-être une lueur brillante, puis, plus rapidement encore qu'ils ne sont arrivés, disparaissent, courant se blottir dans des cachettes sûres préparées d'avance.

Ce sont les mèches des mines destinées faire détacher d'énormes surfaces de porphyre qu'ils sont allés allumer.

Les cloches sonnent le tocsin à coups répétés, les sons stridents des cornets résonnent partout dans l'air, plus le moindre mouvement dans toute l'exploitation, toute la fourmillière des travailleurs a disparu.

Enfin, une violente explosion retentit, ébranlant toute la contrée, puis une seconde, une troisième, suivies bientôt d'autres, qui se succèdent sans interruption, avec des détonations semblables au bruit du tonnerre, que les échos répètent au loin ; des masses énormes de roche se fendent, puis se détachent, roulant lourdement avec fracas ; des éclats de granit volent et sont projetés dans tous les sens, mêlés à la fumée épaisse que l'explosion a produite et qui couvre pendant quelque temps toute la surface de la carrière.

Après s'être dissipée et à un signal donné, toute la ruche nombreuse des ouvriers qui avait disparu, reparaît bientôt, allant reprendre ses postes et travaux et recueillir le fruit des explosions finies, qui leur ont mis ainsi sur le chantier une grande somme de travail à accomplir.

Nos touristes, quittant ces intéressants champs d'exploitation, se sont dirigés alors vers les différentes dépendances où l'Administration et les divers services sont installés sur une vaste échelle par la Société de Quenast, pour assurer aux ouvriers l'existence et l'habitation confortables et à bon marché, en même temps que les soins médicaux les plus parfaits.

Il était déjà une heure avancée, quand, avec une prévenance et une urbanité des plus grandes, M. Maurice Urban, invita nos excursionnistes à prendre un déjeuner, amené exprès de Bruxelles le matin par son personnel domestique, et c'est avec leplus grand plaisir, pourquoi ne pas l'avouer, qu'ils acceptèrent avec empressement cette aimable invitation ; le départ de Lille était déjà loin, le grand air et la marche avaient grandement ouvert les appétits et l'on se mit gaîment à table, dans la coquette salle de la cantine, non sans avoir au préalable vu fonctionner les cuisines et le grand hachoir au pain que plusieurs d'entre nous voulurent manœuvrer eux-mêmes.

Nous jugeâmes bien vite de la sollicitude de MM. Urban père et fils

pour leurs ouvriers, quand nous nous trouvâmes réunis dans leur salle à manger quotidienne, d'une propreté et fraîcheur parfaites, faisant suite aux cuisines qui ne sont pas moins bien tenues.

Au dessert, un toast de gratitude fut porté par M. A. Eeckman à M. Urban père et à M. Maurice Urban, administrateurs-gérants, les remerciant sincèrement de l'accueil que la Société de géographie de Lille recevait à Quenast Carrières, et M. Germain Delebecque qui, comme nous l'avons dit plus haut, avait bien voulu venir de Paris se joindre à ses anciens compatriotes, charma l'assistance en interprétant l'œuvre d'Alphonse Daudet, « Mon Moulin », qui souleva les applaudissements de tous.

Il répondait ainsi gracieusement, en homme lettré et diseur parfait que l'on sait, au toast qui lui avait été porté par M. Faucher, ingénieur en chef des poudres et salpêtres.

Nous continuâmes ensuite la visite de ces intéressantes installations et nous trouvâmes bientôt dans une grande cour-jardin, bordée d'arbres et formée par quatre corps de bâtiments, élégants pavillons-châlets, dans lesquels sont installés les logements des ouvriers célibataires, composés de 72 chambres, meublées simplement, mais d'une propreté exquise, toutes donnant sur les jardins, puis l'habitation du maître-d'hôtel-cantinier, les cuisines, les buvettes et la salle à manger-réfectoire où nous avions été si bien réconfortés.

Les ouvriers sont nourris et logés à raison de 1 fr. 20 à 1 fr. 50 par jour, et pour ce prix minime ils ont deux déjeuners le matin composés de café noir et pain beurré, dont ils emportent l'un aux chantiers, à midi, soupe grasse, viande, légumes, pain et bière : à 4 heures, ils prennent du café noir avec pain beurré, et, pour souper, un ragoût de viande avec légumes, pain et bière.

On peut donc, en toute vérité, dire qu'ils ont là, par cette belle organisation, une nourriture saine et abondante et un logis agréable presque pour rien.

Une véritable ville composée de plus de trois cents maisons de forme élégante et encadrées de petits jardins, donne asile aux familles d'ouvriers, où à leur choix, par couples sympathisant entre eux, ils sont logés moyennant 8 francs par mois, dans une contrée pittoresque où ont été faites des plantations d'accacias qui en rendent le séjour plus agréable.

D'autres se répandent aux environs, chacun agissant de plein gré.

Leur gain varie de deux à 10 francs par jour et ils sont presque tous à la tâche.

Puis, pour parer à toutes les éventualités, sont installés, princièrement en quelque sorte, et dans un parc coquet, les pavillons servant d'infirmerie, de salles de visite du docteur, des blessés des malades à isoler, d'opérations, la lingerie, etc. Installation faite sur les modèles les plus récents en usage dans la capitale Belge.

Nous admirons les lits aux belles couvertures blanches, tous à claire-voie métallique, se tendant ou détendant à volonté, et dont l'aération est parfaitement entendue ainsi que les chaises spécialement affectées au transport des blessés du fond de la carrière jusqu'aux voitures très mollement suspendues, qui doivent les amener à l'infirmerie. Heureusement, depuis un an, la salle mortuaire est vierge de victimes et les blessés sont peu nombreux, car, comme on l'a vu plus haut, les plus grandes précautions sont prises pour éviter les accidents lors des explosions de mines.

Si l'apprentissage est long, s'il faut dès le jeune âge former l'ouvrier producteur aux muscles de fer, c'est-à-dire faisant et finissant le pavé lui-même, on voit que l'administration ne néglige rien pour assurer son bien être matériel.

La Société des carrières de Quenast a payé, en 1881, deux millions et demi de salaires à ses 2,200 ouvriers, et, enfin, un réseau téléphonique les relie à Bruxelles.

La journée s'avançait, il était temps de songer à reprendre le chemin de la France.

Nous revînmes contempler encore une fois le grand spectacle de la carrière, et là, descendus sur la surface même de cet inépuisable massif granitique, M. Achille Six, le digne collaborateur de M. le Professeur Gosselet dans ses travaux de géologie, nous fit un remarquable exposé du gisement dans les termes suivants :

Les pavés de Quenast.

» Permettez-moi, Messieurs, de vous donner quelques détails géologiques sur la pierre si habilement exploitée dans ces immenses carrières de Quenast et transformée en ces pavés dont la renommée est maintenant plus qu'européenne ; ne vous étonnez pas de cette expression, qui n'a rien d'hyperbolique ; outre qu'ils recouvrent la Belgique, la Hollande et nos départements français du Nord, les wagons et les

bateaux les ont éparpillés à Paris, à Bordeaux, à Londres, à Berlin, à Bukarest, à Saint-Pétersbourg ; que dis-je, ils ont franchi l'Atlantique, ils ont été jusqu'à la Nouvelle-Orléans ! Le *porphyre* de Quenast, comme on l'appelle vulgairement, est en train de faire son tour du monde ; vous avez entendu développer avec une complaisance au-dessus de tout éloge et une science admirable, tout ce qui regarde l'extraction et l'exploitation de ces pavés (1), peut-être vous plaira-t-il d'en écouter l'histoire géologique, de savoir ce que la science a dit sur leur constitution matérielle. L'insuffisance de mes connaissances pourra vous faire regretter l'absence de mon maître, votre indulgence tiendra compte de ma bonne volonté.

Vers la fin du XVIe siècle, on connaissait déjà cette pierre dont on retrouve des fragments dans des constructions datant de cette époque : elle était déjà exploitée, et un prêtre de Quenast, Remy Quiva, prédit alors, à ce qu'on assure, que cette roche devait faire la prospérité du pays : les intelligents carriers ne l'ont pas fait mentir. D'ailleurs, un édit de Marie-Thérèse, datant de la seconde moitié du XVIIIe siècle, octroie un chemin au *maître des carrières de Quenast*, ce qui fait supposer une assez grande extension de l'exploitation. Mais ce n'est que depuis le commencement de ce siècle que la fabrication des pavés est devenue importante.

Le premier géologue qui étudia la pierre de Quenast fut d'Omalius d'Halloy, le père de la géologie belge. Par le soin qu'il apporta à en déterminer les caractères minéralogiques, il fut plus précis que Brongniart, le maître en pétrographie d'alors, plus exact que le grand Dumont, son successeur : comme le firent, beaucoup plus tard, deux savants munis de toutes les ressources créées par le perfectionnement des méthodes d'analyse, à la suite de laborieuses et minutieuses recherches, il l'appela *Diorite* (2) : cela date déjà de 1828.

Un peu plus tard, Drapiez signalait dans les fissures de la roche, des cristaux qu'il reconnut avec raison pour être l'épidote et l'axinite, comme nous le verrons tout à l'heure.

C'est alors que parurent les travaux de Dumont, dans lesquels il

---

(1) Un article intitulé : « Les carrières de porphyre de Quenast », paru dans l'*Industrie Belge* (n° 23 du jeudi 9 juin 1881, page 353) rappellera au lecteur quelques-uns des traits principaux de l'exploitation.

(2) D'Omalius d'Halloy : Mémoires pour servir à la description géologique des Pays-Bas, de la France et de quelques contrées voisines, p. 39, in-8°. Namur, 1828.

limite l'affleurement du porphyre, l'examine à l'œil nu, lui donne un nom scientifique fondé sur les règles de la pétrographie.

En 1850, Delesse (1) écrivit sur la roche de Quenast un mémoire important, l'un des meilleurs de cet éminent pétrographe.

Enfin, en 1876, MM. De La Vallée-Poussin et Renard, répondant à un vœu de l'Académie de Belgique, publièrent leur travail magistral (2) sur les *Caractères minéralogiques et stratigraphiques des roches dites plutoniennes de la Belgique et de l'Ardenne française,* dans lequel ils ne consacrent pas moins de 57 pages et 4 planches, aux roches sœurs de Quenast et de Lessines. Pour la première fois, le porphyre y est examiné au microscope, et, en raison de l'importance exceptionnelle de cette roche, les deux savants pétrographes n'en ont pas examiné moins de quarante plaques taillées. Ce sont, en grande partie, les résultats de leur étude que je vais avoir l'honneur de vous exposer. Il peut sembler étrange, au premier abord, de voir regarder la terre avec un microscope ; le progrès est pourtant à cette condition, car, comme l'a dit Leibnitz : *Quo exactius introspicies ipsas corporum partes, eo minus de origine dubitabis.*

Les exploitations de pierre à pavés s'étendent sur les territoires de Quenast et de Rebecq-Rognon, qu'elles ont creusés de trois ou quatre grands trous séparés les uns des autres par des parties non exploitées ou abandonnées. Elles dessinent un demi-cercle irrégulier dont la convexité est tournée vers l'Ouest ; vers l'Est, on ne connaît pas la limite de la roche. Si, à l'exemple de Dumont, on juge de l'extension du porphyre par celle des carrières qui y sont ouvertes, il semble s'étirer sur un espace en forme de croissant couvrant de 60 à 70 hectares de superficie. Les cornes du croissant ainsi figuré dans la *Carte du sous-sol de la Belgique* regardent l'Est, et l'espace qu'elles limitent est rempli par des formations beaucoup plus récentes, limon quaternaire et sables tertiaires, qui empêchent de décider si la pierre s'y continue ou non. D'ailleurs, l'exploitation du Bois de Neppe, au Sud-Est du massif, a déjà dépassé la limite assignée ; des sondages ont aussi confirmé l'opinion, déjà exprimée en 1876 par MM. De La Vallée-Poussin et Renard, que la configuration en croissant était plus que

---

(1) Bulletin de la Société géologique de France, 2e série, t. VII, p. 310.

(2) Mémoires couronnés et mémoires des savants étrangers, publiés par l'Académie royale des Lettres, des Sciences et des Beaux-Arts de Belgique, t. XL.

douteuse, et tout porte à croire actuellement que le contour de la masse porphyrique est, dans son ensemble, irrégulièrement circulaire.

La limite occidentale marquant la convexité du croissant, est seule exacte : on observe, en effet, de ce côté, les schistes redressés du terrain silurien, bien visibles dans le chemin creux qui monte du village de Quenast vers Chapeaumont : ce sont des phyllades, c'est-à-dire des schistes très durs et très fissiles, gris-bleu foncé, inclinant fortement vers le Sud, appartenant à la zone des schistes de Gembloux (silurien moyen) (1). Comme nous le verrons plus loin, la pierre de Quenast est une roche éruptive qui traverse cette formation. Il est très intéressant de voir comment se comporte cette lave éruptive vis-à-vis des terrains qui l'encaissent ; généralement les roches sont transformées sur un certain espace tout autour de ces filons de matières venues à l'état de fusion de l'intérieur du globe ; par suite d'actions chimiques et d'infiltrations du liquide brûlant, elles ont subi des changements dus à ce que les géologues appellent le métamorphisme. Ici on ne peut voir ce contact que dans un tunnel, exécuté pour le besoin du transport des matériaux, qui relie les carrières avec la vallée de la Senne, située au Nord. Tout le pourtour du porphyre est décomposé, le porphyre est réduit en une espèce d'argile plastique ferrugineuse, qui n'a pas plus de $0^{m},25$ à $0^{m},30$ d'épaisseur : au fur et à mesure qu'on se rapproche de la roche exploitée, on voit cette décomposition s'atténuer de plus en plus, et à 2 mètres au plus de l'argile véritable, le porphyre ne semble plus altéré. On doit évidemment rapporter ce phénomène à l'action de l'eau d'infiltration, qui trouvait un passage d'autant plus facile entre le porphyre et le schiste, qu'une cassure sépare les deux roches, comme nous le verrons plus loin ; ces eaux, chargées de silice dissoute pendant leur passage à travers ces divers terrains, ont laissé déposer dans la fente du quartz blanc, qui forme une veine de 30 à 35 centimètres d'épaisseur, et qui renferme aussi de la pyrite (sulfure de fer) et de la limonite (oxyde de fer hydraté). Le schiste bleu noirâtre, vertical dans le tunnel, immédiatement appliqué contre cette veine de quartz, est lui-même sillonné de veinules de la même matière. Ces schistes n'ont, du reste, subi du fait de la lave aucune transformation : on peut conclure de là, tout aussi bien que des faits précédents, qu'il existe une cassure, une faille

---

(1) Voir Esquisse géologique du Nord de la France et des contrées voisines, par J. Gosselet. Lille, 1880.

séparant les deux roches ; les rapports qu'elles présentent actuellement ne sont pas ceux qu'elles avaient au moment de l'éruption : par suite de la cassure, les schistes ont glissé sur le porphyre en s'enfonçant et amenant d'autres couches à son contact, ou, inversement, le porphyre solidifié et refroidi, a remonté le long de la solution de continuité, rejetant au dehors les schistes métamorphisés que les érosions atmosphériques ont emportés et dont les débris ont servi plus tard à la mer ou aux fleuves à déposer des sédiments plus récents. Un fait qui prouve bien que les schistes actuellement accolés au porphyre ne sont pas ceux qui ont été frottés par la lave, c'est qu'on n'y observe pas ces filonnets, ces apophyses qu'une lave envoie dans les terrains encaissants.

A l'époque où MM. De La Vallée-Poussin et Renard visitèrent l'exploitation de Quenast (juin 1874), on tirait de la pierre de cinq grandes excavations qui étaient, en faisant le tour du croissant du Nord au Sud, en passant par l'Ouest, le Champ-d'Asile, les Pendants, les Bleus, les Buts, le Bois de Neppe. Les quatre premières tendent de jour en jour à se réunir et à ne plus faire qu'une seule et même carrière, la plus vaste du monde. L'exploitation du Bois de Neppe, distante de 250 mètres des précédentes, est destinée à rentrer aussi dans la loi commune, mais notre génération ne verra sans doute pas ce raccordement ; enfin, un grand trou, plein d'une belle eau verte poissonneuse, est une ancienne carrière, l'Espérance, qu'on a abandonnée et qui n'est pas reliée aux précédentes par le réseau de lignes ferrées sur lesquelles circulent les wagonnets porteurs des matériaux ; il est probable que, dans un temps passablement éloigné, les progrès de l'exploitation l'engloberont dans la masse générale. On le voit, la Compagnie pense à ses arrière-neveux ! Encore n'exploite-t-elle, à l'heure qu'il est, que la pierre qu'elle n'a pas besoin d'aller chercher sous l'épaisse couverture de sédiments plus récents qui la recouvrent probablement vers l'Est.

Contemplons, en passant, la surface du porphyre qui vient d'être mise à nu par suite de terrassements, car la mer tertiaire est venue jusqu'ici déposer, à l'époque de l'Éocène inférieur, un sable argileux que les géologues rangent dans leur étage yprésien et que nous voyons entaillé sur une épaisseur d'environ 2 mètres ; un limon jaune-brun le recouvre.

Cet ensemble de couches meubles ira, augmentant d'épaisseur vers l'Est, cachant la roche éruptive dont elle suit toutes les inégalités.

La surface du porphyre est mamelonnée et couverte de boules sphéroïdales plus ou moins volumineuses ; il semblerait, au premier coup d'œil, qu'un glacier est venu moutonner ces roches ou y déposer ses blocs erratiques ; mais si l'on vient à briser l'un de ces sphéroïdes, on constate qu'il est formé par le même porphyre que celui sur lequel il repose. Il est évident que cette structure en boules est due à la décomposition de la roche éruptive, comme cela se passe chez les granites, les porphyres, les diorites, les gabbros anciens, les basaltes récents. Qui de nous n'a présent à l'esprit cette célèbre *Grotte des Fromages* de Bertrich, dont les colonnes basaltiques décomposées, semblent formées par autant de piles de boulets de pierre que l'imagination des touristes a comparés à des fromages de Hollande, tandis que les habitants, plus poétiques, dédiaient leur grotte aux Fées. L'intérieur de ces sphéroïdes est dur, et la matière devient de plus en plus tendre à mesure qu'on examine les points plus extérieurs ; la roche devient une sorte d'arène, de sable argileux, et les boules se pèlent, comme des oignons, en calottes concentriques.

Outre cette surface mamelonnée et pavée de boules de porphyre, la partie supérieure de la roche montre un très grand nombre de fissures qui la partagent en masses polyédriques irrégulières ; la filtration de l'eau par ces fissures, cause la décomposition de la pierre et transforme à la longue les polyèdres en boules. Mais l'eau, suivant ces joints, descend jusqu'au fond des exploitations, et bien qu'elle ne soit pas en quantité considérable, nous voyons qu'une machine à vapeur de 120 chevaux est nécessaire pour son épuisement. Mais ces fissures qui partagent le porphyre deviennent de moins en nombreuses au fur et à mesure qu'on s'éloigne de la surface du sol ; au fond des carrières, à 60 mètres de profondeur, ce sont des polyèdres de plusieurs mètres cubes, de 4 à 5 mètres d'épaisseur, qu'elles délimitent ; plus bas encore elles deviendront plus rares, la pierre en sera d'autant plus belle, d'autant meilleure, mais aussi plus difficilement exploitable.

Reste à savoir jusqu'à quelle profondeur le porphyre se continue. Quelle que soit l'époque à laquelle il a fait éruption, il est le résultat d'accumulations éruptives ; est-ce une lave sortie d'un volcan pour s'épandre dans une vallée des terrains primaires et la remplir ? Dans ce cas, la profondeur en serait limitée. Est-ce au contraire une masse qui a rempli un cratère et se continue dans la cheminée volcanique qu'elle bouche ? Dans cet autre cas, la profondeur en serait indéfinie. La forme probablement circulaire du gisement, la grande épaisseur de

l'exploitation actuelle nous paraissent favorables à la seconde hypothèse. Nous n'hésitons pas à dire que nous croyons avoir affaire à un piton porphyrique, véritable bouchon d'une soupape de ce point du globe, mais nous ne saurions aussi trop répéter que nous ne sommes que convaincus et non certains de ce fait, et qu'il ne s'agit ici que d'une hypothèse.

Maintenant que nous connaissons le mode de gisement, l'extension et la manière d'être de la pierre de Quenast, ramassons-en un morceau et examinons-le, d'abord dans son ensemble, à l'œil nu, puis dans ses détails à l'aide du microscope.

La pierre de Quenast est d'une couleur assez variable, on peut néanmoins rapporter les diverses variétés à trois groupes principaux : la roche verdâtre, la roche bleuâtre et la roche rougeâtre. Quelle que soit sa couleur, on remarque, au premier abord, qu'elle est formée par des morceaux de matière d'un blanc verdâtre mat, à éclat gras, et des baguettes d'un noir verdâtre ou brunâtre, cimentés entre eux par une sorte de mortier, dont la couleur plus ou moins foncée décide du ton qu'offre l'échantillon examiné. Ces morceaux sont limités, comme on peut le constater en étudiant plus attentivement la roche, par des arêtes droites très nettes ; en un mot, ce sont des cristaux. Or, une roche formée de cristaux réunis entre eux par une pâte, c'est ce que les pétrographes ont toujours appelé porphyre. Mais si nous venons à tailler dans ce porphyre une lame tellement mince (d'environ 1/50e de millimètre) que nous puissions lire à travers par transparence, et que nous l'interposions entre les nicols croisés d'un microscope polarisant, nous nous apercevrons facilement que cette pâte elle-même est entièrement formée de petits cristaux. Par conséquent, si nous donnons la qualification de porphyres aux roches dont la pâte est plus ou moins amorphe, cette expression devient impropre dans le cas de la roche de Quenast.

Mais il ne suffit pas, pour connaître une roche, d'en étudier la seule structure, comme nous venons de le faire ; dans la grande catégorie des roches cristallines à pâte cristalline, nous voyons des types très différents d'aspect, cela tient à la nature même des cristaux qui les composent ; en un mot, après avoir déterminé la structure d'une roche, il faut encore fixer la nature de chacun des morceaux qui la constituent.

Nous avons vu qu'il y avait plusieurs sortes de gros cristaux de couleurs différentes : les uns, d'un blanc légèrement verdâtre, possèdent

un éclat vitreux un peu gras ; Delesse, qui en a fait l'analyse, en a exactement déterminé la nature. Dumont avait bien reconnu qu'ils étaient de nature feldspathique et en faisait de l'albite (1) ; l'analyse de Delesse montra qu'ils contenaient de la chaux et qu'on devait, par conséquent, les rapporter à l'oligoclase (2). D'autres grains cristallins, d'un éclat moins mat et de couleur plus claire, se distinguant d'ailleurs assez difficilement des précédents à la suite d'un examen aussi rapide que celui que nous faisons en ce moment, appartiennent à l'orthose (3). Avec ces feldspaths (4), se rencontrent également des minéraux prismatiques, longs à peine d'un millimètre et de couleur foncée : les uns, noir verdâtre ou brunâtre, sont de l'amphibole hornblende (5), les autres, verts, à aspect fibreux et soyeux, sont rapportés par MM. De La Vallée-Poussin et Renard à l'ouralite (6). Un autre minéral hyalin, transparent, à cassure inégale, conchoïde, très dur, en grains irréguliers ou arrondis, est le quartz ou silice anhydre cristallisée (cristal de roche). Enfin, ces nids, ces enduits d'un vert jaunâtre pâle sont formés par un minéral encore différent, l'épidote, silicate d'alumine, de fer et de chaux, qui revêt souvent les feldspaths et est fréquemment accompagné de calcite ou carbonate de chaux cristallisé en rhomboèdres ; c'est un minéral produit après les autres, nous verrons qu'il nous est un indice de décomposition de la roche.

En résumé, l'analyse à l'œil nu de la roche de Quenast nous montre : une pâte de couleur variable englobant beaucoup de cristaux d'oligoclase, moins de cristaux d'orthose, beaucoup de quartz, d'hornblende et de l'ouralite. Un porphyre offrant cette composition minéralogique, ne pourrait s'appeler, comme Zirkel l'avait d'abord admis, que porphyrite quartzifère.

---

(1) Silicate d'alumine et de soude.

(2) Silicate d'alumine, de soude et de chaux, dans lequel la soude prédomine.

(3) Feldspath à base de potasse.

(4) On donne le nom de feldspath à tout minéral de couleur claire, à cassure plane, facilement clivable, silicate d'alumine et d'un alcali ou d'une terre alcaline sans eau de cristallisation.

(5) Silicate de chaux, de magnésie et de fer toujours *mélangé* d'alumine, dans lequel il y a plus de magnésie que de chaux.

(6) L'ouralite est une amphibole hornblende présentant la forme du pyroxene augite, minéral de même composition chimique, mais dans lequel la chaux l'emporte sur la magnésie et de l'altération duquel elle provient.

Mais ce ne sont pas là les seuls éléments qui constituent la roche. L'homogénéité si remarquable du porphyre est par ci par là interrompue par la présence de taches de couleur foncée, de dimensions très variables, portions tantôt globuleuses, tantôt anguleuses qu'on croirait volontiers avoir été arrachées ailleurs par la lave et englobées dans son sein. Il n'en est rien, ces parties sont des masses de porphyre dont les minéraux sont beaucoup plus petits et sans doute en proportions différentes du reste de la roche ; on comprend que la prédominance des éléments foncés (hornblende, ouralite, etc.), sur les éléments pâles (feldspaths, quartz) peut, selon son degré, produire des teintes foncées dont la variété est infinie.

Le microscope nous montrera que si profondément qu'on aille chercher un morceau de roche porphyrique à Quenast, il est toujours altéré. L'eau de pluie tombant à la surface et filtrant dans sa masse depuis des millions d'années, a décomposé, dissous, corrodé certaines parties, puis en s'évaporant, a laissé cristalliser de nouveaux éléments qui ont cimenté les divers éléments de la roche et dont nous retrouvons aujourd'hui les traces. Cette décomposition, loin d'enlever de la solidité au porphyre, a peut-être contribué à lui donner cette ténacité exceptionnelle, cette dureté considérable, cette résistance extraordinaire aux altérations atmosphériques, tout en lui conservant la cassure unie des matières homogènes, qui en facilite le travail ; c'est à cette altération que les pavés de Quenast doivent leur renommée.

Ce lent épuisement de la roche, cette sécrétion comme nous l'appelerons, était accompagnée d'un phénomène d'excrétion. L'eau qui, ayant lavé la masse, arrivait dans une fente, y trouvait une surface d'évaporation considérable et les produits qu'elle emportait s'y déposaient ; l'eau qui filtrait par cette fente, venant directement d'en haut, y apportait les matières du dehors, étrangères à la roche éruptive même, voire de matières organiques. Aussi Quenast est-il la partie du territoire belge qui a fourni le plus de minéraux cristallisés. Le quartz, cristal de roche, limpide et incolore, s'y rencontre en prismes hexagonaux, terminés par des pyramides, atteignant parfois 40 et même cinquante centimètres de longueur.

La limpidité de ces quartz est souvent troublée par la présence d'innombrables filaments d'épidote ou d'amiante, ou de petits prismes de tournaline. L'épidote forme des baguettes fibreuses vertes, très allongées. Les autres minéraux accidentels, comme on dit, sont la

biotite ou mica noir à base de magnésie (1), la magnétite ou fer magnétique attirable au barreau aimanté, l'ilménite ou fer titané (Ti, Fe) $^2O^3$ la calcite ou spath d'Islande, toujours associée à l'épidote et provenant avec lui de l'altération du feldspath oligoclasse, la chlorite, silicate d'alumine et de magnésie hydraté, vert, en poussières ou en lamelles non élastiques et flexibles, que Dumont pensait être en abondance dans la roche, qu'il appelait à cause de cela chlorophyre. Les infiltrations superficielles ont apporté de la pyrite et de la sperkise (sulfures de fer), de la chalkopyrite (pyrite de cuivre, sulfure de cuivre et de fer), de la galène (sulfure de plomb) ; les excrétions de phillipsite, d'asbeste, d'amphibole, d'axinite (boro-silicate d'alumine et de chaux, avec fer, manganèse et magnésie) sont rares. Plus rarement encore on rencontre la tourmaline (boro-silicate fluorifère d'alumine et de fer), le sphène (silico-titanate de chaux), l'épidote rouge, etc. Le kaolin amorphe (silicate d'alumine, terre à porcelaine) témoigne enfin de la décomposition du feldspath dont il forme la partie insoluble.

Maintenant que nous connaissons la roche dans son ensemble, examinons la au microscope, qui nous donnera des renseignements, d'abord sur la structure des gros cristaux et leur mode de formation, ensuite sur la nature de la pâte qui les enveloppe et des enclaves foncées qui tachent la roche en différents endroits.

Quand, dans un laboratoire, on soumet une dissolution saline à l'évaporation lente, le sel cristallise et, au bout d'un certain temps, une sorte d'équilibre s'établit entre le solide et le liquide : les cristaux ne se dissolvent pas, mais la liqueur ne donne plus de cristaux si on ne vient pas artificiellement activer l'évaporation ; il reste une eau-mère, dans laquelle nagent les cristaux; mais supposons qu'on vienne vaporiser l'eau dans laquelle nagent les gros individus formés, la masse restante va se prendre en plus petits cristaux qui engloberont les grands. De même dans la cristallisation par fusion, si l'opération est lentement conduite, les cristaux seront gros, et quand on cessera de chauffer la pâte fluide restante, l'eau-mère, pour ainsi dire, cimentera par sa masse amorphe les cristaux formés ; qu'une action ultérieure vienne maintenant mettre les éléments de cette pâte en état de se prendre en cristaux, nous aurons exactement l'image de ce qui s'est passé dans le porphyre de Quenast. Il n'est peut-être pas nécessaire que la matière

(1) Silicate d'alumine et de magnésie se clivant en minces paillettes.

soit ramollie par fusion, dissolution ou autre cause physique, nous voyons tous les jours des barres de métal prendre la forme cristalline longtemps après leur fusion, soit par suite d'un étirement continu, d'une pression ou d'une torsion incessante. Ces causes, encore obscures, ont été réunies par les géologues sous le nom effrayant, mais bien anodin de métamorphisme régional, ou pour mieux dire, de métamorphisme mécanique. Les porphyres qui n'ont pas subi ces actions obscures qui ont fait cristalliser leur pâte, sont les vrais porphyres, les autres étant devenus entièrement cristallins, passent dans la catégorie des roches granitiques. Elles n'y ont droit de cité que par suite de naturalisation, ne l'oublions pas.

La pâte du porphyre de Quenast est entièrement composée de petits cristaux d'un vingtième de millimètre à peu près de feldspath et de quartz ; cette roche n'est donc pas un porphyre vrai ; parmi les roches granitiques, celles qui présentent la composition minéralogique que nous venons d'étudier, s'appellent diorites ; elles sont en très grande majorité dépourvues de quartz ; aussi serait-il nécessaire d'appeler la roche de Quenast, diorite quartzeuse, avec d'Omalius d'Halloy et MM. De La Vallée-Poussin et Renard. Regrettons, toutefois, qu'il n'existe pas de nom pour les porphyres granitifiés qui ne sont pas granitiques ; aussi avons-nous certaine tendance à conserver à cette roche le nom de porphyrite quartzifère.

On reconnaît facilement au microscope, en lumière polarisée, les nicols étant croisés, l'oligoclase maclé ; l'orthose y est beaucoup plus difficile à distinguer. La hornblende est ordinairement très altérée ; elle renferme des enclaves d'autres minéraux : l'apatite, fluophosphate de chaux, et des produits de sa propre décomposition : magnétite, ilménite, biotite, épidote, calcite et quartz. Le quartz se reconnaît immédiatement à sa limpidité et à sa parfaite transparence ; il renferme des inclusions liquides dans lesquelles se déplace vivement une bulle de gaz à laquelle MM. De La Vallée-Poussin et Renard donnent le nom de libelle.

Ces inclusions sont tellement nombreuses que Sorby, célèbre pétrographe anglais, qui a le premier appliqué sérieusement le microscope à l'étude des pierres, a calculé qu'un pouce cube de granite en renfermait près d'un milliard. Certaines d entre elles présentent, outre la libelle, de petits cristaux cubiques ; la forme de ces cristaux, l'analyse spectrale, l'analyse chimique montrent qu'ils sont formés par du chlorure de sodium, le sel ordinaire. Il est évident qu'au moment où l'en-

clave s'est formée, l'eau etait liquide et le cube de sel dissous. Si nous calculons la température nécessaire pour dissoudre complètement les petits cubes de l'inclusion, et la pression nécessaire pour conserver en même temps l'eau à l'état liquide, nous arrivons au chiffre approximatif de 307° centigrades et de 87 atmosphères pour la température et la pression auxquelles s'est solidifié le porphyre de Quenast. La présence du chlorure de sodium au sein d'une lave n'a rien qui doive nous bien étonner : le sel qu'exhale en certains moments le Vésuve, est parfois en telle quantité, que par un temps sec, il semble que le sommet du volcan est couvert de neige, et, d'ailleurs, n'a-t-on pas un vague soupçon que c'est l'eau de la mer qui, s'infiltrant à travers les roches par des fissures, jusqu'au feu central, détermine les explosions des cratères et la montée de la lave.

L'examen microscopique confirme, en outre, les déterminations des autres minéraux dits accessoires ou accidentels. Cette mosaïque, si vivement colorée des tons les plus riches et les plus purs, que nous admirons au microscope sous les nicols croisés, nous montre l'ouralite, cette augite amphibolisée par disparition d'un peu de magnésie qui a servi à faire de la chlorite ou de la biotite, l'apatite dont on n'aurait pas autrement soupçonné l'existence, la biotite, compagne ordinaire de l'oligoclase et de la hornblende, l'ilménite, la magnétite en grains, souvent groupés dans le voisinage de la hornblende, l'épidote et la calcite, les deux inséparables produits de la décomposition de l'oligoclase et de l'amphibole, le sphène, le diallage, la tourmaline, la pyrite, etc.

Enfin, quand on examine au microscope une de ces taches sombres dont nous avons parlé tout à l'heure, on voit que ce sont en quelque sorte des noyaux de pâte, colorés d'une façon aussi variable que la pâte elle-même, suivant la prédominance de tel ou tel élément. Un nodule enveloppé dans le porphyre verdâtre ordinaire, montre que le quartz y est plus abondant, ainsi que la hornblende et surtout la biotite, que dans la roche qui l'englobe.

Un nodule contenu dans la variété bleu foncé, montre que le feldspath en cristaux microscopiques y domine, ainsi que le fer magnétique, cause de la coloration ; c'est, on le voit, le fer qui fonce la couleur de la roche, aussi pâlira-t-elle par suite des altérations atmosphériques.

Voilà, Messieurs, les quelques notions élémentaires que mes faibles connaissances me permettent de vous donner sur cet intéressant gisement de Quenast ; je n'ai pas eu la prétention de parler pour des

géologues, j'ai cherché à parler géologie dans un langage compréhensible à tous ; je serais bien heureux d'y avoir réussi, et déjà l'attention bienveillante que vous m'avez prêtée me prouve que je ne vous ai pas trop ennuyés. »

Ce porphyre est trop beau pour que chacun de nous n'en voulut emporter un souvenir réel, et c'est, chargés d'éclats de roche et même de pavés terminés, que la petite caravane reprit sa marche vers la station de Rebecq, gravissant côtes et descendant vallons et prairies, embaumées des foins récoltés le long des rives de la Senne ; nous y arrivâmes vers 5 heures et demie, et, après quelques rafraîchissements, nous montions en wagon.

M. Maurice Urban, qui avait bien voulu nous accompagner et retournait à Bruxelles, nous quitta à Hal, où nous lui renouvelâmes, au nom du Président et de la Société de géographie de Lille, nos plus vifs remerciements pour l'obligeance extrême qu'il avait bien voulu mettre à nous faire visiter dans tous ses détails cette belle exploitation.

Revenus à Ath, où nous avions une heure d'arrêt, nous trouvâmes un dîner excellent, grâce aux soins obligeants de M. le chef de gare Cauchie, qui avait bien voulu, sur notre demande, satisfaire ainsi les exigeances hélas nécessaires de notre estomac.

Rendons justice à la maîtresse de l'hôtel, Mme Blondeau ; le repas nous enchanta tous par sa parfaite qualité, et nous ne quittâmes cet excellent hôtel qu'avec un regret, celui de ne pouvoir y séjourner plus longtemps.

L'express nous ramena à Lille à 10 heures 45, et chacun rentra chez lui sous l'impression inoubliable de cette intéressante excursion, plaignant ceux de nos collègues n'en ayant point fait partie.

Alex. EECKMAN.

VI.

Ebblinghem, Staple, Oxelaere, Cassel et Bavinchove.

Excursion du 17 Mai 1885.

M. le docteur Isaïe Reumaux, de Staple. Vice-Président de la Société des Sauveteurs du Nord, membre de la Société, lui ayant adressé une invitation pour visiter sa contrée et se mettant gracieusement à la disposition des sociétaires pour leur en préparer tous les moyens, M. le Président lui répondit affirmativement, et le dimanche 17 mai dernier, un certain nombre d'entre eux (1) partit de Lille à 7 heures du matin, se dirigeant sur Ebblinghem, près de Saint-Omer.

Reçus à la gare par M. le docteur Reumaux, qui s'était fait accompagner de deux voitures en cas de besoin, les excursionnistes atteignaient bientôt la commune d'Ebblinghem, joli bourg sis au pied d'une colline à peu de distance de la voie ferrée et dont l'origine est assez ancienne, car les titres de l'abbaye de Saint-Bertin le mentionnent au IXe siècle par le don du Bien Paternel que fit au moment de partir pour Rome, et dans le cas où il n'en reviendrait pas, un religieux de ce monastère, nommé Guntbert.

Le chevalier Pierre d'Ebblinghem y résidait en 1236, et des membres de la famille de Saint-Omer possédèrent les seigneuries de Morbecque et d'Ebblinghem.

Nos touristes en arrivant, s'arrêtent devant l'élégant château qui y existe, de style Louis XVI et propriété de M. Van Pradelles de Palmaert. Un jardin, très fleuri, qui l'entoure, récrée agréablement la vue.

Il a pour ancêtre un château féodal fortifié qui y fut édifié au XVe siècle et qui fut remplacé par celui que Sanderus a reproduit dans son ouvrage *Flandria Illustrata*. Ce dernier appartint aux familles de Mailli au XVIIIe siècle, puis au grand-maître des Eaux et Forêts de la

---

(1) Parmi lesquels le regretté et sympathique M. le lieutenant-colonel de gendarmerie Simon, membre du Comité, et à la mémoire duquel nous rendons un dernier hommage.

Flandre maritime, M. de Stappens, qui fit bâtir le château actuel en son lieu et place.

Ebblinghem est la patrie de Josse de Saint-Omer, chambellan de Charles, duc de Bourgogne; sa population est d'environ 900 habitants, on y remarque un hospice de vieillards, une école de filles et de garçons et nous sommes frappés de l'air d'aisance qui y règne.

Son église est intéressante à visiter; le chœur, dont les boiseries sont ornementées d'or et de style Louis XIV, remonte au XVe siècle, ses fenêtres sont ogivales et nous y voyons un confessionnal remarquable, en chêne sculpté, qui porte la date de 1616, puis après avoir jeté un coup d'œil sur le tombeau de M. Le Sergeant de Monnecove, colonel d'infanterie, décédé en sa terre d'Hennecourt, nous poursuivons notre route vers Staple.

Gravissant la verte colline adossée au village, nous nous arrêtons un moment à contempler le beau panorama qui se déroule à nos yeux : à gauche, tout le département du Pas-de-Calais, depuis les collines du Boulonnais, Saint-Omer, les moulins de Wardrecques, etc., jusques vers Aire et Béthune ; à droite, toute la région des monts des Cattes, de Cassel et des Récollets, sans oublier le petit ruisseau de la Lyncke-Becque, bordé de haies, qui fut cause de la défaite des Hollandais à la bataille de Cassel en 1677, par l'ignorance qu'ils avaient de l'existence de ce petit cours d'eau.

Notre marche du matin sur ces hauteurs fut très agréable, et peu après notre départ d'Ebblinghem, nous arrivions à Staple où la musique de la commune était prête à nous recevoir.

M. le docteur Reumaux nous dirigea ensuite vers sa demeure, où Mme Reumaux nous reçut avec la plus grande affabilité, nous offrant des rafraîchissements et les vins d'honneur, et faisant aux délégués de la Société de géographie de Lille, l'accueil le plus cordial.

Guidés par notre aimable amphytrion, nous visitâmes le village ; voici d'abord les vestiges de l'ancien château qui y existait au XVe siècle, il n'en reste aujourd'hui que les fossés qui l'entouraient, et une ferme dite de « l'ancien château » le remplace actuellement, nous en remarquons ensuite une autre, dont les fenêtres Renaissance sont parfaitement conservées ; elle fut bâtie, nous est-il dit, par les Espagnols, la date de 1624 est incrustée sur la porte d'entrée, et enfin, celle attenante, qui sert de refuge aux pauvres de la commune, date de 1783.

L'église mérite toute l'attention du touriste et est composée de plusieurs styles, vu les réparations qu'elle a subies au fur et à mesure de l'usure du temps.

La partie du chœur date du XVe siècle. L'aile gauche fut rebâtie en 1737 et la façade est composée de trois pignons qui, tous construits à diverses époques, sont chacun d'un architecture différente, une tour carrée à flèche octogone domine le tout et cette dernière est de création toute récente.

On y voit des restes de vitraux anciens, une chaire dans laquelle sont enchassés des petits tableaux et des stalles, et deux confessionnaux en bois sculpté.

Devant le portail, deux pierres tombales avec inscriptions, et dans le cimetière qui l'entoure, on voit une colonne de granit sous laquelle repose le lieutenant-général baron Gobrecht, né à Cassel en 1772, mort à Staple en 1845, après avoir fait les campagnes du Danube, d'Italie, du Rhin, des Grisons, de Prusse et de Russie, jusqu'à Waterloo.

Le Cartulaire de Saint-Bertin mentionne Staple en 1206, et en 1318 un seigneur la possédait. En 1328, Robert de Staple, Rewart de Bergues (1), reçut de Philippe, duc de Bourgogne, des lettres de créances pour les villes de Cassel, Bourbourg, Bergues et Gravelines, et en 1365, Éloi de Staple était bailli de la dame de Cassel. Enfin, en 1440, Daniel Alaert, secrétaire du duc de Bourgogne, vendit à Jean d'Ardres, la terre et seigneurie de Staple.

Une partie des revenus de cette commune appartenait au chapître de Thérouanne.

M. Maniez dit que Staple située sur une ancienne voie romaine qui, selon Hennebert, allait de Cassel à la Lys, tire probablement son nom de sa situation de lieu d'étape pour les armées (stabulatio).

Enfin, au XVe siècle, lors de la sanglante querelle suscitée entre les Armagnacs et les Bourguignons, les habitants de Staple se joignirent à ceux des principales communes de Flandre pour se ranger du côté de Philippe, duc de Bourgogne, et assistèrent aux batailles qui en résultèrent.

---

(1) Membre du Conseil Échevinal, et toujours le Mayeur sortant, chargé de l'exécution des ordonnances de l'Échevinage, sur lesquelles il était cité en tête, il marchait le premier dans les cérémonies publiques, et prêtait serment au nom de la cité.

Un banquet, organisé par M. le docteur Reumaux, dans la meilleure auberge de Staple, l'une de ces hôtelleries flamandes si remarquables par leur propreté et leur air d'aisance qui font tant plaisir à voir, et d'autant mieux appréciées que cela fait défaut hors de nos pays du Nord, un banquet, dis-je, réunit nos touristes, le Maire et quelques notabilités de la commune ; des toasts de bienvenue et de remerciements furent portés de part et d'autre, et l'on se sépara bientôt pour continuer le programme de l'excursion, non sans être allé remercier, dans sa demeure, M. le docteur et Mme Reumaux, de leur sympathique et hospitalier accueil aux délégués de la Société de géographie de Lille.

Mettant le comble à l'obligeance, M. Reumaux fit atteler deux voitures qui nous suivirent jusqu'à Cassel, et nous nous mîmes en route vers Oxelaere.

A un kilomètre environ de Staple, nous prîmes l'antique voie romaine de Cassel à Thiennes, vers Saint-Pol et Doullens, une des nombreuses routes qui convergeaient alors vers Cassel, il y a 1800 ans environ.

La plaque indicatrice des ponts et chaussées, porte :

Hondeghem ;
Oxelaere à 3 k. 900 ;
Cassel à 5 k. 400.

Nous allongeons le pas et voyageons dans une plaine magnifique, du coup d'œil le plus pittoresque, ayant devant nous l'antique cité de Cassel se dressant à l'horizon comme un nid d'aigle, laissant voir nettement ses maisons faites de gros cubes de pierre blanche, et ses toits bleus ardoisés ; puis à sa droite le mont des Récollets à la tête ceinte d'une couronne de verdure et au corps dépouillé, laissant à nu sa nature sablonneuse exploitée par les gens du pays.

Plus bas, le joli clocher cônique de Sainte-Marie-Cappel surgissant des bois, et enfin au pied de la ville, le village d'Oxelaere, à demi caché dans un ravissant oasis d'arbres au vert feuillage.

Nous y pénétrons bientôt après avoir traversé la voie ferrée de Lille à Dunkerque. Cette commune est citée dans l'histoire dès 1115, époque à laquelle Jean de Thérouanne la donna à l'abbaye de Saint-Bertin, le cartulaire en fait foi, et plus tard, Robert-le-Frison donna une partie de son territoire au chapître de Saint-Pierre de Cassel.

Oxelaere se trouve entre deux voies romaines, celle de Cassel à Thiennes vers Saint-Pol et celle de Cassel à Saint-Omer dont une branche se dirigeait en ligne droite sur Thérouanne, elle a donné le

jour à Hugues d'Oxelaere, qui était en 1279 homme de fief de Cassel, et à Jehan d'Ocqueselaere, qui était chevalier en 1244

On a trouvé sur son territoire des objets et des médailles romaines, et il est certain que des fouilles exécutées donneraient de plus grands résultats.

Le sceau armorial est au musée de Cassel.

L'église, dédiée à Saint Martin, est d'origine Romane et est curieuse à visiter, elle est encaissée sous de gros arbres et est richement ornée.

Elle fut complètement rebâtie en 1718, date qui y est incrustée, et possède un tabernacle assez remarquable provenant de l'antique église Saint-Pierre de Cassel.

Sortant de l'église à droite et gravissant une route pavée qui mène à Cassel, nous longeons l'étang aux carpes centenaires, dit-on, de la propriété de l'un de nos concitoyens, M. Phalempin-Plaideau et rejoignons bientôt la route Nationale de Lille à Dunkerque, toute bordée de chênes séculaires, derriere lesquels se voient de magnifiques villas au milieu de leurs parcs, agrémentés de fontaines verdoyantes aux senteurs de mai, de pièces d'eau, cascades, huttes à cygnes etc., et laissant aussi entrevoir de temps en temps un vallon ravissant et tout un horizon d'un coup d'œil sans pareil.

Nous montons toujours la belle et large route qui serpente en colimaçon vers l'antique cité, un gros troupeau de moutons, heureux présage, descendant dans la plaine, nous arrête un instant et près du castel Bosquillon de Jenlis, nous tournons à gauche pour descendre un chemin au sol rouge qui remonte bientôt à pic et nous offre à mi-côte un spectacle qui nous remplit d'admiration.

Tout le Nord et l'Artois sont là, étalant à nos yeux leur immense étendue et c'est, tout ébahis, que nous reprenons haleine, car la côte est abrupte ; nous apprécions un banc rustique qui nous permet tout à la fois de nous reposer et de contempler et c'est à grand regret que le temps, qui marche toujours, nous force à quitter cet unique et important spectacle dont le souvenir ne s'efface jamais.

Malte-Brun le celèbre géographe n'a-t-il pas dit aussi que c'est un des plus vastes panoramas *du monde*.

Il était près de quatre heures du soir quand nous fîmes notre entrée dans Cassel par une vieille porte voutée située à l'entrée de la route de Lille.

Cette ville dont l'origine remonte à la plus haute antiquité et qui.

par sa situation culminante au centre d'une immense plaine dût être de tout temps, un lieu recherché pour sa position stratégique, fait partie de la chaîne de collines de Wissant à Courtrai qui, selon de Mann et Belpaire, formait aux temps préhistoriques, l'ancienne côte maritime bordant le golfe de mer qui baignait le pays d'Artois actuel (1) ces eaux ont pu se retirer lors du percement de l'Isthme qui unissait alors la France et l'Angleterre au détroit du Pas-de-Calais.

On ignore l'époque à laquelle notre Flandre septentrionale a pu être habitée, mais on sait que les Morins peuple de race Gauloise l'occupaient longtemps avant les Ménapiens, peuplade à la taille gigantesque, à l'aspect brut et farouche, d'origine asiatique et germanique et dont la résidence, au commencement de notre ère, était encore sur la rive gauche du Rhin.

Ceux-ci chassèrent les Morins vers l'Artois et, selon M. Schayes, occupèrent le pays jusqu'à la Deûle, la Lys et la Scarpe.

De cette époque date le commencement des luttes presque incessantes dont le territoire de Cassel fut le théâtre si fréquent et dont Jules-César fut le premier important auteur qui ait légué des souvenirs précis à la postérité.

Les Ménapiens s'en emparèrent, mais n'ayant pas plus que les Morins les moyens de lutte voulus pour la défense des postes fortifiés, ils se répandirent dans le pays et avec Lépidus pour chef firent aux Romains dans leurs forêts impénétrables d'alors l'ardente et persévérante défense de neuf années dont parle le grand Capitaine dans ses commentaires, et ce n'est qu'en sapant leurs repaires qu'il parvint à s'en rendre maître.

Les Romains firent de la position de Cassel une Station militaire fortifiée, et dès avant notre ère, ils avaient construit des routes stratégiques dont plusieurs existent encore aujourd'hui ; ces routes au nombre de huit, sont :

1° De Cassel à Mardick (par Zermezeele, Zeggerscappel et Spycker), (elle est bien conservée encore aujourd'hui) ;

2° De Cassel à Watten (2) et Boulogne (par Wemaers Cappel,

---

(1) La quantité de sable de mer que l'on trouve à plusieurs mètres sous le sol actuel, et la multitude de coquillages et substances marines que l'on trouve depuis Guines jusque Cassel peut y faire croire.

(2) On y a trouvé un Cimetière et une Villa Romaine, des monnaies, poteries, etc.

Noordpeene, Lederzeele et Wulverdinghe), (elle existe encore jusqu'à Focile près Broxeele) ;

3° De Cassel à Thérouanne (par Bavinchove, puis à la gauche d'Ebblinghem et à droite de Renescure) ;

4° De Cassel à la Lys (par Oxelaere et entre Thiennes et Cornet-d'Enfer-Boeseghem, puis près Staple et sur la gauche de Wallon-Cappel et Steenbecque) :

5° De Cassel à Estaires et Arras (par Caestre, Haut-en-bas près Ste-Marie-Cappel, Strazeele, Vieux-Berquin, Neuf-Berquin, La Bassée et Lens, (chaussée encore en bon état aujourd'hui) ;

6° De Cassel à Wervicq et Tournai (en droite ligne par Caestre et Flètre, la droite de Meteren et Bailleul, et par la gauche de Messines (Belgique), Bousbecques, Roncq, Tourcoing et Lannoy, Antonin parle de cette voie dans son mémorable itinéraire :

7° De Cassel à Reninghelst par Terdeghem, Steenvorde à la frontière actuelle jusque près de Watou et Steenacher près de Boeschepe et arrivée à Reninghelst, elle rejoignait la voie de Bavai à Lille et la mer près Zuydcote, (elle existe encore aujourd'hui) :

8° De Cassel à la mer par Hardifort, puis à droite de West-Cappel et sur la gauche de Teteghem vers Zuydcote, cette voie romaine existe aussi actuellement sur toute sa longueur.

Le moyen de les constater fut assez facile, car les chaussées romaines principales étaient composées de quatre surfaces différentes, savoir :

1° A 25 pieds de profondeur, ils posaient une première fondation de larges pierres soudées à la chaux ou au ciment, mais aussi parfois placées simplement côte à côte ;

2° Un lit d'une sorte de béton, composé de cailloux ou pierres brisées, agglomérés ensemble avec de la chaux ou du ciment ;

3° Une couche de même genre, mais de pierres plus finement concassées, reliées par de la chaux ;

4° Une surface de macadam, et le tout formait ainsi une route indestructible.

En outre, il y avait une bordure latérale de pierres saillantes dites margines, qui servaient à la conservation de la voie et à l'écoulement des eaux.

Les chaussées romaines secondaires n'avaient de telles assises qu'aux endroits difficiles et sujets aux inondations et aux approches des villes, des stations et relais militaires.

Les gués étaient créés, dans les cours d'eaux faciles à traverser, par des jets de pierres, et des ponts en roc et briques, avec arches, étaient établis sur les rivières ou fleuves. Enfin des colonnes milliaires et des pierres stades indiquaient en chiffres romains les distances à parcourir, quelquefois aussi, l'auteur et la date de sa création.

Toutes les grandes voies avaient leur source, leur point de départ à Rome, sur la place centrale, le Forum, et une colonne maîtresse, appelée *milliarum aureum*, indiquait toutes les directions, et de mille en mille des colonnes milliaires étaient placées (1).

Les stades, pierres rondes de 0m,40 c. environ de hauteur, sans aucune indication, divisaient cette distance milliaire en huit parties égales de 25 pieds chacune. C'est principalement sous le règne d'Auguste (avant J.-C.) que furent établies toutes les voies stratégiques romaines ci-dessus énoncées.

Cassel est mentionné sous le nom de Castellopolis par le géographe Claude Ptolémée, l'an 140 de notre ère. Lib. II, cap. 9: sur la carte romaine, dite Table de Peutinger, par deux tours, qui signifient station importante, puis sous le nom de Castellum menapiorum (230 ans après J.-C.). De même sur l'itinéraire d'Antonin (Livre des Postes romaines). Il y a été trouvé des filets à l'état fossile, des hachettes de silex gauloises, des médailles romaines de bronze, d'argent et d'or de Marc Aurèle, Commode, Vespasien et Néron, de larges briques de grande dimension (0,42 c. de long) très bien conservées, des figurines en cuivre, des statuettes de Jupiter et une de Vénus, un dieu lare en cuivre, des fragments de statues équestres, une louve en bronze, des objets de parure, des Trépieds de Temple, des poignards en fer, etc.

Cassel fut la 4e position choisie par César après le second siège de Nervie (Tournai) et Marcus en fut le chef. Labienus et d'autres de ses lieutenants y commandèrent aussi avant J.-C. pour vaincre la résistance opiniâtre des Ménapiens. Au deuxième siècle de notre ère, Cassel et le pays environnant fut infesté de Saxons, et l'an 249 les

---

(1) Quatre de ces colonnes milliaires ont été retrouvées jusqu'ici. En 1777, un religieux, Dom Bévy, en avait découvert une à Pont, près de Bavay (Nord), ayant 3 pieds de haut et portant une longue inscription latine relatant que l'empereur Auguste, fils du divin Jules, a fait élever ces pierres à Quarte, à 248 pieds du temple des Nymphes, par Agrippa, préfet de ses flottes, proconsul de Nervie et gouverneur de la Gaule Belgique.

Deux autres ont été trouvées à Haut-Lieu et près Etrœungt (Nord), en 1834.

Francs vinrent s'y établir ; puis les Huns et les Vandales, en 383, l'envahirent, la ravageant complètement.

Clodion et les Francs, ainsi que Mérovée, en chassèrent les Romains et soumirent définitivement le pays à la domination Franque. Vers l'an 824, on voit un des forestiers de Flandre, Odoacre, réédifier Cassel, et si bien que la ville résista victorieusement aux efforts des Normands qui, de temps en temps, débarquaient en Flandre, piller et ravager, puis s'en retournaient gorgés de butin. Néanmoins, en 928, ils purent anéantir encore une fois la cité.

Arnould dit le Grand releva la ville et ses murs et fit de Cassel une place redoutable, et en 1071, le 20 février, le comte de Flandre, Robert-le-Frison, tuteur du fils du comte Bauduin VII, livra bataille au roi de France, Philippe Ier, sur le territoire de Bavinchove, au lieu dit Vomberg, et le vainquit, lui infligeant une perte d'environ vingt mille hommes.

En 1127, Guillaume d'Ypres s'empara de Cassel, et en 1132 elle fut incendiée.

Le roi Philippe-Auguste la reprit en 1213 et força la comtesse Jeanne à renoncer à reconstruire ses murailles, puis Philippe-le-Bel s'en rendit maître en 1297, mais sous un nouveau siège que lui fit en 1302 Guillaume-de-Juliers, elle résista à ses attaques.

Les remparts furent encore rasés en 1321 par Philippe-le-Long et lors de la bataille que livra en 1328 à deux kilomètres de Cassel près d'Hardifort le roi de France Philippe-de-Valois qui vainquit les Flamands révoltés contre le despotisme de Louis-de-Nevers, la ville fut mise à sac ; le pillage, l'incendie, les habitants massacrés l'anéantirent encore.

A peine relevée de ses ruines elle est en 1347 attaquée par le duc Jean-de-Normandie ; la cité résiste, mais elle avait été tellement éprouvée que Louis-de-Mâle en ordonna la réédification en 1373.

Les Anglais s'en emparèrent en 1382, et chassés par Charles VI, roi de France, et en 1437 elle fut encore saccagée et incendiée lors des luttes religieuses.

Quarante ans plus tard en 1476 le roi Louis XI y renouvela le massacre des habitants et la mise à sac de Philippe-de-Valois.

Sous le règne de Louis XIV, en 1645, Turenne s'en empara, mais Cassel fut bientôt reconquis par les Espagnols qui l'avaient occupée. En 1658, le marquis de Créqui s'en emparait de nouveau, et ses forti-

fications rasées en 1596. furent réédifiées en 1672 par ordre de Louis XIV.

Le 11 avril 1677, le duc d'Orléans livrant bataille aux troupes Espagnoles et Hollandaises, commandées par Guillaume de Nassau, prince d'Orange, les défit complètement au Val-de-Cassel sur le territoire de Noordpeene et de Zutpeene. Cette victoire décida de l'annexion définitive de la ville et du pays à la France et c'est pour en perpétuer le souvenir que fut élevée la pyramide de granit de sept mètres de hauteur que l'on voit dans une prairie située sur la gauche de la voie ferrée de Lille à Dunkerque, à peu de distance de la gare de Cassel, par l'initiative de M. le docteur de Smyttère qui, malgré son grand âge, recherche encore toujours les souvenirs historiques de cette mémorable cité.

L'inscription qui y a été gravée est celle-ci :

« Prelium Penœ ad Casletum XI aprilis,
MDCLXXVII

» En 1677 le 11 avril a été livrée dans cette plaine, une bataille » décisive. Elle fut cause de l'annexion de cette contrée à la » France. »

Depuis cette époque, la vieille cité, si harcelée depuis de longs siècles, cessa d'être une place de guerre et ne vit plus qu'un combat, le 28 avril 1794, entre les Français et les coalisés. La tranquillité dont elle jouit depuis lors, est aussi grande, qu'elle avait été agitée et le théâtre de tant de luttes sanglantes pendant près de 1800 ans.

Les principaux faits historiques de Cassel ainsi esquissés, revenons à nos touristes arrivés par l'entrée de la rue de Lille où se trouvait autrefois la porte d'Ypres, l'une des cinq qui existaient encore au XVIIe siècle avec celles de Saint-Omer, la porte dite Occidentale, les portes d'Aire et de Bergues.

Ces deux dernières seules subsistent encore aujourd'hui.

C'est en face de la Gendarmerie qu'en 1815 des Cosaques vinrent en allemand sommer le père de M. Deswarte, propriétaire habitant Lille, de leur livrer en deux heures un bon cheval, sinon une rançon de 200 louis ; ils allaient mettre la ville au pillage, quand arriva une compagnie du 28me de Ligne de St Omer, qui, faisant une barricade avec des chariots, pavés etc., les mit en fuite à l'entrée de la ville.

Nous arrêtant devant l'ancienne église des Jésuites, dont la façade rappelle, en moins grande importance, celle de Saint-Étienne à Lille, également leur œuvre, nous y voyons la date de 1687 au sommet du frontispice.

Arrivés à Cassel avant 1686, puis expulsés, ils furent remplacés en 1770 jusqu'en 1789 par des Pères Récollets, établis sur le mont d'Escouffles ou des Vautours (Wouwenberg), et enfin leur couvent fut détruit en 1793, sauf l'église qui fut épargnée et sert aujourd'hui d'école.

L'église paroissiale, dite collégiale de Notre-Dame, située près de là, a été construite en 1290 avec la roche ferrugineuse du mont Cassel. Ce qui reste de ses premiers murs l'atteste ; elle fut incendiée bien souvent, et notamment en 1470 et 1583.

L'intérieur de l'église actuelle n'offre rien de bien remarquable. L'horloge de la Tour provient de Thérouanne, et jusque 1789, elle avait un chapitre de douze chanoines.

Il existait sur le côté Ouest de la ville une autre église; dite de Saint-Nicolas, qui fut brûlée au XVIIe siècle, mais l'on ignore à quelle époque elle avait été bâtie.

Il existe encore une chapelle, dite de St-Nicolas, élevée en 1787 sur l'emplacement de l'ancienne église de ce nom.

Tombant en ruines, elle fut réédifiée en 1876 dans le même style, une plaque commémorative relate les souvenirs ci-dessus.

Arrivant ensuite sur la grande terrasse située sur la partie la plus élevée de Cassel, nous embrassâmes là d'un coup d'œil toute l'immense étendue qui se déroulait devant nous. Les côtes de Belgique et de Flandre jusqu'au Boulonnais, trente-deux villes fortes et cent bourgs avec leurs tours et leurs flèches sont là visibles à l'œil nu, ainsi que le pays sillonné de longues raies blanches et droites. Routes et voies romaines formant un panorama unique et admirable.

Cette terrasse antique du château-fort de Cassel, transformée depuis quelques années en un joli parc, fut le témoin de mille péripéties. On y entre par une porte féodale flanquée de tours. Il y fut élevé en 1072 par le comte Robert le Frison, une église dite collégiale de St-Pierre en mémoire de la victoire qu'il remporta sur le Roi de France Philippe 1er et Richilde, qui exista jusqu'en 1780, époque à laquelle elle fut démolie et reconstruite jusqu'à la crypte que la Révolution empêcha de continuer.

Jusqu'alors elle avait subi toutes les conséquences des sièges et des événements qui assaillirent Cassel pendant tant de siècles et avait été brûlée en 1131, 1477, 1566 et 1672.

Elle renfermait le tombeau de Robert le Frison, mort en 1093, et un fragment de la chaîne de St-Pierre qu'il avait rapportée de Jérusalem après la croisade. Le Docteur De Smyttère rappelle qu'il y a vu encore en 1810, dans la crypte non terminée de cette collégiale de St-Pierre, les inscriptions qui existaient sur ce tombeau ; il n'y en a plus aujourd'hui qu'un fragment qu'on peut voir dans cette crypte abandonnée.

Cassel possédait aussi sur cette terrasse un château-fort important. Ce Castellum dont la ville et la terrasse portèrent le nom, fut édifié par les Romains lors de leur domination dans les Gaules et c'est à peine si aujourd'hui il en reste quelques débris.

Des fouilles exécutées en 1841 par M. Venem, maire de Cassel et membre de la Société des antiquaires de la Morinie, permirent de constater l'importace de ses murailles, etc., et un plan dressé en 1677 en donne une idée exacte. Les vestiges qui ont été mis à jour il y a 55 ans, sont de grosses murailles de 2 mètres 50 d'épaisseur vers le côté Nord presqu'au niveau du sol, puis des caves, séparées par une massive maçonnerie, ayant chacune près de deux mètres carrés ; deux d'entre elles ont été creusées jusque cinq mètres de profondeur et peut être aurait-il fallu les approfondir d'autant pour en connaître le fond.

On en a retiré des débris de poteries Romaines, des fragments de ciment romain rouge et blanc, des os d'animaux, etc.

Au midi les murailles avaient cinq mètres d'épaisseur ; les fouilles ont amené au jour des débris de Tourbe, de Vases Romains, de fibules, Tuiles, Briques, Epingles d'os, des débris d'armes et des médailles de l'Empereur Antonin, Aurélien, Victorien et Constantin, enfin beaucoup d'ossements humains.

Les investigateurs de 1841 en conclurent que c'était de ce côté du château que les Romains enterraient les leurs, et sur d'autres points du château, on a retiré des figurines de cuivre, dont l'une un Dieu lare, très bien conservé, un Lion assis et s'appuyant sur les pattes de devant, un poignard en fer, des ossements, etc., puis des monnaies des comtes de Flandre, des Rois de France ou d'Espagne.

Au IXe siècle, il existait sur la terrasse du château, côté du Nord,

une tour désignée à l'époque sous le nom de Tour du Comte. Suivant Locrius, elle faisait partie d'un manoir seigneurial flanqué de murailles. Cette tour servit plus tard de phare et de guide aux navires qui cherchaient la direction de Dunkerque, et fut démolie en 1649 ou en 1672 selon d'autres historiens. Louis XIV y avait construit une citadelle à enceinte bastionnée.

Sur un grand tertre au centre de cette terrasse, a été élevée par le grand historien du pays, M. le Docteur de Smyttère, une large et haute pyramide monumentale en granit de Soignies, sur laquelle sont gravées les inscriptions suivantes que nous relevons :

Batailles célèbres du Mont Cassel:

Le 20 février 1071.
Robert le Frison, victorieux.

—

Le 23 août 1328, le roi Philippe de Valois, vainqueur.

—

Bataille du val Cassel du 11 avril 1677, Philippe, frère de Louis XIV, victorieux. Cause du retour de cette contrée à la France. Traité de paix du 17 septembre 1778.

Ici fut l'emplacement de la collégiale exempte de Saint-Pierre, fondée et dotée en 1072-1076 par le comte de Flandre Robert le Frison. Il y eût longtemps sa sépulture.

—

Dicavit P J E De Smyttère.
Anno MDCCCLXXIII.
Monument historique inauguré et béni le 21 du mois de Septembre 1873.

Seigneurs et Dames de Cassel:

Sires de Harnes.
Comtesse Jehanne de Flandre.
Robert de Cassel.
Iolande de Flandre.
Ducs de Bar.
Ducs de Bourgogne.
Espagne—France.

Topographie historique, physique et médicale de Cassel et de ses environs.

Géologie tertiaire du mont Cassel.

Histoire naturelle.

Après avoir jeté un dernier coup d'œil sur cet horizon immense et illimité, y compris la rade de Dunkerque, nous redescendîmes vers le centre de la ville à l'*Hôtel de la Noble-Cour de Cassel*, désigné dans le langage flamand sous le nom de Landshuys.

Ce monument, d'un élégant style Renaissance, s'élève au milieu de la Grande-Place de la ville ; il était le siège de la juridiction de la

châtellenie (1) de Cassel et de toute la Flandre maritime et contient le musée. Une tribune située au dessus de la porte servait à lire les arrêts de la cour.

C'est aujourd'hui un monument historique.

Une Tour, disparue presqu'entièrement, existait encore au XVIIe siècle et figure sur la gravure du monument que Sanderus a reproduite dans son ouvrage *Flandria Illustrata*, sous le nom de maison des Sénateurs.

Aux XIIIe et XIVe siècles, il y avait à Cassel de même qu'à Bailleul une Haute Cour féodale qui jugeait au criminel sur les faits de justice, rapts, meurtres, etc., et au civil elle statuait sur tout ce qui tenait au droit féodal. Elle tenait et dirigeait les « Franches vérités », qui étaient les grands jours de justice.

Cette Cour, composée de douze conseillers, dont six gentilshommes, exista pendant 600 ans, le premier seigneur connu, fut Robert ou Gérald de Béth, tué à la bataille de Cassel de 1071, et le sire de Harnes, son gendre, régna 10 ans sur la châtellenie. Guy de Dampierre, Robert de Béthune et Robert de Cassel s'y succédèrent.

Plus tard, de grands baillis la gouvernèrent héréditairement.

La ville avait ses armoiries « d'or à deux clefs de sable en pal et, entre elles, une épée du même, aussi en pal », et la châtellenie avait également les siennes : « d'azur à un château d'or à double enceinte crénelée, pavillonnée et flanquée de Tours avec les armes de la ville de Cassel sous la herse de la Porte. »

La fontaine, qui est sur le côté Nord de la Grande-Place, est assez curieuse et forme un véritable monument : c'est une sorte de rempart en pierre de taille avec ornementations sculptées, qui maintient une partie de la ville située sur un plan plus élevé.

Elle a remplacé celle située au milieu de la Grande-Place, au XVIe siècle, et a été réparée en 1825.

L'Hôtel-de-Ville, bâti en 1634, sur les ruines de celui brûlé en 1631, sert aujourd'hui de dépôt des archives de toutes les communes des environs et est le siège de la Justice de Paix.

---

(1) Le département du Nord actuel se composait alors de circonscriptions appelées châtellenies, celle de Cassel s'étendait jusque Esquelbecq, Watten, Saint-Omer, Aire, Saint-Venant, Estaires, Erquinghem, Strazeele, Flêtre et Poperinghe. On voit encore à Lille sur le Grand Magasin aux grains : Magasin au bled des châtellenies. — 1721.

L'hospice des vieillards, fondé en 1255, près de la chapelle des Sœurs de Saint-Augustin (Nonnekerke) a été presqu'entièrement incendié en 1852 et reconstruit depuis dans le style flamand primitif.

Cet hôpital était le lieu d'asile des vieilles domestiques des chanoines du chapitre de St-Pierre, et les Sœurs de Saint Augustin qui étaient chargées de les desservir, leur devaient obéissance.

Les pèlerins et les malades y étaient aussi admis.

Le corps de Robert le Frison, fondateur du couvent des Sœurs, reposa dans cette chapelle pendant 200 ans, jusqu'au moment où il fut transporté en 1281 dans la crypte de la collégiale de St-Pierre, fondée par lui également sur la Terrasse de Cassel, après son retour de la Croisade.

Il était représenté couché sur le dos, les mains jointes, entièrement recouvert de son costume de guerre, la cotte de mailles et le casque, le sabre au côté, la massue à sa gauche et les pieds reposant contre un chien couché.

Cassel vit des traits de mœurs de toute nature :

En 1396, un combat judiciaire y eut lieu.

Ces moyens de juger un différend, étaient un reste de barbarie des premiers rois Francs, et durèrent jusqu'en 1569, époque où Charles IX les supprima. C'est ainsi que, si un homme accusé d'un méfait ou d'un tort quelconque à son seigneur, protestait de son innocence et dénonçait alors un autre homme, le vrai coupable selon lui, et que ce dernier niât aussi ce qui lui était imputé, tous deux étaient forcés de se battre l'un contre l'autre.

Armés de toutes pièces, ils étaient placés en champ clos, et devant le peuple assemblé, les deux fauteurs présumés se ruaient l'un contre l'autre, cherchant à s'égorger mutuellement.

Le survivant était naturellement considéré innocent, et si l'un des accusés était fonctionnaire, il pouvait désigner un homme qui se battait pour lui.

La ville fut le théâtre d'un grand nombre d'exécutions sommaires ordonnées par la cour de Cassel lors des troubles religieux et qui ont affligé la Flandre au XVIe siècle (calvinistes, anabaptistes et martinistes), les peines appliquées consistaient à être roué, brûlé, pendu ou banni. On y trouve à ce sujet les noms de Dezwarte, Diérick, Jehan Motte, Cortyl, Drieux, Demeersmann, Demeestere, Adrien Favier, etc., ancêtres, sans doute, des familles contemporaines de même nom.

Cassel faisait un commerce de draps assez important à cette époque, elle les fabriquait sur une grande échelle et ses produits s'exportaient au loin.

Toute industrie y a cessé depuis longtemps, et ce n'est plus aujourd'hui qu'un marché hebdomadaire aux bestiaux et denrées du pays.

Elle a donné le jour à :

Vandamme (Dominique René : Général de division, comte de l'Empire, Pair de France, Commandeur de la Légion d'Honneur, etc., etc., une des célébrités du 1er Empire, Général d'avant-garde dont Napoléon appréciait beaucoup la grande activité. Né à Cassel le 5 Novembre 1770, fils d'un chirurgien de cette ville, fut, après ses études au collège des Récollets, puis à l'École militaire du Maréchal de Biron (1786-1788), incorporé au Régiment colonial de la Martinique pour y adoucir la vivacité de son caractère Il s'embarqua à Lorient sur l'Uranie, y resta deux ans, puis revint en France sous-officier.

Nommé commandant de la Garde Nationale de Cassel, ensuite chargé par le Général Labourdonnaye qui commandait à Lille, de former la compagnie des chasseurs verts du mont Cassel, volontaires destinés à la défense du territoire contre les coalisés, il partit le 1er Décembre 1792 pour Armentières, puis Anvers et ne cessa de se battre avec eux depuis la Hollande jusque Nieuport, Dunkerque, Saint-Omer et Lille, à Tourcoing, à Lincelles, à Ypres, Menin, Courtrai, Bousbecques, Wormhoudt, Steenvoorde et tous les villages du Pays, chassant l'ennnemi devant lui, puis à Hondschoote victorieux aussi.

Dumouriez était alors commandant en chef de l'armée du Nord victorieuse, et Vandamme fut nommé Général de Brigade à 23 ans, commandant la 2me de la division Moreau.

Il continua à lutter contre les Anglais et coalisés, d'Hazebrouck à Poperinghe.

A l'Abeele il eût une chaude affaire dont il sortit vainqueur et dans bien d'autres sur les rives de la Lys jusqu'au refoulement des envahisseurs en Hollande par Pichegru.

Nommé à un corps d'armée de Sambre et Meuse il rentre ensuite dans ses foyers de 1798 à 1799.

Promu Général de Division de l'Avant-Garde de l'armée du Danube puis à l'armée du Rhin, on le voit avec Macdonald en 1800 à l'armée des Grisons, en 1803 il est à Lille avec le 1er Consul, puis au camp de Boulogne en janvier 1804.

Il passe le Rhin en 1805 avec la grande armée, entre à Munich et à Vienne et est à la bataille d'Austerlitz.

Il revient être commandant du camp de Boulogne en 1808 et 1809, nommé commandant en chef du contingent Wurtembergeois (l'armée du Roi de Wurtemberg), formant le 8me corps, il reçoit de Napoléon l'ordre de se rendre en Poste et en sept jours de Boulogne à Stuttgard. Un accident de voiture lui fait mettre 10 jours, il est blessé peu après à la bataille d'Eckmuhl, est à Vienne, à Wagram, revient au camp de Boulogne en 1810, puis est nommé chef du corps d'armée Westphalien avec le roi Jérome, en mars 1812.

On le voit à Wesel, à Brême, et Hambourg, à Dresde en juillet 1813 puis en Bohême et par une faute de Napoléon est fait prisonnier à Kulm en août 1813.

Emmené en Russie, l'Empereur Alexandre envoie à sa rencontre, le Grand duc Constantin, le reçoit amicalement et le fait bien traiter à Moscou par Rotopschine pendant 5 mois : il est ensuite envoyé à Viasma à 300 lieues de là et libéré, il frête à Riga à ses frais, pour ses compagnons d'infortune, un navire qui le ramène à Dunkerque, où sans son énergie il faisait naufrage, le capitaine étant ivre.

Il est calomnié en France, suite d'insinuations allemandes, puis est nommé chef du 3me corps d'armée du Nord et pair de France en 1815, est victorieux à la bataille de Ligny (juin 1815) et 2 jours après, Waterloo le fait battre en retraite vers Namur, Dinant, Givet Rocroi Reims Laon et Paris où on le trouve Général en chef le 30 juin.

Il en sort par la capitulation, avec son armée vers la Loire ; mais accusé à Limoges d'avoir reçu 2 millions pour la livrer aux Bourbons, quoique proscrit par eux il se démit de son commandement et fut renvoyé de département en département, jusqu'à sa rentrée à Cassel en janvier 1816 puis il se rendit à Gand patrie de sa femme, rapportant des décrêts de la Chambre des représentants constatant qu'il avait toujours été victorieux et que, dans ses retraites forcées, l'ennemi n'a pas osé le suivre.

Tracassé par les autorités d'alors il se rend du Havre aux États Unis, où il trouve bon nombre de ses anciens frères d'armes et le roi Joseph. Il leur rend de grands services et quitte Philadelphie en juin 1819, revient à Gand où il réside de même qu'à Cassel de 1819 à 1830.

Réintégré en 1820 dans le cadre de l'État-Major Général il prit sa retraite en 1825, et mourut à Cassel le 15 juillet 1830. Son Épouse et

son fils reposent à Gand et son nom figure sur l'arc de triomphe de l'Étoile (1).

Gobbrecht, baron de l'Empire, né en 1772, mort en 1845 général de division, après avoir pris part à toutes les guerres de l'époque ;

L'aïeul de notre Président, M. Barthélémy Crepy, était en 1795, en garnison à Cassel dans un régiment de hussards.

Gerwin, ermite du monastère du mont des Récollets, devenu abbé de Saint-Winoc ;

Zannekin, chef fameux de rebelles flamands, tué en 1328 à la bataille de Cassel ;

Anian Coussere, chroniqueur et abbé d'Oudenbourg en 1451 ;

Charles Manneken, recteur de Louvain, fondateur de l'église Saint-Martin, 1413 ;

Jean Gya, mort professeur à Paris en 1557 ;

Nicolas Elleboode, médecin, publia en 1565, à Padoue (Italie), des œuvres médicales ;

Petrus Dathenus, né en 1531, ancien Carme, prédicateur de la nouvelle religion calviniste ;

Mathieu Rickebus, célèbre jurisconsulte de l'Université de Louvain, en 1566, et Doyen de Cambrai

Les excursionnistes de la Société de géographie quittèrent Cassel assez tard, en redescendant vers Bavinchove, le chemin qui longe le château, dit du général Vandamme, qui fut pillé et occupé militairement en 1815 par les Cosaques, propriété de M. Verley-Bollaert, l'un de nos concitoyens et sociétaires qui, de même que M. Wackernie au pied du mont des Récollets, y passe une partie de la belle saison.

---

(1) Le neveu du général, M. Dezwarte-Vandamme, vénérable octogénaire, habitant Lille, et dont le fils, offficier distingué et major au 42e de ligne, possède un portrait du général en costume officiel de 1794, (et qui fut balafré d'un coup de sabre de cosaques en 1815, lors du pillage de Cassel), puis ses croix et armes d'honneur avec toute sa correspondance qu'il a fait imprimer en 2 volumes in-8°, formant 1100 pages d'histoire.

M. Dezwarte possède, en outre, une demi-bûche du foyer légendaire devant lequel dormit Napoléon Ier la veille de la bataille d'Austerlitz.

Cette relique historique fut prise par le général et elle est actuellement conservée, avec la note signée de lui, constatant son authenticité.

Napoléon III ayant écrit à M. Dezwarte de la lui donner pour le musée des Souverains, ce dernier répondit qu'elle devait rester propriété de la famille, selon le vœu du général.

Un dîner, préparé par les soins de M. le Docteur Reumaux, à une excellente auberge, près de la gare, sise sur le territoire de Bavinchove, témoin des batailles du moyen-âge, répara les forces dépensées par la marche de la journée.

Un toast lui fut porté au nom de la Société de géographie, le remerciant de l'affabilité et de l'empressement dont il avait fait encore preuve en cette journée à l'égard de ses délégués touristes qui le quittèrent, reprenant la route de Lille, la tête pleine des souvenirs de cette intéressante excursion.

Alex. EECKMAN.

COMMUNICATIONS AUX ASSEMBLÉES GÉNÉRALES

(in extenso).

LES EXPLORATIONS PORTUGAISES

et le

VOYAGE DE MM. DE BRITO CAPELLO & ROBERTO IVENS,

Officiers de la Marine Portugaise.

Traversée de l'Afrique, de l'Atlantique à l'Océan Indien 1884-1885.

Par M. Alex. EECKMAN, Secrétaire-général-adjoint.

(Suite et fin). (1)

Le voyage de Silva Porto. Traversée de l'Afrique de Bihé à Ibo (Mozambique). 1853-1854.

En 1853, un métis originaire de l'Angola près de Bihé, résolut de gagner la prime offerte par le Gouvernement Portugais, à celui qui traverserait l'Afrique.

Parti de Bihé vers le sud, il passa près de la source de la rivière Cuando, atteignit Lialui-Katongo et se dirigeant vers l'est il traversa le Zambèse, puis les rivières Lombe, Njoko et Loamba, traversa Cabingo et Camimbé, puis se dirigeant au nord, passa à l'est du lac Baba-Aïva, puis à Gane, à Camussango dans le pays de Balua, à Cuschito, à Longama, Lumbue, Loquera, Mumavuita et Bombi, dans le pays des Babisa.

(1) Voir page 581 du présent volume.

A Cabandongollo, il traversa la rivière Aruangoa, parvint à Caprimeta dans le pays de Scheva, à Mukanda et Mugurara. Il passa au sud du lac Nyassa à Pakandieje, à Mapomda et Mosanka, puis remontant vers le nord-est à travers le pays de Waïao, il visita Chania, Mapemba, Muangojé et Mualia, et il atteignit en 1854 Ibo sur l'océan indien, port du Mozambique, situé au sud du cap Delgado.

La traversée du continent africain par le major de l'armée Portugaise Serpa-Pinto. — De Benguela, sur l'Atlantique, à Port-Natal, Océan Indien.

Novembre 1877 à Mars 1879.

Le 12 novembre 1877, le major Alexandre-Alberto Serpa-Pinto, quittait Benguela, sur l'océan Atlantique, en compagnie de MM. Brito Capello et Ivens, qui l'accompagnèrent jusque Caconda, où ils le quittèrent pour se diriger au Nord dans la région du fleuve Kwango, tandis que lui continuait son voyage vers l'Est, par le Nano, le Huambo, le Sambo, le Moma, le pays de Caquingue et le Bihé, contrées encore peu connues, et où le blanc est un être nouveau pour ces peuplades fétichistes.

Après avoir exploré les lignes de faîte qui font séparer le Rio-Cunène du Cubango et celui du Rio-Cuanza, puis rectifié le cours du Rio-Cuqueima où il faillit se noyer, le major constata l'extrême richesse de ces contrées; et le 7 mars 1878, quoique ayant été très malade de fièvres, de rhumatismes et des privations encourues, il reprend la route de l'Est, le 7 juin suivant, non sans avoir dû faire le sacrifice de 61 charges que, par manque de porteurs, il dut jeter dans le Rio-Cuanza.

Le 30 du même mois, il passe du versant occidental dans le versant oriental.

Il y a là dans cette région trois grands fleuves, qui circulent jusqu'à ce plateau, le Cuanza, le Cubango, puis enfin le Zambèse qui se jette dans l'océan Indien et le Rio-Kwango, un des nombreux affluents du Congo vient aussi rouler ses eaux jusque près de là, ce qui rend la contrée très intéressante au point de vue des problèmes géographiques que le major résolut.

Il atteint et descend sur son canot de caoutchouc le Cubangui rempli de crocodiles, et le 25 juillet, il s'arrête sur la rive droite de la

Cuchibi. Il y constate des races blanches, au type Boschiman ou Hottentot, les Moukassekers, très laids de physionomie, ainsi que leurs femmes.

Il prit alors la direction du Haut-Zambèse, où il eut à souffrir horriblement, physiquement et moralement, restant jusqu'à 100 heures sans vivres, traqué et tenu la nuit en éveil par les lions et les chacals qui assaillaient son campement, et arriva enfin au pays des Luinas, où la vie lui fut facile, puis entra à Lialui, chef-lieu du Barotzé, où il fut bien traité pendant quelque temps, mais des traitants nègres l'ayant attaqué et incendié son camp, ses esclaves-porteurs s'enfuirent en partie, ne lui laissant que 58 hommes, et le 11 septembre, ces derniers l'abandonnent encore, sauf trois, deux femmes et trois enfants. Pas un des fuyards ne revit son pays.

Rassemblant toute son énergie, il réussit à décider le chef Lobossi à lui fournir des hommes et des canots pour descendre le Haut-Zambèse, espérant rencontrer à 600 kilomètres plus au Sud, un missionnaire européen, dont il avait eu le signalement.

Le 24 septembre 1878, il s'embarque, et, après une navigation de dix jours sur ce grand fleuve, au milieu d'émotions de toute nature, causées tant par la multitude de crocodiles et d'hippopotames qui y fourmillent, que par les magnifiques forêts vierges peuplées de lions et d'éléphants que le fleuve traverse, il arrive le 4 octobre aux chutes de Gonha, passe une trentaine de rapides et deux cataractes où il faillit souvent perdre la vie, et entre à Embarira, près du confluent du Cuando et du Zambèse. Là il subit les exigences du chef de cette contrée, mais il eut le bonheur, après s'en être débarrassé, de rencontrer un Anglais naturaliste, le Docteur Bradshaw, qui le reçoit amicalement et le protège; puis quatre jours après arrive à Lexuna, lieu de campement d'un missionnaire Français, M. Coillard, qui y séjournait avec sa famille à cette époque, évangélisant le pays (1).

Épuisé, le major Serpa-Pinto y tombe malade, mais il est soigné avec le plus grand dévouement par eux et le Docteur Bradshaw, et il guérit grâce à leurs soins.

Le 13 novembre, il repart avec eux pour Guejuma, puis, seul, il se dirige au Nord vers la célèbre cataracte de Mosi-oa-tunia, que les

(1) La Société de géographie de Lille a eu la satisfaction de recevoir M. Coillard il y a quelques années.

Anglais ont voulu dénommer « chutes Victoria » ; il la reconnaît avec la plus grande attention, en mesure la hauteur et va jusqu'à s'y faire descendre, au moyen de bandelettes de toile, par des noirs. qui tremblent eux-mêmes de son téméraire dévouement à la science géographique. Il explore enfin toute la contrée.

Étant revenu près de la famille Coillard à Patamatenga, il se dirige avec elle vers le désert de Raines qui, bien que boisé, n'est pas praticable dans la saison sèche.

Arrivé à la lagune du Maricari, près du désert de Kalahari, à 900 mètres d'altitude, et qui est considérée comme étant le Bas-Cubango, il parvient ensuite à Choshong, cité de 30,000 habitants, où il quitte la famille Coillard, traverse la rivière Limpopo, et se dirige vers Pretoria, qu'il atteint le 12 février 1879, puis vers Port-Natal, où il arrive le 19 mars 1879, après avoir effectué, en un an et quatre mois, un trajet de 4,000 kilomètres et avoir marché, presque seul. dix mois sur seize qu'ont duré son voyage.

La Société de géographie de Paris lui a décerné sa grande médaille d'or en 1880, et la croix de la Légion d'honneur lui fut remise à son retour, au sein de la Société, dans sa séance du 1er août 1879, pour les services rendus à la science géographique, pour la précision avec laquelle il a déterminé les positions des contrées qu'il a parcourues, et qu'il a reproduites sans retard sur des cartes de grande dimension, puis pour l'énergie surnaturelle dont il a fait preuve pour mener à bonne fin son périlleux voyage.

Le premier voyage de MM. de Brito Capello et Roberto Ivens, dans l'Angola et au Rivango.

1877 à 1879.

Présentons d'abord la biographie des deux officiers Portugais, qui viennent de se révéler si brillamment par leurs deux explorations en Afrique.

Le premier, M. Hermenegildo de Brito Capello, est né au château de Palmella en 1841, d'une famille distinguée, qui a fourni de nombreuses sommités scientifiques à son pays, et entra dans la marine à l'âge de 15 ans : ses premiers voyages furent pour l'Afrique et, ayant pris part à la guerre du Dembé, il y reçut la médaille militaire pour sa belle conduite.

Parti pour le Brésil, il fit campagne sur les côtes d'Afrique jusqu'en 1869, puis au Mozambique, et revint ensuite se distinguer sur les côtes de la Guinée ; nommé capitaine de vaisseau en 1876, il se joignit à son collègue, M. Roberto Ivens, pour le premier voyage qu'ils firent dans l'Angola et la région du Bas-Kwango.

M. Roberto Ivens, également officier distingué de la marine Portugaise, naquit à Ponta-Delgada, aux îles Açores, en 1850, et débuta par un voyage dans les Indes.

Revenu en Portugal, il repartit bientôt pour le Brésil, la Plata, les États-Unis, puis en Afrique en 1876.

Le caractère de ces deux officiers est complètement différent.

L'un, M. Capello, est réfléchi, calme et parlant très bas, stoïque dans les moments critiques.

L'autre, M. Roberto Ivens, est aussi bouillant que son ami est froid et impassible ; ils sont donc à même de se rendre très utiles l'un à l'autre, selon ce que les circonstances peuvent exiger de la froideur ou de la vivacité.

Leur premier voyage en Afrique se fit en 1877, lorsqu'ils furent adjoints au major Serpa-Pinto, qu'ils accompagnèrent jusqu'à Bihé, sur les frontières Portugaises de l'Angola, vers l'intérieur à l'Est.

Là, ils se séparèrent, et pénétrèrent dans la région du Kwango, se dirigeant vers le Nord-Est, pour chercher une relation éventuelle entre le bassin du Zambèse et le Kwango, et étudier ce fleuve (1), tandis que leur chef continuait sa route à l'Est, vers le Zambèse, voyage qui fut célèbre par ses découvertes et observations géographiques.

MM. Brito Capello et Ivens recueillirent des renseignements sur le cours moyen des fleuves Coanza et Kwango, encore peu connus, vérifièrent la position de leur source, ainsi que celles du Cunène (2), du Catumbela et d'un affluent du Coanza, le Cutato; enfin, établirent la topographie du côté oriental de la province portugaise de l'Angola, visitant les tribus errantes des Ovahéréro, des Nama-Kona et des Ovazorontana et Damara, les montagnards du pays, dont l'altitude varie de 300

---

(1) D'après les données de M. R. Ivens à la Société de géographie à Paris, au retour de leur exploration.

(2) Un Français, M. Laurens, avait, en 1875, payé de sa vie sa tentative d'exploration de la rivière Cunène, recommandée à la fin du dernier siècle par le Docteur Lacerda et M. Almeida.

à 1,300 mètres, et où, comme dans le Sahara, les eaux sont intermittentes selon la saison sèche ou celle des pluies.

Les missionnaires Boehm et Bernsmann y ont remarqué la diminution des pluies tropicales, qu'ils ont constaté s'éloigner vers l'Est, tandis que les vents froids de l'Ouest y progressent sensiblement, le courant marin qui longe la côte et qui vient de la mer polaire antarctique, s'accentue de plus en plus, et ils se demandent si les indigènes du pays résisteront à ce changement de climat.

Il était indispensable pour la science géographique de faire reconnaître et étudier ce fleuve Kwango et toutes les régions qu'il parcourt, étant l'un des importants et nombreux affluents du grand fleuve le Congo, dans lequel il va se jeter au-dessous du lac Léopold.

Commençant par la province d'Etuzola, ils constatèrent comme nature géologique du sol, le calcaire, le grés et le granit ; comme végétation, une pauvreté réelle ; le pays, en outre, est insalubre. Des vents de Sud-Ouest y règnent de mai à octobre, et ceux d'Est soufflent généralement pendant les nuits.

Il offre d'assez grandes richesses en fer, en cuivre, en houille et en pétrole ; les baobabs et les euphorbes y sont florissants ; les palétuviers croissent le long des cours d'eau.

Quant aux animaux qui hantent cette contrée, les lions, léopards, hyènes, les zèbres, les antilopes, y vivent en grande quantité, et dans les cours d'eau, les crocodiles et les hippopotames abondent.

Les peuplades noires qui y vivent sont d'apparence de constitution misérable, vivant de pêche surtout, et ne servant guère que comme porteurs aux Européens qui veulent voyager dans des sortes de voitures-palanquins, appelées muchilla, mais que l'on ne peut se procurer que dans les régions du littoral habitées par les Mucaisos, les Mondombes, les Quimbares et les Muenandos : ils ont l'aspect peu agréable, les lèvres grosses, le nez épaté et les pommettes saillantes.

Après avoir traversé le fleuve Calungo qui roule ses eaux dans cette contrée, les explorateurs le remontèrent jusqu'à Quillengues, qui est à 880 mètres au-dessus du niveau de la mer, et ils entrèrent là dans une région montagneuse, toute différente de celle parcourue jusqu'ici.

La végétation y est magnifique ; les acacias, les urticacées et une foule d'autres arbres de belle venue y poussent à foison, et on n'y trouve plus les arbustes de la région précédente.

Le fer, surtout le cuivre, le soufre, l'argent et l'or s'y constatent

fréquemment, les indigènes en exploitent, et les mêmes animaux la parcourent.

La saison pluvieuse y règne de février à avril, dès lors, les moyens de communication y sont difficiles. MM. Brito Capello et Ivens y ont constaté en décembre une moyenne de 27° centigrades.

Les autres races nègres que l'on trouve en s'avançant vers l'Est, sont plus intelligentes et mieux conformées que celles ci-dessus citées, sont plus adonnées à l'agriculture et plus endurcies à la marche.

C'est dans le pays de Caluquembe, de Huambo et jusqu'au Bihé, qu'ils déterminèrent les sources du Cunène et du Cubango, effleurant aussi celles du Cuanza qui doit appartenir au bassin du Zambèse, l'altitude observée, comme la plus élevée, a été de 1,900 mètres environ, depuis l'Océan jusqu'au Bihé.

La faune et la flore sont les mêmes dans cette partie de l'Afrique, et la race y est aussi plus belle sur les régions élevées que dans les parties inférieures du pays.

De Bihé, les voyageurs se dirigèrent vers l'Est, dans la direction du fleuve Luando et des sources, et c'est dans cette région que naissent quatre grands fleuves et une foule d'autres formant leurs affluents.

Tournant ensuite au Nord, en descendant le Cuango dans les régions élevées, qui sont les Quiocos, les Bangalas, les Hungos et les Jaccas, ils passèrent les cataractes plus ou moins importantes de ce fleuve, dont certaines ont 30 à 40 mètres de hauteur sur 200 mètres de large au 12° — parallèle.

Les peuplades qui y habitent sont très sauvages et féroces, les Bangalas surtout, qui, entr'autres coutumes, lorsqu'un roi est élu, l'invitent à un banquet composé de bœuf, mouton et jambes d'hommes cuits ensemble, et l'obligent à traverser un Ruisseau en mettant les pieds dans le ventre d'un naturel Ils firent à nos explorateurs les plus grandes tracasseries, et il est inutile de dire que l'esclavage y fleurit dans toute son horreur.

Poursuivant leur route vers le pays de Jacca et les bouches du Cuanza, ils déterminèrent la région lacustre existant sur les versants des montagnes du Zembo, puis la position géographique exacte des rivières Sussa, Cavali et Cugho, qui sont des affluents du Cuanza, et des études sur le Lu-Quiche, le Quilo-Quiassosso qui y tombent également, ainsi que le parcours du Lu-Calla et le cours inférieur du fleuve Cuanza. Enfin, les routes commerciales qui existent entre ces pays et la côte de l'Atlantique, et la détermination des sources du Cubango,

du Kwango, du Kassaï, du Luando et du Tchicapa, puis d'une quantité de cataractes du second de ces fleuves et de toutes les observations magnétiques, météorologiques et topographiques possibles, ayant parcouru 4,200 kilomètres en 660 jours qu'avait duré leur voyage.

La traversée de l'Afrique par les officiers de la marine Portugaise, MM. Brito Capello et Roberto Ivens, de Mossamédés à Quilimane.

1884-1885.

Partis sous les auspices du Roi, du Gouvernement et de la Société de Géographie de Lisbonne, ils quittèrent Pinda, à 25 milles au-dessous de Mossamédés, le 24 mars 1884, avec une escorte et quelques soldats de l'armée coloniale portugaise, ensemble 120 hommes.

Se dirigeant vers l'Est et gravissant la chaîne de montagnes appelée la Serra da Chella, où l'atmosphère n'est plus orageuse comme dans les vallées, ils atteignirent sur l'autre versant, Huila et Quiteve, et, descendant la rivière Humbé, au confluent de laquelle se trouve le fort du même nom, à cheval sur elle et la rivière Cunène, ils se dirigèrent vers l'Est.

Après avoir étudié vers Ondonga, le cours du Cunène, dont la largeur est considérable, puis celui du Cubango, qu'ils remontèrent vers le Nord-Est, et visité Bucusso, ils firent de nombreuses rectifications et nouveaux tracés de ces deux cours d'eau, puis des études complètes d'orographie et d'hydrographie sur la contrée, ainsi que dans le Handa qui était encore complètement inconnu, et où ils ont séjourné tout le temps voulu pour en faire l'exploration complète.

Dans la région qu'ils traversèrent après avoir suivi la rive gauche du Cubango, dans la direction du Sud-Est, ils arrivèrent dans un pays désert, humide et fangeux, rempli d'une foule de cours d'eau, qui sont infranchissables.

Le manque de ressources comme vivres, vint augmenter les difficultés, aussi déjà commença à se produire la démoralisation et la désertion d'un certain nombre d'hommes de l'escorte, qui, profitant de la nuit, s'enfuirent avec armes et bagages, et les chefs durent agir énergiquement pour éviter que cela ne dégénéra en fuite générale.

Les explorateurs, profondément affectés de ces épreuves, se dirigèrent vers le Gengi et ils constatèrent que le Cubango, qui, pour eux,

appartient au système du Zambèse, jette une partie de ses eaux dans le Tonque, coule vers le Sud et le lac N'Gami.

Gravé par Erhard

Dans le pays que traversa l'expédition, c'est-à-dire en se dirigeant vers l'Ouest et le Zambèse, et les plaines de Lobale, elle eut, pendant des semaines entières, à surmonter des difficultés et des privations inouïes, car les vivres manquèrent ; en outre, des terrains marécageux à perte de vue, qu'ils étaient obligés de traverser, il fallait chasser pour vivre, mais la chasse y était très difficile et épuisait leurs forces.

Voici en quels termes s'est exprimé M. Roberto Ivens quand il a fait sa narration à la réception solennelle qui fut faite aux explorateurs le 11 novembre dernier à Paris, à la Sorbonne, et à laquelle assistait l'auteur de ces lignes qu'il a sténographiées :

« Figurez-vous le réveil d'un camp à cinq heures et demie du matin,
» dans cette partie de l'Afrique.

» Devant nous, s'étendent de larges plaines couvertes de hautes
» herbes verdoyantes, ayant plus d'un mètre de hauteur, et cachant de

» vastes étangs. Çà et là, des bouquets d'arbres dominent ce tapis de
» verdure et achèvent de donner au paysage l'aspect d'un immense
» parc anglais.

« Mais déjà le soleil est levé. D'épaisses vapeurs s'élèvent de la sur-
» face du sol. Elles se dissipent bientôt et permettent à l'œil étonné,
» de contempler à l'horizon les plus merveilleux phénomènes du
» mirage.

» Un froid pénétrant vous enveloppe et fait sentir ses piqûres aux
» membres nus des porteurs.

» Cependant la caravane s'avance, et, à défaut de chemin, coupe en
» ligne droite à travers les plaines.

» Tout à coup, des cris se font entendre. Les hommes de l'avant-
» garde, qui depuis 500 mètres marchaient dans l'eau jusqu'aux genoux,
» viennent de disparaître dans un véritable lac, avec leurs charges et
» leurs armes ; nos instruments même n'ont point échappé au désastre.

» Chacun jette bas son fardeau, et se précipite au secours des
» malheureux qui se débattent dans l'abîme ouvert sous leurs pas.

» On parvient à les mettre hors de danger, après des efforts inouïs,
» et la caravane se remet en route dans une autre et nouvelle
» direction.

» A mesure que l'on avance, les herbes deviennent plus épaisses,
» s'enchevêtrent et coupent le visage des voyageurs.

» La marche est fort lente ; les marécages se multiplient, les
» branches épineuses de l'acacia et les rameaux de la « mercuria pru-
» ries » apparaissent parmi les hautes herbes. Tout à coup, le terrain
» s'abaisse, devient plus boueux, les hommes s'enfoncent jusqu'à mi-
» jambe dans un marécage au-delà duquel un large cours d'eau arrête
» définitivement la caravane.

» En ce moment, les herbes s'agitent et une troupe d'antilopes
» bondit. Retenus dans la fange, nous voyons avec désespoir dispa-
» raître au loin ce précieux gibier.

» Qui le poursuivra ? Personne, car chacun pense à se frayer un
» passage et à se sauver. »

Poursuivant sa route quand même, la caravane atteignait le Zambèse le 12 septembre, huit mois après son départ de Mossamédés, et le traversait le 14 sur une largeur de 300 mètres. Elle retrouvait les campements de Silva Porto et de Livingstone en 1853, et arrivait à Gensi, que les Portugais visitent pour le marché, qui y est assez important.

Dans cette contrée, il y a deux gros villages : Libouta et Lialui, le commerce qui s'y fait se traduit par 10 à 15,000 kilogrammes d'ivoire qui s'en va vers la côte, ainsi qu'une assez grande valeur de produits du pays. Les naturels y sont d'un caractère doux, industrieux et bons mariniers sur le fleuve.

MM. Capello et Ivens n'ont point vu de commerce d'esclaves, cependant il existe, dit-on, quelques européens du Sud de l'Afrique, que les indigènes appellent Ma-Cuas, qui se livrent à la traite dans ces pays.

Se dirigeant vers le Nord-Est, dans la direction du lac Moero, contrée tout à fait inconnue, l'expédition vit se renouveler les mêmes épreuves qu'elle avait eues à subir quelque temps auparavant.

Depuis Libouta jusqu'à Garanganja, siége d'un grand marché, elle eût à parcourir un pays désert, triste et sauvage, couvert d'immenses forêts vierges et inextricables, où les bêtes fauves, les éléphants sauvages pullulent, ainsi que la trop célèbre mouche tsé-tsé, ainsi appelée du bruit strident qu'elle fait entendre ; les premiers, harcelaient les explorateurs, et cette dernière, si redoutable, capable d'arrêter et d'anéantir les expéditions qui la rencontrent, fit périr tous les chiens de chasse et les bœufs-porteurs,

Sa piqûre est mortelle pour tous les animaux servant de bêtes de somme, le bœuf, le cheval, le mulet y succombent rapidement ; seul, l'âne, résiste mieux, mais finit toujours après une certaine quantité de morsures, par succomber de dépérissement, ayant le sang corrompu.

Du Nil supérieur au Zambèse, la mouche tsé-tsé fourmille en véritables nuées, et partout devant elle fuient les animaux, gazelles, cerfs, zèbres, etc., etc. Elle avait disparu du Sud-Est de l'Afrique, et elle avait ainsi remonté vers le centre, envahissant donc de nouveaux parages.

Ce pays inconnu où s'étaient engagés les explorateurs, faillit être leur tombeau. Ils étaient égarés; seize hommes succombèrent aux privations et aux fièvres, et les autres, pris de vertiges, suivaient en désordre, le moral complètement anéanti, mais leurs chefs avaient fait néanmoins toutes les observations astronomiques et météorologiques possibles, d'histoire naturelle ainsi que de nombreuses épreuves de photographie.

Elle arriva enfin, cependant, guidée par la boussole, dans une contrée où existaient des êtres humains, dans le Garanganjà, grand État gouverné par le potentat nègre, Muchiri, qui règne sur les Basongos.

Cet agréable personnage a des mœurs tout à fait dignes de sa répu-

tation, il a commencé, en montant sur le trône, par assassiner son père et sa mère, puis les enfants de celui qui avait été son bienfaiteur,

MM. Capello et Ivens, prirent sa photographie à sa résidence de Bemgueia, et ils eurent de lui des nouvelles de l'explorateur allemand Reichard, qui l'avait visité peu de temps auparavant, et dont le compagnon, le Docteur Boehm, avait péri à Catapena, et y avait été inhumé; cela ne l'empêchait pas d'avoir expédié à sa poursuite son frère Licuco, accompagné de 200 hommes, chargés de le ramener mort ou vivant.

Ce Muchiri, qui règne sur tout le pays de Katenga et de la Garanganja, le plus grand centre des transactions de cette immense contrée, a pour épouse préférée une métisse, nommée Maria Lino da Fonseca, fille d'un Portugais, et exerçant sur son mari une influence absolue.

Ce potentat se fait appeler Muchiri-Maria-Segunda, parodiant ainsi la mère du souverain actuel du Portugal, Dona Maria II.

Nos explorateurs, soupçonnés également par Muchiri, de s'entendre avec le Docteur allemand pour lui nuire, durent changer leur itinéraire, pour ne pas rencontrer cette horde d'exterminateurs, mais malheureusement, ils ne purent les éviter et tombèrent au milieu d'eux dans le pays de Capanda, contrée tout à fait déserte et couverte de forets vierges ou de marais, où ils endurèrent, égarés pendant 42 jours, de janvier à février 1885, toutes les tortures que causent la faim, la fatigue et les pluies torrentielles, réduits à se nourrir, pendant 15 jours, d'un éléphant, car bien qu'il y abonde ainsi que le buffle, il est très difficile de l'approcher pour le tuer, si on ne se trouve pas sous le vent l'empêchant ainsi de flairer l'homme.

Les indigènes du pays sont d'une mine repoussante et d'un caractère dangereux, on ne peut les assimiler qu'aux bêtes féroces.

Ils ont la face aplatie et les dents limées en pointe; M. Giraud, l'officier de marine Français, qui avait parcouru ces contrées avant MM. Capello et Ivens, sait à quoi s'en tenir sur leur nature perfide.

Quand ils atteignirent le fleuve Luapala, en février dernier, en un lieu où il a 500 mètres de large, et où il coule ses eaux vers le lac Mœro pour se jeter ensuite dans le fleuve Lualaba, les explorateurs avaient déterminé les sources de ce dernier et constaté que le Kabempo n'est pas le Zambèse, qui prend sa source à Kisanga, et que le Liambae désigné généralement Liba est un affluent de ce dernier fleuve.

Ils avaient visité le pays de Katanga et ses mines de cuivre si célèbres dans l'Afrique Centrale; (une malachite très riche). Mais le

Roi s'opposant aujourd'hui à ce que quiconque y touche, sauf son fils, il en résulte qu'elles ont perdu leur importance ainsi que le marché considérable qui y existait.

Ils avaient exploré toute la ligne de faîte qui sépare le bassin du Congo de celui du Zambèse, et dans laquelle région prennent naissance tant de fleuves et de rivières, affluents de ces deux grandes artères de l'Afrique, ainsi que les sources du Congo, qui selon l'expression de M. R. Ivens à M.Eeckman, lui dit que c'est dans ce bloc (1) de montagnes qui sépare les deux bassins, que prend naissance le grand fleuve ; le Lualaba étant la branche mère initiale avant d'arriver à Nyangué, et le mot bloc, pour l'Explorateur, exprimait bien ce groupe important. Ils avaient fait aussi une ample moisson d'observations de toute nature et de plantes rares.

Ayant dû brûler les deux canots qu'ils avaient, faute de moyens de transport, ils ne purent traverser le Luapula et il ne leur restait comme bagages que deux fardeaux de marchandises, des verroteries, trois boîtes de thé, et un peu de quinine ; prenant alors le parti de longer ce fleuve jusqu'à la cataracte de Mambirina pour essayer d'en connaître l'entrée dans le lac Moëro, ils durent bientôt y renoncer devant les nouvelles qu'ils reçurent de l'attitude du souverain du pays appelé Mieri-Mieri, le barbare qui dépouilla M. Giraud et qui marchait à la recherche d'un de ses rivaux le Roi Muchiri, parcourant la contrée dans tous les sens pour le combattre.

En outre la saison des pluies avait submergé le pays bas avoisinant les lacs, et la caravane se trouvait dans un dénûment presque complet, à 700 milles de la mer et dans un pays couvert de forêts impénétrables, il fut donc résolu que l'on se dirigerait vers le Zambèze c'est-à-dire vers le Sud, et après s'être enquis d'une foule de renseignements sur le lac Benguelo d'une part, et sur le lac Bemba, autre lac situé selon eux, au Sud-Est, puis sur toutes les rivières qui se déversent dans le Luapula, ils quittèrent cette région, non loin de laquelle M. Giraud, l'Enseigne de vaisseau, ami de M. de Brazza, fut retenu prisonnier, et proche du lieu où mourut le grand explorateur anglais Livingstone, à Kitamba le 4 Mai 1873.

Voici un aperçu des mœurs de ces sauvages peuplades dont on attribue l'origine à la race des Zoulous :

---

(1) Employez ce mot « bloc », lui dit-il, c'est une expression anglaise qui dépeint très bien cette question si importante des sources.

M. Giraud arrivé au lac Benguela près du lieu où mourut Livingstoue constata que le Luapula sort de ce lac, et, arrivé avec son bateau démontable, qu'il pensait y faire naviguer, il fut arrêté à la grande cataracte de Monboutta et poursuivi par les guerriers de Mré Mré, roi des Vouassis au sud du Bengualo.

Obligé de se jeter à l'eau pour éviter ses fléches, il ne put lutter et il fallut se rendre à lui, M. Giraud devint donc le captif de ce Roi, qui s'amusa de lui comme d'un jouet, brisant ses instruments, brûlant une à une ses allumettes (ce qui l'amusait beaucoup), et lui arrachant ses fusils en l'affamant puisqu'il lui refusait toute nourriture. Pendant deux mois, M. Giraud rongea son sang, et enfin résolu à tout, il pût par une nuit noire, s'évader à la grâce de Dieu et arriva rejoindre le restant de sa caravane chez le roi de Casembé, qui lui recommença les mêmes exactions.

Ce n'est qu'en combattant et en brûlant les villages qu'il parvint au lac Moero.

Cette contrée des Vouassis est la plus misérable que M. Giraud ait vue, la population meurt littéralement de faim, et les stocks d'ivoire sont considérables, parce que, vu la pauvreté du pays, aucune caravane n'y passe plus, les moyens de transport faisant complètement défaut.

L'apathie des indigènes et la stérilité du sol en sont la cause, aussi la dépopulation marche-t-elle avec une grande rapidité, les guerres y ajoutent aussi leur part et avant 50 ans, il n'y aura plus selon M. Giraud d'habitants à l'ouest du lac Benguelo,

Il fallait entendre l'an dernier, après son retour en France, M. Giraud, à la séance solennelle qui lui fut faite à la Sorbonne, relater ses souffrances éprouvées, et avec quel accent il jurait bien que jamais il ne retournerait dans ce pays.

Cette contrée redoutable pour les Européens qui se dévouent à l'explorer, offre pour la science géographique une étude extrêmement importante au point de vue de tous les grands cours d'eau, qui y naissent et elle est en certaines saisons plus ou moins inondée, c'est ce qui explique probablement que des explorateurs, en outre des difficultés d'existence que l'on y éprouve, ont les uns, constaté un seul lac dénommé le lac Benguelo, d'autres le même lac indiféremment appelé Bemba ou Banguelo, et que MM. Brito Capello et Ivens, en ont au contraire reconnu deux, l'un le lac Banguelo au nord, puis un autre le lac

Bemba au Sud-Est du Précedent, tous deux reliés par une zone marécageuse, que M. Giraud a mentionnée sur la carte qu'il en a établie (1).

L'expédition portugaise prit donc la direction du Sud vers le Zambèse, dans un pays totalement inconnu jusqu'ici et où ils dûrent souvent se frayer un passage la hache à la main ; on était en février, en pleine saison des pluies et une infinité innombrable de ruisseaux submergent les plaines de l'Ulala. Les forêts qu'ils traversèrent étaient désertes et d'un silence funèbre, mais offraient à la vue d'admirables variétés de la flore la plus riche et la plus gigantesque que l'on puisse imaginer. Cela ne suffisait pas à l'existence des explorateurs qui s'y étaient aventurés, aussi au bout de six jours de marche furent-ils en proie à la plus affreuse disette. Les provisions étaient épuisées et les hommes de l'escorte complètement démoralisés abandonnaient leurs charges et s'enfuyaient dans toutes les directions, espérant trouver du miel, du gibier ou quelques comestibles naturels quelconques pour apaiser leur faim. Hélas, ils revenaient le soir au campement, déguenillés et la peau déchirée, presqu'aussi peu avancés qu'à leur départ et ne pouvaient que dévorer près des feux allumés les plus repoussants débris de lézards ou de taupes, de serpents ou d'autres reptiles du pays.

L'aspect de scènes pareilles à la lueur des flammes dépassait tout ce que l'on peut imaginer de plus fantastique.

Il y avait cinq jours qu'ils étaient dans cette horrible situation, quand ils se décidèrent à tourner vers l'Ouest et, chemin faisant, ils eurent le bonheur de rencontrer des chasseurs d'éléphants, qui venaient d'en abattre.

Leur joie fut si grande, que plusieurs d'entre eux ne voulaient plus continuer leur route vers l'Océan, et d'autres offraient de se vendre aux chasseurs contre de la chair de ces animaux. Après s'être réconfortés, on repartit vers le Sud et le Zambèse, traversant le pays d'Ullala, longeant un immense plateau, retombant dans des forêts désertes, et au bout de 14 jours ils se trouvèrent sur le bord du Ravin de Muchinja qui en cet endroit avait 400 mètres de hauteur.

Ils voyagèrent dès lors dans un pays montagneux, où les Baobabs, les

---

(1) Dans l'ouvrage : « La description du monde entier », de Pierre Davity, seigneur-gentilhomme de la chambre du Roi, on voit, sur une carte de 1661, de Gertius, géographe hollandais, conservée à la Bibliothèque de Rochefort, figurer pour cette contrée de grandes étendues d'eau ou marécages, formant ces deux lacs.

Sycomores dominent et où la température était différente de celle du pays qu'ils avaient parcouru depuis quelque temps ; pays qui offre de grandes ressources, pour la culture des céréales, du coton, de la canne à sucre, etc., en outre des richesses minérales et de l'ivoire. Le climat est très salubre, car l'expédition n'eût pas, malgré les pluies diluviennes, à souffrir d'aucune fièvre, ni à se servir de la quinine dont-ils n'avaient d'ailleurs plus, et elle arriva enfin sur les bords du grand fleuve le Zambèse, qui coule vers l'Océan Indien, jusqu'à Quilimane, environ un mois après avoir quitté les chasseurs d'éléphants qui les avaient sauvés.

Après avoir pris du repos et exploré la contrée ils arrivaient à Tété ville portugaise, le 7 juin 1885, drapeau national déployé, saluant leurs compatriotes de la Rive orientale, et recevant les acclamations les plus enthousiastes de la population, après avoir parcouru 4000 milles, dont 1500 en pays tout a fait inconnu jusqu'ici des européens, mais dans un état de dépérissement complet pouvant à peine se soutenir, tant leur faiblesse est grande, épargnés par la fièvre, mais atteints de scorbut provoqué par l'usage unique du gibier, les porteurs survivants de l'expédition étaient absolument nus, MM. Brito Capello et Ivens n'avaient eux-mêmes qu'un lambeau de pantalon et des bottes lacérées.

Ils avaient perdu cinquante quatre hommes, 39 balles de marchandises et de verroteries, etc.

Après une semaine de séjour, les explorateurs descendaient le Zambèse en bateau jusqu'à Quilimane sur l'océan Indien, où après avoir télégraphié à Lisbonne leur arrivée, ils s'embarquaient pour le port de Moçambique, d'où ils repartaient bientôt vers Lisbonne par le Cap, où il leur fut fait, le 15 juillet, une réception au cours de laquelle ils donnèrent une relation succincte de leur voyage devant le Gouverneur, la Municipalité et la Population qui les acclama.

De ce grand et pénible voyage de MM. Capello et Ivens, il résulte ceci : c'est que, si les difficultés d'acheminement ont été grandes pour se frayer une route dans des contrées au sein desquelles, aucun blanc ne s'était hasardé jusqu'ici et si leur relation se ressent forcément des souffrances physiques et morales qu'ils ont dû endurer, il n'en ressort pas moins que les contrées qu'ils ont explorées, notamment toute la région élevée qui se dirige vers le nord entre le 25° et 31° jusqu'au 6° parallèle sont d'une extrême richesse naturelle.

Arrosées par des fleuves tels que le Lualaba et Luapula qui peuvent servir de moyens de rapide communication, en reliant les deux

extrémités de ces pays environnant le Haut-Congo, et en outre des ressources naturelles qu'offrent ces sols vierges, produisant sans culture, à profusion, ce que l'homme peut quintupler en caoutchouc, bois, gomme, orseille, coton, café, etc., il y a de l'ivoire en abondance; Livingstone n'y a-t-il même pas vu l'éléphant à trois défenses, ses récits en font foi.

Le climat y est très salubre, car l'altitude est de 1,400 mètres au-dessus du niveau de la mer, puis, ayant comme grand débouché naturel, au sud le Zambèse, ce beau fleuve qui descend vers l'océan Indien et qui, sur 650 milles navigables, n'a qu'une seule cataracte qui en entrave momentanément le cours, il y a là un grand avenir réservé à ceux qui s'y consacreront.

En outre, toute cette exploration prouve, comme cela a été unanimement décrit jusqu'ici par tous les grands voyageurs, que l'immense étendue de pays qui entoure le Haut-Congo depuis Brazzaville, l'Equateur et le Zambèse, offre des richesses incalculables dont nos arrière-neveux profiteront certainement, si la génération présente ne les exploite pas, et qui leur feront certainement rendre justice plus tard aux hommes de cœur et d'initiative, premiers pionniers qui se seront dévoués à sacrifier leur vie ou leur santé, pour révéler au monde ces immenses espaces encore inconnus jusqu'ici, de même que les William Penn, les Washington et leurs Lieutenants, sont aujourd'hui à jamais immortels dans toute l'Amérique et le monde entier (1).

Bientôt repartis de la ville du Cap et après avoir été fêtés à Saint-Paul de Loanda sur l'Atlantique où, comme à Mozambique sur l'Océan Indien, il existe une Société de Géographie en relations avec notre Société de Lille, MM. Brito-Capello et Ivens arrivèrent à Lisbonne le 17 septembre dernier où les plus grandes ovations leurs furent faites.

Une grande quantité de navires qui étaient allés jusqu'en mer à leur rencontre les escortèrent sur le Tage jusqu'à Lisbonne où, sur les quais remplis de la foule qui les attendait avec le Roi, les Princes et toutes les autorités, ils furent accablés de bravos.

---

(1) Selon un vote émis le 14 juillet 1885 dernier, il a été adjugé au prix de 111,000 francs le kilomètre, l'entreprise de 300 kilom. de voie ferrée devant partir de St-Paul de Loanda vers l'Est jusque Ambaca, puis vers Libonta sur le Haut-Zambèse Le gouvernement Portugais garantit l'intérêt à 6 % et il sera payé un revenu supplémentaire jusqu'à l'entière couverture des frais d'exploitation.

Le trafic sera assuré amplement par le café, les graines oléagineuses, le coton, la gomme, etc.

Leur réception dans Lisbonne prit le caractère d'une manifestation publique dans les rues et sur les quais, comme à l'intérieur des édifices privés et publics. Illuminations et pavoisement général : la Société royale de Géographie, les Théâtres, les Cercles et l'Association commerciale de Lisbonne, organisèrent des séances de Réception solennelle en leur honneur, la plupart présidées par le Souverain et la famille royale, et des fêtes magnifiques furent données en leur honneur. Les journaux sans distinction de parti firent des éditions spéciales louant les héros et à la séance solennelle de la Société de géographie donnée au Théâtre Royal, le roi Don Luiz remit aux explorateurs, la Grand'Croix des Ordres du Portugal ; Don Luiz les convia aussi en son palais de Cintra, dans un dîner où étaient réunis la famille Royale, les ministres, les amiraux et généraux. le Président de la Société de géographie de Lisbonne, M. Antonio de Aguiar, ministre d'État honoraire, pair du Royaume et M. Luciano-Cordeiro, secrétaire perpétuel, promoteur de l'exploration. S. M. la Reine avait placé M. Brito-Capello à sa droite et M. Roberto Ivens à sa gauche.

Le banquet était donné dans la grande salle dite de Jean II, le grand Roi qui, il y a 400 ans, organisa les explorations africaines, pays inconnu jusqu'alors et S. M. le roi Don Luiz leur porta en ces termes un toast qui fit grande sensation :

« Après avoir dit qu'il était fier d'être fils et Roi d'une nation qui » possède de pareils hommes honorant à un si haut degré le pays et » la marine Portugaise il ajouta : La croix qui brille sur leur poitrine » a été glorieusement conquise : comme Roi et comme Portugais, j'ai » tenu à être le premier à les embrasser et je suis heureux de les » recevoir au milieu de ma famille, leur prouvant ainsi combien » j'apprécie les Explorateurs portugais, qui continuent l'histoire glo- » rieuse de mon Pays, par la science et la civilisation. »

La ville de Porto tint aussi à les recevoir d'une façon triomphale et ces ovations se continuèrent ainsi jusqu'à leur rentrée en Espagne et à Madrid, où ils furent aussi fêtés.

La Société de géographie de Paris les reçut également en séance solennelle extraordinaire à la Sorbonne le 11 novembre dernier et si leur santé leur avait permis de continuer leur voyage, la Société de géographie de Lille les eut reçus à leur arrivée et dans sa grande salle des Fêtes avec les acclamations qu'ils ont si bien méritées.

Alex. EECKMAN.

BIBLIOGRAPHIE.

Les possessions Françaises de l'Afrique occidentale.

Par M. LEBRUN-RENAUD (1).

Par M. E. GUILLOT, Professeur agrégé d'histoire au lycée Charlemagne, Membre d'honneur de la Société.

L'apparition d'un ouvrage pouvant servir au progrès de l'enseignement et faciliter les recherches des maîtres doit toujours être accueillie avec faveur. Aussi le livre récent de M. Lebrun-Renaud nous paraît-il à tous les points de vue, digne d'éloges. Ce n'est pas une étude isolée de l'une des grandes questions qui, depuis plusieurs années, se discutent autour de nous, mais une œuvre d'ensemble. Après avoir fait connaître dans leurs détails les plus variés, nos possessions de la côte occidentale d'Afrique, l'auteur se propose d'accomplir le même travail pour chacune de nos colonies ; ses recherches aboutiraient donc dans quelques années à la publication d'une sorte d'histoire de la colonisation française, comprenant les tentatives, louables en dépit de toutes les critiques, faites par nos gouvernants pour conserver à la France le rang qu'elle a occupé parmi les nations européennes et qu'elle perdrait certainement le jour où serait pratiquée l'indifférence coloniale dont se targuent aujourd'hui ceux qui devraient le plus la dissimuler.

L'ouvrage de M. Lebrun-Renaud est composé suivant la méthode moderne ; l'histoire vient en aide à la géographie pour la compléter et l'éclairer. Nous assistons aux diverses tentatives de colonisation qui ont précédé notre époque ; puis l'auteur décrit le pays d'après les documents les plus autorisés et les plus récents : caractères physiques, constitution du sol, races, administration, productions, tous ces détails

(1) Paris. Librairie militaire L. Baudoin, 1886.

dont l'ensemble constitue la géographie précise d'une contrée, nous sont exposés avec une exactitude scrupuleuse, témoignant d'une érudition solide et d'une précieuse faculté de vulgarisation.

Dans l'introduction qu'il a placée au début du volume, l'auteur résume en quelque sorte tout son sujet. Après avoir constaté la récente fièvre coloniale dont sont saisis les grands comme les petits États de l'Europe, et à laquelle la France et l'Allemagne n'ont pu échapper, il énumère les puissances qui, à l'heure actuelle, ont des intérêts ou des prétentions sur la côte occidentale d'Afrique. L'Angleterre a des comptoirs disséminés ; le Portugal veut développer ses possessions ; l'État du Congo vient de naître ; les Allemands commencent à acquérir des territoires un peu partout : mais c'est encore la France qui domine par sa colonie du Sénégal, par ses établissements de Guinée, par son vaste territoire au Gabon, dans les bassins de l'Ogooué et du Congo.

I. — Sénégal.

Faisant l'historique de notre établissement dans cette contrée, M. Lebrun-Renaud rappelle les premiers comptoirs fondés au XIVe siècle par les navigateurs Northmans, puis la colonisation entreprise sous Colbert, négligée après lui, et reprise seulement de nos jours par l'illustre gouverneur du Sénégal, le général Faidherbe, que la Société de géographie de Lille est heureuse de posséder comme président d'honneur. Puis vient le résumé des expéditions Gallieni, Borgnis-Desbordes et Bayol, résumé un peu succinct peut-être, comme l'auteur l'a compris, en donnant sur les missions, après la description du pays, quelques détails complémentaires, qu'il eut peut-être mieux valu présenter tout d'abord.

L'esquisse géographique du pays mérite tous nos éloges ; nous y trouvons la rectification des erreurs si longtemps répandues sur les Alpes du Fouta-Djallon et les sources du Sénégal ; le climat y est décrit avec précision, et les tableaux des épidémies annexés aux considérations générales, apportent des notions exactes sur l'état sanitaire de la contrée. Les productions de toute nature, flore, faune, l'industrie, le commerce, avec l'aperçu du prix des principales marchandises, sont ensuite passées en revue, en même temps que la description des

races, fait saisir la politique suivie et à suivre par la France vis-à-vis de ces différentes populations.

Le tableau de l'administration et de ses différents services, justice, finances, instruction publique, douanes, postes et télégraphes, forces de terre et de mer est exactement et clairement tracé. Pourquoi devons-nous regretter que l'auteur ne nous ait pas indiqué les principaux ouvrages qu'il est nécessaire de consulter et qu'il a consultés lui-même, résumant ainsi les sources auxquelles il a puisé ses renseignements, et auxquelles d'autres pourront les puiser après lui. Peut-être aussi eut-il mieux valu présenter dans un seul chapitre, au lieu de les placer dans deux endroits différents, les renseignements relatifs aux expéditions et missions qui ont développé nos possessions du Sénégal. Quant à la liste des gouverneurs, dont la longueur fait comprendre l'instabilité de la politique souvent modifiée, elle eut mieux figuré, selon nous, dans un appendice que dans le chapitre spécial qui lui est réservé.

II. — Ouest africain.

C'est sous ce nom que l'on désigne aujourd'hui l'ensemble de nos possessions au Gabon dans les bassins de l'Ogooué et du Congo.

Appliquant à l'étude de cette contrée la méthode déjà suivie à propos du Sénégal, l'auteur rappelle les premiers établissements fondés par nos compatriotes, les Dieppois, sur la côte de Guinée, l'occupation de Grand-Bassam et d'Assinie et la prise de possession de Porto-Novo, abandonné puis réoccupé. Il retrace les origines de notre établissement du Gabon en 1842, décrit les populations diverses avec lesquelles nous sommes en rapport, les productions, l'agriculture, l'industrie, le commerce du pays qui nous est soumis, le tout émaillé d'anecdotes dont la moins intéressante n'est certes pas l'histoire de « la famille à requin ».

Il était impossible de présenter une étude de nos possessions de l'Ogooué et du Congo sans résumer les glorieuses missions qui nous les ont acquises. Les voyages de du Bellay, d Aymès de Compiègne et Marche et de Savorgnan de Brazza, décrits avec plus de détails dans des livres spéciaux, passent successivement sous nos yeux, et nous

éprouvons une joie secrète en lisant ce récit fidèle et animé de la colonisation pacifique développée par notre grand compatriote.

L'histoire de l'Association internationale africaine, depuis sa fondation en 1876 par le roi Léopold II, vient ensuite et nous offre les détails les plus intéressants sur les stations fondées et les missions organisées ; nous saisissons ainsi les progrès de cette conquête lente du sol africain, jalonnée par les stations hospitalières qui s'élèvent aujourd'hui du Congo à la côte orientale, en passant par le lac Tanganika. Les tentatives de Stanley sur le Congo, son établissement à Vivi et à Léopoldville, nous sont racontés, et l'acte si important de la Conférence de Berlin, que l'auteur a eu l'heureuse inspiration de rapporter dans son entier, ainsi que les traités conclus entre la France et l'Association Africaine, nous donnent enfin une juste idée du territoire qui nous est concédé et de celui qui est laissé à nos voisins.

L'historique ainsi terminé, M. Lebrun-Renaud aborde l'étude géographique de cette contrée récemment conquise au commerce et à la civilisation, nous en expose la situation actuelle, énumérant les cinq lignes de paquebots qui la relient maintenant à l'Europe.

III. — Les colonies allemandes.

Le dernier chapitre du livre de M. Lebrun-Renaud, que l'auteur intitule « appendice » avec une modestie vraiment excessive, n'est pas le moins intéressant de tout l'ouvrage. Il est consacré à cette expansion bruyante, et dangereuse pour tous les peuples possédant déjà des colonies, comme l'ont prouvé récemment l'incident de la Mallacorée au Sénégal et celui des Carolines.

L'auteur indique tout d'abord les causes de ce mouvement fiévreux de colonisation qui menace de se continuer, grâce au goût prononcé des Allemands pour l'émigration et à l'accroissement sensible de la population de l'Allemagne depuis un demi-siècle. Déjà les Allemands fondaient en pays étranger, aux États-Unis, au Brésil de véritables colonies ; la politique de M. de Bismarck a permis de fonder des établissements d'un nouveau genre. Aucune action militaire de la part du gouvernement. Celui-ci laisse au commerce, l'homme privé le choix de ses entreprises, et les Sociétés telles que l'Association pour la coloni-

sation allemande, l'Union coloniale, l'Association de l'Afrique orientale et celle du Sud-Ouest de l'Afrique peuvent se donner libre carrière. Le chancelier accorde seulement aux colons des lettres de privilège, leur laisse l'administration de la terre qu'ils ont choisie, se bornant à leur accorder, lorsqu'ils le demandent, la protection de l'Empire.

Pour chacune des colonies déjà fondées, M. Lebrun-Renaud expose les évènements, parfois difficiles, qui ont amené son établissement, décrit le territoire occupé, fait présager ses ressources et son avenir.

C'est ainsi qu'il parle de la côte de Kerry en Sénégambie, de Togo sur la côte des Esclaves, de Camerouns, de Noki, d'Angra-Pequena, de la côte voisine de Zanzibar, de la Nouvelle-Guinée et des îles Samoa.

Le livre de M. Lebrun-Renaud, à peine paru, deviendra forcément incomplet ; l'Allemagne a continué son expansion coloniale, et chaque jour, pour ainsi dire, nous cause à ce sujet une surprise nouvelle.

Cet ouvrage intéressant, enrichi de deux cartes claires et complètes, dressées avec un soin minutieux et permettant de suivre sans difficulté les détails donnés par l'auteur, nous paraît appelé à un véritable succès ; c'est une étude nouvelle des plus sérieuses et des plus utiles à ajouter à toutes celles que nous avons déjà sur les possesions françaises.

E. Guillot.

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME QUATRIÈME

DU BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE LILLE.

I. — Liste des Membres.

PAGES.

Bureau de la Société de Géographie 2
Commissions 3
Membres d'honneur 5
Membres correspondants 5
Membres fondateurs 6
Membres ordinaires 6
Admissions de nouveaux sociétaires dans l'année 97, 151, 216, 257, 432

II. — Conférences (*in-extenso*).

A. Thouar. — A travers le Gran-Chaco boréal, à la recherche des restes de la mission Crevaux 264
E. Guillot. — Madagascar 274, 439
G. Bapst. — L'Ararat 348
S. Oukawa. — Le Japon (gouvernement, administration, relations commerciales) 444

III. — Communications aux Assemblées générales (*in-extenso*).

Alfred Renouard. — Extraction des fibres de palmiers dans leurs pays de production 48
F. Leseur. — L'émigration chinoise 62
Général Faidherbe. — Le Soudan français 83, 170
Delessert. — Une visite aux fouilles de Martigny-la-Ville 217
Melon. — Notes géologiques sur l'Espagne 341

PAGES.

E. Guillot. — Les Russes et les Anglais dans l'Asie centrale (*avec carte*). 454, 549
Alf. Renouard. — Les Iles Carolines 468
Alex. Eeckman. — La Société de Géographie de Lille aux fêtes de Nancy pour l'inauguration du buste du Dr Crevaux 495
Alex. Eeckman. — Le voyage de MM. Capello et Ivens de l'Atlantique au Niger (*avec carte*) 581, 647

IV. — Cours de géographie du jeudi soir à Lille.

Mamet. — Ethnographie de la Grèce : le brigandage et le drame de Marathon en 1870 (*in-extenso*) 98
Ch. de Franciosi fils. — Dans le nord de la Tunisie (*in-extenso*) 188, 193
L. Quarré-Reybourbon. — De Paris à Londres au commencement du XVIIIe siècle (*in-extenso*) 221
Michaux. — Formose (*in-extenso*) 237
Ch. de Franciosi — De Malaga à Grenade (*in-extenso*) 243
F. Bère. — Le tabac et les autres narcotiques dans les divers pays du monde. 332
Alfred Renouard. — Les deux Bulgaries (*avec carte*) 559

V. — Cours de géographie du samedi soir à Roubaix.

H. Bossut. — Discours d'ouverture 376
Ch. Juncker. — L'Alsace (*in-extenso*) 279
R.-P. Levesque. — Dans l'Afrique orientale (*in-extenso*) 306, 321
Alf. Renouard. — La colonie française de Pondichéry (*analyse*) 378
Ardouin-Dumazet. — Tlemcen et la vallée de la Tafna (*analyse*) 381
Cosserat. — L'Océan (*analyse*) 384
Alf. Renouard. — Les bancs de Terre-Neuve (*analyse*) 387
Jacquin. — Comment on voyage : de la vitesse et de la sécurité sur les chemins de fer (*in-extenso*) 391
Cosserat. — La houille (*analyse*) 401
Ch. Daudet. — La géographie au point de vue commercial (*analyse*) 404
Lourdelet. — Un voyage commercial aux États-Unis (*in-extenso*) 406
H. Bossut. — Discours de clôture 428

VI. — Assemblées générales et séance solennelle de distribution des récompenses.

Procès-verbal de l'assemblée générale du 15 novembre 1884 30
Séance solennelle de 1885 pour la distribution des récompenses :
— Allocution de M. le président Paul Crepy 155
— Rapport de M. Alfred Renouard, secrétaire-général 157
— Rapport de M. Édouard Van Hende, bibliothécaire 163
— Palmarès 163
Procès-verbal de l'assemblée générale du 30 avril 1885 258
Procès-verbal de l'assemblée générale du 30 juillet 1885 482
Procès-verbal de l'assemblée générale du 31 octobre 1885 529

VII. — Concours annuel de géographie à Lille et Roubaix.

PAGES.

Dispositions générales du concours de 1885 486
Date du concours 486
Mode d'admission 487
Prix et récompenses 487
Sujets du concours 488
Inscriptions 489
Résultats du concours 490

VIII. — Bibliographie.

E. Guillot. — Le livre de M. Lebrun-Renault sur les Possessions Françaises de l'Afrique occidentale 665

IX. — Excursions.

Excursion à Boulogne-sur-Mer des lauréats du prix Verkinder. (A. Renouard.) 33
Excursion aux mines d'Anzin (Alfred Renouard.) 126
Excursion au mont de Kemmel (Alfred Renouard) 504
Excursion au mont des Kattes (Alex. Eeckman) 510, 531
Excursion à Bon-Secours (Alfred Renouard) 540
Excursion à Dunkerque des lauréats du prix Danel (Alfred Renouard) 593
Excursion à Quenast (Alex. Eeckman et Six) 605
Excursion à Staple, Stenvoorde, Cassel (Alex. Eeckman) 628

X. — Bibliothèque.

Van Hende. — Livres reçus par la bibliothèque pendant les troisième et quatrième trimestres de 1884 118
Van Hende. — Livres reçus par la bibliothèque pendant les premier et deuxième trimestres de 1885 433

XI. — Finances.

A. Fromont. — État des recettes et dépenses de la Société pendant l'année 1884 125

Lille Imp. L. Danel.

G
11
S56
t.4

Société de géographie
de Lille
Bulletin

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY